

CLAUDE NANCY

LES RACES HUMAINES

A faint, light blue world map is centered in the background of the cover, showing the continents of North America, South America, Europe, and Africa.

Leurs origines - Leurs différences
Leurs migrations - Leurs mélanges

TOME II

2019 - 3e édition

COLLECTION ÉTUDES ARYENNES

CLAUDE NANCY

(N. C. Doyto Soas)

LES RACES HUMAINES

(LEURS ORIGINES, LEURS DIFFÉRENCES,
LEURS MIGRATIONS, LEURS MÉLANGES)

TOME II

2019

3^e édition

Édition privée hors commerce

© ÉDITIONS CHE SAVOISIEN & BAGEIS

DU MÊME AUTEUR

Les Races humaines. Leurs origines, leurs différences, leurs migrations, leurs mélanges, 2 vol. ;

Terminé en avril 1978, remis à jour en 1995, 2001, 2005 ; première édition privée 1997

— Edt. The Savoisien & Baglis, 2019

Hitler contre Juda, 1998. Édition privée

— À venir

La Pieuvre mondialiste attestée par les protocoles des Sages de Sion, 2000.

— Les éditions du Lore ; 2019.

Le Mondialisme, la pollution et votre santé, 2002.

— Les éditions du Lore ; 2016.

Du néolibéralisme à la globalisation mondialiste, 2003. Édition privée

La Globalisation ou le grand complot, 2004. Édition privée

Peuple martyr, peuple élu ou notre devoir de mémoire, 2005.

— Les éditions du Lore ; 2016.

L'Apocalypse mondialiste, 2007.

— Les éditions du Lore ; 2018.

Vers un matérialisme Biologique

— Éditions du Cercle du Chêne ; Bruxelles 2014

© ÉDITIONS THE SAVOISIEN & BAGLIS 2019

Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Exegi monumentum ære perennius

Un Serviteur Inutile, parmi les autres

15 avril 2019

mise en page

BAGLIS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels
Toutes les recensions numériques de LENCULUS sont gratuites

LES RACES HUMAINES

(LEURS ORIGINES, LEURS DIFFÉRENCES,
LEURS MIGRATIONS, LEURS MÉLANGES)

TOME II

LIVRE III

LES MIGRATIONS

ET LES MÉLANGES RACIAUX

(SUITE)

CHAPITRE VIII

LES INDO-EUROPÉENS

Les tribus indo-européennes se mirent donc en branle vers – 2500 ans, et irradièrent de leurs centres d'origine, du Pont, du Caucase et des pourtours de la Caspienne, en un flot ininterrompu, mais qui culmina cependant en trois masses distinctes, que nous nommerons vagues migratoires.

Certains archéologues contestent encore à certaines tribus, comme les Ligures, leur appartenance indo-européenne, préférant les qualifier d'éléments pré-indo-européens. En soi, cette distinction est de peu d'importance, mais elle complique à plaisir la préhistoire européenne, qui demanderait plutôt à être simplifiée. Or, il est incontestable, que les Ligures présentent des traits comportementaux indo-européens ; que ceux-ci découlent de leur hérédité propre ou leur aient été enseignés par des « Ambrones » (des Illyriens), qui constituèrent leur classe aristocratique, est relativement peu important, puisqu'ils adoptèrent sans hésitation ces comportements, prouvant ainsi leur tendance héréditaire et caractérielle indo-européenne. Car je le répète, s'il n'en avait pas été ainsi, ces comportements ne se seraient jamais perpétués parmi eux si aisément.

Naturellement, ces Ligures, en partie brachycéphales et en partie mélangés d'éléments guerriers ibériques (les archers du chalcolithique) et d'éléments balkano-anatoliens, de la culture tardenoisienne, présentent des caractéristiques anthropologiques physiques quelque peu mélangées, et différentes des Indo-Européens celtes, par exemple, qui viendront plus tard.

Mais tout comme la dolichocéphalie et la brachycéphalie ne sont pas des caractères déterminants de l'exclusion ou de l'appartenance au monde indo-européen, la classification anthropologique basée sur les seuls critères morphologiques doit céder définitivement le pas à une nouvelle compréhension de l'histoire, basée tout autant sur les caractéristiques comportementales, elles aussi héréditaires. La vie est un tout, dont l'aspect morphologique est une face, et dont l'hérédité mentale et comportementale est le complément logique.

La vie est de l'énergie solaire transformée à tous ses niveaux, c'est-à-dire mise en forme (la morphologie), mais aussi informée (le comportement héréditaire).

Les **Ligures** apparaissent donc en Europe centrale, vers - 2300 ans. Ils envahissent le continent par les voies fluviales et pédestres, tracées par les anciens boisilleurs autochtones et par les premiers émigrants néolithiques balkano-anatoliens, quelques millénaires plus tôt. Ils sont dépourvus de charrierie et de cavalerie, mais possèdent déjà des armes en bronze, dont la hache de combat caractéristique du monde indo-européen. Ils se lancèrent sur les routes, mus non pas par un trop-plein démographique, mais bien plutôt par un esprit aventureux que stimula la découverte de la métallurgie du bronze.

Ils furent talonnés de près par le gros de cette première vague indo-européenne, constitué par l'ensemble des **tribus « Thraco-Illyriennes »**. Ces dernières s'établirent d'abord à l'Est de l'Europe, le long du Danube, dans les Balkans, mais s'égaillèrent rapidement, par les voies fluviales le long de la Vistule, de l'Oder, même de l'Elbe, jusqu'à la mer Baltique, et par voies pédestres vers le Sud : la Thrace, la Grèce et la mer Egée.

Tout au long de leurs cheminements, eux aussi assimilèrent les populations néolithiques anatolo-balkaniques, qu'ils rencontrèrent. Et, *grosso modo*, nous pouvons diviser ces envahisseurs thraco-illyriens, en trois courants :

1. – Les Illyriens du Nord, parmi lesquels nous trouvons :

- a). les Vénètes, qui s'établirent un temps le long de la moyenne Vistule, mais qui en seront chassés par ...
- b). les **Wendes** ou **Slaves**, second groupe illyrien du Nord. Les Vénètes iront de là s'installer en Italie du Nord, prenant pour capitale Padoue (Patavium) ;
- c). les **Lituanien**s et les **Letton**s, dont la parenté linguistique avec les vieilles langues illyriennes ne fait

plus aucun doute, depuis que Meyer, Krechtmer, Mayani, Jockl et Buonamici les ont étudiées en détails.

2. – Les Illyriens du centre, que de nombreux savants ont, encore actuellement, tendance à considérer comme le seul groupe réellement illyrien. Ce groupe s'installe d'abord en Bohême, en Hongrie, en Pannonie et sur la côte dalmate, mais, poussé par la seconde grande vague indo-européenne, il passera en grande partie en Italie où il donnera : a.) les Osques, b) les Ombriens, c) les Messapiens et d.) les Iapyges ; e) ceux qui resteront sur la côte dalmate donneront, eux, naissance au peuple albanais.

Et c'est grâce à ce dernier, qui conservera presque intacte la langue illyrienne de ses ancêtres, que des savants comme Z. Mayani, Norbert Jockl et Krechtmer, pourront reconstituer l'ancien groupe aryen de langue « Satem » (Indien, Iranien, Slave, Baltique, Albanais et Étrusque) et permettre le déchiffrement de l'écriture étrusque.

3. – Les Illyriens du Sud, qui comprendront :

- a). les **Pélasges**, les premiers à s'enfoncer en Grèce et dans la mer Égée ;
- b). les **Tuskas** (ou **Étrusques**) ;
- c). les **Messapiens** encore.
- d). les **Briges**, qui donneront les **Phrygiens**, et pour finir ...
- e). les **Dardaniens** et les **Thraces**, qui s'établiront en Thrace et autour des Dardanelles.

Les Pélasges et les Étrusques seront ceux qui s'adapteront le mieux au milieu marin, et qui émigreront le plus loin, le long des côtes de la Méditerranée.

On sait que les Pélasges construisirent l'acropole d'Athènes, mais qu'ensuite, les Achéens les en chassèrent, comme le relate Hérodote.

On sait aussi, que les Pélasges construisirent et peuplèrent plusieurs villes d'Attique, dont Hutténia, qui devint plus tard Tétrapolis (traduction grecque littérale de l'illyrien « hut = quatre »).

Strabon atteste que la Thessalie du Sud s'appelait autrefois Pélasgie et l'île de Lesbos, l'île pélasgienne. Et, sur les rives de la Propontide, s'élevèrent aussi leurs villes de Plakia, Skilake et Kysikos.

De même, ils s'établirent à Lemnos et en Crète où, comme en Hellade et en Troade, de nombreux noms toponymiques sont de pures racines illyriennes. Larissa, la ville thessalienne, qui semble avoir été leur capitale un certain temps, donna son nom à de nombreuses autres villes de Troade, de Lydie, à Lesbos, etc.

D'autre part, sans entrer dans la linguistique, nous pouvons actuellement affirmer que de nombreux mots grecs sont de racines illyriennes ; ne fût-ce que le fameux « *Thalassa* », qui veut dire « salé » en illyrien ; « *Opuio* » qui veut dire « prendre femme », de l'illyrien *puia* = femme, ou « *graïa* » qui veut dire « vieille femme » de l'illyrien *gra* = vieille, etc.

Un groupe pélasgique appelé les « Teuctres » s'établira en Troade : ce seront les défenseurs de Troie, immortalisés dans l'Iliade. D'ailleurs, Priam et Paris sont des noms purement illyriens.

Les Béotiens et les Messapiens, groupes illyriens apparentés aux Pélasges, s'installeront en Épire et en Béotie (primitivement appelée Messapia).

Le premier roi légendaire de Sparte, Oïbalos et sa femme Bateïa, ainsi que leur fils Tyndare, portent tous des noms purement illyriens. Ce dernier nom, voulant d'ailleurs dire « De la famille du dieu Tynia », prouve l'assimilation d'éléments autochtones et la répartition indo-européenne en classes sociales, suivant l'origine ethnique.

Associés aux Pélasges, nous trouvons les Étrusques. Thucydide, historien grec ayant vécu vers -500, nous affirme d'ailleurs, qu'ils constituaient une branche de la souche pélasgique. Ils s'établirent d'abord sur les bords de la mer Egée, en Troade et en Lydie, alors qu'ils venaient, eux aussi, des Balkans du Sud. Certains d'entre eux, essayèrent même de s'implanter en Égypte, deux siècles avant l'arrivée des Hyksos, lors des troubles de « la première période intermédiaire d'Égypte », vers -2000 ans. Les pharaons les utiliseront d'ailleurs progressivement comme mercenaires, tout au long de l'histoire de l'Égypte, et les grands monarques, comme Ramsès II, Méneptah et Ramsès III, qui arrêta l'invasion des Peuples de la Mer, compteront, dans leurs armées, de nombreux mercenaires « Térésh » (Étrusques) et « Sékélesh » (Sicules).

Vers -1250 ans, l'Empire hittite commença à s'effriter sous les attaques, entre autres, des Phrygiens. À ce moment, les Achéens dévastèrent les côtes de l'Asie Mineure, de la Troade et de la Lydie méridionale.

Suite à ces guerres et à une longue famine, une partie de cette population lydienne décida d'émigrer vers des terres plus clémentes, sous la bannière du prince lydien « Tyrrhéno ». Ils finirent par se fixer en Sardaigne, en Sicile et dans la future Toscane, à la limite de laquelle, ils retrouveront d'autres peuplades illyriennes (comme les Osques, les Vénètes, les Ombriens, les Messapiens et des Pélasges)

elles-mêmes repoussées par des tribus latino-faliques, elles aussi descendues dans le Latium vers -1500 ans.

Rappelons ici que Tite-Live, Pline, Sénèque, Strabon et Tacite, sont unanimes à reconnaître, dans les Étrusques, des ressortissants de Lydie. Ceux-ci commencèrent leur dernière migration vers -1250 à -1200 ans ; et vers -1.000 à -900 ans, l'on commença à parler des Étrusques en Italie.

Pour terminer cet aperçu des migrations illyriennes, soit de la première vague indo-européenne, disons que le héros national des Pélasges et des Étrusques est « Nanas-Odyssée » (de l'illyrien *udhë* = voyageur, navigateur) et que l'Odyssée ne fait au fond que relater les migrations plus ou moins légendaires de ce héros étrusque, tout au long des côtes de la Méditerranée.

Cette première vague migratoire indo-européenne d'Europe aura son pendant en Asie Mineure avec les vagues mittaniennes et hurrites, de même qu'il est certain qu'elle possède son pendant en Asie de l'Est, vers la Chine, car le bronze va se diffuser immédiatement partout et permettre, à tous ces guerriers des steppes, d'aller conquérir de vastes territoires. Mais si, en Asie Mineure, ces premiers guerriers indo-européens sont quelque peu connus, en Sibérie et dans les steppes de l'Est, l'histoire n'a pas retenu leurs noms, ni leurs exploits, comme elle retiendra ceux de la vague suivante.

La deuxième vague indo-européenne à entrer dans l'histoire explosa vers -2000 ans. Elle irradiera aussi en éventail et sera constituée des groupes suivants, sur lesquels nous reviendrons plus en détails ultérieurement, nous contentant pour le moment de les citer :

1. - Les Celtes, qui remontèrent, eux aussi, le Danube, vers -2000 ans. Ils passeront ensuite en Allemagne, en Belgique et en France, et leurs premières tribus, les « Goidels », se retrouveront déjà en Angleterre et en Irlande, vers -1900 à -1700 ans. Suivant les tribus, ils enterreront leurs morts sous des tumulus ou les incinéreront.

Les Germains, qui les accompagnèrent, sont, eux aussi, des Celtes (du mot latin *germanus* = frère).

2. - Les Achéens, qui, eux aussi, apparurent déjà vers -1900 ans, dans le Péloponnèse. Ils s'y mélangeront aux Pélasges et aux autochtones caucasoïdes blancs anatoliens qui les y

- précédèrent, pour former la civilisation mycénienne qui, grâce à leur impulsion, aura son apogée vers – 1 400 ans.
3. – Plus au Sud vinrent les Hittites, que nous connaissons déjà. Ils pénétrèrent en Anatolie vers – 1 900 ans, venant du Caucase, en passant par les fameuses « portes du Caucase ». Ils coifferont les Mittaniens et les Hurrites, auxquels ils se mélangeront et donneront leur impulsion aux Hyksos.
 4. – À l'Est des Hittites apparurent les Kassites qui descendirent vers l'Élam, par « les portes de la Caspienne », situées dans les monts Zagros. Eux aussi, se mélangeront aux populations locales, principalement constituées d'Élamites, ces anciens caucasoïdes blancs, mais aussi avec des Sémites de Haute-Mésopotamie.
 5. – Plus à l'Est encore, apparurent les premiers « Aryas ». Ils s'établiront en Iran du Nord, en Afghanistan et en Inde, où ils fonderont la première société aryenne de langue sanscrite. Il semble que les anciens « Sindhava » du delta du Kouban furent les « Sindhava » sanscrits. Ils donneront leur nom de « Sindhu » au fleuve que nous appelleront « Indus ». Mais comme la majorité de ce groupe s'installera en Iran, le monde savant dénommera « Iranien » l'ensemble de ces tribus. Ce seront les ancêtres des Mèdes et des Perses. Certains d'entre eux demeureront cependant au Nord du Caucase et deviendront les « Iraniens des steppes ». Ceux-ci continueront à nomadiser dans les vastes étendues steppiques et finiront ainsi par donner naissance à une partie de la troisième grande vague indo-européenne.

Ils nomadiseront aussi vers le Gobi, la Chine et le Pamir, et apporteront le char de guerre à la Chine de la dynastie Chang, vers – 1 500 ans.

Leurs migrations laisseront un vide important dans la région du Haut-Iénisséï, de la Sémiretche et du Tien Chan ; vide que s'empresseront de combler des populations mongoloïdes venues du Gobi. Celles-ci fonderont là la culture de **Karassouk**, de – 1 200 à – 1 000 ans. Ces hommes de Karassouk, au squelette frêle, au crâne bas et petit et à la face étroite, vont refouler pour un temps, vers le Kazakhstan et vers l'Ouest de l'Altaï, la culture blanche d'**Andronovo** qui leur survivra cependant jusqu'en – 800.

Et nous en arrivons à la troisième vague indo-européenne, ou plus exactement à la troisième émigration massive d'Aryens hors de leurs steppes d'origine. Car il n'y a jamais eu, à proprement parler,

d'interruption dans le flot des émigrants ; mais son importance passa par des périodes minimales et d'autres maximales. Cette troisième vague va, elle aussi, irradier en éventail et culminera de -1 200 à -900 ans. Nous y trouverons :

1. - Des Celto-Germains, mais qui, à la différence de ceux de la seconde vague, seront cette fois des cavaliers. Certains d'entre eux remonteront vers la Baltique et la Scandinavie, et formeront le groupe des « Germano-Scandinaves » qui redescendront quelques siècles plus tard dans leurs steppes originelles sous les noms d'Ostrogoths, de Wisigoths et de Vandales. D'autres de ces cavaliers germains passeront, au contraire, le Rhin et deviendront les Belges, dont la bravoure frappa César lors de la « guerre des Gaules », et les Gaulois, à savoir des Celto-Germains des Gaules. Certains de ces Germains-Belges passeront, eux aussi, en Angleterre.
2. - Plus au Sud des Germains, vers le Bas-Danube et la mer Egée, cette troisième vague indo-européenne, qui sera représentée par les Doriens. Ceux-ci refoulent les Achéens et les Illyriens de Thrace, d'Illyrie, de Macédoine, de Grèce et d'Egée, et les forcent à s'embarquer toujours plus loin. Ils se réunissent alors à des Celtes et à des Germains, eux-mêmes mélangés aux descendants nordiques de la valeureuse civilisation d'Esterbölle, qui refluent tous ensemble de la Scandinavie et de la mer du Nord, chassés par des cataclysmes géologiques. Toutes ces tribus, plus ou moins associées, formeront les fameux « Peuples de la Mer » qui déferleront sur l'Asie Mineure, la Méditerranée et l'Égypte et s'installeront, en fin de course, dans tout ce Proche-Orient, si attirant. Mais les Doriens, qui font leur apparition vers -1 200 ans, en Grèce, sont eux-mêmes talonnés de près par les Cimmériens.
3. - Les Cimmériens : ceux-ci vont envahir la Hongrie, toute la steppe russe, le Pont-Euxin et une bonne partie du pourtour de la mer Noire. Ils seront les seigneurs de ces régions, de -1 200 à -900 ans, date à laquelle ils commenceront à se faire vassaliser par les Scythes.
4. - Avant de s'occuper de ces derniers, notons qu'à l'autre bout de la steppe, les Tokariens, autres Aryens des steppes, envahissent tout le bassin du Tarim.
5. - Les fameux Yue-Tche, des sources chinoises, hordes de Tokariens et d'Iraniens des steppes qui envahiront tout l'Ouest de la Chine, durant sa période Tchéou. Les « Annales

chinoises » font expressément état de leur peau blanche, de leurs cheveux roux et clairs et de leurs yeux verts.

Ces cavaliers indo-européens vassaliseront en même temps les pasteurs et les fermiers pacifiques qui survivaient dans les cultures tardives d'Andronovo et de Karassouk.

6. – Les Scythes, qui suivirent les Cimmériens, commencèrent à les vassaliser vers l'an –900, date à laquelle apparurent aussi en grand nombre leurs tombes à charpentés. En Asie Mineure, ils repoussèrent toujours plus loin les Cimmériens, qui seront les fameux « *Gimirraï* » des récits assyriens.

Le prince héritier Sennachérib rapporta à son père Sargon (–721 à –705 ans), en guerre avec Urartu, que Rusas, le roi de ce pays, venait de subir une lourde défaite de la part de ces Cimmériens, bien que, quelque temps après, ceux-ci devinssent les alliés des Urtartéens contre l'Assyrie. En –695, les Cimmériens détruisirent le royaume de Phrygie et dominèrent tout le Centre de l'Anatolie durant le règne de Sennachérib (–704 à –681 ans). Ils envahirent ensuite la Lydie et dévastèrent les cités grecques de la côte, telles Ephèse, Magnésie et Smyrne. Ils finirent par se fixer en Cilicie, en Arménie et en Cappadoce.

Mais certains Scythes les suivirent et envahirent à leur tour l'Asie Mineure, vers –680 à –670 ans, alors que d'autres, longeant le littoral de la mer Caspienne, gagnèrent la Médie. Mais pendant que certains Scythes se déplacèrent vers le Pont et vers l'Asie Mineure, d'autres demeurèrent encore durant quelques générations en Asie occidentale, où ils y voisinèrent leurs cousins **Sarmates**, coexistant ensemble plus ou moins pacifiquement, comme le prouve la tombe de Pasyrick, dans le Haut-Altai.

C'est d'ailleurs à l'Est de la Dzoungarie, en contact avec le monde chinois, qu'ils acquerront tous deux leur style animalier si typique ; celui des Sarmates étant encore plus contorsionné que celui des Scythes, à cause, semble-t-il, d'un contact plus prolongé avec la Chine. Les Scythes du Sud de la Caspienne devinrent les alliés de l'Assyrie et le restèrent, même jusqu'à la chute de cet empire, bien qu'après le règne d'Assurbanipal, ils pillassent allègrement certaines provinces de l'Empire assyrien affaibli.

Mais comme le signale Hérodote, ils furent cependant toujours considérés comme les hôtes de cet empire, à tel point que le roi mède Cyaxare dut d'abord les vaincre, avant de pouvoir détruire Ninive, en l'an –612. Battus par les Mèdes, ils regagnèrent les steppes du

Pont par les portes du Caucase, laissant quelques-uns d'entre eux dans les districts arméniens de Scythène et de Sacasène. Ils restèrent toujours tellement coriaces que même Darius I^{er}, le grand roi perse, ne parviendra pas à détruire entièrement leur puissance, en - 513, et que les prophètes juifs en feront les armées de Gog et de Magog, lorsqu'ils écriront « *l'Apocalypse* ».

Dans le Nord de l'Europe, les Scythes remonteront jusqu'aux portes de Moscou, où ils établiront une culture finno-scythe, dite de « *Djakovo* ».

Et, par les plaines de Hongrie, ils remonteront même jusqu'en Allemagne du Nord, où l'on retrouvera, avec surprise, certaines de leurs tombes. En Russie du Sud, ils toléreront l'installation de comptoirs grecs, par lesquels ils échangeront leurs objets manufacturés, leurs fourrures, leurs bois de construction et des esclaves contre du vin, des olives et du blé. Mais, malgré ces points de contacts nous permettant de bien les connaître, ils refusèrent toujours le mélange des cultures.

7. - Les Mèdes et les Perses, eux aussi, sont des Iraniens qui, après avoir nomadisé un certain temps entre la mer Caspienne et le lac Balkach, descendirent s'installer un temps en Bactriane, en Sogdiane et en Chorasmie, entre les fleuves Oxus et Iaxarte. C'est à ce moment qu'ils refoulèrent une partie des Tokariens au Pamir, pour finir par les vassaliser, sous les rois perses achéménides.

Ces Aryens perses, pour qui l'éducation idéale se limite à trois choses : « Monter à cheval, tirer à l'arc et ne jamais mentir », sont en Bactriane vers - 1 400 ans. Mais, petit à petit, en nomadisant, ils se rapprochèrent de l'Iran et devinrent vassaux d'Ecbatane, donc des Mèdes.

Mais, aux alentours de - 575, Cambyse, le roi vassal descendant d'Achéménès donna naissance à un fils que l'on nomma Kurus, et qui fut appelé aux plus hautes destinées, car une louve l'éleva. Je cite ici ce fait, pour bien montrer l'admiration que portèrent toujours les Aryens à ce canidé exceptionnel.

Car ce n'est qu'avec le christianisme qu'il devint la bête d'apocalypse qu'il fallut exterminer à tout prix. Comme il était adoré des païens, les sectaires du christianisme dogmatique se devait de le honnir ; ce qu'ils firent en inventant les légendes des loups-garous et autres fariboles, afin d'aboutir au plus vite à son extermination, tout comme à celle des corbeaux, ces oiseaux sacrés des druides que l'on

clouait encore aux portes des granges de France, au siècle XVIII^e ! Sans aucun doute, la noblesse du loup, qui lui avait attiré la sympathie de tous les nobles guerriers indo-européens, choquait-elle l'âme basse, vile et perfide des mercantis enjuivés qui s'étaient donné pour tâche de répandre le christianisme. Et puis, **extirper d'un peuple ses croyances, ses tabous et ses animaux fétiches et protecteurs, reste un moyen très sûr de détruire son âme.**

Cyrus, devenu roi, unit les tribus perses, et renversa les Mèdes. Ensuite, il défit les Lydiens sur qui régnait le riche Crésus et ravit aux Babyloniens l'ensemble de leur vaste empire. C'est à cette occasion qu'il déçut les Juifs : sa magnanimité envers les vaincus fut incompréhensible pour ce peuple sémite cruel et habitué à se repaître du sang des vaincus, comme l'explique à satiété leur histoire sainte : « *La Bible* ».

Cyrus pensait aussi conquérir l'Égypte, mais il dut consacrer les dernières années de sa vie à organiser son nouvel empire ; il trouva la mort à la tête de ses armées, en combattant des tribus nomades à ses frontières.

Après sa mort, son fils, Cambyse II, monta sur le trône et commença son règne par la conquête de l'Égypte, en - 525. Mais il mourut prématurément et Darius monta sur le trône. Contrairement à Cyrus, cet autre grand roi semble s'être davantage intéressé à des objectifs politiques et économiques qu'à des objectifs militaires. Il conquiert cependant toute la région de l'Indus, à la suite de quoi il entreprit de saper, en Méditerranée, la rivalité commerciale de la Grèce continentale. Il soumit la Thrace et la Macédoine, mais subit un cuisant échec contre les Scythes, ce qui l'empêcha de nuire efficacement à la puissance grecque. Ce que ne réalisèrent pas davantage ses successeurs. Pour finir, en - 331, Alexandre le Grand et ses Macédoniens vassalisèrent ce vaste empire et se le partagèrent.

Si je me vois souvent, dans ce livre, forcé de brosser l'histoire des peuples à grands traits, c'est parce qu'elle ne nous intéresse qu'en fonction des mélanges raciaux éventuels. Je puis, par contre, m'appesantir un peu plus sur l'apport de chaque peuple au progrès général de l'humanité.

Analysons donc maintenant le bond civilisateur jailli de l'antique empire perse.

Crésus, roi de Lydie, de descendance thraco-illyrienne, ayant inventé la monnaie, les Perses en répandirent l'usage dans l'ancien monde, et tout particulièrement en Asie.

C'est Darius qui eut le génie de comprendre que l'invention de Crésus serait profitable et faciliterait les échanges dans son immense empire, lorsqu'il aurait résolu le problème des différences locales entre les valeurs monétaires ; ce qu'il fit, levant ainsi l'obstacle majeur au commerce international.

Le lecteur se sera déjà aperçu du peu d'estime que je porte aux banquiers internationaux. Si je flatte ici le côté banquier du grand roi perse, ce n'est pas parce que j'ai changé d'avis subitement, mais bien parce qu'entre Darius et les filous mondialistes actuels, il existe une énorme différence. En effet, le grand roi facilita les échanges internationaux sans tricher : le « *Darique d'or* » qu'il créa et le « *Sicle d'argent* » possédaient la valeur et le poids d'un métal noble, tandis que la monnaie-papier actuelle, et surtout la monnaie dite scripturale ou même informatique, ne sont que des attrape-nigauds, car les banquiers qui les émettent, se gardent bien d'en assurer la couverture juste et honnête, par un métal précieux. Ce papier est dévalué progressivement, et ces dévaluations successives ne font qu'engraisser ceux qui fabriquent de la monnaie-papier sur leurs planches à billets, les échangent contre le travail, la sueur et la peine toujours identiques de l'ensemble des travailleurs. Le roi perse, en décaissant ses pièces d'or (à 90% d'or fin et ses sicles d'argent à 99%) ne dévalorisait pas le travail, mais ne faisait que le rendre monnayable.

Second progrès civilisateur perse : le système de relais de poste et de relais de transport, qui seront encore utilisés au XIX^e siècle, dans tous les pays dits civilisés, bien souvent même avec une organisation moins parfaite que celle de l'empire perse. En outre, Darius fut le créateur du canal de Suez. Il relia la Méditerranée à la mer Rouge, en utilisant la branche pélusiaque du Nil et les lacs Amers. Ce canal, long de cent nonante kilomètres, fut creusé par une armée de terrassiers et réalisa enfin ce qu'avait rêvé, vers -600, le pharaon Nécho.

De surcroît, les Perses généralisèrent l'usage de la luzerne pour la cavalerie. Bien plus avantageuse pour la nutrition des chevaux que le foin d'Europe, elle rendait les chevaux plus endurants, plus rapides, mais aussi plus nerveux, ce qui engendra le fameux proverbe :

« *Qui met un pied à l'étrier, met un pied dans la tombe* ».

La luzerne fut l'élément décisif qui engendra des cavaleries de qualité, dont les premiers à en profiter furent les Perses, les Grecs et les Macédoniens.

Les Perses introduisirent le riz en Mésopotamie, le sésame en Égypte et le pistachier en Syrie ; de plus, ils encouragèrent la culture

du lin en Babylonie, pour la fabrication de tissus, alors que cette plante, connue certes depuis plus d'un millénaire, n'était utilisée, jusque-là que pour son huile.

Mais là où l'apport perse fut le plus admirable, c'est dans le domaine de l'**éthique sociale**. En effet, ils codifièrent la première éthique chevaleresque connue, avec son horreur du mensonge, sa justice, la défense des faibles et le respect des vaincus, l'exaltation des vertus de courage, de fidélité et d'honneur, et même celle de bonté envers les animaux. Lorsque Cyrus le Grand, dont la noblesse d'âme se réclamait de Zarathoustra, fonda, en -549, la dynastie achéménide, il imposa, dans son empire, l'esprit de tolérance, encore inconnu dans ces régions, longtemps dominées par des populations sémites ; et **la pratique des vertus fut le seul rituel religieux qu'il recommanda à ses sujets, au-delà de toutes les croyances ethniques**.

Cet esprit libéral et altruiste, qui scandalisa les Juifs, fut tel, qu'après la conquête d'Ecbatane, il maintint le roi Astyage à son poste, et qu'un de ses successeurs, Artaxerxès, protégea, à sa cour, Thémistocle (son vainqueur de Salamine), lorsque ce dernier, banni par l'ingratitude athénienne, vint se réfugier en Perse. Cette éthique sera reprise par les Indo-Européens Parthes Arsacides, dont l'édit de Sapor (ou Chapour) I^{er}, est un véritable exemple en ce domaine. Même l'islam perse reprendra cet esprit de chevalerie et de tolérance, et le communiquera aux chevaliers francs, tous imprégnés du sectarisme chrétien. Mieux même : il est incontestable, actuellement, que le monothéisme hébraïque a été renforcé par l'apport de la religion zoroastrienne ; de même que c'est dans cette religion que les Juifs chrétiens puisèrent leur notion de « châtiments et de récompenses dans l'au-delà » et leur concept du diable.

Quand Alexandre eut abattu l'empire perse, d'autres Iraniens indo-européens, les « **Chorasmiens** » et les « **Saka** » dominèrent ensemble la steppe orientale, sur une vaste étendue. Ils laisseront d'ailleurs leur empreinte sur la culture sarmate qui leur succédera et qui venait du Nord sibérien.

Les Parthes constituaient une branche de ces Saka. Les frères Arsace et Tiridate, chefs des Arpaniens saka, originaires de la steppe qui séparait la mer Caspienne de celle d'Aral, arrivèrent en Iran vers -250. Les Parthes triomphèrent progressivement des Séleucides, successeurs d'Alexandre, et fondèrent l'empire parthe, qui dura près de cinq cents ans. Ils furent vaincus par Ardacher, fondateur de la dynastie perse sassanide, en l'an 229.

Bien que considérés, à la suite de leur défaite, comme plus ou moins étrangers, les Parthes n'en protégèrent pas moins le Centre de l'Iran contre d'autres invasions nomades, et n'en continuèrent pas moins à lutter avec succès contre les Romains qui tentaient de soumettre la Perse.

Plus à l'Est, d'autres Saka, révoltés contre le pouvoir des Séleucides, fondèrent le royaume de Bactriane, qui étendit un temps sa domination sur l'Inde du Nord. Mais ce royaume indo-européen ne dura qu'une centaine d'années, car il fut renversé, en l'an 55, par d'autres Indo-Européens appelés « Alains ».

8. – Les Saka, que nous venons de voir brièvement.

9. – Les Sarmates, qui formaient un ensemble de tribus aux liens de parentés ethnique et culturelle très étroits avec les Scythes. Ils nomadisaient au Nord, dans l'actuelle région d'Orenbourg, entre les fleuves Irtych, Oural et Volga. « Les Annales chinoises » signalent même que certains de leurs groupes passèrent à l'Est de la Dzungarie et nomadisèrent sur la frontière chinoise.

Vers – 400, l'on signale les premières tribus de « Sauromatae » sur le Don et, en – 346, ils passèrent, pour la plupart, à l'Ouest du Don, pour se déplacer progressivement vers la Hongrie et les Balkans. Et, par des incursions constantes sur les territoires de l'empire, ils menacèrent Rome jusqu'à sa chute.

Grosso modo, les « Sarmates » correspondent à un mélange de tribus où nous retrouvons des Iraniens des steppes, des Alains, des Jazyges et des Roxolans. Leurs migrations les ont tantôt portés vers l'Est, tantôt vers l'Ouest, en un vaste mouvement de flux et de reflux. En – 100, les Jazyges sont entre le Don et le Dniepr et, vers l'an 50, ils atteignirent la Hongrie, tandis qu'à cette date les Roxolans sont encore entre les deux fleuves et les Alains encore dans le désert de Gobi.

Les annales chinoises décrivent d'ailleurs les luttes des Alains contre les Huns, à cette époque, alors qu'en l'an 100, ils sont déjà entre le Caucase et le Don.

Sous les Flaviens, ils attaquent la Médie et l'Arménie et, en l'an 140, sous Hadrien, la Cappadoce. En l'an 300, leur empire s'étend de la mer Caspienne au Don, en passant par le Kouban et les rives du Terek.

Les historiens Dion Cassius et Lucien relatent que Scythes et Alains possèdent même langue, mêmes armes et mêmes tenues, avec la seule différence que les Alains portent les cheveux coupés.

Tous ces Sarmates sont bien connus grâce à leurs nombreux contacts avec les mondes grec et romain.

À l'inverse des Scythes, leurs tombes sont simplifiées à l'extrême, donc de peu d'utilité pour l'archéologue, car ils enterrent leurs morts dans des fosses peu profondes, sans charpentes ni cercueils.

Cavaliers et dresseurs de chevaux plus qu'exemplaires, ils abandonnent l'arme préférée des steppes, l'arc, pour le remplacer par des escadrons compacts de cavalerie lourde, chargeant en bon ordre, à la lance ; et cette phalange d'hoplites-cavaliers protège hommes et chevaux par des armures de cuir recouvertes d'écaillles d'os ou de métal.

Pour en arriver là, il est certain, que le dressage du cheval a dû faire des progrès énormes. Il ne s'agit plus de monter d'instinct des chevaux à moitié dressés, mais de pousser le dressage jusqu'à annihiler toute spontanéité chez l'animal. En outre, ils généralisent l'emploi de l'étrier, pour permettre au piqueur à la lance d'avoir une plus grande assise lors du choc avec l'adversaire.

Notons ici, qu'à l'inverse de la croyance générale, l'étrier ne fut pas découvert par les Chinois, mais bien par les Scythes, comme l'atteste un vase scythe, datant de - 850.

Malgré l'exemple sarmate, son usage ne se généralisa en Europe que vers l'an 600, avec les cavaliers « **Avars** ».

À l'inverse des autres peuples de la steppe, où la femme était reléguée à son rôle d'épouse et de mère, vivant plus ou moins cachée et plus ou moins séparée des hommes, les femmes sarmates sont sur pied d'égalité totale avec leur mari ; elles les accompagnent aux combats, en caracolant à leur côté, formant même parfois des escadrons entiers d'amazones.

Hérodote, comme beaucoup de Grecs et de Romains, les rattacha, de ce fait, aux célèbres amazones de leur mythologie, et fera courir toutes sortes de légendes à leur sujet, ce qui augmentera encore la peur inspirée par les hordes sarmates.

À la limite sud de leur territoire de transhumance, les Sarmates furent en contact avec les Chorasmien et avec les Saka de la confédération massagète, à laquelle, d'ailleurs, certaines tribus sarmates étaient soumises. Ces mêmes Massagètes que Cyrus le Grand avait déjà essayé de soumettre vers - 530, mais sans succès. Ailleurs, grâce à leur nouvelle tactique de phalanges de cavalerie⁽¹⁾, les Sarmates refoulèrent les Scythes royaux des steppes du Pont

1). Tactique reprise par les peuples Goths.

vers leurs derniers refuges de Crimée et de la Dobroudja. Cette technique de combat s'avéra tellement efficace qu'elle fut adoptée rapidement par les nomades du Gobi, par les Chinois et par tous les Iraniens sédentaires et nomades, qui s'en servirent durant plusieurs siècles.

Malgré cela, les Sarmates furent refoulés progressivement à l'Ouest par les Alains, et ils durent franchir le Don, en force, vers -300. L'une de leurs tribus, les « Siraci », s'établit, à cette date, au Kouban, où elle demeurera plus de cinq cents ans. D'autres, comme les Jazyges, les Urgi et les Roxolans occupèrent la steppe du Pont, de -300 à -100 ; puis remontèrent le Danube et allèrent combattre les Romains durant plusieurs siècles. En -200, les « Saci », et plus tard, de -125 à -61, les Sarmates royaux établirent leur domination sur tout le Dniepr ; mais, là aussi, ils finirent par être délogés par les Alains.

Il faut bien se rendre compte que, dans l'organisation sociale indo-européenne des peuples de la steppe, une tribu dominante ne chasse jamais les autres ; elle leur permet de résider sur le même territoire, à titre de vassale, ce qui rend floues et presque indéfinissables ces mêmes limites territoriales entre les différents groupes indo-européens, perpétuellement imbriqués les uns dans les autres.

La steppe peut être comparée à un vaste océan, sur lequel voguent des embarcations qui représentent les tribus. Elles se croisent et s'entrecroisent, tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt au Sud, tantôt au Nord, sans jamais se détruire, mais en restant toujours unies entre elles par des liens extrêmement complexes de vassalités et de familles. Cet univers dynamique reste difficile à comprendre pour des peuples sédentaires et statiques, comme le sont la plupart des peuples occidentaux d'Europe, limités par des frontières fixes et écrasés par un horizon borné.

La steppe et la cavalerie, c'est la LIBERTÉ, au sens le plus large et le plus complet, avec les horizons sans fin et les étoiles pour limites. Impossible, dans ces conditions, d'être mesquin, vil, borné et intolérant comme le seront toujours les peuples emmurés dans leurs cités transformées en zoos humains.

De même, pour les peuples limités par d'étroites frontières, il sera toujours difficile de comprendre cet emmêlement perpétuel des peuples nomades. Emmêlement qui, en définitive, reste de peu d'importance au point de vue anthropologique et racial, puisque, durant très longtemps, tous restèrent de même origine indo-européenne. Emmêlement entretenu par les liens complexes

de vassalités, par l'honneur et par le respect de la parole donnée (attitude incompréhensible pour les cultures sémites et judéo-chrétiennes).

Pour en terminer avec les Sarmates, disons qu'à la suite des Scythes, ils devinrent, eux aussi, les clients des commerçants grecs du Bosphore, de la Crimée et de la presqu'île de Taman. Essentiellement nomades, ils respectèrent la neutralité de ces cités, ce qui ne sera plus le cas, lors de l'invasion des Goths, car ces derniers, plus sédentaires, seront tout naturellement portés à ne plus tolérer ces enclaves étrangères.

10. – À l'autre bout de la steppe, dans le Gobi, passé la Dzungarie, des clans tribaux d'autres nomades indo-européens prirent de plus en plus d'importance. Les annales chinoises les mentionnent pour la première fois, vers – 200, sous le vocable de « Hiong-Nou ». Elles relatent leurs fréquentes incursions dévastatrices dans l'empire chinois des « Han ».

Au départ, ces tribus étaient vassales des Scythes, comme le prouve d'ailleurs leur armement d'arcs recourbés, de lassos, de haches, etc. La grande muraille de Chine fut bâtie (du moins pour la première fois et en partie), afin d'éviter leurs trop fréquentes invasions.

Vers – 160, toujours suivant ces mêmes annales chinoises, un chef Hiong-Nou nommé « Mao-Touen », infligea une défaite écrasante à d'autres voisins de l'empire chinois, appelés « Yue-Tche ». Ceux-ci, qui étaient une association de Tokariens et d'Iraniens des steppes, s'enfuirent définitivement à l'Ouest de la Dzungarie, pour s'établir un temps dans la vallée du Haut-Illi, mais ils en furent délogés quelque temps après par une autre horde, alliée des Hiong-Nou, et appelée, par les Chinois, les « Wou-Souen ». Alors, les Yue-Tche émigrèrent en Bactriane et en Sogdiane, où ils s'installent, vers – 100. En arrivant, ils refoulèrent de ces territoires les Saka, qui pénétrèrent, à leur tour, en Parthie, où ils formeront le peuple « Phalava » en se mélangeant à la population locale. Et, sous leur impulsion, ce nouveau mélange ira conquérir l'Inde occidentale et centrale pour y fonder le royaume saka de l'Inde. Mais ce nouveau royaume dura peu, car il fut la proie des Yue-Tche qui triomphèrent des Phalava et des Saka.

Ainsi fut fondé l'empire indien « Kushana » qui, à son apogée, dominera l'Inde du Nord et une grande partie de l'Asie centrale, et sera même en contact avec les Huns du bassin du Tarim. Cet

empire, transmettra le bouddhisme à la Chine, avant d'être renversé par les Sassanides, vers l'an 300.

Durant quelques siècles, l'empire des Hiong-Nou fut le rival direct de l'empire chinois des Han. À cette époque, il s'étendait de la Corée à l'Altaï et de la frontière chinoise à la Transbaïkalie. Incapable de les vaincre, la diplomatie Han travailla constamment à diviser les Hiong-Nou et à se concilier personnellement certains de leurs chefs de clan ; de sorte que, individualistes, peu rusés, et aimant le panache guerrier, comme tous les autres Indo-Européens, les clans hiong-nou s'entredéchirèrent continuellement, au plus grand profit du peuple chinois et de ses empereurs Han. Les Indo-Européens hiong-nou vont se mélanger à des Iraniens nomades et peut-être, mais cela semble de moins en moins certain, à quelques rares mongoloïdes des forêts du Nord de la Sibérie, pour former un peuple nouveau, les « Huns ».

Les annales chinoises de l'époque nous les décrivent comme des hommes hirsutes, possédant un grand nez, des cheveux clairs et des yeux verts, pour la plupart. Au fond, pour les Chinois, ils sont identiques aux Yue-Tche (Iraniens + Tokariens).

Par contre, de nombreuses sources européennes nous les décrivent comme de « possibles mongoloïdes ».

Ptolémée, l'écrivain-géographe, vivant vers l'an 150, ne les décrit pas, mais les appelle « Chuni » (les Chinois).

Mais, l'Europe les connaît surtout par les descriptions qu'en firent l'historien Goth, Jordanès, et les écrivains latins Priscus, Procope, Amien Marcellin et Sidoine Apollinaire. Ce dernier est, semble-t-il, le plus documenté et nettement plus observateur que les autres. Il nous dit que la face aplatie des Huns d'Europe est due à une coutume qui veut qu'à la naissance, l'enfant ait la tête ficelée et écrasée entre deux planches durant un certain laps de temps, suffisant pour obtenir cette déformation dite « en pain de sucre ». D'ailleurs, tous les écrivains reconnaissent que cette coutume faisait fureur à l'époque, non seulement chez les Huns, mais aussi chez les Goths, les Daces, les Gépides, les Alains et même chez les Sarmates.

Cette coutume semble venir de Corée, et avoir été utilisée pour rendre l'aspect du guerrier plus féroce à l'âge adulte, à moins que, par snobisme, tous ces peuples de la steppe n'aient voulu ressembler aux Chinois, considérés comme les plus civilisés et les plus raffinés des hommes de l'époque. Ce n'est d'ailleurs pas la première ni la dernière fois que des peuples barbares ou pauvres singent les

coutumes, l'habillement et l'aspect de ceux, qu'ils considèrent, à tort ou à raison, comme supérieurs à eux.

À l'heure actuelle, la plupart des Nègres singent les Blancs, allant même, en Amérique, jusqu'à dépenser des sommes folles pour se faire défriser les cheveux et paraître ainsi plus blanc.

À l'inverse, l'on voit maintenant beaucoup de Blancs, complètement abrutis, dépenser des sommes non moins folles pour se coiffer à la nègre.

De toute façon, tous les écrivains d'Europe, qui décrivent les Huns, et même le Goth Jordanès, dont la partialité envers eux est manifeste et est dictée par le ressentiment du vaincu envers son vainqueur, tous, dis-je, les décrivent comme des hommes assez petits et trapus, ce qui est une adaptation normale à la vie rude de la steppe, et comme des hommes très velus, ce qui est une caractéristique de la race blanche, car les Mongoloïdes ne le sont jamais. Actuellement, l'on a découvert, dans des tombes de Sibérie, des reproductions, sur tentures et feutrines, de visages de chefs huns, à Naïn-Ulla, près du lac Baïkal ; et ces visages sont typiquement arménoïdes et iraniens et non pas mongoloïdes.

Mais, outre leur aspect anthropologique, leurs sociétés étaient organisées, comme celles des Scythes, et leurs nombreuses coutumes sociales et religieuses étaient typiquement indo-européennes. En effet, ils s'adonnaient au chamanisme, faisaient une grande part au monde des esprits, vénéraient des dieux du panthéon scythe, comme la grande déesse-mère, protectrice du foyer, de la famille et de la race ; et le dieu de la guerre était, aussi chez eux, représenté par une épée, comme chez les Scythes et comme chez les Sarmates. Comme la plupart des peuples indo-européens, ils étaient aussi chasseurs de têtes, et leur coutume de boire dans les crânes des vaincus était aussi, chez eux, un signe d'admiration envers l'ennemi valeureux. Cette coutume persistera longtemps dans la chrétienté des Gaules où, en gage de respect, les croyants du moyen-âge buvaient dans les crânes de leurs saints, lors des grandes fêtes ecclésiastiques.

Comme beaucoup d'autres Indo-Européens, les Huns égorgeaient aussi des prisonniers sur la tombe des chefs morts au combat ; ils se scarifiaient et se labouraient à sang le visage à la mort d'un ami ou d'un chef. Pour finir, signalons encore que les sources indiennes décrivent les rois Heptalites, c'est-à-dire les Huns de l'Inde, comme des Iraniens et non comme des Mongols.

De tout ceci, nous pouvons donc déduire, sans crainte de nous tromper, que les Huns, dont le langage était d'ailleurs apparenté aux

langues altaïques et turques, c'est-à-dire indo-européennes, étaient eux aussi de purs Indo-Européens, avec peut-être un très léger métissage mongoloïde pour certains d'entre eux, à l'inverse de ce qui s'enseigne encore régulièrement dans nos écoles, par des professeurs trop paresseux pour rechercher la « vérité » et trop invertis pour s'enquérir sérieusement de notre héritage indo-européen.

La progression des Huns d'Asie centrale qui ébranla, sans l'abattre, la puissance sassanide d'Iran, et pénétra aux Indes, s'enfonça d'abord fort avant en Europe, poussant devant elle les Alains (les Wou-Souen des Chinois).

Vers l'an 300, les textes arméniens relatent des raids des Huns en Arménie et en Iran. Ensuite, ils apparaissent en force en l'an 370, en Russie du Sud, où ils détruisent la puissance des Goths qu'ils vassalisent ou refoulent dans l'empire romain. Pendant ce temps, en Asie centrale, les Huns heptalites descendent tout doucement vers les territoires de l'empire kushana qu'ils finissent par occuper, tout en combattant sans relâche les rois sassanides de Perse, et en intervenant même dans leurs querelles dynastiques. Au cours des V^e et VI^e siècles, ils resteront les maîtres de l'Inde.

Mais les mieux connus chez nous sont les Huns occidentaux, aussi appelés « Huns Noirs », du nom de leur horde royale, appelée la « Horde noire » (comme, plus tard, la horde dominante de Gengis-khan s'appellera la « Horde d'or », et donnera son nom aux gengiskhanides). Est-ce la terreur engendrée par leur aspect et leurs manières frustes et brutales, ou est-ce le désir de mettre en valeur la foi et l'organisation chrétiennes naissantes, dans un Empire romain décadent, qui poussèrent les écrivains de l'époque à attribuer tous les maux et les ravages du temps aux terribles Huns ? Nul ne le saura jamais.

Toujours est-il que nous avons gardé l'image du cheval d'Attila, sous le pied duquel l'herbe ne repoussait jamais plus, et l'image des féroces Huns, que la propagande française ressort régulièrement pour discréditer leurs ennemis germaniques.

L'histoire est à ce point perpétuellement déformée, que je me rappelle toujours un de mes anciens professeurs d'histoire, curé de métier, qui nous enseignait le plus sérieusement du monde qu'Attila, rencontrant, en l'an 452, l'évêque de Rome, Léon le Grand, prit peur devant celui-ci, entouré de son faste religieux et des quelques chrétiens qui l'accompagnaient en beuglant des psaumes.

Grâce au soutien de Jésus-Christ et de leur foi, cette poignée de saints avait impressionné, refoulé et même mis en déroute les innombrables troupes incultes du barbare Attila.

Je mis des années pour comprendre que la réalité était bien plus prosaïque et que, si Attila épargna Rome, c'est parce que son armée était décimée par la peste et la dysenterie qui régnaient d'ailleurs aussi dans le cloaque qu'était la ville éternelle des prélats de l'Église. Ce n'est pas la main magique du dieu des chrétiens qui protégea Rome, mais la vie saine et au grand air des conquérants de la steppe, qui les rendait extrêmement vulnérables aux microbes endémiques, qui régnaient dans les ghettos chrétiens et citadins.

Mais, reprenons le cours de notre histoire. Lorsque le roi des Huns, Balamber, passa la Volga, il abattit, en l'an 376, le royaume ostrogoth, situé entre Don et Dniestr. Ensuite, il détruisit le royaume wisigoth, situé à l'Ouest du Dniestr, et le royaume sarmate de Russie du Sud que la poussée des tribus germaniques avait refoulé sur les côtes de la mer Noire et en Crimée. En effet, pour la seconde fois dans l'histoire, des tribus germaniques de Scandinavie et des pourtours de la Baltique redescendaient s'installer dans le Sud-Est de l'Europe en un formidable « *Drang nach Osten* » (le premier de ces reflux étant celui des Peuples de la Mer, dirigé plus au Sud, et le second celui des Cimbres et des Teutons, en - 101, décimés par le tribun romain Marius dans le Sud de la Gaule).

Après la victoire des Huns, toutes ces tribus germaniques et sarmates aryennes se retrouvèrent sous domination nomade, excepté une partie des Wisigoths qui préférèrent fuir plutôt que de se voir réduits en vassalité. Après de multiples péripéties, les Romains les autorisèrent à s'établir dans les Balkans, à titre de colons. De là, ils finirent par s'installer en Aquitaine et en Espagne ; mais nous verrons cela bientôt plus en détail.

Les Huns, quant à eux, après avoir établi leur souveraineté sur toutes les steppes de Russie, poussèrent toujours plus à l'Ouest, s'emparant de toute la vallée du Danube, établissant leur quartier général en Hongrie, à Gran, afin de pouvoir mieux se livrer à des opérations de razzia sur l'empire romain. En l'an 406, ils soumettent les Gépides et les Daces, autres tribus germaniques installées en Illyrie et en Dacie.

En l'an 425, les Huns sont encore divisés en trois hordes principales sous les ordres, respectivement d'Oktar, Rougas et Moundzouk. Ces trois frères vont d'abord organiser de grands raids dans les Balkans et contre l'empire romain d'Orient, dépendant de Constantinople. Cela leur rapportera un important butin.

Dès cette époque, l'empire romain décadent, tout comme l'empire chinois, ne survivra plus qu'en jouant diplomatiquement des rivalités

qui divisent toutes ces tribus indo-européennes individualistes. À cet effet, les Romains, à l'instar des Chinois et des Sassanides, vont parfois louer les services de certains clans hunniques contre d'autres tribus « barbares », déjà installées dans l'empire, mais considérées comme trop peu soumises, ou contre certaines tribus germaniques qui cherchent à se faire admettre dans les « *limes* » de l'empire. C'est ainsi qu'en l'an 436, le patricien romain Aetius utilisera des cavaliers Huns mercenaires pour écraser les Burgondes du roi Gonthier qui voulaient s'installer en Bourgogne.

Cette extermination d'une partie des Burgondes sert de fondement historique à la geste des « *Nibelungen* », où le roi Günther et sa sœur Kriemhilde représentent le roi Gonthier et sa sœur qui avait épousé Siegfried, fils du roi païen de Néerlande, qu'un traître assassina. Kriemhilde, alors pleine de haine, épouse le roi des Huns, Etzel (en réalité Attila) et pousse celui-ci à massacrer les guerriers Burgondes pour venger la mort de Siegfried.

De toute façon, ce qui frappe le lecteur, dans cette légende des *Nibelungen*, c'est la description plus que sympathique des Huns, qui prouve que, encore en l'an 1200, date de la première publication de cette geste des *Nibelungen*, les Huns n'avaient pas encore laissé, en pays païen, le navrant souvenir que les auteurs chrétiens ne cessaient de leur attribuer, tout simplement parce que, indo-européens comme nous, leurs coutumes ne choquèrent pas outre mesure les populations païennes non sémitisées avec lesquelles ils furent en contact.

Mais, l'histoire vraie est toujours dangereuse pour la chrétienté judaïque, édifiée sur le mensonge sémite.

Puis, en l'an 441, les Huns ravagèrent la Thrace. C'est à cette date qu'Attila, fils de Moundzouk, devint chef unique et suprême des Huns, car son frère Bléda venait de mourir (un peu avec son aide, semble-t-il). Il passe alors dix ans à réorganiser son empire ; et, en l'an 451, il fonce sur les riches provinces gauloises ; il brûle Metz, fait le siège d'Orléans, attaque sans succès Paris et finit par livrer la fameuse et incertaine bataille des « *Champs Catalauniques* », près de Châlons-sur-Marne. Dans cette bataille, s'aligneront, d'une part Attila et ses Huns, flanqués de ses alliés ostrogoths commandés par Valamer, Théodomer et Vidimir, des Gépides d'Ardarich et des Burgondes de Gonthier, d'autre part les coalisés romains commandés par Aétius et flanqués des Wisigoths de Théodoric et des Alains de Sangiban.

Cette bataille, à l'issue incertaine, alignera environ soixante mille hommes et fera dix mille morts, chiffre énorme pour cette époque, car la Gaule était dépeuplée par les épidémies de peste et par la mauvaise organisation d'un empire romain décadent, inflationniste et dégénéré par les mélanges raciaux, par la *dolce vita* et par un égalitarisme nivélateur, né d'un sectarisme chrétien anti-aristocratique.

Les populations étaient à tel point décimées, que la bataille des Champs Catalauniques restera dans les mémoires comme le souvenir d'un massacre sans nom.

Après cette campagne ratée, Attila se retire en Hongrie, mais il décide, l'année suivante, en l'an 452, de descendre sur Rome. Il rase Aquilée, prend Milan et Pavie, atteint Rome, mais doit, cette fois encore, se retirer, décimé par la peste. Et, malheureusement pour les Huns, Attila meurt d'apoplexie, l'année suivante. En l'an 454, privés de leur chef, ils sont écrasés en Pannonie par une coalition d'Ostrogoths et de Gépides, leurs anciens vassaux. Les fils d'Attila doivent finir par demander la protection de l'empire romain d'Orient, pour éviter d'être écrasé totalement. Ces derniers les installent alors dans la Dobroudja ; mais plutôt que cette vie vassale et sédentaire, une partie de la horde retourne se perdre et mourir dans l'infini des steppes russes. L'autre moitié de ce grand peuple qui reste en Dobroudja, deviendra le peuple Bulgare.

11. – La dernière vague de ces terribles cavaliers indo-européens des steppes qui viendra s'étaler et mourir une fois encore à la limite des steppes européennes : il s'agit des « Avars », aussi appelés « Jouan-Jouan » par les annales chinoises. Ils apparaissent en Hongrie, en l'an 559, après avoir écrasé définitivement les dernières hordes hunniques des steppes et assimilé les survivants. Ces Avars, nés, eux aussi, dans les steppes sibériennes, sont repoussés vers l'Ouest par de nouveaux conquérants nomades, les « Tou-Kiue », les Turcs. Au départ, ceux-ci sont des Indo-Européens originaires des régions de l'Irtych, mais ils vont se métisser au contact de leurs vassaux mongoloïdes ; or ce métissage sera tellement profond que ces « Touraniens » seront tantôt classés parmi les peuples blancs indo-européens, tantôt classés comme mongoloïdes.

Ils commencent, vers l'an 500, par dominer les régions steppiques d'Asie centrale, en refoulant vers le Sud et vers l'Inde, les Huns hephtalites, qui nomadisaient dans ces steppes. Plus tard,

ces Turcs descendront vers l'Iran, l'Asie Mineure et les Balkans. Mais l'important pour nous, au point de vue racial, c'est qu'à partir de cette époque, la steppe va se mongoliser progressivement ; ses populations deviendront de véritables sang-mêlé, car **la grande « saga » indo-européenne des steppes est terminée.**

L'Empire russe des Tsars tentera bien de recoloniser ces régions au profit de la race blanche, en y envoyant ses cosaques ; mais ceux-ci, malgré leur important pourcentage de sang indo-européen sont, eux aussi, souvent des métis mongolisés.

En résumé, nous constatons que **les Indo-Européens sont les descendants des Cromagnoïdes blancs des steppes.**

Ils commencèrent leurs errances migratoires, vers - 2 500 ans, se dispersant en éventail pratiquement dans toutes les directions. Leur unité n'est pas réellement anthropologique et ethnique (car il existe des brachy et des dolichocéphales, des bruns et des blonds, des types à peau claire ou à peau sombre, des petits, trapus, et des géants, etc.), mais raciale blanche et surtout essentiellement comportementale. Leur intelligence vive, leurs capacités techniques et artisanales, principalement marquées dans le domaine de la métallurgie, leur courage guerrier et surtout leur mode de vie nomade dans les steppes, les ont orienté vers la chasse et l'élevage, beaucoup plus que vers l'agriculture ; le tout ayant sélectionné **un héritage génétique, extériorisé par des constantes caractérielles, comportementales, psychologiques et morales, qui façonnèrent à leur tour leur unité sociale, religieuse et cosmogonique.**

Certains de ces Indo-Européens émigrèrent lentement, par voies pédestres et fluviales, comme leurs prédécesseurs paléolithiques l'avaient fait avant eux.

Mais la majorité ne se déplaça bientôt plus qu'au pas de sa formidable conquête, mise au point dans les steppes, le cheval. Grâce à ce dernier, toutes leurs constantes caractérielles, déjà inscrites dans leur patrimoine héréditaire, se sont exaltées et considérablement renforcées, transformant chacun d'eux en un dieu guerrier nietzschéen. Et, vers - 2 300 ans, les Caucasoïdes blancs anatoliens leur fournirent l'ultime instrument qui leur faisait encore défaut pour entreprendre efficacement leurs immenses randonnées : le char de combat, qu'ils utilisèrent en réalité très peu, grâce à leur formidable avance technique dans le domaine de l'équitation ; mais il s'agit surtout du chariot de transport, qu'ils mirent rapidement au point, en en allégeant les roues et en le dotant d'un timon mobile

qui permettait une traction aisée et le déplacement de leurs familles sur d'énormes distances.

Ainsi, durant plus de 4000 ans, le monde sera sillonné en tous sens par ces chariots, toujours identiques, qui se déplaçaient toujours à la vitesse de vingt-cinq à trente-cinq miles par jour, escortés par les cavaliers aryens. Et les colons qui, encore tout récemment, envahirent le FarWest, l'Australie et l'Afrique du Sud, le feront dans les mêmes conditions et de la même manière, avec les mêmes chariots que leurs ancêtres venus des steppes.

Ce n'est que vers l'an 1900 que la machine, engendrée, elle aussi, par le génie de l'homme blanc, finira par détrôner cet antique mode de transport, par ses trains et par ses automobiles.

Avec les Indo-Européens, l'Europe n'avait plus affaire seulement à des émigrants, mais bien à de redoutables conquérants, armés de leur terrible hache de combat en bronze, plus tard en fer. Avec eux, la petite Europe devint trop peuplée pour permettre encore les relations de bon voisinage, la lente osmose pacifique entre les autochtones et les vagues successives d'immigrants.

Mais ces nouveaux venus ne sont pas des assassins. Leur code social et religieux, basé sur les trois fonctions, leur impose le pardon aux vaincus et leur assimilation, après avoir reçu leur allégeance et leur soumission. Après le combat, le vaincu redevient rapidement l'égal de son vainqueur.

Pour le Nègre, le Sémite ou le Mongol, la victoire démontre toujours une supériorité qui réside en une essence différente par rapport au vaincu. Le Sémite victorieux se considère comme le seul à appartenir à l'espèce humaine ; ses ennemis vaincus sont de simples animaux, taillables et corvéables à merci (*cf.* le Talmud).

Par contre, pour l'Indo-Européen, sa supériorité réside, non pas dans une origine divine ou mythique, différente de celle du vaincu, mais dans son comportement et dans sa culture : il est le meilleur et il est supérieur, car il est nietzschéen. Il n'existe pas pour lui de différence de nature avec les autres, mais une différence de conception et de niveau héroïque. Pour cette raison, il sera toujours enclin à honorer l'adversaire qui fit preuve d'abnégation et de courage.

Pour le Sémite, au contraire, l'adversaire vaincu, quoique courageux, sera toujours irrémédiablement exterminé, car il n'en est que plus dangereux. La Bible nous fournit de multiples exemples de ces exterminations froidement perpétrées sur des populations désarmées.

Ces deux conceptions opposées persistent encore de nos jours. N'a-t-on pas souvent pu voir, lors de la dernière guerre mondiale, les terribles SS respecter leurs ennemis courageux et leur rendre les honneurs, lors de leur reddition, comme lors du soulèvement de Varsovie. Ces mêmes SS permirent souvent à des officiers prisonniers de garder leur pistolet, leur signifiant ainsi, le maintien de leur statut d'homme libre. Au contraire, la conception sémitique de la guerre qui régnait chez les Américains, poussa de nombreux officiers alliés à préconiser l'extermination de tous les soldats allemands appartenant aux troupes d'élites (c'est-à-dire SS, commandos et parachutistes), car ils continuaient à faire peur, même prisonniers.

À ce sujet, citons aussi en exemple, le cas du général français Leclerc qui ternit à tout jamais sa réputation de grand guerrier, *soi-disant aryen*, en faisant fusiller, SANS JUGEMENT, à Karlstein, le 8 mai 1945, quelques heures après la capitulation allemande, douze soldats de la Waffen SS française. Pour se justifier, Leclerc dira hypocritement que ces prisonniers SS lui avaient manqué de respect par une attitude arrogante. Par cette vengeance crapuleuse, Leclerc se ferma à jamais les portes du paradis des héros indo-européens. Et, quoiqu'il se fût montré bon élève du sectarisme sémite, ceux-ci lui refuseront leur paradis terrestre en le faisant assassiner en Afrique du Nord, lorsqu'il ne montra plus assez de souplesse d'échine, en pensant plus à la France qu'aux grands projets mondialistes. Jamais un véritable guerrier aryen n'aurait agi comme lui.

Or la comédie des grands procès de Nuremberg n'est que l'expression « démocratique » de ce besoin sémite viscéral d'écraser le vaincu. Car les Juifs cosmopolites imposèrent personnellement leur loi du talion et leur interprétation de l'histoire, après la seconde guerre mondiale. Alors qu'après la première, ils n'avaient encore osé émettre leurs principes que par l'intermédiaire de leurs sicaires francs-maçons, ces Indo-Européens sémitisés au point d'être devenus de véritables Juifs synthétiques. Pour le Juif, le vaincu doit être saigné à mort, jusqu'à la fin des temps ; pour l'Aryen, au contraire, l'ennemi d'hier doit être associé sur pied d'égalité, pour le progrès futur. On peut demander beaucoup au vaincu, mais seulement pour peu de temps. Brennus, à Rome, ne fit qu'appliquer ce principe indo-européen et biologique à travers son « *Vae victis* ».

C'est parce qu'il place son honneur encore plus haut que la victoire, que l'Indo-Européen deviendra un guerrier aimant le

panache et le beau geste gratuit. C'est l'ancienne vertu du courage tranquille de son ancêtre, le chasseur paléolithique, qui renaît en lui : la guerre joyeuse, avec les actions d'éclat individuelles, les tournois, la camaraderie, l'honneur et l'héroïsme.

Chez lui, la ruse prend valeur d'ingéniosité individuelle, un peu comme le conçoit le joueur d'échecs, mais elle ne répondra jamais à la conception sémite qui enseigne que « La fin justifie les moyens ». Il existera toujours des « moyens » répugnants et inadmissibles pour un pur indo-européen. Malheureusement, de nos jours, cette conception aristocratique de la guerre a fait place à la lutte sournoise et sans merci, au terrorisme, à la prise d'otages, aux chantages et aux massacres d'innocents, à l'assassinat dans le dos et dans l'ombre, aux génocides et aux ethnocides, et à la destruction totale des pays et des populations adverses ; bref, à la guerre engendrée et dominée par la mentalité sémite, avec tout le cortège d'ignominies qui en découlent.



CHAPITRE IX

LES CELTES, LES GRECS (ACHÉENS ET DORIENS) ET LES ROMAINS

Examinons tout d'abord les Celtes, que certains savants s'obstinent encore à considérer comme les tout premiers Indo-Européens ayant envahi l'Europe. Ce faisant, ils négligent les Thraco-Illyriens et les Ligures qu'ils préfèrent qualifier de pré-Indo-Européens.

Cette subdivision, toute arbitraire, ne fait que compliquer à plaisir une histoire générale des Indo-Européens déjà si difficile à comprendre, et n'apporte rien de positif aux données historiques. Ces jongleries me font penser à celles qui divisent encore le monde scientifique pour savoir si l'australopithèque est encore un singe ou déjà un homme.

Quand on s'en reporte convenablement aux données anthropologiques, et surtout aux données comportementales et culturelles, l'on ne peut hésiter à classer les Thraco-Illyriens et même les Ligures dans la grande famille des Indo-Européens, malgré les quelques différences qui les séparent. J'espère que les pages qui précèdent ont suffisamment convaincu les lecteurs de cette évidence.

Les Celtes, comme les Germains leurs cousins (du latin *germanus* = frère), puisent leurs origines ancestrales parmi les populations néolithiques d'Ukraine qui, elles-mêmes, résultent d'un mélange de Cromagnoïdes blancs sédentaires et d'Indo-Européens caucasiens nomades.

Comme tous les Indo-Européens, leur génie et leur habileté artisanale les doteront, dès le départ, de l'outillage et de l'armement de bronze, de l'organisation sociale et de la cosmogonie trifonctionnelle indo-européenne ; mais, ils se différencieront encore de la plupart des autres Indo-Européens, par l'absence de l'instinct cavalier. En effet, les premiers celtes posséderont chariots et charrerie, mais ils ne sont pas encore véritablement des hommes de cheval. Leur origine, en partie sédentaire, doit en être la cause.

Ils se sont certainement mis en branle aux environs de - 2000 ans, immédiatement après la vague thraco-illyrienne. Il semble même que certains celtes firent partie de la fin de cette première vague, car de - 1900 à - 1700 ans, nous retrouvons déjà les premiers celtes conquérants sur les îles britanniques, où ils se font appeler « Goidels ». Ils y apportent les premiers outils et les premières armes de bronze, ainsi qu'une nouvelle façon d'enterrer les morts.

En effet, ils les placent sous des tumulus ronds que l'on appellera les « round barrows » par opposition aux « long barrows » antérieurs des populations néolithiques de l'Angleterre. Et ces « round barrows » seront extrêmement nombreux autour du site religieux de Stonehenge, auquel ils fourniront la touche finale.

Vers - 1700 ans, nous voyons aussi les premiers « Galls » forcer les passes des Pyrénées défendues par les Ibères. Autrement dit, ils se répandent déjà en Germanie et en Gaule par petits groupes, tribu par tribu, déjà à ces époques reculées, bien que leur apex migratoire se situera vers - 1200 à - 900 ans, lors de la seconde et de la troisième vague indo-européenne, dont ils constitueront les effectifs les plus importants. Le nom de « Gall » qu'ils s'attribueront, veut dire, traduit dans leur langue : « les guerriers forts ». Les Sarmates les appelaient, d'ailleurs, les « Galls Walak », ce qui, en sarmate, signifie « les forts Galls ». La Bible, quant à elle, les nommera « Gomer », et leur attribuera Japhet comme généalogie, prouvant ainsi que, pour les Juifs, les Celtes, tout comme les Arméniens, ne forment qu'une seule et même race : celle des fils de Japhet.

Cela revient à dire que, pour les fils de Jéhovah, tous les Blancs, qu'ils soient d'origine caucasoïde ou indo-européenne, sont de la même souche, étrangère à celle des Sémites.

Durant tout le second millénaire avant Jésus-Christ, les Celtes vont fortifier leur implantation au Nord et au Sud du Haut-Danube et à l'Est du Rhin, dans cette région qui deviendra la « Celtique » des auteurs anciens et que certains d'entre eux, comme Hérodote, désigneront même, à tort, comme leur habitat d'origine.

Pour arriver à se maintenir en Celtique, les Celtes refouleront les Balto-Slaves illyriens vers le Nord et dans les Balkans, les Ligures en Suisse et dans le Nord de l'Italie, en Ligurie, et une partie des Caucasoïdes, qui les avaient précédés, à l'Ouest du Rhin.

Au fond, le gros de leurs diverses tribus stationnera plus de mil cinq cents ans dans ces régions fertiles, entre Rhin, Danube, Bohême et Hongrie, envoyant de là, régulièrement, par petits paquets, des conquérants dans toutes les directions.

En Angleterre, par exemple, les Goidels seront renversés par d'autres Celtes appelés «**Pictes**» ; ceux-ci, à leur tour, seront refoulés en Irlande et en Écosse par les «**Britons**» qui, à leur tour, seront renversés par des «**Belges**» d'origine germanique, cela, un peu avant la conquête des Gaules par César.

Pour démontrer la complexité ethnique de ces diverses tribus celtes, disons que, par exemple, les Pictes, qui donneront naissance aux futurs Écossais, sont en partie mélangés avec des Ibères du Campaniforme, car ils possèdent certaines de leurs caractéristiques culturelles, leurs gobelets à zone, leurs flèches et leurs brassards d'archers qui, avec le poignard de bronze celte, forme l'armement typique des «**Highlanders**».

Rappelons aussi qu'ils furent les créateurs du fameux «**disque de Nébra**», prouvant par là leur haute culture.

Vers -1000 ans, certains Celtes, parmi les derniers arrivés en Celtique, y apporteront les nouvelles techniques de la métallurgie du fer. Et leur haut niveau socio-culturel portera la densité de leurs populations à un tel sommet, qu'en pleine époque de «**Hallstatt**», vers -900 ans, le nombre de leurs tumuli funéraires, pour la seule province du Jura, sera porté à plus de quarante mille tombes. Vers -700 ans, l'exploitation des minerais de fer, en Lorraine et en Bourgogne, va accroître l'immigration celte dans ces régions, de telle sorte que se constituera, à l'Ouest du Rhin cette fois, une vaste «**Celtique continentale**» qui prolongera la Celtique d'entre Rhin et Danube.

Mais, malgré cela, l'époque de «**La Tène**» (de -400 à -100 ans) restera la période de la plus grande expansion des Celtes et de l'épanouissement de leur civilisation.

Rappelons ici, pour mémoire, que la grande différence entre les périodes celtes de Hallstatt et de La Tène réside dans l'organisation sociale. Lors de la période de Hallstatt, l'aristocratie est constituée par le monde des éleveurs, par conséquent essentiellement indo-européenne ; mais plus tard, ils doivent céder leur place à

des nouveaux riches, principalement des agriculteurs, d'origine ethnique beaucoup plus mélangée. C'est-à-dire qu'ils durent partager, et pour finir céder le pouvoir aux anciens autochtones qu'ils avaient, au départ, soumis et relégués à la troisième fonction sociale.

Cette revanche des vaincus, dans une civilisation de bien-être, corrompue par la richesse, entraînera une nette diminution de la valeur sociale de l'aristocratie, et poussera les guerriers valeureux, mais désargentés, soit « l'élite vraie », à chercher fortune en portant la guerre hors des frontières ; d'où l'expansion de la période suivante.

Autre preuve de la plus grande valeur aristocratique de la période de Hallstatt et de la plus grande cohésion aryenne de son aristocratie est la coutume d'incinération que démontrent les vastes cimetières dits de « champs d'urnes » de l'époque. En effet, **l'incinération est une coutume typiquement aristocratique et aryenne** qui subsistera très longtemps chez les païens de souches germanique et scandinave.

Mais reprenons le fil conducteur de l'expansion celte.

Vers - 500 ans, ils occupent l'Armorique et descendent la vallée du Rhône ; vers - 400 ans, ils assiègent, pour la première fois, Massilia (Marseille) et les colonies grecques et sémites de la côte méditerranéenne.

À cette même époque, ils envahissent aussi la Champagne, où ils introduisent le rite des sépultures à chars. Ils repoussent les Ligures en Ligurie, et ils passent les Pyrénées pour s'implanter en masse en Ibérie et s'y mélanger intimement avec les populations locales, au point de former là un peuple distinct appelé « **Celtibère** ». En - 230, ceux-ci doivent se soumettre à la domination de Carthage, qui sera suivie d'un assez faible apport de sang sémite. Et en - 133, après la prise de Numance par Scipion Emilien, ils seront définitivement soumis à la puissance romaine qui leur amènera, au moment de l'empire, une proportion beaucoup plus importante de sang sémite.

Car l'Espagne, étant beaucoup plus prospère et beaucoup plus fertile que l'Italie et même que les Gaules, attirera, comme un aimant, les affairistes sémites qui pulluleront dans l'empire romain décadent. À l'heure actuelle, les descendants les plus directs de ces anciens Celtibères sont les Castellans.

Les « **Boïens** » celtes donneront leur nom à la Bohême ; les « **Bastarnes** », ces Germains de la Haute-Vistule seront celtisés et, vers - 600 ans, les premiers celtes commenceront à descendre

en Italie sous le nom d'**Ombriens**. Mais la grande invasion celte de l'Italie se déroulera de -393 à -386 ans, ébranlant Rome et les Étrusques. Pour finir, ces Celtes d'Italie se fixeront dans la Plaine du Pô et y créeront la Gaule Cisalpine. À cette même époque, d'autres tribus celtes se répandront vers les plaines du moyen Danube et iront fonder Singidunum, l'actuelle Belgrade. Ils descendront même en Grèce, détruisant Delphes en l'an -279, conquerront ensuite la Thrace et, de là, passeront en Asie Mineure, pour finir par s'installer dans la région qu'on nommera « Galatie », et qui correspond à l'actuelle province d'Ankara.

Malheureusement les tribus celtes ne surent pas s'élever jusqu'à la conception de l'État, et aucune esquisse d'empire ne succéda aux conquêtes. Au contraire, la dispersion ne fit que relâcher encore la faible cohésion de ces tribus, par trop indépendantes. Aussi la décadence celte suivra de peu son expansion. Les peuples méditerranéens, un moment ébranlés, vont organiser leur défense, et Rome infligera aux Celtes leur première grave défaite en Étrurie, à la bataille du cap Télamon, en -225.

La descente de certaines tribus celtes vers les Balkans, la Grèce et l'Asie Mineure, va laisser un vide dans le Nord et le Centre de l'Europe ; vide que s'empresseront de combler d'autres tribus venant d'Ukraine. Les auteurs anciens les appelleront « Germains », donc les « frères des Celtes », car, effectivement, ils sont de même origine qu'eux. Mais, venus plus tard, ils resteront longtemps nettement moins métissés avec les populations autochtones que ne le furent les Celtes. Ces Germains passèrent plusieurs centaines d'années à refouler, vers la Russie du Nord et vers les marais du Pripet, les Balto-Slaves illyriens. Cette longue lutte aboutit à leur concéder une place au Sud de la Baltique et de la mer du Nord, place qui s'agrandit brusquement par la dissémination vers le Sud des tribus celtes.

D'après l'historien wisigoth, Jordanès, la Scandinavie serait la « *vagino natio germanorum* », le berceau des tribus germaniques. Ce en quoi il se trompe, car les Germains, comme les Celtes, descendent des populations néolithiques d'Ukraine et du Caucase.

Comme eux, ils ont progressivement émigré vers l'Ouest, mais ils sont passés plus au Nord, vers la Vistule, le Jutland, la Baltique et la mer du Nord, où ils se mélangeront aux descendants blancs des valeureux Esterbölliens.

Mais, la période subboréale, faisant suite à celle du climat atlantique, engendra la submersion progressive des côtes danoises, scandinaves et hollandaises, ce qui provoqua un premier reflux des

Germanis, vers – 1 200 ans : ce sera la descente en Méditerranée des « Peuples de la Mer », mélange de Germano-Esterbölliens, de Celtes et de Thraco-Illyriens.

Ce seront ensuite les « Skyres », qui descendront, vers – 190 ans, assiéger la ville grecque d'Olbia à l'embouchure du Bug, puis les Goths, qui se retrouveront en Ukraine vers – 100 ans, puis les Cimbres et les Teutons, qui descendront en Provence et en Italie. Ces derniers seront battus, une première fois, à Aix-en-Provence, en – 103, par le consul romain Marius, puis définitivement défaits et réduits en esclavage, après la bataille de Verceil, en Piémont, en l'an – 101.

Tous les historiens de l'antiquité nous décrivent les guerriers celtes comme des hommes grands et vigoureux, très recherchés comme mercenaires pour leur esprit combatif, possédant des yeux bleus, verts ou gris et des cheveux clairs, bruns, blonds ou rouges. Ils étaient passionnés, turbulents, doués d'une compréhension vive et facile, d'un esprit naturellement très éveillé, d'une insatiable curiosité, mais aussi d'une redoutable inconstance d'humeur et d'une certaine mollesse dans l'adversité.

C'est du moins de cette façon que César les décrit ; il est certain que leur individualisme forcené et leur organisation féodale du pouvoir, limitée au profit des chefs électifs, comme dans les sociétés indiennes primitives, iraniennes et grecques homériques, paralysèrent souvent leurs réactions de défense et d'action contre les mondes antiques organisés, comme l'était celui des Romains. D'autant plus que l'élection d'un chef dépendait de sa plus ou moins grande clientèle qu'il devait entretenir par un système de dons et de contre-dons, assez similaire à celui des fameux « potlatches » des Indiens de la côte Pacifique de l'Amérique du Nord. Ce système avait d'ailleurs abouti à un renversement de l'aristocratie vraie de la période de Hallstatt par une nouvelle classe d'enrichis, de moindre valeur, et d'origine nettement moins indo-européenne.

Je ne puis que m'insurger devant l'enseignement actuel qui décrit toujours les Celtes et les Germanis comme d'affreux barbares, comparés aux Grecs et aux Romains. Ce parti-pris découle, d'une part de la grande fainéantise de professeurs qui ignorent l'idéal de leur profession, ainsi que leur devoir d'enseigner et de rechercher constamment la Vérité ; d'autre part, ce parti-pris résulte d'une admiration béate devant la soi-disant démocratie grecque qui, comme toutes les démocraties, dégénéra dans l'anarchie et l'impuissance, au plus grand profit de ses ilotes affairistes et sémitisés.

Et pourtant, il est actuellement prouvé que si Rome envahit si facilement les Gaules, ce fut grâce au réseau routier convenablement entretenu par les populations celtes. D'autre part, à l'inverse de ce que l'on prétend encore, les Celtes connaissaient l'écriture, mais leurs druides, en hommes sensés et sages, en limitèrent l'usage uniquement aux transactions commerciales, estimant, à juste titre, que sa généralisation entraînerait une diminution du sens de l'honneur et de celui de la parole donnée.

Car pour les Celtes, la parole d'un homme l'engageait plus que tous ses écrits. Cette coutume, qui subsistera jusqu'à nos jours chez les éleveurs et chez les marchands de chevaux, descend en droite ligne de l'aristocratie cavalière indo-européenne et s'oppose aux habitudes mercantiles sémites, où l'honneur et le respect de la parole donnée n'existent pas.

Suite à cette interdiction des druides, la littérature celte fut uniquement transmise par les chants de leurs bardes. Ces odes exposaient l'ensemble des connaissances acquises par leur race et transmettaient leurs traditions cosmogoniques, théologiques et historiques. Cette littérature « gall » se caractérise par une recherche de l'exactitude plutôt que par une exaltation allégorique et littéraire, comme chez les Sémites. Elle recherche les faits réels et non les effets charmeurs et faussement émotionnels. Elle produit l'émotion, non pas tant par la façon de raconter, comme dans la littérature sémite, mais bien par la réalité et par la valeur intrinsèque de ce qu'elle énonce. Elle est volontiers descriptive, triste ou énergique, positive et concise, digne de l'esprit indo-européen, au même titre que la littérature grecque classique.

J'ai déjà signalé que, parmi les diverses tribus celtiques, les Germains conservèrent plus longtemps, et même parfois jusqu'à nos jours, leurs coutumes indo-européennes originelles. Plusieurs raisons en sont la cause.

Premièrement, il est incontestable que le climat de la Germanie était nettement plus rude que celui des Gaules et de l'ancienne Celtique, ce qui favorisa certainement un niveau de valeur raciale plus élevé.

Secundo, les Germains durent constamment lutter contre les Balto-Slaves illyriens pour maintenir l'intégrité de leurs territoires, et cette guerre continuelle empêchait, elle aussi, l'écllosion d'une certaine mollesse dans les mœurs.

Mais la raison la plus criante résulte certainement des mélanges raciaux imposés par l'histoire à ces deux groupes ethniques. Alors

que les Germains ne se mêlèrent qu'aux courageuses populations de l'antique civilisation d'Esterbölle et accessoirement à certains Balto-Slaves indo-européens, les Celtes durent se mélanger à des autochtones, nettement plus mous, du Sud de l'Allemagne et des Gaules, souvent même avec d'importantes collectivités de Sémites et de Grecs sémitisés, comme ce fut le cas en Provence et dans toute la vallée du Rhône. En outre, le christianisme niveleur ne s'installa que fort tard en Germanie du Nord, de sorte que les tribus germaniques et surtout les Germano-Scandinaves ont, de tous les Indo-Européens d'Europe, conservé le comportement social et religieux originel le plus pur, et sont, de tous, les plus aptes à rétablir en leur sein les coutumes païennes ancestrales, comme le prouva l'Allemagne nationale-socialiste, où l'honneur et la fidélité à la race s'est traduit, après la deuxième guerre mondiale, par des mausolées érigés par chaque ville et par chaque village à la mémoire de ses fils disparus ou morts au combat. Et, comme dans l'antique religion germanique, c'est la forêt ou les bois et les collines proches qui conservent, sous leurs frondaisons ces mausolées du souvenir, érigés en communion avec la Nature et ses lois immuables. En outre, les Germains, beaucoup mieux que les Celtes, conservèrent l'usage indo-européen et guerrier de la cavalerie, à tel point qu'ils fournirent à César et à la Rome impériale, l'essentiel de leur cavalerie respective. Ce qui aboutira, d'ailleurs, au Moyen-âge, à redonner vie à la chevalerie et à son esprit, au départ, des « *Männerbunde* » germaniques, et non de la chrétienté celto-sémitique.

En résumé, nous pouvons donc assurer que les Celtes prirent naissance parmi les populations néolithiques d'Ukraine relativement sédentaires, mélangées à des pasteurs nomades venus du Caucase. Ils émigrèrent tout au long du second millénaire avant le Christ pour s'installer au centre de l'Europe, entre Rhin et Danube, dans la Celtique.

De là, au fur et à mesure que la densité de leur population augmentait, ils émigrèrent en éventail vers la Gaule, l'Espagne et les îles britanniques d'une part, vers l'Italie, les Balkans et l'Anatolie d'autre part. À l'inverse de leurs frères germains venus plus tard, ils se mêlèrent intimement aux populations autochtones blanches, de valeurs fort diverses, car certaines d'entre elles, surtout près des côtes méditerranéennes, furent en même temps sémitisées par des Phéniciens, des Juifs, des Grecs ioniens et achéens, et par des Carthaginois. Ce fut le cas en Espagne, en Aquitaine, en Narbonnaise, en Provence, en Bourgogne, en Italie, en Grèce et en Asie Mineure.

Le déclin celte, engendré par leur dispersion et par une organisation sociale défectueuse, avait même permis aux Germains de les déloger de certains de leurs territoires, un peu avant la conquête des Gaules par César. Ce fut le cas en Pologne et en Bohême, mais aussi en Angleterre et en Belgique, où les « Germains belges » étonnèrent César par leur courage, découlant simplement d'une pureté raciale plus proche des origines indo-européennes.

Voyons maintenant brièvement les Grecs. Loin de moi l'idée de réécrire l'histoire de la Grèce dans tous ses détails, car cet ouvrage n'y suffirait pas. Mais, attachons-nous à nouveau à en faire ressortir toutes les données raciales connues à ce jour.

Au fond, l'ensemble de l'Hellade peut se subdiviser en trois régions distinctes qui joueront, chacune à tour de rôle, au centre de rayonnement civilisateur.

Au départ, toutes ces régions sont occupées par des Blancs caucasoïdes, identiques à ceux des Balkans et d'Anatolie. Ce Néolithique blanc anatolien se prolonge jusque vers -3000 ans, date à laquelle on voit apparaître, dans les Cyclades, le bronze, la vigne et l'olivier, techniques et cultures importées d'Anatolie.

Grâce à cela, la richesse va apparaître en Hellade, et permettre l'installation d'une civilisation dont les Cyclades vont prendre la tête, grâce à leurs petits territoires insulaires, faciles à contrôler et à défendre. C'est une période féodale de petites « cités-États » qui va se poursuivre durant mil cinq cents ans environ, jusqu'à la fameuse éruption dévastatrice de l'île de Théra, autrement dit de Santorin.

Mais un peu avant, à partir de -1800 ans, et comme le prouvent les restes archéologiques d'Akrotikia, ce centre civilisateur passait progressivement la main à la civilisation crétoise minoëne, dont les débuts remontent cependant à -2000 ans. À la base de cette nouvelle grande civilisation insulaire, nous trouvons l'organisation indo-européenne illyrienne, avec son goût des vastes constructions palatiales et une organisation sociale plus avancée. Car dans cette « civilisation minoëne », le palais centralise toutes les activités : il sert de centre religieux, de garnison, de réserve d'huile et d'aliments, de centre de redistribution et de centre administratif, de même que de centre artisanal où se fabriquent bronze, verres, poteries, bijoux, etc.

En -1700 ans, un tremblement de terre provoque de grands dégâts en Crète et détruit une première fois le palais de Cnossos. Il fut reconstruit, mais pas pour longtemps, car vers -1450 ans, l'explosion de l'île de Santorin le renverse une seconde et dernière fois, à cause du raz-de-marée gigantesque qui s'ensuit.

À la suite de ce cataclysme, la population illyrienne de l'île se voit dominée par des Mycéniens (mélange d'Ioniens et d'Achéens) venus de Grèce continentale. Cette domination dura de -1450 à -1100 ans, date à laquelle les Mycéniens se firent renverser à leur tour par les Doriens, alors métallurgistes du fer.

Dès -2000 ans, date à laquelle les quelques autochtones crétois caucasoïdes blancs se mélangent aux premiers Indo-Européens illyriens, toute l'île s'imprègne d'un ensemble culturel typiquement aryen.

En effet, les femmes y jouissent d'une égalité sociale avec les hommes, à l'inverse des femmes athéniennes et mycéniennes, tenues à l'écart jusqu'à la fin, à cause de la sémitisation prononcée de ces deux dernières cultures.

De même, la sculpture minoenne, qui dévoile l'importance du taureau et du serpent (cette divinité chthonienne des Caucasoïdes anatoliens), s'associe à la double hache indo-européenne qui laissera, d'ailleurs, son nom au labyrinthe (du grec labrys = hache).

La religion crétoise est, elle, typiquement indo-européenne, avec l'immense importance accordée aux cultes familiaux et à ses autels, propres à chaque « villa », mais aussi et surtout avec sa vie religieuse se déroulant en pleine nature, dans des grottes et sur des collines sacrées ou dans des bois, comme le fera plus tard le germanisme.

Mais les Illyriens, spécialistes de l'irrigation et de la construction de palais (comme les Étrusques), cèdent progressivement leur domination aux Grecs continentaux mycéniens, à partir de -1600 ans. Au début, cette aristocratie mycénienne, fort belliqueuse, reste encore fortement achéenne, donc indo-européenne. Elle construit, comme eux, des tombes à fosses qui seront progressivement remplacées par des « tholos » funéraires.

Mais, très rapidement, ces Mycéniens crétois se sémitiseront, comme le faisait leur patrie continentale de Mycène, Pylos (la patrie de Nestor), Athènes, Thèbes, Gla, etc.

En Europe continentale du Sud, soit en Macédoine et en Grèce, les Achéens firent leur apparition vers -2000 ans. Ils y avaient été précédés par la vague thraco-illyrienne qui s'était elle-même installée parmi une population autochtone de Blancs caucasoïdes.

Mais, avant leur arrivée, ceux-ci s'étaient déjà métissés, surtout sur les côtes, avec des Sémites cananéens. Ce furent d'ailleurs ces derniers qui fondèrent le royaume de Sicyone, en -2164, de même que les royaumes d'Argos, de Thèbes et d'Athènes, vers la même époque.

Dès sa naissance, Athènes, la ville lumière des démocrates de tout poil, des œcuménistes chrétiens et des francs-maçons cosmopolites, répondait donc à un mélange racial profond entre des autochtones blancs de type anatolien et des Sémites.

Ensuite vinrent les premiers Indo-Européens thraco-illyriens appelés « Pélasges », ceux-là même qui construisirent l'Acropole et fortifièrent la ville. Ils seront suivis par les Achéens, puis par les Doriens et, pour finir, par les Macédoniens.

Mais tous ces envahisseurs indo-européens furent toujours très peu nombreux et ne s'imposèrent, comme aristocratie, que des laps de temps fort courts, car leurs coutumes sociales et religieuses les poussaient à fraterniser avec les vaincus d'hier ; vaincus dont la prolificité et le nombre finirent toujours par les submerger rapidement. Il est certain que ce mélange racial pesa lourdement sur le destin d'Athènes et orienta son évolution vers le démocratisme anarchique et égalitaire, vers un égoïsme sans limite et vers un mercantilisme sans honneur.

À chaque vague indo-européenne nouvelle correspond, à Athènes, un bref recul de ce démocratisme anarchique et de ses tares, et un renouveau momentané des vertus d'honneur, de fidélité et de courage. En définitive, toute l'histoire d'Athènes n'est qu'une succession alternée de ces deux tendances, où le dernier sursaut indo-européen correspond à la domination macédonienne. Mais, si nous, Indo-Européens, admirons ses moments de vertus aryennes, le monde sémitisé du XX^e siècle, où nous vivons, nous oblige à n'en retenir que ses périodes de dégénérescence démocratique et anarchique.

Hécatée, Hérodote, Thucydide et Hésiode nous parlent de ces autochtones préhelléniques sans se rendre compte qu'ils correspondent déjà à un mélange de Caucasoïdes, de Sémites et d'Illyriens, car pour eux, Grecs, les populations les plus anciennes de l'Arcadie sont les Pélasges. Pour ces historiens grecs, tout ce qui précède les Achéens est aborigène. Ils citent, d'ailleurs, parmi les premières civilisations de la Grèce antique, les Lélèges, les Kurètes, les Kaukous, les Aones, les Hyantes, les Béotiens, les Télèbes, les Phlégiens, etc., mélange de tribus, soit illyriennes, soit sémites, soit même caucasoïdes. Ils content, d'ailleurs, la vie de certains de leurs chefs, dont certains, comme Érechthée et Cécrops, sont caucasoïdes, d'autres comme Inachus (le célèbre pirate cananéen), Ogyges, Agénor, Danaos ou Codrus sont sémites, et d'autres enfin, sont illyriens. Le premier Achéen connu est Deucalion ; encore

épouse-t-il une princesse autochtone nommée Pyrrha, fille de Pandore et plus ou moins déesse mythique.

Malheureusement pour nous, cette partie de l'histoire de la Grèce se perd dans la nuit des légendes. Il semble cependant, à la suite des analyses faites par des spécialistes, comme Georges Dumezil, que la légende des Titans représente la vie des premiers « Ariens hellènes » à leur arrivée en Grèce, alors qu'ils étaient encore vierges de tous mélanges raciaux avec les aborigènes et les Sémites.

Cette légende raconte que les Titans, fils d'Ouranos, le plus ancien dieu arien, s'imposèrent aux populations locales, grâce à leurs qualités d'énergie combative et d'intelligence, mais aussi par leur morale élevée. Habiles à commander et à organiser, ils formèrent aussitôt l'aristocratie, malgré leur faible propension aux travaux artistiques et aux spéculations mercantiles. À l'époque de leur apparition, les populations locales les considèrent comme des héros et finirent par les déifier, car ce n'est que plus tard que l'esprit mercantile sémitique s'imposa à la Grèce et que celle-ci mesura son élite à la puissance de ses tractations commerciales.

Au fond, la dégénérescence grecque est comparable à celle que nous subissons actuellement en Occident, où les vertus indo-européennes sont remplacées par l'affairisme et le compte en banque, par le veau d'or et le dieu profit.

Les Achéens mirent plusieurs siècles pour assimiler l'ensemble des populations qui bordaient la mer Egée. En Grèce continentale, ils fondent la civilisation mycénienne qui débordera largement les territoires de Mycènes et de Tirynthe. Son apogée se situera entre -1600 et -1200. Devenus marins et pirates, ces Achéens fondent des comptoirs commerciaux un peu partout, commercent avec l'Asie par la mer Noire, avec Rhodes, Chypre, l'Asie Mineure, les Hittites, le pays de Canaan et même avec la Sicile. Il semble que, vers -1200 ans, ils aient formé une partie des ces fameux Peuples de la Mer et qu'ils furent peut-être en partie ces fameux Danéens dont parlent les chroniques égyptiennes de Ramsès III. Ce qui est plus certain, en revanche, c'est leur intervention dans la guerre et dans le siège de Troie (en Asie Mineure), vers -1180 ans, avec, à leur tête, Agamemnon, roi de Mycènes et chef légendaire des Achéens. Mais cette guerre, célébrée par Homère, fut un peu leur champ du cygne, car ensuite, ils ne tardent pas à succomber sous la vague indo-européenne suivante, celle des « Doriens » spécialistes du fer.

L'apport le plus important, transmis par les Achéens pour le progrès de l'humanité, se situe dans le domaine nautique. Ils

inventèrent l'aviron, alors que, jusque là, toutes les embarcations étaient propulsées à la pagaie. C'est une amélioration importante qui démultiplie la force du rameur grâce au point fixe d'appui. Ils vont aussi généraliser la voile en Méditerranée, découvertes par les populations nordiques esterbölliennes, qui n'était utilisée, jusqu'à cette époque que sur les fleuves et sur les rivières du bassin méditerranéen, principalement sur le Nil et l'Euphrate. Mais à la voile, ils vont adjoindre la vergue orientable, les filins pour carguer cette voile par gros temps ou suivant le bon vouloir des marins ; et pour finir, ils vont inventer un ensemble de systèmes, encore sans poulie, pour éviter l'usure trop rapide et la destruction des cordages. Ils conservent cependant les avirons de gouverne, car le gouvernail unique et central dit d'étambot ne sera inventé que deux mille ans plus tard. Les Achéens furent aussi les inventeurs du navire de guerre long et étroit, dont la première apparition remonte à - 1 300 ans et se trouve reproduite sur des vases grecs de l'époque, sous forme de magnifiques birèmes. Les trirèmes ne viendront que plus tard. Mais ce type de propulsion représentait, lui aussi, un énorme progrès, car les bateaux étaient plus compacts que ceux ne comportant qu'un seul rang de rameurs, leurs évolutions étaient plus rapides et leur maniabilité accrue, tout en diminuant la largeur du navire et par conséquent sa fragilité. Vers - 1 100 ans, les derniers Achéens y ajoutent, pour finir, l'éperon de proue ; et comme à cette époque, la meilleure flotte était celle qui possédait les meilleurs rameurs, tous les marins des navires achéens sont des hommes libres, qui acceptent volontiers de servir sur les bancs de nage. Ce n'est qu'avec les Phéniciens sémites, qui copièrent d'ailleurs toutes les inventions maritimes des Achéens, qu'apparurent, pour la première fois, les esclaves sur les bancs de nage.

Autre point d'histoire qui doit aussi être rétabli ici. Non pas qu'il s'agisse de faits douteux et contestables, mais bien parce que l'enseignement sémitisé et crétinisé de la plupart de nos pays d'Occident continue, soit par bêtise, soit par paresse, soit par contrainte gouvernementale, à propager des idées fausses sur le sujet. En effet, ce furent les Grecs achéens et doriens qui, les premiers, prospectèrent systématiquement la Méditerranée de l'Ouest, après le cabotage des Caucasoïdes anatoliens naturellement. Mais avec les Grecs, le cabotage devint véritable navigation. Les premiers, ils établissent de nombreux comptoirs, tout en n'occupant que les terres limitrophes.

Carpenter, en utilisant une nouvelle méthode de datation des poteries anciennes, basée sur l'orientation des particules magnétiques à l'intérieur de l'argile et sur la contre-expertise des résultats par la méthode de Cintas, prouva, sans contestation possible, que les Grecs, bien avant les Phéniciens, occupèrent les côtes de l'Espagne, et passèrent le détroit de Gibraltar. Ce n'est, en effet, que vers - 1 100 ans, dans le vide laissé au niveau du pouvoir par l'écroulement de la Grèce mycénienne, que les Phéniciens commencèrent à se répandre en Méditerranée. Ils se limitèrent tout d'abord à Chypre, Rhodes, la Crète, les îles de la mer Egée et les côtes de la Grèce continentale. Puis ils poursuivirent, s'aventurant vers le Sud, jusqu'en Égypte ; de là enfin, vers l'Ouest.

Leurs activités commerciales et maritimes ne s'amorcèrent donc que vers - 1 100 à - 1 000 ans, mais, comme au cours des cent cinquante années qui suivirent, toute la Phénicie connut une série d'invasions et de destructions, perpétrées par les Assyriens, certaines de ces cités-États, comme Tyr, pensèrent à fonder des colonies plus à l'Ouest, loin de leur ennemi du moment.

Ce fut ainsi que Carthage fut fondée, non pas en - 814, comme le réclame la légende et l'écrivain Thucydide, mais bien vers - 735, comme le prouvent les restes archéologiques et les vestiges de poteries les plus anciens trouvés sur les lieux.

Au contraire, les analyses actuelles, extrêmement précises, de datations archéologiques ont permis de retrouver, en Espagne, des poteries grecques et même un magnifique casque de guerrier (trouvé près de Gadès, l'actuelle Cadix) remontant à - 1 000 ans. Par contre, ce n'est que vers - 800 ans, que les colons grecs commencèrent à affluer et à s'implanter en nombre relativement important en Sicile et dans le Sud de l'Italie, vraisemblablement poussés par l'anarchie persistante qui régnait dans leur mère-patrie en proie aux guerres moyenâgeuses doriennes. Ce n'est qu'un peu après, vers - 730 à - 700 ans, que les Phéniciens fondèrent, en une véritable ruée, de nombreux comptoirs commerciaux le long des côtes d'Espagne, de Tunisie, de Sicile, de Corse, de Sardaigne, etc. Et, ce n'est que durant les deux cents ans qui suivirent qu'ils redécouvrirent les côtes ouest et atlantiques de l'Afrique, celles de l'Angleterre, des Açores et des Canaries, où partout, les Grecs les précédèrent de plusieurs dizaines, voire de plusieurs centaines d'années.

Alors que les Grecs avaient déjà franchi le détroit de Gibraltar, vers - 1 000 ans, les Phéniciens ne le franchirent que vers - 600 ans, et ce n'est que vers - 425 ans que l'amiral carthaginois Hannon explora

les côtes ouest de l'Afrique, et qu'un peu plus tard qu'Hamilcon, son frère, s'aventura jusqu'en Angleterre.

Notons cependant que la circumnavigation autour de l'Afrique, commandée par le pharaon Néchao, fut réalisée vers -600 ans, par des marins phéniciens partis de la mer Rouge et qu'avant, vers -900 ans, des marins tyriens (phéniciens), suite à l'alliance entre leur roi Hiram et Salomon d'Israël, se répandirent en Amérique centrale et du Sud (comme nous le verrons plus loin dans ce livre). Ils ne faisaient, en cela, qu'exploiter les connaissances nautiques des Thraco-Illyriens de Troie qui les précédèrent en Amérique du sud, suite à leur défaite par les Mycéniens d'Agamemnon. La présence en Amérique du Sud de ces Troyens fut magistralement démontrée récemment par l'ethnologue argentin Jacques de Mahieu, dont je reparlerai amplement plus loin.

Rappelons-nous aussi que, durant un temps, difficile à déterminer (remémorez-vous l'expérience de changement de population, étudiée au Danemark, dans le livre I), les cités-États phéniciennes furent dirigées par une aristocratie indo-européenne provenant des « Peuples de la Mer ».

Ces peuples étaient déjà de grands navigateurs et connaissaient la navigation esterböllienne en océan Atlantique : certains Celtes avaient même déjà poussé jusqu'en Amérique du Nord. D'autre part, n'oublions pas non plus que les voies maritimes de l'époque restèrent secrètes jusqu'au XV^e siècle de notre ère.

Des Celtes indo-européens enseignèrent sûrement certaines voies maritimes océanes aux Grecs ; et les « Peuples de la Mer », descendants des fameux « *Atlantes* » connaissaient, eux aussi, certainement les routes vers l'Amérique, routes qu'ils durent enseigner à certains Sémites cananéens, comme nous le constaterons plus loin dans ce livre.

À la suite de ce qui précède, certains me rétorqueront que, comme je déclare que les Achéens grecs furent fortement sémitisés, principalement vers la fin de leur règne, il importe peu qu'ils précédassent les marins phéniciens en Méditerranée de l'Ouest et au-delà des colonnes d'Hercule (Gibraltar), car dans ce cas toutes ces découvertes sont donc essentiellement sémites.

Je répondrai à cela que, depuis des millénaires, l'âme humaine n'a guère changé ; et que chaque fois qu'une nation ou qu'un empire se dissolvait ou même s'écroulait, les premiers colons qui partaient à la conquête de terres nouvelles étaient toujours, au départ, les éléments les plus belliqueux et les plus dynamiques de

ces nations. Ainsi, les guerriers partent d'abord conquérir les terres, les bourgeois commerçants viennent ensuite, et les banquiers affairistes n'interviennent que lorsque tous les risques ont disparu, assez tôt toutefois, pour réaliser de plantureux bénéfices.

Or, hier comme aujourd'hui, les découvreurs, les inventeurs agressifs et les guerriers, sont les plus indo-européens des citoyens ; les commerçants et les banquiers en sont les plus sémites.

Partout et toujours, les découvertes des terres nouvelles et leur défrichage sont essentiellement l'œuvre d'Indo-Européens, mais leur exploitation en coupes réglées n'apparaît qu'avec la vague suivante des affairistes sémites. Lorsque, le cas échéant, le pouvoir central s'oppose encore avec trop de force à leurs exactions éhontées, ces affairistes utilisent des potentats vénaux locaux, ou bien la propagande des sociétés dites « humanitaires », afin d'éliminer le contrôle et le frein indo-européen.

Ce qui se passe actuellement dans les nouveaux pays d'Afrique du XX^e siècle, s'était déjà déroulé de façon identique en Gaule et dans le bassin méditerranéen sous l'empire romain ou dans les colonies américaines sous les empires anglais et espagnol. Notons cependant que, lorsque certaines sociétés sont sémitisées à plus de 90%, comme le fut celle de la Phénicie à son apogée, les Sémites doivent y jouer tous les rôles, même celui de soldats, quoiqu'ils eussent souvent recours à des mercenaires (voir, p. ex. *Salambô*, le roman historique de Gustave Flaubert).

Mais revenons à la suite de l'histoire de la Grèce, au moment où les « Doriens », troisième vague d'envahisseurs indo-européens, commencent à s'y répandre. Cette fois, nous avons affaire à des guerriers turbulents et indépendants, comme les Achéens, mais en outre, ils sont principalement cavaliers. Avec eux, la guerre, qui extériorise au mieux les vertus indo-européennes de courage, de fidélité et d'honneur, va devenir une institution incessante et perpétuelle : la Grèce en sera troublée pendant quatre cents cinquante ans, soit de -1200 à -750 ans. Voilà pourquoi cette période sera appelée le « Moyen-âge grec ».

Les nouveaux conquérants vivent d'abord en occupants, dans les palais incendiés, sans même les relever. On cesse de tenir les archives des cités, et l'on en oublie même l'écriture. Tous les artisanats entrent en décadence ; l'armement de bronze, finement travaillé, fut partout remplacé par des armes grossières, mais combien plus redoutables, car en fer. L'inhumation dans des sépultures

somptueuses cède presque partout la place à l'incinération sommaire.

Après avoir ravagé les cités mycéniennes de Grèce continentale, les Doriens passèrent en Crète, et dans toutes les îles de l'Égée, conquises auparavant par leurs prédécesseurs achéens. Pourtant, quelques débris de la vieille civilisation mycénienne restaient encore debout çà et là, sur l'île de Chypre, dans les montagnes d'Arcadie et en Attique, autour de la petite ville d'Athènes. Mais, dans son ensemble l'ancien univers achéen s'était effondré, et partout, les Doriens s'imposèrent comme aristocratie militaire, avec à leur tête des monarchies héréditaires. Les rois y détenaient un pouvoir de droit divin, et passaient tout naturellement pour les descendants des héros et des dieux. Nulle part cependant cette déification des princes n'atteignit le despotisme intégral de type asiatique, car les populations grecques, nettement moins sémitisées qu'au Proche-Orient, ne nécessitaient pas cet absolutisme oriental oppresseur pour admettre la hiérarchie et le système aristocratique indo-européen de sa nouvelle classe dirigeante. Si l'écrasement spirituel est nécessaire à l'Asiatique et au Sémite pour le voir se soumettre, le raisonnement et le libéralisme intellectuel suffisent pour obtenir la soumission de populations peu ou pas sémitisées, comme celles de nombreuses régions de l'ancienne Grèce, déjà fortement indo-européanisées.

Grâce à son acropole rocheuse, cette forteresse construite par les Pélasges, Athènes réussit donc à repousser tous les assauts des Doriens. Or des réfugiés des autres cités mycéniennes, notamment la famille royale de Pylos, accoururent en foule dans la ville et dans le pays environnant, l'Attique. Mais cet étroit territoire fut vite surpeuplé et, vers -1100 ans, l'émigration de ces « Ioniens » commença. Ils repassèrent dans tous les lieux de l'Égée et de l'Asie Mineure qui avaient été délaissés par les Doriens, et y implantèrent une nouvelle culture appelée ionienne.

Presque partout, ils durent se limiter aux zones côtières, car partout des guerriers aryens s'opposaient à leur pénétration profonde, comme le firent par exemple les Lydiens en Anatolie et les Cimmériens dans la région de Pont-Euxin.

Mais partout, ces Ioniens seront chapeautés par l'unique ville d'Athènes d'abord, par sa création, « la confédération de Délos » ensuite : celle-ci regroupait une mixture de Mycéniens, d'antiques autochtones blancs caucasoïdes et surtout de Sémites.

Alors que Sparte, fondée par des Doriens sur le site d'un petit village thraco-illyrien de Laconie, restera fidèle jusqu'à la fin à l'idéal et à sa culture indo-européenne, Athènes représentera l'élément sémitique ou du moins fortement sémitisé de la Grèce classique. Au début, elle sera encore d'esprit héroïque et achéen, mais assez rapidement, les commerçants et les affairistes sémites y imposeront la loi du profit sans honneur et de l'argent sans odeur ; et elle conservera, jusqu'à la fin, cet esprit de lucre et d'anarchie.

À côté de Sparte, rigidement conservatrice des coutumes indo-européennes, allant même jusqu'à garder l'ancien système aryen de monarchie à deux rois, et à côté de la Thessalie qui restera, elle aussi, fidèle à sa royauté indo-européenne jusqu'au V^e siècle, grâce à sa société rurale bien hiérarchisée, Athènes restera toujours un compromis entre les cultures de ses deux classes dirigeantes, l'indo-européenne et la sémite.

Mais elle finira par renverser définitivement son aristocratie terrienne indo-européenne au profit de ses commerçants enrichis et de ses industriels fortunés.

Au début et dans les périodes de grandes crises, comme lors des guerres médiques, les marchands sémites cédèrent facilement la direction aux aristocrates indo-européens. Mais après Salamine, en - 479, une fois que la retraite des Perses s'avéra définitive, Athènes va entrer dans son âge du « veau d'or ». Elle va créer la confédération de Délos qui regroupait des cités fortement sémitisées et, par ce biais, imposer sa culture « démocratique » à ses alliés.

Cette démocratie que l'on nous vante, et pour cause, est le régime idéal des « *combinazioni* » mercantiles. En s'y appuyant sur la plèbe, toujours insatisfaite, ignorante et fainéante, et sur les métèques de tous bords, les commerçants sémites enrichis imposèrent l'égoïsme, l'hédonisme et la vulgarité, inhérente à leur mentalité et contraire à l'idéal élevé, imposé peu auparavant par l'aristocratie aryenne. C'est Alcibiade, l'Athénien, qui clama que :

« La démocratie est une folie avérée, car à l'ancienne religion et à l'ancienne morale, elle substitue, chez les Athéniens, l'idée que la force fait le droit, car elle dénature l'ancienne notion d'honneur individuel en celle de réussite individuelle ».

Ayant perdu le sens de l'honneur, les Athéniens ne cherchaient plus à se conduire honnêtement, mais prirent l'habitude de dissimuler leur conduite douteuse sous de belles paroles lénifiantes. Celles-ci représentaient toute la politique d'Athènes avec ses alliés et ses féaux.

C'est aussi d'Athènes que nous vient la notion abstraite de « Patrie », qui ne couvre qu'une fiction théorique nécessaire à un amalgame d'individus que les liens du sang n'unissent pas. C'est une conception sémitique cananéenne, à laquelle les Indo-Européens, individualistes, et sensibles aux liens familiaux et ancestraux du sang, ne se plient qu'avec répugnance, car cette fiction patriotique, c'est tout le monde et personne.

En outre, l'expérience des siècles nous démontre qu'il n'est pas pire tyrannie que celle qui s'exerce au profit d'une fiction qui, de par sa nature, est insensible, impitoyable et égoïste. Elle délègue toujours ses pouvoirs à des mandataires par principe innocents, lorsqu'ils frappent au nom de l'idole dont ils se déclarent les prêtres.

« Patrie, que de crimes ne commet-on pas en ton nom »

dirait le poète.

Cette **notion fictive du sol plutôt que du sang**, sans racines réelles, fait intimement partie de la conception sémitique du monde, car elle permet toutes les combinaisons, même les plus louches, et favorise toutes les spéculations, financières et autres, sans jamais punir les responsables, lorsque tout va mal, et en permettant les pires malversations des dirigeants, lorsque tout va bien.

L'idéal mercantile des Ioniens fut difficilement accepté par l'ensemble de la Grèce ; d'autant plus que certaines régions restèrent fortement aryanisées et que l'unité grecque était plus théorique que réelle, malgré une langue et des cérémonies religieuses communes, malgré les grands jeux d'Olympie, les concours de danses et de chants, et les jeux de l'île de Délos. La Grèce classique en resta toujours plus ou moins au stade des cités-États relativement indépendantes.

L'Athènes sémite se rendit tellement insupportable qu'en -431 se déclenchèrent les fameuses « guerres du Péloponnèse », relatées dans les détails par l'historien Thucydide. Elles se prolongèrent jusqu'en -404, et, à leur suite, Sparte jouit d'une légère hégémonie qu'elle conserva jusqu'en -371, date à laquelle Thèbes la renversa, grâce à la victoire de Leuctres, gagnée par son général Epaminondas ; à cause aussi d'une Sparte exsangue et vidée de la majorité de son sang aristocratique.

L'hégémonie de Thèbes fut un feu de paille, et l'ensemble de la Grèce retomba dans l'anarchie la plus complète. En revanche, les Indo-Européens de Macédoine avaient conservé une culture aryenne relativement pure et un sang indo-européen relativement intact.

Car ces terres, montagneuses et pauvres, n'avaient pas encore attiré la tourbe commerçante et affairiste d'origine Proche-Orientale. Un grand chef parvint à s'y imposer et à fédérer toutes les cités macédoniennes d'abord, l'ensemble des villes grecques ensuite, dont il écrasa la coalition à la bataille de Chéronée, en -338 an. Après sa victoire, Philippe, fidèle à l'esprit aryen, ne détruisit rien, ne réduisit personne en servitude et ne priva aucune cité de ses anciennes lois civiles, morales et religieuses. Athènes, qu'il venait de battre, ne s'était plus comportée de cette façon depuis bien longtemps, car chacune de ses victoires était suivie de destruction des cités vaincues, de déportations et de réduction en esclavage de ses populations, démontrant par là, la triste mentalité sémite de ses dirigeants « démocrates ».

Après Chéronée, Philippe, le roi de Macédoine, fédéra les cités grecques dans la « ligue de Corinthe » qui entreprit de promouvoir un véritable renouveau de l'hellénisme indo-européen.

Et ce fut à nouveau la grande aventure conquérante aryenne qui recommença avec Alexandre le Grand, monté sur le trône en -336, à la mort de son père Philippe. Mais le rêve de ce dernier était trop ambitieux pour ses faibles forces indo-européennes, et trop insatiable pour être compris par une population grecque déjà trop métissée.

Au début, les marchands grecs sémites, principalement athéniens, le soutinrent quelque peu pour « réaliser de bonnes affaires », mais rapidement, ses conquêtes et sa quête de gloire et d'honneur indo-européens dépassèrent les profits mercantiles. Athènes sabota alors son ravitaillement, et sa mort à Babylone (vraisemblablement d'appendicite), en -323, mit définitivement fin à l'épopée indo-européenne du monde grec.

Et, par une propagande bien orchestrée, depuis plus de deux millénaires, la notion sémite de **démocratie**, apportée par l'**Athènes métissée et dévoyée**, restera le seul témoignage de ce passé glorieux dont Rome va prendre la relève.

En résumé, nous constatons que la Grèce, tout comme la fameuse langue d'Esope, fut la meilleure et la pire des choses, si nous considérons son apport culturel à l'humanité.

Par ses premiers Indo-Européens Pélasges, elle nous a transmis ses places fortes, ses acroïles et ses connaissances en systèmes d'irrigations. Par son aristocratie achéenne et dorienne, elle nous a transmis de nombreux progrès techniques dans le domaine de la navigation et dans celui de l'écriture, de même qu'un important

progrès culturel dans les domaines de la pensée et de la littérature épique, dont Homère (ou plus exactement l'ensemble des poètes doriens, les aèdes, qui composèrent l'Illiade, vers -750 ans) est le représentant indo-européen le plus typique et le plus glorieux : son ascendance indo-européenne ne fait aucun doute, car, comme le fait très justement remarquer Erwin Rhodes :

« Homère ne s'intéresse guère au mystère ni à l'extase, car il n'y est nullement porté ; et il n'y a chez lui ni polémique ni dogmatisme ».

Cette simple appréciation contient l'essence de tout sentiment religieux vraiment aryen, comme le fait très justement remarquer le grand philosophe Alfred Rosenberg.

Un peu avant l'arrivée des Indo-Européens, la Grèce, mais surtout ces régions côtières, avait été envahie par de nombreux Sémites cananéens très prolifiques qui n'eurent aucune peine à mobiliser les anciennes masses blanches autochtones anatoliennes contre leurs maîtres aristocrates indo-européens, et à corrompre les uns et les autres par le luxe, l'hédonisme et l'argent. Et, comme le remarque très bien Alfred Rosenberg :

« La décadence de l'âme de la race se mit en route, s'accéléralant toujours et toujours, pour atteindre enfin le développement anarchique de la démocratie grecque ».

Après le Grec Homère qui était entré dans l'histoire en prononçant ces fières paroles :

« Être toujours le premier et sévertuer à dépasser les autres »,

quelques grands esprits se sont efforcés de lutter contre la corruption du caractère racial. Par exemple, Théognis de Mégare, qui se plaignait avec véhémence que l'argent mélangeât le sang des nobles à celui des non-nobles, et qu'ainsi la race, que l'on conserve rigoureusement chez les chevaux, se souillât chez l'homme ; ou comme Platon qui, dans son *« Gorgias »*, fait en vain prêcher par Calliclès, l'Évangile le plus sage, à savoir : le respect de la loi naturelle qui commande que le supérieur domine l'inférieur.

Mais tout cela en vain, car la démocratie l'emporte, et l'on accorde sans cesse à de nouveaux individus le droit de cité : tous les étrangers deviennent athéniens, comme plus tard les Juifs d'Orient deviendront Allemands et les Musulmans du Maghreb de vénérables Français et Européens.

Isocrate déplore :

« ... que les plus nobles familles, qui avaient survécu aux guerres

médiques, aient à peu près disparu. On devient impitoyable contre le talent et les démagogues exercent leur tyrannie. Cette démocratie, ce n'est pas le gouvernement du peuple, c'est la domination de l'ancienne Asie sur les familles grecques... ».

Et le renouveau arien macédonien ne fut finalement qu'un feu de paille.



Avant d'entreprendre l'histoire de Rome et d'analyser son apport dans le domaine ethnologique, essayons de reconnaître le pays et de remonter le cours des millénaires, pour y retrouver les populations qui peuplèrent l'Italie initialement.

L'Italie est une vaste presqu'île qui resta très longtemps couverte de forêts et de marécages. Assez insalubre, elle sera cependant habitée par de petits groupes de chasseurs-boisilleurs, comme ce fut d'abord le cas dans toute l'Europe postglaciaire.

Vers - 5 000 ans, ses descendants de Cromagnoïdes européens (donc blancs) vont commencer à s'associer aux premiers agriculteurs-éleveurs caucasoïdes (donc blancs) arrivant en Italie du Nord par les Balkans ou par les premiers cabotages ; ce qui aboutira à des cultures apparentées au Tardenoisien. De leur côté, les caboteurs-agriculteurs-éleveurs, venus d'Egée par voie maritime, suivant la technique dite en saut de puce, apporteront la religion mégalithique dont on retrouve encore quelques exemplaires en Italie, mais surtout en Sardaigne où existent encore de nombreux mégalithes à plan circulaire, les Nouraghès. Là, comme partout ailleurs en Europe, ces lentes migrations furent suivies d'une lente endosmose entre Cromagnoïdes blancs boisilleurs et Caucasoïdes blancs anatoliens.

Trois millénaires plus tard, vers - 2 200 ans, les marins venus d'Egée apporteront le cuivre, et l'Italie sera, elle aussi, envahie par les archers campaniformes venus d'Ibérie. Ces guerriers cromagnoïdes, à la démographie explosive, se propageront jusqu'aux Carpates et en Hongrie, se concentrant aux carrefours et aux passages obligés des voies pédestres et fluviales. En Italie, ils soumettront à leurs lois les Italiotes aborigènes. Mais ils ne tarderont pas à rencontrer, vers la même époque, les premiers Indo-Européens, soit les Ligures et les premiers Thraco-Illyriens qui, eux aussi, commencent à pénétrer en Italie du Nord, vers - 2 100 ans. Ces Ligures et ces Illyriens apportent avec eux l'artisanat et la métallurgie du bronze, et vont

perturber, pour un temps, le commerce qui unissait l'Italie du Nord à la Sicile et au monde égéen, comme l'on démontré les découvertes archéologiques en territoire ligure et dans les îles Éoliennes, découvertes que Bernardo Brea a tout récemment mises à jour.

L'apparition de ces premiers Indo-Européens en Italie coïncide avec l'arrivée des premiers Achéens en Hellade, tout comme, plus tard, vers -1 200 ans, la seconde vague indo-européenne fera pénétrer en Italie des Celtes et des Latino-Falisques, porteurs du fer, et, eux aussi, contemporains de l'invasion de la Grèce par les tribus doriennes. Encore actuellement, il n'est pas toujours aisé de faire coïncider ces venues de tribus nouvelles avec l'apparition de telle ou telle phase culturelle, attestée archéologiquement. Mais le développement des recherches sur le terrain a mis en évidence l'existence de faciès culturels distincts à l'époque du Bronze italique.

Le premier est représenté par de curieux villages dont les habitations reposent sur des palafittes et sont entourées de fossés protecteurs. On les appelle « Terramares » : leurs vestiges ont fourni une grande abondance de céramique noire, dite « à *bucchero* », et d'armes de bronze. Ces terramares sont identiques à ceux que l'on retrouve tout le long du cours du Danube, jusqu'à son embouchure, ainsi qu'à ceux de Pannonie ; mais en Italie, ils ne se rencontrent que dans le Nord de la péninsule.

Quant au second faciès culturel de cet âge du Bronze italique, on le rencontre principalement le long de la chaîne des Apennins : on l'appelle, pour cette raison, « Apenninien ». Ses villages correspondent à de simples assemblages de cabanes, mais ses nécropoles sont encore plus riches en armes de bronze et en céramique noire à décors incisés qu'accompagnent de nombreuses amphores biconiques.

Vers -1 200 à -1 000 ans, des Latino-Falisques commencent à essaimer dans la péninsule, y introduisant avec eux le fer et le rituel nouveau de la crémation, imitant en cela les Doriens de Grèce.

En Émilie, cette civilisation, où bronze et fer seront intimement mêlés, sera appelée « Villanovienne » du nom d'un site des environs de Bologne ; en pays Vénète et en Lombardie, on l'appellera civilisation de « Golavecca », bien qu'elle soit identique. Mais, vers -900 ans, les premiers Étrusques apparaissent, eux aussi, dans la plaine padane, où ils engendrent la civilisation dite de « Certosa ».

À ce moment, l'Étrurie et le Latium, encore si peu actifs à l'époque précédente, connaissent un brillant essor villanovien. En outre, vers -800 ans, des Mycéniens et des Ioniens, chassés de

Grèce par les invasions doriennes et par la grande instabilité du Moyen-âge grec, commencent à s'installer en masse sur les rivages du Sud, c'est-à-dire en Grande-Grèce et en Sicile. Avec eux et avec les Étrusques, les grands centres se multiplient et l'écriture se répand dans les différentes contrées, permettant une classification linguistique, partant une délimitation territoriale des différents peuples italiotes.

Les Illyriens étrusques, dont la culture va si fortement influencer la Rome naissante, colonisent l'Italie par la voie maritime. En effet, les premières cités qu'ils vont fonder, sont toutes situées près des côtes, comme Caere et Pyrgi. Pour Hérodote et pour la plupart des auteurs anciens, comme Ovide, Virgile, Horace et Tacite, ils proviennent de Lydie, pays dont ils furent chassés par une effroyable disette, ou plus vraisemblablement par les invasions doriennes. C'est à tel point vrai que Cicéron, Sénèque et Plutarque utilisent, dans leurs écrits, indifféremment les termes de Lydiens ou d'Étrusques. Et, si les Égyptiens les assimilent, quant à eux, à une branche des tristement célèbres « Peuples de la Mer », qu'ils nomment « *Téresh* » (et il est fort plausible que certains d'entre eux les accompagnèrent contre l'Égypte), seul Denys d'Halicarnasse les fait descendre des autochtones italiotes.

Malgré cet ensemble de preuves historiques, auxquelles s'ajoutent actuellement celles de la linguistique qui permet, grâce à l'albanais, de déchiffrer nombre de textes étrusques, les étruscologues classiques, comme Bloch, Devoto et Pallotino, soutiennent encore, envers et contre tout, la thèse de l'origine aborigène des Étrusques ; comme si, brusquement, les boisilleurs italiotes avaient découvert, par une opération du Saint-Esprit, les sciences des fortifications, de l'irrigation, de l'écriture, de la métallurgie, etc.. Le malheur veut que la « renommée » de ces fossiles entêtés fasse peser une véritable terreur intellectuelle sur le monde de l'étruscologie. Cette même « renommée » qui, dans la plupart des branches de la science et de l'histoire, est bien plus la résultante du piston chrétien, franc-maçon ou politique, que celle de la valeur scientifique ; cette soi-disant renommée, qui empêche encore trop souvent la « Vérité » d'éclater et empoisonne la pensée scientifique toute entière ; cette renommée toute factice donc, mais aggravée encore par les dogmes démocratiques de la « *Political Correctness* » et par la police de la pensée, acharnée contre tous les « révisionnismes » !

Mais pour en revenir au domaine de l'étruscologie, il est proprement scandaleux de voir encore enseignées dans nos écoles

les absurdités classiques qui ne persistent que grâce à l'ostracisme religieux, chrétien et maçonnique, et grâce à la paresse de la plupart des enseignants, toujours plus portés à analyser la pensée de Mao ou les divagations de Karl Marx, plutôt qu'à rechercher la vérité historique et scientifique.

Après avoir colonisé les côtes tyrrhéniennes, où nous retrouvons les vestiges les plus anciens, les Étrusques s'enfoncent dans les terres de la péninsule, repoussant vers le Nord Vénètes et Ligures et vers le Sud Osques et Ombriens.

Ils créent et développent plus de trois cents grandes cités ; ils apportent avec eux une culture typiquement indo-européenne, basée sur le culte des ancêtres, comme le prouve à suffisance le fameux texte rituel étrusque, actuellement déchiffré, et que l'on appelle « *livre de la momie* ».

Mais leur culture est aussi basée sur le culte de la plupart des dieux du panthéon aryen, comme celui des dieux Tarkon, Apollon, Nanas, Velchonos, des déesses-mères protectrices des foyers, des familles de la lignée et de la tribu, de Janus, ce dieu biface dont le nom signifie « portier » en illyrien, de même que sur les coutumes de l'hépatoscopie et de l'association du fameux emblème aryen de la hache bipenne (comme en Crète), cette hache qui deviendra, d'ailleurs, plus tard, celle des licteurs.

Certaines des coutumes étrusques et certaines de leurs caractéristiques témoignent cependant de leur passage plus ou moins prolongé dans le monde égéen et en Asie Mineure. En effet, l'on peut constater une grande concordance, dans leur architecture funéraire et dans les fresques de cette dernière, avec celle du monde égéen. Il existe une fascinante similitude entre les tombes étrusques taillées dans le roc et la plupart des tombes lydiennes et lyciennes de Turquie.

Quant aux coutumes sociales et religieuses, Hérodote observait déjà que les Lydiens et leurs cousins les Lyciens établissaient leur filiation aussi bien en ligne paternelle que maternelle, tout comme les Étrusques. Qu'en outre, les femmes de Lycie, de Lydie et d'Étrurie possédaient toutes une liberté (indo-européenne) et des privilèges qui contrastaient singulièrement avec la réclusion quasi totale des femmes sémitisées de l'Athènes et de l'Attique ou avec celles de la Rome impériale, elles aussi sémitisées.

En outre, il est incontestable que l'art étrusque de la divination prend ses sources dans l'art des haruspices babyloniens, art qui s'était répandu dans toute l'Asie Mineure.

De plus, les Étrusques adoptèrent, en peinture et en architecture, la plupart des motifs décoratifs qui furent familiers à l'Asie Mineure ; comme les lions, les sphinx, les griffons, les palmes et les rosettes.

Et, pour finir, citons l'affinité des Étrusques pour la mer, familiarité que ne partagent certainement pas leurs soi-disant prédécesseurs villanoviens.

En définitive, au point de vue anthropologique, il est indiscutable que les Étrusques étaient des Indo-Européens, appartenant au groupe des Thraco-Illyriens ; qu'ils séjournèrent un temps en Lycie et en Lydie, d'où leur nom de Lydiens. Arrivés en Étrurie, ils changèrent encore une fois de nom, et s'appellèrent Étrusques. Là, tout d'abord, ils se mélangèrent avec les autochtones boisilleurs cromagnoïdes blancs ; mais, après - 500, ils se mélangèrent aussi à des Phéniciens sémites qui venaient d'établir des comptoirs commerciaux sur les côtes italiennes, et avec qui ils s'associèrent pour combattre la piraterie des marins grecs de Sicile et du Sud de l'Italie.

Les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques, attestent la présence de marchands phéniciens sur les côtes de Sicile, d'Italie et de Sardaigne à partir de - 730 environ. Ils fondèrent en Sicile les comptoirs de Lylibée, Motyé, Eryx, Palerme, Solunte et Céfalu ; et en Sardaigne ceux de Cagliari, Nora et Sulci, tout comme Carthage en Tunisie. Ces comptoirs phéniciens, et plus tard carthaginois, seront d'ailleurs l'enjeu de la première guerre punique.

Mais l'Italie du Sud et la Sicile sont aussi colonisées par des Grecs. Il s'agira presque toujours d'Achéens sémitisés, à savoir d'Ioniens et de Chalcidiens d'Eubée, chassés de chez eux par l'invasion dorienne.

Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile et Strabon, nous renseignent très bien sur ce sujet, et nous constatons que dès - 850, la Sicile voit fleurir des villes grecques comme Catane, Naxos, Léontini, et l'Italie du Sud des villes comme Cumès et Rhégium. Mais, des Doriens abordent aussi en Italie et fondent Syracuse, Mégara, Hybléa, Croton, Sybaris, Métaponte, Tarente, Agrigente et Paestum.

Les cités grecques d'Italie méridionale, faute d'ennemi commun et de concurrence, ne parvinrent jamais à s'unir ; par contre, celles de Sicile, en lutte acharnée dès le début avec les Phéniciens et les Carthaginois se coalisèrent rapidement sous l'hégémonie de Syracuse, que va immortaliser le tyran Denys, vers - 500.

Selon l'historiographie grecque, la Sicile fut initialement occupée par des peuplades autochtones appelées « Sicanes »

et «Elymes». En réalité, il s'agissait de Thraco-Illyriens qui avaient précédés les Grecs, mais qui étaient déjà, eux aussi, des envahisseurs qui imposèrent leur nom, leurs coutumes et leur présence aux véritables autochtones, les boisilleurs cromagnoïdes blancs européens. Ils se mêlèrent intimement, mais durent subir une autre invasion avant celle des Grecs et des Phéniciens. Ce fut celle des Sicules, qui arrivèrent en Sicile vers - 1.000, et qui étaient d'origine latino-falisque. Ensuite, Sicanes, Elymes et Sicules, plus ou moins mêlés, furent progressivement refoulés vers le Centre de l'île par les Phéniciens-Carthaginois qui s'installèrent sur toute la côte Ouest, et par des Grecs, sémitisés ou non, qui s'installèrent sur toutes les côtes de la moitié Est de l'île.

Cette séparation raciale gardera son importance jusqu'au XX^e siècle, où nous pouvons constater que l'organisation terroriste sicilienne, que l'on appellera «Mafia», s'est pratiquement uniquement implantée dans les régions qui furent celles des anciens territoires occupés par les Sémites carthaginois (tout comme la «Camorra» mafieuse du Sud de la péninsule est, elle aussi, essentiellement d'origine sémite phénicienne). Eux seuls pouvaient engendrer des descendants sans foi ni loi, sensibles qu'au terrorisme, au mercantilisme outrancier et à l'ignominieux dieu profit.

Les Sicules étaient les proches parents des «Itali» qui occupaient la Calabre, la Lucanie et la Campagne. Ces proto-Latins sont distincts des Italiques de l'Est ou «Ombro-Sabelliens», d'origine illyrienne, dont le berceau est la zone des Apennins et de l'Adriatique.

Petit à petit, ces proto-Latins vont être comprimés et refoulés par la poussée des Grecs remontant vers le Nord, des Étrusques descendant vers le Sud et vers l'Est, et d'autres Illyriens descendant, eux aussi, vers le Sud. En outre, ils seront aussi repoussés vers l'Ouest par les Iapyges, groupe d'Illyriens venus d'Illyrie par voie maritime, afin de s'installer en Apulie.

En conclusion, un peu avant la naissance de Rome, l'Italie est constituée d'une population en majorité blanche, résultant d'un mélange des anciens boisilleurs cromagnoïdes européens avec des peuplades indo-européennes d'origine diverses : tantôt ligure et vénète illyrienne, comme dans le Nord, tantôt Illyrienne, comme au centre de la péninsule avec les Étrusques, les Osques, les Ombriens, les Volsques, les Marses ou les Sabins, tantôt latine, comme les Itali, tantôt grecque dorienne ; mais aussi parfois, principalement sur les côtes ouest et du Sud-Ouest, avec des Sémites phéniciens ou carthaginois ou ioniens (Grecs sémitisés).

Mais il est incontestable qu'à cette époque, la plus grande partie de la péninsule est aux mains des Illyriens. En effet, si nous entrons dans le détail de la carte ethnologique des années situées vers l'an - 800, nous constatons que des Pélasges et des Oïnotres passent de la Grèce en Lucanie et dans le Brutium ; que les Iapyges, branche des Iapudes de Croatie, s'installent en Italie méridionale ; que des Galabroi, venant de Dardanie, se fixent en Calabre ; que les Dardaniens de la Mésie supérieure deviendront les Dardi d'Italie et que les Chaoniens d'Épire s'installent, eux aussi, en Lucanie. Les Liburnes s'installent au Nord, de part et d'autre de l'Adriatique ; les Piciniens de Pannonie iront dans le Picinium, les Messapiens s'installeront dans le Sud, etc. Les Étrusques se fixeront en Étrurie, les Sabins et les Latins en Campanie, après avoir traversé toute la péninsule, car ils provenaient tous deux de Bohême. Et, pour finir, signalons que les Élymes de Sicile étaient les parents des Illyriens de Troie.

Vers - 500 ans, une nouvelle vague d'immigrants commence à déferler sur l'Italie du Nord. Ce sont les Celtes, venant de Celtique. Ils rencontreront d'abord les Vénètes et les Rhètes, tous deux Illyriens de Vénétie et des plaines du Pô ; mais ils rencontreront aussi les Ligures, qu'ils refouleront en Ligurie, en Toscane du Nord et en Lombardie, tout en se mélangeant assez intimement avec eux pour former un peuple cohérent appelé « Celto-Ligure » ; ceux-ci opposeront une résistance acharnée à la « Pax Romana », jusque vers - 200 ans.

Puis les Celtes vont commencer à démanteler le territoire des Étrusques. Ils seront la cause principale de la régression de la colonisation et de la culture de ces derniers, malgré que Melpum, forteresse étrusque du Nord, leur résistera durant plus de deux siècles. Il faut reconnaître que les Étrusques avaient aussi à faire face à d'autres périls, comme celui que faisaient continuellement peser les pirates phocéens et grecs de Sicile.

En - 474, les Étrusques subirent un échec retentissant sous les remparts de la ville grecque de Cumes (près de Naples). Cette ville, véritable nid de pirates, avait d'ailleurs provoqué l'alliance des Étrusques avec les Carthaginois. Cette défaite stoppa l'expansion étrusque vers le Sud de la péninsule et permit, cinquante ans plus tard, aux tribus samnites de descendre de la montagne et de s'emparer de la dernière ville étrusque du Samnium, Capoue.

En outre, les Étrusques devaient encore faire face à l'expansion naissante de Rome qui les renversa définitivement en - 396, en

leur prenant Veïes, la chute de cette forteresse leur ouvrant toute l'Étrurie.

Malgré que, vers l'an - 300, les Vénètes, encore en lutte avec les Celtes, entrent dans la confédération romaine, les Celtes déferleront encore sur les plaines du Pô en - 200, poussant même encore des pointes vers le Sud de la péninsule, semant l'épouvante dans toutes les régions qu'ils traversaient.

Parmi ces Celtes, les « Insubres » s'installèrent en Lombardie, les « Cénomans » près de Brescia et de Bergame, les « Boïens » du côté de Bologne, les « Lingons » en Romagne et les « Sénons » dans le Nord du Picinium. Ce n'est que vers - 200 ans, que Rome parvint enfin à réduire à sa merci toutes ces tribus celtiques de la période expansive de La Tène. L'écrivain Polybe reconnaît que la prospérité de la plaine du Pô, qu'il put admirer vers - 150 ans, était l'œuvre de ces guerriers celtes, aussi aptes aux travaux de la terre qu'à celui des armes.

Quant à la naissance de Rome, malgré la beauté de la légende de l'*Enéide*, aucune donnée archéologique ne confirme la venue d'immigrants à la date de la création de « l'Urbs ». Cette légende du héros troyen fugitif fut, semble-t-il, apportée par des Phocéens qui fuyaient l'Asie Mineure sous la pression des Perses. Étrusques et Latins l'accueillirent avec faveur, et Rome elle-même, ville étrusco-latine, développa plus tard, pour son compte, le mythe du héros fondateur troyen.

Une chose est certaine, dans cette haute antiquité : c'est la valeur stratégique et commerciale exceptionnelle du site de Rome. En effet, cette ville, dont les plus anciens vestiges archéologiques démontrent la présence des premières habitations, vers - 750 ans, avec des restes de céramique de type villanovien, fut fondée par un chef étrusque, nommé Romak (nom typiquement illyrien), avec une population mélangée de Latino-Falisques, d'Illyriens étrusques et d'Illyriens sabins.

Dès le début, Rome fut le verrou stratégique du Sud, se situant près du seul pont franchissant le Tibre, à un point du fleuve encore accessible à la navigation maritime et au carrefour des routes allant du Sud au Nord. Tout en protégeant l'Étrurie de toute incursion venant du Sud, elle représentait une menace constante pour les villes grecques et les tribus indépendantes du Sud, comme les Samnites. Les premiers rois de Rome furent étrusques, mais en - 510, la plèbe de la cité les chassa définitivement. Et, à partir de l'an - 400 environ, Rome commença la conquête de l'Étrurie pour son propre

compte. Cette conquête fut facilitée par la chute de la ville étrusque de Capoue devant les Samnites, et par la pression maintenue sur l'Étrurie du Nord par les Gaulois, vers -390 ans.

La première grande ville étrusque à passer sous domination romaine fut Veïes, en -396. Mais celle-ci, tout comme les autres villes étrusques, se révolta plusieurs fois contre Rome avant d'être définitivement pacifiée. Et ce n'est que vers -240 ans, que nous pouvons considérer l'Étrurie comme complètement assimilée par Rome.

Dès le départ, et comme le prouvent les nécropoles attenantes à la ville, Rome fut donc une ville essentiellement indo-européenne à population sabine et étrusque. Cette origine raciale lui fournira ses qualités de ténacité, d'individualité, d'honneur, d'intelligence et de courage, qui la porteront au sommet de la civilisation du monde, jusqu'au moment où sa tolérance l'aura étouffée sous le poids des populations sémites et sémitisées qu'elle aura accueilli en son sein.

Malheureusement pour Rome, cette sémitisation va être extrêmement rapide. En effet, une excellente étude, réalisée par M. P. Nielson et publiée dans « *Imperial Rome* » en 1926, démontra, sans contestation possible, que, dès le second siècle, 90% de la population de Rome était d'origine étrangère et orientale. Cette étude se basait sur quatorze mille inscriptions funéraires anciennes. Ces données furent confirmées par un autre historien, Tenney Frank, dans une autre étude, intitulée « *Race mixture in the Roman Empire* » et publiée dans l'*American Historical Review*. Elles furent reprises récemment par le professeur Louis Rougier, de la Sorbonne, dans son livre magistral traitant du « *Conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique* ».

Le grand savant Georges Dumézil a permis, grâce à ses patientes recherches, de confirmer l'existence d'une littérature épique antérieure à la première dispersion des Indo-Européens. Il a ainsi prouvé que l'histoire romaine classique, antérieure au IV^e siècle avant Jésus-Christ, est entièrement mythique, et ne représente qu'une série de faits religieux, transposés et « historicisés » par les annalistes officiels et surtout par les écrivains de la Rome impériale.

Des fêtes, comme les Matralias, ou des légendes comme celles de Camille, de Coriolan, d'Horatius Coclés ou de Mucius Scaevola, se retrouvent dans la mythologie et dans la théologie de la plupart des peuples indo-européens. Coclés et Scaevola, par exemple, sont les figures historicisées d'un couple de dieux indo-européens, que d'autres connaissent sous les noms de Mithra-Varuna (comme les

Brahmanes) ou sous celui d'Odin et de Thor (comme les Germains). Camille prend place, parmi les héros solaires indo-européens, au côté de Soslan-Sosrycko des Ossètes, ou de Cuchulainn des Irlandais ou même du Gauvain des récits arthuriens ; la force de ce dernier croissant aussi ou décroissant au rythme journalier du soleil. Quels que soient les faits qu'elle découvre, la vie militaire de Camille apparaît sous le signe de la déesse Aurore des Matralias, comme un ensemble cohérent produit par un effort lucide pour transposer en épopée tout ce que le savoir traditionnel enseignait sur la naissance et sur les rythmes du soleil ; il se conduit comme le double humain du soleil levant, combattant et vainqueur toujours à l'aurore.

De même, l'histoire de Coriolan, qui se situe chronologiquement vers la fin du V^e siècle avant Jésus-Christ, s'inscrit, elle aussi, dans le cadre trifonctionnel qui sert de base à toutes les religions et à toutes les sociétés indo-européennes.

Au fur et à mesure de son expansion vers le Nord de la péninsule, Rome se vit forcée d'assimiler tout d'abord les Étrusques indo-européens, dont certains s'étaient quelque peu sémitisés au cours de leurs alliances avec les Carthaginois et au contact de certains comptoirs phéniciens installés en Étrurie. Mais en gros, le pourcentage de sang aryen y était encore assez élevé.

Plus au Nord encore, en Gaule cisalpine, elle s'assimila des populations celtes, illyriennes et ligures, elles aussi, toutes indo-européennes. Mais le malheur vint du Sud, des villes grecques ioniennes sémitisées du Sud de la péninsule et de la Sicile, et surtout des populations carthaginoises et phéniciennes de cette grande île. Rome, victime de son expansion trop rapide, accorda rapidement et sans trop réfléchir la citoyenneté romaine à l'ensemble des villes et des peuples d'Italie ; partant, elle se sémitisera de plus en plus, reléguant et remplaçant sa vieille aristocratie terrienne par la pseudo-élite des marchands et des affairistes. Et, tout comme en Celtique, où les aristocrates-éleveurs de Hallstatt, d'origine indo-européenne, se firent évincer du pouvoir par les anciens caucasoïdes agriculteurs de La Tène, Rome remplaça ses sénateurs et ses aristocrates indo-européens par les affairistes et par les riches commerçants sémitisés, d'origine grecque, étrusque ou même phénicienne. Ceux-ci n'eurent rien de plus pressé, pour instaurer et asseoir leur pouvoir, que d'attiser les haines sociales, en dressant la plèbe contre l'aristocratie.

Alors l'esprit romain devint mercantile, anonyme et despotique, tout en acquérant progressivement les grandes lignes culturelles

chères aux peuples sémites, surtout à partir du moment où Rome voulut dominer la Méditerranée, en tentant d'assimiler l'Afrique du Nord carthaginoise, l'Ibérie aux nombreux comptoirs sémites, la Gaule et la vallée du Rhône occupée par des Phocéens sémitisés, et surtout la Grèce sémitisée et décadente et les côtes d'Asie Mineure, elles aussi polluées par cette race maudite, à la prolificité incroyablement plus élevée que celle des peuples indo-européens.

De telle sorte qu'au début de l'empire, Rome sera déjà à moitié sémite, empoisonnée par ses ilotes grecs décadents et par ses innombrables « citoyens » des rivages du Sud et de l'Est de la Méditerranée. Et le sang indo-européen que tenteront régulièrement de lui réinjecter ses auxiliaires et ses envahisseurs germaniques ou aryens des steppes, sera toujours quantitativement trop peu important pour l'empêcher de se sémitiser toujours davantage.

Au fond, Rome fut malade de son gigantisme et finit par en mourir. Un peu comme l'on meurt d'une leucémie, son bon sang aryen se polluant progressivement au contact du cancer sémite.

Les grandes invasions ne fournissaient, à chaque vague, que l'effet éphémère d'une bonne transfusion sanguine, comme il est coutume de le faire en médecine, dans ce type de cancer. Mais, comme dans le cas d'une leucémie, cet effet transfusionnel devint de plus en plus fugace, à cause de l'altération de l'état du malade, en l'occurrence, le corps de l'État impérial romain. Comme chez les malades fortement atteints qui ne possèdent plus, ni la force, ni même le désir de guérir, Rome, habituée à son luxe et vautrée dans sa torpeur, finira par abandonner son esprit, son énergie et sa culture, à la religion sémite d'exportation nommée christianisme, que l'on nous a fait accroire révolutionnaire, mais qui n'est en réalité que suicidaire pour des esprits indo-européens. Le destin des Indo-Européens réside dans un surpassement perpétuel. C'est celui des Titans grecs indo-européens et des héros. C'est l'esprit nietzschéen qui les anime et les pousse toujours plus loin vers la perfection et la domination de soi ; et ils perdent leur âme et ils se perdent racialement, à partir du moment où ils abandonnent cette mentalité héroïque dans les bras voluptueux de la pensée sémite, entièrement faite de luxe, de lucre, de luxure et de laisser-aller aveugle dans les mains toutes puissantes de Yavhé, de Jésus ou d'Allah ; ces dieux sémites omnipotents, qui régissent tout et annihilent toute volonté de lutte et tout désir de dépassement de soi. C'est la prédestination fatale, la négation de l'effort, qui servent d'excuse à une paresse infinie. Si l'Histoire ne repasse

jamais les plats, suivant l'expression, elle se renouvelle sans cesse.

Et l'Europe du XXI^e siècle subit la même évolution dégénérative que la Rome antique. Mais cette fois, pour s'en sortir, les solutions (les plats) seront d'autant plus difficiles et devront être d'autant plus drastiques.

Rome à ses débuts, toute imprégnée et toute animée d'esprit indo-européen, devait vaincre et lutter, ne jamais céder et aller toujours plus loin. Et l'affront de Brennus, qui la fit passer sous le joug des vaincus, fouetta son orgueil et lui permit ainsi de surmonter tous les périls de la « République », même aux heures les plus sombres. Comme, par exemple, lorsque Hannibal, vainqueur à Cannes, l'obligea à lever une armée d'adolescents de quatorze à quinze ans.

Quelques jours après cette défaite, Rome était déjà prête à relever le défi, alors qu'Hannibal, en bon sémite, s'abimait dans les délices de Capoue. Tous les peuples sont courageux, à un moment de leur histoire ; mais cette ténacité et cette continuité dans l'effort et dans le courage sont typiquement indo-européens.

L'aristocratie romaine terrienne de cette époque possédait encore un sang indo-européen presque pur, et c'est pour cette raison qu'elle finit par remporter la victoire de Zama, en -202, lavant ainsi l'affront qu'elle avait subi à Cannes. C'est pour la même raison qu'actuellement, les maîtres mondialistes qui dominent le monde s'acharnèrent et s'acharnent encore toujours à détruire toutes les paysanneries, seules capables d'engendrer de nouvelles élites vraies afin de les renverser.

Mais vint l'Empire et, avec son gigantisme, le brassage et le mélange des races fut si rapide que, déjà en l'an 100 après Jésus-Christ, les légions romaines ne comptaient pratiquement plus aucun Romain dans leurs rangs : toute l'armée était étrangère, composée de Gaulois, d'Ibères, de Germains (toute la cavalerie de César, en -58 ans, était déjà exclusivement germanique), d'Illyriens, de Thraces, etc. Et, à partir de l'an 300, il ne resta pratiquement plus que des Germains et des Indo-Européens des steppes, comme des Sarmates et des Alains, pour représenter l'armée romaine.

À partir de cette date, elle ne consistait plus qu'en grosse force de police montée ; le cheval permettant les déplacements rapides de ces forces squelettiques, et cela d'un bout à l'autre de l'empire. À cette époque, les légions romaines qui comptaient six mille hommes, du temps de César, étaient réduites à mil cinq cents ou

deux mille hommes tout au plus.

C'est aussi vers l'an 300 que Rome commença à accepter les Germains par tribus et même parfois par peuples entiers (comme des Francs, des Burgondes, des Wisigoths, etc.) et leur permit de s'installer dans les limes de l'empire, dépeuplé par les épidémies de peste et affaibli par les impôts, à un point tel que, vers l'an 350, l'empire décréta une loi qui attachait fils et petits-fils à la profession du père.

Tous ces « Barbares indo-européens » qui repeuplèrent l'empire décadent, avaient, pour mission, de défendre les frontières et de faire la police sur les vastes territoires qui leur étaient alloués, car en de nombreux endroits, les autochtones et les paysans, excédés par les impôts injustes et inhumains, avaient constitué des bandes de voleurs qui rendaient toutes les routes peu sûres. Ces paysans gaulois révoltés que l'on nomma « Bagaudes », firent leur apparition vers l'an 200, et durèrent jusqu'à la chute de l'empire.

Mais, comme tous les États aux dirigeants fortement sémitisés, ce que Rome donnait d'une main, elle tentait de le retirer de l'autre. En cédant aux Barbares indo-européens des territoires qu'elle ne contrôlait déjà plus qu'imparfaitement, Rome ne leur concédait cependant pas le pouvoir de représenter l'aristocratie de ces régions.

Biologiquement, de par leur rôle guerrier de police et de protection, ces Barbares étaient l'aristocratie nouvelle ; or ils se firent proprement rouler par les affairistes sémites de « l'Urbs » qui les aveuglèrent par une apparente supériorité culturelle et organisatrice ; supériorité que seul le passé indo-européen de Rome avait engendrée.

Le processus est constant et se répète encore de nos jours, où les technocrates sémitisés, aux ordres des affairistes sémites du monde occidental, en imposent parfois encore par une fausse réputation, concoctée de toutes pièces dans les officines journalistiques entièrement achetées par ces mêmes maîtres affairistes sémites.

L'exemple le plus typique de cette « création » d'une réputation fut le cas Henry Kissinger. Ce « *missus dominicus* » de la haute finance juive internationale, obscur émigré juif venu d'Allemagne en Amérique, vers les années trente, se vit brusquement projeté sous le feu des projecteurs de la haute politique internationale de notre siècle, par une préparation journalistique et par un conditionnement systématique des foules, auxquels prirent part l'ensemble des « media » (presse et télévision). Rien ne nous fut épargné.

Malgré son ivrognerie, ses vices (il fut mêlé à plusieurs histoires de call-girls) et malgré son intelligence très limitée (à toutes ses conférences de presse, c'était son brain-trust qui lui dictait, ce qu'il devait dire), démontrée d'ailleurs par sa connaissance très imparfaite de la langue anglaise (alors qu'il vivait déjà depuis plus de trente ans sur le sol des USA), et pour dérouter les hésitants, peu ou mal instruits, qui posséderaient encore un réflexe biologique sain de rejet, remontant du tréfonds obscur de leur conscience indo-européenne, l'on qualifia même cette créature, créée de toute pièce, de « chevalier teutonique ». Alors que ce « *dear Henry* », au faciès et aux mœurs sémites accusés, à la filouterie et à la roublardise sans vergogne, ne possédait rien, mais alors là rien, qui puisse l'apparenter aux preux chevaliers du Moyen-âge.

Lorsque Henry Kissinger vint rendre visite au siège de l'OTAN, à Bruxelles, en 1976, je connais plusieurs secrétaires américanophiles de cet organisme, qui furent étonnées et scandalisées par l'imbécillité et par la vulgarité des propos de ce « chevalier américain ». Tout comme, elles furent scandalisées par l'ivrognerie de son compère, le président Ford, qui fut chaque jour de sa visite tellement saoul, qu'il tomba plusieurs fois dans les couloirs. Et dire que ces ivrognes dépravés tiennent dans leurs mains (ou plus exactement dans celles de leurs patrons cosmopolites) le destin du monde ! Il en alla de même, plus tard, avec le marchand de cacahuètes Carter, avec le pervers sexuel Clinton et avec la famille mafieuse des Bush.

Lorsque les Barbares envahirent l'Empire romain, ce dernier était déjà gravement malade, et l'histoire écrite par les chrétiens et par les patriciens romains décadents a volontairement exagéré leur nombre, afin de masquer la décadence sociale et spirituelle dans laquelle l'empire était déjà tombé. En multipliant le nombre de leurs vainqueurs, ils pouvaient passer sous silence les véritables causes de leur propre dégradation, engendrée par la promiscuité raciale et spirituelle.

Mais les Barbares furent toujours très peu nombreux. Les fameux Burgondes, par exemple, qui s'installèrent en Suisse puis en Bourgogne, n'excédèrent jamais dix mille âmes, hommes, femmes, enfants et vieillards compris ; ce qui ne représente que deux mille guerriers, au plus. Mais, ces deux mille donnèrent tant de fil à retordre au patricien romain Aetius, qu'il dût quérir l'aide de volontaires hunns pour les vaincre, et pour les mettre au pas et les empêcher de nomadiser à travers l'empire.

Grâce à cette aide indo-européenne, il put les fixer définitivement

en Bourgogne et dans la vallée du Rhône, en l'an 436. De même, lorsque Alaric prit Rome, en l'an 410, avec ses wisigoths, il régnait sur un peuple de cent mille âmes, c'est-à-dire de vingt mille guerriers, au maximum. Rome, à l'époque, comptait encore plus de cinq cents mille habitants, et il est, par conséquent, risible de dire que ces farouches Wisigoths mirent à sac la ville éternelle ; au plus, put-il y avoir quelques exactions de soudards en ballade à travers une ville qui les avait forcément accueillis les bras ouverts. Mais la fable du sac de la ville fut soigneusement entretenue par les clercs chrétiens, dans le louable but religieux de combattre l'influence de ces hérétiques devenus disciples d'Arius. Cette hérésie « arienne » fut lancée par l'évêque Arius, en l'an 325, au concile de Nicée. Elle mettait en doute beaucoup de sornettes imposées par les dogmes chrétiens, tout en tentant d'adapter la pensée chrétienne à l'esprit cartésien des Indo-Européens goths. De même, les fameux Vandales, qui dominèrent l'Afrique du Nord, sous Genséric, et qui, eux aussi, « *saccagèrent* » Rome, n'excédèrent jamais quatre-vingt mille âmes, soit au maximum seize mille guerriers. Or toutes les peuplades goths réunies, à savoir : Ostrogoths, Wisigoths, Gépides et Bastarnes, auxquels nous pouvons encore ajouter les Lombards, ne dépassèrent jamais ensemble le demi-million d'individus.

Le combat le plus sanguinaire, auquel tous ces « envahisseurs » prirent part, fut sans conteste celui des « Champs Catalauniques », en l'an 451, lors de l'invasion de la Gaule par les Huns. Cette bataille fut si terrible que les gens de l'époque et les chroniqueurs en gardèrent l'image d'un « fleuve de sang ». Elle n'aligna cependant, en tout et pour tout, que soixante mille hommes et ne fit que dix mille morts ; mais cela représenta une horreur sans nom et une masse innombrable pour une Gaule dépeuplée qui avait perdu, depuis des centaines d'années, la vue d'un tel affrontement.

Il faut reconnaître que les scribes chrétiens firent d'ailleurs beaucoup mieux dans l'exagération, quand ils durent décrire les combats de leurs supporters fanatiques contre les musulmans et contre les hérétiques en tout genre. Peu leur importait la vérité, pourvu que la foi et les dogmes chrétiens en sortissent fortifiés.

Cette religion d'origine judaïque avait très bien assimilé les principes hébraïques de la terreur intellectuelle et du mensonge :

« Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. »

On le constate encore actuellement avec la nouvelle religion dite *de l'holocauste* que l'on tente d'imposer au monde. Basée sur

un vaste mensonge que démontrent d'ailleurs les statistiques juives mondiales et les études des historiens révisionnistes, elle n'en est pas moins imposée aux peuples par un matraquage quasi journalier de tous les media réunis, par la volonté des maîtres mondialistes.

Car, comme l'a déclaré le président des B'nai B'rith des USA, un certain Jan Kadejan :

« Le Mondialisme repose essentiellement sur la doctrine de l'Holocauste ».

Mais nous en reparlerons.

Notre monde du XX^e siècle, habitué au grouillement de la fourmilière chinoise et aux mensonges imagés des légendes négroides et sémites, peut difficilement se représenter le nombre infime des guerriers indo-européens dont la valeur et le courage étaient tels, qu'ils leur permettaient les actions les plus extraordinaires.

Dans le nord de la Gaule, les Romains pratiquèrent leur régime d'hospitalité vis-à-vis des Francs et des Alamans. Tous deux étaient en si petit nombre qu'il est relaté que Clovis connaissait le nom de chacun de ses guerriers : c'était un capitaine connaissant sa compagnie et non un général de division.

De toute façon, il est certain qu'au V^e siècle, les fameuses grandes invasions barbares, qui ébranlèrent l'empire, ne représentaient, en réalité, que des guerres d'escarmouches, entre barbares déjà installés en Gaule et d'autres barbares envahisseurs qui venaient y quérir un domaine.

Mais ces querelles entre aristocrates passèrent pratiquement inaperçues au regard de la masse Gallo-Romaine, préoccupée uniquement de *« pain et de jeux »*. Elles furent amplement commentées et toujours attisées par des évêques et des ministres du culte chrétien, soucieux d'asseoir leur autorité et leur influence ; soucieux aussi de se rendre nécessaires pour mieux exploiter les peuples au profit des monastères.

À la chute de l'Empire romain d'Occident, le laisser-aller était tel, la concussion et les tripotages se pratiquant dans toutes les professions et surtout à tous les échelons de l'administration impériale, que la plupart des villes étaient désertées. Rare étaient encore en Gaule les cités de plus de cinq mille habitants.

Et dans les campagnes où, théoriquement, la vie est plus aisée en période de troubles, de nombreuses révoltes populaires se déroulaient presque sans discontinuer. Des écrivains, comme

Pricillien, Sidoine Apollinaire, Paul Orose, Jordanès et Slavien, nous décrivent cette atmosphère à longueur de pages.

Slavien pactise même avec ces frondeurs et ces révoltés du peuple contre les fonctionnaires de l'empire et contre les grands propriétaires terriens gallo-romains, dont il souligne les vices et les malversations, pour mieux exalter les vertus des soi-disant barbares, venus des forêts de Germanie ou du fond de la steppe, et dont la rusticité n'avait d'égal que leur grandeur d'âme.

L'histoire romaine est, elle aussi, à refaire en fonction des critères de la « *vérité historique* », et non plus en fonction de l'intérêt du despotisme chrétien. Cette histoire démontre **la nécessité d'un « révisionnisme historique »** constant.



CHAPITRE X

PRÉCISIONS COMPLÉMENTAIRES AU Sujet DES PERSES ET DES HÉBREUX

L'Empire perse et l'État hébreu nécessitent quelques précisions qui trouvent leur place ici ; précisions à cause de l'influence qu'ils exercèrent tous deux sur l'évolution de l'Empire romain et, par conséquent, du monde blanc.

Les Perses, malgré leur situation hors des « limes » de l'empire romain, l'influencèrent par une pression intermittente sur les routes commerciales des épices et de la soie, mais surtout par une constante pression militaire, qui limita l'expansion romaine en Asie Mineure et en Arménie.

Quant aux Hébreux, bien que membres de l'empire romain, ils ne cessèrent jamais de miner l'ordre indo-européen, représenté à cette époque par la « *Pax Romana* ». Ils attisèrent les discordes sociales et créèrent des révoltes, non seulement en Palestine juive, mais aussi partout dans l'empire, grâce à leurs émigrés et à leurs marchands. Partout, ils distillèrent leurs poisons religieux, en exploitant l'immense tolérance spirituelle des païens, et finirent par leur imposer l'intolérance et le dogmatisme juif, sous les apparences d'une doctrine nouvelle, **le christianisme**.

Cette religion juive « d'exportation », admirablement adaptée à l'idéalisme et à la crédulité des Indo-Européens, puise l'ensemble de ses idées et de son culte aux anciens mythes de la fécondité et de la résurrection annuelle des cultures. Ce mythe, imaginé par

les anciens prêtres de Sumer, de Babylone et d'Égypte, trouve sa concrétisation dans l'utilisation de plantes hallucinogènes, comme la mandragore ou comme le champignon vénéneux nommé amanite tue-mouches (*Amanita muscaria*). Ces plantes engendraient une folie transitoire avec surpuissance physique et sexuelle. Bien adapté aux populations primitives aborigènes du « Croissant fertile », populations principalement négroïdes et sémites, à l'esprit fanatique, tortueux et obsédé par une sexualité débordante, ce culte sera servi sous forme idéalisée aux populations indo-européennes, de façon à bien endormir tous leurs réflexes sains de défense et de protection raciale, afin de les vider spirituellement de leur âme aryenne.

Sans vouloir revenir sur des notions déjà développées antérieurement, remontons quand même brièvement le temps jusqu'à la naissance de l'Empire perse, pour bien nous représenter sa composition ethnique et raciale.

Lorsque Cyaxare, roi des Mèdes, mit fin définitivement à la puissance assyrienne en prenant Ninive en -612, il s'était allié pour arriver à ses fins à Nabopolassar (mieux connu sous le nom de Nabuchodonosor), roi sémite de Babylone. Pour lui tenir tête, les Assyriens sémites s'étaient, quant à eux, depuis quelques décades alliés à des tribus scythes indo-européennes. Or les Assyriens, comme les Babyloniens ne pouvaient maintenir vivaces leurs alliances qu'en offrant régulièrement leurs femmes sémites à l'aristocratie de ces cavaliers nomades et bagarreurs. En outre, dès la chute de l'empire assyrien, les Mèdes héritèrent de tous les anciens vassaux de ceux-ci, c'est-à-dire d'Amorites, de Cananéens, de Philistins, d'Hébreux, de Phéniciens, et même d'Égyptiens, en somme, d'un ensemble de peuples métissés, au pourcentage de sang sémite en général très important. Seule l'Anatolie et de petites enclaves d'Asie Mineure, avec d'anciennes populations caucasoïdes autochtones et avec des immigrants récents, de souche thraco-illyrienne et hittite, possédait encore une relative unité raciale de type blanc.

Quant aux côtes méditerranéennes de l'Asie Mineure, elles étaient occupées, soit par de purs sémites cananéens ou phéniciens, soit par des Grecs mycéniens ou ioniens plus ou moins sémitisés. Mais ces derniers n'entrèrent pas dans l'empire perse, car ils furent l'enjeu et la cause des discordes entre Perses et Grecs.

Après la mort de Cyaxare, son fils Astyage, qui avait d'ailleurs épousé une princesse lydienne, fut renversé par Cyrus le Grand et ses Perses, en -553. Et, à l'empire mède indo-européen succéda

l'empire perse, lui aussi indo-européen. Mais Cyrus agrandit les limites de l'empire. Celui-ci comprit rapidement tout l'Iran jusqu'à l'Inde et au Turkestan, en y ajoutant tout d'abord le royaume illyrien de Lydie, pris à Crésus en -546 ; il inclut aussi tout l'ancien empire néobabylonien, auquel Cambyse II, fils de Cyrus, ajoutera l'Égypte, en -525 ans. Darius I^{er}, le roi suivant, porta l'empire à son apogée territoriale, en soumettant des cités grecques ioniennes de l'Asie Mineure et en conquérant la Thrace et la Scythie méridionale. Mais Darius fut défait par le général grec Miltiade, en -490, à Marathon. Mourant peu après, son fils Xerxès voulut venger l'affront subi par son père et, pour ce faire, engagea la seconde guerre médique ; mais, il fut à son tour défait à Salamine, en -480, à Mycale et à Platée, en -479 ans. Ces trois batailles mirent en relief la médiocre valeur guerrière des hordes du grand roi perse, ainsi que la supériorité du marin et de l'hoplite grec.

En vérité, la faiblesse des Perses puisait ses origines dans la très faible proportion des guerriers de pur-sang indo-européen que cette grande armée possédait. C'était un véritable colosse aux pieds d'argile, car, sur un effectif total (énorme pour l'époque) de un million sept cents mille hommes, l'historien Hérodote ne dénombre que vingt-quatre mille Perses zoroastriens. Et il est vraisemblable que si ces vingt-quatre mille Iraniens purs n'avaient pas été paralysés dans leurs mouvements par la cohue de leurs inertes auxiliaires, les muses de Platée eussent chanté d'autres vainqueurs. Il est vrai qu'en plus de ses Iraniens, Xerxès possédait cinquante mille fantassins grecs et une nombreuse cavalerie hellénique ; mais ces Grecs étaient, pour la plupart des Béotiens, des Locriens, des Thessaliens et même des Phocéens, tous fortement sémitisés. Alors que les Grecs avaient pour eux la cohésion des phalanges doriennes (indo-européennes pures) de Sparte et un mélange de Grecs, dont seuls ceux d'Attique étaient fortement sémitisés. Les beaux parleurs sémitisés d'Athènes s'attribuèrent tous les mérites de la victoire, alors que les tacites Doriens de Sparte en avaient été les véritables artisans. Ce phénomène est classique en histoire. Celle-ci ne retient, bien souvent, que les noms des embusqués de l'arrière, oubliant les guerriers courageux, mais timides et peu loquaces de l'avant. Lors des deux guerres mondiales du XX^e siècle, déclenchées par les Juifs, ces derniers furent très, très rarement des combattants de l'avant (l'écrivain juif Jean-Paul Sartre le reconnaît dans son livre intitulé « Réflexion sur la question juive ») ; il n'empêche qu'ils s'attribuèrent tous les mérites de la victoire ; sans doute parce que les démocraties sont leur œuvre politique.

Après Platée, Artaxerxés (-465 à -424, - ne put empêcher l'indépendance des Grecs d'Asie Mineure, ni la création d'un véritable empire athénien avec la « ligue de Délos ». Il semble que son fils Darius II, aida Sparte à vaincre les Athéniens, en -404, lors des guerres du Péloponnèse. Mais la faiblesse interne de l'empire perse fut à nouveau démontrée peu après, par l'aventure des dix mille Grecs engagés par Cyrus le jeune, révolté contre son frère aîné, Artaxerxés II. Vainqueur en -401 ans, à Counaxa, Cyrus ne survécut pas à sa victoire, et c'est, pour ses mercenaires grecs, la fameuse retraite de l'Anabase, décrite par Xénophon.

En -334, Alexandre le Grand bat Darius III sur le Granique, et à Issos, l'année suivante, ce qui entraîne la fin de la dynastie achéménide. Et, dans un but d'assimilation rapide, Alexandre demande à ses guerriers, de souche indo-européenne pure, de se marier avec des princesses et des nobles perses. Si quelques-uns eurent la chance de s'unir à des femmes perses de souche aryenne, la majorité ne trouva que des femmes fortement sémitisées ou même de sang totalement sémite ; de sorte que la domination gréco-macédonienne ne dura que très peu de temps en Perse, et le règne des Séleucides s'effondra déjà vers le milieu du III^e siècle avant Jésus-Christ. Ce n'est qu'en Bactriane et en Sogdiane que l'influence culturelle macédonienne persista assez longtemps, car les peuples qui s'y trouvaient, possédaient encore un assez grand pourcentage de sang indo-européen, ce qui leur permit d'assimiler plus facilement la culture macédonienne, elle aussi indo-européenne, et leur permit ensuite de la conserver plus longtemps que les peuples sémites du centre de l'empire perse. La Bactriane ne fut enlevée à son dernier roi grec, Hélioclès, qu'en -130, par une coalition d'Alains et de Tokariens des steppes qui, eux aussi indo-européens, modifièrent très peu ce fond génétique et culturel commun.

En Perse centrale, les Séleucides sémitisés sont remplacés par les Arsacides, en -247. Arsace, le fondateur de la dynastie, insuffle un sang nouveau, purement indo-européen, en installant dans l'empire perse ses cavaliers parthes.

C'est principalement l'Iran, la Mésopotamie du Nord et une partie de la Syrie qui bénéficient de cet apport indo-européen. Or ces Iraniens des steppes que sont les Parthes entrèrent rapidement en conflit avec l'empire romain qui, lui aussi, était venu s'installer en Syrie et au Proche-Orient à partir de -64.

Une question de vassalité des territoires arméniens dégénéra en « guerres parthiques ». Il ne faut cependant pas exagérer l'impact

culturel de ces guerres qui ne dureront en fait qu'une trentaine d'années sur une période de plus de trois siècles ; car, entre les campagnes de Crassus, d'Antoine, de Néron, de Trajan, de Marc Aurèle, de Septime Sévère et de Caracalla, existent de longues périodes de paix et de bons voisinages, accompagnées d'échanges fructueux pour les deux parties.

Les Parthes, comme tous leurs frères indo-européens, édifièrent leur empire en respectant les individualités locales et en se contentant de liens de vassalité, basés sur l'honneur et l'honnêteté des contractants. Mais ce système, parfait dans les steppes d'origine, entre Indo-Européens possédant la même conception de l'honneur et le même respect de la parole donnée, s'avéra toujours pernicieux, lorsqu'il s'applique à des dynastes locaux, de mentalité sémite extra-indo-européenne. Cela permit à Ardacher, Perse de Persépolis, de renverser les Arsacides, en l'an 224, en s'appuyant sur les traditions et la religion nationale ancienne en opposition avec « l'hellénisme » des Parthes.

Ainsi fonda-t-il l'empire sassanide qui allait durer quatre siècles et qui reprit à son compte le système de centralisation étatique étroite, caractéristique des peuples sémites. Ce nouvel empire devint un compétiteur dangereux pour Rome, puis pour Byzance. D'autant plus que l'empire romain entraînait alors en complète déliquescence, devant, de surcroît, faire face, sur le Rhin et sur le Danube, aux vagues successives de nouveaux Indo-Européens, venus, eux aussi, des steppes.

Outre les Romains, l'empire sassanide dut lutter avec des fortunes diverses sur toutes les frontières de son vaste territoire : en Arménie contre les Byzantins, sur l'Oxus contre les Huns, au Yémen contre les Ethiopiens et contre les Arabes, etc. ; ce faisant, brassant et mélangeant perpétuellement les populations. Du reste, depuis déjà quelques siècles, de nombreux Arabes, sémites venus du « Plateau arabe », avaient émigré par petits groupes dans l'empire perse, et même dans l'empire byzantin.

Ils étaient chassés de leurs déserts par leur grande prolificité qui s'accordait mal avec les faibles ressources de leur territoire d'origine. Ils devenaient tellement pauvres, à cause du processus de désertification, qui s'accroissait avec le retrait glaciaire, que la pratique de l'infanticide (principalement féminin) était courante (parmi ces tribus arabes).

Les groupes déjà introduits dans l'empire perse firent office de cheval de Troie, lorsque cet empire fut attaqué par les troupes

du successeur de Mahomet. Ainsi écrasèrent-ils les Perses en l'an 637, à la bataille de Qadissya (Al-Qâdisiyya). Cette bataille, comme beaucoup d'autres dans l'histoire, ne fut pas gagnée par la plus grande valeur guerrière des Arabes (le vrai Arabe est marchand et non pas guerrier, comme la plupart de ses frères sémites), mais par l'état de décomposition extrême de l'aristocratie perse sémitisée, et par l'état d'insoumission et de révolte latente des populations de l'empire, écrasées d'impôts et d'exactions diverses. Tout comme, pour bon nombre d'Occidentaux actuels, écrasés d'impôts et dégoûtés par la concussion et par les pots-de-vin des démocraties de l'Ouest, la Russie soviétique devenait un moindre mal qu'on espère et qu'on aide ; ainsi donc les Arabes du début du VII^e siècle représentaient, pour beaucoup de sujets perses, la meilleure des solutions.

D'ailleurs, à ses débuts, l'imposition musulmane était si légère, en comparaison des jougs perse et byzantin, que les populations se rallièrent avec empressement à ce nouveau genre de croyance, d'autant plus facilement que les Arabes poussèrent même l'astuce jusqu'à ne pas imposer leur religion nouvelle aux peuples qu'ils libéraient. Juifs et Chrétiens pouvaient continuer à pratiquer leur culte respectif, sous certaines conditions.

Ce n'est qu'avec les Abassides, après l'an 800, que les musulmans devinrent plus intransigeants, et qu'ils commencèrent à prendre au sérieux leur « *Djihad* », cette fameuse guerre sainte qui n'avait été, jusque là, que prétextes à rezzous et à pillages. Le même processus se déroulera bientôt en Europe de l'Ouest, surchargée d'envahisseurs maghrébins, qui y feront office de cheval de Troie. Encore relativement tolérants actuellement, malgré les petits larcins quotidiens et l'insécurité que leur présence engendre, ils se montreront intransigeants et fanatiques dès que leur nombre sera suffisant pour imposer l'Islam totalitaire intégriste à des populations dévirilisées.

Les femmes blanches européennes qui, comme toutes les femmes, s'entichent toujours des vainqueurs, le démontrent sans vergogne en tombant dans leurs bras. Ces malheureuses, qui ont perdu leur fierté raciale et leur bon sens, ne se rendent pas compte que, bientôt, elles seront toutes reléguées dans leurs harems et voilées : car il n'y aura jamais deux Islams, l'un libéral et l'autre fanatique. Suivez donc attentivement les événements d'Afghanistan pour vous en rendre compte ! Quant à la fameuse « culture musulmane », elle n'existe pas par elle-même ; elle puise tous ses attributs dans les anciennes connaissances mésopotamiennes, anatoliennes caucasoïdes et

juives, ou même aux sources indiennes et chinoises, germaniques et romaines d'Afrique du Nord et d'Espagne. La littérature, la philosophie, la médecine et l'art persans (donc indo-européens) vont constituer les éléments essentiels de la civilisation musulmane, car, au départ, la société arabe, pieuse, illettrée et sauvage ne représentait qu'un vide culturel total.

Les Arabes ajoutèrent leur sang sémite à un empire perse constitué en grande partie de peuples sémites ou sémitisés. Mais cette partie du globe n'était pas encore au bout de ses mélanges raciaux. La Perse dut encore subir les invasions turques ; parmi ces Turcs, certains étaient des Indo-Européens presque purs, mais d'autres, comme les Seldjoukides, étaient assez fortement mongolisés.

Ensuite, il y eut même les hordes de Gengis Khan, mongoles et indo-européennes, sans compter les Blancs amenés par les diverses croisades.

En conclusion de ce qui précède, nous pouvons dire que le Proche-Orient et l'ancien « Croissant fertile » furent, de toute la Terre, les régions les plus disputées et celles qui vécurent le plus de déplacements et de mélanges de populations.

Le sang sémite y prédomine largement sur le sang blanc caucasoïde ou indo-européen, de même que sur celui des Mongols et des Négroïdes du début. Or comme le sang blanc est le seul à apporter l'imagination créatrice, évolutive et technique, ces régions ont perdu leur dynamisme passé, en noyant ce sang blanc dans la proliféricité des autres. À part l'existence de petits groupes locaux plus dynamiques, pourvus de sang blanc indo-européen plus pur (comme par exemple les Kurdes ou les Arméniens ou mêmes certaines tribus afghanes), l'ensemble de ces populations a sombré dans le mercantilisme, dans le verbiage inutile et dans l'exploitation éhontée de la pauvreté, car il n'y existe plus le frein indo-européen du respect des individus et des communautés.

Passons maintenant au **peuple hébreu**. C'est un véritable cas particulier parmi la race sémite, car il concentre en lui la somme des défauts et des tares inhérentes à cette race, au point d'en devenir insupportable pour le reste du monde, et même pour les autres Sémites, ses frères de race. Cet ostracisme, qu'il traîne tout au long de son histoire, tient à son complexe de supériorité (il est le « peuple élu ») et surtout à son comportement social, politique et religieux qui l'a rendu inassimilable à aucun autre peuple.

Car enfin, nous pouvons nous poser la question :

« Pourquoi le Juif s'est-il fait détester et haïr, partout et toujours, depuis des millénaires, par tous les peuples qu'il fréquenta ? »

Une telle unanimité dans le rejet et dans la haine doit nécessairement avoir sa source dans le comportement spécial du Juif. Une espèce animale (ou un groupe) ne se fait jamais rejeter en bloc par toutes les autres ; à moins d'être réellement infernale. Et encore, le cas ne s'est jamais présenté, si ce n'est dans l'espèce humaine, vis-à-vis d'une seule de ses ethnies, la Juive. Le national-socialisme hitlérien n'a pas inventé l'antisémitisme ; il n'en est que le dernier réveil « officiel », comme nous allons le prouver maintenant.

Mais, reprenons d'abord brièvement l'histoire du peuple hébreu, car elle est pleine d'enseignements pour notre compréhension des causes de rejet généralisé.

Les Hébreux (ou Habiru) sont cités pour la première fois dans l'histoire, vers -2100 ans, par les archives de la ville de Mari sur l'Euphrate. C'est un ensemble de tribus nomades, appartenant au groupe sémite des Araméens, eux-mêmes branche d'un groupe plus vaste appelé « amorite ».

Chacune de ces tribus errantes était dirigée par un patriarche. Un de ceux-ci, du nom d'Abraham, décida d'abandonner sa vie nomade et de se fixer près de Hébron, en Canaan où, nous dit la Bible, il noua alliance avec Dieu, avant de donner naissance à Isaac.

Le choix de cette terre, comme lieu de sédentarisation, était déjà à lui seul caractéristique du psychisme et du comportement juif. En effet, ce lieu, centre du futur État juif de Palestine, était la seule voie de passage commode reliant le Nil à l'Euphrate et la Méditerranée au golfe Persique. C'est un endroit à vocation commerciale : peu fertile, présentant de grands inconvénients politiques pour un peuple qui chercherait à croître dans la paix, le travail et la tranquillité, c'est le lieu de passage obligé des grandes puissances du Nil et de l'Euphrate qui auront toujours tendance à le considérer comme relevant de leur juridiction et comme un glacis naturel pour la défense de leur empire.

Dès lors, l'histoire des Hébreux sera rythmée par celle de ses puissants voisins : Égyptiens, Hittites, Babyloniens et Assyriens. Lorsque ceux-ci seront momentanément réduits à l'impuissance, les Hébreux connaîtront indépendance et prospérité ; dans le cas contraire, ils devront biaiser et composer.

Au moment de l'invasion hyksos, en Égypte, nous voyons les Hébreux descendre dans leur sillage, non comme soldats, mais comme trafiquants et comme marchands, vendant et achetant tout ce dont il était possible de tirer profit ; vendant même leurs femmes, comme s'en vanta, dans la Bible, leur patriarche Abraham. Mais ils firent bien pire : leur patriarche Joseph se hissa au poste de conseiller de la nouvelle dynastie des pharaons Hyksos. Grâce à sa position privilégiée, les Juifs organisent un fructueux commerce et prélèvent des droits exorbitants dans la terre de Gessen, aux confins orientaux du delta du Nil, où leurs tribus s'étaient installées.

À l'expulsion des Hyksos, les Égyptiens vainqueurs, se vengent, asservissant leurs anciens exploiters hébreux. Mais un Égyptien de souche sémite, nommé Moïse, exploite la crédulité et l'hospitalité du pharaon à son égard et prend la tête des Hébreux et d'autres tribus sémites soumises, se chargeant de les faire retourner en Palestine ; il les fait cependant errer durant quarante années dans le désert du Sinaï. Cette errance, sans aucun doute volontaire (car il serait étonnant que Moïse, instruit à la cour d'Égypte, ne connaisse pas suffisamment de géographie pour les mener sur place par la route la plus directe, longue de quelques semaines), avait pour but la prise en main de cette bande de vagabonds d'origines fort diverses. C'est, d'ailleurs, au cours de ces années que le thaumaturge Moïse leur impose sa loi « mosaïque ».

Devenu le chef incontesté, Moïse passe alors, avec toute sa bande, à l'Est de la mer Morte, avec l'idée d'aller s'établir en terre cananéenne (« *terre promise* »). Mais il n'entrera pas en Canaan, puisqu'il mourra au mont Nébo. Ce territoire est occupé par une série de petits États sémites rivaux : on les nomme Moabites, Édomites, Ammonites, etc. Ces États ne cessent de se faire la guerre entre eux.

Arrivés là, les Hébreux nomadisent encore quelque peu, évitant l'affrontement avec les grandes villes. Mais, sur ces entrefaites, Moïse meurt et Josué prend sa place. Les Hébreux s'essayaient alors à affronter leur première cité-État qu'ils prennent à l'occasion d'un tremblement de terre. Et, déjà raffiné dans l'art de la propagande, ils vont clamer partout que la prise de Jéricho et la chute de ses remparts sont dues à l'intervention de leur dieu en faveur de son peuple élu. C'était le « *Gott mit uns* » de l'époque. Mais, il ne semble pas qu'en ce temps-là, cette propagande fût avalée aussi béatement que plus tard, dans le monde christianisé, car durant cent cinquante ans, les Juifs durent encore lutter féroce-ment pour asservir toute la Palestine.

Les plus acharnés à leur résister étaient naturellement des Indo-Européens, en l'occurrence les Philistins, descendants des Peuples de la Mer. Pour finir, pour mieux vaincre et continuer à rester unis, les Juifs s'imposent une royauté, malgré leur aversion viscérale pour ce genre de gouvernement. Mais, leur premier roi, Saül, meurt en -1010, vaincu à Gelboë, par les Philistins. Ensuite vient David, qui prend la ville cananéenne de Jérusalem et y installe la capitale politique et religieuse de toutes les tribus hébraïques. Les Juifs y apportent leur arche de l'alliance, témoin de leur accord avec le tout-puissant Yahvé.

À la mort de David, en -975, son fils Salomon lui succède ; son règne marquera l'apogée politique et économique de l'État d'Israël. C'est de cette époque que date la construction du temple de Jérusalem, avec l'aide du roi Hiram et de ses Phéniciens.

Le royaume d'Israël est en guerre perpétuelle avec la plupart de ses voisins pour des raisons économiques et commerciales, et il est en outre bouleversé régulièrement par des révoltes internes engendrées par la vie dissolue des princes et des fonctionnaires, ainsi que par l'exploitation éhontée des diverses populations soumises (Philistins, Cananéens, Moabites, Édomites, Ammonites, etc.)

Mais, vers -800 ans, se lève la puissance assyrienne, dont un des rois, nommé Sargon, finit par annexer le royaume d'Israël et par déporter une partie de sa population en Médie et en Mésopotamie du Nord, déplaçant en sens inverses des Arabes et des Babyloniens. Ces derniers, fixés en Palestine, y constitueront le groupe sémite des Samaritains. En -612, l'Assyrie est renversée par les Babyloniens commandés par Nabuchodonosor, leur plus grand roi, aidé par les Mèdes.

Sur sa lancée, Nabuchodonosor (aussi appelé Nabopolassar) taille aussi en pièces les Égyptiens en -605 et prend Jérusalem une première fois en -598.

Mais, les Juifs ne respectant pas leur serment de vassalité ni leurs engagements économiques, les Babyloniens reprennent Jérusalem une seconde fois en -587, détruisent la ville, rasant le temple et déportent en esclavage toute la population juive aux environs de Babylone⁽²⁾.

2). Des remarques s'imposent sur cette fameuse déportation des Juifs à Babylone par les troupes de Nabuchodonosor. C'est le « *grand exode* » des Juifs à Babylone qui tient tant de place dans la Bible et dans la légende ; or sachons d'abord que ne furent déportés que les Juifs de Jérusalem et non tous les Juifs de l'époque qui habitaient la Palestine. Car seuls ceux de Jérusalem

En – 538, Cyrus, roi des Perses, s'empare à son tour de Babylone, y libère les Juifs déportés, et leur permet de rentrer en Palestine, leur donnant même une partie de son trésor de guerre pour reconstruire le temple de Jérusalem. Mais les rois perses veulent la paix, et pour cela, ils imposent aux Juifs de vivre en parfaite harmonie avec les autres peuples de la Palestine, qui, eux, remarquons-le en passant, ne furent jamais déportés, ni par les Assyriens, ni par les Babyloniens ; preuve certaine de leur parfaite observance des traités de paix et des engagements sous serments.

Sous l'hégémonie des rois perses, les Juifs ne cessent d'intriguer et de se rendre nécessaires à la cour, comme conseillers.

Le plus connu de ceux-ci fut un certain prophète Daniel qui servit comme haut fonctionnaire dans l'administration du roi Darius. Ces Juifs, qui se rendirent indispensables à la cour du grand roi, finirent par imposer les leurs, soit les Juifs eux-mêmes, à la direction de la Palestine. Ils formeront ainsi l'aristocratie sacerdotale, vaguement supervisée par le gouverneur perse de Samarie. Ils arriveront même à pousser Artaxerxès à imposer la loi de Moïse dans toute la région, bien que l'ensemble des Juifs ne constituât pas 50% de toute la population de Palestine (lire, à ce sujet, le livre de Glubb Pacha « *Soldat avec les Arabes* »).

D'ailleurs, déjà à cette époque, aucun Juif n'occupait les campagnes : le seul travail de la terre est trop fatigant et trop peu rentable pour des fils du peuple élu. S'ils le font actuellement, c'est avec tout l'équipement moderne qui rend la vie rurale beaucoup moins pénible qu'à cette époque reculée, et aussi parce que cet équipement est entièrement payé par l'Allemagne hitlérienne vaincue et par la riche Amérique. Sans oublier toutes les finances

s'étaient révoltés. Or le « *Livre des rois* », source judaïque incontestable et incontestée, reconnaît que le nombre de ces « personnes déplacées » s'élevait à 1784 personnes. Si nous tenons compte que chez les Juifs, tout comme chez la plupart des peuples sémites, seuls les éléments mâles ont de l'importance et sont recensés, car cet ensemble racial n'a que mépris pour le sexe faible, le maximum de Juifs déportés à Babylone n'excéda certainement pas dix mille personnes (chiffre d'ailleurs émis par les Hébraïsants, les plus favorables). Quand on compare cette déportation babylonienne, dont on fait encore les gorges chaudes plus de 2500 ans après, aux douze millions d'Allemands expulsés des territoires de l'Est en 1945, on reste pantois ; sans compter que plus de deux millions de ces malheureux moururent de faim en route, de froid et de mauvais traitements, de la part des « alliés » russes, tchèques et polonais.

extorquées aux Français, aux Belges, aux Suisses, etc, sous le prétexte qu'ils laissèrent et même aidèrent les Nazis à les spolier et à les déporter ; ni leur pillage des fonds imposés à toutes les Nations pour l'aide aux pays sous-développés. Mais à l'époque perse, tous les Juifs d'Israël étaient déjà concentrés dans les villes, dont deux seulement, Jérusalem et Hébron, possédaient un peu plus de 50% de Juifs pour l'ensemble de leurs habitants.

Mais les Perses achéménides se font renverser par les troupes d'Alexandre le Grand dont certains généraux domineront le pays et y installeront la nouvelle dynastie perso-macédonienne des Séleucides. Ceux-ci tenteront d'helléniser la Palestine à partir de -198.

Or, comme toujours, les Juifs, indisciplinés et fanatiques religieux, fomentent des révoltes et Antiochus IV Épiphane doit mettre le siège deux fois devant Jérusalem ; en -169 et en -167. La seconde fois, il pille le temple et détruit la citadelle. Déjà en -166, les Juifs se révoltent à nouveau sous la direction des frères Maccabées et finissent par obtenir leur liberté religieuse en -164 ans, et leur liberté politique en -142, date à laquelle ils reconstruisent la citadelle. Mais la mort de Simon, frère de Judas Maccabée incite Antiochus VII à réoccuper Jérusalem et à démanteler à nouveau la citadelle, en -134.

Peu après, les difficultés des Séleucides permettent à Jean Hyrcan et à Alexandre Jannée de reconstituer un État israélien aussi vaste que celui de Salomon. Il durera de -103 à -76, et sera dirigé, durant ces vingt-sept ans, par la dynastie des grands prêtres asmonéens. Cette fusion des pouvoirs civils et religieux amène des dissensions. L'aristocratie sacerdotale trouve en elle des partisans de la culture hellénique, tandis qu'au contraire, les scribes s'orientent plutôt vers le maintien rigoureux de la tradition. C'est l'origine des courants sadducéen et pharisien. En outre, des schismatiques font leur apparition près de la mer Morte, et y formeront les communautés soi-disant « esséniennes » ; je dis bien « *soi-disant* », car, en réalité, les Esséniens n'ont jamais existé comme le démontrent actuellement les manuscrits de la mer Morte.

Pour arbitrer les conflits des Asmonéens, Pompée s'empare de Jérusalem en -63 ans, et c'est le début de la période romaine. Durant vingt ans encore, les Asmonéens resteront au pouvoir, mais en -40, un Sémite édomite, Hérode, obtient de Rome le titre de roi de la Palestine. Il possédera encore une certaine indépendance, mais ses descendants ne seront plus que des paravents dans les mains des procureurs romains.

Entretemps, en -66, s'était constitué un nouveau parti juif révolutionnaire composé de terroristes appelés « zélotes » (ce qui se traduit par « *les passionnés* »). La secte juive des zélotes était à la fois religieuse et politique et représentait la branche juive ultranationaliste. Sa véritable origine remonte à l'époque des Maccabées, mais elle ne prit une attitude résolument politique que sous l'empire romain. Elle préconisait la stricte observance des lois mosaïques et la reconquête de l'indépendance nationale, par la force et par l'extermination des étrangers et de tous les Juifs qui collaboraient avec eux. Ils furent les plus violents de tous les Juifs, et c'est dans cette secte qu'il faut rechercher toute l'histoire du Christ.

Car ces zélotes, terroristes et bandits de grands chemins, drogués aux champignons hallucinogènes, comme plus tard, le seront les Hashâshin (fumeurs de hachisch), voulaient rétablir la royauté juive, époque bénie de leur puissance. Leur candidat, à l'époque de Ponce-Pilate, était Jésus de Gamala, un descendant, par sa mère, de la famille du roi David. C'est parce que ce dernier était zélote qu'il pouvait sortir de nuit hors des murs de Jérusalem pour aller, soit « prier » sur le mont des Oliviers, soit rendre visite à son ami Joseph d'Arimathie, zélote lui aussi.

Car, à cette époque troublée, Jérusalem devait s'enfermer dans ses murs à la nuit tombante, et aucun honnête homme n'aurait osé s'aventurer alors dans les campagnes, de peur de se voir détrousser et trucidé par les fanatiques zélotes. C'est aussi pour cette raison que les prêtres asmonéens déléguèrent une importante troupe en armes pour aller arrêter Jésus dans le jardin des oliviers.

Si, à ce moment, l'escorte de ce dernier était si faible (seulement douze apôtres) et si mal armée, c'est bien aussi, parce que ces zélotes se croyaient en sûreté, de nuit dans la campagne. C'est donc comme chef de gang, que Rome crucifia Jésus, la tête en haut, martyr réservé uniquement aux droits communs dans la République romaine. En effet, les hommes politiques condamnés à ce supplice jouissaient de la faveur romaine d'être crucifiés la tête en bas, ce qui abrégeait d'importance la durée du supplice, par congestion cérébrale, une heure après la mise dans cette position.

Il peut paraître surprenant que ce triste sire soit devenu le sauveur des Chrétiens; surprenant aussi, qu'un homme qui, comme lui, « accomplissait tant de miracles » n'ait été cité par aucun écrivain, ni par aucun historien de son époque. Car enfin, il n'est guère courant de voir un homme marcher sur l'eau, multiplier des pains, ressusciter des morts, et j'en passe et des meilleures.

Comment expliquer que l'on ne commença réellement à en parler qu'environ cent soixante à cent quatre-vingts ans plus tard ? Que ne peut-on mûrement enjoliver les faits sur un laps de temps aussi long ! Mais, nous reprendrons toute cette controverse dans la quatrième partie de ce livre, qui traitera de l'origine des religions. À mon avis, le succès du christianisme est dû à quelques principes élémentaires très simples.

Au départ, les premiers Chrétiens étaient tous des sectateurs zélotes, eux-mêmes éléments activistes des schismatiques Juifs esséniens (en réalité des Saduccéens).

Mais, à l'inverse des zélotes, qui ne pensaient qu'à détruire les forces romaines avec les seules troupes juives ultranationalistes, les Chrétiens, au contraire, pensèrent utiliser d'autres « goyim », à savoir d'autres étrangers non juifs, pour réaliser ce vaste dessein ; un peu de la même façon que les Romains qui, pour mieux dominer la Palestine, utilisaient des collaborateurs juifs et sémites.

Or la grande vision de saint Paul, le truc génial qu'il découvrit pour faire accepter la morale et la philosophie juives par les peuples étrangers à convertir, fut de ne plus imposer la circoncision aux nouveaux prosélytes.

D'après l'historien juif Bernard Lazare, c'est d'ailleurs cette pratique qui fit détester les Juifs dans le monde antique. En effet, d'après ce grand écrivain, les Juifs de l'antiquité s'étaient surtout spécialisés dans le trafic des esclaves, et la plupart de ces marchands, très croyants, faisaient circoncire tous ceux qui passaient entre leurs mains, pour les évangéliser avant de les revendre. Est-ce vrai ? C'est possible. De toute façon, il est certain qu'aujourd'hui encore, de nombreux chirurgiens juifs de nos régions ont un malin plaisir à circoncire à tort et à travers les enfants des Goyim.

Il est certain que cette pratique, exercée dans l'antiquité sur des esclaves adultes, leur attira nécessairement de solides inimitiés, car l'opération sans anesthésie n'est pas sans douleurs.

Donc saint Paul inaugure la technique de création de Juifs synthétiques, sans circoncision. Mais là ne réside pas l'unique succès du christianisme.

En effet, au départ, cette doctrine, apparemment pacifiste, collectionnait les ambiguïtés ; chacun pouvait y trouver son compte et ce qu'il cherchait, un peu comme à la lecture des meilleures propagandes électorales, qui promettent tout et rien en même temps. Cette ambiguïté lui rallia tous les mécontents, les pauvres,

les ratés et les esclaves. D'autant plus que, pour vaincre l'adversaire, en l'occurrence l'empire romain, les Chrétiens inventèrent la lutte sociale : « *Les premiers seront les derniers* » ; « *Heureux les faibles d'esprit* », etc. Et depuis que les Juifs combattent les Indo-Européens, cette idée géniale de « *lutte des classes* » est leur meilleure trouvaille de guerre subversive.

Il est étonnant que les peuples indo-européens n'aient pas encore trouvé la parade efficace à cette tactique subversive, répétée à intervalles réguliers⁽³⁾. Car, c'est de cette façon que les Juifs détruisirent l'ordre et l'empire romain, tout comme, plus tard, les royautes wisigothes en l'an 712, française en l'an 1789, autrichienne et russe en 1917.

Karl Marx n'est que le continuateur des Sages de Sion ; comme eux, il ne visait qu'à l'hégémonie juive sur toute la Terre, grâce à l'exploitation de la crédulité, des sentiments de bonté et de charité des autres peuples. Nombre de ses écrits l'attestent.

Lorsque le christianisme juif fut assimilé par les Païens et transformé en un « *catholicisme de combat* », dont les Juifs étaient exclus, ceux-ci n'eurent de cesse, pour le détruire, de lui porter atteinte par des sectes nouvelles, telles les Rose-Croix, les francs-maçons ou même les hérétiques millénaristes, bogomiles, cathares et communistes.

Actuellement, le **Catholicisme, c'est-à-dire le christianisme à la sauce païenne indo-européenne**, a virtuellement disparu au profit du néo-christianisme⁽⁴⁾, au sein duquel le Juif tout-puissant n'est même plus déicide, et où les adeptes, dont le nombre n'a plus augmenté depuis 1900 (ils sont environ six cents millions), ont cependant, en grande partie, changé de race, les Blancs y devenant une infime minorité.

En définitive, c'est autour d'un incident réel de banditisme que les écrivains chrétiens vont broder une légende en faveur de leur croyance mondialiste. En réalité, ils jouiront de plus de cinq cents ans pour façonner l'histoire et la légende à leur avantage. En effet, les plus vieux textes chrétiens connus à ce jour sont écrits **UNIQUEMENT** sur manuscrits. Or, dans l'antiquité celui-ci était

3). Le seul à trouver la parade à cette lutte des classes fut Hitler. Et c'est bien pour cela que les Juifs ne cessent de dénigrer le national-socialisme, et de le présenter comme une œuvre satanique.

4). Une branche très active de néo-christianisme se nomme le « *Renouveau charismatique* », mouvement mis sur orbite par de hauts prélats belges qui y ont entraîné toute la famille royale de Belgique.

inconnu et l'on écrivait sur peau ou sur papyrus. Le manuscrit ne fut employé, pour la première fois, qu'un peu après la chute de l'empire romain d'Occident, survenue en l'an 476.

Donc même les plus anciens textes chrétiens que nous possédons, sont tous postérieurs à cette date. Il est naturellement certain que des textes chrétiens furent antérieurs à cela, mais ils furent tous systématiquement détruits, car ils n'étaient sans doute ni assez favorables, ni assez truqués pour plaire aux nouveaux maîtres exploités chrétiens. Quant aux écrits soi-disant esséniens de l'époque du Christ, retrouvés récemment (1947. – dans des grottes près de la mer Morte, ils restent curieusement gardés secrets, « *pour études* » nous dit-on ; mais, la vraie raison en est certainement qu'ils nient trop bien l'existence de la légende chrétienne.

Nous reviendrons encore sur tout cela en détails, dans le quatrième livre de cet ouvrage.

Revenons à nouveau à l'histoire du peuple hébreu. En l'an 66, les Juifs se révoltent une nouvelle fois, sous la conduite des zélotes. C'est alors que Titus, encore général de l'empereur Vespasien, prend la ville de Jérusalem, en l'an 70, et en fait le sac, ce qui calme à nouveau pour un temps, les excités juifs.

Mais en l'an 132, une nouvelle révolte éclate, dirigée par un certain Bar-Kocheba qui, lui aussi, serait issu de la lignée du roi David. Alors, en l'an 135, l'empereur Hadrien assiège à nouveau Jérusalem, il prend la ville et cette fois la rase en dispersant ses habitants comme esclaves dans tout l'empire. C'est cette dispersion limitée (car elle ne s'étendra pas à l'ensemble des Juifs de Palestine, mais presque uniquement à ceux de Jérusalem), qui sert de prétexte pour expliquer la fameuse « **Diaspora** » que tant d'enjuivés nous racontent encore avec des sanglots dans la voix, pour que nous compatissions encore et toujours à leurs « malheurs » : c'était la fable des « *six millions* » de morts adaptées à l'époque romaine. Car la plupart des Juifs d'Europe n'avait pas attendu cette date pour se disperser d'eux-mêmes dans tout l'empire, et pour y créer un vaste réseau de commerce et d'usure.

Tout ce qui rapportait, était trafiqué par ces messieurs, principalement les esclaves, comme le démontre très bien Bernard Lazare, un des plus grands historiens juifs modernes. Ils étaient tellement bien installés dans ce genre de commerce qu'il ne cessa pas avec la chute de l'empire romain ; il ne fit que changer de sens.

En effet, encore à l'époque mérovingienne, entre l'an 500 et l'an 700, les Juifs continuèrent avec succès leur trafic de chair humaine,

aux dépens des Wendes, des Saxons, des Avars, des Slaves, etc., que les Francs et les Goths capturaient et que seuls les Juifs pouvaient encore revendre en Afrique et au Proche-Orient, grâce à leur réseau commercial sans frontières. À cette époque, les principaux centres esclavagistes juifs de l'empire romain se situaient toujours à Verdun, à Carpentras et à Narbonne. Actuellement ce trafic de chair fraîche, aux dépens des femmes blanches, trafic qui n'a jamais cessé, montre une importante recrudescence aux dépens des femmes de l'Est européen. Celles-ci sont même souvent enlevées en pleine rue ou en discothèques, battues et même parfois tuées par des proxénètes en provenance d'Ukraine et de Russie, tous anciens membres du NKVD soviétique : ce fameux NKVD, où TOUS les officiers supérieurs et même de nombreux subalternes sont exclusivement juifs.

Si quelques Indo-Européens font effectivement partie du proxénétisme, la haute main est constituée par des Juifs de l'Est, en coordination avec la mafia israélienne. Ils possèdent la plupart du temps des doubles nationalités, dont l'une israélienne, car **de tous les pays « démocratiques », Israël est le seul où la loi PERMET la vente et l'achat d'êtres humains sans risque d'aucune poursuite.** En outre les Juifs possèdent toujours la haute main sur les commerces les plus lucratifs, c'est-à-dire les diamants, l'or, l'argent, le pétrole, les armes, les fourrures, les céréales, etc. ; commerces moins spectaculaires, mais encore plus rentables ; commerces qui ne se font plus aux dépens d'individus, mais bien de peuples entiers, qu'ils n'hésitent pas à précipiter dans la misère et dans l'anarchie (comme en Irak ou en Afghanistan) ; sans oublier la pollution de la planète, pour permettre aux banquiers juifs d'amasser toujours plus dans leurs coffres. Car Yahvé a donné toute la Terre comme paradis pour les Juifs.

H. V. Morton, historien anglais spécialiste de l'antiquité, conclut, en se référant aux portraits que nous ont laissés du Juif tous les chroniqueurs et tous les légistes du monde antique, que :

« Cet ensemble de portraits est intéressant, parce que c'est le seul que nous possédions du Juif tel qu'il apparaissait au monde, avant l'avènement du christianisme. Les persécutions dans le sens moderne du mot n'avaient pas encore commencé. Le Juif était encore un homme en arme, un soldat, qui avait encore, tout frais à son actif, cette farouche défense de Jérusalem, qui reste un véritable exploit d'endurance guerrière. Cependant, il est clair que le monde, en ces temps reculés, n'aimait pas le Juif, car il apparaissait, aux gens de cette époque, comme un mystérieux et

un sinistre misanthrope, arrogant, intolérant, toujours en quête de privilèges, ne cessant d'envoyer des députations en haut lieu, pour plaider sa cause derrière le dos des autorités locales et possédant le génie de la agitation politique.

Mais ce qui déconcertait par dessus tout ses contemporains, c'était cet exclusivisme qui faisait de lui l'habitant d'une cité, mais jamais un citoyen véritable. Le monde antique dont l'esprit était intensément cosmopolite découvrait que le Juif était rebelle à tout mélange et, trouvant impossible de l'incorporer dans les cadres civiques, il le regardait avec méfiance et aversion.

Il faut aussi se rendre compte que le Juif, qui n'était pas encore devenu « l'opprimé » des ghettos moyenâgeux, rendait haine pour haine. Ainsi nous pouvons constater que le monde hellénique et gallo-romain d'avant Jésus-Christ pratiquait déjà une antipathie envers le Juif, où l'intolérance catholique n'entraîne pour rien. La base en était une incompatibilité de comportement et de tempéraments que leur prophète Isaïe exprime en ces quelques mots :

« Car mes pensées ne sont pas vos pensées, ni ma route votre route. »

Le Juif se fit détester partout et toujours, par tous les peuples qu'il fréquenta. Par cet historien anglais, nous constatons que cette inimitié et même cette haine à son égard sont la conséquence de bien autre chose que le simple commerce des esclaves, comme voudrait nous le faire accroire Bernard Lazare. Je le répète, l'antisémitisme n'est pas une invention du national-socialisme hitlérien. Sans vouloir faire une liste complète de tous les grands hommes qui, de l'antiquité à nos jours, détestèrent le Juif et mirent en garde leurs concitoyens contre eux, citons, au hasard, quelques-uns d'entre eux :

1. – Diodore (de – 30 à l'an 20) :

« Les amis du roi Antiochus lui avaient conseillé d'expulser les Juifs, parce que ceux-ci ne voulaient pas s'intégrer aux autres et considéraient chacun comme leur ennemi ».

2. – Sénèque :

« Les coutumes de ce maudit peuple sont demeurées si solides qu'il s'est répandu à travers tous les pays ; les vaincus ont imposé leur loi aux vainqueurs ».

3. – Cicéron, dans son plaidoyer « *Pro Flacco* » qui date d'un siècle avant Jésus-Christ, met en garde les Romains contre

le pillage éhonté de leur patrie par les commerçants juifs. Cicéron y démontre que tout l'or qui convergeait vers Rome se rembarquait périodiquement sur des galères à destination de la Judée et du temple de Jérusalem.

4. – Tacite :

« ... Tout ce qui est sacré pour nous est méprisable aux yeux des Juifs, et tout ce qui nous fait horreur leur est permis ».

5. – Le brave et bonasse empereur Claude dut chasser les Juifs de Rome en l'an 50, tellement ils excédaient le peuple par leurs privilèges et par leurs exactions. Le roi Wisigoth d'Espagne Sisebut dut en faire autant six cents ans plus tard, pour les mêmes raisons. De même Dagobert et Saint Louis.

6. – Mahomet lui-même a dit :

« Je ne m'explique pas que l'on n'ait pas chassé depuis longtemps ces bêtes malfaisantes qui respirent la mort. Est-ce que l'on ne doit pas immédiatement tuer des bêtes qui dévoreraient les hommes, même si elles possédaient forme humaine ? Que sont les Juifs sinon des dévoreurs d'hommes ! »

7. – Saint Justin, en l'an 166, écrit :

« Les Juifs sont derrière toutes les persécutions que subissent les Chrétiens. Ils errent dans tous les pays, propageant la haine des Chrétiens et minant leur foi. » (Par chrétien, il faut naturellement entendre ici Catholiques).

8. – Tertullien :

« Les Juifs constituent le champ d'ensemencement de toutes actions antichrétiennes ».

Remarquons ici que la haine du Juif pour les Chrétiens n'apparut que lorsqu'il sentit que le christianisme lui échappait des mains et passait entièrement dans celles des Goym, c'est-à-dire des non-Juifs. Le même processus se déroule actuellement sous nos yeux, avec le communisme russe ; car nous voyons, en effet, les Juifs du monde entier renier le « communisme impérialiste » (c'est-à-dire blanc russe), alors qu'il ne put voir le jour, que grâce au soutien inconditionnel de la haute finance juive internationale. Tout comme, ils ne pouvaient admettre un christianisme blanc dirigé par des Blancs, les Juifs actuels ne peuvent admettre un marxisme blanc dirigé par des Blancs. Car, ils savent très bien que ce marxisme-là retournera fatalement rapidement à l'éthique et aux comportements blancs dont les Juifs seront exclus. D'où la chute du mur de Berlin et la perestroïka de Gorbatchev.

9. – Gontran, roi de Bourgondie (de l'an 525 à l'an 593) :

« Malheur à cette nation juive méchante et perfide qui ne vit que de fourberies. Sils me prodiguent aujourd'hui de brillantes acclamations, c'est qu'ils veulent obtenir de moi que j'ordonne de relever leurs synagogues au frais du public ».

Nous voyons, par cette constatation désabusée de ce roi des Burgondes, que le mental juif et leurs méthodes ne changent jamais. C'est toujours l'exploitation des peuples à leur profit, avec si possible l'appui des puissants. Après 1945, que n'a-t-on construit pour les Juifs, aux frais des peuples ennemis ou alliés, comme, par exemple, les Palestiniens, les Allemands. Ce n'est pas pour rien, qu'ils revendiquent Auschwitz pour eux seuls, alors qu'il y est mort plus de Russes et de Polonais que de Juifs (morts d'épidémies, naturellement, et non par extermination). Mais la nouvelle religion de « l'Holocauste » doit être à leur avantage exclusif.

10. – L'abbé Trithème de Wurzburg (1460 à 1516) :

« Il est hors de doute qu'une aversion croissante est en train de se faire jour contre les usuriers juifs, tant parmi les grands que les humbles. Va-t-on laisser ces étrangers régner sur nous ? Et régner sur nous, non en raison d'une force ou d'un courage supérieur, mais seulement au moyen de leur vil argent. Ces gens, vont-ils s'engraisser impunément à la sueur de l'artisan et du paysan ? »

Le Juif est essentiellement un intermédiaire qui achète au plus bas prix aux producteurs pour revendre toujours plus cher aux consommateurs. Il ruine les uns et les autres. Il suffit d'ouvrir les yeux pour se rendre compte de cette éternelle façon de procéder. Et si des Indo-Européens dégénérés et dévoyés l'aident dans ce pillage éhonté et légalisé, c'est bien la preuve que sa mentalité pourrait progressivement tout.

11. – Luther (1483 à 1546) :

« Comme les Juifs aiment le livre d'Esther qui correspond si bien à leur sanglant appétit de vengeance et à leurs espoirs meurtriers ! Le soleil n'a jamais brillé sur un peuple plus assoiffé de sang et plus vindicatif que celui-là, qui se prend pour le peuple élu, afin d'avoir licence d'assassiner et d'étrangler les Gentils. Il n'y a pas de créatures sous le soleil plus avides qu'ils sont, ont été et seront. Il n'est que de les voir pratiquer leur maudite usure... Aux jeunes Juifs et aux jeunes Juives, il faudrait donner le pic et la houe, la quenouille et le fuseau, afin qu'ils gagnent leur pain à la sueur de leur nez ».

Et, n'allez pas croire que les kibboutzim les ont changés. Car, ceux-ci ne fonctionnent de manière rentable qu'avec l'argent (c'est-à-dire la sueur) largement dispensé par le peuple allemand vaincu et par les impôts américains et européens. Sans compter les nombreux étrangers qui y réalisent les ouvrages les plus pénibles.

12. – Érasme :

« Que de vols, quelle oppression subissent les pauvres victimes des Juifs. Les usuriers juifs sont profondément implantés, jusque dans les petits villages ; et prêtent-ils cinq guilders qu'ils exigent un reçu de six fois davantage. Ils réclament intérêts sur intérêts, de sorte que le pauvre malheureux perd tout ce qui lui appartient ».

Remarquons ici que la plupart des pogroms, dont les Juifs se plaignent tant, furent presque toujours déclenchés par leurs excès d'usure. Encore, après la guerre de 1939-1945, les Juifs d'Algérie prêtaient au taux de 100% l'an, ce qui provoquait régulièrement des révoltes parmi les pauvres berbères spoliés. Révoltes que réprimait l'armée française aux ordres des dirigeants juifs et francs-maçons de leur « démocratie ». Sans aller jusqu'à des taux aussi usuraires, les banquiers juifs (99% de l'ensemble mondial des banquiers) vivent tous grassement aux dépens des peuples pillés et surexploités, avec l'aide des dirigeants, à leur entière dévotion.

13. – En 1605, le pape Clément VII clama :

« Le monde entier souffre de l'usure des Juifs, de leur monopole et de leurs tromperies. Ils ont réduit nombre d'infortunés à la misère, surtout des paysans et des artisans ».

14. – Voltaire, qui les détestait, a dit :

« Les Juifs ne sont qu'un peuple ignorant et barbare qui allie depuis longtemps la plus répugnante avarice et la plus abominable superstition à une haine inextinguible pour tous les peuples qui les tolèrent et grâce auxquels, ils s'enrichissent ».

15. – L'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche les jugeait ainsi :

« Je ne connais peste plus nuisible à l'État que cette nation qui réduit les gens à la pauvreté par la fraude, l'usure, les contrats financiers et toutes les mauvaises pratiques qu'un honnête homme abominerait ».

16. – Benjamin Franklin, bien que franc-maçon, déclara, dans les débats préliminaires à la constitution américaine :

« Dans tous les pays, où les Juifs sont installés en nombre, ils ont abaissé le niveau moral, discrédité l'intégrité commerciale, et

ont toujours fait bande à part, sans jamais s'assimiler aux autres citoyens. Ils ont bâti un État dans l'État et quand on leur a opposé de la résistance, ils ont toujours essayé d'étrangler financièrement le pays, qui les hébergeait. Si vous ne les excluez pas des États-Unis dans cette condition, en moins de deux cents ans, ils y fourmilleront en quantité si considérable, qu'ils domineront et dévoreront notre patrie et changeront la forme du gouvernement. Si vous n'interdisez pas l'accès de ce pays aux Juifs, dans deux cents ans vos descendants travailleront la terre pour pourvoir à la subsistance d'intrus qui resteront à se frotter les mains derrière leurs comptoirs. Je vous avertis, Messieurs, si vous n'excluez pas pour toujours les Juifs de notre communauté, nos enfants vous maudiront dans vos tombes. Les Juifs sont des Asiates et ne seront jamais autre chose».

Notons que si, dans cette dernière phrase, Benjamin Franklin se trompait par manque de connaissance anthropologique, sa vue du futur était géniale et s'est malheureusement réalisée.

17. – Napoléon écrivait, en 1808, à son frère Jérôme :

« J'ai décidé de faire quelque chose pour les Juifs, mais je ne veux pas en voir rentrer davantage dans mon royaume. Vraiment, j'ai tout fait pour prouver mon mépris envers cette nation, la plus vile de la Terre ».

Faisons à nouveau ici quelques remarques. D'abord, ce furent les Juifs qui furent les grands instigateurs de la Révolution française. La meilleure preuve réside dans le fait que la première loi que les loges voulurent faire passer à l'assemblée constituante, était :

« Tous les Juifs sont citoyens français ».

Mais à l'époque, il y avait encore pas mal d'opposition à leurs manigances, si bien que cette loi ne passa que trois ans plus tard. D'ailleurs, à la Révolution bolchevique, en 1917, la première loi proposée fut :

« Tous les Juifs sont citoyens russes ».

En revanche là, cette loi fut votée immédiatement, grâce à la haute main des Juifs sur les partis communiste et menchevik. La lie sociale d'octobre était nettement plus bête et moins instruite que les esthètes de la franc-maçonnerie française.

En France, en quelques années, la république fut totalement pourrie par la concussion des Juifs. Napoléon dut se faire épauler par eux au début de sa carrière. Il fut longtemps soutenu par deux banquiers juifs suisses : Rousseau et Roederer. Mais voilà,

Napoléon n'acceptait pas les privilèges des Juifs. Il le fit sentir une première fois, en 1806, lorsqu'il les obligea à rendre les biens qu'ils avaient volés par usure, aux paysans alsaciens. Il le fit une seconde fois, lorsqu'en 1808, il obligea les Juifs à faire leur service militaire. Car, figurez-vous que ces messieurs, qui étaient devenus citoyens français, en possédaient tous les avantages, mais aucun inconvénient ; ils étaient en partie exonérés de taxes et d'impôts et ils ne devaient remplir aucune obligation militaire ! Or c'est à partir de 1808 que les Juifs lâchèrent Napoléon et que le « monde entier » commença à se liguier contre lui !

18. – La seconde ordonnance du général Grant durant la guerre civile américaine était ainsi conçue :

« Les Juifs violent tous les règlements commerciaux édictés par la trésorerie et ils enfreignent les ordres promulgués ; aussi sont-ils expulsés définitivement du territoire des armées... ».

Les yeux du franc-maçon Grant s'ouvraient enfin. Le cas est fréquent parmi ses pairs de compréhension tardive.

19. – Paul Krüger, président de la république du Transvaal, prenant la parole à Johannesburg, en 1899, déclara :

« S'il était possible de mettre carrément les Juifs à la porte de ce pays, sans risquer la guerre avec l'Angleterre, le problème de la paix perpétuelle serait résolu en Afrique du Sud ».

20. – Le grand Anatole France, dans sa célèbre nouvelle « *Le Procureur de Judée* », fait dire à son Pontius Pilatus :

« Les Juifs n'ont point de philosophie et ne souffrent pas la diversité des opinions... Ils haïssent les Romains et tous ceux qui leurs sont étrangers ; toujours insoumis et couvant la révolte, ils feront éclater un jour contre nous une fureur auprès de laquelle la colère des Numides et les menaces des Parthes ne seront que des caprices d'enfants. Ils nourrissent dans l'ombre des espérances insensées, car ils attendent le prince de leur sang qui doit régner sur le monde. On ne viendra pas à bout de ce peuple : il faut qu'il ne soit plus. Il faut détruire Jérusalem de fond en comble ».

21. – Dans son prophétique « *Testament politique* », écrit juste avant sa mort, Hitler nous dit :

« Les Juifs ont toujours suscité l'antisémitisme. Les peuples non juifs, au cours des siècles, des Égyptiens jusqu'à nous, ont tous réagi de la même manière. Un moment arrive, où ils sont les d'être exploités par le Juif abusif. Alors, ils sèbrouent comme

l'animal qui secoue sa vermine. Ils réagissent brutalement et de façon instinctive. C'est une réaction de xénophobie à l'égard de l'étranger qui refuse de s'adapter et de se fondre, mais qui s'incruste, s'impose et exploite. Le Juif est, par définition, l'étranger inassimilable, qui refuse obstinément de s'assimiler. C'est ce qui distingue le Juif des autres étrangers. Il prétend avoir chez vous les droits d'un membre de la communauté, tout en demeurant juif. Il considère comme un dû cette possibilité de jouer sur les deux tableaux, et il est seul dans le monde à revendiquer un aussi exorbitant privilège.

Par notre action, le Juif a dû jeter bas le masque et devenir agressif, et il est moins dangereux, sous cette forme qu'à l'état sournois. Si je gagne cette guerre, je mets un terme à leur désir de domination mondiale; mais si je la perds, ils deviendront tellement arrogants qu'ils n'en alimenteront que mieux la réaction xénophobe d'antisémitisme. Notre racisme n'est agressif qu'à l'égard de la race juive; et nous parlons de race juive par commodité de langage, car il n'y a pas à proprement parler et du point de vue de la génétique, de race juive. Il existe, néanmoins, un groupe humain spirituellement homogène, dont les Juifs de toutes les parties du monde ont conscience de faire partie; et il ne s'agit nullement d'une communauté religieuse, car tous les Juifs ne sont pas exclusivement de religion hébraïque. La race juive est, avant tout, une race mentale. Cela ne peut s'expliquer, malgré les persécutions subies en commun, au cours des siècles, que par un type de vie, toujours semblable et immuable, de génération en génération, dans les ghettos principalement. Le Juif, où qu'il aille, demeure toujours un Juif; il est inassimilable, car il se cantonne lui-même à son ghetto intellectuel, prouvant ainsi la supériorité de l'esprit sur la chair».

Pour ma part, je ne vois dans ces quelques pensées d'Hitler, qu'une rigoureuse analyse scientifique et qu'une parfaite compréhension biologique, dénonçant l'importance de l'hérédité comportementale.

Par ces quelques citations historiques qui ne portent que sur la période postérieure à Jésus-Christ, et auxquelles nous pourrions en ajouter d'autres, une multitude d'autres, ce qui ne deviendrait qu'une énumération oiseuse et fastidieuse, les lecteurs peuvent déjà se rendre compte que partout et toujours, et dans les milieux les plus divers, les Juifs se firent toujours détester. Et si je manque de citations historiques pour la période antérieure à la venue du Christ, les faits nous prouvent cependant que ce peuple se fit détester dès

son apparition dans le vaste « Croissant fertile » par tous les autres peuples qui l'ont rencontré, qu'ils soient égyptiens, philistins, babyloniens, ou même par de purs Sémites comme eux, comme le démontre le comportement des Assyriens et des Cananéens à leur égard.

Mais, me rétorqueront certains :

« Il existe aussi des gens, et même parfois des Indo-Européens qui les aiment, eux, les Juifs ».

C'est vrai, mais il faut faire une distinction entre ceux-là. En effet, il y a d'abord tous ceux qui se sentent attirés par le Juif, par ses manières commerçantes, par ses réussites financières, par sa façon d'être, par son parler imagé, bref, par tout son comportement. Ceux-là, ne peuvent être que des individus fortement sémitisés : des Juifs synthétiques en quelque sorte.

Mais parmi ceux qui les aiment, il existe aussi une autre catégorie : celle de ceux qui se font un devoir de les aimer, par ce qu'ils ont « souffert » et parce qu'on les « persécute ». Ce sont toujours de braves gens idéalistes et peu instruits, dont le manque d'intelligence et d'instruction ne leur permet pas d'analyser, en toute objectivité, les mensonges des Juifs. Ce sont les éternels bernés qui croient encore à la fable de la diaspora provoquée par les méchants Romains, ou à celle des pogroms provoqués régulièrement par de méchants cosaques envieux, ou même à celle des six millions assassinés « sans résister », par de méchants hitlériens ; cela, alors que toute l'histoire de ce peuple hébreu nous l'a toujours montré comme prompt à la révolte et à la résistance armée ! Ce que ces braves gens qui les aiment n'ont pas encore compris, c'est le terrorisme intellectuel et les mensonges que font régner les Juifs et leurs porte-parole sémitisés. Or ces mensonges, dont certains remontent à l'antiquité, ont souvent la vie très dure, comme je l'expliquerai dans le quatrième livre de cet ouvrage.

Signalons encore ceux qui les aiment par intérêt, étant donné les avantages qu'ils en retirent, alors même qu'ils connaissent pertinemment leur rôle destructeur et pourrisseur des sociétés, ainsi que ceux qui les aiment par haine de leur propre communauté.

Ajoutons enfin ceux qui se forcent à les aimer ou au moins font semblant, à cause des lois liberticides actuelles ; car l'inquisition renaît sous la forme du « dogme de l'holocauste » nécessaire à l'implantation du Mondialisme.

L'éthique particulière des Juifs est à rechercher dans leur génétique comportementale.

Faisant partie de la grande race négroïde et, dans cette dernière, de la branche sémite, ils possédaient déjà certaines caractéristiques que l'on retrouve chez tous les Sémites et chez tous les Négroïdes ; comme, par exemple, l'absence de tout sentiment et de toute notion de beauté : l'art juif, c'est Picasso ou Chagal, les horribles buildings de béton, les statues informes et allégoriques qui encombrant nos cités et les enlaidissent. Tout comme l'art nègre réside dans l'horreur des statues difformes, l'art sémite cultive l'allégorie et l'irréel, susceptibles bien souvent d'engendrer la terreur.

Du négroïde, il possède le goût du verbiage inutile et allégorique ; comme lui, il est bercé par la magie rythmique du verbe. Pour lui, le verbe et le symbole sont plus importants que l'acte. Son fanatisme est tout entier attaché à son comportement religieux, fait de soumission à un dieu de terreur omnipotent. Le Juif, comme le Nègre, et comme le Sémite en général doit craindre pour aimer et admirer.

L'obsession sexuelle des Juifs est typiquement négroïde ; de même que leur goût des harems, de la femme-objet voilée et de la prostitution sacrée, sont, eux, typiquement sémites. L'abus de pouvoir, le manque de charité vis-à-vis du faible et du vaincu, de même que le goût du meurtre et de la torture, sont, eux aussi, des comportements typiques de la grande race négroïde.

Naturellement, comme le pensait déjà Hitler, nous avons affaire à **une race essentiellement mentale et comportementale** ; or, comme je l'ai démontré dans le second livre, traitant de la génétique, ces comportements peuvent se dissocier de la génétique et des hérédités physique et physiologique. C'est ainsi qu'une partie des Juifs actuels peuvent être d'origine mongoloïde comme les Khazars, ou même posséder une importante proportion de sang caucasoïde, pour nombre d'entre eux, en provenance de Russie (suite, par exemple, à des viols perpétrés par des cosaques). Mais leur comportement, quelle que soit leur origine, s'assimilera toujours à celui des Sémites et des Négroïdes, bref, à celui de l'humanité la plus primitive et la plus éloignée de l'humain.

Lors de la guerre de 1982, menée par les Juifs d'Israël contre les Palestiniens du Liban, guerre baptisée « *Paix en Galilée* », le plus grand reproche fait à l'armée israélienne, diffusé très modestement par les media, fut de torturer, puis de tuer les prisonniers de guerre et de massacrer inutilement les populations civiles. C'est ainsi

que l'on put voir, sur les écrans de télévision, des grues élévatrices soulever des filets pleins de Palestiniens, agglutinés comme du bétail et transbordés de cette façon dans des véhicules. Ces scènes de bestialité n'engendrèrent que très peu de contestations parmi les commentateurs. Ah, si des SS avaient agi de même avec des Juifs, quels cris d'indignation n'aurait-on pas entendu ! Déjà à cette époque, filtraient de-ci, de-là, des descriptions de tortures pratiquées par le Mossad (Service de renseignements d'Israël) : la gégène (dynamo), si chère à l'armée française, s'y retrouvait, de même que la baignoire, les coups et autres joyusetés. Admettons que, pour obtenir des renseignements rapides et exploitables, il faille en passer par-là ; mais alors, pourquoi critiquer la Gestapo ? L'armée israélienne la vaut amplement. Ou bien les Juifs sont-ils au-dessus des lois morales et internationales, et peuvent-ils se permettre sans vergogne ce qu'ils refusent aux autres ? Et ces tortures ne se limitèrent pas à des cas isolés, pratiqués uniquement dans les services de renseignements. En effet, au début de l'année 1988, lors de la révolte des jeunes palestiniens, dans les territoires indument occupés et annexés par l'armée israélienne (comme Ramala, la bande de Gaza, etc.), l'on arma les soldats juifs de gourdins en bois dur et de balles réelles contre une population uniquement armée de cailloux. Et, les médecins des hôpitaux, rapidement débordés, constatèrent une fréquence à 100% de membres brisés. Il fallut une émission télévisée, où l'on put voir des soldats israéliens enterrer vivants de jeunes palestiniens et briser **volontairement** bras et jambes à coups de pierres et de gourdins à des gamins prisonniers, pour enfin entendre les media crier au scandale. Et encore ces « guerriers » d'un genre nouveau ne furent-ils punis que de deux jours d'arrêts, pour être libérés ensuite (pour ces actes de bravoure juive, sans doute).

Le haut commandement israélien clama, hypocritement, n'avoir pas voulu ces brutalités. Comme s'il ne fût pas conscient, dès le début, qu'en distribuant des gourdins en bois dur, ce n'était pas pour casser des membres. Or **jamais**, les SS tant décriés ne manifestèrent autant de cruauté envers les Juifs. Je défie n'importe quel Juif d'Auschwitz de venir me montrer les séquelles de bastonnades aussi cruelles.

Quant aux fameuses « *chambres à gaz* », dont on nous rabâche les oreilles depuis plus de cinquante ans, elles sont en train de « *s'envoler en fumée* » grâce aux études sérieuses et incontestables des historiens révisionnistes, comme l'Américain Arthur Butz,

l'Anglais David Irving, l'Italien Carlo Mattogno, l'Américain Max Weber et les Français Paul Rassinier, Robert Faurisson et Henri Roques, pour ne citer que les principaux⁽⁵⁾. Il existe tellement de contradictions dans les « témoignages » de l'holocauste que plus aucun historien **sérieux** n'oserait s'aventurer à essayer de démontrer son existence. Cet énorme **MENSONGE, IMPOSÉ par les vainqueurs juifs et américains** de la seconde guerre mondiale, avait le but inavouable de :

5). Lire, à ce sujet, les « *Annales d'histoire révisionniste* » et « *Études révisionnistes* » de Robert Faurisson, « *The hoax of the twentieth century* » de A. R. Butz, « *Le Mythe d'Auschwitz* » de Wilhelm Stäglich, de même que les livres de Paul Rassinier. En outre, en 1988, le procès fait à Erms Zündel, à Toronto (Canada), permit de connaître le rapport Leuchter (spécialiste des chambres à gaz d'exécution, dans les prisons américaines). Ce rapport prouve et démontre l'IMPOSSIBILITÉ du gazage des Juifs à Auschwitz, Birkenau, Majdanek et autres lieux. Que les Allemands aient tué des Juifs, c'est certain. Encore s'agissait-il, dans la plupart des cas, de Juifs communistes, comme le groupe terroriste Manouchian, ou comme les « commissaires politiques » partisans russes. Notons aussi que les troupes allemandes furent souvent très étonnées de constater que 24 heures avant leur arrivée, dans de nombreux villages russes, la population locale s'était bien souvent chargée de massacrer ses Juifs qui les avaient fait souffrir durant vingt-cinq ans. Mais que les Allemands d'Hitler aient programmé l'élimination **SYSTÉMATIQUE** des Juifs, cela reste encore à démontrer. Et jusqu'ici, aucune preuve scientifique valable n'a pu être fournie. Nous sommes **OBLIGÉS** de croire des « témoignages vécus », pour la plupart rocambolesques, car, soit contradictoires, soit d'une exagération tellement folle, qu'ils en deviennent impossibles. Alors, dans divers pays, au lieu d'accepter un débat public, franc et honnête, entre exterminationnistes et révisionnistes, on **IMPOSE** à la population l'acceptation du **DOGME** de l'**HOLOCAUSTE**, sous peine de prison, d'amendes importantes, de perte d'emploi (comme pour Leuchter) et parfois de peine de mort, sous forme d'assassinats programmés, réalisés par les voyous armés des milices juives, du Mossad ou de la LICRA. C'est l'atteinte la plus grave à la liberté de pensée et à la liberté d'expression, pourtant toutes deux inscrites dans la « *Charte des Droits de l'Homme* » ; charte que défendent, soi-disant, les bonnes consciences démocrates. Cette atteinte grave aux « Droits de l'Homme », véritable déni de justice, nous prouve que ces fameux **DROITS** ne sont qu'un prétexte pour nous imposer « certaines idées » mondialistes, et que les « grands démocrates » du XX^e siècle sont les dignes successeurs de Torquemada, ce Juif converti qui réglementa l'Inquisition. Il est grand temps que les peuples dits « libres et démocratiques » se ressaisissent et exigent l'abrogation de ces lois scélérates (dites, selon les pays : Lois Gayssot, Moureaux, antidénigrement, article 261bis, etc.), s'ils ne veulent pas tomber dans le pire des esclavages.

1. – Justifier leurs propres crimes, à savoir les bombardements aveugles de populations civiles sans défense, les bombes atomiques, les massacres divers (lire « *Peuple martyr, peuple élu* »), les déportations, etc.
2. – De soutirer à l'Allemagne vaincue d'énormes dommages de guerre. Mais aussi d'en soutirer aux USA et à bien d'autres pays, soit par compassion, soit pour leur pseudo-participation.
3. – Et surtout, de rejouer à l'échelle mondiale le coup du Rédempteur qui a si bien marché, il y a deux mille ans.

En effet, les Juifs créèrent un rédempteur à partir d'un bandit zélote, nommé Jésus de Gamala, afin de détruire l'empire romain et d'en retirer de substantiels bénéfices, en faveur de leur **race élue**.

Même si le montage ne fut pas parfaitement à leur avantage, il leur permit cependant de détruire l'empire, l'ordre et la culture romaines, profitant des siècles d'instabilité qui suivirent, pour peaufiner leurs fructueux commerces (des esclaves, entre autres). Actuellement, la Rédemption ne se fait plus à l'échelle locale de l'empire romain, mais bien à l'échelle mondiale.

Ce n'est plus UN Juif qui a souffert pour « sauver » l'humanité, mais TOUT le peuple juif. Ce qui lui permet de revendiquer TOUS les droits, de se situer au-dessus des lois et de la morale et d'imposer au monde entier sa propre culture mercantile, verbeuse et hédoniste.

Cette nouvelle religion, dite de « l'holocauste », qui cherche à s'imposer comme la religion officielle et unique du système démocratique-économique mondial, possède même déjà ses dogmes.

En effet, qui ose mettre en doute l'holocauste est excommunié comme hérétique, rejeté des sociétés bien-pensantes, tracassé dans ses activités professionnelles, menacé de mort, anonymement lapidé parfois (voyez, à ce sujet, la mésaventure du député Le Pen, en France), ou même parfois réellement assassiné, comme l'historien François Duprat.

Chez les Juifs, certaines de leurs tendances comportementales héréditaires s'aggravèrent encore sous l'influence du mode de vie particulier que pratiquèrent les tribus hébraïques, dès leur origine. En effet, nous venons de voir que, dès leur apparition, les Hébreux pratiquèrent exclusivement le commerce et le trafic. De là, naquit, chez eux, l'absence d'honneur et l'absence du respect de la parole donnée et du serment.

Alfred Rosenberg reconnaissait que l'idée d'honneur prenait ses racines dans le territoire et le sol qu'habite un peuple. Et, ajoutait-il, le judaïsme comme le christianisme n'ont pas de terre propre ; ils ignorent, de ce fait, le sentiment d'honneur. À cette constatation, nous devons cependant ajouter le correctif suivant : les peuples indo-européens furent en effet eux aussi nomades, mais, au contraire des Juifs, ils ont exacerbé ce sentiment de l'honneur : d'abord, parce qu'ils ne possédaient pas héréditairement, au départ, de tendances négatives à ce sujet, mais aussi parce qu'en outre, leur nomadisme s'accompagnait d'un élevage intensif, donc d'un sens du travail personnel et de la propriété que les commerçants juifs, habitués à tout troquer et à tout échanger, ne possédaient pas.

Le nomadisme juif, uniquement commercial, associé à leur vocation cosmopolite, a développé chez eux le goût du parasitisme. Citons encore Alfred Rosenberg :

« C'est l'activité parasitaire qui constitue l'unité du peuple juif. Et le parasite a son mythe : celui du peuple élu.

« Constituer, comme le veulent les Sionistes, un État juif en Palestine, c'est mettre Israël sur le même plan que les autres nations, alors que les Juifs orthodoxes se considèrent comme au-dessus des nations (thèse de Buber). L'espoir mondial du peuple élu, n'est pas de vivre sur lui-même, mais aux dépens de toutes les autres nations ».

Ces quelques phrases, écrites depuis plus de cinquante ans, furent réellement prophétiques, puisque nous voyons actuellement les Juifs de la diaspora refuser de retourner en Israël, dans ce pays qu'ils choisirent pour sa situation commerciale idéale, au point de jonction de trois continents, mais aussi et surtout celui de toutes les voies d'approvisionnement pétrolières.

De ce goût au parasitisme naquit aussi chez eux le besoin du désordre social. Car, le champignon parasite ne peut pousser à l'aise que sur le fumier social.

D'autant plus qu'en période de perturbation et d'effervescence sociale, l'étranger qu'il était, passait inaperçu. De là son goût pour la destruction de la propriété, qui n'est que du travail accumulé. Le Juif ne possède jamais de propriété, il n'a que des biens concentrés sous forme rapidement mobilisable, comme de l'or, des pierres précieuses ou, au maximum, des titres spéculatifs. C'est pour cette raison que tous les gouvernements qui sont sous sa coupe s'ingénient

à surtaxer la propriété, sans trop toucher aux biens spéculatifs et mercantiles. En outre, les Juifs ont compris que **ce n'est pas la possession d'un bien ou de l'argent qui compte réellement, mais la possibilité d'en jouir**. Le banquier ne possède pas l'argent que les épargnants ont placé dans ses coffres, mais c'est lui seul qui en jouit et en dispose à sa guise. En utilisant ces biens à son seul profit, il en laisse quelques miettes, un petit pourcentage, aux imbéciles qui lui ont confié leur capital et qui vivent chichement ensuite du petit intérêt qu'il accepte de leur allouer pour mieux les tromper. Le vrai maître de tous ces biens, c'est lui seul.

Pour tous ceux qui ne seraient pas encore convaincu de la nuisance de ce peuple mégalomane, reproduisons ici ces quelques citations du Talmud, recueil des lois hébraïques qui sont encore, de nos jours, enseignées aux enfants juifs, dans toutes les synagogues du monde, en plein XX^e siècle :

1. – Tous les peuples de la terre seront enchaînés au trône d'Israël à la suite d'une guerre mondiale atroce, où les trois quarts des populations seront éliminés.
2. – Nous ordonnons que tout Juif maudisse trois fois par jour, tout le peuple chrétien, et prie Dieu de l'exterminer avec ses rois et ses princes.
3. – C'est un commandement pour tout Juif de s'efforcer d'anéantir tout ce qui touche à l'Église chrétienne et ceux qui la servent.
4. – Le Juif, qui viole ou corrompt une non-juive et même la tue, doit être absous en justice, parce qu'il n'a fait de mal qu'à une jument.
5. – La Terre est le paradis des Juifs, où ils peuvent tout se permettre.
6. – Il faut étrangler le meilleur des Chrétiens (entendez par là, des Indo-Européens), car celui qui répand le sang des impies offre un sacrifice agréable à Yahvé.
7. – Les Juifs sont la substance même de Dieu, et les non-Juifs ne sont que la semence du bétail.
8. – Dieu donna toute puissance aux Juifs sur les biens et sur le sang de tous les peuples.
9. – Les non-Juifs ont été créés pour servir les Juifs, jours et nuits.
10. – Ni promesse, ni serment n'oblige le Juif à l'égard des Goym.

11. – Les Juifs sont des hommes et les autres nations ne sont que des variétés d'animaux(6).

12. – Etc.. Lire, à ce sujet, « *La Globalisation* » par N. C Doyto.

Mais est-il besoin d'encore en rajouter à cette longue liste, qui ne peut en devenir que fastidieuse. Le Blanc qui lit ce livre et qui n'a pas encore compris, ne comprendra jamais. S'il doute encore de la nuisance de cette ethnie, pour l'ensemble des humains et pour les Indo-Européens en particulier, je lui conseille de lire les principales dispositions des « *Protocoles des Sages de Sion* ». Rien n'est plus revigorant que cette lecture, pour un Aryen. Elle vaut toutes les prières du monde pour notre salut.

Voici, en résumé, l'ensemble des mesures proposées par ces fameux « Protocoles » qui, rappelons-le, furent réactivés en août 1897, lors du 1^{er} congrès sioniste, à Bâle. Les Juifs prétendirent (et prétendent toujours) que c'était un faux fabriqué par l'Okhrana, la police politique tsariste. Ils portèrent plainte contre des Suisses, qui avaient diffusé les « Protocoles » vers 1933, dans leur patrie. Un grand procès, qui s'ouvrit en 1933, à Berne, se termina en 1937, **en appel**, le tribunal concluant à « **l'impossibilité de prouver qu'ils étaient faux** ». D'ailleurs, en constatant ce qu'est devenu le monde en l'an 2000, nous pouvons dire que le soi-disant « faussaire », qui aurait écrit ce texte avant 1897, était un véritable génie doué d'une vision de pythonisse, tant les événements ultérieurs lui donnèrent raison. Mais, voici le résumé de ces « Protocoles » :

- *Encourager le luxe effréné, les modes fantastiques, les dépenses folles ; éliminer graduellement la faculté de jouir des choses saines et simples...*
- *Distraire les masses par les amusements populaires, les jeux, les compétitions sportives, etc. Donc amuser le peuple pour l'empêcher de penser.*
- *Empoisonner l'esprit par des théories néfastes ; ruiner le système nerveux par le vacarme incessant et affaiblir les corps par l'inoculation de diverses maladies.*
- *Créer un mécontentement universel et provoquer la haine et la méfiance entre les classes sociales.*
- *Dépouiller l'aristocratie de ses terres, en la grevant d'impôts, et en la forçant à contracter des dettes.*
- *Substituer les brasseurs d'affaires aux gens de race et établir partout le culte du veau d'or.*

6). Extrait du livre intitulé « *Le Juif talmudiste* », par l'Abbé Maximilien de Lamarque. Éditions « La voix des nations », 1935, Bruxelles.

- *Envenimer les relations entre patrons et ouvriers par des grèves, et éliminer ainsi toute possibilité de bons rapports, d'où résulterait une coopération fructueuse.*
- *Démoraliser les classes supérieures par tous les moyens et provoquer la fureur des masses par la vue des turpitudes et des stupidités commises par les riches.*
- *Permettre à l'industrie d'épuiser l'agriculture, et graduellement transformer l'industrie en folles spéculations.*
- *Encourager toutes sortes d'utopies, afin d'égarer le peuple dans un labyrinthe d'idées impraticables.*
- *Augmenter les salaires sans bénéfice aucun pour les ouvriers, vu la majoration simultanée du coût de la vie.*
- *Faire surgir des « incidents » provoquant des suspicions internationales. Donc envenimer les antagonismes entre les peuples et faire éclore la haine, ce qui amènera à multiplier les armements ruineux.*
- *Accorder le suffrage universel, afin que les destinées des nations soient confiées à des gens sans éducation.*
- *Renverser toutes les monarchies et établir partout des républiques.*
- *Intriguer pour que les postes de commandes soient confiés à des personnages ayant à cacher quelques secrets inavouables, afin de pouvoir les dominer par la crainte d'un scandale.*
- *Abolir graduellement toute forme de constitution, afin d'y substituer le despotisme absolu du communisme.*
- *Organiser de vastes monopoles, dans lesquels sombreront toutes les fortunes, lorsque sonnera l'heure de la crise politique.*
- *Détruire toute stabilité financière, multiplier les crises économiques et préparer la banqueroute universelle ; arrêter les rouages de l'industrie ; faire crouler toutes les valeurs ; concentrer tout l'or du monde dans certaines mains ; laisser des capitaux énormes en stagnation absolue ; à un moment donné, suspendre tout crédit et provoquer la panique.*
- *Préparer l'agonie des États, épuiser l'humanité par la souffrance, les angoisses et les privations, car la faim crée des esclaves. Utiliser et monopoliser tous les moyens de propagande entre nos mains pour répandre sur le monde NOTRE VÉRITÉ, etc.*

Je pense que tout ceci concorde admirablement avec les événements mondiaux en cours et justifie l'antisémitisme des plus clairvoyants.

Rappelons, pour finir, les paroles d'un Juif nommé Blumenthal, qui écrivit, dans le numéro 57 du « *Judisk Tidskrift* » de 1929 :

« Notre race a donné au monde un nouveau prophète, mais il a deux visages et porte deux noms ; d'un côté il s'appelle Rothschild, chef des grands capitalistes, et de l'autre Karl Marx, l'apôtre des ennemis du capitalisme. Ainsi, nous pourrions dominer les Goyim ».

À la lecture des *Protocoles des Sages de Sion* et devant le constat de l'enseignement, encore prodigué à l'heure actuelle, aux jeunes Juifs dans les synagogues, on reste pantois et incrédule. Est-il possible que tant de haine et tant de turpitudes puissent encore exister ? Est-il possible qu'un plan d'asservissement de l'humanité soit aussi systématiquement suivi depuis plus de deux millénaires ? Et cependant, au vu du monde actuel, n'est-il pas pratiquement réalisé ? À l'heure actuelle, dans le monde entier, et principalement dans les pays développés d'Occident, l'ensemble de la culture est enjuivé et le mercantilisme est roi ; l'argent est la valeur suprême. Comment en est-on arrivé là, dans des pays où, il y a moins de cent ans, la culture était encore indo-européenne ou au moins catholique (et non chrétienne). C'est tout simplement parce que le « nazisme » a servi de prétexte pour donner aux Juifs et à leurs collaborateurs chrétiens et francs-maçons, la mainmise sur tous les organes de direction des « démocraties ». À savoir :

1. – Pratiquement toute la haute finance, les banques et les multinationales concentrées en trusts.
2. – Toutes les places de commande dans les cabinets ministériels, dans les partis politiques et dans les syndicats ; ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'il s'avère impossible de faire, dans ces milieux, un recensement basé sur l'origine raciale et confessionnelle de tous ces dirigeants, sans compter la « terreur intellectuelle » qui classerait comme « infâme nazi », quiconque proposerait un tel recensement.
3. – La grande majorité des « media » : la presse, la presse télévisée, les milieux de l'édition, le cinéma et la majorité des organes de publicité. Leur puissance est telle, que les Russes soviétiques ne sont devenus réellement les méchants ennemis de l'humanité, qu'à partir du moment où ils recommencèrent à tracasser les Juifs et à les empêcher de tout se permettre. Ils resteront, naturellement, toujours moins méchants que les affreux « nazis », car il ne faut pas oublier que le marxisme reste une création et une culture juives, du moins à son origine.

phrase provocatrice, reprise par la revue «Éléments» de juin 1982, appuie la thèse de la véracité des «Protocoles».

Autre exemple : l'écrivain Bernard-Henry Lévy, affirme :

« Au regard de l'histoire, tout se passe comme si les catholiques, ces missionnaires impénitents, arpenteurs infatigables des terres et des âmes païennes, avaient pour tâche de préparer le cadre historique et presque séculier, où les saintes valeurs juives, pieusement gravées, en attendant, aux éternelles tables de la Loi, pourront un jour s'éployer » (écrit dans «Le Matin» du 23 mars 1982).

Et que dire des propos haineux prononcés dans les réunions et dans les périodiques de la LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme). Mais, il serait oiseux de citer tout ce qui se publie dans ce genre à longueur d'année.

Le phénomène juif n'est pas un problème racial physique, bien que les Juifs fassent tout pour nous le faire accroître. Car, c'est si vilain d'être raciste et si difficilement défendable depuis l'existence de Hitler et de son racisme, que l'on veut nous le faire passer pour caricatural (rappelez-vous «Le testament politique de Hitler», que j'ai cité plus haut). Or, ce ne sont ni son nez, ni ses papillotes, ni sa barbe crasseuse, ni son odeur, ni sa lévite qui nous rendent les Juifs insupportables : c'est leur comportement et leur culture que nous ne pouvons supporter, leur mercantilisme malhonnête et leur culte du veau d'or, leur verbiage stérile et fanatique et leur manque total d'éthique. Le Juif représente à lui seul la meilleure démonstration de la thèse de mes livres, à savoir, l'importance de l'hérédité comportementale, spirituelle et intellectuelle.

Car, n'oublions pas que le terme de «juif» désigne actuellement plus un comportement social et ses lois, plus une culture et une mentalité, qu'un phénomène purement racial physique, comme l'entendaient les racistes du début du siècle.

Aux Juifs sémites des origines s'est adjoint l'ensemble des Juifs d'origine indo-européenne. Ce sont les Juifs ashkénazes par opposition aux Juifs séfarades, sémites qui, eux, sont originaires principalement d'Espagne et d'Afrique du Nord. Les Ashkénazes sont juifs de religion et de comportement, mais bien souvent d'apparence physique blanche ou indo-européenne. Ils proviennent principalement des tribus slaves «Khazares» converties au judaïsme vers l'an 900 et quelque peu mélangées à des Touraniens (des Turcs principalement).

Dans l'État d'Israël actuel, cette opposition entre Séfarades et Ashkénazes est telle que ces derniers y constituent le parti travailliste socialo-communisant, tandis que les Séfarades sont les intégristes qui suivent Menahem Begin, Benjamin Nethanyaou ou Ariel Sharon. Mais pour tous, le Talmud et la Torah servent de Bible et de loi.



CHAPITRE XI

LES PEUPLES DES GRANDES INVASIONS

Définissons tout d'abord ce que l'on a coutume d'appeler les grandes invasions. Il s'agit naturellement de celles qui déferlèrent sur le monde civilisé de l'époque, ou du moins sur le seul qui se considérait comme tel, c'est-à-dire l'empire romain. À ce point de vue, l'an 406 est considéré comme crucial pour l'histoire de l'Europe. En effet, ce fut le 31 décembre de cette année, lors d'un hiver particulièrement rigoureux, que plusieurs tribus germaniques, associées à quelques Iraniens des steppes, traversèrent le Rhin, entièrement pris par les glaces, et vinrent envahir la Gaule. Les tribus, qui passèrent ainsi à pieds secs aux environs de Mayence, étaient principalement constituées de Vandales, de Burgondes (branche du peuple vandale), de Suèves, d'Alains et de Francs ripuaires.

Elles émigraient brusquement vers l'Ouest, attirées par les riches terres cultivées de Gaule, mais aussi et surtout sous la pression d'autres tribus germaniques, appelées Wisigoths, Ostrogoths, Longobards et Saxons, elles-mêmes quelques peu bousculées par des tribus slaves, finno-ougriennes, baltes et magyares ; toutes étaient refoulées vers l'Ouest sous la pression des Huns occidentaux, qui, rappelons-le, étaient passés à l'Ouest de la Volga, en l'an 375, à la suite de leur grand chef Balamber et de sa « horde noire ». Ces Huns occidentaux, qui faisaient partie du vaste ensemble des tribus appelées « Iraniens des steppes », étaient eux-mêmes de purs indo-européens. Ils avaient été bousculés vers l'Occident

par d'autres tribus hunniques, appelées « Huns hephtalites », qui venaient de la Dzoungarie, où ils s'étaient très peu mongolisés au contact des Chinois, des Mongols et des Paléosibériens du Nord de la Sibérie. Les Hephtalites ne suivront pas le même chemin que les Huns occidentaux ; ils descendront en Sogdiane, en Bactriane, au Turkestan, en Iran, à Kaboul et en Inde, où ils finiront par se fixer dans l'ancien empire kushana.

À en croire les textes indiens de l'époque, lors de leur arrivée en Inde, les Hephtalites n'étaient même pas mongolisés ; mais, une fois là, ils se fondront entièrement dans la masse indienne locale constituée elle-même d'un important fond négroïde, qu'avait colonisée une minorité caucasoïde blanche, venue du Croissant fertile durant le Néolithique et le Chalcolithique régional ; vague caucasoïde suivie, elle aussi, par une nouvelle vague minoritaire blanche d'Indo-Européens appelés « Brahmanes », eux-mêmes suivis par divers Iraniens des steppes dont les Hephtalites formaient la dernière vague.

Pour bien situer les différents peuples qui vont maintenant entrer en scène, rappelons que, vers l'an 270, soit cent ans environ avant la mise en branle des Huns, la situation dans les steppes qui bordaient l'Empire romain était la suivante :

- des Alains, membres de la confédération indo-européenne « sarmate » occupaient le Terek et le Kouban ; les Huns iraniens étaient encore à l'Est de la Volga ; les Germains ostrogoths vivaient entre le Don et le Dniestr, les Wisigoths entre le Dniestr et le Danube, et les Gépides, les Hérules et les Bastarnes, eux aussi tous d'origine germanique, se localisaient en Dacie, entre le Danube et les limes romains.

Toutes ces tribus germaniques, ou plus exactement « germano-scandinaves » avaient vu le jour, dans la nuit des temps historiques, dans la zone berceau de tous les peuples « aryas ». Or, en sanskrit, « aryas » signifie montagnards ; ce qui revient à dire que l'origine de ces peuples (ou du moins de la partie brahmanique de ceux-ci) se situe dans les monts Pamir, dans l'Indoukouch et dans les hautes vallées de l'Himalaya.

De là, ces Aryas se répandirent dans toutes les directions, certaines tribus séjournant assez longtemps dans les monts Caucase, où quelques historiens situent encore, à tort, leur berceau, d'autres se répandant dans les steppes pour y subsister de nombreux siècles, mélangés aux cavaliers indo-européens d'origine steppique.

À l'heure actuelle, l'on recommence à étudier les auteurs anciens avec beaucoup plus de sérieux, en évitant les « interprétations chrétiennes » de leurs textes.

L'on s'aperçoit alors que Jordanès (aussi appelé parfois Jornandès), l'historien goth, de même que Cassiodore, nous disent que l'ensemble des peuples goths (donc des Germano-Scandinaves) ne séjournèrent qu'environ quatre cents ans en Scandinavie. Avant cela, ils faisaient partie de ces peuples cavaliers qui, comme les Alains et les Sarmates, nomadisaient dans les steppes infinies, de la Chine à la Thrace et à la puszta hongroise. Jordanès nous rappelle, qu'entre eux, ils ne s'appelaient pas Goths, mais « Gètes ».

Or, l'écrivain grec Orose nous dit que Télèphe, roi des Gètes de Mésie, figurait au siège de Troie. Cela fait remonter à - 1 200 ans, la présence de tribus Gètes dans les Balkans. Hérodote, vers - 500 ans, Strabon, vers - 100 ans, et même Tacite, vers l'an 100, situent ces diverses tribus gètes qu'ils nomment respectivement Sargètes, Thyssogètes, Hippogètes, Tyrogètes (Gètes du fleuve Tyros ou Dniestr) et Massagètes (tribu mère des Gètes). D'après eux, toutes ces tribus bivouaquaient autour de la mer Caspienne, en Ukraine, en Crimée, en Thrace, au Kurdistan, certaines s'aventurant même jusqu'en Palestine, où elles devinrent les terribles Gog et Magog de la Bible. Le prophète Ézéchiël signale que ces étrangers s'attribuaient le nom de « Gètes », car, dans leur langue, les « Jettes » représentaient la classe des héros, mi-hommes, mi-dieux, les fils des Ases (c'est-à-dire des Goths).

Ce seront ces Gètes-Goths, païens et religieux par excellence, qui fourniront à tous les peuples germaniques et germano-scandinaves la richesse de leur livre religieux, les « *Edda* », et de leur mythologie païenne. Mais, vers l'an 50 après Jésus-Christ, ces Goths à l'âme toujours nomade, refluèrent vers leurs steppes d'origine ; mais cette fois, ils étaient intimement mélangés aux anciennes populations scandinaves, celtes et esterbölliennes.

Durant ce « *Drang nach Osten* », ils séjournèrent un temps en Pologne et dans les pays Baltes, suffisamment longtemps pour y imprégner les populations de leur sang et de leur paganisme.

En l'an 406, la horde noire hunnique est sur le Danube. Elle y soumet Ostrogoths, Gépides et Hérules et bouscule les Wisigoths vers la Dalmatie, l'Illyrie et la Thrace, ces derniers refusant de reconnaître la suzeraineté des Huns et de rentrer dans leur confédération. C'est cette poussée hunnique vers l'Occident qui va bousculer en cascade, dans la même direction, les diverses tribus

germaniques d'Europe. Mais avant d'étudier les migrations des principales d'entre elles, notons encore que si les grandes invasions sont toujours considérées comme ayant débuté lors de cet hiver de l'an 406, elles avaient en réalité commencé beaucoup plus tôt.

En effet, déjà vers l'an 300, l'empire romain était en complète déliquescence, décimé en de nombreux endroits par le manque d'hygiène et par les épidémies de peste, dépeuplé aussi par les impôts outranciers et par les révoltes bagaudes. Et, par petits paquets, des tribus germaniques passaient le Rhin et venaient s'installer dans le vide créé.

Les Romains acceptaient de les fixer sur les terres abandonnées de Gaule, en leur demandant en contrepartie de se transformer en gardiens des limes de l'empire.

Le grand empereur Julien, cet homme très pieux, que l'on qualifie encore d'apostat, parce qu'il avait démontré et démonté l'ignoble mensonge des origines judéo-chrétiennes, installa lui-même, vers l'an 340, des Francs ripuaires en Alsace et en Lorraine, des Francs saliens en Belgique et dans le Nord de la France, et d'autres francs ripuaires, les Bructères, en Hesse : ces derniers formeront la base du peuple hessois.

À tout seigneur, tout honneur ; étudions d'abord les meilleurs de ces **Germano-Scandinaves**, ceux qui conservèrent le mieux leurs caractéristiques mentales et comportementales originelles, ceux que l'on nomme **Wisigoths** ou parfois « Tervinges ». Descendus en Biélorussie et en Ukraine, vers l'an 50, ils constituent un véritable empire entre Dniestr et Danube, jusqu'au début du IV^e siècle après Jésus-Christ. C'est vers cette époque que certains d'entre eux sont convertis à « l'arianisme » par l'évêque Ulphilas. Pour cette raison, on les qualifie parfois d'ariens, car ils furent de religion arienne, alors qu'ils étaient, en outre, « Aryens », c'est-à-dire d'origine indo-européenne.

Cette hérésie arienne fut la première et au fond la plus importante de toutes celles qui vont, à intervalles réguliers, saper les bases de la religion chrétienne. Imaginée par le moine Arius, elle correspond à une tentative de concilier le bon sens païen avec les fables ésotériques sémites, en éliminant de la Bible tout ce qui est par trop fantastique et par trop dogmatique ; comme, par exemple, un homme, fils de Dieu ; le mythe de l'immaculée conception ; ou même l'impossibilité biologique des trois personnes totalisées en une seule.

D'ailleurs, ce trois en un n'est qu'une formule ésotérique qui puise ses racines dans le pythagorisme, pour qui l'univers entier et chaque chose dont il est composé, sont déterminés par le nombre trois. En un mot, comme l'écrit W. Déonna :

« Le nombre trois est universel dans les religions, les mythes, les légendes, les rites, la magie, les superstitions, les usages profanes et les représentations figurées. Ce chiffre trois a le caractère d'un superlatif, comme dans l'épithète donnée à Ptolémée Épiphane : le seigneur trois fois gracieux ».

Ce bon sens païen, extériorisé pour la première fois dans l'arianisme (en dehors du paganisme originel) aura la vie dure et va même influencer plus tard Mahomet.

Arius, ce prêtre d'Alexandrie, qui interprétait en Indo-Européen les Saintes Écritures, va rallier à sa thèse de nombreux évêques, comme par exemple, Eusèbe de Nicomédie et ce fameux Ulfilas, qui partira plus tard évangéliser les Goths. Mais, en l'an 325, le concile de Nicée condamne l'arianisme, au profit de la thèse classique des évêques d'Occident, qui sont conduit par l'évêque Ose (Ossius), légat du pape et ami de l'empereur Constantin.

Arius fut condamné au concile de Nicée pour avoir refusé l'a-priori dogmatique de la « trinité consubstantielle ». Le raisonnement d'Arius fut le suivant :

« Dans les quatre Évangiles, le fils est subordonné au Père. Cette subordination prend un sens absolu qui détruit l'égalité des personnes de la Trinité. Si le fils est subordonné au Père, il n'est pas absolument Dieu, par conséquent, il ne possède pas tout ce que le Père a ; ce qui revient à dire qu'il n'est pas égal au Père. Ne lui étant pas égal, il n'est pas de la même essence ; car s'il possédait l'essence divine, cette essence étant parfaite, il devrait être parfait lui-même, et il y aurait deux dieux égaux en tout, ce qui est polythéiste. D'autre part, la substance divine étant absolument simple, indivisible et immuable, Dieu ne peut engendrer, si l'on entend par ce mot produire, émettre, tirer de sa propre substance ; par conséquent, génération et création sont ici synonymes ; à côté de la substance incréée, il ne peut y avoir que des substances créées, et qui dit « être créé » dit un être qui a commencé, qui est né dans le temps. Donc, le fils n'est pas éternel, il est créature, il est ouvrage ; la créature-type sans doute, mais enfin une créature... »

Saint Épiphane nous a laissé un portrait d'Arius qui contraste étrangement avec la caricature qu'en tracent les textes chrétiens officiels et postérieurs. Il nous dit en effet :

« Sa taille était élevée, son visage grave et triste. Il était doué d'une pénétration extraordinaire et d'une vaste intelligence, fortifiées par ses études incessantes. La philosophie de Platon lui était familière, et il n'ignorait aucun des secrets de la dialectique platonicienne... »

Tous les textes d'Arius furent détruits ou brûlés pour ne laisser subsister que la doctrine orthodoxe, trinitaire et partisane du figuratif sacré qui n'est, au fond, que le prolongement de l'art figuratif romain. Les schismatiques ariens restent hétérodoxes, unitaires et iconoclastes, car ils suppriment de leur art sacré les figurations humaines, en n'y conservant que les reproductions animalières de chasses et de vie quotidienne qui serviront de base au futur art ibéro-andalou.

Et le syncrétisme arien évoluera ainsi tout naturellement vers le syncrétisme musulman, de telle sorte que, durant la majeure partie du Moyen-Âge, les Chrétiens n'ont vu dans l'islam qu'une simple hérésie. Raison pour laquelle Dante plaça, dans son enfer, Mahomet parmi les schismatiques.

Pour conclure, rappelons encore une fois ici, que cette coutume du « terrorisme intellectuel » qui pousse à détruire les écrits et les idées d'autrui, au lieu de les réfuter par des arguments valables, est d'origine juïvique, et que ce fanatisme ne se retrouvera que dans les créations juïviques ; qu'elles se nomment christianisme, communisme, bolchevisme, trotskisme, démocratism libéral (en d'autres termes mondialisme) ou même franc-maçonnerie internationaliste (car il existe dans la franc-maçonnerie une branche aryenne et plus nationaliste qui, elle, reste plus naturellement portée vers la recherche de la vérité et vers le respect des thèses contraires).

Si Balamber, roi des Huns occidentaux, ne passe la Volga qu'en l'an 376, avec le gros de ses troupes, certaines de ses hordes avaient déjà franchi le fleuve plus tôt et avaient déjà commencé à vassaliser en son nom les vastes empires goths. Sous la pression progressive de ces Huns, les Wisigoths font une première incursion en Thrace, de l'an 364 à l'an 369, date à laquelle ils sont malgré tout, refoulés au Nord du Danube par les Romains de l'empereur Valens. Mais, en l'an 376, l'installation en force des Huns sur le Dniestr pousse Valens à leur accorder refuge dans cette même Thrace et en Grèce du Nord.

Cette permission n'est pas une bonté de la part de Rome, mais au contraire, une mesure politique habile qui tente d'exploiter leur ressentiment à l'égard des Huns pour en faire de futurs gardiens des limes de l'empire. Pour mieux les manœuvrer, Rome exploite

leurs divisions par le biais de la religion nouvelle. En effet, les Wisigoths, comme de nombreux peuples indo-européens, avaient conservé le système de la double royauté, car cette organisation de commandement, que nous retrouvons d'ailleurs dans certains groupes de primates et de carnivores supérieurs (les loups), est la plus intelligente et la plus apte à éviter la destruction et la dispersion des groupes à la mort de l'un des chefs. Automatiquement l'autre prend le pouvoir et se choisit un nouvel associé.

Malheureusement, chez les humains, ce système de double royauté ne reste parfait qu'à la condition de maintenir la même éthique philosophique dans l'ensemble du groupe, sinon des frictions apparaîtront rapidement dans le chef (l'esprit) des deux rois et de leurs vassaux ; des partis se créeront, et le groupe en sortira affaibli au lieu d'en être renforcé.

Dans le cas des Wisigoths, si Athalaric avait conservé toute sa philosophie et son comportement païen, l'autre roi de cette époque, Fritigern, avait écouté les sirènes chrétiennes et s'était converti à l'arianisme avec ses partisans. Rome exploita à fond cette dissension philosophique.

Mais les Wisigoths, ainsi introduits dans l'empire, restent des réfugiés et des alliés passablement insoumis qui vagabondent de-ci, de-là à la recherche d'un territoire à leur goût. En outre, beaucoup nourrissaient une rancune envers les Romains qui les avaient littéralement pillés et dépouillés, lorsqu'ils étaient entrés se réfugier dans les limes de l'empire, en l'an 376.

En effet, la concussion bureaucratique dans l'empire romain était telle, que les vivres prévus pour ces réfugiés ne leur parvinrent jamais, et qu'ils furent si affamés et si démunis, qu'ils furent contraints de manger des rats et des chiens, et de vendre leurs enfants comme esclaves pour obtenir cette triste nourriture. Aussi, les Romains durent-ils s'opposer à nouveau à eux à la bataille d'Andrinople, en l'an 378. Cette fois, les Goths en sortirent vainqueurs, et l'empereur Valens y perdit la vie. De telle sorte, qu'en l'an 382, son successeur, l'empereur Théodose, leur accorde une nouvelle fois la paix, ainsi qu'un véritable statut de « fédérés ». Vu leur loyauté toute germanique, Théodose finira même par ne plus s'entourer que de guerriers Wisigoths et le clamera avec orgueil.

En l'an 396, Théodose meurt, à son tour, après avoir divisé son empire en deux. Son fils Arcadius reçoit l'Orient et établit sa capitale à Constantinople, alors que son second fils, Honorius, à qui échoit l'Occident, installe la sienne à Ravenne.

Mais le nouveau roi Wisigoth, Alaric I^{er}, le Hardi, profite de la mort de Théodose pour mettre en branle son peuple ; il commence par l'installer en Illyrie, en l'an 397, en accord avec Stilicon, cet ancien chef vandale qui était devenu l'homme de confiance de l'empereur Théodose dont il avait d'ailleurs épousé une nièce. Or, Honorius, fils de Théodose et futur empereur d'Occident, avait lui-même épousé successivement les deux filles de Stilicon ; ce dernier, à la mort de Théodose intrigua pour que la riche province d'Illyrie revînt en héritage à l'empire d'Occident plutôt qu'à Arcadius de Constantinople. D'où son accord avec Alaric, le Wisigoth. Mais Honorius fit assassiner son beau-père et prétendit refuser à Alaric la solde due à ses Wisigoths. De sorte que ce dernier part pour l'Italie avec son peuple, afin de réclamer son dû. Honorius tergiverse et, en l'an 408, Alaric met une première fois le siège devant Rome. Siège qu'il lève, lorsqu'Honorius accepte de payer une partie de sa dette. Mais, comme tous les Romains décadents de l'époque, Honorius ne respecte pas ses engagements ; Alaric vient alors remettre une deuxième fois le siège devant Rome, en l'an 410. Ce siège dura peu, car Christine Proba, la femme d'un préfet du prétoire, lui fait ouvrir les portes, prouvant par ce geste que beaucoup de Romains, même chrétiens, préféraient les « Barbares » aux dépravés qui les gouvernaient. Alaric resta trois jours dans Rome, pilla un peu, fit justice en massacrant quelques aristocrates décadents, mais en aucun cas ne fit le « sac » de Rome, comme l'écrivit tendancieusement saint Augustin.

La véritable destruction de Rome date de bien plus tard, du temps des guerres entre les Lombards et les troupes de Bélisaire.

Toujours tenaillé par les exigences du ravitaillement de ses troupes, Alaric conçut alors le projet d'emmener son monde en Afrique, ce grenier de l'empire. Mais il mourut en route, en Calabre, en l'an 410. Là, près de Cosenza, ses guerriers lui façonnèrent une tombe digne d'un chef indo-européen. Ils détournèrent une rivière pour pouvoir l'enterrer dans son lit ; la cérémonie terminée, ils rétablirent le cours normal du fleuve, procurant ainsi à leur guide exemplaire une tombe inviolable, digne d'un dieu de la mythologie germanique. Ils élirent ensuite son successeur, Athaulf, auquel l'empereur Honorius donna en mariage sa sœur Placidia, car cet empereur, sans puissance effective, a besoin des honnêtes guerriers goths pour maintenir l'ordre dans un empire que les impôts et les malversations bureaucratiques poussent à la dérive. Il installe les Wisigoths en Aquitaine, pour que, de là, ils puissent châtier les

Vandales, les Alains et les Suèves qui ravageaient la Gaule du Sud et l'Espagne (après leur entrée dans l'empire, le 31 décembre 406).

Les Wisigoths rétablirent l'ordre, entre l'an 416 et l'an 418, ce qui permit à Placidia, restée à Ravenne, de gouverner l'empire durant vingt-cinq ans au nom de son fils, le futur empereur Valentinien III (dont le père, rappelons-le, était Athaulf).

Les Wisigoths furent ensuite gouvernés par Théodoric I^{er} qui, bien que souvent en conflit avec les représentants administratifs de Ravenne, n'en aida pas moins Aetius à vaincre les Huns aux champs Catalauniques.

C'est là qu'il mourut, en chargeant à la tête de sa cavalerie, ayant été, d'après les chroniques, entraîné par son cheval après avoir été désarçonné. Or cela n'est possible que si les Goths avaient adopté, à l'inverse des Romains, la monte des guerriers de la steppe avec étriers. Ce furent sans doute des accidents de ce genre qui empêchèrent la généralisation de l'usage de l'étrier en Europe et qui fit croire à beaucoup d'historiens que ce furent les Avars qui le transmirent aux Francs de Charlemagne.

Rappelons ici, que la tactique militaire des Goths, apprise chez les Sarmates, consistait en des charges serrées d'escadrons de lanciers, c'est-à-dire en une masse de cavalerie lourde, protégée sur les flancs par quelques archers montés voltigeurs ; ces derniers étaient souvent des Taïfales, donc des Scythes. Or les étriers sont essentiels pour la stabilité en selle des lanciers, principalement au moment du choc. Cependant, comme les Indiens du Far-West, l'on peut très bien se passer d'étriers pour décocher la flèche du Parthe ou même pour monter et voyager à cheval, surtout si ce dernier se déplace à l'amble et trotte rarement, et si le cavalier est habile.

Théodoric II prit la succession et organisa la monarchie wisigothe qu'il fixa à Toulouse. Il régna de l'an 453 à l'an 466 et imposa même un empereur wisigoth nommé Avitus, qui régna l'empire romain d'Occident durant les années 455 et 456.

Par sa justice et son règne éclairé, Théodoric II calma la révolte bagaude des paysans opprimés et parvint même à gagner les bonnes grâces de l'aristocratie romaine, comme le démontre le portrait flatteur qu'en trace Sidoine Apollinaire. De même que ce dernier, l'historien romain Paul Orose chanta les louanges d'Athaulf, romanisé par son mariage avec Placidia ; de surcroît, Slavien, autre historien romain, exalta la justice, l'honnêteté et la bonne gestion de ces Barbares, toujours prompts à soutenir la juste cause des paysans, opprimés et exploités par les malversations des grands propriétaires gallo-romains.

Euric, le roi wisigoth suivant, régna de l'an 466 à l'an 484. Pour rétablir l'ordre et la paix dans ces provinces gauloises, perpétuellement secouées par des révoltes locales et par le banditisme de grand chemin, il étendit son pouvoir sur tout le centre de la Gaule, sur l'Auvergne, la Provence et même sur une partie de l'Espagne.

Mais il eut le grand tort d'imposer l'arianisme à toutes ces régions ; en conséquence, l'ensemble du clergé chrétien, à qui il supprimait ainsi les sinécures et les fructueux bénéfices, cria à la persécution religieuse et poussa une partie de la population à se soulever contre les Wisigoths. Les Chrétiens des Gaules, excités par des évêques comme Grégoire de Tour et Sidoine Apollinaire, se soulevèrent donc, soutenus par les importantes communautés sémites de commerçants et de trafiquants juifs d'esclaves, de verriers et de maroquiniers syriens.

Outre les nombreux Gallo-Romains, sémitisés et moralement dévergonchés par le christianisme, l'empire romain comptait de très nombreuses communautés sémites, composant la majorité dans de nombreuses ville comme Trèves, Cologne, Narbonne, Carpentras ou Sedan, ces deux dernières entièrement juives.

Mentalement et comportementalement, ces communautés sémites étaient très proches des communautés chrétiennes (qui n'étaient pas encore devenues catholiques et antisémites). Une même conception de la vie et une même haine vis-à-vis de la culture indo-européenne les unissaient intimement ; d'où l'aide qu'elles s'apportaient mutuellement à l'encontre des seigneurs indo-européens germaniques. Outre cet appui sémite, non désintéressé, les Chrétiens révoltés iront quérir l'aide des Francs, ces fidèles guerriers du Christ, depuis l'accession de Clovis au pouvoir. Cette première guerre religieuse des Gaules se termina à Vouillé, en l'an 507, lorsque Clovis y tua Alaric II, l'auteur de la fameuse « *Lex Romana Wisigotorum* ». Ce recueil de lois peut être considéré comme le plus équilibré et le plus juste pour l'époque, car non seulement il protégeait le patrimoine ancestral romain, empêchant la dégradation et la destruction des monuments et des bâtiments publics, mais il permettait aussi à l'ensemble de la population de choisir sa jurisprudence, la Romaine ou la Wisigothe, en cas de différents devant les tribunaux. Or la législation wisigothe était à ce point libérale (par rapport à l'ancienne législation romaine) que beaucoup de membres du clergé chrétien préféraient se voir juger suivant les lois wisigothes. Gobineau a très bien analysé ce phénomène.

De toute façon, en Aquitaine, dans le pays basque et dans le Sud de la France, l'arianisme s'implanta avec une extrême facilité, grâce à l'influence de l'évêque Priscillien et de ses théories gnostiques qui l'y avaient précédé. Il semble même que le fameux saint Jacques de Compostelle, pour lequel les Chrétiens du Moyen-Âge organiseront de vastes pèlerinages, ne soit que ce fameux évêque hérétique (donc Priscillien) que le christianisme naissant préféra s'assimiler, après avoir constaté qu'il lui était impossible d'endiguer son culte débutant. Ce fut d'ailleurs là l'origine d'une première franc-maçonnerie chrétienne, de ceux qui connaissaient la vérité (les païens christianisés) par rapport aux orthodoxes qu'obnubilaient les sottises et les mensonges judaïques. C'est aussi dans ce fond d'arianisme gnostique qu'il faut rechercher le comportement hérétique de ces régions qui engendrèrent le catharisme, le radicalisme et même, tout récemment, le communisme régional et ethnique, dont le mouvement occitan est le porte-drapeau.

Après Alaric II, les Wisigoths eurent encore de nombreux rois ; il serait assez fastidieux de les nommer tous. Mais ce qui est caractéristique de l'ensemble de leurs dynasties, est la lutte sournoise que se portèrent, à travers les rois, les partisans du christianisme orthodoxe et ceux du paganisme (réunis dans le syncrétisme arien).

Petit à petit, les Wisigoths descendirent en Espagne, transférant leur capitale successivement de Toulouse à Narbonne, à Barcelone, à Mérida, pour finir à Tolède.

Là, leur premier roi de Tolède, Athanagild, va d'abord céder le Sud de l'Espagne, la Vandalousie, à Bélisaire et à ses Byzantins. Ensuite, il va s'allier aux Francs par ses filles. En effet, Galswinthe va épouser Chilpéric I^{er} et la fameuse Brunehaut épousera Sigebert I^{er}. Devenue veuve, elle sera la meilleure et la plus connue des reines franques. Elle organisera la France de l'Est, c'est-à-dire l'Austrasie et la Bourgogne, y instaurera la paix et la justice, procurant ainsi à ces régions une avance appréciable par rapport au reste de la Gaule. Malheureusement, son règne fut terni par les démêlés et par les guerres qu'elle eut avec la non moins célèbre Frédégonde qui avait fait assassiner sa sœur, afin d'épouser à son tour Chilpéric I^{er}.

Le clergé chrétien ne cessa d'intriguer à la cour de Tolède et finit par obtenir un roi tout à sa dévotion. Il s'agit d'un faible, nommé Récarède, fils de Léovigild. Il régna de l'an 586 à l'an 601, et abjura l'arianisme devant le deuxième concile de Tolède. Poussé par le clergé, il détruisit tous les livres ariens dont la précieuse Bible d'Ulfilas.

Sitôt au pouvoir, les sectateurs des mensonges judaïques s'empressèrent à nouveau de faire régner le terrorisme intellectuel. Ils en profitèrent aussi pour accroître considérablement les richesses de l'Église et provoquer des persécutions religieuses contre les ariens hétérodoxes. Et l'Espagne commença son triste calvaire de guerres et de haines religieuses.

Le clergé ayant imposé la monarchie élective, les rois se succédèrent, tantôt chrétiens, tantôt ariens. Un seul, fort décrié, va se montrer quelque peu perspicace et trancher sur le lot. Il s'agit de Sisebut (de l'an 612 à l'an 621. – qui, le premier, mesura le péril juif et la grande portée de son influence dans l'Espagne d'alors. Car, à cette époque, l'Espagne restait encore la province la plus riche et la plus prospère de l'ancien empire romain, ce qui y avait attiré une multitude de Juifs. Afin de masquer leur pouvoir, ceux-ci s'opposèrent et firent avorter la tentative de recensement de la population réclamé par le roi Sisebut. La première statistique officielle, non détruite, à propos des Juifs d'Espagne, date du XIII^e siècle. Elle nous indique que les Juifs séfarades payant la capitation, dans la seule province de Castille, représentaient une population de plus de 900 000 âmes, ce qui, compte tenu du taux de croissance maximum pour certaines populations humaines très prolifiques, devait tout de même les faire avoisiner à plus de 600 000 âmes pour la même région, six cents ans plus tôt, au temps de Sisebut. Et la Castille n'est qu'une partie de l'Espagne !

S'appuyant sur le petit peuple hispano-romain, pressuré et exploité par le clergé et par une partie de l'aristocratie wisigothe, Chindaswinthe (de l'an 642 à l'an 653. – réimpose par la terreur la monarchie héréditaire. À partir de l'an 649, il associe son fils Récéwinthe au pouvoir, tentant ainsi un rétablissement de la double monarchie.

Mais à la mort de ce dernier, en l'an 672, le clergé parvient à réinstaurer la monarchie élective, espérant en tirer profit. Vamba, le nouveau roi élu, les déçoit beaucoup. En effet, il interdit aux évêques de détourner à leur profit personnel les offrandes faites à l'Église, et morcelle certains diocèses pour diminuer la concentration des richesses obtenues par leurs titulaires. Vamba devient d'autant plus gênant qu'il est populaire et que la prospérité économique marque son règne. En outre, il instaure la polygamie, marquant ainsi la première étape vers le syncrétisme musulman. Le clergé parvient à l'éliminer et à le remplacer par son candidat orthodoxe nommé Ervic (de l'an 680 à l'an 686).

Celui-ci en rétablissant toutes les prérogatives du clergé se rend très impopulaire, d'autant plus qu'il joue de malchance, car la première grande famine, due à la sécheresse, s'abat sur le pays. Elle durera sept ans. Pour éviter le pire, Ervic se voit forcé de marier sa fille Xilixone avec un neveu du populaire Vamba, nommé Égica. Comme celui-ci n'est pas chrétien, Ervic accepte de lui transmettre le pouvoir, dès qu'il sentirait ses forces décliner ; à condition qu'Égica s'engage à ne pas poursuivre les proches et les partisans de son beau-père, une fois lui-même au pouvoir.

En l'an 688, Égica réunit le quinzième concile de Tolède, pour soumettre son cas de conscience aux évêques ; grâce à ce subterfuge, il tourne l'accord antérieur. De telle sorte que la tradition le représente comme le persécuteur des aristocrates, alors qu'il n'était en réalité qu'un justicier. La chronique d'Alphonse III est cependant plus proche de la vérité, lorsqu'elle nous dit qu'il s'est uniquement opposé aux exactions des ecclésiastiques et qu'il s'est contenté de dissoudre les conciles.

Son successeur, Witissa (de l'an 702 à l'an 711) a un règne prospère et sans histoire, marqué par un libéralisme arien classique.

À sa mort, se pose à nouveau le problème de la succession. Les Chrétiens veulent imposer leur candidat, Roderic, aristocrate ambitieux, à Agila, fils arien du roi défunt. Malgré son arianisme, celui-ci est soutenu par de hauts dignitaires de l'Église ibérique, comme Sinderède, archevêque de Tolède, et comme Oppas, archevêque de Séville, lui-même propre frère de Witissa.

Cette division des membres du haut clergé en deux camps antagonistes démontre à suffisance le libéralisme arien, basé sur la tolérance indo-européenne et païenne, de même qu'il démontre le manque de rigueur doctrinale du clergé chrétien de l'époque.

L'Église, bâtie sur un immense mensonge et sur une sidérante imposture, n'a jamais eu de véritables martyrs qui eussent pu rassembler derrière eux une réelle unité doctrinale et faire une synthèse de leur foi. Ce n'est que bien plus tard, durant le Moyen-Âge, que le christianisme inventera et répertoriera de toute pièce un martyrologe et une liste de persécutions religieuses. Ce seront, par exemple, les mythes des persécutions de Lyon et de Vienne, en France, avec les faux martyrs de l'évêque Plotin de Lyon, du diacre Sanitus de Vienne, ou même de la fameuse sainte Blandine et de la « Légion chrétienne » qui, en réalité, se fit décimer en pays frison. Une légion, même à effectif réduit, cela fait, au bas mot, deux à trois mille martyrs d'un coup. Sans compter les saints

martyrs, qui découlaient des simples formules de politesse ; comme la formule latine « *Rogare et Donare* » qui donna saint Rogatien et saint Donatien ; comme la salutation romaine « *Perpetua felicitas* », qui engendra sainte Perpétue et sainte Félicité, sans oublier les onze mille vierges de Cologne, etc.

Mais, nous reviendrons sur toutes ces créations grandguignolesques dans la quatrième partie de ce livre, à l'occasion de la genèse des religions.

Du reste, il ne faut jamais oublier la façon dont se légalisa la religion chrétienne dans l'ensemble de l'empire romain.

Lorsque, pour des raisons politiques, l'empereur Constantin imposa, en l'an 312, le christianisme comme religion officielle, il obligea les ministres et les fonctionnaires romains du culte qui, hier encore, célébraient celui de l'empereur et des divinités classiques, à se reconverter en ministres et en officiants du nouveau culte chrétien ; ce qu'ils firent tous de bonne grâce, pour ne pas perdre ni leurs revenus, ni leurs prébendes.

C'est ainsi que cette nouvelle religion, plus au goût du moment et à celui du peuple, vit le jour officiellement. Rien d'étonnant ensuite à ce que l'Église chrétienne ne fût pas bien assurée sur de telles bases et dût inventer une foule de mensonges durant les siècles suivants, afin de s'assurer une crédibilité suffisante. Pour cette même raison, les docteurs de l'Église exagérèrent tant et plus les faits et conséquences des invasions germaniques, d'autant plus que ces « Barbares », pour la plupart possédant encore le bon sens païen, risquaient en outre de leur soustraire leur gagne-pain administratif.

La foi et la mystique s'engendrent dans le sang et la souffrance : que serait-il advenu du christianisme, s'il était avéré que sa naissance résultât bien plus d'un régime « d'hospitalité », institué par un gouvernement impérial aux abois, que par des persécutions et par des invasions de Barbares assoiffés de sang chrétien ? C'est pour cette raison enfin que la plupart des clercs chrétiens du Moyen-Âge s'empressèrent de détruire les textes anciens « trop véridiques » au profit de leurs textes « remaniés » d'un terrorisme intellectuel constant.

D'ailleurs, tout en imposant officiellement le christianisme, l'empereur Constantin resta toute sa vie païen, lui et la plupart des nobles de son entourage.

Revenons-en à l'histoire de nos Wisigoths, car c'est ici, que le « *mensonge historique* » prend des proportions gigantesques. Comme l'a très bien démontré l'historien Ignacio Olagüe, les

ARABES N'ONT JAMAIS ENVAHI L'ESPAGNE. (Je conseille à tous de lire son livre admirable, d'une démonstration éclatante, paru chez Laffont.) Essayons maintenant d'en résumer d'abord les faits et ensuite les preuves.

Lorsque Witissa mourut, en l'an 711, son fils Agila, soutenu par son tuteur, l'évêque Réchesinde, de même que par son oncle Oppas, archevêque de Séville, par Sindérède, archevêque de Tolède, et par l'ensemble des aristocrates ariens, dut cependant fuir devant la coalition des Chrétiens qui intronisèrent, à Tolède, leur candidat, un nommé Rodéric. Celui-ci sera d'ailleurs le fameux Rodrigue de Corneille et le pourfendeur de Maures de l'histoire classique et officielle. Pour reprendre son trône, Agila fit appel au maître de la Tingitane (la province de Tanger), qui était à cette époque une province wisigothe dépendant de l'Espagne. Ce chef wisigoth provincial s'appelait Taric (« IC » en goth voulant dire « fils de »), mais les chroniqueurs chrétiens le transformèrent en un Tarik, arabisant ainsi son nom, afin de justifier la fable de l'invasion arabe.

Or, comme nous le verrons dans le chapitre de ce livre consacré à l'Islam, les Arabes ne sont pas encore dans le Maghreb à cette date, et surtout pas en Tingitane, dont l'accès, à l'époque, n'était possible que par voie maritime, car aucune route n'existait, dans les montagnes du Rif et de l'Atlas marocain, pour relier Tanger à l'Oranie et au reste de l'Afrique du Nord. D'ailleurs, même pour l'Église, la Tingitane ne relevait nullement du Vicarius Africae, mais bien du Vicarius Hispaniae, résidant à Hispalis (Séville). Or, en l'an 712, Taric (devenu « Tariq ibn Ziyad ») le Goth, passa le détroit avec sept mille hommes. Il était accompagné d'un Berbère du nom de Moussa (devenu Musa ibn Nusayr), qui entraînait avec lui dix huit mille hommes supplémentaires ; et toutes les chroniques de l'époque s'entendent pour dire que cette armée était un assemblage de Coptes, de Byzantins et de Berbères. Ces vingt-cinq mille hommes battirent Rodéric⁽⁷⁾ à la bataille du Rio Guadalete, puis conquièrent l'Espagne, alors peuplée de plus de dix millions

7). Ce Rodéric fut le premier « Cid » de la légende. Car le second, mieux connu sous le nom de « Cid Campeador », était le comte chrétien Rodriguez Diaz de Bivar, qui mourut en l'an 1099, lors des batailles de la « Reconquista » menées contre la dynastie des émirs Almoravides de Cordoue.

Les deux, magnifiés par les chroniques chrétiennes et par Corneille, qui confondent d'ailleurs leurs exploits respectifs, furent moins des héros chevaleresques, que de tristes sires qui manièrent la ruse et la trahison avec autant de désinvolture que leurs maîtres à penser christiano-sémites.

d'habitants, le tout en moins de trois ans. Et, durant cette courte période, toute la péninsule serait passée — BRUSQUEMENT ? — d'une civilisation latine, chrétienne et monogame, à une civilisation musulmane, arabophone et polygame ?

La suite de l'histoire n'est pas moins fabuleuse. Taric prend Cordoue, ville de plusieurs dizaines de milliers d'habitants avec sept cents cavaliers ; Mérida, alors peuplée de plus de cent mille âmes, est prise sans combat, par un artifice de barbe teinte ; Taric se promène dans le défilé qui va d'Algésiras à Écija, alors que c'est une véritable souricière qui permit au royaume chrétien de Ronda de vivre tranquille des dizaines d'années, au temps de l'émirat de Cordoue. Et que dire de la première bataille de la « Reconquista », celle du petit ravin en cul-de-sac de Cavadonga, où la chronique d'Alphonse III fait périr cent soixante mille « Chaldéens » (transformés plus tard en Arabes) avec, en prime, une apparition de la Vierge (jamais ce ravin n'aurait pu contenir une telle multitude).

Que dire ensuite de la défaite de Poitiers, en l'an 732, que toutes les chroniques arabes ignorent, mais où les chroniques chrétiennes (celle du moine de Moissac et celle de Paul Diacre) font allègrement périr trois cent septante-cinq mille Sarrasins ? Il s'agira d'ailleurs, en vérité, d'une escarmouche entre Francs, d'une part, et une coalition de Basques, d'Aquitains et de Catalans, d'autre part. Tout est ainsi à l'avenant dans les rares chroniques chrétiennes qui subsistent, mais nous pouvons cependant nous faire une idée assez nette et assez vraie des événements, grâce à un ensemble de détails physiques, géographiques et historiques dont je vais citer maintenant les plus saillants, tout en recommandant, bien sûr, de lire l'étude détaillée d'Ignacio Olagüe :

1. — Preuves numismatiques : avant l'an 712, toutes les monnaies étaient latines, puis ce furent des pièces wisigothes bilingues et non des dinars musulmans. Ce n'est qu'au cours du IX^e siècle, sous Abd al-Rahman II, que les inscriptions numismatiques furent uniquement arabes.
2. — Le caractère outrancier des canons du premier concile ibérique, à Ilibéris, prouve que le christianisme y jouissait de peu d'autorité. Le premier concile de Tolède se rallie au concile de Nicée, en l'an 400 ; le second concile de Tolède se déroule en l'an 589 ; et de cette date à l'an 702, il s'y déroule seize conciles, ce qui prouve à suffisance la faiblesse du christianisme ibérique. Moins de quarante ans avant la prétendue invasion musulmane, le christianisme ibérique

n'avait toujours pas réussi à unifier sa liturgie ; l'historien Maurice Boens remarque qu'à partir du règne de Récéwinthe (vers l'an 660), commence une détérioration sensible de l'organisation chrétienne par l'afflux en masse de laïcs païens dans les monastères. De ce fait, une paganisation de ceux-ci en résultera.

Tout cela accrédite la thèse d'une guerre religieuse entre Wisigoths, juste avant la « conquête ». Du reste, en l'an 774, l'hérésie de Migésius en Espagne, pousse le pape Adrien I^{er} à envoyer son légat dans la péninsule ibérique, pour ramener dans la bonne voie chrétienne ses fidèles égarés. Pour ce faire, le pape démontre le danger que représente pour les chrétiens la fréquentation des Juifs et des Païens, sans aucune allusion aux musulmans (qui sont là depuis plus de soixante ans, si l'on s'en réfère à l'histoire officielle).

Mieux encore : Euloge, évêque de Cordoue, visite la Navarre, en l'an 848 ; il apprend l'existence de Mahomet au monastère de Leyre. Il écrit sa découverte, en l'an 851, à l'évêque Alvaro de Séville et à son maître Spera in Deo. Il ignorait donc que les Arabes étaient depuis plus de cent cinquante ans en Espagne et dans sa ville, alors que dès leur arrivée en un lieu, ceux-ci construisent aussitôt un minaret, du haut duquel un muezzin appelle les fidèles plusieurs fois par jour à la prière.

De même, en l'an 850, l'évêque de Malaga, Hostégésis, préconise un rapprochement avec les « étrangers », comme s'il ne savait pas qu'ils se nomment arabes.

De même, plusieurs évêques, comme Récémonde, deviennent diplomates pour l'émirat de Cordoue, théoriquement arabe et donc ennemi des Chrétiens. Du reste, jusqu'au IX^e siècle, tous les écrits latins confondent hérétiques et Musulmans ; ce n'est qu'après que l'on ne parle plus que de Musulmans. En l'an 784, Elypende, archevêque de Tolède, ne lance pas ses foudres contre les Musulmans, mais seulement contre les hérétiques. Etc.

3. – Voyons maintenant les fameux émirs de Cordoue. Le premier, Abd al-Rahman se fait élire émir en l'an 756. Ce n'est que bien plus tard qu'on le fit venir de Syrie, et qu'on lui attribua une ascendance ommeyyade, honneur conféré aux puissants du jour. Or, il était roux, aux yeux bleus, ainsi que tous ses descendants. Quand l'on sait que ces caractères sont héréditairement récessifs et que les Arabes sémites possèdent tous des cheveux et des yeux foncés à caractère dominant, l'on ne peut douter de l'origine wisigothe des émirs

cordouans. En outre, ces émirs buvaient couramment du vin, encourageaient la viticulture et ne devaient leur puissance qu'à leur fameuse garde wisigothique.

Ce n'est qu'après la contre-réforme almoravide, après le XI^e siècle, que la religion musulmane d'Espagne devient plus sectaire et plus intransigeante. Mais avant, l'on assiste à l'évolution d'un syncrétisme arien vers un syncrétisme musulman, sans aucun heurt, grâce au fait que toute l'aristocratie nouvelle, soi-disant arabe, n'était en fait que l'ancienne aristocratie wisigothe qui s'était mise à parler cette langue.

4. – Reste à savoir, pourquoi les Wisigoths s'étaient brusquement mis à parler arabe et à apprendre leur culture ?

Or nous avons vu qu'à partir de l'an 700, l'Espagne, jusque là riche et prospère, commença à subir la désertification. Ce phénomène géologique était dû à une modification dans la direction des vents (alizés et autres), par conséquent des pluies qu'ils apportaient ; cela, à cause du retrait progressif des glaciers du grand Nord ; cette période interglaciaire étant d'ailleurs en cours actuellement. La hausse de température qui s'ensuivit, brûla des récoltes successives et développa le paludisme, provoquant des périodes de famine.

L'Espagne, si verte, qu'elle en était devenue le haras de toute la cavalerie de l'empire romain, et le lieu de plaisance où chaque riche romain possédait une seconde résidence, devint sèche et aride. Cette élévation de température, nécessita l'implantation de cultures nouvelles ; ce furent celles du citronnier, de l'oranger, du grenadier, du cotonnier, de la canne à sucre et du mûrier blanc, l'arbre du ver à soie. Toutes ces cultures nouvelles, qui vont permettre de relancer l'économie espagnole, sont apportées par des marchands arabes proche-orientaux, qui vont progressivement imposer leur langue, puis leur doctrine nouvelle et leur culture. Elles choqueront d'autant moins que l'arianisme et la polygamie, instaurées officiellement tout un temps dans le pays par le populaire roi Vamba, avaient déjà préparé leur implantation. Le bon peuple, toujours porté à confondre valeur et richesse, admit rapidement que les marchands arabes qui détenaient les graines, qui relançaient l'économie, possédaient, de ce fait, un dieu meilleur et plus puissant que le leur.

5. – Pour terminer, signalons encore, comme l'écrivit très justement le grand historien espagnol Saavedra :

« Depuis le règne de Vamba, en l'an 672, jusqu'à l'avènement d'Alphonse III de Léon, en l'an 882, nous ne possédons plus aucune

source d'époque. Il en est de même pour l'histoire de Byzance, où tous les documents originaux ont disparu, de la fin du VI^e siècle au début du IX^e siècle. Or, c'est justement la période cruciale des invasions arabes et des luttes iconoclastes. Toutes les chroniques de cette période sont perdues, mais des œuvres postérieures en donnent la substance ».

Or par recouplement l'on se rend compte que toutes ses œuvres postérieures ont falsifié les textes dans un but d'endoctrinement religieux, aussi bien chez les Chrétiens que chez les Musulmans.

Si je me suis si longuement étendu sur l'histoire des Wisigoths, c'est principalement pour dénoncer cet énorme mensonge historique, né des dissensions religieuses dans le monde christianisé. Il est grand temps de réétudier sérieusement l'histoire sous l'angle de l'évolution des peuples indo-européens et de leur influence culturelle, et non sous l'optique déformante du judaïsme international et de ses doctrines d'exportation, chrétienne, judéo-bolchevique et communiste. La « Vérité » doit enfin triompher du terrorisme intellectuel qui nous étouffe depuis plus de deux mille ans.

Il est indispensable d'éduquer les derniers Indo-Européens dans l'admiration de leurs glorieux ancêtres, à qui le monde devra bien rendre justice un jour prochain, s'il ne veut pas courir à la destruction.

Quant à l'influence biologique de l'ensemble des Indo-Européens (germaniques et iraniens) des grandes invasions, qui transitèrent à travers la péninsule ibérique, elle fut relativement beaucoup plus faible que leur influence culturelle. Ce furent, en effet, les Wisigoths et non les prétendus Arabes qui engendrèrent la fameuse culture ibéro-andalouse, comme l'a si magistralement démontré Ignacio Olagüe.

Or, avant les Wisigoths, des Alains, des Vandales et des Suèves (apparentés aux Souabes actuels) séjournèrent, eux aussi, en Ibérie ; mais toujours en nombre trop restreint pour influencer valablement le vieux fond celtibère, lui-même résultant d'un mélange de Celtes et de vieilles populations cromagnoïdes européennes. En outre, leur influence fut pratiquement annihilée par l'énorme masse des marchands sémites (grecs sémitisés, phéniciens, carthaginois, juifs, syriens, byzantins et plus tard berbères et maures sémitisés) qui s'y implantèrent, surtout dans les zones côtières méditerranéennes.

La prolificité excessive de ces Sémites donnera, pour finir, un peuple extrêmement métissé, avec prédominance sémite dans les provinces du Sud et prépondérance celtibère et indo-européenne

dans les provinces du Nord ; là où parfois encore, l'on rencontre des aristocrates blonds aux yeux bleus et au comportement typiquement indo-européen. Pour cette raison, même biologiquement, l'Espagne est un pays de contrastes, fait de tolérance, de courage, de volonté, d'honneur et de fidélité celtibères et germaniques, mais fait aussi de mercantilisme, d'hypocrisie, de farniente, de combines, de sectarisme, de fanatisme et de sadisme sémites.

Passons maintenant aux **Ostrogoths**.

Leur nom, en vieux dialecte germano-scandinave, se traduit par « Goths brillants », par opposition à leurs frères Wisigoths ou « Goths sages ». Tous ces Goths germano-scandinaves dont certaines tribus s'appelleront Vandales ou Burgondes, Hérules, Gépides ou Bastarnes étaient descendus des régions de la mer Baltique, vers les steppes du Sud de la Russie d'Europe, durant les débuts de l'ère chrétienne.

Les Ostrogoths, eux, s'étaient installés entre Dniepr et Volga, au Nord de la mer d'Azov. Ils y fondèrent un empire stable de l'an 50 à l'an 370, date à laquelle, Balamber, rois des Huns occidentaux, franchit la Volga avec le gros de ses tribus. Ces Huns, d'origine raciale blanche indo-iraniennne, seront assimilés, bien plus tard, à des hordes mongoles, tant leur grand roi Attila aura fait peur à la chrétienté du Moyen-Âge en lui disputant l'hégémonie impériale et religieuse sur l'ensemble de l'Europe. Or ce mensonge chrétien, sur l'origine raciale des Huns, sera encore indéfiniment colporté par des historiens fanatiques et serviles qui confondent le vocable « asiatique » des auteurs anciens avec celui de « mongol », en oubliant sciemment ou non, que les steppes de Sibérie, à cette époque, appartenaient entièrement à la race blanche indo-européenne. Cette ignorance et ce mensonge sont toujours enseignés dans nos écoles par des instituteurs ignares, ou trop fainéants pour rechercher la « Vérité », à laquelle les oblige leur profession. Cette même « Vérité » qui ne peut que rétablir l'auréole de tolérance païenne et germanique de ces meilleurs parmi les Indo-Européens, au détriment des mensonges sémites et méditerranéens. Il est déplorable qu'en plein XX^e siècle encore, les vocables « Huns » et « Goths » restent assimilés à la barbarie, alors que toute leur histoire prouve leur sens de « l'homme », de la fidélité, du courage et de la conscience des grands desseins politiques, face à la turpitude et à l'anarchie d'une Europe occidentale sémitisée par un empire romain décadent et, après lui, par un christianisme juïdaïsé.

Attila fut un homme d'État, comme seul le monde indo-européen les engendre : aussi grand que César, qu'Alexandre le Macédonien, ou que Bonaparte.

Ce grand conquérant courageux, à l'esprit subtil et madré, s'attira la loyauté de la majorité des tribus germano-scandinaves, et même de bon nombre de Romains et de Grecs, dégoûtés par la décadence de leur propre civilisation. Attila possédait la force de tous ces grands « Aristocrates » du monde animal et humain, capables de se créer l'adhésion et le respect des groupes et des chefs naturels, au contact desquels ils apparaissent. Ces chefs naturels sont toujours suivis d'office par les foules, sans jamais verser aucun flot de sang. Comme l'écrivit très bien Marcel Brion, dans sa « *Vie de Théodoric* », le roi des Ostrogoths :

« Les collaborateurs étrangers, qui s'empresent autour d'Attila, ne sont ni des traîtres ni de louches associés. Ce n'est pas davantage une légion étrangère de l'aventure. Observons-les : plusieurs de ces hommes sont âgés, et ils occupaient dans leur pays de hautes situations ; ils ne sont pas venus chez les Huns à la suite d'un coup de tête ou d'une vilaine histoire. Ils sont graves, méditatifs, des politiciens pour la plupart, plutôt que des soldats. Si Eslla n'a pas quitté ses fourrures de vieux chef hun, Oreste porte les robes grecques, et conserve les traditions de sa nation, Onégèse est un Germain et Edécon un Scyre (c'est-à-dire un Scythe). Et ne croyez point que si Ardaric le Gépide et Valamer le Goth servent Attila avec tant de dévouement, ce soit par crainte ou même par devoir ; ils comprennent son grand système, et de tout leur talent, ils veulent collaborer à sa réussite ».

Beaucoup de gens s'imaginent très mal les relations existant entre l'empire romain et le monde barbare. Pour conclure tout traité, les nobles de l'époque avaient coutume d'échanger un de leur fils. Cet otage garantissait le respect des engagements, et l'on pouvait espérer qu'élevé ainsi chez le voisin, il pouvait apprendre à apprécier son peuple et ses coutumes, à le respecter sinon à l'admirer, et qu'une fois devenu chef lui-même, il admettrait plus facilement la coexistence pacifique et même l'alliance.

Il y avait à cela un revers ; c'est que le Barbare courageux et honnête n'était pas toujours ébloui par les fastes de la cour impériale, mais n'en retenait que ses turpitudes et ses faiblesses. Ce fut le cas d'Attila, que son père Mondzouk avait laissé en otage à Rome, tout comme le patrice Aetius fut otage à la cour des Huns. On se présente très mal aussi les rapports entre peuples barbares et romains. Ainsi

de nombreux Huns servirent de cavalerie dans l'armée romaine, certains même contre Attila. Et ce dernier fut longtemps un maître de milice (c'est-à-dire de cavalerie) dans l'armée romaine. Tout comme plus tard, après sa mort, son secrétaire Oreste imposa son fils Romulus Augustule comme empereur à Rome ; celui-ci étant détrôné par Odoacre, fils d'Édécon, général d'Attila. De même, Théodoric l'Ostrogoth fut, lui aussi, maître de la milice de Rome, tout comme son prédécesseur Alaric, et bien d'autres chefs barbares.

Bien que la façon dont Attila prépara sa campagne des Gaules prouve à suffisance le génie de ce grand conducteur d'hommes, que les chrétiens baptisèrent plus tard « le fléau de Dieu », Il ne s'engagea qu'après :

1. – Avoir réalisé une alliance avec les Finno-Ougriens et les Magyars, afin qu'ils couvrent à distance son aile droite, pour empêcher les tribus saxonnes et frisonnes de s'allier à Aetius.
2. – S'être assuré du concours de Genséric et de ses Vandales sur son aile gauche, afin de maintenir ainsi une menace d'invasion maritime contre l'Italie du Sud et même contre la Gaule du Sud. Il avait d'ailleurs préparé sa guerre contre Rome, de longue date. Car, avant de rechercher un « *casus belli* », il fit un voyage de trois ans dans les steppes de l'Asie, afin de renouveler en sa faveur les serments de vassalité des diverses tribus hunniques, étalées jusqu'aux confins de la Chine, et pour s'assurer du même coup la bienveillante neutralité de l'empereur de Chine, en échangeant avec lui force cadeaux et de nombreuses ambassades. Il faut lire, pour s'en rendre compte, la « *Vie d'Attila* », par l'historien Marcel Brion.

Avant de s'engager dans sa malheureuse campagne des Gaules, le fin diplomate qu'était Attila, avait d'ailleurs aussi relancé la révolte bagaudes, en recevant à sa cour ses chefs, Tibato et le médecin marseillais Eudoxius, et en fournissant argent et armes à la révolte.

Notons encore ici que les peuples des steppes possédèrent toujours une conception de l'autorité fort différente de celle des Romains et de celle de l'ensemble des peuples sémitisés de Méditerranée.

Pour ces derniers, l'autorité est un concept d'écrasement, comparable à celui de toutes leurs religions proche-orientales. L'empereur ou le roi possède tous les pouvoirs, de droit divin, même s'il ne possède aucune valeur aristocratique ; même s'il n'est

pas un chef-né naturel, mais seulement un beau phraseur radoteur : pourvu que Jéhovah l'ait reconnu par l'intermédiaire de son clergé, il ne doit plus fournir la preuve de sa valeur. La suite incohérente des empereurs byzantins est une illustration de cette conception divine du commandement, nécessaire pour mobiliser le respect des foules sémitisées sans honneur, que seules la terreur et la force brutale hypnotisent.

Chez les Indo-Européens des steppes, au contraire, le chef doit toujours faire preuve de sa valeur, et chaque chef dut toujours soumettre la succession de son fils à l'approbation de ses guerriers réunis en assemblée. Commander y fut toujours une affaire d'hommes courageux, non de clergé retors. Quant une horde s'imposait aux autres, c'était beaucoup plus par son courage, par ses qualités aristocratiques et par le rayonnement de son chef que par l'abus de sa force physique. Pour survivre dans les steppes, il fallait bien souvent lutter très durement contre les éléments naturels ; seule une morale aristocratique et une toile d'araignée politique de vassalités hiérarchisées à tous les niveaux pouvaient s'y imposer ; du moins, tant que les Indo-Européens en resteront les maîtres.

Lorsque les Huns furent vainqueurs des Ostrogoths, ils les entraînent à leur suite dans leur errance vers les « limes » de l'empire romain. Et tous ces Germains-Scandinaves, Goths, Hérules, Gépides, etc., restèrent volontairement sous les ordres du meilleur d'entre eux, Attila.

Mais à la mort de celui-ci, tous ses collaborateurs, vassaux et bénévoles, se dispersèrent, dès qu'ils eurent la preuve qu'aucun des fils du « fléau de Dieu » n'était digne de commander à l'ensemble des hordes.

À ce moment, les Ostrogoths étaient encore séparés en deux grands groupes : celui des Amelungen, commandé par les trois frères qui suivirent Attila : Valamir, Vidimir et Théodomir, et celui de Théodoric le Louche, vassalisé depuis un certain temps par l'empire de Byzance.

Mais Théodomir eut un fils dont le génie politique sera plus tard comparable à celui d'Attila. On l'appela Théodoric le Jeune ou le Grand qui deviendra le fameux Dietrich von Bern (c'est-à-dire Théodoric de Vérone) des légendes romantiques germaniques. Il naquit en l'an 454, soit trois ans après la bataille des champs Catalauniques que perdit Attila.

Théodoric commença sa vie comme otage à la cour de Byzance, où il resta jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Puis il réunit assez vite

sous son autorité les deux autres grands groupes ostrogoths et fut mandaté par l'empereur Zénon, d'origine isaurienne, pour la reconquête de l'Italie, où le Scyre (le Scythe) Odoacre avait renversé Romulus Augustule, le dernier des empereurs romains d'Occident.

Ainsi donc Théodoric, ce Goth arien, donc hérétique, fut envoyé par l'empereur chrétien orthodoxe, pour rétablir l'ordre en Italie, où aucun chrétien sémitisé n'était capable de le maintenir.

À nouveau, le monde sémite poussait deux groupes indo-européens à se battre entre eux, espérant en retirer tout le profit. À la suite de ses rapides victoires, dont la dernière sous les murs même de Ravenne, Théodoric se fit acclamer comme roi d'Italie par la foule versatile des Italiotes sémitisés. Sa grandeur d'âme le poussa à maintenir en place le sénat romain et toutes les institutions de l'ancien empire, afin de tenter la fusion intégrale entre les Germains et les Latins, entre les ariens et les chrétiens, les premiers conservant les fonctions militaires, les seconds les fonctions civiles. Grâce à sa grande tolérance religieuse, les cultes arien et chrétien furent mis sur pied d'égalité.

Sous sa gestion intelligente et débonnaire, l'Italie reprit vie. L'agriculture fut relancée, les monuments à la gloire de l'ancienne Rome furent protégés et restaurés, la justice réapparut grâce à un double système parallèle de législation gothe et latine. Extérieurement, il tenta de rétablir la paix dans une Europe bouleversée, ayant promu un vaste système d'alliance entre les divers monarques germaniques. En effet, sa sœur Amalafreda épousa Thrasamund, roi des Vandales ; une de ses filles épousa le fils de Gondebaud, roi des Burgondes ; une autre épousa Alaric II, roi des Wisigoths, et une troisième, Amalasanthe, épousera un prince wisigoth, descendant du grand Hermanaric, de son vrai nom, Eutharic.

Celui-ci gouvernera l'Italie depuis Ravenne, lorsque Théodoric, devenu vieux, se retirera à Vérone (Bern). Eutharic et Amalasanthe eurent un fils : ce petit-fils de Théodoric, nommé Athalaric, fut malheureusement assassiné avec sa mère sur l'ordre de l'empereur byzantin Justinien, après que ce dernier eut fait empoisonner son grand-père Théodoric et son père Eutharic par ses sbires chrétiens. Ce petit Athalaric subit ainsi le même sort que son petit-cousin wisigoth Amalaric, fils d'Alaric II qui fut, lui aussi, assassiné par les Chrétiens de Wisigothie sous la régence de Theudis, cet Ostrogoth intrigant qui, pour s'affranchir de ses devoirs envers Théodoric, écouta les sirènes du clergé chrétien d'Espagne.

Car le malheur voulut, que Théodoric le Grand, ce pacificateur européen, honorable, droit et courageux, fut arien et non chrétien. Et lorsqu'un Germain arriviste et sans scrupule, nommé Clovis, se convertit au christianisme, le clergé chrétien, qui ne recula jamais devant la guerre, les meurtres et les massacres pour asseoir son hégémonie et son Dieu, commença à intriguer partout contre les royaumes ariens. Ainsi Clovis bénéficia toujours et partout des cinquièmes colonnes chrétiennes et de son internationale sémite pour créer l'anarchie chez ses voisins et pour soutenir sa guerre sainte, sa croisade pour la chrétienté.

À l'initiative d'Avitus, évêque de Vienne (en France), le clergé chrétien de Bourgondie fomenta des troubles en faveur du Franc baptisé par saint Rémi. Il semble, d'ailleurs, que la très chrétienne princesse Clothilde, une Burgonde, poussa facilement son mari Clovis à aller venger son père que l'oncle Gondebaud avait fait disparaître à la suite d'une tentative de coup d'État.

Bref, après les Burgondes, Clovis, mis en appétit, écrasa définitivement les Alamans. Ensuite il se laissa appeler par Quintinianus, évêque chrétien de Rodez, qui fomentait les troubles chrétiens en Aquitaine (donc dans l'Empire wisigoth) contre l'arien Alaric II, tout comme l'avait fait Avitus contre l'arien Gondebaud.

Ce fut alors la défaite des Wisigoths à Vouillé, en l'an 507, et la mort au combat d'Alaric II. Ce fut le moment que choisit l'empereur byzantin Anastase pour s'allier à Clovis, et tenter de détruire les Ostrogoths d'Italie. Les Byzantins envoyèrent une flotte pour dévaster et piller les côtes d'Italie, mais Théodoric, comprenant enfin le but de cette coalition chrétienne contre sa politique européenne, reprit les armes et battit Clovis sous les murs d'Arles, en l'an 509 ; ce que voyant, l'empereur Byzantin s'empressa de se réconcilier avec lui, la même année. Puis, en l'an 510, les Wisigoths acceptèrent la régence de Théodoric en faveur de son petit-fils Amalaric, c'est-à-dire du fils d'Alaric II ; régence qui lui livra la Provence, le Languedoc et l'Espagne. Et, en l'an 511, Clovis meurt prématurément à quarante-cinq ans, éloignant ainsi momentanément la menace des soulèvements chrétiens dans les empires goths.

En l'an 518, l'empereur Anastase meurt à Byzance. Il fait place à l'empereur Justinien. C'est un montagnard de Dardanie, surnommé Istok (bâton) dans son pays natal : c'est un véritable Rastignac, brutal et arriviste, qui restera toujours incapable d'écrire son nom.

Cette ignorance et ce dédain profond qu'il portait à toutes les choses de l'esprit le préserveront des inquiétudes métaphysiques,

qui avaient tant troublé les dernières années de son prédécesseur Anastase. Il ne se demandera jamais en quoi pêchait Arius, Sabellius ou Eutychès, car, pour lui, les hérétiques, quels qu'ils fussent, ne seront toujours que de maudits rebelles, qu'il faudra châtier et ramener dans la droite voie chrétienne (« orthodoxe ») par la violence, par le meurtre et le pillage. Il s'en prit d'abord aux monophysites, nombreux dans l'empire d'Orient, principalement en Syrie et en Égypte. Puis, après avoir terrassé l'hydre eutychienne, il s'en prit aux Ariens.

Il frappa d'abord Vitalien, un chef du clan goth, qui commandait les auxiliaires bessiens de Thrace, petit-fils d'Aspar, le grand chef Alain qui fit l'empereur Léon I^{er} et qui fut, en son temps, l'ami de Genséric. Mais l'hérésie servit aussi de prétexte à l'assassinat de l'eunuque Amantius, soupçonné de partager les erreurs de Nestorius. Enfin ce fut le tour des adeptes de Wulfilas et d'Arius. Dans ce but, les orthodoxes byzantins commencèrent par pousser à la conversion le nouveau roi des Vandales, Hildéric. Pour monter sur le trône avec le soutien de l'internationale chrétienne, celui-ci n'hésita pas à assassiner sa tante Amalafreda, épouse du roi décédé Thrasamund et sœur de Théodoric l'Ostrogoth. Cela conclu, ils convertirent au christianisme Theudis, le gouverneur ostrogoth qui représentait Théodoric à la cour de Tolède. Ce dernier renia ses devoirs envers son suzerain pour jouer lui-même au monarque, encouragé dans cette attitude par sa femme wisigothe chrétienne.

Remarquons ici que **les Chrétiens comme les Juifs utilisèrent souvent les femmes pour imposer leur politique**. À l'heure actuelle, elles sont devenues les meilleurs agents de propagation du Mondialisme et des diverses Francs-Maçonneries, grâce aux ligues féminines et à leur penchant vers le pacifisme, la charité tout azimut et les droits de l'homme mal compris. Nos compagnes, plus instables glandulairement, plus frivoles et plus sensibles à l'atmosphère pacifiste ainsi qu'au verbiage cauteleux des Sémites, furent toujours des intermédiaires de choix pour propager les doctrines de doux abandon et de paix factice, ces doctrines permettant aux tripoteurs d'agir sous couvert de la charité et de l'égalitarisme. Ce n'est pas pour rien que le christianisme juif tout comme le marxisme juif ont, tous deux, soutenu les divers mouvements de libération féminine, du moins durant leur période révolutionnaire.

Les femmes « libérées » servent leurs activités subversives, mais elles redeviennent les prostituées sacrées, dépendantes et dominées, lorsque la subversion est légalisée et triomphante. **Que de grands**

conquérants ou d'hommes d'État ne furent-ils pas « neutralisés » par les femmes que Sémites et Chrétiens mirent dans leur lit !

Car l'Indo-Européen fut toujours trop crédule, trop débonnaire et trop respectueux de la femme pour croire à la turpitude d'un « sexe faible », trompé et fanatisé par le sémitisme égalitaire.

Le Sémite enferme sa femme dans son harem et ne subit presque jamais son influence, car elle n'est toujours pour lui qu'une bête à plaisir ; à la rigueur un objet subversif utilitaire.

Tandis que l'Aryen la considérera toujours comme une « associée », mère de ses enfants ; de cette façon, il subira toujours fortement son influence. L'histoire des Ostrogoths nous en fournit la preuve à plusieurs reprises.

Des épouses chrétiennes pesèrent sur les décisions et les crimes d'Hildéric et de Theudis. De même, Clothilde influença Clovis.

Même scénario encore, chez les Burgondes, à la mort du grand roi Gondebaud, quand le trône passa à son fils Sigismund qui avait, lui aussi, épousé une fille arienne du grand Théodoric. Mais les évêques poussèrent dans son lit une servante chrétienne qui finit par obtenir sa conversion, la répudiation de sa femme légitime et, pour terminer, l'assassinat de cette épouse et de son fils Ségéric, cet autre petit-fils de Théodoric le Grand.

À ce stade, pour les Chrétiens, il ne restait donc plus que Théodoric lui-même à abattre. Sa conversion aurait certainement tout sauvé. Mais il n'était pas homme à se convertir, moins en raison de ferveur arienne, que pour ne pas être infidèle à lui-même, nous dit l'historien Marcel Brion qui l'a si bien étudié.

Théodoric était un Aryen et un lutteur pour qui le courage, l'honneur et la fidélité aux ancêtres constituaient la seule règle de vie. Or malgré son grand âge, il fit front.

Constatant combien sa politique de tolérance et d'apaisement religieux le servait peu auprès des Italiens versatiles et sémitisés, Théodoric laissa de plus en plus les affaires de l'État dans les mains de son gendre Eutharic. Celui-ci, plus jeune et plus impétueux, démasqua assez brutalement les tractations entre les traîtres chrétiens du sénat romain et l'empereur Justinien. Il condamna à mort les traîtres hauts placés, comme Boèce, Albinus et Symmachus. Ces mises à mort, justifiées, n'en servirent pas moins de prétexte pour installer l'anarchie et des troubles larvés sur tout le territoire italien. À la suite de cela, les Goths se raidirent encore ; ils emprisonnèrent le pape, car ce dernier faisait de son mieux pour attiser les haines et empêcher la réconciliation. Les troubles augmentèrent encore et,

dans ce cercle infernal de la violence, Théodoric finit par décréter illégale la religion chrétienne.

Alors, il fut assassiné, tout comme le seront, un peu plus tard, sa fille Amalasanthe et son petit-fils Athalaric. C'est à ce moment, en l'an 535, que Justinien fait attaquer le royaume goth découpé, par son général eunuque, Bélisaire. Celui-ci reprend aux Goths d'abord la Sicile, ensuite Naples et Rome. C'est au cours de cette guerre que la « ville éternelle » change sept fois de mains et fut presque entièrement détruite (et non sous le soi-disant sac des Vandales, cent ans auparavant, ni par les Wisigoths d'Alaric, en 410). Et, pour finir cette longue guerre, les dernières bandes de Goths furent anéanties, en l'an 555.

Au point de vue anthropologique l'apport des Ostrogoths et de leur bon sang aryen dans une Italie fortement sémitisée ne fit que l'effet de quelques gouttes d'eau dans une mer immense. Ils n'eurent pas plus d'influence dans la péninsule que les Wisigoths en Espagne. Ce dosage défectueux était encore aggravé par leur faible prolificité indo-européenne, en regard de celle du monde sémitisé. Il n'en reste pas moins que, grâce à eux, l'Italie du Nord contraste encore de nos jours avec celle du Sud par sa plus grande agressivité au travail et par sa plus grande combativité dans tous les domaines.

Mais le vide créé par l'anéantissement des dernières bandes de Goths sera encore une fois comblé par de nouveaux arrivants, appelés cette fois « Lombards » ou « Longobards ». Ils arrivent en Italie, en l'an 568, venant de Pannonie, où ils séjournèrent depuis l'an 527. Comme tous les Germano-Scandinaves, dont ils formeront la vague ultime, ils étaient semi-nomades et ne liaient pas leur identité nationale à un territoire déterminé, si ce n'est dans leurs « sagas » qui racontaient leurs premières migrations depuis la Scandinavie. Tirant profit de leur séjour autour du lac Balaton et des contacts qu'ils y réalisèrent avec les Pannoniens et avec les Byzantins, ils y affermirent leurs cadres politiques et militaires, ainsi que la force morale de leurs familles et leurs aptitudes artisanales. Toute leur culture et toute leur organisation militaire et sociale démontrent leur appartenance au groupe des peuples germano-scandinaves. L'archéologie et surtout la célèbre « *Historia Longobardorum* » de Paul Diacre (ce Lombard devenu moine et ministre de Charlemagne, après la destruction du royaume lombard par les Francs), prouvent, elles aussi, cette appartenance. Mais, comme les Goths, ces Lombards, arrivés en Italie à la suite de leur plus grand roi, Alboin, restèrent toujours une minorité d'hommes libres, organisés en contingents militaires et en noyaux familiaux, bien qu'ils finissent

par donner leur nom à toute une province. Ils restèrent partout disséminés et superposés aux populations locales, avec lesquelles ils ne se mêlèrent que très rarement.

Dès leur arrivée, ils s'organisèrent en une trentaine de duchés, reliés entre eux par les liens du sang ; leurs duchés les plus méridionaux se situent en Calabre. À l'instigation du pape qui voyait d'un mauvais œil leur influence païenne s'étendre sur les populations, les Francs leur firent la guerre et les vassalisèrent, mais ils n'eurent jamais assez d'influence pour les déposséder de tous leurs duchés. Ils leur imposèrent cependant la religion chrétienne, acceptant, à cette condition, qu'ils continuent à encadrer les populations. Leur conversion explique la présence de Paul Diacre à la cour de Charlemagne, et surtout sa présence au mont Cassin, ce « haut-lieu refuge » du paganisme dans la mer sémito-chrétienne, qui noyait l'Europe.

Passons maintenant aux **Vandales** que les chroniques chrétiennes nous ont décrits comme tellement affreux et barbares, que leur nom est resté pour qualifier les actes les plus répréhensibles.

Or cette haine du christianisme à leur égard résulte uniquement de leur foi religieuse. Car les Vandales, plus encore que les Goths, défendirent l'arianisme ; et cette faute impardonnable les poursuivit jusque dans leur tombe, les moines copistes et les clercs chrétiens ne reculant devant aucun mensonge ni aucune falsification pour satisfaire leur haine religieuse. Car il est bien plus grave d'être un hérétique chrétien qu'un musulman ou même un athée, tout comme, à l'heure actuelle, il reste plus grave pour un communiste orthodoxe d'être un hérétique trotskiste ou maoïste, que d'être un démocrate ou même un ploutocrate. Et si le national-socialisme reste la bête noire du communisme international et des « social-démocraties », c'est bien parce qu'il fut et sera toujours, lui aussi, un concurrent hérétique du socialisme.

À cela s'ajoute, naturellement, **son paganisme que ni les Chrétiens, ni les protestants, ni même les francs-maçons ne peuvent tolérer.** Et, à l'instar de l'Allemagne nationale-socialiste, qui n'en finira jamais de ployer sous le poids des mensonges, des injustices et des calomnies de ses concurrents communistes et sociaux-démocrates, les Vandales continuent encore à être considérés comme les plus ignobles bandits, engendrés par les grandes invasions, alors qu'il est prouvé que, non seulement ils ne mirent jamais à sac la « ville éternelle », mais aussi qu'ils ne se

comportèrent jamais plus mal que les autres envahisseurs, tout au long de leur grande randonnée.

Car, jusqu'au début du XX^e siècle, toutes les armées du monde vivaient sur l'habitant, lorsqu'elles étaient en campagne. Tous les soldats subsistaient en raflant de manière plus ou moins brutale la nourriture, et parfois même les richesses des pays, qu'ils traversaient, l'ensemble s'accompagnant de quelques viols et de quelques incendies devant la résistance légitime des autochtones.

Mais ce qui est certain, c'est que la majorité des Indo-Européens qui pratiquèrent ces coutumes guerrières, ne se comportèrent JAMAIS d'une manière aussi barbare ni aussi brutale que la plupart des Négroïdes, des Mongoloïdes et des Sémites, pour qui tortures et massacres étaient pratiques courantes. Sauf, naturellement, dans les cas, de plus en plus fréquents, où ces peuples blancs n'ont plus d'indo-européen que le nom ; lorsque leur âme biologique est morte, étouffée par la culture sémite.

Ainsi, lors de la seconde guerre mondiale, les bombardements terroristes et les massacres de civils innocents à Dresden, Hambourg, Berlin, etc., en sont une preuve éclatante. Certains Anglais indo-européens, comme David Irving, membre du « *Bomber command* » et Sir Arthur Harris, chef de ce même bomber command, tentèrent bien de s'y opposer, mais le tout-puissant Churchill, ivrogne stipendié des banquiers juifs, les imposa.

Les Vandales ne furent jamais plus vandales que les autres ; ils se comportèrent même bien souvent mieux et avec plus de justice que les Francs christianisés dont les outrances et les déprédations sont pudiquement passées sous silence, parce qu'ils combattirent pour la plus grande gloire de Jéhovah. Mais, depuis l'avènement du judaïsme, les historiens chrétiens, démocrates ou communistes n'ont plus honte de falsifier la « Vérité », ni de classer les guerres, en « justes » et en « injustes » ; les adeptes des premières ne pouvant être que parfaits et irréprochables, et ceux des secondes que d'infâmes bandits. Les jugements de Nuremberg en font foi !

Les Vandales étaient, tout comme les Goths, des Germains-Scandinaves, héritiers des Indo-Européens germaniques et des Cromagnoïdes blancs de l'admirable civilisation d'Esterbölle.

Un peu avant l'ère chrétienne, ils franchissent la Baltique et s'installent autour de l'embouchure de l'Oder. Ils y précèdent de peu les Goths, dont ils ne sont qu'un rameau pour l'historien romain Pline ; de même les Burgondes ne constituent qu'un groupe vandale pour ce même historien.

Ensuite les Vandales séjournent longtemps en Silésie, où ils se scindent en deux grands groupes : Les Asdings et les Silings. En l'an 171, les Asdings se retrouvent en Hongrie, sur la Theiss, et s'y fixent jusqu'en l'an 335. Là, ils côtoient une tribu iazyge, qui nomadisait entre la Theiss et le Danube. Ceux-ci, constitueront le groupe des Alains, qui suivra Genséric jusqu'à Carthage. Vers l'an 364, les Goths et les Sarmates, qui avaient formé un vaste empire en Ukraine et le long de la mer Noire, commencent à refluer sous la pression des Huns.

Les Vandales suivent le mouvement. Accompagnés de leurs amis Alains, ils prennent la route classique des invasions, remontent le Danube jusqu'à Ratisbonne, le passent à gué et descendent ensuite dans la vallée du Main pour se retrouver devant Mayence. Chemin faisant, ils s'adjoignent des Quades (assimilables aux Suèves). Ces derniers, tout comme les Silings n'arriveront pas jusqu'en Afrique, car ils fondront en route, s'installant de-ci, de-là, et pour finir, au Portugal. Devant Mayence, les Francs ripuaires (aussi appelés Bructères ou même Hessois), devenus gardiens des limes de l'empire, attaquent violemment les Vandales et furent bien près de les détruire. Ils sont heureusement sauvés par leurs alliés Alains, menés par leur roi Respendial. Mais celui-ci ne put éviter la mort du roi vandale Godegisel (en allemand « *Gottes Geissel* », c'est-à-dire « Fléau de Dieu »), père de Genséric.

Les Vandales élisent alors Gunderich qui leur fait traverser le Rhin, pris par les glaces, le 31 décembre de l'an 406. C'est le départ des soi-disant grandes invasions.

En l'an 409, les Vandales se retrouvent en Ibérie ; ils y acquièrent le statut de « fédérés » à l'empire. Les Asdings et les Suèves héritent de la Galice, les Alains de la Lusitanie (le Portugal) et de la région de Carthagène, tandis que les Silings se fixent en Bétique.

Mais, en l'an 418, l'empire, qui ne se maintient qu'en jouant et en attisant les dissensions entre groupes barbares, donne magnanimement toute l'Espagne aux Wisigoths, à charge pour ceux-ci, de la reconquérir sur les autres barbares. Les Goths anéantissent les Silings et repoussent les Asdings en Bétique, en l'an 419. C'est alors que les Vandales donnent leur nom à cette région, qui deviendra la Vandalousie.

En l'an 428, Gunderich meurt et Genséric, le fils de Godegisel, monte sur le trône. Ce roi, qui vivra de l'an 390 à l'an 477, est un des plus prudents, des plus malins et des plus intelligents de tous les monarques germano-scandinaves. Sachant qu'il ne pourra résister longtemps aux Wisigoths, et habitué depuis plusieurs années à

s'occuper des questions maritimes de son peuple, il embarque tout son monde, Vandales et Alains, pour l'Afrique, en mai 429. Il débarque en Oranie, y bat les Romains et les auxiliaires du comte Boniface, avec lequel il signe le traité d'Hippone (l'actuelle Bône). À la suite de ce traité, il est nommé fonctionnaire romain et général d'empire, à charge pour lui de continuer de lever l'impôt, et de payer un tribut annuel à la « ville éternelle ». Hippone lui sert quelques années de capitale, mais en l'an 439, il s'installe à Carthage. Les historiens chrétiens prétendront qu'il pilla la ville, ce qui est ridicule, car on ne détruit pas une ville, où l'on veut s'installer.

Ce qui est certain, c'est que Genséric y transforma toutes les églises en lieux du culte arien, et qu'il nettoya ce vaste lupanar qu'était la Carthage de l'époque. Il expulsa les pédérastes qui y pullulaient ; il y interdit la prostitution sacrée et obligea tous les Romains chrétiens et dépravés à vivre décemment. Il ne persécuta pas réellement les Chrétiens, mais il interdit cependant leur culte durant des années. En outre, il prit des mesures de moralité contre les théâtres et les plaisirs de la vie nocturne.

Genséric fit encore bien autre chose pour soulever contre lui l'hostilité de la Rome officielle, devenue chrétienne, depuis l'an 312. Pour bien le comprendre, il nous faut d'abord connaître la situation de l'Afrique du Nord de l'époque.

En effet, comme partout dans l'empire romain décadent, devenu bureaucratique à l'extrême, les taxes et les impôts éhontés avaient éliminé la classe moyenne laborieuse, ne laissant subsister que des pauvres et des fonctionnaires d'État enrichis par la concussion.

Les Numides pasteurs n'existaient plus. L'Algérie et la Tunisie étaient regroupées en un seul État, la Mauritanie, peuplée de Maures chrétiens. L'ensemble deviendra plus tard la Kabylie, peuplée de Kabyles musulmans. Ces Kabyles, qui, du temps des Romains, s'appelaient Bavares et Quinquingentiens, étaient des négroïdes sémitisés, principalement paysans et pasteurs nomades. Dans les villes, la population était à prédominance sémite avec quelques Indo-Européens et quelques Latins immigrés. Les taxes et les impôts avaient, là aussi, créé une situation révolutionnaire, comparable à celle des Gaules. Ici, les révoltés des campagnes ne s'appelaient plus Bagaudes, mais « Circoncellions », et comme en Gaule, ils étaient fort nombreux. Tous ces pauvres, exploités par les bureaucrates officiels et par les ministres du culte chrétien, furent, là aussi, protégés par les Barbares : en l'occurrence, les Vandales, qui voulaient rétablir une justice sociale.

En outre, Genséric distribua à ses pairs les domaines romains de Tunisie, en en chassant préalablement les propriétaires. Cela ne lui attira certes pas la sympathie de Rome. La mesure fut comble, lorsqu'il refusa de continuer à payer l'impôt annuel (l'annone), afin de ne pas ruiner le peuple tunisien. Or, la Kabylie était pratiquement l'unique fournisseur de toute l'huile consommée dans l'empire ; sans oublier ses riches ressources en ivoire, en marbre, en bêtes fauves, en chevaux de course, etc.

Rome ne pouvait accepter tout cela ; d'une part, parce que chrétienne, mais surtout parce que ses maîtres du moment étaient les Goths, c'est-à-dire les frères ennemis des Vandales. De telle sorte que les relations entre Rome et l'Afrique du Nord dégénérent ; que Genséric, en réaction, organisa la piraterie, et que parfois les Romains, parfois les Byzantins, vinrent mettre de l'ordre en Tunisie, ce qui mit fin, vers l'an 550, à l'empire vandale d'Afrique du Nord. Mais, là comme en Espagne, l'arianisme fera le lit de la religion musulmane. D'ailleurs, le fameux « *Illah ill Allah* », c'est-à-dire « *Il n'y a de Dieu, que Dieu* » est la formule même d'Arius, qui niait, par là, la divinité du Christ.

Avant d'en terminer avec les Vandales, je voudrais encore préciser trois points.

1. — Le mensonge du soi-disant sac de Rome. Pas plus que les guerriers Wisigoths d'Alaric, au nombre d'un peu moins de vingt mille, ne pouvaient prendre ni détruire une ville de plus de cinq cent mille habitants, sans l'aide et l'assentiment de ces derniers, pas plus les Vandales de Genséric (huit mille plus des auxiliaires maures) ne détruisirent quoi que ce soit. En l'an 455, Genséric mit à profit l'assassinat d'Aetius, par l'empereur Valentinien, et l'assassinat de celui-ci par son successeur, le nouvel empereur Maximus, pour se déclarer libre de tout traité avec Rome. Il fonda alors sur la « ville éternelle », où il resta quinze jours. Mais, il ne massacra point, n'incendia ni ne détruisit rien, comme l'a très justement démontré le professeur à l'université d'Alger, E.F. Gautier, auteur d'une « *Vie de Genséric* » (parue chez Payot). Il se contenta d'emmener des otages et les richesses (principalement ecclésiastiques), qu'il put trouver. La Rome antique ne fut détruite qu'un bon siècle plus tard, durant les guerres terribles entre l'armée byzantine de Justinien et les Ostrogoths. Rome y fut prise et reprise sept fois, et sa population périt à 90% du fait des guerres, et surtout à cause des épidémies de peste et des famines.

2. – Si l'empire vandale dura si peu de temps, la faute en incombe principalement au tempérament très indépendant des Indo-Européens en général, et à l'alternative où ils placèrent toujours leurs souverains après chaque conquête. En effet, Genséric, tout comme les rois goths et francs, dut, après la victoire, résoudre le douloureux problème suivant :
- Ou bien respecter les liens raciaux du sang et laisser à ses pairs, les autres guerriers vandales, une aussi grande autonomie que dans les combats, c'est-à-dire prendre le risque d'être renversé un jour par un pair ombrageux ; et les meilleurs guerriers le sont toujours.
 - Ou bien les émasculer en partie et les maintenir auprès de soi, afin de les surveiller, les transformant en thuriféraires de cour.
 - Ou bien même, et c'est ce qu'ils firent tous à des degrés divers ou totalement, comme les rois Francs, à savoir : se créer une cour avec les anciens administrateurs romains vaincus et serviles, ennoblir ces derniers aussi au rang de pair du royaume, afin de jouer les uns (les Germains) contre les autres (les Latins).

Genséric, en fin diplomate adopta un peu des trois alternatives. Il dut donc éliminer ses meilleurs guerriers, les plus braves, mais aussi les plus ombrageux ; partant, leur absence pèsera rapidement très lourd dans les guerres que durent entreprendre ses successeurs.

Les rois francs, quant à eux, éliminèrent radicalement les leurs au profit de l'ancienne « *gentry* » romaine, ce qui engendra pour notre malheur, à nous Européens d'Occident, une noblesse essentiellement constituée par des Romains sémitisés et dégénérés, racialement portés vers les exploiters sémites, à l'encontre des populations indo-européennes et autochtones qu'ils devraient défendre.

Quant aux Wisigoths, ils optèrent pour la première solution, celle qui maintenait l'égalité de droits et de pouvoir entre le roi, les princes et leurs divers lieutenants, tous de souche indo-européenne. Mais cette formule, quoique la plus honnête de toutes, fut la plus désastreuse, car elle favorisa des dissensions entre partis rivaux et les luttes entre princes, lors de chaque succession royale. Il faut dire que les administrateurs romains sémitisés et les marchands sémites s'entendaient parfaitement à susciter les zizanies et à les entretenir, entre les divers clans de ces trop crédules guerriers aryens.

3. – Le point que je voudrais encore préciser a trait aux statistiques des populations anciennes. Le grand expert Delbrück, tenant compte de l'étendue exacte des territoires et du développement de l'outillage agricole d'un peuple, aboutit à des données statistiques extrêmement précises, que recoupent bien souvent les données historiques des chroniques antiques. Car, il existe toujours une proportion entre les ressources exploitées d'un pays déterminé et le nombre des humains qui peuvent y vivre. C'est ainsi, par exemple, qu'en Allemagne, à l'époque romaine, Delbrück conclut à une densité de cinq habitants au kilomètre carré, ce qui fait que la population germanique, entre le Rhin et l'Elbe, n'a jamais pu dépasser le million.

Mais les données historiques et l'analyse des textes anciens sont, elles aussi, d'un grand secours. C'est ainsi, par exemple, que l'écrivain Malchus, contemporain de l'empereur Zénon, nous relate que ce dernier prit à son service treize mille hommes du roi Ostrogoth Théodoric Strabo, et il appert du contexte que ces treize mille guerriers constituent le gros de la tribu ostrogothe. C'est ainsi que l'on sait qu'à Andrinople toute l'armée wisigothe de Fritigern était composée de quinze mille guerriers ; et que, lorsqu'il s'embarqua pour l'Afrique, Genséric régnait sur quatre-vingt mille âmes, guerriers, vieillards, femmes, enfants et esclaves compris ; et que les guerriers vandales étaient au nombre de seize mille.

L'historien Ferdinand Lot, comme Robert Latouche, professeur à l'université de Grenoble, ont tous deux démontré que les armées barbares des grandes invasions pouvaient difficilement dépasser l'effectif de quinze mille hommes, car elles ne possédaient pas de service d'intendance. Et déplacer quinze mille cavaliers avec leurs familles créait des problèmes d'alimentation presque insolubles pour leur chef ; cela explique aussi les déplacements, en apparence aberrants et irréguliers, de ces hordes qui vagabondaient à travers l'empire.

Par toutes ces méthodes, Delbrück et Lot ont pu déterminer que la population totale de l'empire romain, au temps des Vandales, se montait entre nonante et cent cinquante millions d'âmes, et que l'Afrique du Nord, où s'établit Genséric, en possédait huit millions au maximum.

Partant, il est certain que le sang indo-européen apporté par les guerriers de Genséric fit l'effet d'une goutte d'eau diluée parmi les populations autochtones d'origine négroïde et sémite. Rome, avant,

y avait déjà apporté un très faible pourcentage de ce même sang des steppes, de même qu'en apporteront les captifs européens des pirates barbaresques et, plus tard encore, la colonisation française.

Pour ces raisons, l'on peut encore admirer aujourd'hui des Kabyles blonds ou roux aux yeux bleus ; mais il n'empêche que le pourcentage en reste minime et que leur comportement aryanisé reste noyé dans la masse.

Parlons à présent brièvement des **Burgondes**, qui donnèrent leur nom à la Bourgogne, dont les malheurs engendrèrent une des plus belles gestes épiques de l'Occident : la chanson des Niebelungen.

Originaires de l'île de Bornholm, en mer Baltique, les Burgondes sont mentionnés, pour la première fois, par Pline l'ancien qui les considère comme un sous-groupe vandale. Ils vont d'abord accompagner ceux-ci à l'embouchure de l'Oder, où ils s'installèrent un peu avant l'ère chrétienne. Mais, ils ne tardèrent pas à descendre le long de la Vistule, pour enfin se fixer en Bohême.

Bien avant que les Goths ne commençassent à refluer sous la pression des Huns, les Burgondes remontèrent la Neisse et la Warthe pour s'installer, un temps, dans le Brandebourg. De là, ils passeront dans la région du Main, où ils entreront en contact avec les Alamans qui, eux aussi, commençaient à se déplacer vers l'Ouest.

Ce voisinage avec les Alamans demeura d'ailleurs un facteur important dans l'histoire des Burgondes, car les rapports entre ces deux peuples resteront toujours déplorable. Un temps, ils se disputèrent les sources salées de Schwäbisch Hall ; et déjà, en l'an 330, Rome utilisa cette hostilité en enrôlant les Burgondes, afin d'empêcher les Alamans de progresser vers l'Ouest et vers les limes de l'empire. Vers l'an 370, lorsque ces « fédérés » arrivèrent sur les bords du Rhin, Valentinien s'opposa tout d'abord à leur entrée dans l'empire. Mais ils finirent par forcer le passage en l'an 406, réunis aux Vandales, aux Suèves et aux Alains. En l'an 413, possédant toujours leur statut d'alliés, ils finirent par recevoir des mains de l'empereur une partie de la Gaule orientale. Mais le roi burgonde, Gondicaire, voulut étendre son royaume, oubliant que son peuple, courageux certes, était cependant trop peu nombreux pour réaliser un projet aussi vaste. Les chroniques anciennes sont formelles à ce sujet : les guerriers burgondes ne furent jamais plus de deux mille cinq cents. Or Gondicaire se fit tellement remuant, qu'il dressa contre lui le patrice Aetius. Celui-ci engagea des Huns mercenaires et leur fit massacrer une partie de la nation burgonde, en l'an 436.

Cette semi-extermation servira de fondement historique à la chanson des Niebelungen : le roi Gondicaire (ou Gonthier) de l'histoire deviendra le roi Günther de la chanson. Sa sœur Kriemhild épousera un prince frison, fils du roi de Néerlande ; mais un Burgonde traître assassinera ce dernier et Kriemhild se remariera avec le roi des Huns, Etzel, qui n'est autre qu'Attila. Et, pour venger Siegfried le Frison, elle provoquera le massacre des guerriers burgondes par les Huns.

À travers la légende des Niebelungen qui présente Attila comme un brave et bon roi, dont les guerriers massacrent cependant une bonne partie des guerriers burgondes, transparait l'histoire réelle de ce peuple et celle de la fameuse bataille qui opposa Huns et Romains aux Champs Catalauniques en l'an 451.

En effet, lorsqu'Attila vint soi-disant « ravager » les Gaules, les Burgondes étaient divisés en deux camps : certains servirent Aetius, écoutant les sirènes de la diplomatie romaine, mais d'autres servirent Attila, pour venger leurs morts de l'an 436.

Car, en définitive, cette bataille des Champs Catalauniques ne fut pas la victoire des « civilisés » contre les sauvages barbares venus des steppes, mais bien la conséquence de la politique vicieuse, de balance et de division, entretenue chez les Germains et chez les Indo-Européens des steppes, par une Rome décadente et sémitisée.

Ce fut une véritable guerre entre frères, Goths contre Goths, Burgondes contre Burgondes, Alains contre Alains, et parfois même clans contre clans, dans une même tribu.

Les poètes qui s'emparèrent de ce fait d'armes, comprirent son non-sens et l'expliquèrent à leur façon, dans la chanson. Cette geste finit par fusionner en un seul événement tous les heurts et malheurs des Burgondes, soit le massacre de l'an 436, celui des champs Catalauniques en 451, et même, pour finir, celui d'Autun en l'an 534, auxquels s'adjoignirent tous les malheurs qui ravagèrent la Bourgogne, à cause des rivalités nées entre les deux grandes reines de l'époque franque, Brunehaut (représentée par Kriemhild) et Frédégonde. Quant au titre donné à la geste, il provient de la famille royale des Burgondes, qui s'appelait Niebelungen, tout comme celle des Ostrogoths se nommait Amelungen et celle des Wisigoths, Baltungen.

Quand, en 413, les Burgondes reçurent une partie de la Gaule orientale, ils installèrent leur capitale à Worms.

Là, ils commirent leur première erreur en soutenant, à Mayence, l'élection de l'usurpateur Jovinus. Heureusement, ce dernier mourut la même année à Narbonne.

La seconde erreur fut l'appétit trop grand de leur roi Gondicaire qui voulut augmenter son royaume aux dépens de la Belgique inférieure, attitude qui souleva contre lui les « fidèles Francs » que le patrice Aetius ne voulut pas désobliger. Il fit donc massacrer une partie des Burgondes par des auxiliaires huns. Mais, en bon diplomate, il évita leur extermination totale, afin de pouvoir les utiliser à leur tour contre d'autres barbares, devenus plus encombrants ou plus turbulents et plus menaçants pour le jeu de balance qu'exigeait la « *pax romana* ». En l'an 443, Aetius se raccommoda avec les Burgondes : il les fixa en Sabaudia romaine, c'est-à-dire en Savoie et dans le Sud de la Bourgogne.

Ce fut ensuite l'épisode fratricide des Champs Catalauniques qui constitua la troisième erreur burgonde. Après cette bataille, les Burgondes survivants tentèrent de s'intégrer intimement à la population gauloise, en pratiquant de nombreux mariages mixtes.

Mais ils trainaient avec eux une quatrième erreur qui était presque une tare dans ce monde chrétien romain : ils étaient ariens, comme tous leurs frères germano-scandinaves, et les évêques chrétiens de l'époque, pour qui ils représentaient par conséquent un danger, n'eurent de cesse qu'ils eurent dressé contre eux les Francs de Clovis. Celui-ci les battit une première fois à Dijon, en l'an 500, déclarant la guerre à l'arianisme, à l'instigation de l'évêque Avitus. Mais il y eut encore plusieurs batailles entre Francs chrétiens et Burgondes ariens, et cela dura jusqu'en l'an 535, date à laquelle Sigismond, fils du roi Gondebaud, accepte d'abjurer l'arianisme et de transformer son peuple en bons Chrétiens.

Agissant de la sorte, les Burgondes acquirent une paix définitive, tout en devenant vassaux des Francs, mais cette paix fut pire que la mort glorieuse au combat, car en reniant l'arianisme, ils perdaient définitivement leur âme d'hommes prométhéens indo-européens.

Cependant, cette âme burgonde indo-européenne resurgit de temps à autre, prouvant ainsi que l'hérédité et le sang sont plus puissants que toutes les obligations sociales et que toutes les contraintes religieuses.

Ce n'est pas un hasard si, durant le Moyen-Âge, la Bourgogne servit de voie privilégiée à la propagation des « *vierges noires* », cette résurgence du culte de la déesse-mère païenne, de même qu'à la constitution des routes et des relais templiers, ou à celles des grandes voies de pèlerinage vers Rome et Compostelle. Tout comme les Pyrénées, la Bourgogne reste une terre d'esprit critique

hétérodoxe, héritage spirituel du paganisme et de l'arianisme germano-scandinave.

La Bourgogne servira de territoire intermédiaire et de relais aux innombrables ménestrels qui voyageront entre les Pyrénées cathares et la future Allemagne des réformes. Et, avec ces mêmes Pyrénées, elle participera à la revalorisation de cet esprit chevaleresque et de l'amour courtois qui ennobliront tout le Moyen-Âge.

Il existe un dicton qui assure que :

« Qui tient Prague, tient toute l'Europe centrale et de l'Est ».

Or ce n'est sûrement pas sans raison que, tour à tour, protestants, francs-maçons, communistes et, toujours derrière eux, la juiverie internationale, et, avant eux, diverses royautés, se disputèrent si âprement cette ville symbole.

Mais si Prague semble réellement être la clé de l'Europe de l'Est, beaucoup de gens ignorent que l'ancienne Austrasie, soit, en gros, l'ancien duché de Bourgogne, semble, quant à lui, être la clé de l'Europe de l'Ouest.

Himmler, féru d'histoire et de culture germanique, parut l'avoir bien compris, lui qui revendiqua, en 1943, l'ensemble de ce territoire, pour y installer son futur État SS. Et, peut-être, Léon Degrelle était-il lui aussi au courant de cette donnée historique, lorsqu'il revendiqua la même région pour ses SS wallons ? Et Louis XI fut certainement aussi dans le secret, lui qui n'eut de cesse que d'avoir détruit ce duché de Bourgogne qui vit renaître, comme par hasard, cet ordre de la « Toison d'or », dont la légende remonte à la nuit des temps indo-européens. Si tout cela n'est que spéculation abstraite de rêveur, pourquoi tant d'insistance de nombreux « initiés » à posséder ce territoire ? Il n'en reste pas moins certain que ces terres bourguignonnes d'entre deux restent, avec les Pyrénées, le siège de l'esprit critique, grâce à l'imprégnation de la mentalité germano-scandinave qu'elles ont subie. Signalons avec insistance ici, que l'initié Himmler installa « comme par hasard » sa centrale SS en 1939 dans le Protectorat de Bohême-Moravie (région de Prague) qu'il compléta, en 1943, avec l'Alsace-Lorraine, possédant ainsi les deux clés de l'Europe.

« Étant moi-même d'origine savoyarde éloignée, il me semble avoir hérité ce comportement et cette mentalité si particuliers de cette chevalerie indo-européenne germano-scandinave. Plus j'approfondis mon caractère et mon comportement, mes goûts et mes préoccupations intellectuelles, plus j'ai la certitude d'avoir eu

pour ancêtre un de ces vaillants Germano-Scandinaves. Et c'est par fidélité à leur sang et à leur mémoire que ce livre, qui n'est qu'une longue quête de la « Vérité », verra le jour.]

Nous en arrivons maintenant aux **Francs**. De tous les Germains, ils furent certainement les moins valables.

La rapidité avec laquelle ils renièrent leur culture et leur âme indo-européenne pour embrasser la religion étrangère à leur race, le christianisme, le prouve amplement ; de même que l'acharnement qu'ils mirent à défendre cette éthique nouvelle, si éloignée de leur paganisme originel.

La France qu'ils fondèrent en devint la « *filie ainée de l'Église chrétienne* » et le plus sûr soutien de la papauté.

Un brouillard assez épais enveloppe encore le passé de cette nation germanique.

Au départ, il semble qu'il s'agit d'un conglomérat de tribus, identifiées et appelées, par Tacite, « Usipètes, Teuctères, Chamaves, Chattes, Bructères, Angivariens, Sicambres, Saliens, Angles, Juttes et Bataves ».

Mais le premier à les qualifier tous du nom de Francs est le grand historien romain du IV^e siècle, Amien Marcellin. Peut-être ce nom leur vient-il de leur coutume funéraire de placer dans la bouche du mort une pièce de monnaie pour payer son passage sur le Styx ?

Amien Marcellin cite leur installation dans l'empire en l'an 358, sous l'empereur Julien l'Apostat qui assigna en Alsace-Lorraine des Francs ripuaires et en Belgique et dans le Nord de la France des Francs saliens, dans le but de les utiliser éventuellement contre les Alamans dont la pression s'accroissait sur les frontières de l'empire.

Par rapport aux Germano-Scandinaves, ces Germains, appelés Francs, présentaient deux caractéristiques essentielles qui influenceront fortement sur les populations qu'ils rencontreront.

1. – D'abord, ce sont presque exclusivement des fantassins, non des cavaliers. En conséquence, ils ne posséderont jamais cet esprit chevaleresque, cette courtoisie, ce panache et cet amour du geste gratuit, caractéristiques des peuples cavaliers.
2. – Quant à leur esprit d'indépendance, il ne sera pas la conséquence d'une exaltation de l'individualité, mais bien des mesquineries tribales ; car, à l'inverse des Germano-Scandinaves qui, tous, étaient groupés en nations avec, à leur tête un roi, donc en royautes, longtemps les Francs

conserveront leur organisation tribale, ne se regroupant, sous l'égide d'un chef élu, que pour le temps d'une campagne guerrière. Ce système pseudo-démocratique engendra, entre les petits chefs, de perpétuelles rivalités qui les affaibliront, accroissant d'autant l'influence des peuples vaincus dont principalement celle de l'ancienne aristocratie gallo-romaine sémitisée qui formait d'une part les cadres administratifs de l'empire et de l'autre la nouvelle technocratie religieuse chrétienne. Et l'influence de ces derniers devint d'autant plus importante que la plupart des chefs francs étaient illettrés (à l'inverse des chefs germano-scandinaves).

Ainsi donc, plus encore que les aristocrates germano-scandinaves, les chefs francs s'entoureront d'une cour de Gallo-Romains, au détriment de leurs pairs, les guerriers germaniques ; jusqu'au jour où l'un d'entre eux, plus futé que les autres, entrevit nettement tous les avantages qu'il pouvait retirer de sa conversion au christianisme afin d'asseoir définitivement son autorité sur ses pairs.

Le royaume franc devint alors une royauté héréditaire, cautionnée par l'Église chrétienne et entièrement appuyée sur elle, la nouvelle noblesse ainsi créée n'étant, en grande partie, que l'ancienne ploutocratie gallo-romaine sémitisée : ducs et comtes francs, maires du palais et percepteurs d'impôts, n'étaient que les anciens maîtres gallo-romains plus ou moins aryanisés pour la circonstance. Seule persistait encore, çà et là, de la petite noblesse germanique, dans la mesure où elle restait paysanne, loin de la cour. C'est cette petite noblesse campagnarde qui formera l'ossature militaire de la France ; mais, à la fin de chaque guerre, elle sera toujours défavorisée et abusée au profit de la grande noblesse de cour sémite. Cette dernière se sémitisera toujours davantage par l'usure juive à laquelle elle aura régulièrement recours pour continuer à jouir pleinement des richesses de ce monde. Cette grande noblesse de cour, complètement détachée du peuple, donnera naissance à notre noblesse actuelle du XX^e siècle qui, de par ses origines, n'hésitera jamais à exploiter et à gruger le peuple au profit de ses concubins, les usuriers et les banquiers juifs. Et c'est pour hâter cette fusion entre la fausse aristocratie sémitisée et la haute finance internationale qu'eut lieu la révolution de 1789, au cours de laquelle seule l'aristocratie vraie, campagnarde et germanique, paya la note sur l'échafaud.

À l'inverse de l'aristocratie germano-scandinave qui prit régulièrement parti pour le peuple contre l'exploitation exercée

par l'administration gallo-romaine et chrétienne, les Francs prirent immédiatement parti pour les exploiters administratifs et religieux en place, contre le petit peuple qu'ils maintinrent écrasé sous la répression policière.

Dans les territoires sous domination franque, la révolte bagaude devint endémique, alors qu'elle régressait fortement chez les Germano-Scandinaves, comme l'a si bien démontré l'historien Slavien. Notons ici que cette révolte bagaude finit par dépeupler presque complètement l'Armorique (la Bretagne), ce qui permit à des Bretons vivant en Angleterre de revenir l'occuper, lorsqu'ils furent chassés de chez eux par la poussée des Scots (Celts) et par les incursions, de plus en plus fréquentes, des Angles et des Saxons germaniques. Rappelons aussi que ces Bretons étaient de purs celtes.

Au fur et à mesure que leur nombre s'accrut à l'intérieur de l'empire, les Francs saliens de Belgique et les Francs ripuaires d'Alsace-Lorraine devinrent de plus en plus turbulents.

En l'an 411, des Ripuaires s'empareront de Coblenche, de Mayence, de Worms et de Trèves. Les Saliens, battus d'abord par Majorien, puis par Aetius à Hélesme, près de Tournai, s'empareront de Cambrai en l'an 430, mais, s'alliant ensuite aux Romains, ils combattront les Huns avec eux, aux Champs Catalauniques. Ensuite ils deviendront des auxiliaires d'Egidius, le *magister militum*, et culbuteront pour lui les Wisigoths près d'Orléans en l'an 463, les Saxons sur les côtes de l'océan et les Alains au Sud de la Loire.

Lorsque le roi salien Childéric I^{er} meurt, en l'an 482, il laisse à son fils Clovis le royaume de Tournai, alors que Cambrai est la capitale de Ragnacaire, Cologne celle de Sigebert, que le Brabant est la terre de Chararic, et qu'aux alentours règnent encore d'autres petits chefs, des « *Reguli* » francs. Exploitant habilement le désarroi provoqué par la décadence progressive et par la chute inopinée de l'empire romain d'Occident en l'an 476, Clovis s'attire les faveurs de la seule puissance morale encore debout, l'épiscopat. Puis il parvient à se faire élire chef de guerre pour combattre les Alamans qu'il vainc (soi-disant) à Tolbiac, en l'an 496 (8). Soi-disant qu'à la suite de cette bataille, Clovis

8). L'Historien attiré des Francs est le naïf évêque Grégoire de Tours. Comme tous ses coreligionnaires, il tripote les faits historiques et ment avec une naïveté déconcertante. C'est lui qui attribua la bataille de Tolbiac (aujourd'hui Zülpich, près de Cologne) à Clovis, alors que cette bataille mit aux prises des Francs ripuaires (et non des saliens) avec des Alamans, à une date antérieure à l'an 496 (date du baptême de Clovis). Cependant, un peu avant son baptême, Clovis défit quelques Alamans dans ce que nous

se convertit au christianisme en grande pompe. Cette conversion lui permit de donner l'apparence d'une croisade aux diverses guerres qu'il entreprendra contre les Germano-Scandinaves ariens. Profitant de l'internationale chrétienne de l'époque qui lui fournit partout aide et renseignements, il bat les Burgondes à Dijon, en l'an 500, les Wisigoths à Vouillé en l'an 507 et les Ostrogoths en 508.

Monsieur Gorce, professeur à l'université de Toulouse, à qui nous sommes redevables d'une « *Vie de Clovis* », démontre très bien cette action de « cinquième colonne » pratiquée par les évêques chrétiens au profit de Clovis, lors de toutes ses campagnes guerrières.

Ainsi, contre les Burgondes, il ne bénéficia pas que de l'aide de saint Rémi, mais aussi de celle de Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont-Ferrand, de saint Aproncule, évêque de Langres et de saint Avit, évêque de Vienne (France).

Contre les Wisigoths, il fut aidé par Grégoire de Tours et par Césaire, évêque d'Arles. Il ne put d'ailleurs vaincre Alaric II que grâce à la coalition préparée par son ami saint Rémi avec Sigismond, premier roi chrétien de Bourgondie et avec Clodobert, roi des Francs ripuaires de Cologne (assassiné ensuite par des Chrétiens au service de Clovis, tout comme son homologue, le roi des Quades de Moravie).

Tous ces faits sont corroborés par le professeur Kurth, de Liège, dans sa monumentale histoire intitulée « *La France et les Francs* ».

Plus Celtes qu'Indo-Européens des steppes où ils ne mirent jamais les pieds, les Francs conservèrent, des premiers, le pire des systèmes socio-politiques, basé sur la « clientèle électorale », maintenue à grand frais par des chefs petits-bourgeois.

appellerions actuellement une série d'escarmouches. Mais la confusion entre la grande bataille de Zülpich, qui arrêta définitivement l'invasion des Alamans, et les petites escarmouches de Clovis est toujours maintenue volontairement, afin de mettre mieux en valeur la conversion de celui-ci. Grégoire de Tours laisse ainsi dans l'ombre les vrais et peu reluisants mobiles de la conversion, c'est-à-dire l'utilisation de la « cinquième colonne » chrétienne contre les Goths et les Burgondes, et l'utilisation de l'ancienne aristocratie sémitisée des Romains contre les pairs francs de Clovis. Pour rester seul maître, Grégoire de Tours nous décrit complaisamment comment Clovis assassina de nombreux autres nobles francs. Et lorsqu'il nous dit que beaucoup d'habitants des Gaules préféraient avoir les Francs pour maîtres plutôt que les Goths, il nous explique plus loin que ceux qu'il appelle les « habitants » sont avant tout les évêques et qu'en faisant la propagande des Francs, ceux-ci s'attiraient bien souvent la haine de leurs concitoyens qui les expulsèrent même parfois, comme ce fameux Quintien, évêque de Rodez.

Ces fantassins, à l'horizon nécessairement plus limité que celui des cavaliers des steppes, seront tout naturellement portés vers la mesquinerie, l'égoïsme et le démocratism bourgeois. À cause de cela, ils se laisseront plus facilement influencer par l'égalitarisme chrétien et par l'esprit bourgeois et affairiste des administrateurs gallo-romains de l'empire décadent. Cependant, travailleurs et courageux, comme tous les Indo-Européens, ils seront les ancêtres des communiens flamands, des bourgeois tisserands de la Renaissance, des petits industriels courageux et entreprenants d'Occident, des affairistes démocrates du XX^e siècle et des politiciens démagogues et bornés de certains mouvements autonomistes. Car si l'Occitanie, la Bourgogne et la Bretagne réclament leur autonomie, afin de régler à leur manière de vieux comptes éthiques et religieux avec l'Occident chrétien, la Flandre chrétienne n'en fait qu'une question de linguistique et d'avantages sociaux mesquins.

La facilité avec laquelle les Francs renièrent leur culture et leur éthique indo-européenne ancestrales pour le christianisme sémite, ne milite certes pas en leur faveur. Qu'ils agirent ainsi, par crédulité ou de sang froid, prouve qu'ils furent les moins valables de tous les Germains. Du reste, la rapide décadence de leur aristocratie en est une preuve supplémentaire. Car si les Goths scandinaves et les Iraniens des steppes recoururent parfois à l'assassinat pour résoudre des problèmes de succession dynastique, ce ne fut jamais, ni dans les mêmes proportions, ni de manière aussi systématique et aussi barbare que dans la noblesse franque, héritière des mœurs dépravées des Gallo-Romains sémitisés.

L'histoire de la dynastie mérovingienne, qui n'est que meurtres, viols, ruses, trahisons et poisons, sans qu'aucun intermède chevaleresque ne vienne adoucir cette vision de cauchemar, est, de toutes les histoires indo-européennes, la seule comparable à celle des dynasties sémites. Quant aux derniers Mérovingiens, ils furent en outre qualifiés du triste surnom de « Rois fainéants ». Ces rois jouisseurs furent dominés par leurs « maires du palais », à la fois premiers ministres et intendants généraux. Et l'ascension progressive de ceux d'Austrasie, qui s'élevèrent au trône avec Pépin le Bref, fut le principal événement de politique intérieure du royaume franc, entre l'an 639 et l'an 751.

En l'an 732, Charles Martel, père de Pépin le Bref et maire de palais, arrête les soi-disant Sarrasins à Poitiers. Cette bataille secondaire, que les chroniqueurs chrétiens transformèrent en un haut fait du christianisme triomphant, n'était qu'une tentative de

coalisés Basques, Aquitains et Catalans, pour se soustraire à la tutelle des Francs et de son clergé chrétien exploiteur.

Ce n'est que bien plus tard, au IX^e siècle, que les chroniques les transformèrent en une multitude de Sarrasins arabes. Charles Martel mourut en l'an 741 et son fils Pépin le Bref, qui lui succéda, s'empara du trône, grâce au soutien du clergé chrétien. Il inaugura ainsi la dynastie des Carolingiens qui sera encore plus étroitement liée à l'épiscopat que ne le furent les Mérovingiens.

Or, à cette époque, la papauté était menacée par les Lombards, les derniers Germano-Scandinaves qui avaient fondé un royaume dans le Nord de l'Italie. Mal défendus par les empereurs romains d'Orient, les papes cherchèrent leur protection chez les Francs ; l'appui des Carolingiens leur permit de se constituer un État pontifical qui durera jusqu'en 1870.

En contrepartie, ils consacreront la dynastie franque carolingienne comme étant de droit divin. Et le pape Zacharie couronnera Pépin le Bref que le pape Etienne II oindra ensuite.

Charlemagne régna de l'an 768 à l'an 814 ; il succéda à son père, Pépin le Bref. Il ne cessa de guerroyer contre les tribus germaniques pour leur imposer la foi chrétienne. Il annexa d'abord le royaume des Lombards, en l'an 774. Ensuite il s'acharna contre les Saxons en une guerre longue et cruelle.

La Saxe d'alors était comprise entre les Pays-Bas et l'Elbe, d'une part, entre le Harz, la mer du Nord et la Baltique, d'autre part. Les Saxons résistèrent longtemps, car ils étaient menés par un chef prestigieux nommé Wittikind. Cette guerre, commencée en l'an 772, ne s'achèvera qu'en l'an 804. La mauvaise foi des Francs, leurs exactions et leurs trahisons fréquentes, de même que le massacre des quatre mille saxons de Verden, en l'an 782, entraînent :

1. – La révolte des Frisons, elle aussi écrasée dans le sang.
2. – Les premiers raids de représailles vikings en Gaule, qui débutèrent en l'an 789. Car, Vikings et Frisons, frères germaniques des Saxons, ne purent supporter sans indignation l'ignoble conduite des Francs christianisés. Car si les Indo-Européens acceptent assez facilement l'extermination des armées, ils ne peuvent tolérer celle de populations sans défense, comme le firent les Francs, endoctrinés par leur Bible juive.

Ensuite Charlemagne fit campagne contre les Avars, ces Aryens venus des steppes, eux aussi ; il les soumit définitivement en l'an 805.

À la mort de Charlemagne, son fils Louis le Pieux, appelé aussi Louis le Débonnaire, monta sur le trône des Francs. Il régna de l'an 814 à l'an 840, et fut un véritable jouet entre les mains de l'épiscopat chrétien. Il n'osa même plus imposer les anciennes lois germaniques de transmission héréditaire, comme l'avait encore fait son père. En effet, il était de coutume, chez les Germains, que tout l'héritage familial passât entièrement à l'aîné, à charge pour lui de s'occuper de ses frères et sœurs, sa vie durant. C'est ce principe qui permit le maintien d'une élite à la tête des tribus germaniques.

Pour détruire cette élite et pour mieux dominer ainsi la société germanique, l'Église, appliquant le principe de « *diviser pour régner* », proposa, sous prétexte d'égalité, de diviser les biens des Germains convertis entre tous les enfants d'un défunt.

Ainsi les couvents et les monastères, qui appliquaient pour eux le principe du trust anonyme, devenaient de plus en plus riches et puissants (car certains enfants se retiraient dans les couvents et y léguaient leur fortune) en face d'une aristocratie germanique de plus en plus appauvrie. Les belles théories d'égalité, de charité et de justice sociale triomphaient ainsi sans coup férir du dernier obstacle qui s'opposait encore à la domination chrétienne.

Ainsi, pour obéir aux nouvelles lois chrétiennes, Louis le Pieux divisa son empire entre ses trois fils : Louis le Germanique, Lothaire et Charles le Chauve. Ce traité de Verdun, de l'an 843, fera le malheur de l'Europe de l'Ouest qui ratait ainsi sa première chance d'unification. Les grandes guerres mondiales, les querelles perpétuelles, de part et d'autre du Rhin, et même nos querelles linguistiques, ne sont que les ultimes conséquences de ce traité imbécile, qui sanctionna le système social indo-européen au profit des sirènes égalitaires d'une religion sémitique d'exportation.

Remarquons encore ici que cette loi de partage des biens d'un défunt entre ses descendants fut déjà imposée aux Mérovingiens par la chrétienté ; mais ceux-ci, interprétant les doubles sens et la fourberie de la Bible, tournèrent constamment cette loi par le meurtre et l'assassinat familial qu'ils élevèrent au rang d'une véritable institution.

Au fond, les « Barbares des invasions » peuvent être subdivisés en trois groupes :

1. – Les cavaliers nomades de la steppe, principalement éleveurs, c'est-à-dire les Germano-Scandinaves et les Iraniens des steppes.

2. – Les bûcherons-forgerons de la forêt, à cavalerie très réduite, dont l'arme essentielle est la hache, c'est-à-dire l'ensemble des tribus franques et germaniques.
3. – Les marins-pêcheurs et charpentiers de navires, commerçants et pirates, c'est-à-dire certains Saxons, des Frisons et les Vikings, que nous allons voir. Ils sont tous unis entre eux par des coutumes et une culture qui remontent à la nuit des temps indo-européens. Parmi ces coutumes, nous trouvons :
 - le culte solaire et celui du swastika, qui le représente ;
 - un bestiaire divinisé, qui comprend le cheval solaire psychopompe, le cerf, symbole d'immortalité, le taureau et le sanglier, symboles de fécondité, l'aigle solaire, etc.

En outre, tous ces peuples portent un véritable culte à la Nature, en y divinisant les arbres, les forêts, les sources et les animaux. Leur organisation politique et tribale exalte l'individualité, mais aussi la hiérarchie et le culte de l'élite vraie biologique protégée par des lois de transmission héréditaires. L'organisation sociale est toujours basée sur les trois fonctions indo-européennes. Des coutumes, comme le culte des têtes coupées, se retrouveront partout.

Les anciens croyaient que les pays barbares d'où venaient les invasions étaient formidablement peuplés.

Or l'Europe du Nord et du centre n'ont jamais pu entretenir une population très dense, car les zones cultivées étaient limitées à de vastes clairières instables, et de faible rendement avec des jachères prolongées. Là, la moindre diminution des ressources pouvait déterminer une crise de surpopulation ; ainsi, de mauvaises récoltes, des épizooties dans l'élevage, l'épuisement du sol, ou même encore de brusques variations de climat, pouvaient déterminer la mise en marche de populations entières.

Depuis –1 200 ans, date des premières migrations des « Peuples de la Mer », les catastrophes atmosphériques ne cessaient de tomber sur ce continent, où la partie prospère, c'est-à-dire celle de l'empire romain, ne cessait, elle, de se dépeupler par décadence, par troubles sociaux, par régression de la natalité et par manque d'hygiène qui engendrait de formidables épidémies de peste.

Et les Germains affamés furent perpétuellement attirés par les bonnes terres, laissées à l'abandon dans l'empire, tout comme les nomades des steppes y étaient attirés par les chevaux et par la rutilance de la civilisation.

Déjà, en l'an 100, après Jésus-Christ, des Barbares entrent par tribus entières dans l'empire, où elles s'engagent comme mercenaires. Ce sont en général des Indo-Européens venus des steppes pour constituer la cavalerie de l'empire.

Vers l'an 350, les empereurs Julien et Théodose acceptent les premiers Francs et les installent en Gaule du nord, alors que des Alains et des Goths commencent à s'installer en Gaule du sud. Mais d'autres tribus s'infiltrèrent plus ou moins illégalement et s'installent dans des régions très dépeuplées, comme la Toxandrie.

Vers l'an 360, les Saxons commencent à quitter les rives de l'Elbe et le Holstein, où ils contenaient les Slaves, et s'installent en petites communautés commerçantes sur les côtes de France et d'Angleterre. Dans ce dernier pays, ils bâtiront les comtés d'Essex, de Middlesex, de Wessex et du Sussex. En Gaule, ils s'établiront de l'Escaut à la Gironde. Dès l'an 300, Eutrope et Amien Marcellin les signalent en Belgique et en Armorique, et tout le long de la côte, de l'Escaut à la Loire, dénommée pour cela le « *littus saxonicus* ». D'après Grégoire de Tours, d'autres saxons y seraient même venus à pied d'Italie, un siècle plus tard.

Ces Saxons joints aux Angles déclencheront l'émigration des Bretons (Celts) en Armorique, de l'an 450 à l'an 650. Les deux principales tribus bretonnes, les Domnonii et Cornovii, soumettront ou expulseront les Armoricains indigènes, appelés Ossimes et Curiosolites (ces derniers occuperont le centre sauvage de la Bretagne). Quant aux Bretons, ils se montreront redoutables voisins pour les Gallo-Romains de Rennes, de Nantes et de Vannes, et l'État celtique qu'ils constitueront, trouvera son apogée vers l'an 900, puis déclinera assez rapidement.

Outre ses policiers et ses militaires barbares, Rome installa aussi en Gaule sept préfectures sarmates (à Poitiers, Avallon, Paris, Reims, Amiens, Langres et en Haute-Loire). Il y eut aussi des contingents de Taïfales (des Scythes) en Bretagne et en Afrique du Nord, et des Alains (Sarmates eux aussi) dans les Vosges, dans le Valentinois, à Arles et le long de la Loire.

Et au fond, nous pouvons dire avec Ernest Renan que :

« Le grand rôle de ces Barbares fut de relever la virilité de la civilisation gallo-romaine corrompue ».



CHAPITRE XII

LES VIKINGS

Les Vikings représentent la branche des Germano-Scandinaves restée en Scandinavie. Frères de sang des Goths, ils étaient, comme eux, les héritiers du mélange intime des Esterbölliens avec les premiers Germains venus des steppes. Ils occupaient la Suède, la Norvège et le Danemark, et commenceront à faire parler d'eux en l'an 789, date de leur premier raid pillard sur le sol anglais.

Comme ils vivaient dans ces régions plus froides et moins accessibles que celles de l'Europe chrétienne, ce climat plus rude et plus sain leur évitera les grandes épidémies de peste et d'infections endémiques diverses qui dévastèrent l'empire romain et, plus tard, celui des Francs. En outre, ces régions septentrionales d'Europe ignorèrent les grands mouvements de populations, nés des grandes invasions et de la poussée hunnique. Ni guerre ni dévastation, durant plusieurs siècles, leur permit de prospérer à l'aise. Ce n'est que vers le VI^e siècle que la mer du Nord reprit ses assauts contre les terres côtières, et que des inondations importantes vinrent perturber leur tranquillité ; or, à part le Danemark et surtout la Frise, les autres pays scandinaves ne subirent aucun dommage ; car la Norvège et la Suède sont situés sur un « bouclier géologique » qui ne fait que s'élever depuis la dernière glaciation.

Bref, cette situation favorable permit l'épanouissement de toute la région et surtout son surpeuplement en hommes sains et valeureux. D'autant plus que, encore sourds aux sirènes chrétiennes,

ces Germano-Scandinaves continuaient à appliquer les anciennes lois germaniques de succession, conférant tous les biens paternels à l'aîné, laissant ainsi une foule de jeunes cadets d'élite, mobilisables pour les grandes aventures guerrières et pour les colonisations futures, auxquelles aspirent normalement tous les peuples sains.

Ces Vikings, en contact constant avec la mer, étaient héritiers des premiers chasseurs du gros gibier marin ; ainsi deviendront-ils les meilleurs charpentiers et les meilleurs navigateurs de leur époque.

Dépourvus de cavalerie (ou en en ayant très peu), leur esprit chevaleresque sera quelque peu mitigé, mais leur ascendance indo-européenne, le chevauchement perpétuel de leurs vaisseaux et les dangers de la mer engendreront tout de même une forte camaraderie et un sens inné de la justice, du courage, de l'honneur, de la fidélité et du devoir.

Sans posséder la boussole, qui sera découverte incidemment par le monde chinois (ceux-ci étant incapables d'ailleurs de l'appliquer à la navigation, car ils ne l'utilisaient que dans des buts sacrés et religieux ; ce furent des marins perses, donc indo-européens, qui l'adaptèrent à la navigation), les Vikings possédaient une technique secrète pour s'orienter sur les mers, même dans le plus épais brouillard. Ce secret fut si bien gardé qu'encore actuellement, le monde savant s'interroge à son sujet. En outre, très cultivés, les Vikings connaissaient l'écriture runique et pratiquaient même la compilation des connaissances sur un système de cordelettes à nœuds ; cette écriture sur cordelettes, qu'ils enseigneront aux Incas, sera appelée « *Chimús* » au Pérou.

L'archéologie scandinave, devenue très active ces derniers temps, a déjà mis au jour de nombreuses villes de l'époque viking. La plus importante, sise au Danemark, s'appelait Hedeby ; elle fut la véritable capitale économique du Nord de l'Europe, de l'an 800 à l'an 1050.

On y retrouve des traces de remparts, ainsi que de nombreuses tombes très riches en armes et en monnaies, en bijoux et en objets divers ; ce qui nous permet de juger du haut degré de civilisation de ses habitants. Birka, une autre ville importante en Suède, était sise sur une île du lac Mälär et servait, elle aussi, de grand centre commercial. En Norvège existent deux grands centres d'égale importance : Bjarkoy au Nord des îles Lofoten, spécialisée dans le commerce avec la Frise, et Shiringssaal, sise, elle, dans le fjord d'Oslo.

Les Vikings avaient l'habitude de conserver les récits de leurs exploits et de leurs exploitations dans des chroniques nationales et

familiales appelées « Saga » ; celles-ci, nous sont d'un grand secours pour l'étude de ce peuple.

En outre, ils possédaient de grands poètes, assez comparables aux bardes celtes, qu'ils appelaient « Scaldes », qui, eux aussi, nous livrèrent pas mal de connaissances.

Nous savons aussi qu'ils furent de grands artistes, sculptant admirablement la pierre et le bois ; qu'ils étaient à la pointe du progrès pour la construction de navires et pour l'art de les utiliser, et qu'ils possédèrent des hommes très sages et très savants.

Lorsque les Vikings revenaient de leurs expéditions, ils retournaient régner en maîtres compréhensifs, mais absolus, parmi leurs fermes et leurs gens, libres ou esclaves, et vivaient ainsi à l'antique manière indo-européenne, indépendante et patriarcale.

Leurs migrations guerrières et marchandes se firent essentiellement dans trois directions, auxquelles prirent part des groupes de Vikings différents. Analysons-les maintenant successivement :

1. – Les Vikings de l'Est ou Vikings suédois. Partant de Suède, ils traversaient la mer Baltique et descendaient les grands fleuves du continent qui les conduisaient vers le Sud-Est, c'est-à-dire la Vistule et le Dniepr, le Don et la Volga. On les appela « Varègues » ou même « Rouss » et ils furent tellement dominants, qu'ils donnèrent leur nom au pays : La Russie. Ils infestèrent les mers Noire et Caspienne, et poussèrent même l'audace jusqu'à assiéger Constantinople et Bagdad. Ils installèrent des comptoirs commerciaux importants dans la plupart des villes fluviales russes qu'ils fréquentaient ; ils furent même très nombreux à Kiev et à Novgorod. Ils exportaient vers le Sud l'ambre, les fourrures, les défenses de morses et les esclaves, et les échangeaient contre des marchandises exotiques qu'ils ramenaient en Scandinavie. Celles-ci attiraient des acheteurs de toute l'Europe occidentale : des négociants francs, germanis, frisons et anglo-saxons affluaient à Birka pour y échanger des objets en verre, des lainages, des armes et d'autres produits manufacturés contre les richesses scandinaves, les fourrures, l'argent et les épices d'Arabie, les soies brochées de Byzance et les cuirs ouvragés de Perse.

Notons ici au passage un fait cynique qui se reproduira régulièrement au cours de l'histoire ultérieure de l'humanité et qui

existera partout où la mentalité juive mercantile pourra s'implanter en évinçant ou en muselant le bon sens indo-européen. En effet, la plupart des armes, haches et épées que les Vikings utiliseront pour venir razzier l'Europe franque sortaient des ateliers francs. Or aucun de ces raids n'empêcha les bons banquiers et les grands maîtres d'industrie de Charlemagne de continuer leurs fournitures d'armes aux Vikings. Qu'importait à ces commerçants sémites et sémitisés que les populations occidentales fussent occises par des armes forgées dans ce même Occident ! Ce n'était que des « *Goyim* » qui s'entretenaient avec des jouets vendus au profit du « peuple élu » et de ses séides.

Pour cette même raison, nous verrons plus tard les Indiens des plaines tuer des Américains avec des winchesters et des colts d'origine yankee, et les Japonais bombarder les Philippines et Pearl-Harbour avec des bombes « made in USA ».

De même actuellement, si les Russes guident un jour leurs fusées sur nos têtes, ce sera grâce aux ordinateurs américains ; etc. Combien souvent l'histoire ne vit-elle mourir ainsi les meilleurs parmi les Indo-Européens pour assouvir la rapacité des banquiers et des commerçants sémites.

Du point de vue anthropologique, il était naturel que les comptoirs vikings des plaines russes favorisassent des mélanges de populations. L'apport génétique viking fut quantitativement assez limité, mais les mélanges s'effectuèrent en majorité avec des Germains, des Baltes et des Slaves indo-européens, assez rarement avec des Finno-Ougriens du Nord de la Russie, ou avec des Aryens quelque peu mongolisés des environs de la Caspienne ; parfois cependant avec des Sémites du monde islamique et de Byzance.

2. – Les Vikings danois. Ils essaieront sur toutes les côtes de la mer du Nord, remontant les grands fleuves comme le Rhin, la Meuse, l'Escaut, la Loire, la Seine, la Gironde, etc., cela, très loin de leur embouchure. Ils franchiront même le détroit de Gibraltar, pirateront en Méditerranée, et finiront par y fonder le royaume normand de Sicile.

Essentiellement guerriers à la recherche de terres à conquérir, accessoirement commerçants, ces hommes du Nord ou « Normands » réagiront au massacre des Saxons par les Francs de Charlemagne en s'attaquant principalement aux représentants de cette religion sémite qui encourageait le génocide, donc en s'attaquant aux cloîtres et monastères, enrichis par les impôts et par les exactions diverses.

Possédant des vaisseaux à fond plat et à très faible tirant d'eau, mais tenant remarquablement la mer, ils transportaient guerriers et chevaux, ce qui leur procurait une maniabilité et une manœuvre stratégique énorme devant la lourde cavalerie franque. Certains de ces drakkars ou de ces snekkars pouvaient contenir jusqu'à cent guerriers tout en ne nécessitant qu'une quinzaine de marins pour assurer la manœuvre. Il ne faut cependant pas exagérer les destructions et les dévastations que ces Vikings purent causer en pays franc. Ils se limitèrent à de nombreux coups de mains, comparables à ceux d'opérations de guérillas, non à une véritable guerre d'extermination.

Mais les riches communautés religieuses, leurs principales victimes, parvinrent, à force de mensonges et d'exagérations, à créer une véritable phobie du Viking parmi les populations de l'empire franc. On assimila les Vikings aux suppôts de Satan ; mais ce n'est qu'après l'an mil, longtemps après la fin du dernier raid viking, que les prêtres perpétuèrent cette grande frousse en incluant, à la fin de chacune de leurs prières, la célèbre phrase :

« Et des cruels vikings délivrez-nous Seigneur ».

Or, cruels, ils ne l'étaient certes pas plus que la majorité des autres peuples de l'époque. Mais, élevés dans la froideur du Nord et habitués aux lois de courage, d'honneur et de fidélité des peuples germaniques, ils n'étaient certes pas enclins à la faiblesse, ni à la fausse charité des Sémites. Et leur apparente brutalité ne les empêcha jamais de respecter l'ennemi courageux, l'individualisme et la justice. Car, leurs sociétés très hiérarchisées étaient basées sur la justice, chacun y trouvant la place qui correspondait réellement à ses capacités ; l'honneur de commander revenant de droit aux meilleurs, chaque individu étant l'égal de ses frères de combat, et chaque guerrier pouvant toujours réclamer le droit de défendre son honneur, les armes à la main. Ce culte de la personnalité et de l'individualité permettait à chacun de proclamer comme sa vérité profonde :

« Je crois en ma propre force ».

Nos sociétés modernes, qui refusent à l'individu de porter une arme, donc de se défendre et de régler personnellement les affronts qui lui sont faits, sous prétexte d'ordre social ou sous prétexte qu'un corps de police est à la disposition du citoyen pour régler tout différend, n'est qu'une société dégénérée de lâches ou d'esclaves virtuels, justes bons encore à produire et à consommer, pour le plus grand profit de ceux qui les exploitent. Ces sociétés, aux lois de

plus en plus restrictives et prohibitives, se sont constituées pour éviter tout danger aux menteurs, aux voleurs, aux exploités et aux asociaux en tout genre : elles ne correspondent plus en rien aux sociétés saines et justes des Indo-Européens.

Du point de vue anthropologique, certains de ces Normands viendront s'installer en Occident avec toute leur famille et garderont, en conséquence, la pureté de leur origine ; c'est le cas des Normands de Normandie. Plus souvent, cependant, ils se mélangeront aux populations locales de souche germanique ou gallo-romaine ou même fortement sémitisée. Ce fut le cas en France, en Espagne et en Sicile. Là, plus le sang sémitique sera important, plus leurs royaumes seront éphémères. Seule, la Normandie de Rollon gardera très longtemps son esprit conquérant, au point d'aller conquérir l'Angleterre et d'apporter à l'île le sang courageux qui lui permettra de dominer plus tard les mers, les Indes et l'Amérique.

3. – Les Vikings norvégiens. Comme ils habitaient une longue bande de terre qui faisait face à l'Ouest, ils cherchèrent tout naturellement à progresser dans cette direction. Au début du IX^e siècle, ils établirent des colonies en Islande, aux îles Féroé, aux Hébrides et aux Orcades. Mais toutes ces terres étaient pauvres et pratiquement inhabitées ; aussi s'emparèrent-ils ensuite de la moitié nord de l'Irlande, d'une bonne partie de l'Écosse et du Nord-Est de l'Angleterre.

Au X^e siècle, poussant toujours plus loin, ils s'installèrent au Groenland et, vers l'an 1000, ils atteindront l'Amérique du Nord, sans oublier l'Amérique centrale et du Sud (comme nous le verrons plus loin). Mais avant de parler de leurs « sagas » américaines, voyons d'abord plus en détails leurs conquêtes européennes.

En Islande d'abord : là, ils réussirent à mettre sur pied un système de gouvernement remarquable appelé « Althing », à tel point en avance sur tous les gouvernements de l'époque, qu'il respectait chaque individualité et pratiquait une justice sociale comme seuls les Indo-Européens savent la concevoir. Ce système est tellement parfait qu'il fonctionne encore pratiquement inchangé à l'heure actuelle, que ce soit dans la forme ou dans le fond. Ce qui fait dire aux Islandais qu'ils possèdent le plus vieux des parlements occidentaux, raison d'un juste orgueil de la part de ces insulaires.

En fait, il s'agit là d'une véritable démocratie élitocratique biologique (lire, à ce sujet, le petit opuscule du docteur Leloup intitulé « *Qu'est-ce que la Démocratie ; vivons-nous toujours en*

démocratie ? » ; car il existe cinq systèmes politiques qui se réclament de la démocratie ; et la démocratie idéale du temps de Périclès n'a plus rien de commun avec les démocraties parlementaires actuelles).

Mais revenons à nos Vikings. Ailleurs, comme en Irlande, par exemple, les Norvégiens réussirent moins bien. Ils ne dominèrent jamais définitivement les Celtes autochtones ; ils s'y firent même rejeter à la mer, vers l'an mil.

En définitive, toujours trop peu nombreux, ils durent s'associer aux Vikings danois. Ceux-ci, plus nombreux, organisaient bien souvent les expéditions ; que ce soit en Angleterre ou sur le continent, ou même en Amérique latine, ou en Méditerranée,

En général, les conquêtes vikings se réduisaient en réussites d'audacieux coups de mains. Rarement, ces associés parvinrent à réunir un corps de bataille suffisamment imposant. Ce fut cependant le cas lors du siège de Paris, en l'an 886, où, suivant la chronique d'Ermentarius, les Vikings engagèrent sept cents navires portant plus de quarante mille guerriers. Mais ces chiffres sont très douteux, car nous avons de nouveau affaire ici à un chroniqueur chrétien qui, comme tous les siens à l'époque, n'hésitait pas à exagérer les forces de ces païens pour expliquer le succès des expéditions vikings, alors qu'elles ne devaient rien au nombre, mais tout à l'énorme gabegie administrative d'un royaume franc en complète décomposition. Il est cependant incontestable qu'avec le temps, les Vikings se montrèrent de plus en plus audacieux et organisés. D'autant plus que la plupart des agglomérations de l'empire, connaissant l'incurie impériale et son incapacité à les défendre, ne comptait plus que sur elle-même, et qu'elle prit en conséquence l'habitude d'écarter les Vikings en leur payant tribut. Ce fut l'origine du fameux « *Danegeld* ».

En Angleterre, une grande partie du centre et de l'Est de l'île fut occupée et dominée un temps par les Vikings danois et norvégiens ; en l'an 878, ils imposèrent la « *Danelaw* » ; mais pendant plus d'un siècle encore, la guerre sévira à l'état endémique, opposant les Vikings aux Anglo-Saxons métissés de Celtes du Sud et de l'Ouest de l'île. Alfred, glorieux roi du Wessex, mena la guérilla contre les envahisseurs de l'an 871 à l'an 899, et finit même par leur imposer, en l'an 886, la paix, avec la reconnaissance de certains droits aux autochtones celto-saxons ; paix que dut accepter le chef danois Guthrun.

À peu près vers la même époque, en 911, le roi de France, Charles le Simple, installa à demeure, en Normandie, le Viking Rollon et ses hommes. Il parvint ainsi à éviter de nouveaux raids vikings le

long de la Seine, Rollon barrant la route à tout nouvel envahisseur. Et, en l'an 942, après avoir contracté de nombreux mariages entre les Francs, les Gallo-Romains et les Vikings, ceux-ci, adoucis et alanguis, adoptent la langue française, abandonnant la plupart de leurs traditions et se convertissent en bloc au christianisme.

Et c'est sous l'impulsion de ces vigoureux chrétiens, associés à d'autres Germano-Scandinaves convertis et disséminés dans l'empire, que le christianisme sémite va tout doucement se transformer en un catholicisme de combat ; le Christ supplicié faisant place au Christ victorieux et conquérant, beaucoup plus conforme à la mentalité indo-européenne.

Au fond, durant les deux cents ans d'incursions vikings, l'Europe vécut dans un véritable chaos, comparable à celui de la chute de l'empire romain. Les Carolingiens ne possédaient plus qu'une autorité nominale, et tous les petits ducs et les petits comtes faisaient la loi sur leurs terres. Quelquefois même, certains possédaient plus d'autorité que les empereurs. C'est dans cette anarchie que de petites bandes de Vikings puisèrent principalement leurs réussites.

En France, cela dura jusqu'en l'an 987, date à laquelle Hughes Capet détrônera le dernier Carolingien et inaugurerait ainsi la dynastie Capétienne. Celle-ci fera la France en imposant une centralisation de plus en plus poussée dans tout le pays. C'est aussi durant cette période de chaos de la fin des Carolingiens que les anciens wisigoths, convertis à l'islam, installeront leurs repaires de piraterie le long des côtes de Provence. L'Église, les appellera « *Sarrasins* », cette dénomination étant purement d'origine religieuse, sans aucun substratum ethnique.

Lorsque, à l'heure actuelle, l'on parle de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, les gens qui possèdent un minimum d'instruction, et surtout ceux d'Amérique latine, esquissent un large sourire de commisération, à moins qu'ils ne vous rient carrément au nez.

Plus aucun être doué d'une intelligence moyenne ne doute que les Vikings ne fussent en Amérique du Nord, au moins quatre ou cinq cents ans avant Christophe Colomb. Ce que certains ignorent encore, c'est que ces mêmes Vikings explorèrent aussi en partie l'Amérique centrale et surtout l'Amérique du Sud, de l'Uruguay à toute la région andine.

Le développement des grandes civilisations précolombiennes : toltèque, aztèque, maya et inca, ne doivent leur richesse humaniste et sociale qu'à la présence de quelques blancs vikings indo-européens.

L'anthropologue et directeur de l'Institut des Sciences de l'Homme de Buenos Aires, Jacques de Mahieu, l'a magistralement démontré dans ses nombreux ouvrages, dont les plus importants sont : « *Le grand voyage du dieu soleil* », « *Lagonie du dieu soleil* », « *Drakkars sur l'Amazonie* », « *L'imposture de Christophe Colomb* », « *El rey viking del Paraguay* », « *La géographie secrète de l'Amérique avant Colomb* », ainsi que de nombreuses études dans des revues scientifiques, que ce soit au sujet des Indiens blancs du Paraguay et de l'Amazonie, ou même sur les relations entre les Troyens thraco-illyriens et les Égyptiens avec l'Amérique du Sud ; relations démontrées possibles par le voyage du « *Rha* » (Râ II) de Thor Heyerdahl. Cette présence des Vikings en Amérique centrale et en Amérique du Sud, plusieurs centaines d'années avant les conquérants espagnols, explique pourquoi Cortès et Pizzare eurent tant de facilité à imposer leur loi à des Indiens habitués à admirer l'homme blanc et à lui obéir ; Indiens qui, en outre, avaient déjà connu le christianisme par l'intermédiaire de prêtres normands venus là du temps des Vikings.

Aux lecteurs intéressés par le décorticage de cet autre énorme MENSONGE de l'histoire chrétienne, je ne puis que conseiller la lecture des œuvres de Jacques de Mahieu. Pour les autres, je vais tenter ici de résumer ses découvertes, ainsi que les preuves accablantes qu'il jette à la face des agrégés et des professeurs de « l'histoire officielle ».

Mais d'abord, demandons-nous pourquoi l'on baptisa brusquement ce continent « *Amérique* » après sa découverte « *officielle* » en 1492 par C. Colomb.

La thèse généralement admise fait dériver ce nom de celui du navigateur et cartographe florentin Amérigo Vespucci qui visita les côtes du nouveau monde quelques années après Colomb. Mais cela n'explique pas ce brusque choix d'un « prénom » plutôt que celui de Vespucci ou même de Colombo ou de Christophe.

La « Vérité » est beaucoup plus simple, si l'on tient compte que, dans le monde instruit de l'époque, déjà pas mal de cartographes étaient au courant des découvertes vikings de ce nouveau monde. Et c'est pour cette raison qu'en l'an 1507, le célèbre cartographe Waldseemüller, moine à Saint-Dié, proposa tout naturellement le nom latinisé dérivé du mot viking « *Omne rjke* », qui signifie « terre, domaine éloigné », ce qui donna « *Ammerjke* », d'où *América*.

Répertorions maintenant les preuves géographiques de la parfaite connaissance de l'Amérique avant l'an 1492, soit avant le fameux voyage de Christophe Colomb. Elles abondent :

1. – En l'an 1367, les cartes du Vénitien Fizzigano mentionnent l'île de Bracir ou Brazilée, découverte par les Normands, et la situent approximativement à l'emplacement de l'actuel Brésil.
2. – En 1436, les cartes du Vénitien Andrea Bianco situent Terre-Neuve qu'il appelle Stocafixa (du germanique : Stokvis, c'est-à-dire morue séchée).
3. – Vers l'an 1390, les cartes de l'amiral turc Piri Reis situent exactement toute l'Amérique, et sont presque aussi complètes que la carte de Waldseemüller parue cent vingt ans plus tard.
4. – En 1440, les cartes du «*récit tartare*» (redécouvertes en 1957. – situent exactement le Groenland et la partie de l'Amérique du Nord, découverte par Bjarni et par Leif Ericson, qu'elles nomment «*île de Vinlandia*».
5. – En l'an 1474, le Florentin Toscanelli, qui fut un ami de Christophe Colomb, situe une bonne partie de l'Amérique du Sud qu'il dénomme «*île de Cipango*». Il en fournit la longitude exacte et dit qu'il s'y trouve de l'or, de l'argent et des palais.
6. – En 1488, le Dieppois Jean Cousin, découvre l'embouchure de l'Amazone qui sera redécouverte en l'an 1500 par Cabral. Il dépose son livre de bord aux archives de la ville de Dieppe. Mais elles son malencontreusement brûlées dix ans plus tard par une flotte anglaise qui bombarde la ville. Le second de Cousin est un officier nommé Pinson qui deviendra, quelques années plus tard, le second de Christophe Colomb, sous le nom de Pinzón.
7. – En 1250, le géographe maure Abdallah Edrisi, habitué de la Cour viking de Sicile, connaissait l'existence de la «*Grande Irlande*» ou «*Huitramanaland*», là où saint Brandan avait amené ses compagnons irlandais, vers 565.

Drôle d'histoire d'ailleurs, que celle de ce fameux saint Brandan, dont les chroniques celtiques irlandaises mentionnent plusieurs voyages à l'Ouest de l'Irlande, dans un pays de cocagne. Pour accréditer la thèse de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, l'on considéra longtemps l'histoire de ce moine comme imaginaire et légendaire, bien qu'elle fût reprise et considérée comme véridique par le sérieux Martin Behaim, dans son «*Navigatio*» : il y décrit la mer des Sargasses, les Canaries (qu'il nomme les îles de l'enfer, à cause de ses éruptions volcaniques), ainsi qu'une île qu'il appelle «*Insula Antilla*» et qu'il situe en Floride. Il

y décrit même l'existence de sept cités. Il n'en reste pas moins vrai que l'on semble avoir découvert, actuellement en Géorgie, les reste de campements de ces fameux moines Papars irlandais, et que les premiers explorateurs anglais qui visitèrent la région, décrivirent, chez les Indiens de ces lieux, de curieuses coutumes religieuses, assez proches des vieilles coutumes chrétiennes irlandaises.

8. – Il est bien connu que, vers l'an 1300, de nombreuses galères templières partaient de La Rochelle pour une destination inconnue, mais qu'à leur retour, elles étaient toutes pleines de lingots d'argent. Or l'on sait maintenant que cet argent provenait des mines de Potosi (en Bolivie) et que, de là, il transitait par le Paraguay vers la « *Costa Danea* » de l'Uruguay (lire, à ce sujet, le livre de Jacques de Mahieu intitulé « *Les Templiers en Amérique* »).
9. – En l'an 1170, le prince gallois Madoc arrive à Mobile, en Alabama. Les Espagnols retrouvèrent ses traces et les ruines de ses fortins, construits en Alabama et au Tennessee. Et l'on sait actuellement avec certitude que ces émigrants gallois donnèrent naissance aux fameux Indiens blonds du Missouri, appelés Mandans. Le trouvère Mérédith chanta d'ailleurs les exploits de ce prince dans des ballades moyenâgeuses.
10. – Et, pour terminer, citons Martin Waldseemüller, moine du monastère de Saint-Dié en Lorraine qui, en 1507, dessine une carte dans une « *mapa mundi* », où il situe exactement, en longitude et en latitude, l'Amérique du Sud et ses côtes « pacifiques », alors que Balboa n'atteint l'océan Pacifique qu'en l'an 1513, Magellan en l'an 1520, et Pizzare en l'an 1532.

Avant de « découvrir » l'Amérique, Christophe Colomb, ce Juif (Génois ou Grec, l'on ne sait) fouineur, beau phraseur, au grand entregent, comme tous ceux de sa race, avait voyagé en Scandinavie et en Irlande, et avait fréquenté assidument des marins basques qui connaissaient Terre-Neuve et le Labrador.

Colomb avait inscrit, dans son livre de bord, les témoignages de deux marins, originaires de Murcie, qui avaient déjà voyagé vers ces terres lointaines. Le père Las Casas put lire ce livre de bord avant que Colomb ne le détruisit, afin de s'attribuer le mérite de toute la « découverte ». À titre d'aide, Colomb bénéficia de toute la propagande de ses frères de race, avec d'autant plus de zèle que ceux-ci savaient parfaitement que les Vikings et les Normands gardaient secrètes toutes leurs connaissances maritimes et toutes leurs découvertes, pour des raisons d'intérêts commerciaux, certes,

mais aussi pour des raisons religieuses, car ils nourrissaient une grande inquiétude à l'idée qu'un jour, le christianisme sémite puisse aller coloniser ces terres et les exploiter.

Tentons maintenant de retracer l'histoire de la colonisation blanche en Amérique, et commençons par l'Amérique du Nord.

1. – Vers l'an 565, se situent les voyages de saint Brandan et de ses moines papars. Ces voyages n'avaient rien de surprenant pour l'époque, car nous pouvons rappeler ici un paragraphe de « l'histoire naturelle » de Pline l'Ancien, le grand historien romain, qui nous conte qu'en l'an 62, une embarcation pleine de gens à peau rouge et d'origine inconnue fut rejetée par la mer sur les côtes de Germanie, à la suite de violentes tempêtes. Le roi des Suèves les vendit comme esclaves au proconsul romain des Gaules et ce dernier immortalisa l'un d'entre eux en le faisant sculpter, tant son aspect était étonnant. Le roi de France Charles X, retrouva cette statue qu'il remit au musée du Louvre. Or, ce buste, dont l'authenticité fut établie, représente un Indien typique du Labrador qui avait dû traverser ainsi tout l'océan Atlantique ; preuve que l'entreprise n'avait rien d'impossible.

Le même phénomène se renouvela d'ailleurs en l'an 1153, lorsqu'une barque remplie de ces mêmes sauvages à peau rouge échoua près de Lübeck. Ce qui arriva à des autochtones américains fut nécessairement le lot de marins du vieux continent, déportés à leur tour, lors de tempêtes violentes et déjetés ainsi sur les côtes américaines.

Colomb relate d'ailleurs avoir découvert l'épave d'un vaisseau européen en arrivant pour la première fois à la Guadeloupe. Et le voyage de Thor Heyerdahl, avec son radeau en papyrus dénommé « *Râ* », à travers l'Atlantique, démontre la plausibilité de ces « échanges intercontinentaux ».

Jacques de Mahieu démontre même l'existence d'échanges commerciaux entre l'ancienne Égypte de Ramsès II et l'Amérique du Sud. Il les prouve par la présence de feuilles de tabac (provenant d'un arbre qui ne pousse qu'en Amérique) dans la momie de Ramsès II. Il possède même des preuves que les Troyens, les Celtes, les Phéniciens et des Lybiens (de l'antiquité) avaient fréquenté l'Amérique du Sud. Mais nous en reparlerons dans un chapitre ultérieur.

2. – En l'an 963, le « *Lannama book* » d'Islande raconte que le chef islandais Ari Marson découvrit un pays qu'il

situé approximativement à hauteur de la Géorgie et à sa longitude, pays qu'il nomme Huitramanaland, c'est-à-dire terre des hommes blancs, car il y rencontre des hommes qui chantaient et priaient à haute voix, tous habillés de blanc, tout comme le faisait les moines irlandais papars qui avaient colonisé l'Islande en l'an 795. Rappelons aussi ici que le Maure Abdallah Edrisi parle de cette grande Irlande, ou Huitramanaland, dans ses « *réécits scandinaves* » qui datent de 1270.

3. – En l'an 982, la saga d'Éric le Rouge décrit la découverte et l'installation de ses partisans au Groenland, terres verdoyantes de bonnes prairies. Rappelons ici que le climat du Groenland ne s'altéra que vers l'an 1400, lorsque, à la suite d'une recrudescence de glaciation, les icebergs redescendirent plus au Sud, venant bloquer les côtes de ce pays.
4. – En l'an 986, Bjarni Herjulfson visite la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve.
5. – En l'an 1000, Leif Ericson explore le Helluland, la terre pierreuse, le Markland, la terre à bois, et le Vinland, la terre à vignes. Dans ce dernier land, il établit un camp qu'il baptisa Leifbudir, dont il nous précise la localisation en y notant que le jour le plus court de l'année dure de huit à quinze heures, ce qui correspond à 41° 24' de latitude, soit au Massachusetts actuel.
6. – En l'an 1002, Thorvald Ericson, frère de Leif, est attaqué par des Algonquins qu'il décrit fort bien. Ensuite, en l'an 1007, Gudrid (fille d'Éric le Rouge) fait une troisième expédition au Vinland avec ses gens, et en l'an 1012, Freidis et deux Islandais, les frères Helg et Furnboghe en font une quatrième.
7. – En l'an 1121, Rome envoie son premier évêque au Groenland, à Gardar. Et le dernier évêque du diocèse ne repartira qu'en l'an 1409, car, vers cette époque, le Groenland fut définitivement abandonné pour de nombreuses raisons. En effet, comme je l'ai déjà dit plus haut, une recrudescence du froid amène le blocage des côtes par des icebergs durant de nombreux mois de l'année ; ensuite, le Groenland présenta toujours une difficulté majeure d'implantation, car c'est une île sans arbres, par conséquent sans bois de charpente et sans bois de chauffage. Puis, à cause de difficultés intérieures, la Norvège commence à se désintéresser de ses colonies lointaines et à les délaisser. Enfin les pirates anglais commencent à razzier les

côtes, et finissent même par mettre à sac la ville d'Eystribigd, en l'an 1418. Il est maintenant certain que les rescapés de ces pirateries passèrent au Vinland et que, sous la pression de l'isolement et du climat, ils s'y métisèrent et adoptèrent les coutumes et le mode de vie des Indiens. Et ce sont ces Blancs vikings que de nombreux explorateurs français et anglais redécouvrirent avec étonnement au Canada et aux USA, lors des premières explorations de la région. Ces nouveaux Indiens blancs, blonds ou roux, aux yeux clairs et à la pilosité abondante, trancheront sur les autres Indiens, de types paléosibérien ou mongol, au point d'attirer l'attention de Cook, de La Pérouse, de Maurel, de Marchand, du capitaine Dixon, et de bien d'autres.

Louis Jolliot découvrit même un groupe entier d'esquimaux blancs au Labrador, et Cook des Indiens blancs à Vancouver, sur la côte Pacifique, à quatre mille kilomètres de là. Sans oublier les tribus entières d'Indiens blancs du Missouri, tels les Mandans, les Kaskaïas, les Lee-Panis et les Kiervas.

Il faut lire le livre de René Thévenin et Paul Coze sur les « *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges* » (paru chez Payot), pour bien se rendre compte de l'importance de ces Blancs vikings parmi les tribus de Paléosibériens des régions atlantiques de l'Amérique du Nord.

Certains même dirigeaient d'autres tribus métissées, auxquelles ils apprirent, entre autres, l'usage de l'arc et des flèches. Rappelons aussi ici la fameuse « *Civilisation du Mississippi* », bien décrite par La Vente et Le Moyne, et dont la ville de Cahokia peut servir de prototype. Cette civilisation fut engendrée par des conquérants venus du Mexique, vers l'an 1200. Elle présentait une organisation et des constructions rappelant une instruction et une culture typiquement normandes et vikings. Ce rappel, nous pousse maintenant à étudier la colonisation viking en Amérique centrale et du Sud ; mais, comme je tiens à consacrer tout un chapitre de ce livre aux civilisations précolombiennes et à leurs mélanges raciaux, je vais cette fois laisser le lecteur sur sa faim pour éviter des répétitions, qui pourraient être fastidieuses.

Terminons ici, en constatant qu'un peu après l'an 1000, les rois et les chefs scandinaves avaient épuisé le trop-plein exportable de leurs ressources en hommes.

L'émigration et les expéditions vikings tarirent progressivement dans toutes les directions. Leur esprit aventureux ne survécut

bientôt plus que dans leur littérature, leurs sagas, comme *la légende de Beowulf*. Bientôt même, ils perdirent leur agressivité vis-à-vis des missionnaires chrétiens pour qui ils renièrent enfin une partie de leurs traditions indo-européennes, autrement dit leur âme. Il faut cependant reconnaître que pour obtenir leur adhésion à la foi sémitique, les prêtres chrétiens leur concédèrent de nombreux compromis avec l'ancien paganisme.

Dans leur cœur, le MENSONGE ne put entrer que par doses fractionnées et anesthésiantes ; et encore, ne put-il entrer totalement. Mais les Chrétiens, en bons sémites, tablèrent sur le temps qui, nécessairement travaillait pour eux, surtout après qu'ils eurent endormi toute résistance en amollissant les mœurs et en développant les belles idées creuses d'égalité, de charité et de fraternité universelles.

Il n'empêche que, grâce aux Germains et aux Scandinaves, le christianisme débilissant dut se convertir en catholicisme combatif et conquérant pour pouvoir subsister en Europe. L'actuel successeur de monseigneur Lefèbvre et de son Église intégriste, devant une papauté retournée à ses origines sémitiques, prouve bien qu'encore actuellement, le vieux fond païen des Européens n'est pas mort, même si les adeptes de cet intégrisme ne se rendent pas bien compte que leur option est commandée par leurs vieux instincts païens. Cette réaction violente et toute récente de Chrétiens trompés par les sirènes sémitiques jette encore une faible lueur d'espoir devant le devenir sombre, qui attend encore l'Europe. Ajoutons aussi que le monde chrétien orthodoxe actuel reste bien plus combatif et antisémite que les Chrétiens actuels, imbibés de progressisme et de « *renouveau charismatique sémitisant* ».

Pour achever la décadence des Germano-Scandinaves, les commerçants sémitiques vinrent leur faire miroiter les « avantages » de l'argent et associèrent, à leurs tripotages financiers, l'esprit d'entreprise de ces vaillants navigateurs indo-européens. Ils fondèrent ensemble la « ligue hanséatique » et s'imposèrent les mésalliances nées du profit. Et, outre leur âme, les Germano-Scandinaves y perdirent leur corps et leurs vertus physiques, ce qui aboutira, au XX^e siècle, à une Suède et à un Danemark complètement dégénérés et entièrement aux mains de la haute finance juive cosmopolite. Seule la Norvège (9)

9). La Norvège est le seul pays d'Europe où il est interdit, encore actuellement, à un Juif de s'installer et d'y « travailler ». Mais cette interdiction porte sur la personne physique, sans tenir compte de l'aspect mental de la

échappe encore en partie à cette décadence, mais son alliance intime avec l'Angleterre décadente n'augure cependant pas en faveur d'un redressement norvégien digne des ancêtres de ce pays.



question. Cet antisémitisme primaire, qui pourchasse le Juif en tant que Juif, est ridicule et inutile, s'il permet à son éthique et à sa culture mercantile de s'introduire dans le pays, par l'intermédiaire des citoyens indo-européens pervertis par cette même culture. Pour ma part, je pourrais fraterniser avec tout Juif à comportement et à mentalité indo-européenne, il en existe de rares spécimens, et ressens comme étranger tout Indo-Européen à mentalité, à éthique et à comportement mercantile sémite.

CHAPITRE XIII

LES FRISONS, LES AVARS, LES MAGYARS, LES BALTES, LES SLAVES ET LES TOURANIENS.

Les Frisons, peuple important de l'antiquité, sont de purs Germains dont les terres d'origine se situaient entre le Rhin et l'Ems.

Soumis en l'an 12, par le général romain Drusus, ils redevinrent totalement indépendants en l'an 28, plus aucun romain n'osant s'aventurer sur leurs terres. Vers l'an 450, ils adhérèrent à la confédération saxonne, ce qui leur permit d'agrandir sans cesse leurs territoires. Vers l'an 650, celui-ci s'étendit de la Weser à l'Escaut et devint de plus en plus menaçant pour l'Empire franc, surtout lorsque, vers l'an 680, Radbod fut élu chef des Frisons, ce qui détermina Pépin de Herstal à leur faire la guerre. Il les rejeta rapidement au Nord du Rhin et installa à Utrecht, Willibrord, un évêque anglo-saxon, pour les évangéliser. Mais ce dernier ne fut toujours que l'apôtre des Frisons du Sud, pratiquement obligés d'adhérer à la religion chrétienne, par la présence des troupes franques occupant leur pays. Tandis que les Frisons du Nord restèrent païens jusqu'à l'époque de Charlemagne qui, après avoir écrasé les Saxons, entreprit leur évangélisation, par le fer et par le feu. Alors l'âme frisonne disparut, dévorée par le christianisme sémite.

Il existe, heureusement pour nous, une espèce de « saga » frisonne, découverte à Leeuwarden, en Frise, en 1871. Il s'agit d'une saga familiale, appelée « *manuscrit Oréa Linda* ». Actuellement, son

authenticité est reconnue dans tout le monde savant. Outre que ce document relate les terribles inondations qui remontent à – 1 200 ans et détruisirent l'Atlantide, tout en déclenchant les migrations des fameux «Peuples de la Mer», finalement écrasés par le pharaon Ramsès III, outre qu'il relate les inondations catastrophiques, vers l'an –101, qui déclenchèrent la migration des Cimbres et des Teutons, cette fois défaits par le tribun romain Marius, le manuscrit explique très bien les démêlés de la nation frisonne avec l'empire franc.

Nous savons ainsi qu'à partir du règne de Dagobert II (de l'an 629 à l'an 639), l'influence franque commença à se faire sentir en Frise, en Saxe et en Bavière.

En l'an 734, Charles Martel écrasa le duc frison Boppo à la bataille de Boornzee : c'est à partir de ce moment que commença l'évangélisation par le fer et par le feu, mais, faute de moyen, elle resta limitée à la Frise du Sud.

Constatant cela, Pépin le Bref y envoya les évêques Willibrord et Boniface (de son vrai nom Winfried), mais le christianisme ne progressa guère. À la suite de la révolte des Saxons, avec Wittikind, et surtout à la suite de leur massacre à Verden, les Frisons se soulevèrent à nouveau contre le joug franc, mais furent durement écrasés par Charlemagne qui leur imposa, en l'an 802, ses fameuses lois frisonnes, par lesquelles il les oblige à choisir entre le christianisme ou la mort.

Par cette conversion, la Frise cessa d'exister en tant qu'État et en tant que peuple, et devint une simple province franque.

Mais le manuscrit «*Oréa Linda*» présente aussi un autre intérêt : il démontre que, vers le V^e siècle, alors que l'empire romain vivait d'expédients et alors que les Huns y faisaient irruption pour le vassaliser, arrivèrent en Frise des tribus finno-ougriennes et magyares. Ces nouveaux venus, mélanges de Slaves, de Germains et de Paléosibériens, assez fortement mongolisés, laissèrent de nombreuses traces anthropologiques de leur passage en Allemagne du Nord et en Frise. Les Frisons s'opposèrent violemment à eux, comme le décrit le manuscrit. Il parle de combats «contre le Maggy». Ces Magyars finno-ougriens étaient vassalisés par les Huns et représentaient «l'aile marchante» la plus nordique de la vaste «confédération hunnique», qui dévalait sur l'Europe.

Les évêques chrétiens et les moines copistes qui falsifièrent l'histoire des invasions hunniques, pour mieux mettre en valeur leur importance et celle de l'ordre chrétien naissant, dans un

empire décadent, exagèrent le côté démoniaque et barbare des envahisseurs indo-européens iraniens et germaniques, qu'étaient en fait les hordes hunniques. Ils en décrivent avec complaisance les atrocités (beaucoup moins importantes cependant que celles qui vinrent plus tard avec l'évangélisation chrétienne pratiquée par l'empire franc), la barbarie primitive et l'aspect de rouleau compresseur que donnait la cavalerie hunnique devant la coalition des auxiliaires d'empire, braves mais disséminés et relativement mal commandés.

Mais ils évitèrent soigneusement de décrire le péril sous son aspect réel, c'est-à-dire sous celui d'un commandement génial. Car, Attila était un véritable génie militaire et un meneur d'homme intelligent et racé, prudent même, comme le décrira Aetius, qui fut un temps otage à la cour de son père. Attila ne fondit, en réalité, sur l'empire romain, qu'après avoir mûrement préparé sa campagne et après avoir réalisé les alliances nécessaires à ses projets.

En effet, avant de s'engager, il passa d'abord quelques années à assurer ses arrières lointains par une vaste pérégrination en Sibérie, jusqu'aux frontières de la Chine, afin de raviver les liens de vassalités à sa personne. Ensuite, il s'allie aux Magyars finno-ougriens, afin qu'ils empêchent les Germains saxons et frisons, ainsi que certains Francs, encore hors des limes de l'empire, de s'allier à Rome contre lui.

Il s'allia aussi avec Genséric, le Vandale d'Afrique du Nord, afin qu'il occupe une partie des forces romaines avec sa piraterie. Il s'allia enfin avec les Alains du patrice Aspar, qui régnait à Byzance, pour éviter toute mauvaise surprise sur ses arrières immédiats.

Les historiens Jordanès et Priscus soutiennent même qu'Attila n'entreprit sa campagne qu'à l'incitation de Genséric.

Un Attila païen, organisé et intelligent ne pouvait que ternir l'importance du christianisme dans la défense de l'Occident. Les générations futures n'y trouveraient pas la main de Dieu (qui intervint, d'ailleurs, dit-on, pour détourner les Huns de Paris), ni la nécessité de croire au pouvoir surnaturel de cette religion nouvelle qui voulait absolument se faire admettre comme la seule vraie. Pour arriver à ce tour de force, le christianisme mania le mensonge en véritable artiste ; or cela, dès ses origines, et grâce à l'entraînement que possédaient déjà en la matière ses fondateurs juifs.

Il n'en reste pas moins vrai, qu'à travers le manuscrit « Oréa Linda », nous constatons que le « Maggy » laissa une impression d'autant plus sinistre et durable en Frise, que leur attaque coïncide avec une

recrudescence des inondations et des catastrophes géologiques. À cette époque, les hivers furent très rigoureux, et la mer du Nord isola par ses tempêtes le chapelet des îles de la Frise et de Texel. L'archéologie et la géologie recourent d'ailleurs toutes les données de cette troisième transgression marine sur le territoire frison.

À cause de cette brève domination des Finno-Ougriens et des Magyars mongolisés, les Frisons actuels peuvent être divisés en deux groupes ethniques bien distincts :

1. – Les Groterpiens de l'Est, brachycéphales et blonds.
2. – Les Friterpiens de l'Ouest, blonds et dolichocéphales.

Notons, pour terminer, que c'est lors de cette invasion magyare que les Angles, les Jutes et les Saxons, fuyant devant les envahisseurs, iront à leur tour envahir l'Angleterre, alors occupée par des Celtes, dont certains, par contrecoup, reviendront en Bretagne.

Voyons maintenant brièvement les Avars que les chroniques chinoises appellent Jouan-Jouan. Au départ, ces Aryens, quelque peu mongolisés, nomadisèrent en Mandchourie. Ils repassèrent ensuite la Dzungarie et fondèrent leur premier royaume en Sibérie, de l'an 407 à l'an 553. Mais quelques-unes de leurs hordes vont pénétrer en Europe, vers l'an 550. Au fond, ils suivaient de loin, dans les steppes, les déplacements des hordes hunniques.

Cavaliers intrépides, ils obéissaient à un kaghan et possédaient une capitale ambulante et fortifiée appelée Ring : capitale démontable et transportée sur un ensemble de chariots. Ils atteignirent l'Oural en l'an 558, la Tisza en l'an 567, après que leur kaghan Baïan leur eut permis de détruire le royaume des Gépides avec l'aide des Lombards. Puis ils rejetèrent leurs alliés Lombards en Italie du Nord.

Entre l'an 619 et l'an 626, ils tentèrent vainement d'occuper Constantinople. Héraclius les repoussa et finit même par les chasser d'Illyrie, où il installa les Serbes et les Croates, deux groupes Slaves, dont le rôle primitif sera de s'opposer à ces Avars.

Mais, en l'an 700, les Avars revinrent en Bulgarie et en Pannonie ; puis ils se déplacèrent vers l'Italie et vers la Bavière, qu'ils atteignent en l'an 788. Charlemagne les attaque alors en l'an 791, occupe le « ring » du kaghan Tudun en l'an 796 et les convertit par la force au christianisme. Il brise leur ultime révolte en l'an 799, et les contraint à quémander des terres dans son empire, en l'an 805.

Pour finir, ces Aryens mongolisés seront assimilés totalement par d'autres Indo-Européens, eux aussi quelque peu mongolisés, les Slaves magyars. Cependant, dans le Caucase, il subsiste encore

quelques Avars (environ deux cent cinquante mille) sous forme de montagnards complètement islamisés.

En christianisant les Avars, Charlemagne leur ôta tout dynamisme et tout esprit de résistance, de telle sorte qu'ils se laissèrent submerger par les **Magyars**. Ces derniers, cavaliers eux aussi, étaient un mélange de Slaves et de Germains indo-européens avec des Finno-Ougriens d'origine xanthoderme. Passant sur les restes des Avars, leurs hordes s'enfonceront jusqu'au cœur de l'Europe, contournant même les Alpes et envahissant toutes les régions épargnées par les Vikings. Ils balayeront le Nord de l'Allemagne, la partie orientale de la France et le Nord de l'Italie, en se mélangeant, eux aussi, aux populations locales. Par bonheur, en l'an 955, Othon I^{er}, roi des Germains, les arrêtera à la bataille de Lechfeld et les refoulera en Hongrie, où ils s'établiront définitivement. Cette victoire stabilisera enfin la partie germanique de l'ancien empire de Charlemagne.

Quelques mots maintenant au sujet des **Baltes**. Au départ, ce furent des Thraco-Illyriens ; mais assez rapidement, ils virent arriver sur leurs territoires des Finno-Ougriens d'origine paléosibérienne. Longtemps les deux groupes se côtoyèrent sans trop se mélanger. Ces Finno-Ougriens comprennent :

1. – Les LIVES, qui donnèrent leur nom à la Livonie, mais qui, en fait, ne survécurent que dans le Nord de la Courlande (du moins jusqu'en l'an 1943).
2. – Les Ingriens, situés entre les lacs Peïpus et Ladoga.
3. – Les Estes, qui vécurent au Sud du golfe de Finlande.

Ensuite, tous ces peuples furent soumis à l'influence des Goths germano-scandinaves, du I^{er} au IV^e siècle. Mais, vers l'an 400, les Goths partirent et toutes ces populations se retrouvèrent sous la domination des plus évolués d'entre eux, les Baltes.

Ce second groupe comprend les **Prussiens**, les **Lettons**, et les **Lithuaniens**. En réalité, ce sont, en grande majorité, des Slaves mélangés à des Thraco-Illyriens, donc tous des Indo-Européens de la première vague. Toutes ces populations conservent une organisation politique et une civilisation très primitives, et restent entièrement fidèles au paganisme, jusqu'au XIII^e siècle, à part les Lettes de Pikon, déjà gagné à la religion orthodoxe.

Mais, à cette époque, le christianisme occidental commence à s'intéresser à ces régions et y envoie des moines germaniques, tout d'abord en Estonie. Pour « faciliter » les conversions, ceux-ci appellent, en l'an 1204, les chevaliers porte-glaives, qui transforment

la Livonie en fief impérial et fondent Riga. À ce moment, les Danois, craignant de perdre le contrôle de la Baltique du Nord et de l'Est, y envoient eux aussi des moines et des évêques, et fondent la forteresse de Tallinn, rivale de Riga.

En l'an 1225, un arbitrage pontifical fait du Nord une possession danoise et du Sud un fief des porte-glaives. À partir de l'an 1228, les porte-glaives sont renforcés par des chevaliers teutoniques, avec lesquels ils fusionnent en l'an 1237, assurant ainsi aux Allemands un contrôle de fait sur l'ensemble des pays baltes. Voyant cela, les Danois se retirent définitivement après avoir vendu leurs possessions baltiques à la ligue hanséatique.

À partir de ce moment, dans ces régions, les différences sociales correspondent en gros aux différences ethniques. Les cadres ecclésiastiques, politiques et économiques étant automatiquement formés par la population la plus dynamique, la plus courageuse et la plus travailleuse, en l'occurrence, par les Germains, qui se superposent aux populations plus primitives, réduites en semi-servage, suivant les lois de l'époque. Le christianisme, comme toujours, prit parti pour les plus puissants, afin de leur soutirer le maximum de biens terrestres et de richesses. Ces Germains formeront les fameux « **barons baltes** ». Les populations restent, il est vrai, très mélangées, si pas génétiquement, du moins localement.

Seuls, les Lithuaniens échappent à la domination des barons baltes, grâce à une famille princière dynamique, les « Jagellons », qui réussissent à faire de la Lituanie une grande puissance, en se convertissant au catholicisme et en s'associant assez intimement à la Pologne, slave et catholique elle aussi. Au contraire, l'Estonie, la Prusse et la Lettonie sous contrôle des chevaliers teutoniques se convertirent au luthéranisme.

L'ordre teutonique se maintiendra jusqu'en l'an 1561 ; mais, même après leur complète élimination, ces pays conserveront leur structure sociale particulière jusqu'au XX^e siècle, malgré les vicissitudes politiques qui les feront passer successivement sous les dominations suédoise (pour l'Estonie), polonaise (pour la Livonie), et russe (pour la Courlande).

À partir de l'an 1795, les Russes domineront de fait ces régions et y appliqueront une politique de russification intensive jusqu'en l'an 1919 ; politique reprise avec encore plus d'intensité en 1945, par des expulsions, des déportations, ou même par l'extermination pure et simple à la meilleure manière chrétienne (car le **communisme n'est que le christianisme du XX^e siècle adapté à un début de**

mondialisation) de tous les éléments ethniques supérieurs, la plupart du temps d'origine germanique.

Parlons maintenant des **Slaves**. À l'origine, il s'agissait de purs Indo-Européens appelés « Wendes ». Comme les Thraco-Illyriens, dont ils sont les frères, ils appartenaient à la première vague indo-européenne.

Mais, assez rapidement, certains d'entre eux se métisèrent avec des éléments finno-ougriens xanthodermes, ce qui aboutira à des caractéristiques anthropologiques sans grande unité, ni physique ni comportementale.

D'après leurs voisins germaniques, le premier habitat de ces Wendes se situa au Nord des Carpathes, dans l'ensemble formé par les vallées du San, du Bug septentrional, du Pripet, de la Bérézina, du Dniepr moyen et de la Dresna, soit dans cette région froide, boisée et marécageuse qui resta toujours à l'écart des grandes routes commerciales.

Pour n'avoir pu s'imposer dans des régions plus clémentes, il saute aux yeux que leur valeur ethnique fût faible. Et, pour être restés si longtemps dans ces régions déshéritées, leur culture fut peu développée, et leur niveau de vie resta très bas. Pratiquant la chasse, la pêche, l'élevage nomade, l'apiculture et parfois une faible agriculture itinérante du millet, ils restèrent très longtemps groupés en familles, en clans et en petites tribus, paraissant incapables de se hisser à un niveau d'État plus organisé, comme le feront la plupart des autres Indo-Européens. Leur système juridique, très primitif, se réduisait à la loi du talion et leur religion à l'animisme.

Vers l'an 300, ils sortirent enfin de l'anonymat, se différencièrent en plusieurs groupes, et commencèrent leurs migrations. Organisés passagèrement en fédération, par les Bulgares d'abord, par les Avars ensuite, les **Slaves sklavènes** ravagèrent les Balkans, à partir de l'an 517, et s'y établirent en bandes désordonnées. Mais ils subirent la reconquête byzantine, de l'an 783 à l'an 940, et finirent ainsi par s'helléniser. Les Bulgares (soit, au départ, les restes de la horde noire hunnique, donc des Iraniens des steppes) quant à eux, installés au Sud du Danube après l'an 679, imposèrent leur domination aux Sklavènes de Mésie, de Thrace et de Macédoine, et leur transmirent leur nom. Plus à l'Ouest, d'autres Slaves appelés Serbes, Croates et Slovènes occuperont la Pannonie, dès le VI^e siècle et progresseront vers l'Ouest en assimilant lentement les anciennes populations romanisées de l'Illyrie.

L'ensemble de ces Slaves du Sud, dénommés aussi Yougoslaves, constituera, au cours du Moyen-Âge, les États de Croatie, de Bosnie, d'Herzégovine, de Serbie et du Monténégro. Plus haut, dans la Germanie orientale, lorsque l'ensemble des Germains commença à se retirer vers l'Ouest, à partir du IV^e siècle, ils seront partout progressivement remplacés par les tribus slaves, qui ne les chassèrent pas, mais qui occupèrent simplement le vide laissé par eux. Ce seront les Slovaques, les Tchèques, les Poméranien et les Polanes. Mis à part les Tchèques et les Polonais, qui se constituèrent une aristocratie guerrière et fondèrent les États de Bohême et de Pologne, tous les autres Slaves de l'Ouest en resteront au stade tribal, et seront progressivement assimilés par un reflux germanique.

L'installation des Magyars, dans la plaine danubienne, ne sera pas moins funeste pour ces Slaves. Ils s'assimilèrent les tribus qui occupaient ces régions et étendirent même leur domination aux Slovaques et aux Croates. Plus à l'Est, les Slaves qui s'étaient répandus dans l'ancienne Dacie, seront progressivement romanisés et constitueront le peuple roumain, qui apparaîtra à partir du XIII^e siècle.

Les Slaves de l'Est ou « Antes » se placeront d'abord sous la domination des Goths durant les III^e et IV^e siècles, puis passeront sous celle des Huns au Ve siècle, ensuite sous celle des Avars au VI^e siècle. Ces derniers partis, les Slaves ne pourront cependant jamais accéder aux plaines des steppes, que parcourent déjà des **hordes touraniennes turques, tatares et Khazars.**

Ils se déplaceront alors vers le Nord-Est, où ils ne rencontreront que des Finnois clairsemés. Au Sud, sur le Dniepr, ils doivent subir la domination des Khazars, un mélange de quelques Huns occidentaux (aryens) et de peuplades turques aryano-mongoles. Et au Nord, dans la région du lac Ilmen, les Slaves verront venir, dès la fin du VIII^e siècle, les aventuriers varègues qui organiseront le premier État slave de l'Est, autour de Kiev et de Novgorod ; et ces Varègues donneront leur nom de « Rous » à ce royaume.

À partir du X^e siècle, nous pouvons diviser les Slaves en deux groupes culturels :

1. – Les Chrétiens, où nous retrouvons les Polonais, les Lithuaniens, les Tchèques, les Slovaques, les Slovènes et les Croates.
2. – Les Hellénisés, qui comprendront les Russes, les Bulgares et les Serbes, car ce second groupe fut évangélisé par les Byzantins qui leur donneront une langue liturgique, le slavon, et une écriture liturgique, le cyrillique.

À la fin du Moyen-Âge la poussée des Tatars, ou Tartares, mi-aryens, mi-mongols, se fera au détriment des Slaves, ce qui donnera un mélange racial supplémentaire. Les Slaves du Sud, mélangés à des Tartares, vont d'abord tenter de fonder un État autonome, qui sera l'État Khazar, auquel, pour finir, le roi imposera la religion hébraïque. Cet État deviendra assez puissant et étendu, englobant tout le Sud de l'Ukraine, la Moldavie, la Crimée, une partie de la Hongrie et de la Roumanie ; et il agira si bien en faveur d'un prosélytisme juif, que ceux-ci ne tarderont pas à considérer ces Khazars comme formant la treizième tribu d'Israël qui, grâce à son sang mongol, en deviendra une des plus guerrières et des plus fanatiques.

Cet État ne durera guère et tombera rapidement sous la domination ottomane, eux-mêmes mélange de Turcs aryano-mongols, d'Anatoliens caucasoïdes, de Slaves balkaniques et de Sémites. A cette même époque, la Bohême et la Croatie vont tomber sous la férule de la dynastie autrichienne des Habsbourg dont ils subiront la germanisation et la magyarisation.

Nous voyons donc que toutes ces populations, considérées actuellement comme slaves, sont la résultante d'un supermélange qui entraîne leur manque de cohérence physique et comportemental.

On y retrouve beaucoup d'Indo-Européens, comme des Germains, des Scandinaves varègues, des Huns, des Avars, des Magyars, des Wendes, des Thraco-Illyriens, ou des Touraniens (Aryens mongolisés), comme des Turcs et des Tartares, ou même des Mongoloïdes, comme les Finno-Ougriens et même actuellement de purs mongols.

On y retrouve aussi des Sémites et, parmi ceux-ci, de nombreux Juifs qui viendront s'établir le long des riches voies commerciales ouvertes par les Vikings indo-européens. Et, dès le XVII^e siècle, une bonne partie des Slaves, principalement ceux de Russie, ne posséderont plus aucune base raciale ni culturelle propres. D'où la facilité avec laquelle ils adopteront des religions complètement étrangères à leur mentalité originelle indo-européenne, comme le christianisme, comme le communisme ou même comme le judaïsme.

Ils essayent cependant, après le congrès panslave de 1848, et sous la pression de la nouvelle religion sémitique anarchique et communisante, de se recréer un passé culturel idéologique.

Ce sera le **Panslavisme** que la Russie des Tsars et des commissaires du peuple essayeront d'exploiter à des fins expansionnistes et impériales.

Mais tout, chez les Slaves, n'étant que mélange, leur caractère s'en ressentira et traduira son instabilité par une tendance malade à l'anarchie, au désordre moral, mental et social, à la résignation, à la fatalité et au déséquilibre comportemental grave, car malgré leur unité linguistique et politique actuelle (le communisme), chaque slave garde toujours en lui l'impression d'être un déraciné.

Leur unité ne peut être maintenue que par une pression constante et par une main de fer, imposée par une ethnie étrangère qui, elle, est bien consciente de son unité. **Ces étrangers seront des Germains sous les tsars et des Juifs sous le communisme révolutionnaire.**

Au fond, les Slaves doivent être pour nous le meilleur exemple de la nuisance des mélanges raciaux, qui finissent par déraciner chaque peuple qui s'engage dans ces combinaisons, car ils s'y vident totalement de leur substance culturelle et comportementale, en un mot, de leur âme.

Le mal aurait été pratiquement nul ou, du moins, très faible, si les Slaves s'étaient uniquement limités à un mélange avec d'autres ethnies indo-européennes. Mais, les femmes touraniennes et sémites sont si attirantes !

Signalons, pour conclure, que lorsqu'une population est fortement métissée, elle se sent non seulement déracinée, ce qui détermine un laisser-aller anarchique, moral et spirituel, mais elle est aussi beaucoup plus facilement **la proie d'une minorité ethnique, soudée par la cohésion héréditaire de la race et de la culture.**

Pour cette raison, les banquiers internationaux, qui possèdent la cohésion de leur race mentale, poussent au métissage incessant et en profondeur des peuples qu'ils parasitent, tout en conservant entre eux le maximum de pureté raciale ou, du moins, en s'efforçant de la préserver, grâce à **leur religion intolérante, basée sur le Talmud.**

C'est bien parce qu'ils connaissent le danger des mélanges raciaux que les **maîtres mondialistes** du monde actuels imposent les mélanges raciaux les plus poussés à l'ensemble des peuples de la planète, afin de déraciner toutes les ethnies dans le but de mieux les dominer.

Quant à eux, ils s'appliquent à conserver ou du moins à purifier au maximum leur propre groupe au moyen d'une religion sectaire, associée, pour les autres, au « cheval de Troie maçonnique » ; au moyen, aussi, des tripotages financiers et usuriers en quoi ils sont passés maîtres, afin de perpétuer une corruption accrue ; et enfin au moyen d'une royauté cachée depuis des siècles, à laquelle seuls des descendants hébraïques séphardites peuvent aspirer, avec l'accord des Ashkénazes khazars (la 13^e tribu) ou indo-européanisés.

L'avant-dernier de ces rois bien cachés semble avoir été Bernard Baruch, conseiller occulte de tous les présidents des États-Unis d'Amérique de Woodrow Wilson à Eisenhower ; quant au roi actuel, il pourrait être Rockefeller ou Rothschild (alias Bauer), tous deux pouvant y prétendre, car tous deux sont d'origine séphardite.



CHAPITRE XIV

LE PEUPEMENT RACIAL DE L'AFRIQUE

Jusqu'à nouvel ordre et dans l'état actuel des découvertes paléontologiques, l'humanité semble avoir pris naissance en Afrique. Au moins pouvons-nous affirmer que les souches de primates qui engendreront la lignée humaine, vécurent dans les régions de l'ancien monde qui s'étendent de l'Afrique à l'Asie du Sud-Est, car les premiers fossiles humanoïdes, vieux de quatorze millions d'années, qui appartenaient à un singe nommé *Ramapithecus*, se retrouvent en Afrique et aux Indes.

Mais le premier chaînon véritablement humain, lui-même vieux d'environ six millions d'années, ne s'est encore retrouvé qu'en Afrique, disséminé tout au long de la fameuse Rift Valley qui s'étend de l'Ethiopie au Cap. Il s'agit du singe-homme, que les savants appellent *australopithecus* ou *homo habilis*. Et, c'est à cause du long passé vécu par nos ancêtres en régions chaudes de savanes arborées, que tous les mécanismes physiologiques et biologiques qui régissent l'homme sont ceux d'une espèce, ou d'une suite d'espèces, essentiellement adaptées à la chaleur. Même l'homme moderne, héritier actuel de cette longue chaîne de vie, est un animal construit essentiellement pour vivre en climat chaud ; et sa survie dans les régions polaires ou en altitude reste toujours problématique.

On s'en est encore bien rendu compte, lorsqu'un avion uruguayen s'écrasa dans la cordillère des Andes en l'an 1972. Ceux qui en réchappèrent durent lutter en altitude durant deux bons mois pour survivre : ils ne purent résister qu'en utilisant toutes leurs ressources

imaginatives pour se protéger du froid, aux dépens des débris de l'épave et en retournant aux pratiques primitives de cannibalisme vis-à-vis de leurs compagnons décédés ; ce pour quoi, ils furent d'ailleurs absous par la religion catholique, tant il est vrai que les belles théories humanitaires et charitables, émises par un clergé d'hommes gras et repus, ne résistent pas aux conditions aiguës de lutte pour la survie.

Colin Turnbull, l'anthropologue qui étudia les « Iks » de l'Ouganda durant plusieurs années, a lui aussi démontré, que le « bon sauvage » à la Jean-Jacques Rousseau et à la Lévy-Strauss n'existe pas dans des conditions difficiles de survie. Toutes les guerres, même la dernière guerre mondiale, ont démontré ce retour à la férocité primitive parmi les populations affamées et privées de ses élites. Car seule l'élite est capable d'altruisme ou du moins de l'imposer. Or c'est toujours cette élite que les religions égalitaires et « démocratiques » s'efforcent d'éliminer.

Ce qui revient à dire qu'en régime « *chrétien égalitaire* » ou « *communiste égalitaire* » ou « *démocratique maçonnique* », l'humanité doit nécessairement retourner à sa férocité et à son égoïsme originels, ce que démontre amplement l'humanité du XXI^e siècle.

Seul un retour à l'aristocratie et au stoïcisme païens, qui étaient conservés du temps où le catholicisme européen (mélange de paganisme et de christianisme) dominait le monde, peut encore sauver l'ensemble de l'humanité du mercantilisme et de l'égoïsme égalitaire où elle se vautre actuellement. Mais il faudra, pour cela, éliminer les fausses élites mercantiles et affairistes cosmopolites qui dominent le monde actuel, de même qu'il faudra enfin oser regarder la « Vérité » en face et comprendre que l'aide aux groupes étrangers, c'est-à-dire au tiers monde, est un crime et un génocide pour les ethnies donneuses, compte tenu de la formidable guerre de races qui se prépare à cause de la surpopulation humaine. De même que nous pouvons considérer comme un génocide toute aide charitable en faveur des tarés physiques et mentaux d'une même société, car celle-ci ira ainsi en s'affaiblissant progressivement au détriment de sa population saine, qui devra un jour la défendre, et qui sera trop affaiblie pour le faire efficacement et biologiquement.

Tout ceci ne veut pas dire qu'il faille exterminer les autres races, mais il est grand temps d'en contrôler la natalité galopante, et de les maintenir fermement à leur place, sinon, un jour prochain, cette guerre de races éclatera dans toute sa sauvagerie. Elle a déjà d'ailleurs

débuté sporadiquement dans les nouvelles républiques résultant de l'éclatement de l'ancienne URSS, en Bosnie et au Kosovo, au Rwanda et en Afrique du centre et du Sud, etc. Il est certain que ces races étrangères ne posséderont jamais ni l'altruisme, ni la générosité que les Indo-Européens ont toujours manifesté à leur égard. Pour le comprendre, il suffit de regarder le traitement infligé aux Blancs dans les pays d'Afrique qui s'autodéterminent. Même entre Nègres, l'ethnie qui a le malheur de perdre, se voit inéluctablement massacrée.

Ces génocides entre ethnies n'étaient momentanément empêchés que lorsque les Blancs géraient ces pays, car la justice indo-européenne régnait alors sur ces peuples. Si les affairistes internationaux ont tellement insisté pour que ces peuples s'autodéterminent, c'est bien parce que la gestion blanche indo-européenne les empêchait d'exploiter au maximum le Nègre ou le Bougnoule. Avec les potentats africains, au contraire, les trusts internationaux agissent à leur guise, soit en les achetant, soit en les détrônant pour plus vénal qu'eux. La meilleure protection pour les peuples de couleur est, et restera toujours un monde hiérarchisé et contrôlé par les Indo-Européens, et non une pseudo-société égalitaire maçonnique et onusienne, contrôlée et dirigée par des marchands cosmopolites sémitisés. L'ensemble des humains ne retrouvera son équilibre que lorsque le dieu dollar et le dieu profit, comme fin en soi, auront totalement disparu.

Seuls les progrès techniques, qui débutèrent voici cinq cent mille ans avec la découverte du feu par l'homo erectus, permirent à l'homme actuel de coloniser les régions froides du globe.

Actuellement, seule la race mongoloïde présente un début d'adaptation morphologique, physiologique et comportementale vis-à-vis des grands froids. Tous les autres humains restent programmés pour une existence en climat chaud.

Mais, dans l'évolution, cette adaptation parfaite à la chaleur qu'accompagnait une relative facilité de survie dans les régions chaudes du globe, n'engendrait ni ne stimulait l'imagination créatrice ; car pourquoi posséder invention et créativité, et pourquoi les aiguïser là où toute lutte pour la survie est inexistante.

Aucun doute que là réside la raison de la moindre capacité conceptuelle des races négroïdes. Les idées abstraites, l'exercice constant de l'imagination et la tension perpétuelle de la volonté pour vaincre et pour dominer l'environnement ne se manifestaient pas avec la même acuité pour eux que pour les peuples vivant dans une

froidure perpétuelle, et surtout pour ceux vivant dans des climats aux variations extrêmes de température, comme ce fut le cas pour les peuples de la steppe. Or il faut des centaines de générations pour arriver à modifier quelque peu les capacités intellectuelles par sélection.

Par contre, il est certain que tous les hominidés qui vécurent dans les régions chaudes, plus ou moins édéniques, possédaient une peau bronzée ou noire, afin de résister à l'ardeur du soleil et aux brûlures des rayons ultra-violets. Mais il ne faut pas en conclure pour autant que les ancêtres de l'homo sapiens étaient tous des Négroïdes.

Ceux-ci naquirent de façon très progressive, aux dépens de l'homo erectus, suivant une évolution qui débuta voici 250 000 ans ; il nous en reste pour preuve, de nombreuses formes intermédiaires comme l'homme de Swanscombe, celui de Steinheim, de Montmorin, de Tautavel, de Fontéchevade, de Vértesszöllös, etc. Et, suivant les régions et leur climat, la sélection et les mutations les firent évoluer dans des voies différentes et divergentes.

Ces voies aboutirent à un nouveau nœud évolutif au Proche-Orient, il y a 60 000 ans d'ici. Là, des hominidés subirent un nouvel ensemble de mutations qui leur procura, en gros, l'aspect actuel des homos sapiens, avec front haut, absence de torus sus-orbitaire, développement du menton, régression du prognathisme, etc.

Et, grâce à cette nouvelle force évolutive, puisée dans ces nouvelles mutations, ces hommes nouveaux du Proche-Orient, commencèrent à submerger toutes les terres habitables, tout en éliminant les diverses populations anciennes. Ce faisant, eux aussi, rencontrèrent des conditions écologiques nouvelles et différentes qui favorisèrent leurs diverses potentialités mutationnelles et qui les transformèrent en races nouvelles par un processus sans cesse recommencé.

Lorsque l'on étudie l'histoire de l'humanité depuis ses origines, l'on s'aperçoit que régulièrement des races ou même des espèces disparurent brusquement et totalement. Chaque nouvelle vague humaine éliminait définitivement la précédente. Ce n'est qu'à partir du Néolithique, que certaines ethnies, principalement celles de la grande race leucoderme, acceptèrent de cohabiter avec d'autres et de ne plus carrément les exterminer pour prendre leur place.

Mais cela ne fut réalisable que lorsque l'apport alimentaire devint suffisant, que l'espace territorial persista assez vaste, que la

prolificité des peuples conquérants resta relativement faible, et que leur mentalité fut devenue assez généreuse pour briser en eux la joie primitive et sauvage qu'engendrent les massacres.

Or, actuellement, seuls certains peuples indo-européens acceptent de limiter leurs naissances, afin d'éviter la surpopulation, génératrice de guerre d'extermination. Toutes les autres races et ethnies ne possèdent ni le désir, ni la volonté nécessaire pour envisager l'avenir de la même façon ; elles ne possèdent qu'une immense envie de s'emparer de la place des peuples blancs, excitées en cela par la propagande sémite internationale.

Toutes ces ethnies, déjà incapables de se gérer convenablement elles-mêmes, voudraient régenter le globe. Et, il est obligatoire que l'histoire biologique de l'humanité se répète à nouveau, aggravée cette fois par la surpopulation (6 milliards 200 millions en l'an 2000). Cela ne peut aboutir qu'à une guerre de races, qui se terminera par l'extinction totale de certaines d'entre elles, si l'ordre blanc, si la paix blanche et la générosité indo-européenne disparaissent. Eux seuls ont évité jusqu'ici cette solution extrême, malgré leur impuissance à dominer entièrement les quatre grands facteurs qui ont toujours concouru à la disparition complète de certains rameaux humains durant les périodes préhistoriques et historiques.

1. – Le facteur principal générateur de l'extinction de certaines races fut sans conteste celui qui résultait du mode de vie de nos ancêtres. En effet, ces chasseurs, déjà obligés de pratiquer l'infanticide et le parricide, lorsque les chasses étaient trop mauvaises, ne pouvaient se permettre aucune pitié s'ils voulaient survivre eux-mêmes. Toute guerre leur imposait nécessairement l'extermination totale des vaincus, car ils ne pouvaient se permettre aucune surcharge en bouches à nourrir.

Heureusement, jusqu'au Néolithique, les groupes humains restèrent très petits et trop clairsemés pour que les affrontements guerriers fussent nombreux. On retrouve cependant des preuves de cannibalisme chez les Sinanthropes de Pékin et même chez des Cro-Magnons de Dordogne.

2. – Un autre facteur dut nécessairement agir, et nous sommes quasi certains que c'est ce second facteur, qui fut la grande cause de l'extinction brusque et définitive de tous nos cousins néanderthaliens.

Ce second facteur consiste en la transmission de maladies épidémiques à des populations vierges de toute immunisation à leur égard. La période historique nous en a laissé de nombreux exemples.

La tuberculose décima plus sûrement les îles polynésiennes que les coups de fusils des premiers navigateurs européens qui y séjournèrent. De même, la tuberculose et les maladies pulmonaires décimèrent les Indiens de la Terre de Feu, aux XIX^e et XX^e siècles. De même, l'alcool, la tuberculose, la variole et la rougeole exterminèrent plus d'Indiens aux USA, que les carabines winchester des colons de l'Ouest. De même actuellement, le gouvernement mexicain doit protéger certaines de ses tribus d'Indios du Yucatán, en empêchant quiconque de les visiter sans contrôle médical préalable, car le coryza, bénin pour nous, en a déjà tué des tribus entières.

Ces efforts de certains gouvernements pour protéger leurs primitifs autochtones sont très louables, mais ne font que reculer de peu un dénouement inéluctable ; car la vie n'est que lutte, et l'inadapté doit disparaître : c'est la loi cruelle de la Nature ; tôt ou tard ces Indios inadaptés devront mourir, car leur évolution génétique en une vie facile de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs n'a ni prévu, ni programmé une défense efficace contre les germes épidémiques d'une vie communautaire plus dense.

3. – Un troisième facteur intervient encore dans les causes d'extermination de certaines peuplades et races : la malnutrition. En effet, les vainqueurs, ou du moins les mieux organisés grâce à leur civilisation supérieure, refoulent les vaincus et les moins bien organisés en des régions marginales, moins giboyeuses et moins riches en nourriture. Ce qui augmente le taux de mortalité, principalement infantile, parmi ces populations.

Citons, comme exemple, l'extermination des « Onas » de la Terre de Feu, lorsque les colons chiliens vinrent s'y installer avec leurs élevages de moutons. Comme les moutons mangeaient la nourriture des guanacos sauvages, gibier préféré des Onas, le guanaco devenait rare et les Onas connurent la famine, prélude à leur extinction.

Le même phénomène s'observa, lorsque les colons de l'Ouest américain refoulèrent les tribus Sioux et Cheyennes dans les mauvaises terres improductives et peu giboyeuses du Nord-Dakota.

Actuellement disparaissent les Araucanes de l'Argentine, délaissés par leurs gouvernements successifs, etc.

4. – Mais, un dernier facteur, bien souvent méconnu, va, lui aussi, intervenir dans ces extinctions ethniques et raciales : la disparition du simple désir de survivre et de l'esprit de lutte, par dégradation, ou même par extermination préméditée de l'élite (les 5% d'alpha), que nous retrouvons dans toutes les espèces animales supérieures.

Lorsque cette élite disparaît brusquement et totalement, suite à une guerre, le reste de la population se laisse mourir et massacrer, ou se laisse assimiler sans résistance, ce qui revient au même.

Des populations de rats, ou d'autres rongeurs, se laissent mourir, lorsqu'ils sont soumis à des froids intenses en l'absence de leurs meneurs. Si ceux-ci sont présents, ils excitent et encouragent leurs administrés : ces derniers résistent alors beaucoup plus longtemps, même à des froids plus rigoureux. Mais lorsque la réfrigération devient encore plus intense, seuls les meneurs-élites ne se laissent jamais mourir.

Lors de la guerre de Corée, les Chinois firent un tri parmi la masse de leurs prisonniers américains, suite à leur offensive sur le Yalu. Après quelques jours d'observation, ils séparèrent les meneurs (5%) des autres. Or, non seulement les 95% restant ne nécessitèrent pratiquement plus aucune surveillance, mais ils ne tentèrent jamais aucune évasion, et le pourcentage de mortalité augmenta considérablement parmi ces prisonniers croupissants. Si la guerre s'était prolongée et si la surveillance sanitaire chinoise n'avait pas fait un sérieux effort, l'extermination de ces vaincus aurait été totale, car, comme je l'ai déjà expliqué dans mon livre traitant du « *Matérialisme biologique* », la sélection naturelle s'exerce beaucoup moins d'individu à individu que de groupe à groupe.

Décapiter un groupe de ses élites équivaut à son élimination définitive de la compétition pour la vie, si une nouvelle élite biologique n'a pas le temps de naître en son sein, avec et dans sa génération montante. Le massacre des officiers polonais à Katyn, par les Soviétiques, et la déportation des élites des pays Baltes, représentaient la première phase d'un plan de destruction totale ou d'assimilation totale des peuples concernés.

L'ignoble règlement de compte que fut le procès de Nuremberg, après la seconde guerre mondiale, relève du même but et du même désir de génocide vis-à-vis de tout un peuple, en le privant de son élite ; partant, l'Allemagne moderne s'assimile sans protester à la pourriture démocratique, à ses combines, à son aculturation et à son mercantilisme cosmopolite.

D'ailleurs les tueries des deux grandes guerres mondiales n'eurent pour but que l'élimination de l'ensemble des élites européennes. Aucun des pays européens ne s'en est encore remis, plus de 60 ans après le dernier conflit ; surtout pas l'Allemagne qui, à la suite de son holocauste, a perdu plus de 11 millions des meilleurs de ses sujets.

Pour tous les gogos Blancs qui croient encore à la fraternité universelle et aux bonnes intentions des maîtres actuels du monde, les banquiers mondialistes, il est utile de rappeler ici les paroles de deux grands rabbins. Le premier est le grand rabbin de France Sitruk qui a même écrit :

« Le grand responsable du génocide des Juifs au XX^e siècle n'est pas Hitler, mais le Juif qui épouse une Catholique ».

Le Second est le grand rabbin Ben Guigui, de Bruxelles, qui a déclaré dans le journal *« Le Soir Illustré »* :

« Si ma fille revenait avec un fiancé qui ne serait pas juif, je la foudrois à la porte ».

Que ces maîtres du monde soient racistes à l'extrême ne me dérange guère, mais alors pourquoi interdisent-ils aux autres et en particulier aux peuples blancs indo-européens d'être racistes ? Sans doute parce qu'ils savent très bien que **la force d'un peuple réside dans son intransigeance raciale.**

Pourquoi les ligues antiracistes de l'Ouest, toujours si promptes à pourchasser les racistes de tous poils, deviennent-elles subitement muettes, lorsque ces propos sont tenus par leurs maîtres à penser ? Qui n'a pas encore compris est un jobastre.

De -60 000 à -8 000 ans, début du Néolithique (le plus ancien, c'est-à-dire le proche-oriental) et des mélanges de populations, les homo sapiens, qui vécurent dans les régions chaudes et favorables, s'étendant de l'Afrique au Sud-Est asiatique, à la mer de Chine et à la Polynésie, eurent tout le temps de se différencier en grande race négroïde, avec toutes les diversifications interraciales locales inhérentes à la dispersion. Analysons maintenant ce qui se passa en Afrique.

Là, jusqu'au début de la régression définitive des glaciers européens de la dernière grande glaciation, soit jusque vers -10 000 ans, l'Afrique du Nord, comme celle du Sud, étaient des régions très fertiles, bien irriguées et copieusement arrosées par des pluies abondantes. À la forêt équatoriale du centre du continent correspondaient deux régions tempérées, au Nord et au Sud, riches

en gibiers, en bois et en cours d'eau qui rendaient très aisée la vie des chasseurs du Paléolithique supérieur. À l'Est, il y avait des savanes et quelques rares zones désertiques, mais relativement réduite. Toute l'Afrique du Nord était irriguée par trois immenses fleuves et leurs nombreux affluents. Le seul qui subsiste encore actuellement est le Nil ; mais parallèlement à celui-ci, coulait la « Saoura », qui allait de l'Atlas aux portes du Tanezrouft, et l'« Irghargar », qui prenait sa source dans le Hoggar et serpentait jusqu'au lac de Souft, près de Biskra.

Grâce à ce vaste réseau fluvial, tout le Nord de l'Afrique et le Sahara actuel formaient une région extrêmement fertile ; elle le restera encore très longtemps, puisqu'en l'an 300 (après Jésus-Christ), l'on pouvait encore se rendre à cheval des côtes de Lybie à Gao et à Tombouctou sur le Niger. Or le cheval est un animal qui boit jusqu'à soixante litres par jour, dans les conditions de travail normales en climat chaud. Il fallait donc qu'il existât encore tout le long de la route, des lacs, des rivières et des points d'eau en suffisance pour désaltérer ces pelotons de cavalerie romaine, et suffisamment de fourrage pour les alimenter. Ce n'est que vers l'an mil de notre ère que ces fleuves disparurent totalement et que ces régions devinrent progressivement désertiques. Cet appauvrissement du sol entraîna des mouvements de populations, entre autres une poussée des Berbères de l'Atlas vers les villes de la côte et, de là, vers l'Espagne.

C'est alors que la *dolce vita* des émirs « wisigoths-musulmans » de Cordoue dut se raidir et se transformer en un sectarisme que l'on appelle la « contre-réforme almoravide ». Alors seulement l'Espagne musulmane s'arabisa réellement, et entreprit la guerre sainte : la Djihad.

Mais, revenons à nouveau en arrière, au Paléolithique supérieur tardif d'Afrique, qui généralisa sur tout ce continent une culture dite « Capsienne ». Dans le Nord, l'humanité qui la pratiqua est connue par quelques spécimens fossiles, comme l'homme d'Asselar et les squelettes du type « Mechta » ; à l'Est et dans le Sud de l'Afrique, par les hommes fossiles du type de « Gambles'cave ». Mais ce qui est important, c'est que ces fossiles démontrent une véritable continuité biologique entre eux et les habitants mésolithiques des mêmes régions, saharienne, subsaharienne et est-africaine, où l'industrie mésolithique à microlithes, appelée « Elmentéienne », fut l'œuvre d'une population aux mêmes caractéristiques physiques. Dans tout le continent africain, le stade mésolithique, qui débuta progressivement vers -6000 ans dans le Nord, s'adapta partout avec succès aux exigences d'habitats fort divers, qui vont de la

savane boisée ou non, jusqu'à la forêt équatoriale, en passant par la brousse, par de rares régions arides et inhospitalières, ou même par des zones de rivages lacustres.

Le Mésolithique africain se caractérise par une industrie microlithique, mais aussi par des pointes d'hameçon et de harpon en os, et par un art pariétal que nous retrouvons identique du Nord au Sud du continent. Le prototype en est celui des grottes du Tassili des Hajjer, où nous pouvons admirer des scènes de pêche, de chasse, de guerre et même pastorales. Elles démontrent une parfaite unité culturelle et une parfaite unité biologique s'étendant sur tout le continent et prouvent l'adoption de techniques nouvelles ou le maintien de techniques anciennes par un même substrat de populations, se communiquant leurs découvertes les unes aux autres. Or, nous savons qu'en Égypte, la population primitive était entièrement négroïde et que, vers -5000 ans, quelques blancs caucasoïdes, venus d'Anatolie, leur apportèrent les premiers rudiments d'agriculture. De là, ces techniques agricoles se transmirent, sans apport de population blanche, vers Khartoum et vers le centre du Sahara. C'est n'est que vers -2500 ans que ces nouveaux initiés transmirent leur savoir-faire agricole aux populations subsahariennes, contraintes d'émigrer vers le Sud, lorsque la phase post-fluviale commença à assécher trop fortement leurs anciens habitats.

Or ces porteurs de la culture néolithique se mélangèrent partout aux populations de chasseurs mésolithiques. Ces nouveaux arrivants sont les fameux « **Chamites noirs** » de la Bible, Négroïdes à affinité méditerranéenne, autrement dit toutes les ethnies que nous pouvons faire remonter aux Bantous. On les nommera Bantous, Kikuyus, Masai, Cafres, Basutos, Zoulous, Matabélés, etc. Partout, ils repousseront les premiers occupants négroïdes, ceux que l'on appelle les « Khoisans », soit : les Hottentots, les Boshimans et les Pygmées.

Parmi les **Khoisans**, les Boshimans sont ceux qui possèdent les caractères les plus primitifs et les plus archaïques. Ils se différencient même des autres khoisans par leurs groupes sériques d'agglutinogènes sanguins, par une petite taille, par une face large et carrée, par un crâne long et très prognathe, des oreilles très écartées et des cheveux très crépus qui s'enroulent en grains au sortir du cuir chevelu, par une courbure très accentuée de la colonne vertébrale, par leur importante stéatopygie, etc., et même par une couleur jaunâtre de la peau.

Tous ces caractères ont poussé certains explorateurs à penser qu'ils possédaient une origine mongoloïde, alors qu'il ne s'agit que d'un primitivisme persistant d'homo sapiens. Car, malgré ces caractères archaïques, nous pouvons les classer avec certitude parmi les populations négroïdes dont ils possèdent le chromosome Ro, l'allèle Hp et les tourbillons sur les boucles dans les dermatoglyphes, de même qu'une proportion élevée d'hématies falciformes. En outre, l'homme fossile de Boskop et les squelettes de Fish Hoek, au Transvaal, représentent, par leurs caractères archaïques encore plus prononcés, de véritables proto-Boshimans et assurent ainsi la transition entre les hommes de Cro-Magnons d'Afrique et les Khoisans.

Lorsque les Négroïdes bantous provenant du « Plateau arabe » débouchèrent en Afrique, ils se dispersèrent en éventail vers l'Ouest et vers le Sud. Ils refoulèrent alors partout vers les régions de mauvaises terres les Nègres khoisans qui les avaient précédés et descendaient, quant à eux, des Négroïdes proto-khoisans cromagnoïdes, originaires d'Afrique. Par endroit, les Bantous exterminèrent les Khoisans ; ailleurs, ils les assimilèrent et acquirent même, çà et là, certaines de leurs caractéristiques géniques, comme la tendance à la petite taille et celle à la peau claire et jaunâtre, ou même à la stéatopygie ; en d'autres endroits encore, ne pouvant les éliminer, ni les assimiler, ils cohabitèrent côte à côte. Ce fut le cas des Khoisans hottentots qui, tout en restant indépendants, adoptèrent cependant en partie l'économie pastorale bovine et ovine des Bantous, alors que leurs cousins boshimans en reste encore actuellement au stade de chasseurs-cueilleurs.

Quant au Pygmées, l'on sait maintenant qu'ils sont des Boshimans qu'une force sélective, liée à la forêt équatoriale hygrophile, a sélectionnés, à long terme, vers une taille réduite, nettement plus favorable à la survie dans ce milieu. Les études du professeur Hiernaux ont d'ailleurs démontré que les « Jwa », d'origine bantoue, mais vivant dans les mêmes conditions écologiques, sont eux aussi devenus pygmoïdes. Il démontra aussi, qu'outre la stature, les indices nasal, facial et céphalique des régions sylvestres contrastent avec ceux des habitants des savanes et des zones arides, et que tous ces caractères varient en fonction de l'humidité croissante du milieu.

Mais de toute façon, il n'y a pas que l'intervention du milieu pour orienter une sélection vers la petitesse de la taille. Il y a, à la base, un facteur héréditaire dégénératif qui s'accroît au fil des générations, car, si le milieu seul était en cause, comme le prétendent certains

forcenés du Lamarckisme et du communisme Rousseauiste, tous les individus vivant en milieu sylvestre devraient nécessairement être dotés d'une petite taille. Or nous verrons que dans les forêts denses amazoniennes, l'accentuation de la petitesse de la taille n'apparaît que parmi les populations en voie de dégénérescence.

Précisons encore que les Bantous, qui vinrent du « Plateau arabe » pour occuper l'Afrique centrale et du Sud, se mirent en branle à une date assez récente, mais encore relativement mal déterminée par la paléontologie et par l'archéologie. Elle se situe entre -6000 et -4000 ans ; et les premiers bantous n'apportaient pas avec eux les rudiments de l'élevage et de l'agriculture. Ils ne les reçurent que vers -2500 ans des cultures subsahariennes qui, elles-mêmes, les avaient reçus de Négroïdes venus d'Égypte, eux, vers -5000 ans à -4000 ans.

Quant à ces Négroïdes égyptiens, des Blancs caucasoides, venus d'Anatolie, les avaient éduqués et enseignés en Égypte, vers -5000 ans. Ce n'est que petit à petit, après -2500 ans, que le Néolithique diffusa parmi l'ensemble des Bantous et parmi les Khoisans qui les fréquentaient.

En Afrique, comme partout ailleurs, les Blancs ont tout apporté, les Nègres n'ayant fait que se transmettre plus ou moins rapidement les découvertes blanches, sans jamais rien pouvoir y ajouter, pas même le plus léger perfectionnement.

Si Jordanès, l'historien wisigoth, pouvait affirmer que la Scandinavie était la matrice qui avait engendré les Germains (ce en quoi il se trompait, car elle n'engendra que les Germano-Scandinaves), nous pouvons, à l'heure actuelle, confirmer tout aussi péremptoirement que le « Plateau arabe » est la matrice qui engendra la majeure partie de la race négroïde d'Afrique et leurs frères sémites. Les volcanologues ont actuellement démontré que la Rift Valley, qui s'étend du Jourdain au Sud de la Tanzanie, en passant par la mer Rouge et le territoire des Somalis, s'est progressivement transformée, depuis seize millions d'années jusqu'à nos jours. Mais même si cet affaissement était en partie antérieure à -10000 ans, époque de la migration des peuples négroïdes bantous, il ne constitua donc pas un obstacle considérable à leur migration. Cependant, il semblerait même (suivant H. Tazieff !) que le détroit de Bab-el-Mandeb, qui relie la mer Rouge à l'océan Indien, ne se soit constitué qu'entre -2000 et -1000 ans (!) (avant Jésus-Christ), ainsi que l'affaissement de la plaine Danakil des Somalis.

Or les tribus somaliennes, dernière vague négroïde à avoir envahi l'Afrique, au départ du « Plateau arabique », conservent toutes, dans leurs légendes, l'existence d'un passage à pieds secs, allant de l'Arabie aux Somalis.

Au point de vue géologique, nous savons que ces régions recommencèrent à s'agiter fortement depuis -2000 ans, la Bible nous en gardant l'histoire sous forme légendaire, elle aussi : c'est l'histoire de Sodome et Gomorrhe, détruites par un séisme, mais aussi celle de Jéricho ; ou même l'explosion du volcan Santorin, qui détruisit brusquement la civilisation minoenne. C'est aussi l'inondation des environs de la mer Rouge que la Bible nous relate comme un miracle forgé par Yahvé pour aider son « peuple élu » à fuir l'Égypte. C'est certainement la séparation de la Côte des Somalis de l'Arabie par la formation du détroit de Bab-el-Mandeb qui, à mon avis, coïncide avec les inondations de la Baltique et de la mer du Nord, et avec la destruction de l'Atlantide des Germains aux environs de l'île d'Héligoland, vers l'an -1 200 ans.

Alors que les peuples bantous envahissaient l'Afrique du centre et du Sud, en se diversifiant et en se mélangeant parfois aux peuples khoisans, l'Afrique du Nord était initiée à l'agriculture et à la vie pastorale par des Négroïdes venus d'Égypte, après avoir reçu leurs connaissances de quelques blancs venus d'Anatolie.

Les fresques pariétales du Tassili nous relatent en clair cette progression culturelle, car l'on a pu les subdiviser au carbone 14, en quatre grandes périodes, prouvant que les apports culturels sont venus de l'extérieur.

1. – La première période, dite des chasseurs du Bubale, s'étend de -6 000 à -4 000 ans et ne représente que des scènes de chasse mésolithique.
2. – La seconde période, celle des pasteurs, s'étend de -4 000 à -1 500 ans et représente des élevages de bœufs, de chèvres et de moutons, ou des cueillettes de graminées sauvages.
3. – Puis vint la période du cheval, animal introduit en Égypte par les Hyksos, vers -1 800 ans, qui se répandit dans le Tassili de -1 500 ans au début de l'ère chrétienne.
4. – Enfin vint la période du chameau, qui commence vers l'an 300 et prouve la désertification naissante de ces régions.

Ces Négroïdes, venus d'Égypte, assimilèrent partout les Négroïdes autochtones archaïques, du type de l'homme d'Asselar (découvert par le professeur Monod dans la vallée morte du Tilemsi, affluent du Niger) et des squelettes type Mechta.

L'ensemble de ces Négroïdes du Nord donnera naissance, après diversifications locales, aux Abyssins, aux Nubiens, aux Lybiens et aux Berbères ; ces derniers étant appelés « Maures » à l'époque wisigothe.

Mais si l'Afrique du Nord se fit envahir, de proche en proche, par des vagues successives de Négroïdes venus d'Égypte, ses côtes méditerranéennes virent aussi arriver des immigrants blancs partis d'Égée et d'Anatolie, vers -4500 ans. Ils pratiquaient un lent cabotage le long des côtes, emportant graines et cheptels : c'est pour cette raison que l'Afrique du Nord, encore mésolithique, passa brusquement à l'agriculture et à la vie pastorale, vers -4000 ans.

Mais ce premier apport de sang blanc en Afrique du Nord fut minime. Par contre, lorsque les premiers souverains sémites akkadiens prirent le pouvoir en Mésopotamie, vers -2200 ans, leur premier roi, nommé Sargon, revendiqua la domination de la haute et de la basse mer, ce qui signifie qu'il étendit son pouvoir du golfe Persique à la Méditerranée. À partir de ce moment, des immigrants sémites, akkadiens, cananéens, amorites, et plus tard, vers -1000 ans, phéniciens et juifs, sillonneront, de plus en plus nombreux, la Méditerranée, et établiront des comptoirs commerciaux tout au long des côtes de l'Afrique du Nord. Ces Sémites négroïdes se mélangeront, à leur tour, avec leurs cousins chamites, lybiens, nubiens et berbères.

Vers -1200 ans, c'est la destruction de l'Atlantide et la mise en branle des tribus germano-celtiques du Nord de l'Europe. Elles reflueront vers le Sud par deux voies : celle des Balkans, de l'Anatolie et de la Palestine, mais aussi celle de l'Espagne et des côtes d'Afrique du Nord vers l'Égypte.

Or nous savons que Ramsès III arrêta à grande peine ces « Peuples de la Mer » ; d'abord ceux venus de Palestine ; ensuite dans une autre bataille, ceux venus de Lybie. Une fois vaincue, une partie de ces Germano-Celtes va faire souche avec les Négroïdes lybiens et berbères et une autre partie va s'enfoncer dans le continent et donner naissance à la grande civilisation patriarcale indo-européenne des « Touaregs ». Ceux-ci commencent à s'imposer dans le Nord de l'Afrique (sauf dans la zone côtière) vers -950 ans. Avec leur culture patriarcale et leur religion trifonctionnelle, ils introduisent pour la première fois en Afrique du Nord, une civilisation de type moyen-âgeux, bien ordonnée, bien hiérarchisée, avec servage et esclavage, la plupart du temps volontaires, de la part des populations négroïdes soumises, avec un respect et une liberté pour les femmes

encore jamais vus parmi ces populations négroïdes matriarcales, où la femme ne représentait qu'un objet de consommation luxurieux et utilitaire.

Ces Indo-Européens touaregs pratiqueront même la « cour d'amour », redécouverte dans l'Aquitaine du Moyen-Âge. Rien que cette coutume prouve leur origine indo-européenne, car ce comportement vis-à-vis de la femme se retrouve exclusivement chez eux, qu'ils soient Scythes, Sarmates, Germains, Celtes, Ossètes, etc.

Ce sont, rappelons-le toujours, les cultures sémites, négroïdes et mongoles qui transforment la femme en un objet de plaisir et de travail, non les cultures « patriarcales indo-européennes », comme la propagande juive cosmopolite veut le faire croire actuellement par l'intermédiaire de l'ensemble des « media » en sa possession.

Citons ici, comme exemple, le peuple Afghan, au départ indo-européen, mais fortement mélangés de sang mongol et sémite, en outre fortement islamisé, où les femmes ont perdu leur statut indo-européen au profit, si l'on peut dire, d'une culture islamique régressive, dont le dédain marqué pour le sexe faible est notoire.

De nos jours, les Touaregs se subdivisent en quatre grands groupes : ceux du Niger, ceux du Hoggar, ceux du Tassili et ceux de Mauritanie.

Ils restent assez purs racialement, malgré quelques mélanges avec leurs serfs négroïdes. Et si, parmi ceux du Niger, l'on retrouve quelques brachycéphales, ce phénomène est dû à leur origine indo-européenne nordique et non à des mélanges africains. Leur système féodal dura jusque vers 1960, date à laquelle les Sémites onusiens et leurs laquais sémitisés commencèrent à s'intéresser aux Touaregs, sous prétexte de charité « pseudo-égalitaire ».

L'ONU, en accordant l'indépendance aux régions dominées anciennement par ces aristocrates touaregs, imposa la « loi du nombre », pour avilir et détruire une ethnie indo-européenne. Car les Sémites juifs de ce « machin » (comme disait très justement De Gaulle) haïssent viscéralement tout ce qui les dépasse ; par conséquent, ils n'auront de cesse qu'ils n'aient détruit toutes les sociétés indo-européennes bien ordonnées. Ils chassent les Blancs de partout, même d'Afrique du Sud.

En donnant le pouvoir à la populace négroïde et sanguinaire, anciennement vassale des Touaregs, les Sémites onusiens donnent libre cours à leurs instincts sadiques. Ils permettent à ces Négroïdes d'anéantir leurs anciens maîtres indo-européens par la famine, par l'hypocrisie administrative, ou même, çà et là, par l'extermination

pure et simple. Et le monde des démocraties, sémitisées depuis la fin de la seconde guerre mondiale, se tait devant l'extermination des Touaregs indo-européens, alors qu'il pousse des cris d'orfraie, lorsqu'on écrase un doigt de pied à une créature du tiers monde.

L'ONU, c'est la revanche, et surtout la vengeance des peuples inférieurs et culturellement attardés, contre l'aristocratie indo-européenne, sous la houlette pseudo-humanitaire des Juifs, avec l'aide d'Indo-Européens dévoyés et dégénérés dans leur sang et leurs gènes.

Vers - 750 ans, les Sémites phéniciens fondèrent Carthage, ainsi que de nombreux autres comptoirs secondaires. Mais ces Sémites resteront localisés à la zone côtière et s'enfonceront très peu et très rarement à l'intérieur des terres. Ils vont cependant accentuer le brassage des ethnies d'Afrique du Nord en y amenant de nombreux mercenaires pour y défendre leurs établissements.

Ceux-ci seront principalement des Celtibères, des Gaulois, des Grecs et des Thraces, donc, en majorité, des Indo-Européens.

Après la bataille de Zama, en l'an -202, la suprématie carthaginoise est remplacée par celle de Rome. Et cette dernière, elle aussi, enverra de nombreux colons indo-européens en Afrique du Nord, c'est-à-dire en Algérie, en Tunisie, en Cyrénaïque, en Tripolitaine et en Égypte, car, à cette époque, toutes ces terres étaient encore très fertiles et servaient de grenier à blé et à huile pour tout l'empire. De telle sorte qu'après les colons, Rome y enverra des légions, assez faibles en effectifs, il faut le reconnaître, mais essentiellement composée de Gaulois, de Sarmates et de Germano-Scandinaves. Ces soldats, qui camperont dans les monts Atlas et descendront jusqu'au Hoggar, se mélangeront aux populations locales négroïdes, plus ou moins sémitisées et plus ou moins indo-européennes.

Ensuite, à la chute de Rome, viendront en plus grand nombre (mais cependant encore très faible par rapport à l'ensemble de la population autochtone), les Vandales de Genséric et les Goths de Taric. C'est pour cette raison que l'on peut encore rencontrer quelquefois dans l'Atlas, en Algérie et en Tunisie, des Berbères roux ou blonds aux yeux bleus ; mais dans l'ensemble, cette population restera surtout négroïde-sémitique.

Certains historiens, qui confondent sciences humaines et trotskysme, après avoir mal digéré Jean-Jacques Rousseau ou Claude Lévy-Strauss, tombent inconditionnellement béats d'admiration devant la négritude. Et, méconnaissant ou oubliant,

volontairement ou involontairement, les dates d'apparition des sociétés africaines, ils tentent de nous démontrer que c'est le « génie africain » qui influença l'Europe, depuis l'Égypte ancienne jusqu'à nos jours. Pour eux, nos peintres abstraits, fainéants et incapables, ou même simplement farceurs comme Picasso, Chagal, Kokochka, les cubistes ou Matisse, puisent leur inspiration dans la statuaire nègre, tout comme la musique moderne hyperrythmée, rap ou techno, découle du folklore des « *negro-spirituals* ».

Il ne faudrait tout de même pas confondre les gribouillis, nés des cerveaux malades des peintres modernes, avec « l'Art » véritable des Rembrandt, Van Eyck, Michel-Ange, Le Corrège ou Rubens, ni la musique de Mozart, Wagner, Chopin, Liszt ou Beethoven avec les bruits, rythmés ou non, et avec les cris des pseudo-vedettes actuelles du disque ; vedettes créées d'ailleurs de toute pièce par la propagande et les imprésarios cosmopolites. Leurs cris et leurs plaintes cacophoniques ne poursuivent que deux buts bien précis : primo, engraisser les poches d'imprésarios juifs qui exploitent le pseudo-chanteur et son public, et secundo : rendre ce dernier névrosé et hystérique, déboussolé et acculturé ; **car des gens sans culture sont des gogos idéaux, prêts à avaler tous les mensonges et toutes les sornettes diffusées, jour après jour, par des media aux ordres ; ce public constitue donc une masse extrêmement malléable, car déracinée de son passé et carencée de tout sens artistique.** Pour toute personne sensée, la peinture et la musique modernes ne constituent pas une preuve d'évolution, mais bien de dégénérescence. Et il est bien triste de voir des Blancs retourner à un primitivisme nègre.

La seule consolation, c'est qu'aucun Indo-Européen véritable ne s'abaissera jamais à cette dégradation ; seuls des Blancs sémitisés peuvent se laisser éblouir par cette pseudo-culture d'abrutis. À l'heure actuelle les Mondialistes qui nous gouvernent, veulent absolument nous pousser vers des sociétés multiraciales, en d'autres termes, déracinées et acculturée. Non seulement ils pourchassent frénétiquement tous les nationalismes blancs, mais en outre, ils s'ingénient à créer un vocabulaire « politiquement correct ».

Ainsi l'on ne peut plus qualifier ni définir l'art nègre de PRIMAIRE ou de PRIMITIF, mais d'Art PREMIER. Alors qu'en réalité l'art premier est celui des grottes d'Altamira et de Lascaut ; art d'une facture autrement élevée que les gribouillis nègres.

À étudier sérieusement l'histoire de l'Afrique, l'on constate que les villes et même les royaumes qui s'y développèrent, ne le firent

que très tard et toujours après un assez long contact avec le monde blanc païen, chrétien ou musulman.

Si l'Égypte, dirigée par des Blancs anatoliens, put naître vers -3500 ans, le premier État nègre ne vit le jour qu'en -750 ans. Ce fut l'État kouschite (aussi appelé nubien), qui ne dut sa création qu'à son voisinage et à sa longue fréquentation de l'Égypte. Cette civilisation de Kousch parvint même à dominer l'Égypte décadente, de -751 à -696 ans, date à laquelle les Assyriens les chassèrent du delta du Nil, jusqu'au-delà de la cinquième cataracte.

À la suite de ce contact forcé avec les Assyriens, les Kouschites s'initiaient à l'usage et à l'artisanat du fer ; et c'est de chez eux que, petit à petit, l'usage de ce métal se diffusa dans toute l'Afrique subsaharienne, mais cela bien après le début de l'ère chrétienne. Pratiquement, la civilisation kouschite ne possède rien d'autre, si ce n'est un premier alphabet qui y apparaît vers -200 ans, et qui est dû à des marchands venus d'Égypte. Malgré cette quasi inexistence culturelle, les Kouschites étendirent petit à petit leur domaine vers le lac Tchad et le long du Nil blanc. Par leur port d'Ascoum, sur la mer Rouge, ils entrèrent en contact avec l'Arabie, l'Iran, l'Inde et même la Chine, subissant l'influence de tous ces pays. Ils prirent pour un temps la place et l'influence de l'Égypte sur la côte orientale de l'Afrique. Vers l'an 200 après J.-C., la civilisation kouschite amorça son déclin ; elle fut d'abord renversée par des peuples nomades que la désertification débutante avait affamés ; et, vers l'an 320, l'Ethiopie prit le relais, et donna naissance à la glorieuse Nubie chrétienne.

En fait, l'Ethiopie ne se convertit au christianisme qu'en l'an 333 après Jésus-Christ, à la suite de ses premiers contacts avec Alexandrie, et ce n'est qu'en l'an 531, que le moine Julien fut dépêché à la cour d'Axoum par l'empereur Justinien, pour catéchiser les Nubiens.

En l'an 640, l'Égypte tomba aux mains des Musulmans fatimides et isola le monde chrétien de Nubie d'avec l'Europe. Mais l'Égypte ne tenta de l'envahir que bien plus tard, au XIII^e siècle, avec les « Sarrasins » de Saladin. Et ce n'est qu'au XV^e siècle que les trois États de Nobadie, de Makurie et d'Alodie succombèrent au joug musulman.

Malgré cela, l'Ethiopie, plus au Sud, resta chrétienne jusqu'à nos jours. La légende veut que la reine de Saba (c'est-à-dire d'Ethiopie) eût un fils de Salomon, roi de Jérusalem. Ce fils serait devenu roi d'Ethiopie sous le nom de Ménélik I^{er}. Il fonda la dynastie dite du « Lion de Judas » qui se termine avec l'empereur Haïlé Sélassié. Cela

n'est naturellement qu'une légende impossible, bien dans la ligne des croyances allégoriques engendrées par le « merveilleux sémite », car Salomon vécut plus de mille ans avant la création de l'Éthiopie.

Les Nègres, comme les Juifs, ignorent la rigueur des dates en histoire : les premiers par bêtise, les seconds par duplicité.

Je viens d'assister (c'est un exemple) à la projection télévisée du film de Belmondo à la gloire de l'escroc Serge Alexandre Stavisky. Passons sur l'histoire qui le transforme en une pauvre victime de méchants antisémites qui le poussent à tricher ; mais, une grande scène du film nous explique les avatars d'une pauvre fille juive venue en France à cause des persécutions juives commencées en Allemagne hitlérienne. Or, l'épisode Stavisky se passe en novembre 1933, et les décrets antisémites de Nuremberg ne furent promulgués qu'en septembre 1935, c'est-à-dire qu'il n'y avait encore aucune « persécution » antijuive du vivant de Stavisky, le faux malhabile ne servant qu'à justifier les filouteries d'un exploiteur-fausseur juif et, accessoirement, à bassiner à nouveau les oreilles avec les pseudo-persécutions antisémites, tarte à la crème du Mondialisme et du Sionisme.

À part les royaumes de Kousch et d'Éthiopie, le reste de l'Afrique noire névolut que grâce et après la pénétration des marchands musulmans et sémites, ou négroïdes plus ou moins « blanchis », venus d'Afrique du Nord. Or nous savons qu'encore en l'an 300, des cavaliers de l'armée romaine traversaient le Sahara, de la Lybie jusqu'à Gaô et à Tombouctou, laissant ainsi certainement des métis de Blancs dans les régions subsahariennes. Les marchands du Nord apportaient ainsi, au Mali et au Ghana, du sel du Sahara et aussi de nombreux produits finis en provenance de l'Europe, principalement des étoffes et des objets d'habillement, de même que des armes et des ustensiles métalliques. En échange, ces États nègres leur fournissaient de l'or, de l'ivoire, des écailles de tortues, du cuivre et des esclaves. Ainsi, le long des routes caravanières ou le long des côtes, des cités marchandes purent se développer et s'enrichir. Elles s'appelaient Tombouctou, Gaô, Kano, Katsina, Zimbaboué, Kilona, Ifé, Malindi, Mombasa, etc. Mais ce n'est que petit à petit que certaines de ces cités s'organisèrent en royaume, comme celui du Ghana, qui durera de l'an 700 à l'an 1200 ; celui du Mali, qui vivra de l'an 1200 à l'an 1500 ; celui du Songhaï, de l'an 1350 à l'an 1600 ; celui du Kanem, de l'an 800 à l'an 1800 ; celui du Bénin, qui ne vit le jour qu'après l'an 1500.

Mais l'organisation, la bureaucratie et même la littérature et l'écriture, lorsqu'il y en avait, étaient dans les mains d'érudits sémitisés ou arabes, parfois européens. Toutes les relations des voyageurs de l'époque le décrivent ainsi. Que ce soient les écrits d'El Bikri et d'Ibn Batouta, ce théologien berbère de Tanger qui visita l'Afrique noire en l'an 1352, ou même ceux de Léon l'Africain, ce Maure espagnol qui y voyagea vers l'an 1500 ; ou même après, les relations de voyage des Portugais, des Anglais, des Hollandais, etc.

Autre exemple, celui du Soudan qui n'acquiesça sa culture, son écriture, l'usage de la monnaie et du crédit, ainsi que ses habitudes bureaucratiques, que vers l'an 900 qui, comme par hasard, est aussi l'époque de la pénétration musulmane dans ce pays.

La Guinée, qui n'entra en contact suivi avec le monde musulman qu'après le XVI^e siècle, ne s'organisa qu'après cette date. Et ses populations ne commencèrent à lire et à écrire qu'un peu après, lors de l'arrivée des Européens. Ce furent les apports socio-culturels de ces derniers qui permirent la création et l'épanouissement de la fameuse civilisation « Ashanti » qui engloba le Ghana actuel, le Togo et la Côte d'Ivoire. Ce royaume ne fut fondé qu'en l'an 1695 par le Nègre Osaï Toutou qui implanta sa capitale à Koumasi et bâtit toute la richesse de son empire sur le trafic des esclaves.

Sa bureaucratie était entièrement musulmane et ce furent des Français et des Allemands qui organisèrent son armée jusqu'en 1901, date à laquelle les Anglais envahirent le pays.

Notons ici, en passant, que le trafic des esclaves, encore et toujours attribué au monde blanc, fut, en réalité entièrement « organisé » dans l'arrière-pays par les potentats nègres qui, pour de l'alcool, vendaient même parfois leurs propres citoyens avec leurs prisonniers de guerre. Ensuite ces esclaves étaient convoyés jusqu'à la côte, la plupart du temps par des marchands musulmans ; enfin ils étaient transportés en Amérique par des bateaux dont les équipages, de sacs et de cordes, étaient, la plupart du temps, d'origine anglo-saxonne ou portugaise.

Mais si ces quelques bandits étaient d'origine blanche, tous les bateaux appartenaient et étaient affrétés par des financiers juifs, financiers cosmopolites qui en retiraient les véritables et juteux profits. Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, la traite des êtres humains fut toujours un monopole juif. D'ailleurs actuellement, en plein XX^e siècle, le seul pays (mis à part les pays musulmans), où il reste « licite » de vendre ou d'acheter un être humain, est Israël. Pour cette raison, la plupart des mafieux de

l'Est européen spécialisés dans la traite des blanches, possèdent la double nationalité : celle de leur passeport d'origine et la nationalité israélienne ; ainsi, en cas de poursuite, il suffit qu'ils revendiquent cette dernière et ne peuvent être poursuivis (lire, à ce sujet, « *La Pieuvre Mondialiste* » de C. Sulkos).

Enfin, une autre civilisation dont les vétérans de la « négritude » sont fêrus, est celle de Zimbabwe. Or, on a pu récemment analyser au carbone 14 les bois de charpente de cette cité et conclure, sans doute possible, qu'elle date de l'an 590 à l'an 720 après J-C. Or, les Bantous n'atteignent la Rhodésie que vers l'an 1200. De plus, les sépultures des environs de la cité contenaient des hommes et des femmes, enterrés en costumes arabe et indien, en position étendue et non en position fléchie, comme le réclame la coutume bantoue. En outre, Kean, Dart, Galloway, Bent et Murdoch ont prouvé que tous les restes de cette civilisation rhodésienne, c'est-à-dire zimbabwe, son temple et son acropole, Nalétali, Khami, Dhlo-Dhlo et la terrasse d'Inyanga avec ses murailles massives et ses travaux d'irrigation (travaux qui furent toujours inconnus chez les Bantous) étaient dus à une colonisation d'Arabes préislamiques sabéens, venus du Yémen et secondairement mélangés à des Indiens venus des Indes.

D'ailleurs, les plans de construction des enceintes de Zimbabwe et de Nalétali sont similaires à celui du temple sabéen d'Awwan, et leurs bas-reliefs et leurs sculptures rappellent très fortement le style égyptien. Rappelons que les Sabéens formaient une secte judéo-chrétienne de Sémites, influencés tardivement par les cultures égyptienne et perse.

Pour tous ceux qui doutent encore de l'énorme influence des facteurs héréditaires dans l'histoire et dans l'évolution des civilisations humaines, nous pouvons poser les questions suivantes :

1. – Comment se fait-il que l'Afrique, continent le plus favorisé au point de vue écologique, celui où il est, par conséquent, le plus aisé de vivre, vu l'abondance de sa faune et de sa flore, soit le continent où les hommes furent les plus lents à s'organiser en sociétés évoluées et productives, et que même beaucoup de régions actuelles n'en sont pas encore arrivées à ce stade ?
2. – Comment expliquer aussi que ce continent, sans aucun doute le plus riche en matières premières, soit le dernier à s'industrialiser ? Les seules industries valables se situent en Afrique du Sud, c'est-à-dire en Afrique blanche.

Il y en a, je le concède, au Zaïre, mais là aussi, ce sont des Blancs qui font tout fonctionner, même depuis l'indépendance de ce pays.

Pour qui connaît la génétique du comportement de l'hérédité physiologique, physique et mentale, la réponse à ces questions saute aux yeux. Pour les autres, rappelons que tous ceux qui fréquentèrent de très près les États esclavagistes des USA, au XIX^e siècle, de même que ceux qui vécurent en Afrique équatoriale, il n'y a pas bien longtemps encore, reconnaissent et ont reconnu, dans la mesure où ils sont sincères, que, de par nature, le Nègre est indolent et optimiste, sans besoin et sans ambition. Content de peu, il ne travaille que contraint et forcé ; ce fut pour lui l'obligation d'un travail régulier et méthodique, tel que le pratique instinctivement et naturellement tous les Blancs, qui fut le drame de son esclavage, et non l'état ni l'idée de la servitude, comme se l'imaginent encore maints blancs libéraux. Rusés et faussement naïfs, les esclaves noirs trouvaient toujours mille excuses pour éviter de travailler. Pour eux, l'absence de fouet, le manque de discipline, ou la bonté et la tolérance, sont toujours interprétés comme une faiblesse dont leur seul but est d'abuser.

Le prince Murat, qui visita les États du Sud de l'Union, avant la guerre de sécession, raconte que de nombreux planteurs, trop charitables, en firent l'amère constatation et que, dans la majorité des cas, les ouvriers blancs, qui travaillaient dans les usines du Nord des USA, étaient beaucoup plus exploités, malmenés et exténués de travail que les Nègres, esclaves dans les plantations du Sud, qui bénéficiaient d'ailleurs de lois sociales contre leur exploitation éhontée, ainsi que de lois protectrices pour leur assurer une vieillesse paisible et hors du besoin.

Nous sommes très loin de « *La case de l'oncle Tom* » qui fit pleurer des générations de Blancs au cœur sensible. Notons, d'ailleurs, que l'expression française « *Travailler comme un nègre* », qui signifie actuellement travailler beaucoup, n'avait pas le même sens à son origine, lors de sa création dans les Antilles : elle exprimait seulement le fait que le Blanc ne devait ni n'était autorisé à accomplir des besognes serviles réservées aux Nègres.

Rappelons, pour terminer, les paroles du président du Tchad, Tombalbaye, qui décrit sans équivoque les maux endémiques de l'Afrique noire par ces paroles :

« *Le parasitisme familial, l'analphabétisme volontaire, le goût de la facilité et de la phraséologie, le fétichisme du titre, l'irresponsabilité*

et l'inconscience dans le travail, le favoritisme, la concussion et le népotisme, et encore bien d'autres maux plus mineurs, font de l'Afrique noire ce qu'elle est ».

Et c'est un Nègre qui le dit ; que serait-ce, si c'était un Blanc ?

Je me rappelle avoir connu, avant l'indépendance du Congo Belge (soit avant juillet 1960), un médecin très libéral qui me considérait comme un affreux fasciste et raciste, lorsque je lui décrivais la « sous-capacité » générale des Nègres. Or il partit pour un stage d'un an au Congo. Eh bien, il fallut le rapatrier avant la fin de son stage, car il était tellement excédé par la fainéantise de « ses frères noirs », qu'il leur bottait les fesses trop ostensiblement à la moindre occasion ; ce qui attira sur lui les foudres de l'administration belge de l'époque. Et il revint du Congo, plus raciste que moi.

J'eus aussi un client, bon vivant, qui était capitaine de marine marchande. Pendant trois ans, il dut se consacrer uniquement à la ligne Anvers-Matadi-New-York et vice-versa. Ce roc, précédemment toujours de bonne humeur, fit une dépression nerveuse grave. Lui, qui était aussi un parfait antiraciste, me raconta pis que pendre sur la bêtise et la paresse de ses chers nègres. Je ne puis citer ici toutes ses anecdotes ; sachez seulement que son bateau, qui se chargeait et se déchargeait en 48 heures à Anvers ou à New-York, mettait régulièrement trente-cinq jours pour le même travail dans le port beaucoup plus moderne et mieux équipé de Matadi.

En résumé, nous constatons que l'Afrique fut occupée dans son ensemble par de petits groupes de Cromagnoïdes qui se diversifièrent progressivement de - 60 000 à - 8 000 ans environ.

Ils donnèrent naissance aux proto-Boshimans (c'est-à-dire aux proto-Khoïsans) du type de Fish Hoek et de Boskop. Ceux-ci engendrèrent les Khoïsans (Boshimans, Hottentots et Pygmées) de même qu'en Afrique du Nord, les hommes d'Asselar, de Gambles' Cave et du type Mechta.

Mais entre - 6 000 à - 4 000 ans, les Bantous, venant du « Plateau arabe », font irruption en Afrique centrale jusqu'au Nord de l'Afrique du Sud. Ils éliminent les Khoïsans ou se mélangent à eux, le tout se diversifiant aussi suivant les niches écologiques.

Mais ce n'est que vers - 2 500 ans que le Néolithique, c'est-à-dire l'agriculture et l'élevage, commence à diffuser parmi eux vers l'Afrique centrale, au départ des populations subsahariennes chassées vers le Sud par un début de désertification. Ces populations ont appris les techniques néolithiques grâce à leurs contacts avec les Négroïdes

du Nil, vers -4000 à -3000 ans, qui, eux-mêmes, les tenaient des Blancs venus d'Anatolie en Égypte, vers -5000 à -4000 ans.

Outre leur venue en Égypte, ces Anatoliens, associés à des Blancs d'Égée, cabotèrent le long des côtes méditerranéennes de l'Afrique du Nord, à partir de -4500 ans. De surcroît, vers -2000 ans, les premiers caboteurs sémites se mêlent à eux, mais ces derniers se limitent, en général, à établir des comptoirs côtiers.

Vers -1200 ans, les Germano-Celtes font irruption en Afrique du Nord, en provenance de la Baltique. Après leur défaite, infligée par Ramsès III, certains s'enfoncent profondément dans les terres en voie de désertification et deviendront les Touaregs ; d'autres resteront le long des côtes, où ils feront souche avec des Négroïdes pour engendrer les Berbères.

Là encore, vers -750 ans, les Phéniciens arrivent en force et fondent Carthage. À partir de ce moment, l'afflux de Sémites et de Blancs caucasoides et mêmes aryens ne fera qu'augmenter jusqu'à l'installation de la religion mahométane. Ce qui fait que les Berbères, qui deviendront les Maures, puis les Kabyles (tous ces noms ne recouvrant toujours que les mêmes ethnies) seront constitués d'un mélange de Négroïdes avec un faible pourcentage de sang sémite et un encore plus faible pourcentage de sang blanc.

Quant aux États nègres bantous du Sud saharien, ils ne se constitueront qu'après Jésus-Christ, très tardivement, et toujours avec l'aide de Chrétiens ou de Musulmans sémites ou blancs.

Quant à l'Afrique australe, elle était devenue vierge et inhabitée, lorsque les colons hollandais et anglais y prirent pieds. Ce qui fait que, même en appliquant les théories onusiennes, ces terres sont et appartiennent à la race blanche et non aux Nègres qui y sont venus plus tard pour y profiter de l'organisation blanche. À partir du XVI^e siècle, les Bantous de la côte ouest de l'Afrique et du golfe de Guinée commencèrent à être colonisés par les Européens. Ce furent d'abord des Portugais, puis des Anglais et des Français qui, grâce à l'aide de négriers nègres locaux, pratiquèrent un fructueux commerce d'esclaves (on dit aussi de bois d'ébène) vers les plantations de coton de l'Amérique du Nord, des Antilles et du Brésil.

À l'inverse des peuples germaniques, les Latino-Portugais vont se mélanger intimement aux populations négroïdes, ce qui aboutira, au XX^e siècle, à une infinité de métis, appelés aussi zambos, quarterons, quinterons, etc., suivant l'importance de sang blanc ou négroïde. Ces métis formeront les petits cadres des colonies portugaises d'Afrique et du Brésil ; mais la valeur sociale

des individus est toujours proportionnelle au pourcentage de sang blanc qu'ils possèdent chacun. Dans ces colonies portugaises, le racisme n'existe pas, et aucun interdit social n'est attaché à la couleur de la peau.

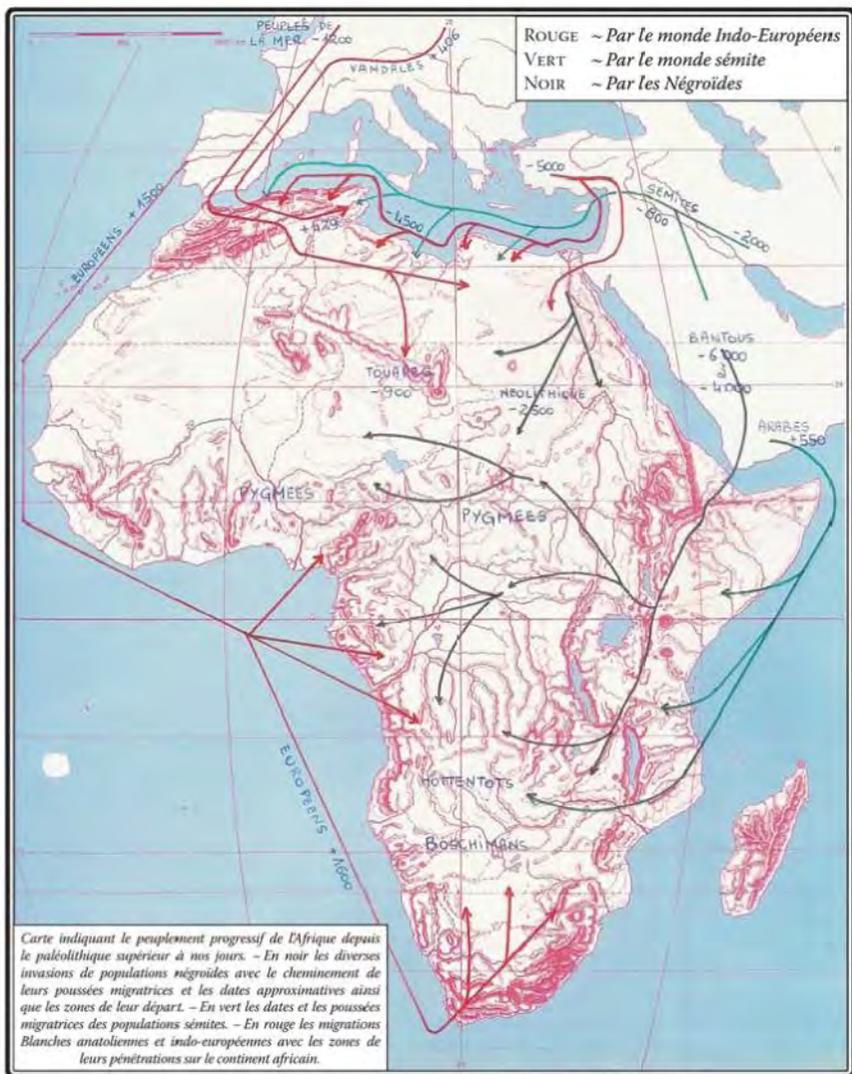
Cependant l'on y constate que plus un individu possède la peau claire, plus il possède un poste élevé dans la société. Et les négresses le savent si bien, qu'elles essayent toujours d'épouser un moins nègre qu'elle, afin de s'élever sur l'échelle sociale, et surtout pour assurer à leurs enfants une promotion par rapport à elles. Ce comportement instinctif des Négresses du Brésil et des anciennes colonies portugaises d'Afrique reste la meilleure preuve de la valeur originelle inégale des races humaines.

À l'heure actuelle, ces différences biologiques entre les races humaines sont masquées par l'organisation sociale mondialiste, basée sur l'argent et imposée par le cosmopolitisme sémite. Mais le potentat nègre, de même que le roi du pétrole sémite ou le banquier juif, tout riches qu'ils soient, ne posséderont jamais la valeur humaine, sociale et biologique de la majorité des Indo-Européens, même pauvres.

Ceci nous démontre la nécessité de renverser les valeurs sociales actuelles, basées sur le culte du « veau d'or », pour les remplacer par les vraies valeurs, biologiques et humanistes.



LE PEUPEMENT DE L'AFRIQUE.



CHAPITRE XV

LE MONDE MUSULMAN

Ernest Renan, le célèbre écrivain français, a écrit :

« Le christianisme est une édition du judaïsme, accommodée au goût des Indo-Européens ; l'islam est une autre édition de ce même judaïsme, accommodée au goût des Arabes ».

Et s'il avait vécu à notre époque, il aurait certainement ajouté :

« Le communisme est encore une autre édition de ce même judaïsme, accommodée au goût des ignorants, des imbéciles et des dégénérés ».

À vrai dire, tous ces idolâtres du judaïsme multiface ne possèdent ni le moindre esprit de discernement, ni le plus élémentaire sens du ridicule. Car les Chrétiens se sont entichés d'un chef d'une bande de terroristes appelés zélotes, donc d'un gangster ; les communistes ont pris pour idole un fils à papa, nommé Kissel Mordechaï (Karl Marx), menteur, joueur en bourse, indicateur de polices diverses et pornographe ; et les Arabes s'alignèrent derrière un épileptique inspiré, qui puisa tout son génie dans les « visions » qu'engendraient ses crises.

Je soupçonne les Juifs de bien rigoler dans leurs synagogues à l'évocation de ces leaders dégénérés qu'ils ont pu imposer à l'ensemble des non-Juifs, c'est-à-dire des Goyms ; leaders et suiveurs qui prouvent ainsi qu'ils sont plus bêtes que des animaux. Car les animaux, eux au moins, auraient refusé instinctivement de choisir des dégénérés pour les guider et pour leur servir d'exemple ; et ils

auraient tout aussi instinctivement refusé une doctrine par trop étrangère à leur comportement.

En l'an 570 naît donc, en Arabie, un épileptique illuminé que l'on nommera « Mahomet », « Le louangé » en arabe. Il vit le jour parmi les Bédouins nomades du « Plateau arabe », déjà semi-désertique à l'époque. Dans ce climat rude, toute société qui veut survivre, ne peut être que patriarcale, les nécessités du milieu primant les tendances matriarcales, si chères aux peuples sémites.

Certains anthropologues soutiennent, non sans raison, que ces sociétés bédouines auraient acquis leur organisation sociale patriarcale au contact de Caucasoïdes blancs kassites ou prékassites. Si ce point n'est pas totalement démontré, il n'en demeure cependant pas moins vrai que les Bédouins adoraient la Nature, les pierres, les arbres ou même les morceaux de bois habités par les esprits, comme dans les anciennes religions chamaniques. Ils étaient polythéistes : plus de trois cents dieux étaient adorés à côté de la fameuse pierre noire (un météorite) de la « Kaaba » (petit édifice la contenant), dans leur ville sainte de « La Mecque ».

Mais surtout, leur société était fortement hiérarchisée, tout en respectant l'individualisme de chacun ; et les vertus capitales qu'ils honoraient, étaient la virilité, la loyauté, la générosité, le courage et l'hospitalité, toutes vertus essentiellement indo-européennes et en réelle opposition avec l'égoïsme, la haine raciale, la loi du talion et la fin qui justifie tous les moyens, des sociétés purement sémites.

Comme dans toutes les sociétés patriarcales, le courage du Bédouin se concrétisait dans la protection des faibles et des femmes du clan, et sa conception de la virilité tenait toute entière dans la pratique des trois sports essentiellement indo-européens, à savoir : tirer à l'arc, monter à cheval et lutter chevaleresquement.

De cette « conception de la vie » patriarcale et nomade, nous pouvons conclure que les Bédouins, que certains classent encore parmi les peuples sémites, sont en réalité fortement métissés de sang blanc caucasoïde et surtout indo-européen kassite et perse.

Si la société bédouine n'avait pas été patriarcale, Mahomet n'aurait certainement jamais réussi sa carrière de prophète, car il n'aurait jamais eu suffisamment de loisirs pour méditer. En effet, bien qu'enfant de la puissante tribu des Qoraychites (ou Coraïchites), il fut orphelin très tôt et il dut être élevé par son grand-père et par un oncle.

Devenu jeune homme sans fortune, il dut travailler dur pour vivre. Sa chance fut de rencontrer Khadija, une riche veuve dont

il devint d'abord le majordome, puis le mari, pour finir par en être veuf, ce qui le plaça à la tête d'une importante fortune et lui accorda tout le temps nécessaire pour vivre dans la méditation.

Si la société, où vivait le jeune Mahomet avait été matriarcale, il n'y aurait jamais eu de Khadija. En effet, celle-ci devenue veuve, serait retournée comme un objet dans sa famille ou dans celle de son mari défunt et n'aurait jamais pu gérer ses biens en femme libre.

Bref, Mahomet en eut quatre filles, dont une seule, Fatima, survécut ; et cette dernière lui donnera une descendance dont nous reparlerons.

Durant son association avec Khadija, Mahomet voyagea beaucoup ; d'abord en Syrie, alors terre chrétienne dépendant du royaume de Byzance ; puis dans les oasis, où il rencontra de nombreux Juifs qui s'adonnaient à leur profession favorite, la contrebande.

En outre, il fréquenta les « Hanif » de La Mecque, ces Arabes ascétiques qui croyaient en un dieu unique plutôt qu'au paganisme polythéiste préislamique.

En vieillissant, son mal épileptique s'aggrava et lui procura de nombreuses « visions » qu'il commença à mettre en pratique en prêchant. Cette vie publique débuta en l'an 613, à La Mecque.

Sa doctrine copie presque entièrement les croyances communisantes judéo-chrétiennes.

Il enseigne :

- que tous les hommes sont égaux (ce qui est biologiquement faux),
- que les riches doivent partager avec les pauvres (ce qui est héréditairement malhonnête, car chaque homme n'est pas possesseur de ses biens, mais le simple gérant responsable de leur gestion devant ses ancêtres),
- que le destin de l'homme est uniquement entre les mains de Dieu (ce fatalisme judéo-chrétien s'opposant au surhomme héroïque indo-européen qui forge lui-même son destin, à force de travail et de volonté) ;
- il professe aussi sa conviction en un jugement dernier (ce qui est certainement faux, sinon les Juifs, promoteurs de cette croyance, ne s'acharneraient pas si fanatiquement à voler leurs semblables. Le seul jugement de la postérité sera celui de la race, et c'est pour cette raison que les Juifs évitent de se voler entre coreligionnaires).

Mahomet reprenait ainsi presque mot à mot la doctrine juive d'exportation, dite chrétienne, sachant qu'elle avait déjà mis bas l'ordre romain et, sans doute, dans le but inavoué de détruire la société bourgeoise Qoraychite (ou Coraïchite), qu'il détestait par dessus tout.

Pour ce faire, Mahomet essaya d'abord d'obtenir un appui, comme nous dirions maintenant « franc et massif », des Juifs. Il adopta certaines de leurs pratiques religieuses, comme par exemple, le jeûne à la fête des propitiations et la coutume de prier en direction de Jérusalem. D'ailleurs, au début, un grand nombre de Juifs se convertirent à l'islam ; mais par la suite, la plupart d'entre eux virent, dans l'expansion musulmane, une menace aux intérêts politiques et économiques des communautés juives.

Cependant, partout où l'islam devait renverser l'ordre catholique, renaissant des cendres du christianisme, les Juifs s'y associèrent, comme ce fut le cas en Espagne musulmane... et comme c'est à nouveau le cas actuellement, en Europe de l'Ouest, où les Juifs s'associent les Musulmans pour détruire les sociétés blanches catholico-occidentale ; cela, bien que Juifs et Musulmans se détestent cordialement...

Ce n'est que plus tard, à la suite de ses premiers démêlés avec les Juifs, que Mahomet remplaça le carême des propitiations par un mois entier de jeûne appelé « *Ramadan* ». En outre, au lieu d'appeler à la prière avec les cornes de béliers, comme les Juifs, il rassembla chaque jour ses fidèles au son de la voix sonore de Bilal, un converti abyssin qui devint ainsi le premier muezzin.

Il modifia aussi l'orientation des prières, les offrant, non plus en regardant Jérusalem, mais bien La Mecque.

Il conserva cependant, dans la tradition religieuse islamique et dans le Coran, la plupart des thèmes bibliques qu'il y avait placés, comme l'histoire de Jonas, celle de Noé, l'enfer et le paradis, etc.

À l'instar du christianisme à ses débuts, l'islamisme gagna à sa cause tous les ratés, tous les anarchistes et tous les traîne-savates de La Mecque, y provoquant des troubles sociaux tels, que Mahomet et ses partisans durent fuir à Yathrib (devenue Médine) en l'an 622. Cette migration sera appelée l'hégire ; elle désignera par la suite le début de l'ère islamique.

Mais Mahomet, comme Jésus de Gamala, s'avéra être un parfait comédien et un parfait chef de brigands. De Médine, il organisa « religieusement » les attaques des caravanes mecquoises. En partageant chaque fois le butin avec ses fidèles, il acquit rapidement une foule d'adeptes que l'appât des récompenses terrestres attiraient.

Il devint ainsi assez puissant pour prendre La Mecque en l'an 630. Il fit une entrée triomphale dans la Kaaba, où il détruisit toutes les idoles païennes ; cette Kaaba, désormais purifiée, devint le centre spirituel de l'islam. Se conduisant alors en conquérant clément et généreux, Mahomet réalisa une synthèse de la tradition judéo-chrétienne monothéiste et du nationalisme arabe latent. Il bâtit sa religion d'une façon très libérale sur les « cinq piliers de l'islam » : la profession de foi, la prière, l'aumône légale, le jeûne et le pèlerinage à la Mecque. Ce n'est que bien plus tard, après l'an mil, que les dynastes turcs y ajouteront un sixième pilier : la guerre sainte ou *djihad*.

Lorsque Mahomet mourut, en l'an 632, querelles et luttes intestines ébranlèrent un temps cette communauté religieuse nouvelle à vocation impériale.

Trois des quatre premiers califes, soit Abou-Bakr, père d'Aïcha (seconde femme de Mahomet), Omar et Othman, moururent assassinés dans ce climat de guerre civile, où de nombreuses tribus arabes commençaient à quitter l'État musulman pour éviter de payer l'impôt, prétextant que leur serment d'allégeance ne concernait que Mahomet, que ce serment était devenu caduc avec la mort de celui-ci. Le premier calife, Abou-Bakr, y mit cependant bon ordre et put reprendre l'expansion de l'islam, en se faisant aider par les nombreuses colonies arabes qui avaient émigré depuis des générations dans les Empires perse et byzantin voisins, afin d'éviter la famine endémique qui régnait sur le « Plateau arabe » depuis le début de la désertification.

Ces Arabes émigrés, s'ils mangeaient à leur faim, n'en étaient pas moins écrasés d'impôts et de vexations par leurs nouveaux maîtres. Las d'être opprimés, ils accueillirent les Musulmans en libérateurs, se convertissant d'autant plus facilement qu'ils pouvaient ainsi participer aux pillages et aux razzias, et que, comme croyants, la religion nouvelle les exemptait de la plus grosse partie de l'impôt, n'exigeant d'eux que la dérisoire aumône rituelle.

Mais un autre facteur, tout aussi important pour l'expansion islamique que l'attrait de la religion nouvelle pour les bourses, fut l'inimitié que se portaient les deux grands empires voisins : le Perse zoroastrien et le Byzantin chrétien. Ils s'usèrent tous deux en des guerres sans fin, permettant ainsi au troisième larron de tirer les marrons du feu, puissamment aidé, comme toujours, par l'internationale juive de l'époque autant que par ses frères de race disséminés dans les deux grands Empires rivaux.

Et Khalid, un stratège arabe génial, prit Damas en l'an 635 ; puis il écrasa les Byzantins de l'empereur Héraclios à Yarmouk, près de la mer de Galilée, en l'an 636. Suite à cette défaite, la Syrie et la Palestine tombèrent aux mains des Musulmans. En l'an 639, ces derniers conquièrent l'Égypte, puis l'Empire perse, en l'an 644, à la suite de la victoire de Qadisiya en Iraq.

Durant toute cette époque, les Musulmans n'imposèrent jamais leur religion aux vaincus ; non par esprit libéral, mais pour la bonne raison que les croyants ne devaient plus payer d'impôts, ou si peu. La plupart des peuples conquis conservèrent donc leur religion sans être écrasés d'impôts, comme du temps des Byzantins ou des Perses. Devant ce libéralisme apparent (religieux et du porte-feuille), l'Empire musulman ne fit que s'étendre et la dynastie des Omayyades le porta jusqu'à la vallée de l'Indus et jusqu'en Espagne, où l'émir wisigoth de Cordoue fut déclaré membre de la famille.

Mais, à l'inverse des assertions encore fréquentes dans le monde des historiens technocrates, cette extension de l'islam ne se réalisa jamais par les armes dans les régions autres que le Proche-Orient ; c'est par le mercantilisme et par les pressions économiques, comme la possession des plantes et cultures nouvelles, mieux adaptées à des régions en voie de désertification comme l'Espagne, que l'islam s'imposa au loin.

Pour bien démontrer le peu de valeur guerrière des conquêtes musulmanes, nous pouvons citer à l'appui les faits :

1. – Un général arabe ambitieux, nommé Amr, envahit et conquiert toute l'Égypte à la tête de trois mille cinq cents cavaliers ; il s'empara même, avec cette petite troupe, de la ville du Caire, alors fort peuplée de centaines de milliers d'habitants ; et, sur sa lancée, il prit aussi la puissante base navale d'Alexandrie.
2. – De même, à l'autre bout de la Méditerranée, Grenade sera enlevée par neuf cents cavaliers. Et d'autres prises de grandes villes paraissent encore plus mythiques. Tout démontre que les belles épopées guerrières de l'islam furent inventées a posteriori.

Les invasions et les dominations islamiques, du moins jusqu'au temps des Abbassides, plus fanatiques et plus portés par une volonté de domination furent, je le répète, essentiellement économiques, grâce au mûrier blanc et à l'industrie de la soie, grâce aux citronniers et aux orangers, aux pistachiers, à la canne à sucre, etc.

En Perse, l'aristocratie indo-européenne ou, du moins, ce qu'il en restait de plus ou moins métissé, ne supporta pas longtemps la domination de ces Bédouins arabes, trop individualistes et trop ignorants de la somme d'organisation nécessaire pour la gestion d'un aussi vaste empire naissant.

L'islam se devait d'être centralisé pour survivre, et l'aristocratie perse porta à sa tête les Abbassides qui détrônèrent les Omayyades en l'an 747, après la célèbre bataille du grand Zab. La dynastie abbasside durera cinq cents ans et atteindra son apogée avec le calife Haroun al-Rachid qui régnera dans la nouvelle capitale de Bagdad, de l'an 786 à l'an 809. Il sera contemporain de Charlemagne, avec lequel il sera en contact épistolaire suivi.

Avec les Abbassides, les guerriers arabes, jusqu'alors privilégiés, se virent écarté du pouvoir au profit de soldats et de fonctionnaires perses, seuls capables de gérer un grand empire autocratique. Au fond, l'âge d'or du califat abbasside est tout entier basé sur sa situation géographique qui en fait la plaque tournante de tous les commerces et de tous les échanges entre l'Extrême-Orient et le monde occidental.

C'est d'ailleurs cette situation géographique, unique pour le commerce, qui pousse les Juifs à revendiquer encore actuellement avec tant d'acharnement ces régions ; d'autant plus qu'à l'heure actuelle, l'on peut y ajouter les ressources pétrolières, première énergie du monde moderne. L'esprit sémitique mercantile préférera toujours le rôle de changeur et d'intermédiaire à celui, plus épuisant, de producteur.

L'immense prospérité de l'islam, à l'apogée de son destin, reposait uniquement sur son vaste commerce. Dans les bazars de Bagdad, la capitale, arrivaient la porcelaine, le papier, la soie et l'encre de Chine ; les épices et les teintures de l'Inde ; les rubis et les lapis-lazulis d'Asie centrale ; les fourrures, les faucons et les cuirasses de Scandinavie ; l'ivoire, l'or et les esclaves d'Afrique. De Bagdad et plus généralement d'Iraq et de Perse s'exportaient le riz, les légumes, le papier, les soieries et le cuir, d'Égypte le blé et la toile, de Syrie le verre et les métaux, d'Arabie le cuir et les perles.

À l'inverse de ce que l'on enseigne encore régulièrement dans les écoles, **LE MONDE ARABE N'INVENTA RIEN, N'APPORTA RIEN, NE CRÉA RIEN.** Je dis bien le monde « arabe », non le monde musulman qui, lui, comprend plusieurs ethnies, dont certaines, fortement indo-européennes sont plus créatrices, quoique la religion islamique soit un réel frein au développement de toute créativité, même pour les ethnies indo-européennes qui l'ont adoptée.

De toutes les religions nées du judaïsme, c'est la plus rétrograde ; c'est la plus opposée au progrès et la plus sectaire. Ce n'est pas pour rien que les Américains imposent aux Européens de se mélanger aux immigrés maghrébins. Car l'Europe, devenue islamique, aura perdu son âme prométhéenne et ne sera plus alors un concurrent économique pour l'Amérique. L'islam, c'est l'obscurité sémite poussée à l'extrême.

Le général De Gaulle, que l'on ne pourrait taxer de raciste ni d'impérialiste, puisqu'il livra allègrement l'Algérie et des Français de souche blanche au monde arabe sémite, émettait cependant la même opinion que moi, déjà en 1956. Ne confia-t-il pas au journaliste Cyrus Sulzberger :

« Avez-vous déjà vu une digue construite par des Arabes ? Cela n'existe nulle part. Les Arabes prétendent qu'ils ont inventé l'algèbre et construit des mosquées ; mais ce fut entièrement l'œuvre des esclaves chrétiens qu'ils avaient capturés. Ce ne furent pas les Arabes eux-mêmes, car ils ne peuvent rien faire seuls ».

Et il ajouta à un autre journaliste, J. R. Tournoux :

« Les Arabes, ce n'est rien ; jamais l'on n'a vu des Arabes construire des routes, des barrages, des usines. Ce sont d'habiles politiques ; mais surtout, ils sont habiles comme mendiants ».

Par ces dires, De Gaulle démontrait que, malgré ses énormes défauts, il connaissait au moins l'histoire de l'Afrique du Nord et celle des Arabes. Pour ces raisons et connaissant en outre leur grande prolificité, De Gaulle justifia son lâchage et son abandon de l'Algérie à son ministre Tricot. Il lui dit que :

« Si l'Algérie reste française, bientôt la France deviendra musulmane ».

Ce que son vainqueur, le général Boumédiène, traduisit par :

« Nous écraserons la France et l'Europe grâce et par le ventre de nos femmes ».

En cela, tous les Gaullistes et tous les hommes d'État français qui, comme Pasqua, Chirac, Devillier et bien d'autres, se réclament de sa paternité, n'en sont que des fils indignes ; fils uniquement préoccupés, non pas de suivre son exemple et sa politique, mais de plaire aux Juifs fanatiques et aux banquiers cosmopolites qui, pour mieux arriver à leur fin, imposent partout le mélange des populations. Ce mélange, imposé en France par les Rothschilds et leurs rabbins, n'a pour but que de détruire les nations et les

nationalismes, seuls freins à l'expansion du Mondialisme. En effet, en 1970 déjà, Edmond, baron de Rothschild l'avait proclamé :

« La dernière barrière à détruire est le nationalisme. C'est la structure à faire sauter (Cf: La revue « Entreprise » du 18 juillet 1970.) »

L'Arabe, en bon sémite, est un copieur, un intermédiaire (il échangeait, outre les marchandises entre l'Orient et l'Occident, les dinars d'or byzantins en dirham d'argent persans et vice-versa) ; il n'est jamais un créateur.

L'on confond toujours arabes avec musulmans, dont les ethnies sémitiques arabes ne forment qu'une partie. Mais tout ce qu'apporta le monde musulman au monde occidental de l'époque, durant ce Moyen-Âge que le christianisme bêtifiant jugulait par sa fausse culture et par son chantage à la charité, tout, dis-je, fut créations d'origine indo-européenne. Ce furent tout d'abord les œuvres « oubliées » des philosophes et des scientifiques grecs qui formeront le fond culturel du milieu savant islamique. Alors que le terrorisme intellectuel chrétien empêchait l'Occident de retourner à ses sources païennes fécondes, les Musulmans s'empressèrent de traduire en langue arabe les œuvres des médecins, des astronomes, des mathématiciens et des géographes grecs.

Le même phénomène se produisit entre 1945 et 1950, lors de la course à l'espace entre Russes et Américains. Alors que ces derniers, entièrement sous les ordres des Juifs, entraînaient les savants allemands pris à l'Ouest devant des tribunaux de « dénazification », obnubilés par leurs obsessions religieuses chrétienne et démocratique, les Russes, plus pratiques, ne nuisirent pas au travail des rares savants allemands qu'ils avaient raflés à l'Est. Pour les Russes, moins judaïsés, pas d'ostracisme religieux. Le résultat ne se fit pas attendre : en 1952, le premier vaisseau spatial, né du génie indo-européen germanique, fut soviétique et non américain.

À l'inverse du christianisme, plus judaïsé que lui, l'islam permit aux penseurs indo-européens vivant chez lui, de continuer à placer la raison humaine au-dessus de la parole divine.

L'Arabe musulman, quant à lui, ne put jamais suivre la pensée rationnelle de ces Musulmans persans (indo-européens) ou wisigoths, et sombra rapidement dans la contemplation intérieure, dans l'allégorie mythique et dans la poésie lyrique, qui se concrétisa plus tard en un mouvement appelé « Soufisme ». À part cette poésie lyrique, l'Arabie préislamique était dépourvue de toute culture.

Elle n'en acquit un peu, et Mahomet de même, qu'au contact des civilisations perse et byzantine.

Toute la science islamique repose sur le principe grec aryen, selon lequel, sous l'apparent chaos de l'univers, existe un ordre profond ; ordre régi par les lois naturelles accessibles à la raison humaine. Et tous les « soi-disant Arabes », qui contribueront par un apport personnel à faire progresser le vieux fond scientifique hellénique, sont des MUSULMANS INDO-EUROPÉENS.

Gurgis fut un médecin persan ; Rhazi ou Rhazes, médecin, alchimiste, astronome et même théologien, était aussi un Perse. Il fut réputé comme le plus perspicace clinicien de son temps, et fut même parfois comparé à Hippocrate. Avicenne, appelé le prince des philosophes, était lui aussi persan. Outre la philosophie, il œuvra aussi comme médecin et comme mathématicien. Le fameux médecin espagnol Ibn-Rushd, mieux connu sous le nom d'Averroès, était d'origine wisigothe. Maymoun, médecin andalou, était mi-juif, mi-wisigoth. Alhazen, maître de l'optique était persan, de même que le grand historien et géographe Ibn-Khaldoun. Mahomet Idrisi, le grand géographe qui vécut à la cour normande de Palerme, né à Ceuta, était d'origine wisigothe. Al Biruni, astrologue, géographe, physicien, mathématicien et pharmacologue, qui écrivit « *La chronologie des anciens peuples* », était un Indo-européen né dans la région de l'Amou-Daria, à Kath en l'an 973. Al Farabi, philosophe, poète et physicien rédigea le principal ouvrage médiéval sur la théorie de la musique. Il fut le maître d'Avicenne et était persan. Firdousi et Omar Khayyam étaient des poètes persans ; de même que Al Kindi, médecin persan, que Khwaresmi, inventeur de l'algèbre, que Al Tusi, inventeur de la trigonométrie, que Al Sahdi, l'inventeur du plus ancien globe terrestre. Avenzoar, botaniste et médecin andalou, était wisigoth, etc.

En même temps qu'il contribuait ainsi, par ses Indo-Européens, au développement de la chimie et de la médecine, l'islam concourrait largement au progrès des mathématiques. Dans cette discipline, comme dans les autres, les Arabes exercèrent avec bonheur leur génie de l'emprunt, surtout en Grèce et aux Indes chez les brahmanes indo-européens. Ils empruntèrent à ceux-ci les fameux chiffres dits « arabes », le système décimal et le concept du zéro. Partant de là, les Persans développèrent l'algèbre, la géométrie plane et la trigonométrie rectiligne et sphérique. En outre, ils empruntèrent l'astrolabe aux Grecs.

Bien que les Arabes se fussent toujours très vivement intéressés aux planètes et aux étoiles, depuis l'époque où ils nomadisaient dans les déserts, ils n'en retirèrent aucune notion scientifique. La base de toute leur science en ce domaine fut le grand ouvrage « *L'Almageste* » de Ptolémée. C'est à la suite de sa lecture que le calife Mamoun fit édifier, en l'an 830, l'observatoire de Bagdad.

Et, même au point de vue architectural, l'apport arabe fut nul. L'art « ibérico-andalou » était d'origine ibérique purement latine, modifié par les architectes wisigoths. La construction des minarets copie le grand phare d'Alexandrie, et les palais omayyades et abbassides s'inspirent tous du plan des forts romains construits sur la frontière syrienne. Quant à leur style décoratif, que l'on nomme « arabe », il résulte de l'association de divers corps de métiers, parmi lesquels les sculpteurs étaient des Syriens, les stucateurs des Iraquiens, les ébénistes des Égyptiens, les mosaïstes des Byzantins, le tout sous la houlette d'architectes persans ou syriens.

Les Arabes n'agirent qu'indirectement comme promoteurs, car leur religion bannissait toute représentation humaine ou même animale, et imposa, par conséquent, un type de style non figuratif. Quant à la littérature islamique, qui débuta avec les poètes bédouins, sa partie essentiellement arabe resta toujours pauvre, car, comme chez les Juifs, la perfection, chez les Arabes, réside dans la forme et non dans le fond. Elle aboutira à la poésie mystique et impénétrable des « Soufis ». De sorte que la partie littéraire valable est presque entièrement rédigée en langue persane. L'apport perse est d'ailleurs typiquement indo-européen, presque uniquement à base de poèmes épiques, comme les « *Roubayat* » du persan Omar Khayyam. Quant à l'œuvre musulmane la plus connue, appelée « *Contes des mille et une nuits* », c'est une somme d'histoires d'origines et de caractères fort différents ; on y trouve des contes de fées indiens et persans, des légendes et des récits d'aventures indo-européens ainsi que des romans d'amour et des récits anecdotiques égyptiens.

Pour terminer, citons encore la fabrication du papier que les Arabes apprirent de guerriers chinois capturés près de Samarcande. Les Arabes se contenteront seulement de transmettre le procédé à l'Europe. Citons aussi les grands jeux qu'on leur attribue indûment ; comme les échecs (dont il semble que les premiers se retrouvent à Knossos et à Troie ; ils furent un peu perfectionnés ensuite en Europe), le jaquet et le polo. Ces jeux sont essentiellement d'origine perse indo-européenne et ne sont nullement des inventions arabes, comme certains « historiens » le prétendent encore.

Dans un empire aussi vaste, qui s'étendait des Indes à l'Espagne, les califes abbassides ne purent s'opposer à une atmosphère de rébellions régionales larvées, malgré l'héritage autocratique de la Perse.

Chaque suzerain, c'est-à-dire chaque émir local, en venait bien vite à se considérer indépendant du pouvoir central. Face à cette tendance désintégrante, les califes abbassides conservèrent tout d'abord un pouvoir considérable, tant qu'ils restèrent maîtres des forces militaires persanes. Mais, peu à peu, leur autorité militaire faiblit jusque dans leur capitale ; et, pour prévenir toute trahison, ainsi que le chantage de plus en plus grand de l'armée persane, un des fils d'Haroun al-Rachid, qui régna de l'an 833 à l'an 842, confia le commandement de sa garde à des esclaves turcs originaires d'Asie centrale. Mais cette mesure s'avéra désastreuse, car, quelques temps après, les califes devinrent les otages de leur garde prétorienne turque, tout comme certains empereurs romains de l'empire décadent l'étaient de leurs prétoriens germaniques et iraniens.

Et pour finir, l'Empire abbasside fut renversé, en l'an 1055, par les Turcs seldjoukides qui venaient du Turkestan. Avec les Seldjoukides à Baghdad, l'islam inaugura une ère nouvelle, marquée par de nouvelles conquêtes et par un renouveau d'unité. Renouveau centré sur la création du sixième pilier de l'Islam, la Djihad ou guerre sainte. Leur empire s'étendit jusqu'aux portes de Byzance, mais en l'an 1219, Gengis khan fit irruption dans les terres d'islam et, en l'an 1221, il atteignit la Perse. Il mourut six ans plus tard, mais les Mongols n'en poursuivirent pas moins leur avance sous le commandement de son petit-fils Hülagü.

Avec les Mongols, la chanson devint toute différente. Les vaincus ne furent plus associés à leurs vainqueurs, comme au bon vieux temps des conquêtes aryennes. Plus de religion trifonctionnelle ni de respect chevaleresque du faible, ou de celui à qui le sort des armes fut contraire ; plus de caractère noble patriarcal et paternaliste, mais un comportement fourbe et cruel, insatiablement sadique.

Cette assertion n'est valable que dans la mesure où le sang et le commandement des troupes sont à dominance mongole. Car, comme nous le verrons plus loin, Gengis khan était plus indo-européen que mongol, comme beaucoup d'habitants des steppes encore à cette époque.

D'autre part, une bonne partie de ses troupes était sarmate, c'est-à-dire indo-européenne. Dans cette mesure, ils se comportèrent encore tous comme des Indo-Européens. Mais Gengis khan, et

surtout ses fils, firent, avec leurs troupes, un long séjour en Chine ; et, en deux générations, ils se mongolisèrent, ou plus exactement, ils se sinisèrent. D'autant plus que Kubilay khan, son arrière petit-fils (que connut Marco Polo) perdit beaucoup de ses troupes blanches dans ses guerres contre le Japon. De sorte que les troupes et l'état-major de Hülagü, le petit-fils, étaient déjà fortement mongolisés (du moins dans le commandement). C'est seulement alors que les mentalités changèrent, que les massacres systématiques commencèrent, manifestation de leur cruauté notoire.

Nous avons pu observer le même phénomène, lors de la première guerre du « Golfe ». Là, les media nous montrèrent le *brain-trust* de Saddam Hussein, incontestablement formé en majorité d'Indo-Européens (Saddam Hussein est d'ailleurs à moitié kurde, dit-on !), face au *brain-trust* de Bush, composé essentiellement de Sémites juifs, de telle sorte que le comportement des Iraquiens fut nettement plus noble que celui des troupes du Juif Schwarzkopf et de « *bloody Bush* ».

S'il n'y avait eu le matraquage médiatique en faveur des yankees sémitisés et de leurs alliés, l'ensemble des populations « blanches » s'en serait mieux rendu compte. Pour une fois, les media, toujours prêts à défendre les Arabes qui envahissent l'Europe, ne parlèrent plus que de « croisade » contre le monde musulman, afin de « défendre » la « culture » occidentale. En fait, il ne s'agissait que de défendre Israël et l'aculturation américano-sémite.

La même optique se manifesta lors de la guerre du Kosovo, au cours de laquelle des Européens, complètement pris en main par la Haute Finance cosmopolite de Wallstreet, prirent le parti d'aider les trafiquants de drogues musulmans albanais contre leurs frères de race, serbes et orthodoxes.

Mais revenons-en à Gengis Khan. Avec les Mongols, on inaugure l'ère des massacres gratuits, pour le plaisir, des monceaux de têtes coupées à l'entrée des villes en ruines, et des femmes violées et torturées dans des raffinements de cruauté invraisemblables pour nous Indo-Européens. Le Mongol, comme le Nègre, comme le Sémite, ne reconnaît d'autre autorité que la force et, pour s'imposer, il applique la terreur aux foules qu'il assujettit. Attila, l'Indo-Européen iranien paraît presque débonnaire devant Gengis Khan, Tamerlan et leurs successeurs.

En l'an 1258, les Mongols prennent Bagdad ; les survivants de la maison royale se réfugient en Égypte, où l'un d'eux deviendra par la suite le calife fantoche d'une autre bande turque, celle des

Mamelouks, qui maintiendront au pouvoir cette dynastie durant deux cent cinquante ans.

Mais dans la steppe, rien ne demeure en place et, telle une immense vague agitée par le ressac, les Mongols s'effacent, comme ils étaient venus. Mais dans leur sillage, de nombreuses tribus turques, plus ou moins fortement mongolisées avaient, elles aussi, pénétré sur le territoire musulman d'Asie Mineure. L'une d'elles, celle des Ottomans, avec, à sa tête, le khan Osman, allait progressivement faire pression sur l'empire byzantin, qu'elle finira par renverser pour installer à sa place, à Constantinople, la dynastie turque des « Osmanli ». Cette dernière ne disparaîtra qu'en l'an 1922, à la naissance de la Turquie moderne. Très peu de temps après sa création, l'empire d'Osman faillit s'effondrer. En effet, en l'an 1379, une seconde vague de Turco-Mongols, sous les ordres de Tamerlan, descendit d'Asie centrale pour déferler sur l'Asie Mineure. De sa capitale, Samarcande, ce nouveau conquérant conduisit ses hordes par deux fois en Russie, occupant même Moscou durant un an. Il étendit son empire jusqu'à l'Est du Gange, se livrant à des massacres massifs. Il prit Bagdad en 1392, Damas en 1400 et écrasa les forces ottomanes en 1402. Mais, à sa mort, en 1405, ses héritiers se disputèrent son immense empire, et la plupart des pays conquis retrouvèrent, de ce fait, assez facilement leur indépendance.

En Anatolie, les Ottomans reprirent tous leurs territoires perdus, et en 1453, le sultan Mohamed I^{er}, enleva Constantinople.

La force de cet Empire ottoman résida uniquement dans son armée de janissaires. Ceux-ci, terribles guerriers, bien souvent blonds et roux aux yeux verts ou bleus, étaient pratiquement tous d'origine chrétienne et indo-européenne ; plus exactement, c'étaient tous des fils de Chrétiens, enlevés, dès leur jeune âge, à leurs parents et déchristianisés par leurs maîtres turcs.

Après avoir pris Constantinople, les Ottomans devaient encore faire face à deux Etats islamiques qui s'étaient reconstitués : la dynastie safavide, en Perse, et les Mamelouks, en Égypte.

En l'an 1512, Sélim le taciturne en termine avec l'un et l'autre. Mais, les Ottomans n'appartenaient en aucune façon à la descendance du prophète (Mahomet), condition indispensable pour légitimer le califat. En conséquence, ils gouvernèrent sans jamais prétendre à l'autorité religieuse, et toute la cohésion de leur empire dut résider dans leur organisation militaire, dans leur administration intelligente, et dans l'habileté des sultans à utiliser l'énergie musulmane à la propagation de la foi.

Au milieu du XVI^e siècle, l'empire ottoman était la plus grande puissance militaire de l'Europe, mais en l'an 1683, il fut mis une première fois en déroute, sous les murs de Vienne, en Autriche ; en l'an 1686, il perdit la ville de Buda qu'il occupait depuis cent quarante cinq ans ; et en 1699, il perdit la Pologne du Sud, la Hongrie, la Slovaquie, la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie et le Péloponèse. Et, pour finir, ce colosse au pied d'argile se désintégra, lors de la première guerre mondiale.

L'islam ne se propagea pas qu'en Asie ; il envahit aussi tout le Sud du bassin méditerranéen, jusqu'en Espagne. En l'an 827, un émir tunisien, d'origine persane, un Aghlabide, s'empara de Malte et de la Sicile, et y imposa facilement la religion et la culture musulmanes, grâce à ses marchands et à ses industriels qui apportèrent, dans leur sillage, les graines nécessaires à la relance de l'agriculture sur ces terres qui se desséchaient.

L'islam s'installa donc à nouveau avec la canne à sucre, les orangers, les citronniers, les mûriers blancs et, en outre, avec les oliviers (qui, je le rappelle, étaient presque exclusivement nord-africains, au temps de l'empire romain).

Deux cents ans plus tard, le Viking normand, Roger de Hauteville, s'empara de la Sicile et y installa sa cour païenne à Palerme. Il restera ainsi connu dans l'histoire sous le nom de « Roger le païen ». Sa plus grande gloire fut de réunir à sa cour de nombreux savants indo-européens, venant de tous les horizons. Il fut, entre autres, le protecteur de Mahomet Idrisi, le grand cartographe wisigoth.

En définitive, cet apport de sang, vandale d'abord, viking ensuite, fut d'un effet presque nul en Sicile ; car cette île, à forte prédominance sémite (phénicienne, carthaginoise et grecque sémitisée), noya rapidement ce faible apport numérique germano-scandinave.

Il en sera de même à la cour de Frédéric II de Hohenstaufen, lorsque celui-ci acquit la Sicile en héritage, en l'an 1197. En définitive, la majorité des Siciliens, dont le caractère et le comportement tranchent si nettement avec les Italiens du Nord, est et restera sémite à 90%.

Mais l'islam se propagea aussi vers l'Afrique noire ; et très tôt, les Arabes reprirent à leur compte le négoce des esclaves nègres qui, avant eux, était l'apanage des Juifs, des Abyssins et des Nègres eux-mêmes.

La pénétration sémite arabe fut très importante sur le continent noir, principalement dans toute la région orientale ; car Zanzibar,

Mombassa, Malindi et Kilona servaient de plaques tournantes pour le trafic des esclaves.

Très sensuels, les Sémites arabes n'hésitèrent pas à se mélanger aux populations nègres locales, ce qui donna, pour finir, des tribus entières de Nègres sémitisés. Le mélange de ces deux sangs (de ces deux hérédités) semble n'avoir eu, pour résultat, que l'exaltation des vices et des bas instincts de ces deux races. En effet, les tribus nègres sémitisées sont les plus cruelles et les plus sanguinaires du continent africain. À celles-ci appartiennent :

1. – les célèbres Yaka, guerriers sanguinaires, qui envahirent le Zaïre au XVI^e siècle, dont descend le fameux Lumumba ;
2. – les Galangaze et les Nyamwési, dont descendait le roi Msiri, qui régna sur le Katanga vers l'an 1830, et qui fut le plus grand négrier nègre de tous les temps ;
3. – les Ibos musulmans du général Gowon, coupable du génocide des Biafrais.

En résumé, nous devons éviter de confondre arabes, soit quelques ethnies sémites, et monde musulman, ensemble religieux. La confusion est maintenue volontairement par tous les Sémites qui parasitent les populations indo-européennes dans le but inavoué de faire croire à leur génie créateur, alors qu'ils ne sont qu'exploiteurs des inventions de ceux aux crochets desquels ils vivent grassement (tout comme leurs frères Juifs).

Et si les historiens sémites et sémitisés s'efforcent toujours de mettre en parallèle notre « Moyen-Âge ténébreux » avec les « lumières » de l'islam, c'est pour mieux nous induire en erreur. Car, si notre moyen-âge fut ténébreux, c'est à cause du terrorisme intellectuel imposé par la religion judéo-chrétienne, c'est-à-dire par les Sémites et par les Indo-Européens enjuivés et dégénérés. Lorsque des païens eurent repris en main le christianisme, nos pays devinrent nettement plus libéraux, et le progrès scientifique put à nouveau reflourir, malgré la tentative inquisitoriale du Juif Torquémada et de ses reîtres.

Le seul génie des Sémites arabes fut de permettre aux intellectuels indo-européens de s'exprimer librement, alors que les Sémites juifs, plus fanatiques et plus sectaires, s'y opposaient de toute leur force, en Europe chrétienne.

Mais le Sémite finit toujours par extérioriser son intransigeance : le monde arabe se durcit vers l'an mil, lorsque les Fatimides d'Égypte bloquèrent les lieux saints (pour des raisons commerciales surtout)

et lorsque les Turcs mongolisés s'emparèrent du destin de l'islam. Lorsque, aussi, à l'autre bout de la Méditerranée, la famine, due à la désertification du Maghreb, lança sur Tanger et sur l'Espagne des populations berbères pauvres et affamées.

Leur chef, Ibn-Yassin, imposa alors l'intransigeance avec la contre-réforme religieuse almoravide. Cette dernière fut d'ailleurs assez facilement accueillie en Espagne, car les royaumes chrétiens et tout aussi intransigeants du Nord de la péninsule se réorganisaient et commençaient à accentuer leur pression guerrière sur le Sud musulman.

C'est une réaction biologique normale qu'en période de troubles, le libéralisme s'atténue ou disparaît et que les structures hiérarchiques se reconstituent, en même temps que s'exalte le fanatisme religieux, ce qui cimenter les populations qui doivent faire face à un danger plus grand.

De toute façon, c'est cette absence de fanatisme avant l'an mil qui permit à de si nombreux Germains d'Europe d'aller s'instruire en Espagne du Sud wisigothe et musulmane.

Pour terminer, rappelons ce que pensait des Arabes, Ibn Khaldoun, un de « leur » plus grand écrivain du passé. Cet historien du Maghreb a écrit dans ses *« Prolégomènes »* le jugement suivant :

« Le naturel farouche des Arabes en a fait une race de pillards et de brigands... Tout pays conquis par les Arabes est promptement ruiné... S'il leur faut du bois pour en faire des piquets ou des soutiens de tentes, ils détruisent les toits des maisons pour en avoir. Par la nature même de leur vie, ils sont hostiles à tout ce qui est édifice. Ajoutons que les Arabes négligent tous les soins du gouvernement ; ils ne cherchent pas à empêcher les crimes ; ils ne veillent pas à la sûreté publique. Leur unique souci est de tirer de leurs sujets un maximum d'argent, soit par la violence, soit par les avanies... Ils sont si avides de pouvoir qu'un Arabe qui exerce un commandement ne consent jamais à remettre son autorité dans d'autres mains, même s'il doit tuer pour la garder ».

Et pour toutes les femmes européennes qui militent encore dans les mouvements antiracistes et qui, par charité abusive, trouvent toutes sortes d'excuses au comportement scandaleux de nombreux immigrés maghrébins dans nos pays, je tiens à rappeler la sourate 4/38 du Coran, qui dispose que :

« Les hommes ont autorité sur les femmes... Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les et frappez-les. Si elles vous obéissent, ne cherchez plus contre elles de voie de contrainte ».

Qu'elles se rappellent toujours que, pour un Arabe, la femme n'est rien qu'un objet que l'on peut jeter et répudier après usage. Si un jour l'Islam domine l'Europe, elles se retrouveront toutes en tchador, ou pire, en burka, et reléguées en harems comme les femmes des émirats arabes. Les beaux ténébreux qui les amusent tant actuellement et au bras desquels elles aiment à se pavaner, se chargeront bien mieux que moi de leur faire comprendre que **pour l'Islam (comme d'ailleurs pour le judaïsme), la femme n'est qu'un objet**, un être secondaire, créé d'une côte d'Adam pour servir ses descendants. Alors que chez les Indo-Européens, elles jouissent toujours du statut d'associées, égales en droit (rappelez-vous les amazones sarmates), et que c'est l'Europe médiévale qui créa les « cours d'amour » et qui défia leur féminité.



CHAPITRE XVI

L'INDE

Alors qu'en Anatolie et dans les Zagros une population blanche s'initiait, vers -9000 ans, aux rudiments de l'agriculture qu'elle allait tout doucement propager vers le Sud, en descendant parmi les populations négroïdes natoufiennes de Palestine et parmi les populations négroïdes du bassin mésopotamien, plus à l'Est, dans ce qui deviendra l'Iran du Sud, l'Afghanistan, le Pakistan et le Nord de l'Inde, des populations négroïdes différentes vont proliférer.

Elles resteront encore plusieurs millénaires au stade du Paléolithique supérieur ; autrement dit, elles vivront uniquement de chasse, de pêche et de cueillette. Elles sont apparentées à d'autres populations négroïdes qui se développent dans le Sud-Est asiatique, dans le Sud de la Chine et à Formose. Une partie de leurs ancêtres, déjà en voie de différenciation négroïde, avaient donné naissance à ce fameux groupe « Amuriano », qui fut le premier à passer en Amérique du Nord à pieds secs par le sous-continent de Behringie, vers -50000 ans, au moment où ce continent était émergé pour la première fois à la suite de la dernière glaciation.

Dans le sous-continent indien, ces chasseurs paléolithiques négroïdes vont refouler vers le Sud des populations encore plus primitives. Celles-ci font partie de la quatrième grande race humaine actuelle, celle des Australoïdes.

Ceux-ci subsisteront un peu partout, sous forme de petits îlots assez purs (car ils sont exclusivement endogames, c'est-à-dire qu'ils se reproduisent entre eux, en famille) dans les régions les

plus défavorisées de l'Inde ou de l'île de Ceylan, là où les auront repoussés les groupes de chasseurs négroïdes.

En Inde, ces Australoïdes sont appelés «Veddides» ou «Veddoïdes». Ils se retrouvent toujours au Sud de la Krisna. Ce seront les Chenchu et les Yénadi du Kerala, les Iruba du Tamilvar, les Malapautaram du Travancore, les Paliyar et les Kurumba du détroit de Madurai, les Kadar et les Kancharra des forêts denses du Cochin et les Vedda de l'île de Ceylan.

Malheureusement pour la science, à part les Vedda cinghalais, l'on ne possède que très peu de renseignements biologiques, génétiques et culturels sur tous ces groupes, dont le lien avec le passé paléolithique de l'humanité sont les plus forts et les plus intimes. Au point de vue culturel, la plupart des sociétés veddides en sont encore actuellement au stade paléolithique, en plein XX^e siècle. De rares groupes se sont cependant quelque peu rapprochés de nous, grâce à une pratique de jardinage très primitive.

Au point de vue génétique, l'on sait encore très peu de choses sur leurs allergènes sanguins, à part qu'ils restent très proches les uns des autres, avec de légères différences locales. Ils possèdent une grande fréquence du groupe sanguin B, très rarement du groupe A. Ils ont tous les mêmes gammaglobulines, les mêmes allergènes M, N, S, et le même rhésus. L'hémoglobine S, à hématies falciformes, y est très répandue (jusqu'à 30% dans certains groupes); et là comme ailleurs, la présence de ce dernier caractère est expliquée par la plus grande résistance qu'il confère au paludisme endémique. Leur primitivisme, leur vie exclusive en climat tropical et leur exposition au paludisme, à la petite vérole et à de nombreuses autres maladies endémiques, nous permettent de penser que l'ensemble de ces populations nous fournirait, grâce à leur endogamie exclusive, des preuves nettes de l'action des agents sélectifs qui agissent sur la différenciation génétique et sur l'adaptation des groupes humains.

Au point de vue anthropologique, les Veddides sont des homos sapiens les plus proches du type néanderthalien. Le fossile de Wadjack, découvert à Java, est identique aux Tasmaniens actuels, et constitue la transition avec l'homme de Ngandong, qui l'y précéda et qui, lui, est un véritable néanderthalien.

Quoi qu'il en soit, en termes descriptifs simples, nous pouvons définir les Veddoïdes comme de petite taille, à la peau foncée et au nez épaté, bien adapté à la forêt vierge. Plus loin, à l'Est de l'Inde, on les retrouvera aussi refoulés par des populations négroïdes, et ils y seront désignés sous des appellations diverses: ce seront les

Mélanésiens de Mélanésie et du détroit de Torres, les Négritos de la région de Flores, les Veddoïdes des Célèbes, les Australoïdes du Tonkin, les Papouas-Mélanésiens à l'Est de Java et les Australoïdes et les Tasmaniens du continent australien.

Durant longtemps, ces populations australoïdes vécurent assez isolées en Inde et dans le Sud-Est asiatique, protégées, jusqu'à la fin de la glaciation würmienne, grâce aux vastes glaciers himalayens. Puis, après - 10 000 ans, des Négroïdes, venus de Chine, du Nord de l'Inde, du Pakistan et de l'Ouest, commencent à les refouler toujours plus au Sud et plus à l'Est. Au début, ces Négroïdes possèdent comme eux une culture paléolithique ; ensuite, de - 6 000 à - 4 000 ans, ils apportent une industrie microlithique assez semblable à celle du Tardenoisien d'Europe qui continuera à être cultivée durant tout le Néolithique ; on en retrouvera des traces même comme outillage microlithique d'appoint dans certaines tombes de l'âge du fer et des mégalithes indiens.

Cette persistance des modes de vie paléolithiques, tant chez les Australoïdes que chez les Négroïdes, malgré l'apport néolithique caucasoïde postérieur, prouve le peu d'ingéniosité et le mental assez arriéré de ces deux grandes races humaines.

De la phase microlithique indienne, qui débuta vers - 6 000 ans et qui se prolongea jusqu'en pleine période historique, les sites les mieux étudiés sont celui de Lekhahia à septante kilomètres de Mirzapour et celui de Langhnaj, au Goudhjerat. Dans ce dernier, l'archéologue indien San-kalia a identifié deux niveaux : le premier purement microlithique, et le second comprenant des microlithes associés à de la céramique.

Au point de vue anthropologique, ce site nous montre des fossiles de petite taille, aux os minces, aux articulations fines, aux bras relativement longs, aux os pelviens étroits ; ils présentent une franche dolichocéphalie, avec développement de la région occipitale. Cet ensemble de caractères suggère, dans l'état actuel des recherches, que les squelettes de Langhnaj sont apparentés aux populations négroïdes primitives de l'Afrique du Nord (comme l'homme d'Asselaar), aux proto-Égyptiens, aux Natoufiens de Palestine et même aux Khoïsans.

Les fouilles de Langhnaj nous prouvent, en outre, que déjà, dans ce Mésolithique négroïde, des éléments blancs caucasoïdes sont intervenus pour leur apporter une céramique immédiatement très parfaite. Cette influence caucasoïde blanche se concrétisa aussi dans un début de coutume crématoire et dans une orientation religieuse

des tombes vers l'Est. Et, à l'époque où ces coutumes typiquement caucasoïdes apparurent dans le site de Langhnaj, une civilisation brusquement extrêmement élaborée vit le jour, elle aussi, dans le Nord-Ouest de l'Inde : ce sera la fameuse civilisation de l'Indus qui nous a déjà fourni une bonne vingtaine de sites archéologiques, dont les plus grandioses sont ceux d'Harappa et de Mohenjo-Daro. Cette civilisation de l'Indus est située en Afghanistan, au Pakistan, au Béloutchistan et dans les vallées de l'Indus et du Zob.

Comme elle apparut brusquement en plein essor vers - 2500 ans, tous les savants sont d'accord pour l'attribuer à des envahisseurs venus du Nord, qui s'imposèrent à la population locale négroïde. Ces villes, qu'ils construisirent et dirigèrent, véritables concentrations urbaines, dépassant parfois quarante mille âmes, ne furent naturellement possibles que grâce à la révolution économique que ces envahisseurs apportèrent avec eux, c'est-à-dire grâce à l'agriculture et à l'élevage. En outre, ils confectionnèrent une céramique cuite, peinte, domestique et cultuelle. Ils construisirent des habitations en briques crues et en pisés, mais aussi, presque immédiatement, en briques cuites. Et, ils apportèrent aussi immédiatement un début de métallurgie du cuivre et du bronze mélangés et un rudiment d'écriture, dès le début parfaitement constituée, sans tâtonnement ; le tout, accompagné d'un système de poids et mesures pour les échanges commerciaux et d'un artisanat du bois très élaboré, qui leur permit d'exporter des meubles jusqu'en Mésopotamie.

Ils eurent d'ailleurs de nombreux contacts commerciaux avec cette région, déjà vers - 2 200 ans, au temps des rois d'Akkad. En outre, la civilisation de l'Indus connut directement le transport par bœufs, et toutes les villes y furent construites comme des camps romains, avec des artères prioritaires se croisant à angles droits, en une planification urbaine dite en treillis. Cette dernière caractéristique prouve l'origine indo-européenne de ces envahisseurs, car eux seuls construisirent leurs cités de cette manière.

Des archéologues français, monsieur et madame Cajal, ont étudié récemment le site afghan de Mundigak. Cette ville était située à un nœud routier, au seuil des steppes sibériennes ; elle était, par conséquent, une plaque tournante vers l'Asie centrale ; ce qui nous permet d'affirmer que c'est de cette région que venait l'influence civilisatrice qui s'écoula vers la vallée de l'Indus.

Les fouilles de Mundigak permirent de diviser ce grand centre culturel de l'Inde du Nord-Ouest en deux cultures différentes : celle à céramique rouge au Nord, que l'on appelle aussi culture d'Amri

et du Zob, et celle, plus tardive, à céramique claire du Sud, appelée civilisation d'Harappa. Outre la céramique, les fouilles nous ont aussi livré de nombreuses figurines de terre cuite représentant des déesses-mères, des phallus et des taureaux, ce qui semble apparenter ces civilisations aux cultures caucasoïdes du Zagros.

Toutes ces cultures de l'Indus se dégradèrent progressivement sous l'influence des séismes fréquents et d'un phénomène géologique particulier à cette région, particulièrement bien étudié récemment : il s'agit de dévalèments brusques, sur de larges étendues, de véritables fleuves de boue, qui détournèrent et dévièrent les cours d'eau (tel l'Indus), transformant des régions comme celle de Mohenjo-Daro en vastes marécages pour des siècles. À ces calamités naturelles s'ajouta, vers -1500 ans, l'irruption de la première grande vague des envahisseurs aryens qui apportèrent leur langue : le sanskrit, leur religion : le védisme, leur livre saint : le *Rigveda*, leurs armes de fer et leurs chevaux.

Et, de l'Indus, première étape, ces Aryens essaimèrent dans tout le Dekkan, puis vers le Gange et, de là, par voie maritime, vers l'Extrême-Orient.

Cependant, alors que les Indo-Européens (les Aryens) envahirent, en petit nombre, le Dekkan par le Nord, un mélange de peuplades australoïdes et négroïdes remontèrent du Sud, en force vers le même Dekkan. Ces « Dravidiens » ou « Tamouls » y concurrencèrent la pénétration aryenne, et, chose étrange et encore inexplicquée, il semble que ce soit eux qui introduisirent en Inde la culture des mégalithes.

Les envahisseurs aryens, malgré tout leur courage et leur avance technique, furent trop peu nombreux pour éviter de se voir rapidement éliminés et noyés dans cette masse dravidienne indienne. Foncièrement tolérants et répugnant aux massacres chers aux Mongols et aux Sémites, partisans, en outre, d'une société trifonctionnelle comparable à leur religion, ils favorisèrent l'assimilation, tout en évitant leur propre dégénérescence, en fondant le système des « castes ».

Ils occupèrent la fonction sacerdotale et, en grande partie, la fonction guerrière, et imposèrent le sanskrit comme langue sacerdotale. Ils élaborèrent ensuite les fameux textes du « *Veda* », somme littéraire, sacrée, épique, technique et scientifique, qui présente d'incontestables affinités avec « l'*Avesta* » iranien, ce qui démontre l'origine commune de ces deux peuples avant leurs migrations.

Au IV^e siècle avant Jésus-Christ, les Perses poussèrent leur domination jusqu'aux plaines de l'Indus, grâce à Cyrus et à Darius. C'est vers cette même époque que naîtront respectivement le bouddhisme sur le Gange et le jaïnisme dans le Dekkan dravidien. Ces deux religions, bien que tirant une bonne partie de leurs dogmes des connaissances indo-européennes des brahmanes, représentent une réaction des peuples australoïdes et négroïdes subjugués contre l'ordre établi par la religion brahmanique et son système rigide des castes. Ce fut, transposé à l'Inde, l'éternelle lutte entre le culte de l'égalitarisme (anarchisant et démocratique) et celui de l'élitisme aryen hiérarchisé.

Le grand but de ces doctrines égalitaires fut toujours de déviriliser le guerrier, c'est-à-dire l'aristocratie NATURELLE dominante.

Et si, en Europe, cette dégénérescence fut longtemps masquée par le catholicisme (c'est-à-dire par la paganisation chevaleresque du christianisme, car ce sont des guerriers qui gardent le Graal), dans les steppes, le bouddhisme dévirilisa beaucoup plus rapidement tous les guerriers turcs et mongols, chaque fois qu'il put s'insinuer dans leurs âmes frustes et par conséquent très sensible à l'apparat religieux. Comme l'écrivit très justement René Grousset dans sa monumentale histoire des « *Peuples de la steppe* » :

« Le bouddhisme adoucissait d'abord tous ces Barbares féroces ; il les humanisait rapidement, puis les assoupissait, et finalement les rendait incapables des réflexes de conservation les plus élémentaires ».

Ce fut en Chine, au début du VI^e siècle, le cas des « To'pa », ces tribus turques de pure ascendance indo-européenne qui avaient, quelques temps plus tôt, fondé l'empire chinois des « Wei », le long du fleuve Jaune, dans le Ho-peï et dans le Chan-si.

En effet, à cette époque des grandes migrations hunniques et sarmates, ils protégèrent l'entrée de la Chine des autres barbares, à la manière des Germains établis dans les limes romains. Ils combattaient leurs frères au profit des empires sédentaires ; mais, comme ces derniers les craignaient toujours, ils trouvèrent profitable de les rendre inoffensifs par une religion dévirilisante comme le bouddhisme. Ce fut aussi le sort réservé à l'arrière-petit-fils de Gengis khan, Kubilay khan, et à l'ensemble de ses Mongols qui venaient de vaincre la Chine et de s'y installer en l'an 1307. Ce fut à nouveau le cas d'un de ses arrière-arrière-petits-fils, Altan khan,

lorsqu'il tenta, à la fin du XVI^e siècle de recommencer la conquête de la Chine avec les tribus mongoles dayanides, restées jusqu'à cette date dans les steppes du Nord de la Chine, et, de ce fait, non contaminées par le virus bouddhiste.

Là encore, la primauté du lamaïsme eut immédiatement une influence assoupissante sur ces Mongols orientaux. Leur épopée conquérante tourna court et s'abîma dans l'inertie dévote. Ils ne songèrent plus qu'à conquérir des « âmes » et à nourrir grassement leurs lamas (sans doute afin de gagner leur salut éternel) : ces mêmes lamas tibétains qui, au Tibet, avaient transformé les terribles guerriers indo-européens « Kamba » du Tibet en un peuple de doux rêveurs.

En - 326 ans, Alexandre le Grand et ses Macédoniens occupent toute la vallée de l'Indus et remontent même jusqu'à la haute Ravi, aux portes de la vallée du Gange. Mais son raid fut un feu de paille, sans incidence directe au point de vue anthropologique.

Seleucos I^{er}, son successeur, renouvela sa tentative, mais sans succès, car il dut céder devant les forces plus nombreuses de l'Indien Chandragupta. Celui-ci fonda, après sa victoire, la dynastie « Maurya », centralisée autour du Gange. Le roi le plus célèbre de cette dynastie fut Açoka, car il étendit sa domination sur toute l'Inde, exception faite du royaume Tamoul du Sud. Cela se déroula entre les années -264 à -226. C'est au cours de cette brillante période que furent érigés la plupart des nombreux monuments et sanctuaires rupestres que possède encore l'Inde d'aujourd'hui. Mais, vers -185 ans, la dynastie Maurya disparut, le pays se morcela et les Indo-Grecs de Bactriane en profitèrent pour étendre leur pouvoir à tout le Nord-Ouest. Pas pour longtemps cependant, car d'autres Indo-Européens, appelés Indo-scythes ou Indo-iraniens, ou même Sakas, se substituèrent à eux à l'approche de l'ère chrétienne.

Vers l'an 320, une nouvelle dynastie nationale indienne, celle des Gupta, entreprit d'écarter les étrangers sakas qui avaient gouverné l'Inde depuis la chute des Mauryas et qui n'étaient cependant pas arrivés à unifier ce vaste sous-continent.

Cette dynastie Gupta, originaire, elle aussi, du Gange, reprit à son compte l'impérialisme saka. Et, que ce soit par conquêtes militaires ou par alliances, ou même par mariages, ils imposèrent leur domination, tout en laissant cependant une assez large autonomie à leurs vassaux.

C'est sous leur règne, marqué d'une grande tolérance, que le faste et que les arts bouddhique et brahmanique se développèrent

au maximum, nous fournissant les plus beaux monuments de l'Inde, comme ceux des grottes d' Ajanta. Sous l'impulsion de ces empereurs, et parfois même à leur exemple, penseurs, écrivains et artistes prospérèrent. Ce fut vraiment l'âge d'or de la civilisation indienne, qui se répandit alors au loin, en laissant des traces durables de sa culture dans les pays de l'Asie du Sud-Est, au Turkestan, en Chine et même au Japon. Cet essor artistique et son style persisteront, malgré les vicissitudes dues aux envahisseurs suivants, mais ils correspondent à l'apogée d'un système de castes rigides, avec les Aryens au sommet et les Négroïdes et les Australoïdes, mélangés ou non, à la base. Car, la société nationaliste gupta, tout comme celle des Mauryas, fut essentiellement et profondément indo-européanisée au sommet, et sa valeur créatrice et organisatrice fut blanche.

Vers l'an 550, les Guptas s'effondrèrent, du moins dans tout le Nord-Ouest et dans la vallée de l'Indus, où ils du-rent céder la place aux Huns hephtalites. Or nous savons que toutes les sources littéraires indiennes décrivent ces Hephtalites comme des Iraniens blancs, non comme des mongoloïdes. Ces Huns ravagèrent tout de même une partie de la vallée du Gange, mais ils disparurent de l'histoire, vers l'an 650, absorbés dans la masse indienne et détruits par leur propre dégénérescence. En définitive, ce furent plus des ravageurs que des constructeurs d'empires. Après eux, et malgré de rares exceptions, l'Inde se morcella en une foule de petits royaumes plus ou moins autonomes, car elle ne posséda plus guère de monarques de valeur. On peut bien encore citer l'empire palhava (d'origine indo-européenne parthe) dans le Dekkan occidental, et celui du roi Harsa dans la vallée du Gange, mais c'est bien tout.

À partir du VIII^e siècle, jusqu'à l'achèvement de la conquête musulmane, l'Inde subit un long déclin de morcellement féodal, le bouddhisme allant progressivement s'effacer partout, sauf dans la région de l'Himalaya. L'Inde devint un semis de très petits royaumes, de principautés et même parfois de simples citadelles autonomes. Une démarcation de plus en plus nette se creusa entre le Nord et le Sud ; démarcation qu'accrochèrent encore les différences de langues et de races ; le Sud, essentiellement australo-négroïde, même parmi ses dirigeants, étant totalement anarchique.

À partir de l'an mil, les Musulmans commencèrent à envahir petit à petit tout le Nord, par la vallée de l'Indus, par le Pendjab et le Cachemire. Ces Musulmans-là furent principalement des Turcs aryens mongolisés.

Ils fondèrent successivement les dynasties des Ghaznévides et des Ghurides, ainsi que celle des Mamelouks turcs de Delhi. Grâce à eux, les hordes mongoles de Gengis khan ne purent pénétrer en Inde.

Suivant ces hordes mongoles, des Turcs khalji parvinrent cependant à envahir le Dekkan et, vers l'an 1398, une nouvelle vague turco-mongole submergea cette fois toute l'Inde avec, à sa tête, Tamerlan.

Mais après cet éphémère conquérant à poigne, l'Inde retourna à son anarchie habituelle, de telle sorte que, vers l'an 1500, elle fut à nouveau divisée en divers États musulmans, hindous et même mongols rivaux. Malgré ces rivalités, ces guerres et ces morcellements, l'Inde occidentale musulmane et plus blanche, parvint à maintenir ses échanges extérieurs ainsi qu'une certaine production industrielle, ce qui lui permit un certain luxe et un étalage de ses richesses qui émerveillèrent les premiers visiteurs européens.

En effet, c'est en 1502 qu'apparurent les premiers comptoirs portugais. Ils s'installèrent dans le Sud, car les Musulmans, qui occupaient toute la côte nord, les empêchèrent de remonter plus haut. D'autant plus que dans leur obstination à vouloir imposer le christianisme, les Portugais se firent rapidement détester par les masses hindouistes. Celles-ci soulevèrent contre eux les Turcs mongolisés, descendants de Timour et de Gengis khan, qui fonderont ainsi le fameux empire du Grand Moghol, vers l'an 1519.

Mais, cet empire dut continuellement lutter contre les Persans au Nord, les Rajputs et les Mahrattes partout ailleurs, car ces Moghols, Musulmans sunnites fanatiques, se font, eux aussi, détester par le peuple hindou, qu'ils écrasent d'impôts. Et, pendant que les Moghols s'occupent de leurs querelles familiales, de révoltes incessantes dans leur empire et de guerres à leurs frontières, Français et Anglais, profitant de ces désordres, créèrent des comptoirs de plus en plus nombreux, attirèrent derrière eux des missionnaires chrétiens et imposèrent ainsi, peu à peu, leur domination.

Et, en 1764, les Anglais écrasèrent les troupes du Grand Moghol et lui imposèrent le « *traité d'Allahabad* » qui retira à l'empereur ennemi toute autorité en échange d'une fastueuse pension. Pour finir, les Anglais éliminèrent les Français, les Hollandais et les Portugais, ne leur laissant que quelques petits comptoirs littoraux. Enfin seuls, ils unifièrent l'Inde en une vaste colonie qu'ils ne quitteront volontairement qu'après la seconde guerre mondiale, sous la pression du mondialisme juif et de son instrument onusien.

En résumé, nous pouvons conclure que l'Inde fut peuplée par les quatre grandes races humaines actuelles. Elle fut d'abord le domaine de la grande race australoïde, mais à la fin du Paléolithique supérieur, ceux-ci commencèrent à se faire refouler vers le Sud par des Négroïdes venus du Nord-Est et du Nord-Ouest. Ces deux types raciaux vont, ou bien rester séparés en Veddides et en Négroïdes, ou bien fusionner pour donner une population mixte stabilisée, les Tamouls ou Dravidiens.

Ensuite viendront, du Nord-Ouest, des vagues successives, mais toujours très peu nombreuses, de conquérants blancs : d'abord caucasoïdes venus du Zagros, puis Indo-Européens venus des steppes d'Asie centrale. Plus ces nouveaux venus avanceront vers le Sud et vers l'Est, plus ils seront clairsemés ; mais ils formeront le seul élément dynamique, en général blanc, parfois mongol, de cette masse où, numériquement les Négroïdes vont dominer.

Et c'est parce qu'elle est essentiellement négroïde que l'Inde possédera son caractère sensuel et anarchique, sa démographie galopante, sa crasse, sa paresse et son grouillement de masses amorphes ; cette masse pratiquant l'hindouisme, cette religion dont la soi-disant tolérance ne cache que le vide intellectuel le plus total et l'incohérence spirituelle la plus parfaite. En Inde, encore à l'heure actuelle, les seuls éléments valables au point de vue culturel, militaire, littéraire ou scientifique sont d'origine génétique blanche ; et leur valeur est proportionnelle au pourcentage de sang aryen ou mongol, qu'ils possèdent.

L'Inde est au fond le plus vaste laboratoire où le mélange racial fut et est encore pratiqué ; on y peut, à coup sûr, diagnostiquer la valeur de chaque communauté et son avance culturelle, en y étudiant les pourcentages respectifs des différents groupes raciaux qui les composent. Là où l'élément veddide reste le plus important, là se situent les « cycles culturels » les plus arriérés. C'est là que l'on retrouve les populations les plus primitives qui en sont encore au stade paléolithique ou à celui du jardinage primitif : cela en plein XX^e siècle. Là où se situent les éléments les plus aryanisés se constatent les plus grands progrès et une atmosphère culturelle assez proche de celle de l'Europe. Bien que ces zones aryanisées soient relativement rares, elles servent à donner le change et l'illusion de l'égalité entre tous les humains, si chers à l'esprit démocratique, maçonnique et onusien.

Le gouvernement indien actuel, né du démocratism onusien, est élu au suffrage universel, ce qui revient à dire qu'il représente essentiellement l'électorat négroïde.

De ce fait, il pratique la discrimination aux dépens des populations aryanisées moins nombreuses, et surtout aux dépens des anciens métis d'Anglais. En rejetant ainsi son élite naturelle, ce gouvernement flatte la rancune des castes inférieures vis-à-vis de ses anciens aristocrates, mais il se rend le plus mauvais service, car depuis lors, l'Inde sombre de plus en plus dans un tiers-mondisme incapable, et le fossé ne fait que s'agrandir entre elle et les civilisations évoluées. Croire à l'égalité est une chose, mais l'appliquer dans la réalité en est une autre. L'Inde l'apprendra à ses dépens au cours des décades à venir.

Cependant, comme partout après l'expulsion révolutionnaire de la classe dirigeante la plus douée, le retour au pouvoir de cette dernière ne fait aucun doute, que ce soit après deux, trois ou quatre générations.

Après la Révolution française, l'Empire rétablit la plupart des aristocrates dans leurs prérogatives et dans leur rôle dirigeant. La Révolution russe, ayant eu affaire à des masses encore plus abruties que les Français de 1789, fit de même presque instantanément, ne pouvant se maintenir au pouvoir que grâce à la valeur des officiers tsaristes et de la haute bourgeoisie russe de l'ancien régime, passés dans les rangs révolutionnaires.

En ce sens, l'histoire se répète toujours, car une ethnie, une communauté ou une société ne peut survivre, surtout aux heures difficiles, qu'en rétablissant les meneurs génétiques à leur place biologique. Tout ensemble, qui voudrait faire le contraire doit stagner ou disparaître, absorbé par ses voisins ; et tout groupe révolutionnaire ne devient valable, que lorsqu'il possède dans ses rangs suffisamment de membres dévoyés de l'ancienne élite, qu'il veut renverser.

Faire accroire à la masse des êtres inférieurs qu'elle doit se révolter pour prendre la place de ses dirigeants, ou, du moins, pour devenir ses égaux, est la plus grande duperie de l'histoire. L'éviction d'une classe dirigeante grâce à l'appui des masses, n'entraîne que la mise en place d'une autre partie de l'ancienne élite. Les renversements de régime, sanglants ou non, apparus dans les pays de l'Est de l'Europe en l'an 1989, le démontrent amplement ; à ce titre, la Roumanie fut exemplaire.

Avant l'avènement du démocratism et du communisme, les élites réglaient leurs comptes entre elles ; depuis lors, elles le font en exploitant la crédulité des mêmes masses qu'elles veulent exploiter toutes deux. Notons encore une fois ici qu'élite naturelle

et pseudo-élite mercantile, peuvent être intimement mélangées (la France actuelle le démontre fort bien par sa noblesse affairiste et enjuivée).

Cependant, partout, l'élite naturelle RESTÉE PURE est contrainte à la soumission devant la pseudo-élite, au nom de la démocratie onusienne et de la manipulation FINANCIÈRE des masses qui en résulte.

Pour des avantages immédiats, et d'ailleurs chichement concédés, les masses sont incapables de raisonner à long terme et avec clairvoyance, c'est-à-dire sont et resteront toujours incapables de préférer leurs élites naturelles aux marchands de rêves qui les trompent et les exploitent.

En démocraties, le grand rêve est la richesse égoïste ; or là se situe la grande duperie démocratique ! Car la richesse réside dans le dynamisme et dans le courage de chaque communauté, de chaque individu qui la compose. Chacun a besoin de tous. Mais l'esprit démocratique, basé sur le profit égoïste et sur le veau d'or, a détruit cette conception unitaire biologique. Grâce au « chacun pour soi », tout et tous (disons plutôt la plupart, car une élite biologique n'est jamais à vendre) sont À VENDRE et achetables en démocratie. L'esprit communautaire a disparu et les maîtres de l'argent (les Sages de Sion, les Mondialistes de la Haute Finance) y sont devenus les maîtres.

Quand les peuples comprendront-ils que l'argent n'est qu'un moyen afin de faciliter le troc du travail, du courage et du dynamisme entre les communautés ? Hitler fut le premier homme d'État à l'avoir compris et c'est une des raisons de sa diabolisation, encore actuellement.



CHAPITRE XVII

L'EXTRÊME-ORIENT ET LA POLYNÉSIE

Si le retard de développement économique et culturel de l'Inde, par rapport aux centres culturels initiaux du Zagros et d'Anatolie, était déjà de quatre mille à cinq mille ans, celui du Sud-Est asiatique, et d'abord de l'Indochine et de l'Indonésie, est encore bien plus important, à cause de leur éloignement encore plus grand d'avec les centres créateurs néolithiques. Et comme toujours, dans les régions à grand retard, nous pouvons observer des décalages culturels très marqués, de zones locales en zones locales ; certaines zones restent paléolithiques, tout en ayant pour voisines d'autres zones déjà néolithiques, ou même déjà à l'âge des métaux. En outre, certains stades culturels importants sont parfois sautés et disparaissent du processus normal de la progression culturelle.

Ainsi, l'on peut passer du Paléolithique directement au Néolithique, sans Mésolithique transitoire. Bien souvent encore, certaines cultures nouvelles de ces régions à gros retard deviennent totalement hybrides, mélangeant des coutumes et des techniques de différents cycles culturels (comme nous le constaterons dans la culture bacsonienne). Cette absence de culture transitoire, ce mélange des cultures et leur hybridation constituent la preuve flagrante de l'apport étranger extérieur de tout progrès culturel ; la preuve que rien ou presque ne fut inventé sur place et ne résulte du génie créateur des peuplades aborigènes se contentant d'ailleurs, bien souvent, de mauvaises copies.

En Indochine et en Indonésie, tout se passe comme si les progrès décisifs, provoquant la constitution de cultures originales locales, étaient dus à des influences néolithiques précoces affectant un Paléolithique attardé. Les populations locales y ont parfois acquis un outillage néolithique que les fouilles retrouvent associé à un outillage plus archaïque. Elles ont pu apprendre le polissage d'immigrants et de voisins plus évolués ; et, bien souvent, des cultures hybrides précèdent ainsi le Néolithique proprement dit, qui, lui, est alors apporté en bloc, formant un tout, par des envahisseurs plus évolués.

Somme toute, que ce soit pour le Néolithique, ou même plus tard, pour l'âge du bronze, au fur et à mesure que l'on s'éloigne des centres créateurs, le niveau culturel décroît ; mais des indices plus ou moins nets rattachent les cultures excentriques à celles qui ont déterminé l'évolution nouvelle. Autrement dit, le développement des zones les plus lointaines n'est jamais identique, au simple décalage chronologique près, à celui des régions créatrices ; il se manifeste là quelques progrès brusques qui n'éliminent jamais totalement les techniques archaïques.

En Indochine, le Paléolithique est représenté par la culture dite « Haobiniennne ». Elle s'y trouve en contact stratigraphique étroit avec la culture suivante appelée « Bacsonienne ». Mais cette dernière est hybride et traduit une influence néolithique sur des populations qui continuent, par prédilection et par habitude, à pratiquer la technique de la taille (donc paléolithique).

C'est l'exemple typique d'une culture qui connaît déjà le polissage, mais n'en fait qu'un usage réduit. L'outil caractéristique bacsonien est une hache courte, obtenue en segmentant un biface, mais dont le tranchant seul est poli. Outre cette hache hybride, le bacsonien fournit encore des outils en os et en nacre, des coquilles perforées pour la parure et de la céramique dite « faite en panier », c'est-à-dire à la façon la plus primitive.

Ces deux étapes, haobiniennne et bacsonienne, se retrouvent naturellement au Vietnam, mais aussi au Laos, au Siam (Thaïlande), en Malaisie, à Sumatra, à Bornéo, aux Célèbes et aux Philippines. L'étendue de ces cultures est donc considérable et date de -4000 à -3000 ans pour la première et, de -3000 à -2000 ans pour la seconde.

Mais intéressons-nous surtout à connaître les auteurs de cette fameuse culture bacsonienne et de la culture paléolithique qui la précéda. Il se trouve qu'à la culture haobiniennne correspondent de nombreux fossiles de deux types raciaux bien différenciés : des

Australoïdes en grand nombre, mais aussi des représentants de la race « mélanésienne ». Celle-ci est une branche de la grande race négroïde qui s'est diversifiée en de nombreux peuples que nous retrouvons encore parfois à l'état pur, de nos jours, que ce soit en Mélanésie ou en Micronésie, mais qui s'y trouvent bien plus souvent à l'état de métis (de mélange) avec des descendants de la grande race australoïde. C'est, entre autres, le cas des Papous et des Négritos.

Ces Nègres mélanésiens, qui ont actuellement, eux aussi, comme les Australoïdes, disparu d'Indochine et d'Indonésie, se différencient nettement des Noirs d'Afrique : cheveux longs et crépus, lèvres épaisses, mais non éversées, et dolichocéphalie marquée avec arcades sourcilières très proéminentes qui les apparentent aux Australoïdes.

Les anthropologues expliquent la diversité actuelle de la race mélanésienne par l'existence de deux grandes vagues humaines successives :

1. – la première constituée de sujets d'assez petite taille, à la peau très foncée ;
2. – la seconde par des êtres plus grands, à la peau plus claire, aux cheveux plus ondulés. Certaines caractéristiques anthropologiques de cette seconde vague assurent la transition entre les premiers Mélanésiens et les Indonésiens. Ainsi, les crânes y sont moins allongés et tendent vers la mésocéphalie, avec des pommettes saillantes qui confèrent à la face un aspect losangique. Cette seconde vague « mélanésienne » qui, elle aussi, appartient à la grande race négroïde, n'a pas entièrement disparu d'Indochine et d'Indonésie. Mais l'ensemble des peuplades qui la représentent encore dans ces régions fut refoulé dans les montagnes et dans les jungles peu accessibles par la vague suivante appelée « indonésienne ». Ces Mélanésiens, isolés et refoulés dans les mauvaises terres, sont représentés par les « Moïs » de la chaîne annamite et par les « Khas » du Laos : tous deux sont les descendants des auteurs de la culture hybride dite « bacsonienne ». Mais ils sont aussi représentés par l'ensemble des « proto-Malais » qui apportèrent avec eux la culture néolithique dans ce Sud-Est asiatique et constituent au fond le gros de l'effectif de la seconde vague mélanésienne : agriculteurs au corps massif, ils sont installés, de nos jours, partout à l'intérieur des terres. Leurs noms : « Munda » aux Indes (dans le Dekkan), « Môn » en Birmanie, « Dayaks » à

Bornéo, « Igorottes » aux Philippines, « Bataks » à Sumatra et « Khmers » au Cambodge. Ces derniers présentent d'ailleurs des caractères mongoliques encore plus accusés que les autres membres de cette seconde vague, car leur crâne s'est encore légèrement raccourci : ils constitueront cette étonnante civilisation khmer qui débutera dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et s'éteindra vers l'an 1200.

Incontestablement ces deux grandes vagues humaines « mélanésiennes », dont la seconde est encore subdivisée en « vague bacsonienne » et en vague « proto-malaise », prirent naissance en Chine du Sud. Et, tout en émigrant vers le Sud-Est asiatique et vers les îles du Pacifique, ces « Mélanésiens » sont à l'origine de peuplades dégénérées et dégradées, vraisemblablement pour des raisons adaptatives locales en climat tropical, tout comme les Khoïsans d'Afrique engendrèrent les Pygmées, et les Australoïdes les Veddides. En Asie du Sud-Est, ces peuples dégénérés ont reçu le nom général de « Négritos ». Ce seront les « Semangs » de la péninsule malaise, les « Andamans » et les « Aétas » aux Philippines. Notons aussi que, vers – 2000 ans, certains membres de cette seconde vague « mélanésienne » se lanceront sur l'océan et accosteront sur la grande île de Madagascar, où ils fonderont la population « Malgache ».

En résumé, plusieurs vagues humaines négroïdes (deux, mais la seconde se subdivise en deux) appelées « mélanésiennes » se sont déversées sur l'Indochine et, de là, sur l'Indonésie et ensuite sur les îles de l'océan Pacifique.

Elles repoussaient progressivement devant elles les Australoïdes ; soit elles les anéantissaient, soit elles les assimilaient. Ces « Mélanésiens » provenaient tous de Chine du Sud, d'une région qui s'étendait du Kiang-si à l'Assam et peut être considérée comme la « zone réservoir » des « proto-Indonésiens ».

Dans ce groupe mélanésien, les caractères mongoliques s'accusent d'une vague à l'autre. Ce ne sont cependant pas de vrais mongoloïdes, mais ces caractéristiques de « convergence » s'expliquent par des gènes communs, provenant sans doute de souches communes, à faire remonter au groupe « amuriano » des années – 60 000.

Les vrais mongoloïdes, dont le réservoir d'origine se situe plus au Nord dans les bassins des Ordos, du Gobi et du fleuve Jaune, n'apparaissent, en Chine, qu'au Néolithique de ces régions, c'est-à-dire vers – 2500 ans, et ils n'entrent en Indochine qu'en

pleine période historique, après Jésus-Christ. Là, ils formeront les Thaïs du Laos et du Siam (Thaïlande) et les Annamites du Vietnam, ces derniers n'arrivant là que vers l'an 1500.

Toutes ces vagues mélanésiennes, dont la première appartient (comme nous l'avons vu) encore au Paléolithique, et dont les dernières seront néolithiques, se sont mises en branle vers - 4 000 ans, atteignant l'Indochine et l'Indonésie vers - 3 000 à - 2 000 ans, puis se répandant plus loin dans les îles, jusqu'en pleine période historique. Chaque portion de vague successive refoule la précédente, tout en laissant subsister un peu partout des isolats, et tout en se mélangeant plus ou moins intimement ; ce qui aboutit à une grande complexité anthropologique, à laquelle se superpose une complexité culturelle plus grande encore, et bien mal connue jusqu'à ce jour.

Nous pouvons nous faire une idée des grandes lignes de ces migrations, sans pour autant en connaître encore tous les détails et en percer tous les mystères ; d'autant plus que l'ensemble de leur évolution culturelle sera acquis de seconde main, fourni par l'intermédiaire des cultures plus évoluées, aryenne et mongoloïde.

Avec les proto-Malais, c'est-à-dire le gros de la seconde vague mélanésienne, l'Indochine deviendra réellement et uniquement néolithique, cela, vers - 2 000 ans. Mais ensuite, lentement et grâce à la mousson, elle recevra des apports culturels venus de l'extérieur.

Ce sera d'abord l'influence de la Chine du Sud qui perfectionnera le Néolithique ; ce sera ensuite l'influence plus durable de l'Inde qui transmettra la métallurgie à l'Indochine : immédiatement, nous verrons en Indochine le bronze et le fer mélangés, ce qui prouve son origine extérieure. Cet âge du bronze indochinois sera appelé « Dongsonien », du nom du premier site (Dông Son) où on le découvrit ; il date du début de notre ère.

Mais cet envahissement du bronze et du fer n'élimine aucunement le travail de la pierre ; or les outils de ces trois éléments resteront bien souvent mélangés dans un même site, jusqu'à une époque très avancée de notre ère. Ce qui est normal, car du métal, importé brusquement dans des populations et dans des civilisations habiles et exercées au travail de la pierre, ne peut brutalement se substituer à elle. Il ne peut que la concurrencer progressivement.

Mais, outre le métal, aventuriers et commerçants indiens amèneront avec eux des missionnaires bouddhistes. En même temps que leur pratique, ceux-ci vont introduire l'écriture et un niveau élevé de civilisation, aussi bien en Indochine qu'en Indonésie. Techniques,

organisation sociale, pensées religieuses et philosophiques, tout viendra de leur exemple.

Le début de cette poussée missionnaire date du règne du brillant roi maurya nommé Açoka (-264 à -226 ans); les fouilles archéologiques d'Indochine commencent à nous livrer de nombreuses statuettes de Bouddha, mais ne datant que du début de notre ère, prouvant ainsi cette colonisation pacifique et féconde. Signalons aussi que les «*Annales chinoises*» parlent de ces États «hindouisés» du Sud-Est asiatique, vers l'an 200.

En arrivant en Indochine, les missionnaires bouddhistes rencontrèrent des peuples de langues et de cultures diverses, appartenant cependant tous à la race mélanésienne. Parmi ces peuples, les plus brillants et les plus évolués se situaient le long des côtes et des grands fleuves, mais la grande majorité, qui restera encore longtemps néolithique, se situait à l'intérieur des terres, préfigurant les cultures moïs et khas, telles qu'elles évolueront, et telles qu'elles subsisteront encore dans les montagnes et dans les parties les plus reculées de la chaîne annamite.

Anthropologiquement, tous ces peuples, d'origine mélanésienne, ne seront mongolisés que bien plus tard, lorsque viendront les vrais mongoloïdes, comme les Birmans, les Thaïs et les Vietnamiens. Mais tous ceux-ci sont encore en Chine du Sud. Les Australoïdes d'Indochine et d'Indonésie ont, quant à eux, pratiquement disparus, ne subsistant ça et là que dans des zones très écartées sous forme de tribus veddides. Quant à la première vague mélanésienne, elle ne subsiste, elle aussi, que ça et là sous forme de Négritos dégénérés.

En résumé, les moines bouddhistes des débuts de l'ère chrétienne ne rencontrent pratiquement que des membres de la seconde vague mélanésienne, que l'on nomme en gros «**proto-Malais**». Mais à partir de l'an zéro de notre ère, ces proto-Malais (Moïs d'Indochine, Khas du Laos, Dayaks de Bornéo, Igorottes des Philippines et Bataks de Sumatra), agriculteurs au corps massif et au crâne dolicho ou mésocéphale, vont commencer à être refoulés loin des côtes par de nouveaux émigrants qui envahissent tout par voie maritime. Ces derniers seront appelés «**deutéro-Malais**». Ce seront d'audacieux navigateurs brachycéphales, au squelette gracile et aux yeux obliques possédant la bride mongolique.

Ces deutéro-Malais seront les premiers immigrants d'origine mongoloïde; ils arriveront par la mer de Chine en Indochine et en Indonésie. Ils constitueront le début de la troisième vague humaine apparue dans ces régions: celle des «Indonésiens». Cette vague

sera complétée, entre l'an zéro et l'an 1 500, par l'ensemble des tribus mongoloïdes, qui descendront dans le Sud-Est asiatique par voie de terre et par voies fluviales, et seront principalement constituées de Thaïs et d'Annamites.

Les considérations linguistiques, quoique moins sûres au point de vue ethnologique (car des vaincus peuvent adopter la langue du vainqueur, parfois mieux adaptée aux progrès techniques et culturels) viennent cependant confirmer les données anthropologiques et ethnologiques de l'ensemble de ces migrations. En effet, les langues polynésiennes et indonésiennes, ainsi que le malgache (de Madagascar) constituent une famille linguistique très cohérente, en dépit de son immense extension géographique. On l'appelle la famille «Malayo-Polynésienne» ; en Indochine, le Moï, le Kha, le Khmer, le Môn et le Birman y sont apparentés. Au contraire, toutes les autres ethnies qui habitent ces régions, parlent des langues mongoliques, démontrant, par là aussi, leur origine mongoloïde.

Cette race mélanésienne put se répandre sur une aire aussi vaste, s'étendant de la Micronésie à Madagascar, à l'Indochine et à l'Indonésie, car ses représentants ne durent jamais lutter contre aucune force concurrente partout où ils abordaient. Souvent ils ne rencontrèrent que le vide, comme en Micronésie et à Madagascar ; parfois ils rencontraient de petits groupes d'Australoïdes encore plus primitifs qu'eux et, de toute façon, bien trop peu nombreux pour s'opposer efficacement à leur implantation.

Anthropologiquement, ils se mélangèrent assez peu à ces Australoïdes, car ces derniers restèrent, jusqu'à nos jours, fortement endogames. La plupart du temps, ils les exterminèrent ou ils les refoulèrent toujours plus loin, vers l'Australie et la Tasmanie. Parfois cependant, ils se mélangèrent intimement à eux pour former alors des ethnies stables, comme les Papous. Et, si ces Mélanésiens s'aventurèrent sur les océans, n'oublions cependant jamais que leurs exploits nautiques ne débutèrent que vers - 3 000 à - 2 000 ans, c'est-à-dire à une date où les Esterbölliens découvraient l'usage de la navigation à voile, et plus de trois mille ans après que la plus vieille pirogue fossile découverte ne naviguât sur les eaux hollandaises. Cette pirogue, livrée par des fouilles archéologiques de Hollande, prouve, par sa perfection, un cheminement nautique déjà très long, engendré par l'imagination inventive et pratique des Blancs caucasoïdes d'Europe du Nord. Et, tout comme le propulseur, inventé en Europe blanche, vers - 14 000 ans, se retrouve déjà en

Amérique du Nord vers – 10 000 ans, l'art de la navigation s'est propagé, lui aussi, en quelques millénaires, d'Europe blanche vers le Sud-Est asiatique mélanésien.

Nous constatons, d'ailleurs, que ces Mélanésiens n'ont rien ajouté de positif à la pirogue déjà fort élaborée, découverte en Hollande et datée de trois mille ans plus tôt. Les pirogues monoxyles mélanésiennes n'en représentent qu'une copie conforme.

Signalons enfin qu'il existe encore à l'heure actuelle quelques confusions anthropologiques qui s'expriment dans les appellations attribuées aux vagues humaines successives qui envahirent ces régions. Ainsi, les proto-Malais sont d'origine mélanésienne, alors que les deutéro-Malais, qui portent le même nom, sont d'origine mongoloïde, c'est-à-dire toute différente. De même, la première vague mélanésienne paléolithique est bien souvent culturellement confondue avec les autochtones australoïdes qui les précédèrent.

Ce cafouillis scientifique est dû aux informations encore trop fragmentaires que nous possédons réellement sur le passé de ces régions et au manque d'intérêt et de recherches systématiques en profondeur ; on ne peut donc que souhaiter une campagne de fouilles bien organisée. Mais il serait étonnant que le Vietminh communiste, partisan d'une égalité théorique des races, mais profondément imprégné d'une supériorité du monde jaune sur le vieux monde blanc, accepte que des savants blancs désintéressés puissent continuer leurs travaux sur des territoires où s'est abattue la pesante nuit égalitaire du communisme. Communisme certes « officiellement » disparu, depuis sa disparition toute aussi officielle en Russie et dans le monde ; mais il ne faut pas oublier que la pseudo-démocratie qui l'a remplacé dans tout ce Sud-Est asiatique, est un régime encore plus corrompu, entièrement dominé par la mafia financière cosmopolite sise à Wall Street.



CHAPITRE XVIII

LA CHINE

En adoptant la théorie monogéniste sur l'origine des races humaines, nous nous sommes rendus compte qu'entre -80000 et -10000 ans environ, les diverses souches cromagnoïdes primitives se sont peu à peu différenciées en trois grandes races, concurremment à la persistance de sujets d'origine néanderthaloïde qui, de nos jours, sont encore représentés par les Australoïdes.

De ces trois grandes races cromagnoïdes, nous avons déjà étudié l'ensemble de la grande race leucoderme qui s'est secondairement subdivisée en Caucasoïdes anatoliens et méditerranéens, en Cromagnoïdes européens et en Indo-Européens. Et nous venons de voir la grande race mélanoderme qui s'est, elle aussi, subdivisée en Négroïdes primitifs africains (les Khoisans), en Bantous, en Sémites et en Mélanésien (négroïdes asiatiques). Il nous reste maintenant à étudier l'évolution de la grande race xanthoderme que l'on appelle aussi mongoloïde.

Tous les Mongoloïdes descendent d'un type que nous pourrions définir comme intermédiaire entre les Caucasoïdes et les véritables Mongols qui viendront plus tard.

Ce type nouveau, que l'on appelle « paléosibérien », dont certains descendants subsistent encore de nos jours à ce stade primitif, prouve, à lui seul, l'évolution progressive des races humaines, et correspond déjà à un début d'adaptation aux climats très froids et rigoureux, cette adaptation se perfectionnant progressivement dans la lignée mongole.

Au départ, ces Cromagnoïdes paléosibériens vont vivre en petits groupes dans les sombres forêts de conifères de la Sibérie du Nord, entre Oural, mer Blanche et détroit de Behring. Ces forêts sont fort giboyeuses, mais le climat y est si rude qu'il emporte dans la mort bon nombre d'enfants nouveau-nés. Pour que ces groupes puissent survivre, il leur faut donc aussi posséder un pouvoir génésique d'enfantement extrêmement grand ; c'est sans doute sous cette pression écologique que la grande race mongoloïde puisa sa tendance constante à la surpopulation.

Entre -36 000 et -32 000 ans, les premiers Paléosibériens émigrèrent à pieds secs vers l'Amérique du Nord par le détroit de Behring émergé. Ils n'y arrivèrent cependant pas les premiers, car, à des latitudes plus basses, le long de la côte sud de ce sous-continent appelé Behringie, soit à hauteur des îles aléoutiennes, d'autres émigrants de race négroïde mélanésienne (ou plus exactement à potentialités mélanésiennes), les « Amuriano », les y avaient précédés.

En Amérique, les Paléosibériens vont refouler, soit vers de mauvaises terres, soit vers le Sud, ces Paléonégroïdes moins doués qu'eux.

En Asie, ces Paléomongoloïdes resteront à des latitudes assez septentrionales durant de nombreux siècles. Au niveau de l'Oural, ils vont cependant descendre vers le Sud, afin de contourner ces montagnes qui les empêchent de s'étendre vers l'Ouest. De là, ils vont envahir l'Europe du Nord et y constituer, durant le Mésolithique européen, les civilisations de l'Oka et de Carélie.

Grosso modo, le passage au Sud des monts Oural date de l'époque préboréale, de -9 000 à -7 000 ans. Et, vers -5 000 ans, de petites communautés de ces Paléosibériens arriveront jusqu'au Danemark, où elles formeront quelques isolats le long de la mer Baltique.

Ces isolats subsisteront très longtemps, puisque, à l'époque historique, Pline l'Ancien et Tacite citeront l'existence de Mongoloïdes parmi les Cimbres. Mais des Paléosibériens, porteurs de caractères mongoloïdes de plus en plus accusés, descendront aussi vers le Sud, le long des grands fleuves, comme l'Ob, l'Irtych et l'Énisséï, se dirigeant vers les monts Altaï et vers les plaines et les déserts de Mongolie. De là, certains de leurs groupes descendront même jusque dans la plaine des Ordos et le long du fleuve Jaune.

Ces Mongoloïdes les plus méridionaux seront coupés tout un temps de leurs frères par une vague d'invasion cromagnoïde caucasoïde blanche, provenant de la Dzoungarie, qui s'enfoncera en coin dans la Mongolie.

Ces Blancs pousseront jusqu'en Corée et au Japon, où leurs ultimes descendants sont les **Ainous** actuels. Cette migration blanche, commencée vers -6000 ans, prend son départ du centre culturel blanc d'Afanasevo et du lac Baïkal, et aboutira vraisemblablement à ses limites extrêmes vers -2000 ans, tout en servant, entre -3500 et -2000 ans, à propager la culture mégalithique du Proche-Orient à la Corée et au Japon.

Une meilleure organisation et des techniques de survie plus élaborées et plus perfectionnées permirent certainement à ce petit nombre de Blancs de refouler au Nord et au Sud les Mongoloïdes plus primitifs qu'ils rencontraient.

Alors que, dans le Proche-Orient caucasoïde, il fallut plusieurs millénaires (soit de -9000 à -6000 ans) pour bien adapter l'agriculture et le Néolithique naissant, dans les régions sibériennes du Nord et de l'Est, ce Néolithique et cette agriculture apparaissent brusquement et immédiatement techniquement parfaits, prouvant par là son adoption et non sa création par les tribus paléolithiques environnantes. Les rares caucasoïdes qui arrivaient ainsi dans une tribu ou dans un ensemble de tribus mongoloïdes, apportaient avec eux leurs techniques d'agriculture et d'élevage, leurs semences et leurs animaux domestiques, de sorte qu'ils s'imposaient automatiquement comme chefs de ces communautés dont ils prenaient la direction.

Ils leur enseigneront du même coup, et pour un certain temps, leurs croyances religieuses et leur éthique. C'est grâce à eux que le Taoïsme chinois et le Shinto japonais basent pêle-mêle leur enseignement sur la divination des éléments naturels, du ciel et du feu, sur le chamanisme et sur le culte des mégalithes. Grâce à leurs connaissances et à leurs semences qui assuraient l'avenir des communautés, leurs sujets mongoloïdes assimilèrent ces princes étrangers caucasoïdes à des envoyés divins. D'où la création de royautes d'origine divine, comparables à celles qui se créèrent parmi les Négroïdes de Mésopotamie, d'Égypte et de l'Inde, à qui d'autres blancs, anatoliens cette fois, avaient apporté les mêmes bienfaits.

Car à la base de cette conception divine des lignées royales, IL Y A TOUJOURS UNE ORIGINE RACIALE DIFFÉRENTE.

Mais, la plupart du temps, ce phénomène racial étranger est masqué du fait que certains usurpateurs indigènes locaux reprennent la formule à leur compte, après avoir renversé leurs anciens dirigeants étrangers, souvent trop peu nombreux et trop enclins à la bonté.

Plus tard aussi, les religions sémites inventeront l'ÉGALITÉ, pour mieux soulever l'ensemble de ces éléments racialement moins doués contre les dominants caucasoïdes et indo-européens moins nombreux et nettement moins prolifiques.

Inventer l'égalité, dans l'au-delà d'abord, sur Terre ensuite, c'est créer le ferment de la révolte et de l'anarchie permanente. C'est permettre aux truqueurs, aux enrichis et aux marchands de vent, de mener par le bout du nez les foules simples et ignorantes, après les avoir poussées à éliminer elles-mêmes leurs élites protectrices. Les démocraties, dont la France d'aujourd'hui, en sont d'excellents exemples.

La démocratie est actuellement imposée partout, car elle permet de tout acheter, même la plupart des consciences.

La démocratie, c'est le système idéal pour tout corrompre par l'ARGENT.

Grâce aux apports et aux contacts ininterrompus avec les civilisations caucasoïdes du Baïkal et d'Afanasevo, le Néolithique mongol, appelé aussi « *Microlithique des sables* » par Teilhard de Chardin, va se différencier lentement en deux évolutions distinctes, qui seront :

1. – Le Néolithique des sables proprement dit qui définit parfaitement les sites de la Mandchourie méridionale, de la Mongolie, des Ordos et du Turkestan ; le tout formera plus tard la « Chine des sables ».
2. – Le Néolithique du Loess, qui comprend le Ho-nan, le Ho-peï, le Chan-si et le Kan-sou, et qui formera plus tard la vraie Chine des débuts, « l'Empire du Milieu » originel, c'est-à-dire la « Chine des loess ». Cette distinction sera consacrée plus tard encore par la « Grande Muraille » qui séparera pour longtemps la Chine des steppes de la Chine des champs.

N'oublions cependant pas qu'à cette époque reculée, l'immense steppe mongole n'était certainement pas aussi désertique qu'actuellement. Elle était sillonnée de grandes voies de passage et jalonnée d'agglomérations importantes, là où nous ne trouvons plus actuellement que quelques rares ensembles de yourtes.

Sans entrer dans les détails archéologiques, disons que tous les sites répertoriés du Néolithique mongol présentent un faciès typique qui en fait un ensemble homogène ; chaque région conservant cependant certaines originalités locales qui permettent de les distinguer de ses voisines.

En outre, les fouilles fournissent toujours un matériel beaucoup plus riche à proximité des régions loessiques, là où l'agriculture permettait une vie plus aisée et une richesse plus importante qui encourageaient le développement de l'artisanat naissant.

L'erreur de la plupart des intellectuels d'aujourd'hui est de croire que la Chine a dû se faire elle-même, à cause de son complet isolement. Or, celui-ci n'est dû qu'à notre ignorance du monde chinois, car, en y regardant de plus près, nous constatons que de nombreuses voies de communications, tant septentrionales qu'occidentales, ouvraient la Chine des loess aux cultures eurasiatiques d'origine caucasioïde.

La Chine du Nord, celle du véritable Empire du Milieu, n'a pratiquement rien créé, et c'est pour cette raison que, jusqu'ici, toutes les fouilles archéologiques ne nous y ont jamais livré des cultures de transition entre le Néolithique et le Paléolithique. En Chine, tout apparaît brusquement, sans tâtonnements préalables, et à des degrés de perfection déjà poussés. Ce qui prouve l'absence d'origine locale et l'importation de toutes les créations. **Le Chinois est un copieur, jamais un créateur.**

Ainsi, nous voyons apparaître en Chine, brusquement, une poterie peinte assez parfaite, poterie qui n'a pas d'ancêtre autochtone, mais qui est liée au monde extérieur, comme l'a si bien démontré, déjà en 1921, le savant suédois Anderson, par ses fouilles à Yang-Chao-Ts'en, dans le Ho-nan.

Par comparaison avec les poteries peintes de Tripolié, en Ukraine, et avec celles d'Annau, au Turkestan, il a démontré l'existence d'une vaste émigration occidentale qui déferla sur l'Asie orientale en y transportant la poterie peinte jusqu'au bord du fleuve Jaune. Des motifs de céramique gravés de Tripolié, stade I, datant de -3000 à -2700 ans, se retrouvent dans la culture chinoise de Yang-Chao, entre -2200 et -1700 ans, et dans celle de Ma-Chang, de -1700 à -1300 ans, où elle y côtoiera une poterie grise grossière, mauvaise copie locale de cet apport extérieur.

Et il en sera ainsi pour toute chose, à toutes les époques, comme nous allons le voir tout de suite ; mais, pour cela, faisons un peu d'histoire.

Les souverains de la Chine ancienne détenaient du « ciel » leur mandat de gouvernement. Pour cette raison, les plus anciennes légendes et les traditions orales dénommaient « Fils du ciel » les premiers rois.

Dans les fragments littéraires qui subsistent encore de ce lointain passé, les souverains apparaissent comme le fruit de l'union d'une

mère humaine (autochtone) et d'un géniteur divin (étranger et supérieur). Ce père divin se manifestait par l'éclair, ou par le soleil et par la pluie fertilisante, autrement dit par son autorité sur les éléments naturels.

Et, à l'origine des royautés chinoises figure « Yao », le plus ancien chef tribal légendaire, mi-dieu (il était une montagne personnifiée), mi-mortel. Ses successeurs se nommèrent « Chouen », puis « Yu le Grand ». Ce dernier entreprit la construction de l'ensemble des canaux d'irrigation et de drainage, afin d'éviter les inondations fréquentes dues aux crues du fleuve Jaune. Il assainit ainsi toute la vallée où coulait ce fleuve, ainsi que les plaines environnantes, rendant le tout définitivement habitable. L'ensemble put ainsi s'organiser en royaume, vers - 2000 ans, et fut dénommé « l'empire des Hia ».

Rappelons ici, pour mémoire, que les Chinois construisirent leur vaste système d'irrigation vers - 2000 ans, soit trois mille ans après que les rois caucasoides venus d'Anatolie l'enseignèrent aux peuples de Mésopotamie et mille cinq cents ans après qu'ils l'apprirent aux Négroïdes d'Égypte.

Or dans ce domaine, comme dans tout autre réalisé en Chine, le réseau créé fut immédiatement parfait ; et il est incontestable que, vu la date (relativement récente) de sa réalisation, vu l'ingéniosité de sa perfection, et vu l'attribution légendaire et divine faite au grand roi « Yu », l'ensemble des progrès réalisés en Chine à cette époque correspond à des techniques importées par des Blancs caucasoides, ayant séjourné d'abord parmi des cultures plus anciennes, à savoir celles du Baïkal et celle d'Afanasevo.

D'ailleurs, l'histoire de toute cette dynastie « Hia » se confond avec la légende, et les données archéologiques ne sont pas encore parvenues à y introduire la clarté. Ce qui est certain, c'est que cette dynastie semi-légendaire des « Hia » se fit renverser vers - 1500 ans, par de nouveaux venus qui apportèrent avec eux le bronze.

T'ang, le premier souverain de cet âge de bronze chinois, fonda la dynastie des « Chang », qui régnera jusqu'en l'an - 1027. Ces guerriers étrangers, venus des steppes, apportèrent brusquement avec eux toutes les techniques, ainsi que la supériorité militaire liée au bronze. Les premiers furent encore des fantassins, mais ils correspondaient à la première vague migratrice indo-européenne, dont ils constituèrent le pendant sibérien oriental.

Cette première invasion indo-européenne provoqua la migration vers la Sibérie septentrionale de la culture mongoloïde dite de Karassouk qui se trouvait, jusque là, dans la région des Ordos. Cette

culture s'éteindra d'ailleurs définitivement vers – 800 ans, absorbée par les éléments de la seconde vague indo-européenne, qui déferlera dans ces régions. La preuve de l'appartenance indo-européenne de ces guerriers chang nous est encore fournie par la fonction de « chef chaman » que conservèrent tous ces souverains archaïques. En effet, cette coutume religieuse est typique des tribus steppiques ; et en Chine, le rôle chamanique du « fils du ciel », médiateur entre les dieux et les hommes, ne sera d'ailleurs jamais complètement aboli : il se perpétuera à travers le culte dédié aux ancêtres, comme chez les Indo-Européens.

En outre, les guerriers chang indo-européens suivants vont introduire en Chine l'usage des premiers chevaux et de la charrerie, de même que la conception sociale féodale, avec son individualisme plus ou moins prononcé, qui engendrera les grands seigneurs de la guerre.

Sous les Chang, le Nord de la Chine, soit toute la plaine alluviale du fleuve Jaune et les collines avoisinantes, étaient constituées d'une infinité de petites principautés, centrées chacune sur de nombreuses villes fortifiées, reliées entre elles par des liens de vassalité assez lâches. Le nom de Chine n'existait pas encore, mais l'ensemble des populations de cette région se disait appartenir à « l'Empire du Milieu » et se désignait du nom de « Houa ». Et cette région, très fertile et très riche en faune sauvage et en forêts, cultivait l'orge et le millet qui y furent d'ailleurs introduits par la dynastie légendaire et indo-européenne des « Hia ».

Vers – 1000 ans, la Chine fut de nouveau envahie par des peuples guerriers venus des steppes de l'Ouest. Cette nouvelle invasion correspondit à la seconde grande vague migratrice indo-européenne. Cette fois, il s'agit de cavaliers qui se font appeler « Tcheou ». Ceux-ci, une fois maîtres de « l'Empire du Milieu », se diluèrent tout aussi rapidement dans la masse mongoloïde que leurs prédécesseurs chang. Comme toujours, les vaillants indo-européens, dès qu'ils s'installent quelque part, s'affaiblissent rapidement, à cause de leur petit nombre, face à la multitude des vaincus, mais aussi à cause de leur mentalité trop individualiste et à cause de leur habitude de fragmentation féodale.

De telle sorte que, vers – 500 ans, le roi n'était plus guère qu'un personnage de cérémonie, totalement dépourvu d'autorité politique et passant tout son temps à accomplir des rites archaïques dans sa ville sainte de Lo-yang.

C'est à cette époque instable de contestation de l'autorité royale, où l'ordre hiérarchique n'était plus respecté partout, et où les petits

États féodaux passaient leur temps à se faire la guerre, que date la naissance de l'enseignement de Confucius.

Or tout cet enseignement confucéen, basé sur le respect des traditions à travers l'exaltation du culte des ancêtres (les ancêtres avaient toujours raison), tend à rétablir l'ordre hiérarchique perturbé. Ces préceptes sont accueillis très favorablement par de nombreux « Houa » qui, à la suite des vicissitudes guerrières, devaient s'exiler dans les contrées du Sud. D'autant plus qu'au Nord de « l'Empire du Milieu », de nombreux peuples aryens inauguraient le nomadisme à cheval et poussaient des incursions de plus en plus fréquentes dans ce riche « Empire du Milieu », complètement désorganisé.

Ces peuples du Nord, éleveurs de moutons, de chameaux et de chevaux dans les steppes herbeuses, ou même chasseurs d'ours, de gazelles et d'élans dans les forêts du grand Nord, furent les ancêtres des Huns, des Turcs, des Mongols et des Mandchous qui, chacun à leur tour, feront trembler la Chine, avant de la dominer pour un temps. De tous ces « Barbares », seuls les Aryens, fidèles à leur système social trifonctionnel, pratiquèrent systématiquement l'assimilation sans massacre. Quant aux autres, tantôt ils exterminèrent, mais bien plus souvent, ils réduisirent en servage ces populations chinoises qui seront ainsi maintes fois brassées.

Au début, cela aboutit à une configuration raciale en « paliers » plus ou moins homogènes. Mais rapidement, le courage, bien plus que l'origine raciale, situait la fonction sociale des individus dans chaque groupe, et des groupes les uns par rapport aux autres. Parfois la fusion raciale sera si totale que, pour les Turcs par exemple, les savants modernes parlent d'une race « Touranienne », que certains préfèrent classer parmi la grande race blanche, alors que d'autres la situent dans la grande race jaune, tant les caractéristiques physiques et même comportementales, propres à chaque grande race, y sont intimement mélangées.

Pour en terminer avec les Tcheou, rappelons qu'ils apportèrent trois choses essentielles à « l'Empire du Milieu » :

1. – La cavalerie, avec domestication perfectionnée du cheval, et des améliorations dans le domaine de la charrerie.
2. – L'usage du fer, qui fut aussitôt adopté par les paysans pour les travaux agricoles, alors qu'une grande partie de la vieille aristocratie continuait à utiliser le bronze pour ses armes. Tout en étant moins solide et plus cassant, le bronze possédait le grand avantage de ne pas s'oxyder ni de rouiller ; d'où sa préférence comme arme par les nobles Chinois.

3. – La domestication du bœuf pour effectuer les travaux agricoles. En outre, avec eux fleurit l'expression artistique du style animalier chinois, copie conforme de celui des steppes, mais en Chine, presque exclusivement exécuté en bronze.

Vers – 500 ans, la pression des « Barbares » du Nord devint si intense, les rivalités féodales dans l'empire engendrèrent tellement d'anarchie, que de nombreux « Houa » (Chinois) partirent coloniser progressivement les régions du Sud de la Chine actuelle.

Là ils rencontrèrent d'autres peuples qu'ils appelèrent « **Man** » et « **Min** ». Le peuple « Man » ou « peuple chien », occupait tout le Sud-Ouest et correspondait aux « proto-Thaï » qui, sous la pression chinoise, se mettront lentement à émigrer vers le Sud pour y donner, durant la période historique, les peuples birmans, indochinois et thaï. Ces « Man », quoique plus primitifs que les Chinois, étaient, comme eux des Mongoloïdes. Les « Min », au contraire, que les Chinois qualifie de « peuple serpent », vivaient dans les régions marécageuses du Sud-Est, de l'embouchure du Yang-tseu à la chaîne annamite ; ils étaient encore plus sauvages et plus incultes que leurs voisins « Man ». Ces « Min », qui cultivaient le riz dans les marécages et dans les vallées subtropicales, étaient les descendants des Mélanésiens (des Négroïdes), frères des proto-Malais. Ils seront progressivement refoulés vers Formose, vers l'Indochine et vers le centre de l'Indonésie par les nouveaux venus chinois, mais aussi par certains proto-Thaï qui deviendront là des deutéro-Malais.

Alors que les Houa (Chinois) qui viennent coloniser le Sud en sont déjà à l'âge du bronze et du fer, grâce à l'apport indo-européen, les peuples Man et Min du Sud en sont encore toujours au Néolithique. Mais l'arrogance et la morgue des Houa pour ces sauvages resteront cependant tempérées par leur sens pratique et terre à terre. Car pour eux, « être chinois » est moins une question raciale que le fait de parler et d'écrire le chinois, ainsi que celui d'accepter l'autorité de l'empereur de Chine, en même temps que l'ensemble des règles sociales et morales qui avaient cours dans « l'Empire du Milieu ».

Or comme les régions qu'ils annexaient leur fournissaient quantité de choses précieuses, ces peuples méprisés furent rapidement assimilés dans les harems houa. Car, si « l'Empire du Milieu » produisait en abondance les céréales, le sel, les tissus de soie et de chanvre, ainsi que les objets en bois et en laque, les Houa allaient chercher au Sud de nombreux fruits, comme les bananes, les pêches, les prunes et les mandarines, ainsi que des plantes diverses comme le thé et le riz, des perles, des pierres précieuses et

des métaux, ainsi que les belles plumes nécessaires aux cérémonies religieuses de la cour.

Du sud provenaient aussi le bambou pour les flèches et le cuir de rhinocéros, avec lequel on fabriquait les armures des belliqueux aristocrates houa.

Quant au Nord, aryen et barbare, il fournissait les meilleurs arcs, les meilleures armes et les armures de métal, ainsi que l'infatigable petit cheval des steppes que l'on appellera plus tard cheval mongol.

Beaucoup d'historiens modernes, technocrates arriérés d'un enseignement figé par le terrorisme intellectuel judéo-chrétien, s'imaginent encore et toujours, que la Chine fut un monde fermé, créateur de ses propres trouvailles.

C'est faire peu de cas du sens pratique des Chinois qui empruntèrent partout ce qui pouvait améliorer leur existence, leur bien-être et leur fortune. Le Chinois ne crée jamais rien⁽¹⁰⁾, mais il est constamment à l'affût des trouvailles étrangères qu'il adopte et adapte à sa mentalité terre à terre. Il en fut d'ailleurs de même dans le domaine des idées. Une grande partie du fond spirituel et imaginatif des Chinois, de ce que, justement, nous avons coutume de juger comme typiquement chinois, a sa source chez les Barbares du Nord, rarement chez les proto-Thaï du Sud.

Les tertres funéraires, construits pour les premiers empereurs chinois, de même que leur constance à pratiquer la religion chamaniste, puisent leur origine parmi les peuples blancs des steppes. Les contes populaires, remplis de « renards magiciens », proviennent des chasseurs forestiers de Mandchourie ; jusqu'au confucianisme, qui plonge ses racines d'ordre, de hiérarchie et de fidélité aux ancêtres chez les Indo-Européens.

De même plus tard, lorsque Lao-tseu se décida à enseigner le taoïsme qui correspond à l'exaltation chinoise de l'individualisme, au rejet total de toute contrainte et à l'acquisition d'une vie éternelle dans l'intimité des grands secrets de la Nature. Cette nouvelle religion, qui se concrétisa dans l'opposition à la bureaucratie néo-confucéenne des Han, puise elle aussi ses racines dans la pensée indo-européenne, car Lao-tseu ne la formule qu'après un

10). Encore devons-nous nous entendre sur ce vocable de « chinois », qui est aussi confus que celui de « juif », recouvrant de nombreuses entités raciales. Nous devrions plutôt dire « le Chinois d'origine mongoloïde, ou le Chinois d'origine négroïde ne crée rien, mais le Chinois d'origine indo-européenne reste, lui, un créateur ».

long voyage dans les steppes de l'Ouest, parmi les peuples aryens.

Quant au bouddhisme, il provient de l'empire indien du Gange, fortement négroïde. C'est d'ailleurs typiquement une religion de négroïdes et de vaincus, qui prône le renoncement, la suppression de la souffrance et de l'effort dans la négation du « moi », ainsi que la vanité de tout attachement humain aux choses terrestres. Cette négation bouddhique de toute individualité sera appelée religion « Tch'an » en Chine du Sud et « Zen » au Japon. C'est au cours des premiers siècles après Jésus-Christ que des missionnaires indiens négroïdés commencèrent leur évangélisation parmi les populations déshéritées du Sud de la Chine.

Durant les quatre cents dernières années de la dynastie Tcheou, soit entre -650 et -250 ans, les fiers Houa durent se courber sous le joug des soi-disant « Barbares du Nord ». Les rues des vieilles cités frémissaient sous le galop incessant des petits chevaux nordiques, montés par des cavaliers intrépides, armés du puissant arc incurvé des steppes. Ces cavaliers hiong-nou ou huns sont de purs aryens, parfois très légèrement mongolisés. Certains d'entre eux iront jusqu'au Tibet, où ils donneront naissance au peuple tibétain, si typique au point de vue racial, avec ses guerriers kambas, grands et solides indo-européens, au faciès mongolisé et, de la sorte, mieux adaptés et sélectionnés aux froids extrêmes de ces hautes régions. D'autres enfin, se répandront dans les forêts de Mandchourie où, ils se mongoliseront aux neuf dixièmes pour donner le peuple mandchous.

Notons enfin, qu'à la suite des travaux de Heine-Geldem, nous possédons la preuve que les Tcheou établirent des contacts féconds, et à partir d'eux, incessants, entre la Chine et l'Amérique du Sud. Les premiers contacts datent de -700 à -500 ans. Nous en reparlerons au chapitre traitant de l'Amérique précolombienne, car ils éclairent d'un jour nouveau les cultures américaines que l'on croyait, jusqu'ici, originales.

De même, entre -400 et l'an 100, la culture Dongson, de l'Annam, influença, elle aussi, les cultures précolombiennes, tout comme la culture khmer plus tard, entre l'an 800 et l'an 1200. En admirant les monuments précolombiens, même les profanes y discernent des éléments asiatiques, comme, par exemple, la fleur de lotus. L'historien chinois Li-You relate, d'ailleurs, l'histoire de moines bouddhistes de Samarcande qui, vers l'an 458, auraient visité la Californie.

Pour finir, citons un fait éloquent : des Chinois, venus s'établir au Pérou, dans la région de Lambayeque au siècle dernier (XIX^e), furent stupéfaits de constater que les Indiens d'Eten parlaient presque parfaitement leur langue⁽¹¹⁾.

En l'an -221, l'ordre fut enfin restauré dans tout « l'Empire du Milieu » par un prince venu de l'Ouest, qui y fonda la dynastie des « Ts'in ». Mais à la mort de son premier empereur, Ts'in Che-houang-ti, cette dynastie disparut, victime des rivalités des grands barons. Mais l'exemple était donné : en -206, la dynastie des « Han » s'installa pour quatre siècles d'ordre et de rayonnements qui mettront ses marchands en contact avec l'empire romain. Et, comme le fit ce dernier en Occident, l'empire des Han recula les bornes de son territoire par d'innombrables conquêtes militaires. Ses armées fondèrent des colonies en Corée, s'enfoncèrent dans la vallée et les gorges du Tarim, pour y ouvrir la fameuse route de la soie, qu'elles conserveront jusqu'en l'an 300.

En outre, elles repoussèrent les cavaliers nomades indo-européens au-delà de la Dzoungarie, finissant même par

11). Le géographe grec Ptolémée, se basant sur les relations de voyage de Marin de Tyr, et sur les dires d'autres marins grecs de Sogdiane et de Bactriane, avait dressé des cartes maritimes qui retraçaient exactement une partie de la côte de l'Equateur, pays d'Amérique latine. À l'époque, cette région se nommait « Cattigara » et était bien connue vers la fin de l'antiquité. Ces côtes étaient fréquentées régulièrement par des marins chinois de l'époque des Han, de même que par des navigateurs indiens, indochinois, indonésiens, perses et grecs. Les rapports maritimes font même état de deux itinéraires pour l'atteindre.

- a) Celui de Marin de Tyr et des grecs qui partaient de Zabai (Bornéo) ; ils étaient presque aussitôt poussés par le courant contre-équatorial qui aboutissait en Equateur (le pays par 8° 30' de latitude sud). Pour en revenir, on longeait les côtes vers le Nord jusqu'aux Sud du Mexique ; de là, le courant nord-équatorial ramenait en ligne droite jusqu'aux Philippines.
- b) Itinéraire du Chinois Hoei Chin, qui passe par le Japon, l'île Sakhaline, la péninsule du Kamtchatka, et qui, de là, en s'inclinant vers le Sud, tombe dans le courant du Kouro-shivo jusqu'en Californie. Pour lui, le retour s'effectuait aussi grâce au courant nord-équatorial du Mexique aux Philippines. Durant toute l'antiquité et le Moyen-Âge, les marins initiés connurent ces voies maritimes que l'Inquisition chrétienne ignora par bêtise et par fanatisme religieux. L'Ethnologue, écrivain et historien, Jacques de Mahieu a fort bien décrit ces voyages réguliers vers le continent américain, dans son livre intitulé « *L'imposture de Christophe Colomb* ».

battre les plus belliqueux d'entre eux (les Huns), en l'an 100. Et, elles mettront un terme définitif à l'incursion des Barbares du Nord, en continuant et en améliorant la construction de la grande muraille de Chine ; construction qu'avait entreprise l'empereur Ts'in, et qui sera progressivement perfectionnée par toutes les dynasties chinoises postérieures jusqu'aux dynastes Ming.

Les Han atteindront une puissance jusque là jamais égalée en Chine, grâce à une immense bureaucratie qui va dominer toute la vie et toute la pensée chinoise, par une culture stricte, puisant ses racines dans le classicisme confucéen ; grâce aussi à son monopole d'État sur toutes les exportations de soie vers l'Occident romain ; grâce à sa surpopulation de 50 millions d'âmes, énorme pour l'époque ; grâce enfin à son monopole d'État sur le fer et sur le sel consommés en Chine.

En l'an 220, cette glorieuse dynastie Han s'effondra, incapable de résister aux troubles causés par les factions rivales de la cour et des grands propriétaires terriens, ainsi que par les mouvements révolutionnaires engendrés par le Taoïsme et par le Bouddhisme qui agitaient le peuple. Et à nouveau la Chine fut en proie aux invasions. Tibétains, Mongols et Mandchous ravagèrent, tour à tour, le pays, le parcourant en tous sens en y fondant des dynasties et des empires éphémères, malaxant et brassant les populations, à tel point que la Chine moderne n'est plus qu'un agrégat de caractéristiques mongoloïdes, blanches aryennes et négroïdes.

La Chine est une nation, pas une race. C'est un mélange de dolicocéphales et de brachycéphales, à la face large ou étroite, aux pommettes saillantes ou non, au nez écrasé ou étroit, etc. D'autant plus qu'à partir de la dynastie Han, la Chine s'ouvrit largement à l'Occident, et principalement à la Perse, par l'intermédiaire des anciens empires grecs de Bactriane et de Sogdiane.

Une grande masse de commerçants, d'artistes et de bateleurs persans, de race aryenne, caucasioïde ou sémite vont ainsi entrer en Chine et y mélanger leur sang et leurs gènes aux caractères mongoloïdes plus ou moins accusés et plus ou moins parfaits des Chinois de cette époque.

N'oublions pas non plus que pour maintenir leur pouvoir, les empereurs Han pratiquèrent de vastes transferts de populations à travers tout leur empire. Ils déplaçaient d'un coin à l'autre de la Chine, des soldats, des paysans et leurs familles, ou même des peuples entiers de plus de cent mille âmes. Cela aboutit, dans la Chine moderne, à de vastes régions encore totalement indo-européennes,

au point d'y parler des dialectes aryens comme le Koutchéen, l'Agnéen, le Kothanais et les dialectes iraniens orientaux des oasis de l'Asie centrale.

Et c'est à cause de cette grande hétérogénéité raciale que les Chinois se montrèrent de plus en plus xénophobes. Cette xénophobie, qui ne cessa de croître à partir de la dynastie des Ming, représente une réaction biologique naturelle et normale chez une population de métis qui manquent de racines biologiques et raciales pour maintenir leur unité et qui doivent par conséquent la créer de toute pièce par une agressivité exagérée contre tout ce qui vient de l'extérieur.

À l'inverse de ce que croit l'ONU, qui pousse aux mélanges raciaux, afin d'instaurer la « paix » mondiale, sous l'égide de la religion judaïque, **rien n'est et ne devient plus xénophobe qu'une population de métis qui s'est constituée en nation.**

Au point de vue racial, la Mongolie et le Japon maintiendront une pureté beaucoup plus grande que la Chine ; de même d'ailleurs que les peuples birman, thaï et annamite, longtemps protégés des mélanges raciaux massifs par une jungle presque impénétrable.

Vers l'an 620, « l'Empire du Milieu » fut à nouveau réuni, après une longue période d'anarchie. La dynastie chinoise des « T'ang » s'installa sur le trône, qu'elle garda jusqu'en l'an 907. Durant cette période, la Chine connut à nouveau la sécurité, grâce à d'importantes victoires militaires remportées sur les peuples coréen, vietnamien, tibétain et turcs. Pour un temps, l'Empire t'ang fut le véritable colosse de l'Asie.

Mais après l'an 907, la Chine passa définitivement en mains étrangères : elle appartiendra soit à des Turcs ouïgours, soit à des Tatares, à des Mongols (avec Gengis khan) et pour finir, à des Mandchous⁽¹²⁾. Entre la dynastie mongole « Yuan » et celle des

12). Gengis khan, nomade de la steppe, de même que tous les autres dynastes mongols, se méfiait des citadins chinois. De telle sorte que tous préférèrent faire confiance à d'autres nomades comme eux. C'est ainsi qu'ils placèrent aux postes de direction de la Chine, des Turcs, des Perses et d'autres Indo-Européens (entre autres des Sarmates). C'est de cette époque que date l'envahissement de la cour de Chine par de nombreux savants indo-européens qui y développèrent l'astronomie et les mathématiques ; sciences qui furent ensuite indûment attribuées au monde jaune. Tous ces cadres administratifs, NON CHINOIS, augmentèrent encore le brassage racial du pays. Ils furent tellement efficaces que sous la dynastie xénophobe des « Ming », ils continuèrent à diriger l'administration du palais et de la police secrète. Sous les Ming, nous rencontrons de nombreux turcs et iraniens à la

Mandchous, jusqu'à l'arrivée des Européens en l'an 1840, il y eut bien une tentative de restauration purement chinoise : ce fut celle de la dynastie des **Ming** qui dura de l'an 1348 à l'an 1644, mais n'apporta rien de ce que nous connaissons déjà, tant au point de vue racial que culturel ou technique. Tout juste fut-elle la première à inciter le monde chinois à la haine envers tous les étrangers.

Malgré tout ce que peuvent en dire certains admirateurs inconditionnels de l'exotisme et des chinoiseries, la Chine n'apporta pratiquement rien pour le progrès de l'humanité. Et encore peut-on croire que dans une population si mélangée, ce furent le sang et les gènes blancs qui fournirent les rares créations qui y virent le jour. Viennent à l'appui de cette thèse les élites blanches indo-européennes des premières dynasties : ces élites qui leur enseignèrent les techniques d'irrigation, le bronze, le fer, etc. ; et aussi le fait qu'à partir des Ming, lorsque la Chine devint ultra-nationaliste et s'isola définitivement du monde blanc des steppes, elle n'inventa ni ne créa plus rien. À partir de ce moment, elle s'enlisera de plus en plus dans une routine désuète que la révolution communiste n'aura même pas pu faire disparaître totalement.

Comme tous les peuples essentiellement paysans, le Chinois est réaliste et pratique. En outre, contrairement aux Indo-Européens dont l'imagination débordante crée pour le plaisir d'engendrer et recherche même la difficulté pour pouvoir mieux la surmonter, le Chinois écoute toujours sa mentalité mongoloïde qui lui enseigne que « *la recherche gratuite* » est une poursuite absurde et qu'il est toujours préférable d'éviter l'effort. Et si malgré tout, certains Chinois s'attachent à percer les mystères de la nature, c'est soit pour ajouter le poids d'une preuve nouvelle à ce qui était déjà admis, soit pour améliorer certaines techniques existantes et accroître de ce fait le bien-être et la richesse, soit pour se perfectionner dans un domaine bien délimité, en vue de parvenir à une plus grande efficacité.

Ceci dit, les Chinois considéraient depuis les temps les plus reculés que l'astronomie était la reine des sciences : celle qui, grâce à la prédiction et à la connaissance du futur, conférait la puissance. Mais les astronomes chinois n'aboutirent à des résultats concrets qu'en copiant les connaissances des Perses et des Grecs de Sogdiane. Les astronomes, tout comme les mathématiciens chinois, furent toujours très inférieurs aux Grecs, car ils ignoraient la géométrie.

tête de l'armée, comme ce célèbre amiral chinois nommé Zheug-Hi, de son vrai nom, Mahomet.

Ils consignèrent une foule d'observations astronomiques, créèrent un calendrier et dressèrent des cartes du ciel, mais toujours sans pouvoir en faire la synthèse, et toujours avec un certain retard sur les mises au point des Grecs et des Perses.

Car, ne nous y trompons pas : la plus ancienne carte du ciel que nous possédons à l'heure actuelle est bien chinoise, mais c'est parce que celles qui furent dressées par le Babylonien Naburianna et celles du Grec Timocharis ont bel et bien toutes disparu.

De surcroît l'avènement du bouddhisme introduisit en Chine la culture de l'Inde, y compris ses mathématiques et ses conceptions astronomiques, tout en renforçant les idées du monde grec. C'est d'ailleurs un savant moine bouddhiste qui construisit la première horloge astronomique du monde dans l'enceinte du palais de Tch'ang-ngan, la capitale chinoise de l'époque (ce chef-d'œuvre date du VII^e siècle après Jésus-Christ).

Après l'astronomie, c'était l'alchimie qui constituait la préoccupation majeure des savants chinois ; dans le seul but, bien sûr, de découvrir le philtre de l'immortalité, ou les méthodes pour transmuter le plomb en or et en argent. Mais n'aboutissant à rien de valable, cette alchimie évolua rapidement en science ésotérique.

Pendant, ces recherches permirent certains progrès dans le domaine de la pharmacopée. C'est ainsi qu'ils découvrirent l'éphédra, dont on extrait l'éphédrine pour soigner l'asthme, de même que les extraits d'algues riches en iode pour traiter les goitres hypothyroïdiens, ou même l'ergot du seigle pour faciliter les accouchements.

En médecine, on attribue toujours l'acupuncture au monde chinois, alors qu'elle provient essentiellement des observations faites par les peuples indo-européens de la steppe. En effet, ceux-ci avaient coutume de se couvrir le corps de tatouages, comme le prouvent de nombreuses momies bien conservées découvertes dans les kourganes de Sibérie. Or empiriquement, les peuples de la steppe avaient constaté que certains tatouages protégeaient de certaines maladies. De là naquit l'acupuncture adoptée ensuite par le monde chinois.

Mais la plus grande découverte que l'on attribue toujours aux Chinois, celle que l'on cite toujours en exemple pour démontrer le soi-disant génie de ce peuple, reste sans conteste la boussole.

Or de celle-ci, les Chinois ne retinrent que les « propriétés magiques » de la pierre aimantée ; ils en restèrent à ce stade de

la simple constatation, ne l'utilisant en effet que dans un but magico-religieux, afin de déterminer les emplacements les plus propices à l'édification de maisons ou de tombeaux.

L'utilisation PRATIQUE de la boussole en tant qu'instrument de navigation ne put se concevoir que dans les cerveaux indo-européens de navigateurs perses ; son utilisation fut transmise aux Européens par l'intermédiaire du monde arabe aux nombreux savants indo-européens.

Il en va de même pour la poudre à canon que les Chinois n'employèrent que pour divertir. L'utilisation du soufre et du chlorate de potassium était déjà connue des anciens Égyptiens qui, de cette façon, impressionnaient les foules dans des buts magico-religieux. Il semble que, par la suite, des Perses apprirent aux Chinois à combiner, dans des proportions adéquates, le soufre, le nitrate de potassium et le charbon de bois, afin de créer des explosions. Les Byzantins utilisèrent ces connaissances pour leur fameux « feu grégeois », et les Chinois les adoptèrent pour leurs feux d'artifice. Mais ce furent des missionnaires jésuites européens qui conçurent techniquement son utilisation guerrière et l'enseignèrent ensuite aux Chinois de l'empereur K'ang-hi, deuxième empereur de la dynastie mandchoue (de l'an 1662 à l'an 1722. – ; ceux-ci l'utilisèrent pour écraser les Kalmouks. Cependant, plusieurs années plus tôt, Yvan le Terrible, l'empereur de Russie blanche, l'avait déjà utilisée pour arrêter et écraser la « Horde d'or » des Tatares.

Au III^e siècle avant Jésus-Christ, les Chinois, ou plus exactement les Indo-Européens qui régnaient en Chine, inventèrent la brouette, ainsi que les premiers ponts suspendus du monde, grâce à d'ingénieux câbles de bambous tressés. En outre, les Chinois mirent au point la fabrication du papier, en mélangeant de vieux chiffons avec du chanvre et de l'écorce ; ils transformaient le tout en une pâte grossière en l'épaississant avec de l'amidon, puis en l'appêtant avec du gypse enduit de gélatine. Cette découverte date de l'an 105 après Jésus-Christ et est attribuée à un certain Tsai-Louen. Ce n'est que vers le VII^e siècle que ce papier remplaça le traditionnel papyrus du monde arabe et le parchemin des moines copistes d'Occident.

Nous devons aussi au monde chinois l'élevage du ver à soie, de même que la laque, un vernis naturel, de même encore que la fabrication de la porcelaine, par mélange de feldspath à l'argile avant la cuisson. Cette dernière découverte date de la dynastie T'ang. Naturellement, et je tiens encore à le rappeler ici, il est logique que l'ensemble de ces découvertes fussent engendrées par des Blancs

caucasoides ou indo-européens qui étaient encore fort nombreux en Chine à ces époques.

Dès que la Chine se ferma au monde blanc des steppes, comme par hasard, elle n'engendra plus aucune découverte. C'est ainsi que le gouvernail d'étambot fut inventé par des Indo-Européens de Chine, en l'an 100, en pleine dynastie des Han, lors des grands voyages d'exploration à travers le Pacifique. Ce gouvernail ne fut repris que bien plus tard, par des marins perses et indo-européens, mais ce fait n'autorise nullement à prétendre que cette découverte n'était pas blanche indo-européenne.

De même, la bricole de poitrail apparut vers -200 ans, sous les Han, en Chine du Nord ; mais dans ce cas, il ne fait aucun doute que ce furent des cavaliers des steppes habitant la Chine qui le découvrirent ; de même que le collier d'attelage qui apparaît vers l'an 500, en Mongolie.

Terminons en disant que, malgré les apparences, les Chinois furent toujours de piètres architectes.

Dès les temps les plus reculés, les fondations, les sols et les murs des maisons furent toujours construits en terre battue et renforcés par des rangées de piliers en bois. Les toits étaient en chaume ; les tuiles n'apparurent qu'avec la dynastie Tcheou. Mais, malgré cet apport de la steppe, le bois resta toujours le matériau de base pour la construction, car la pierre n'était utilisée que pour les édifices religieux et publics ou, à la rigueur, pour agrémenter un escalier ou un dallage de terrasse. Et ce type de demeure restera ainsi inchangé jusqu'à nos jours.

En résumé, nous pouvons dire qu'anthropologiquement la Chine actuelle est un mélange intime et assez stable des trois grandes races, blanche, jaune et négroïde, avec, actuellement, prédominance des deux dernières, car celles-ci sont biologiquement et génétiquement nettement plus prolifiques. De ce métissage découle le nationalisme forcené des dirigeants chinois actuels qui ne possèdent que cet argument pour maintenir une cohésion suffisante parmi leurs métis déracinés⁽¹³⁾.

De son sang blanc, et tant qu'il subsista proportionnellement assez riche, la Chine tira tout son pouvoir créateur qui disparu irrémédiablement, lorsque ce sang devint trop pauvre.

13). Il semble de plus en plus, que la forte diminution des populations chinoises d'origine indo-européenne soit un phénomène tout récent, qui date des grands massacres faits vers l'an 1850, par les dynastes mandchous pour exterminer les révoltes autonomistes des « Nian », contemporains des révoltés T'ai-ping.

De la prépondérance de sang jaune découlent les côtés terre à terre et pratique, vulgaire et grossier, simulateur, imitateur et copieur, ainsi d'ailleurs qu'un irrésistible penchant pour la jouissance immédiate, pour l'appât du gain et pour les débordements sexuels. Mais ces penchants furent considérablement renforcés par le sang négroïde qui coule lui aussi dans les veines de tous ces métis chinois. L'égoïsme, la paresse, la cruauté, le sadisme sexuel et le fanatisme sont typiquement négroïdes. Et si, à côté de ces caractéristiques comportementales, l'aspect morphologique des Chinois actuels penche vers une conformation plutôt mongoloïde, ce n'est là qu'un détail qui ne devrait jamais nous cacher la réalité profondément métissée du peuple chinois.

À cause de ce métissage et malgré son énorme prolificité et sa multitude, le peuple chinois est un colosse aux pieds d'argile qui ne débouchera jamais sur rien. Napoléon s'était trompé, lorsqu'il prétendait que la Chine est un géant qui dort et qui mettra en danger le monde, lorsqu'il se réveillera. Mais Napoléon était excusable, car il ne connaissait pas la génétique et, de ce fait, il ne calculait qu'un nombre de gros bataillons.

Lorsque la Russie communiste aura rejeté définitivement les dogmes internationalistes et égalitaires des Juifs Marx et Lénine, lorsqu'elle sera redevenue la Russie indo-européenne, celle qui engendra les races aryennes dans ses steppes, alors elle démontrera brillamment qu'une petite armée de Russes libres et de Cosaques (Kasak veut d'ailleurs dire «homme libre») peut écraser sans difficulté cette multitude de métis qui encombrant l'Asie.

Si, à court terme, l'Europe reste forcément l'alliée politique du monde chinois, car le danger communiste russe est le plus proche et le plus menaçant pour elle, il est indéniable qu'à long terme, la Russie du monde blanc sera son alliée dans la guerre de races, engendrée inévitablement par la surpopulation de l'humanité.

À noter cependant, depuis la première édition de ce livre dans les années 1980, que la Russie a « officiellement » abandonné le communisme, tout en restant dirigée par la mafia juive et franc-maçonne qui la maintient, depuis la révolution de 1917, dans le même régime de décomposition, mais, cette fois, sous le vocable et sous l'apparence « démocratiques ». La Russie ne se relève pas, car ses dirigeants n'ont pas changé. Et son inféodation à la mafia juive des banquiers cosmopolites reste la même. Par contre les dirigeants chinois, plus pragmatiques, quant à eux, ont repris à leur compte les conceptions sociales inventées par Hitler afin de se libérer de la tutelle de la mafia de la Haute Finance, sise à Wall Street.

Ainsi donc, pour se redresser, les Chinois, tout en conservant la corruption communiste (ou démocratique, ce qui est la même chose) dans leur haute sphère dirigeante, appliquent **les théories nationales-socialistes** pour leur développement, les associant à leurs possibilités autarciques, et profitant, au point de vue international, de la bêtise des Américains et de leurs dirigeants mondialistes.

En réalité, les dirigeants chinois développent le national-communisme, à savoir, une nation corrompue au sommet, tout en permettant un certain socialisme sans trop de dirigisme étatique, appuyé sur un nationalisme féroce.

Là réside la **différence entre le National-Socialisme et le national-communisme** que certains imbéciles de droite (Alain de Benoist) appelaient naguère de leurs vœux.

Car si Hitler veillait scrupuleusement à éviter la corruption parmi les dirigeants de son pays, les dirigeants chinois restent des mafiosi semblables à ceux des démocraties, avec le nationalisme en plus.

Les «Mondialistes», Juifs et frères maçons réunis, sont par essence et de mentalité internationalistes; les mafiosi chinois, quant à eux, sont par essence les continuateurs des dynastes Ming, ultra-nationalistes.

Par leur autarcie, par leur nationalisme saupoudré d'un minimum de social et par leur ruse, **les dirigeants chinois démontrent que le libéralisme économique, né du Mondialisme est une utopie. Ils démontrent aussi que la démocratie mondiale est une fumisterie** et profitent de la niaiserie de tous ceux qui vendent leur âme et leur liberté pour l'application utopique des dogmes démocratiques.



CHAPITRE XIX

LE JAPON

À côté de la Chine, le monde asiatique moderne possède un véritable colosse : le Japon. Mais, comme la Chine sa voisine, ce dernier est lui aussi bien décevant au point de vue archéologique. L'ensemble des fouilles entreprises à ce jour démontre que, pour lui aussi, « le Passé » ne remonte pas bien loin, et que tout son progrès culturel et technique lui fut apporté de l'extérieur, principalement des steppes de Sibérie blanche et des centres baïkaliens d'Isakovo et de Serovo.

Au Japon, les premiers vestiges d'occupation permanente et de semi-sédentarisation remontent au Paléolithique supérieur de cette région, soit vers - 3 000 à - 2 500 ans. Cette période est dénommée « Préjomon », et tout ce qui la constitue provient en droite ligne des centres baïkaliens par l'intermédiaire des Caucasoïdes blancs des steppes. Rappelons ici que vers cette même époque, à l'autre bout de la steppe, certains de ces Caucasoïdes en sont déjà à l'âge du bronze, et s'organisent depuis longtemps en États structurés.

Aux environs de - 2 500 ans, apparaît au Japon un « Semi-néolithique ». J'insiste sur le terme « semi », car, comme tout vient de l'extérieur, il y aura, à chaque stade du passé japonais, un mélange de techniques et d'éléments culturels anciens et nouveaux.

Cette nouvelle période archéologique appelée « Jomon » est néolithique, car elle possède un outillage de pierres polies, de la poterie, ainsi que les témoignages d'une société organisée et pratiquement sédentarisée, avec groupements d'habitations, sépultures aux environs, représentations humaines artistiques ; des

innovations techniques, comme des pointes de flèches en os et en pierre ; le tout impliquant un nouveau mode de vie.

La pêche et la cueillette littorales sont prépondérantes sur la chasse, mais l'agriculture n'existe pas encore réellement ; au plus, voit-on de-ci de-là une légère pratique de jardinage. L'agriculture mettra encore des siècles pour s'instaurer définitivement ; elle ne le fera pas avant le « Jomon moyen ».

Comme nous devons nous y attendre pour un art et une technique tous deux importés, la céramique jomon, qui se perfectionnera au cours des siècles, est cependant d'emblée complexe et ornementée. Elle est du type dit « cordé », donc essentiellement d'origine indo-européenne ; nous retrouvons cette poterie cordée, peignée et tamponnée, tant au Japon qu'en Chine du Nord et dans toute la Sibérie et l'Eurasie septentrionale, toutes ces régions étant occupées par ces mêmes Indo-Européens.

D'ailleurs, à cette époque, le peuple japonais est constitué exclusivement par des Caucasoïdes blancs préindo-européens appelés « Aïnous ». Ces Blancs, dont la population en voie d'extinction se limite, de nos jours, à environ quinze mille âmes, furent refoulés progressivement dans les montagnes du centre des îles, ou même plus souvent exterminés par les immigrants indo-européens, indonésiens et mongols qui envahirent le Japon après eux. Ces guerres entre Mongoloïdes, Blancs indo-européens et Aïnous, seront interminables et ne s'éteindront que vers l'an 1100, lorsque ces derniers seront définitivement refoulés dans les montagnes sauvages du Nord de l'île de Honshu et de celles d'Hokkaido. Ces Aïnous possèdent une langue indo-européenne et toutes les caractéristiques morphologiques des Blancs : une haute stature, une abondante pilosité, un teint clair, une absence de brides et de taches mongoliques, etc. Tout en ayant subi, au cours des siècles, un métissage mongoloïde de plus en plus prononcé, leur conception religieuse, fort ancienne, reste basée sur le chamanisme et sur le culte de l'ours, comme chez nos ancêtres cromagnoïdes.

Les établissements primitifs de cette culture blanche jomon se situent quasi exclusivement aux abords des plaines côtières et ne se transportent que progressivement sur les hauteurs, au fur et à mesure de la montée des eaux post-glaciaires. Là, ils seront toujours placés aux environs d'une source, car la technique de forage des puits est encore inconnue à l'époque. Les constructions sont toujours simples, rondes ou carrées, en bois et en terre battue, et réunies en assez petites agglomérations.

Grâce aux décharges alimentaires et aux détritiques accumulés autour des lieux habités, nous pouvons déduire, que cette culture reste essentiellement basée sur la chasse et la pêche, et que le seul animal domestique qu'elle possède, était le chien.

Aucun témoin d'activité textile n'ayant été découvert jusqu'ici, on suppose que les vêtements étaient en peaux ou en écorces. Par contre, l'on a découvert dans les tombes de nombreux bijoux d'un style identique à ceux du lac Baïkal.

Et, du point de vue religieux, nous constatons des inhumations, mais sans ordre ni position caractéristique ; en général, les cimetières se confondent avec les terrains de décharge. On trouve aussi quelques figurines en terre cuite et de nombreuses pierres phalliques qui servent d'idoles magiques et de gardiens protecteurs des foyers. En gros, cette culture jomon est vraiment typique d'une culture totalement importée, car elle mélange des éléments très développés à d'autres très primitifs.

Il est naturellement très difficile pour l'homme moderne du XX^e siècle, au mental perpétuellement déformé par la télévision et par l'enseignement égalitaire démocratique et judéo-chrétien, de se représenter le Japon originel comme une terre presque exclusivement occupée par de tout petits groupes, très clairsemés, de chasseurs paléolithiques cromagnoïdes, vraisemblablement d'origine sibérienne et à culture très primitive, que vont recouvrir pratiquement totalement des vagues successives d'immigrants caucasoides et indo-européens, formant une seconde vague blanche japonaise.

Ceux-ci sont venus des steppes sibériennes, en passant par la Corée, où ils laissèrent de nombreuses traces culturelles et anthropologiques.

Ils s'implantèrent au Japon de façon assez dense, surtout dans les îles de Hokkaido, Honshu et de Shikoku, au Nord du pays ; de façon nettement moins dense au Sud, dans l'île de Kyushu. Leur influence sera grande dans le métissage du peuple japonais moderne ; elle sera surtout prépondérante dans son héritage comportemental. Les chroniques japonaises relatent d'ailleurs que les luttes incessantes contre ces tribus aïnoues et indo-européennes se prolongèrent jusque vers l'an 1100, date à laquelle les Mongoloïdes les refoulèrent définitivement dans les montagnes du Nord d'Honshu et d'Hokkaido. Mais, vers les années 1000 à 1100, c'est aussi le début des royaumes féodaux japonais et des samouraïs qui puisent leurs coutumes d'honneur, de fidélité et de courage chez leurs ennemis

indo-européens aïnous et autres qu'ils admirent certainement en secret, puisqu'ils poussent même la coquetterie jusqu'à se farder le visage en blanc (pour bien ressembler aux Indo-Européens), lorsqu'ils s'estiment bien nés et de bon lignage.

Vers l'an 100, apparaît au Japon une nouvelle culture, porteuse de bronze et de fer mélangés, appelée « Yayoi ». Cette culture, qui apparaît ainsi sans transition et déjà mélangée à son départ, ne peut naturellement, elle aussi, qu'être importée totalement.

Elle est apportée par des peuplades qui fuient la Mandchourie, sous la pression de l'empire chinois des Han. Ces nouveaux arrivants, que les Japonais appelleront « Wajin », ont eux-mêmes bâti leur culture avec les apports qu'ils reçurent des peuples blancs de la steppe et des Chinois. Pêle-mêle, ils utilisent des outils et des armes en pierre polie, en bois, en bronze et en fer.

Mais ils amènent aussi avec eux une culture élaborée, avec des champs de riz bien irrigués, ainsi qu'avec du millet et du froment. Ils pratiquent le tissage d'une toile grossière et conservent le culte de la nature et du soleil des Indo-Européens qui sont à leur tête. Car ces gens de « Wa » ou « Wajin » sont des Aryens faiblement mongolisés que nous pouvons ainsi considérer comme la deuxième vague d'invasion indo-européenne qui va recouvrir l'île.

Vers l'an 250, ils seront suivis d'une troisième et dernière vague indo-européenne, mongolisée elle aussi, qui amènera alors sur l'île les chevaux et des armes de fer perfectionnées.

Ces derniers arrivants sont, cette fois, d'origine hunnique, c'est-à-dire iranienne. Ils furent en partie mongolisés sur les confins mandchous de leur territoire originel. Ces cavaliers, belliqueux, mais relativement peu nombreux, constitueront l'aristocratie naissante du Japon, en s'alliant à des prêtres et à des chefs aristocrates indigènes, en grande partie d'origine blanche wajin et aïnou.

Tout récemment, un professeur de l'université Seikei de Tokyo, Atsuhiko Yoshida, publia une longue étude intitulée « Mythes japonais et idéologie tripartite indo-européenne ». Ce nouvel adepte des théories de Georges Dumézil relève que l'idéologie indo-européenne trifonctionnelle s'applique à l'ancienne religion japonaise, ainsi qu'à la structure des trois royautes primitives de la Corée et du Japon. Il note, dans les mythes japonais, de nombreuses correspondances avec les mythes de la Grèce antique et juge ces concordances trop précises pour n'être qu'accidentelles.

Il émet l'hypothèse que ces mythes importés le furent par des cavaliers scythes venus des steppes d'Asie centrale, vers le III^e siècle, les confondant ainsi avec la dernière vague hunnique.

Un autre japonais « *Dumézilien* », le professeur Taryo Obayashi, ethnologue de la même université de Tokyo, émet la même hypothèse dans son étude sur « *La structure du panthéon nippon et le concept de péché dans le Japon ancien* ». (Les deux textes furent analysés dans la revue « *Diogène* », éditée sous les auspices du conseil international de la philosophie et des sciences humaines de Paris).

Après ces cavaliers huns, et jusqu'au XX^e siècle, le Japon ne recevra plus que des immigrants d'origine mongoloïde, indonésiens ou chinois, qui n'apporteront pas grand-chose de neuf avec eux, si ce n'est quelques pratiques magico-religieuses, comme celles destinées à conjurer les démons ou celles dévolues à la construction des maisons et des édifices, en interrogeant préalablement les dieux à la boussole.

Mais il est prouvé que, jusque vers l'an mil, rien ne se stabilisera au Japon, toutes les cultures et toutes les ethnies s'y côtoyant et s'yinterpénétrant. Ce n'est que petit à petit que les clans des nouveaux venus s'organiseront en États.

Selon la légende, le premier empire japonais, digne de ce nom, aurait été fondé en -660 ans, par l'empereur mythique Jimmu Tenno ; mais pratiquement, ce n'est qu'au début de notre ère, avec la période Yayoi, que naissent les premiers États organisés.

L'évolution organisatrice du Sud sera plus rapide, car ces régions resteront en contact suivi avec la Chine. Les premiers empereurs japonais copieront presque intégralement l'organisation administrative chinoise confucéenne, tout en se convertissant au bouddhisme.

Nara sera la première capitale, construite en l'an 710 ; cette capitale sera transférée à Kyoto, en l'an 794. À partir de ce transfert à Kyoto, le Japon connaîtra une période relativement paisible de plus ou moins deux cents ans, la grande famille des Fujiwara étant arrivée à unifier plus ou moins le pays et à s'allier par mariage à celle de l'empereur. Ce fut l'âge d'or de « Heian », mais la cour impériale s'amollit rapidement dans les plaisirs faciles et, petit à petit, la violence s'empara de tout le pays avec la naissance des féodalités militaires, dont les deux grandes familles seront les « Minamoto » et les « Taira » : ils tisseront, sur tout le pays, une toile d'araignée de vassalités diverses que la faiblesse progressive des ministres du clan Fujiwara laissera s'implanter. Ces liens d'allégeance successifs et en cascade offrent une ressemblance frappante avec les alliances féodales, qui verront le jour en Europe durant le haut Moyen-Âge, et tendent à prouver que cet esprit de loyauté personnelle et

familiale fut bien la conséquence de l'hérédité comportementale indo-européenne du peuple japonais.

L'année 1156 marquera le début de la féodalité militaire avec les premiers affrontements entre les deux grands clans armés et belliqueux qui dirigeaient effectivement le pays.

En l'an 1185, Yoritomo, chef des Minamoto vainqueurs, instaure la dictature militaire et le shogunat, cette espèce de régence militaire qui maintiendra l'empereur déifié et en tutelle durant plusieurs centaines d'années. Cette dictature sera tout entière basée sur le code de loyauté et d'honneur des samourais

Le clan des Minamoto sera ensuite remplacé par celui des Hojo, qui maintiendra le pays fortement unifié devant les menaces mongoles et chinoises. Car, de l'an 1268 jusqu'à sa mort en l'an 1294, Kubilay-khan, arrière-petit-fils de Gengis-khan, tentera par trois fois de débarquer au Japon et de le conquérir. Sa dernière tentative date du fameux «kamikaze» ou vent divin ; ce fut une tornade qui anéantit complètement la flotte d'invasion des Chinois et, avec elle, les derniers espoirs de Kubilay-khan d'ajouter le Japon à ses conquêtes. C'est à ce cyclone salvateur que s'identifieront les pilotes japonais au cours de la seconde guerre mondiale, lorsque, à nouveau, leur pays sera menacé par un débarquement de troupes étrangères.

En l'an 1392, une révolte de palais amena une autre famille au pouvoir : celle des Ashikaga. Mais cette dernière ne posséda jamais assez de force pour imposer un gouvernement central efficace ; à nouveau le pays sombra dans l'anarchie, durant trois cents ans, pendant lesquels il se morcela en plus de soixante États indépendants.

Et, en l'an 1513, les Portugais atteignent pour la première fois le Japon, où ils finissent par débarquer dans l'île de Kyushu, en l'an 1542. Ils réussissent cet exploit grâce à leurs canons qui les feront craindre et respecter assez longtemps ; grâce aussi à leur arquebuserie que les Japonais ambitieux copieront rapidement et avec laquelle ils réunifieront ainsi le pays.

Malheureusement, avec les Portugais, débarquent aussi des Jésuites ; un peu plus tard, des Espagnols amèneront des Franciscains, puis des Hollandais leurs prêtres protestants. Alors les guerres religieuses d'Europe se transplanteront, par leur intermédiaire, sur sol japonais, divisant ces colonisateurs blancs, les rendant ridicules et les empêchant ainsi de dominer le pays, et pour finir, les rejetant tous à la mer, après cet effort d'évangélisation peu réussi.

Cette histoire prouve, encore une fois, que le poison judéo-chrétien est le pire ennemi de l'Europe et des Indo-Européens.

Revenons quelque peu en arrière, en l'an 1559, lorsque de nouveaux seigneurs de la guerre commencent à réunifier le pays, grâce aux armes à feu.

Ils s'appelleront Oda Nobunoga, Hideyoshi Toyotomi et Tokugawa Ieyasu. Ce sera ce dernier qui, au début du XVII^e siècle, mettra tous les étrangers à la porte et refermera le pays sur lui-même jusqu'en l'an 1853, date à laquelle les navires noirs du commandant américain Perry rouvriront le Japon au commerce international, en pénétrant dans la baie d'Edo (de Tokyo), permettant ainsi aux marchands et aux bourgeois d'affaires japonais de prendre le pas sur les militaires et leur code du bushido.

Notons, pour terminer cette brève histoire du Japon, que s'il s'est longtemps fermé aux influences continentales, ses marins n'en parcouraient pas moins l'océan Pacifique, visitant les îles de la Polynésie, fréquentant même assidûment les côtes de Californie, où ils relayeront les influences chinoise, annamite et khmer.

Le maintien très long des îles japonaises en dehors de toute influence étrangère fera que la population japonaise s'uniformisera en un type particulier de métis, résultant du mélange des deux grandes races, blanche et jaune. La morphologie des Japonais présentera un maximum de caractéristiques mongoloïdes, alors que leurs tendances comportementales, elles aussi héréditaires, comme l'ont amplement démontrées les études récentes d'éthologie, seront extrêmement mélangées ; l'hérédité comportementale et psychique étant encore plus difficile à hybrider que l'hérédité morphologique, le Japonais moderne présentera des tendances comportementales parfois apparemment contraires.

Chose curieuse, ce comportement, parfois heurté, car provenant de deux GRANDES races différentes, devra toujours satisfaire une éthique sociale, où les emprunts à la race blanche indo-européenne sont les plus importants.

Ainsi, le Japonais exaltera les sentiments d'honneur, de fidélité et de courage, typiquement aryens, en les mélangeant à des réactions de type kamikaze et de mépris de la vie humaine, essentiellement caractéristiques de la race mongole.

Et l'instabilité caractérielle des Japonais, où la mentalité contemplative est brusquement entrecoupée d'activités héroïques, où des actes de grande clémence accompagnent bien souvent

des violences et des massacres, inconcevables pour nous, Indo-Européens, est essentiellement due à ses origines métissées.

À côté des jardins savamment entretenus et du culte des fleurs et de la nature, viendront s'ajouter chez lui la cruauté, la torture, l'injustice et les viols les plus monstrueux. Comme je viens de le dire déjà, ce manque d'équilibre mental, qui va du plus grand courage à la bestialité et à la brutalité les plus basses, résulte de ce mélange d'hérités comportementales par trop différentes et non encore stabilisées par le temps.

À la suite de la seconde guerre mondiale et de l'occupation de l'île par les Américains blancs occidentaux, le Japon subit un nouvel élan de métissage, dont les décennies à venir nous montreront peut-être les résultats.

Mais il est piquant de constater que ce sont actuellement les Japonais qui donnent l'exemple du respect des constantes biologiques comportementales à l'ensemble des peuples blancs, qui les abandonnent par faiblesse, obnubilés par cette fausse charité judéo-chrétienne qui les poussent vers la décadence et vers le tombeau.

Notons, pour clore ce chapitre, que la grande supériorité des métis japonais sur les métis chinois, est de ne posséder en eux aucune trace d'hérédité négroïde, mais de posséder en outre un pourcentage beaucoup plus important de sang et de gènes blancs. À tel point que, durant la seconde guerre mondiale, l'Ahnenerbe (la science des ancêtres) enseignait aux futurs officiers SS de Bad Tölz, qu'ils pouvaient considérer les Japonais comme un mélange à 50% de sang blanc indo-européen et à 50% de sang mongoloïde.



CHAPITRE XX

LES ARYENS MONGOLISÉS DES STEPPES

Avec ce chapitre, nous allons enfin boucler la ronde des grands mouvements de populations qui se sont effectués dans l'ancien monde et qui ont fini par engendrer les races et les ethnies actuelles, plus ou moins pures ou plus ou moins métissées. Il est par conséquent inévitable qu'ils s'y trouvent quelques paragraphes déjà développés dans des chapitres précédents.

Que les lecteurs m'en excusent, mais je ne répéterai certains événements historiques que s'ils sont utiles ou nécessaires pour une meilleure compréhension de l'ensemble.

La race jaune ne s'est naturellement pas limitée aux grands empires de la Chine, du Japon et du Sud-Est asiatique. Toute la Sibérie septentrionale, la Mongolie et, pour finir, l'Asie des steppes, jusqu'en Europe et aux Carpates, seront plus ou moins mongolisées par des empires souvent vastes, mais éphémères.

Vastes, car les qualités guerrières de la grande race mongoloïde sont grandes ; mais éphémères, car leur organisation sociale manquera toujours de profondeur, à cause de leur caractère insouciant et anarchique, nomade, cupide, égoïste, jouisseur et brutal.

Ces sociétés ne seront jamais structurées, ni convenablement organisées, à moins que des chefs blancs ne les dirigent ; elles seront, la plupart du temps, basées sur la crainte et la terreur, entretenues par la brutalité des plus forts. À l'école des Indo-Européens, ces Mongols devinrent (assez tardivement, seulement vers - 350. - de

brillants cavaliers, pleins d'allant et de mordant, d'un immense courage, agrandi encore par un mépris total de la mort, par un sadisme inné et par un goût morbide pour la souffrance d'autrui.

Outre l'art équestre, les Aryens leur fournirent aussi les techniques guerrières et l'armement le plus efficace, jusqu'au XVII^e siècle, avec l'arc à double courbure.

Grâce à leur courage, à leur grande prolificité et à leur masse, grâce enfin à une bonne assimilation des techniques enseignées, ils fondèrent d'immenses empires, mais leur tempérament nomade ne put jamais s'accommoder de la vie organisée et sédentaire, nécessaire pour durer ; de sorte qu'ils furent toujours assez rapidement absorbés par les civilisations stables qu'ils conquéraient à la pointe de leurs flèches.

Pour asseoir leurs conquêtes, ces cavaliers, souvent incultes, durent toujours, obligatoirement, s'associer à toute l'ancienne superstructure administrative et fonctionnarisée des empires vaincus ; en revanche, ces fonctionnaires, peu courageux mais retors, eurent tôt fait, une fois leurs craintes passées, d'enliser leurs vainqueurs, soit par une obstruction zélée, obséquieuse et hypocrite, soit en leur fournissant tous les « délices de Capoue », soit même en les convertissant à la doctrine débiliteuse bouddhiste, afin d'annihiler rapidement leur combativité.

Certains conquérants, comme Gengis Khan ou Tamerlan, comprirent ce danger et y pallièrent à la méthode mongole, c'est-à-dire en rasant les cités et en massacrant ou en déportant leurs populations, afin de créer un immense désert steppique où leurs cavaliers nomades ne risquaient pas de dégénérer, et où ils pouvaient continuer leur vie rude sous tente.

Mais, de toute façon, cette mesure de protection ne pouvait durer qu'un temps, car lorsqu'une guerre de longue durée oppose des nomades à des sédentaires, ce sont toujours ces derniers qui, à la longue, finissent par avoir le dernier mot. Parfois cependant, certains empires mongols durèrent plus longtemps ; mais ce fut grâce à un important métissage avec des Caucasoïdes ou avec des Indo-Européens qui, par leurs gènes, leur conféraient une meilleure adaptabilité à la vie sociale organisée. Ces Mongoloïdes fortement « blanchis » purent prendre eux-mêmes en mains l'organisation de vastes contrées qu'ils conquéraient ; ils y réussirent plus ou moins bien, mais surtout dans la mesure où leurs nouveaux sujets possédaient, eux aussi, une bonne dose de sang caucasoïde qui leur conférait une plus grande tendance à la discipline. Parmi ces

mi-Blancs, mi-Mongols, les Turcs réussirent le mieux, malgré l'indéniable fragilité de leur état mongoloïde.

Dans l'extrême Nord sibérien, du Kamtchatka à l'Oural et au Nord des monts Altaï et du lac Baïkal, se situe une immense région plantée de forêts infinies de conifères. Ce fut là, très tôt, le refuge des Cromagnoïdes qui donneront naissance à la grande race mongoloïde.

Le premier stade d'évolution vers cette différenciation raciale est représenté par l'ensemble des Paléosibériens. Ceux-ci enverront l'excédent de leur population, d'une part vers l'Amérique, grâce à l'émersion du sous-continent de Behringie, d'autre part vers l'Europe de l'Est et du Nord, en passant par le Sud de la chaîne des monts Oural. Leur émigration vers l'Europe s'étalera de -9000 à -5000 ans ; celle vers l'Amérique du Nord est bien plus ancienne, s'étageant de -36000 à -12000 ans environ.

Après cette date, le sous-continent de Behringie fut à nouveau immergé et, après -5000 ans, les ancêtres des Indo-Européens commencèrent à occuper les régions du Sud de l'Oural, bloquant, là aussi, toute expansion.

Après ces deux périodes d'expansion, les Paléosibériens seront refoulés toujours plus au Nord par le développement et l'extension des Caucasoïdes, ancêtres des Indo-Européens, et par une partie des leurs, occupés eux-mêmes à évoluer vers des caractéristiques jaunes de plus en plus prononcées, soit à devenir de plus en plus mongols. L'Est et l'Ouest étant bloqués, les Mongoloïdes se déverseront vers le Sud, donnant une première vague, celle des proto-Thaï, c'est-à-dire des futurs Indonésiens, puis une seconde vague, celle des Mongols, Chinois et autres. Ceux-ci se répandront dans les plaines à loess, le long du fleuve Jaune, dans les Ordos et en Mongolie ; mais ils seront séparés un temps de leur berceau d'origine par une vaste poussée indo-européenne qui, débouchant de la Dzungarie, les séparera en deux groupes, celui du Nord et celui du Sud.

Bien au Nord des monts Altaï, des monts Saïan et du lac Baïkal, subsisteront jusqu'à nos jours quelques rameaux (quelques ethnies) de cette race paléosibérienne, parfois encore appelée « race sibérienne » ou « race ouralienne ».

Citons d'abord les Samoyèdes qui élèvent leurs rennes le long du cours inférieur de l'Ob ; puis les Vogouls, pêcheurs, chasseurs et éleveurs de rennes de la région de Khanty-Mansiïsk ; puis les Tchouktches, pêcheurs et éleveurs de rennes, à l'extrémité orientale de la Sibérie ; continuons avec les Youkaghirs, situés plus au Sud des

précédents, aux environs de Iakutsk et le long du fleuve Kolyma ; mentionnons encore les Ostiaks, sis entre l'Ob et les monts Oural ; et les belliqueux Koriaks qui habitent la presqu'île du Kamtchatka. Tous parlent des langues du groupe finno-ougrien ; tous vivent de pêche et de chasse, parfois d'élevage, et même, pour les Ostiaks, d'un rudiment d'agriculture.

Comme tous les Jaunes, ils possèdent une face aplatie, des incisives supérieures en forme de pelle et une pilosité très réduite ; mais à l'inverse des Mongoloïdes classiques, ils ont un crâne bas dolichocéphale, une peau très claire, des cheveux plutôt châains, rarement raides, très souvent ondulés, et il est extrêmement rare que leurs yeux arborent la bride mongolique. Ces caractéristiques qui, *grosso modo*, s'écartent notablement de la représentation classique de la race jaune, représentent la survivance biologique d'un stock génique indifférencié d'Asie septentrionale qui a conservé ses caractères primitifs, grâce, en grande partie, à l'isolement géographique et climatique.

Plus au Sud, autour des monts Saïan et du lac Baïkal, dans le Kazakhstan, la Mongolie et la Mandchourie, commence la steppe. Ce fut tout d'abord le domaine de villageois sédentaires, agriculteurs et éleveurs, d'origine caucasoïde (c'est-à-dire blanche). Ils créeront les fameuses cultures du lac Baïkal, de l'Ob, de l'Iénisseï et de l'Irtych. Or, entre -3000 et -2000 ans, ces steppes commenceront à être sillonnées par des nomades cavaliers que l'on appellera Aryens ou Indo-Européens. Ceux-ci assimileront rapidement la plupart des Caucasoïdes sédentaires et repousseront vers la Mandchourie, la Corée et le Japon, ceux qui ne voudront pas se laisser assimiler : on les nommera préIndo-Européens et ils donneront naissance aux Aïnous du Japon, actuellement en voie de disparition. Ils apporteront le préjomon au Japon, ainsi que la fameuse religion mégalithique qui nous a laissé de nombreux dolmens dans ces régions.

Mais dans ces immenses étendues steppiques, où tout le monde pousse son bétail un peu à l'aventure, la plupart des tribus et des peuplades s'entremêlent, se croisent et se déplacent les unes par rapport aux autres, un peu comme des navires sur l'océan.

Et les éléments mongoloïdes, un moment séparés par ces vagues indo-européennes, refirent leur jonction de façon définitive au cours de l'ère chrétienne, isolant définitivement les Aïnous en Corée et au Japon et refoulant Sarmates et Huns aryens à l'Ouest de la Dzungarie. Les Mongoloïdes des fleuves Léna et Toungouska fusionnèrent ainsi avec ceux des Ordos et des loess du fleuve Jaune.

De – 1500 à – 1027 ans, la dynastie indo-européenne des **Chang** organise « l'Empire du Milieu » (la Chine), en lui apportant la culture du bronze.

Pendant ce temps, plus au Nord, de la Dzungarie à la Corée, les cavaliers nomades indo-européens tentent de s'organiser en **confédérations**. Celles-ci consistent en liens complexes et assez lâches de vassalités réciproques, où l'individualité de chaque groupe et de chaque tribu est complètement préservée à la manière indo-européenne. Car **la conception sociale aryenne ne cherche jamais à écraser ni à détruire, mais uniquement à associer**.

Mais, à la limite nord de ces étendues steppiques, là où commencent les sombres forêts de conifères, les cavaliers indo-européens sont mis en contact avec des tribus mongoïdes de chasseurs-éleveurs. Et ils les vassalisent, de la même façon qu'ils se vassalisaient entre eux. Pis encore, ils affermissent des liens personnels et des liens de tribu à tribu par des mariages exogamiques qui, malheureusement, compliquent notre tâche du point de vue de l'étude des races humaines.

Au début, ces mélanges raciaux restèrent longtemps limités à l'extrême nord des steppes et furent, par conséquent, proportionnellement assez faibles. Mais, petit à petit, l'élément mongoïde prit de plus en plus d'importance dans ces mélanges, alors que l'élément blanc indo-européen ne faisait que régresser, principalement à cause de la nette différence de prolificité des deux races.

Ainsi, après de nombreux siècles, ces mélanges aboutirent à des ethnies stables que les anthropologues finissent par ne plus très bien savoir classer.

Le cas le plus typique de ce genre est celui des « Touraniens » (Turcs, Khazars, Tatares) que la plupart des savants considèrent comme relevant de la grande race leucoderme (blanche) et d'autres de la race jaune. Au fond, ils ont tous raison, car dans ce cas précis, nous pouvons affirmer que, *grosso modo*, le mélange racial a abouti à une proportion de 50% d'éléments de chaque grande race originelle. Dans de rares cas, le mélange peut même aboutir à une inversion des caractères d'origine.

Le cas le plus typique est celui des Kirghizes qui, au départ, au début de l'ère chrétienne, sont décrits, dans les « Annales chinoises », comme des Aryens typiques, grands, blonds ou roux, aux yeux bleus ou verts, etc., qui sont devenus, à l'heure actuelle, une ethnie essentiellement mongoïde, où les anthropologues ont

chiffré la proportion de sang et de caractères blancs à environ 20% seulement.

À partir de -2000 ans, nous voyons donc des cavaliers indo-européens déferler d'Ouest en Est, dans les vastes steppes au Nord de la Chine des loess. Ils y nomadisent par clans ou par tribus, poussant leur bétail devant eux. Ils apportent ainsi le bronze et le cheval aux Caucasoïdes sédentaires de la culture d'Andronovo, de même qu'aux Chinois et aux tribus mongoloïdes qui, redescendant des forêts nordiques, se mêlent à eux dans les steppes.

Grâce aux « *Annales chinoises* », nous sommes certains que ce furent les Blancs indo-européens venus de l'Ouest qui enseignèrent et imposèrent le nomadisme à cheval aux tribus mongoloïdes de Mongolie et de Transbaïkalie. Jusqu'à leurs contacts suivis avec les Aryens, ces tribus étaient composées de pasteurs itinérants qui, petit à petit, élevaient aussi des chevaux, mais ne les montaient pas. Ils mirent encore longtemps avant d'imiter ainsi leurs maîtres indo-européens.

En effet, ces mêmes sources chinoises nous racontent que les nomades du Gobi se déplaçaient et combattaient encore à pied, vers -500 ans; de telle sorte, qu'ils se faisaient encore continuellement battre par les conducteurs de chars chinois. Ce n'est que vers -300 ans qu'ils étaient enfin devenus d'habiles cavaliers, auxquels les Chinois durent emprunter les méthodes de combat pour conserver quelques chances de victoires.

Durant toute cette période, qui couvre les deux millénaires avant l'ère chrétienne, les steppes du Nord de la Chine, à l'Est de la Dzungarie, subirent de perpétuels bouleversements.

La culture blanche d'Andronovo, qui fleurissait le long de l'Iénisseï et du lac Baïkal, fut remplacée vers -1100 ans, par la culture de Karassouk, où l'on discerne de nettes affinités chinoises et mongoloïdes. Car, nous l'avons vu, à partir de -1150 ans, les guerres perpétuelles entre vassaux moyenâgeux du céleste « Empire du Milieu », encore sous la tutelle dynastique des Chang, provoquèrent l'émigration de nombreux chinois cultivés, soit vers les « Barbares » du Nord, soit vers les sauvages du Sud. Petit à petit, ces nouveaux colons vont introduire leurs modes de vie et leur culture dans ces deux régions. Et la situation, en Chine, devint telle, qu'en -1027, de nouveaux cavaliers indo-européens venus de l'Ouest, vont installer dans le pays une nouvelle dynastie, celle des Tcheou. Ceux-ci, vont reprendre en mains « l'Empire du Milieu » et le réorganiser fermement, en introduisant dans le pays le cheval monté, le fer et la traction animale pour les travaux agricoles. Grâce

à cela, le pays va réacquérir une grande stabilité et une importante richesse pour l'époque.

C'est essentiellement entre - 1000 et - 500 ans que les immenses steppes sibériennes vont voir s'épanouir et se généraliser le nomadisme à cheval, avec toujours une certaine avance dans la perfection équestre et métallurgique pour les tribus des steppes occidentales par rapport à celles des steppes orientales.

En Russie du Sud, par exemple, alors que les **Cimmériens indo-européens** dominent la steppe pontique jusqu'en - 750, d'autres cavaliers indo-européens, appelés **Scythes**, viennent les vassaliser, en partant des steppes sibériennes occidentales. Ces Scythes commencent d'ailleurs à traverser la Volga, entre - 900 et - 800 ans, car ils sont eux-mêmes repoussés par d'autres Indo-européens : ceux de la confédération sarmate.

Les Scythes occidentaux iront repousser les Cimmériens insoumis jusqu'au Danube et même jusqu'en Bohême et en Allemagne, où l'archéologie a découvert quelques tombes scythes. D'autres Scythes chasseront d'autres Cimmériens jusqu'au-delà du Caucase et jusqu'en Anatolie. Ces mêmes Scythes nomades mèneront la vie dure à tous les empires organisés qu'ils côtoieront : aux Grecs de la mer Noire et de la Macédoine, ainsi qu'aux Perses de Darius I^{er} qui essayera, mais en vain, de les détruire par son expédition de l'an - 513.

Sous la pression des Scythes et des Perses, d'autres Indo-européens, appelés Tokhariens, sont refoulés du Pont, du Caucase et des environs de la Caspienne vers le Kazakhstan. De là, ils seront ensuite refoulés plus au Sud, en Sogdiane et en Bactriane, par les Indo-Européens sarmates. Puis les Khorasmiens, associés aux Sakas et aux Tokhariens, s'installent, pour finir, dans les régions sises entre Syr-Daria et Amou-Daria. Tous ces Iraniens fonderont, vers - 530 ans, la **confédération massagète**.

L'ensemble de ces peuples sera mi-sédentaire, mi-nomade, et Cyrus le Grand, de Perse, s'épuisera, mais en vain, à essayer de les soumettre.

Unpeuplusterd, tous ces Indo-Européens seront progressivement repoussés par les Indo-Européens de la **confédération sarmate** qui, eux aussi, sont des Iraniens. Ceux-ci prirent naissance dans la région des monts Altaï. Ils vont d'abord se propager à l'Est, autour des monts Saïen (ou Sajan), de Minoussinsk, et le long de l'Ob et de l'Énisséï, vers les années - 800. Avec ces Sarmates, la culture de Karassouk disparaît, et sera remplacée par celle de Maïemir dans l'Altaï, et par celle de Tagar autour de Minoussinsk ; et ces cultures

nouvelles produiront l'art sarmate, totalement apparenté au style scythe indo-européen.

Mais les Sarmates s'étendront aussi bien vers l'Est que vers l'Ouest et vers le Sud ; aussi bien de part et d'autre des monts T'ien-chan et de l'Indoukouch que vers l'Iran, vers le Kan-sou et vers la vallée du Tarim. Là, ils refouleront ou assimileront les Proto-Indonésiens mongoloïdes et les Mélandoïdes qui s'y trouvaient ; ou plus exactement, ils seront noyés dans leur masse qu'ils ne domineront qu'un temps.

Vers l'Ouest, ces Sarmates commenceront à attaquer les Scythes, vers -700 ans. Ils apparaîtront à leur tour en Russie du Sud, vers -300 ans, et ne cesseront de la parcourir durant sept cents ans encore, jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident. Ils vassaliseront tous les autres Indo-européens qu'ils rencontreront sur leur route, en créant ainsi un vaste empire qui ira de l'Altaï à la Hongrie.

Au Centre-Sud de cet empire, ils repousseront les Indo-Iraniens, appelés Sakas, du Kazakhstan vers la Khorasmie, la Bactriane et la Sogdiane. Et, vers -530 ans, ces derniers formeront, avec les Khorasmiens et les Tokhariens, la confédération massagète.

Mais certains de ces Iraniens sakas s'établiront dans l'actuel Pakistan et dans l'Inde, bien au-delà de la vallée de l'Indus. Ils constitueront longtemps la caste dirigeante de toute l'Inde du Nord-Ouest ; certains s'enfonçant même plus loin, le long de la vallée du Gange où, là aussi, ils formeront l'élite.

Cette énorme expansion des Sarmates, aux dépens des autres peuples indo-européens, est uniquement due au perfectionnement technique de la cavalerie et de l'armement. Sur des chevaux, cette fois bien dressés, ces admirables cavaliers systématisèrent les étriers, dont ils furent les inventeurs avec les Scythes.

Grâce au perfectionnement de ceux-ci, fabriqués cette fois en bronze ou en fer et non plus en simple cordage, ils acquirent une parfaite assise à cheval. Et, en associant ce nouvel étrier à un dressage plus poussé de leurs montures, ils devinrent capables de combattre en rangs serrés, c'est-à-dire en véritables phalanges de cavalerie, bardées de fer et toutes lances en avant. Cette nouvelle tactique permit d'écraser tout sur leur passage, comme le réalisèrent bien plus tôt les phalanges macédoniennes d'infanterie hoplites.

Cette cavalerie lourde fit merveille devant les charges trop dispersées des archers scythes et autres. Leurs cottes de mailles,

constituées d'un corselet de toile ou de cuir recouvert d'écaillles en os, en bronze ou en fer, auquel s'ajoutait un excellent casque, leur permettaient d'éviter les désagréments du harcèlement, causé par de petits groupes de cavaliers armés d'arc et de flèches, mais incapables de s'opposer efficacement à ce déferlement de cuirassiers. Après le choc initial, si la cavalerie ennemie n'avait pas encore rompu le combat, la lourde lance était abandonnée au profit d'une longue épée à double tranchant. Et cette cavalerie lourde, nouvelle reine des batailles, restait encadrée, sur ses flancs, de voltigeurs armés de javelots et d'arcs, afin de lui éviter toute surprise sur ses arrières. Pratiquement, cette tactique restera valable jusqu'à l'invention des armes à répétition (fusils ou mitrailleuses). Même le grand Napoléon aura recours à ces phalanges de lanciers, principalement avec ses régiments de cavalerie polonaise.

Petit à petit cependant, les Sarmates seront repoussés de leurs marches les plus orientales, soit du fleuve Selenga, du lac Baïkal et des monts Altaï. Ils se déplaceront lentement en masse vers l'Ouest et franchiront en force le Don, vers - 300 ans. L'une de leurs tribus, les « Siracis », s'établira à cette date dans le Kouban où elle restera plus de cinq cents ans. D'autres tribus telles les « Jazyges », les « Urgi » et les « Roxolans » occuperont la steppe du Pont, de - 300 à - 100 ans.

Mais les Roxolans remonteront peu après le long du Danube, où ils guerroyeront contre les Romains, durant des siècles. En - 200, les « Saïï » et plus tard, de - 125 à - 61 ans, les Sarmates royaux, s'établiront, quant à eux, plus au Nord, mais à l'Ouest du Dniepr. Vers les débuts de l'ère chrétienne, les « Aorsi » et, plus tard, les Alains, se frayeront, eux aussi, un chemin vers l'Ouest pour aller anéantir les Sarmates royaux sur le Dniepr. Ils venaient, eux aussi, de la Dzoungarie. Dans les steppes du Pont, mais encore plus le long du cours du Danube, jusqu'en Hongrie et dans les Carpates, les Sarmates seront en contact constant avec les tribus sédentaires de Thraces, de Celtes et de Germains. L'on sait même que les premières tribus slaves, vivant dans les régions marécageuses du Pripet et du Bug, possédaient à cette époque des souverains sarmates ; comme plus tard, elles posséderont longtemps des souverains et une élite germanique.

Remplaçant les Scythes, ces Sarmates deviendront, eux aussi, des clients assidus des cités grecques sémitisées du Bosphore et de la mer Noire, auxquelles ils concédaient le statut de neutralité pour faciliter les transactions commerciales. Les Goths, plus sédentaires,

qui descendront du Nord-Ouest jusqu'en Crimée et jusqu'au Don, vers – 100 ans, ne respecteront pas cette neutralité.

Dans leurs marches de l'Est, les Sarmates seront en contact avec trois autres confédérations de tribus :

1. – Au niveau du Gobi et vers le Sud, en Kachgarie et dans la vallée du Tarim, ils rencontreront les « Yue-tche », ensemble de Tokhariens et d'Iraniens indo-européens, eux-mêmes superposés et parfois même quelque peu mélangés avec des Mongoloïdes proto-thaï.
2. – Plus au Nord et dans les régions de l'Altaï et du lac Baïkal, ils lutteront longtemps contre la confédération des tribus que les « *Annales chinoises* » nomment « Wou-souen », qui ne sont autres que les « Alains », donc d'autres sarmates.
3. – À l'Est du lac Baïkal et en Mandchourie, ils seront confrontés à la confédération des « Hiong-nou », c'est-à-dire des Huns.

Toutes ces confédérations ennemies étaient indo-iraniennes, donc blanches pratiquement à 100%. Même les Huns hephthalites, c'est-à-dire ceux qui, à l'origine, étaient les plus orientaux, de ce fait le plus en contact avec les tribus mongoloïdes qui descendaient du Nord-Est, resteront essentiellement blancs indo-européens.

Ces Hephthalites seront les derniers à quitter la Mandchourie et iront constituer un vaste empire dans la vallée de l'Indus et dans le Nord de l'Inde, vers l'an 600. Dans cet empire, ils frapperont monnaies ; et l'on peut facilement juger de leur appartenance à la race blanche sur ces pièces et sur leurs médailles. D'ailleurs, les « *Annales hindoues* » les décrivent comme de purs Blancs indo-européens.

Quant à l'aspect soi-disant mongoloïde des « Huns noirs » d'Europe et de leurs vassaux goths, il correspondait à une coutume, née dans les steppes orientales, qui poussait les Indo-Européens nomades à déformer la face et le crâne des enfants durant les premiers mois qui suivaient leur naissance, en leur aplatissant la tête entre deux planches. Outre que cela leur conférait un faciès plus effrayant, susceptible de terroriser plus tard leurs ennemis, cela leur permettait de ressembler aux Chinois qu'ils avaient connus et dont ils admiraient, bien à tort, la culture civilisée et hautement dépravée. Sidoine Apollinaire, l'écrivain gallo-romain, a d'ailleurs bien décrit cette coutume, ainsi que l'ensemble des caractères morphologiques indo-européens des guerriers huns et de leurs alliés.

À partir de -100 ans, les Huns de Mandchourie et du Gobi prennent de plus en plus d'extension. Ils passent d'abord le plus clair de leur temps à ravager les établissements sédentaires de « l'Empire du Milieu » (la Chine). Pour éviter ces incursions, **la dynastie T'sin et celle des premiers Han commencent l'édification de la Grande Muraille de Chine.** Grande muraille qui sera perpétuellement améliorée sous les dynastes suivants et sera terminée sous les Ming.

Mais, déjà imposante sous les Han, à cette époque, les Huns ne trouvèrent plus alors que la possibilité de s'étendre vers l'Est, la Corée et le Japon, ou vers l'Ouest. Toutefois, dans ce dernier cas, il leur fallait détrôner les phalanges de cavalerie cuirassées des Sarmates. Or ils trouvèrent, pour finir, le moyen de les décimer, grâce à l'adoption d'un arc extrêmement puissant, dit à double courbure, et aux extrémités renforcées de plaques d'os. Cet arc, appelé « asiatique », qu'ils généraliseront dans les steppes, fut inventé vers -500 ans par les habitants sédentaires des environs du lac Baïkal, c'est-à-dire par des Caucasoïdes blancs. Grâce à sa puissance de pénétration, cet arc détrônera les cavaliers cuirassés sarmates en perforant leurs cottes de mailles et en désorganisant les phalanges serrées de lanciers, tout en permettant aux voltigeurs huns de s'insérer dans les vides ainsi créés et de rétablir la supériorité de la tactique de harcèlement sur celle de la bataille rangée.

En l'an -160, le grand chef hun, Mao Touen, infligea une défaite écrasante aux hordes Yue-Tche, donc à cette confédération d'Iraniens royaux et de Tokhariens associés à quelques tribus turques indo-européennes. La mort du roi Yue-Tche déclencha la période des grands bouleversements dans les steppes d'Asie centrale.

Battus, les Yue-Tche repassent en partie à l'Ouest de la Dzungarie, une autre partie descendant vers la vallée du Tarim. Et, les Wou-souen (les Alains), alliés des Huns, à l'époque, pourchassent de plus en plus loin vers l'Ouest et vers le Sud, les hordes débandées des Yue-Tche ; ce faisant, ceux-ci bousculent les Tokhariens et les Sakas de la confédération massagète et prennent leur place en Sogdiane et en Bactriane. En conséquence, les Sakas descendent en Parthie et y fondent l'empire palhava, en se mélangeant à la population locale. Mais d'autres Sakas passeront en Inde pour y fonder l'empire kushana qui, plus tard, se mettra en contact avec les Huns de la vallée du Tarim ; c'est par l'intermédiaire de ces Huns qu'ils transmettront le bouddhisme en Chine. Mais, vers l'an 300, ces empires sakas seront démantelés par les Iraniens sassanides.

Pendant quelques siècles, l'empire hiong-nou (hun), sera le plus grand rival de l'empire chinois des Han. Au début de l'ère chrétienne, il s'étendra du Japon et de la Corée aux monts Altaï et, de là, redescend vers les monts T'ien-chan et vers le bassin du Tarim.

Selon les historiens chinois, les Huns avaient élaboré un système de gouvernement perfectionné, avec un souverain suprême appelé « Chanyü ». Leur territoire, qui enserrait « l'Empire du Milieu », était divisé en deux parties, l'Orientale et l'Occidentale, et était administré par vingt-quatre princes. Le bétail de l'empire était recensé chaque année ; et, en vrais nomades, ils massacraient les concubines, les ministres favoris, le bétail et de nombreux serviteurs à la mort de leur Chanyü, ou à celle de l'un de leurs princes.

Pour atténuer la menace des Huns, les empereurs Han travaillaient à les diviser par une diplomatie habile, leur permettant de se concilier certains chefs « barbares ». Cette manœuvre finit par réussir, et, vers l'an 100, les Hiong-nou se scindèrent en deux grands groupes, dont celui du Nord resta indépendant, alors que celui du Sud passa sous autorité chinoise.

Pour finir, les Han parvinrent même à détruire les Huns du Nord, grâce à l'aide des mercenaires huns du Sud. En Chine, comme en Europe, les mercenaires indo-européens intégrés servaient de rempart armé contre les invasions de leurs frères.

L'empire romain sémitisé, tout comme l'empire métis chinois, ne perdurait, malgré sa complète décadence, que grâce au courage et à la mésestente guerrière des Indo-Européens. Un peu comme, actuellement, l'Europe décadente de l'Ouest ne doit sa survie qu'aux dissensions entre les Russes et les peuples communistes de l'Est européen.

Pour vaincre leurs frères du Nord, les Huns mercenaires du Sud s'étaient fait aider par d'autres tribus indo-iraniennes que les Chinois appelaient les « Sien-Pei ». Ces purs Aryens blonds ou roux, aux yeux clairs, n'étaient autres que les Kirghizes. Malgré leur état de vassalité relative, ces mercenaires huns du Sud étaient très encombrants ; et, en l'an 311, à la chute de la dynastie han, ils remontèrent vers Lo-yang, alors encore capitale de « L'Empire du Milieu », et la saccagèrent. Ces Huns, associés à des Tokhariens et à des Indo-Iraniens du Sud, c'est-à-dire tous ces Indo-Européens du bassin du Tarim, constitueront ensuite la majorité du peuple tibétain, en se mélangeant aux proto-Thaï de ces régions, ce qui aboutira, à notre époque, aux valeureux cavaliers kamba, plus

aryens que mongoloïdes, qui donnèrent tant de fil à retordre aux soldats de Mao tsé-toung, lorsqu'ils envahirent le Tibet.

Après l'ultime bataille, les clans survivants des Huns du Nord migrèrent vers le Kazakhstan, puis vers la Volga. Après quoi, des tribus mongoloïdes descendirent des forêts du Nord et de la région toungouze, au Nord du lac Baïkal, pour occuper le vide laissé à l'Est de la Dzoungarie par le départ des Huns.

Pour finir, Balamber fera passer ses hordes de Huns noirs à l'Ouest de la Volga en l'an 370. Mais une partie de ces Huns ne suivront pas le même chemin : ce seront les Huns hephthalites ou Huns blancs, qui descendront en Inde du Nord, en passant par le Turkestan, la Sogdiane, l'Iran et Kaboul. Mais, ils se dissoudront rapidement dans la masse mélanoïde des Indiens et, pour finir, seront écrasés par leurs anciens vassaux « Jouan-Jouan », les Avars et par les « Tou-Kiue », les premiers Turcs. Avars et Turcs d'alors, vers 650, sont des Aryens quelque peu mongolisés. Lors de l'apparition des Huns hephthalites, dans le Nord de l'Inde, une partie des populations négroïdes et un peu blanches de ces régions, fuira devant eux et deviendra nomade. Ils reflueront d'abord vers l'Iran, et de là, se scinderont en deux groupes : l'un remontera vers les Balkans et l'Europe centrale, l'autre passera en Égypte, puis en Afrique du Nord et, de là, en Espagne et en Europe du Sud-Ouest. Ces Mélanoïdes quelque peu blanchis de la vallée de l'Indus furent finalement réputés dans toute l'Europe pour leurs connaissances en chevaux et pour leur talent de chaudronniers métallurgistes, ce qui prouve que les Mélanoïdes possédaient un certain pourcentage de sang et de gènes indo-européens ; c'est ce que nous confirme l'histoire antérieure de la vallée de l'Indus.

Dans ces communautés nomades, les hommes devinrent maquignons ou chaudronniers, mais bien plus souvent voleurs, alors que les femmes se spécialisèrent dans la danse et dans la lecture des lignes de la main pour prédire l'avenir. Et, suivant les régions, l'on dénomma ces groupes « Bohémiens, Gypsies, Gitans ou Tziganes ».

Signalons aussi ici que les « *Annales chinoises* » renferment d'abondants exemples de l'idiome de l'ensemble des Huns. Nous savons ainsi qu'ils parlaient une langue altaïque assez proche du Turc, plus précisément que ces Indo-Européens parlaient une langue toungouze.

Au fur et à mesure du retrait des Huns vers l'Ouest et vers le Sud, l'Asie centrale commence à être parcourue par des peuplades originaires de la Toungouska, région située au Nord du lac Baïkal.

Ces nouveaux venus sont des sang-mêlé que l'on classe en deux grands groupes :

1. – Celui des Jouan-Jouan ou Avars, qui aboutirent en Hongrie et dans toute l'Europe du Sud-Est, où ils se mélangeront intimement aux Slaves et aux Germains du cru, masquant ainsi et diluant progressivement leurs gènes mongoloïdes du départ.
2. – L'autre groupe étant celui des Tou-Kiue, donc des Touraniens, qui se subdivisera en Turcs et en Tatares dont une branche formera le peuple Khazar (qui, après sa conversion au judaïsme deviendra la treizième tribu d'Israël).

Avec ces métis d'Aryens et de Mongols commencent la mongolisation progressive des steppes d'Asie, quand bien même des tribus entières d'Alains blancs et de Sarmates blancs serviront encore en Mongolie aux XII^e et XIII^e siècles, sous Gengis khan et sous ses descendants, comme le signalent les *Annales chinoises* appelées « *Ming-Che* » (c'est-à-dire de l'époque des Ming) et comme le cite René Grousset dans sa monumentale histoire des empires des steppes.

Ces tribus d'origine turque seront fort nombreuses ; on leur attribuera des noms différents suivant les empires qu'elles créeront. Toutes parleront des langues apparentées au TOUNGOUZE, mais différeront parfois assez fortement entre elles au point de vue culturel, car, la plupart du temps, chacune de ces tribus adoptera carrément et en bloc la culture des autochtones de la région, où elle s'établira à demeure.

À leur tour, les Tou-Kiue, Turcs et Tartares (ou Tatares), laisseront vide leur berceau d'origine, en émigrant vers l'Ouest et vers le Sud. Et, à partir du XIII^e siècle, cette vaste région au Nord du lac Baïkal sera cette fois occupée par de véritables mongols à 100%, appelés « Bouriates ». Tous les Turcs seront donc des sang-mêlé, mais certaines de leurs tribus seront très fortement mongolisées. C'est le cas des « Iakoutes », qui iront s'établir entre la Léna et l'océan Arctique vers le XII^e siècle. Au contraire, les Turcs les plus méridionaux, c'est-à-dire ceux qui descendront jusqu'en Turquie et en Iran, originaires de la peuplade des Oghouzes, proviennent du Nord de l'Altaï et sont plus aryanisés que mongoloïdes. Ceux-ci, en se mélangeant aux Sémites, aux anciens Caucasoïdes (blancs) et aux Indo-Européens qui les précédèrent au Proche-Orient, donneront naissance aux « Osmanli », d'autant plus blanchis et

aryanisés que le pilier de leur régime sera constitué par l'armée des Janissaires qui, elle, était uniquement composée d'Aryens. En effet, tous les Janissaires étaient des Slaves, des Grecs, des Germains, des Anatoliens, etc., d'origine indo-européenne, et de surcroît, en général, d'origine chrétienne. Les Osmanli enlevaient à leurs parents ces enfants aryens dès leur plus jeune âge et les élevaient dans la foi islamique et dans le culte de la « guerre sainte » par le truchement d'un ordre monacal et guerrier.

Après avoir guerroyé un temps avec les Huns, les Kirghizes s'établiront définitivement dans le Kazakhstan, où ils seront, pour finir, mongolisés par les Mongols gengiskhanides et par les Mongols kalmouks, c'est-à-dire par les plus occidentaux des Mongols, qui passeront de la Dzoungarie et des environs du lac Balkach, où ils avaient créé un empire vers le XV^e siècle, vers le Don et le Kouban, pour finir par s'établir dans l'actuelle steppe des Kalmouks.

Quant aux **Mandchous**, eux aussi de langue et d'origine tOUNGOUZE, ils représentent un mélange de neuf dixièmes de sang mongol et d'un dixième de sang arien. Ils franchiront la grande muraille de Chine en l'an 1644, et domineront la Chine jusqu'en l'an 1912, en y constituant son aristocratie militaire. Mais cette élite dégénérera progressivement par mélange avec la masse chinoise mongolo-négréoïde. En outre, depuis l'an 1644, de nombreux Chinois avaient émigré en Mandchourie, où ils formeront, jusqu'à nos jours, la majorité de l'élément commercial et artisanal de la population.

Mais les ressources économiques et minérales énormes de ce vaste pays firent qu'à partir du XIX^e siècle, Russes, Coréens et Japonais convoitèrent, à leur tour, ces territoires et y installèrent une grande quantité de leurs propres ressortissants respectifs. Ce qui aboutit actuellement à une population mandchoue des plus mélangées, où l'élément mongoloïde domine cependant de façon très nette.

Quant aux **Coréens**, ce sont originellement des Mongoloïdes paléosibériens mélangés à des Blancs caucasoïdes du type Aïnou. Grâce à ces derniers, ils mirent sur pied un empire bien plus vieux que ceux de Chine et du Japon. Cet empire dit de « Chosen », extrêmement riche en vestiges mégalithiques, fut fondé par cette élite caucasoïde en l'an - 2333 (sic). Mais à partir de - 1000 ans environ, il commença à subir l'influence de la Chine et de son élite moyenâgeuse indo-européenne. Puis la Corée passa un temps sous domination indo-iranienne hunnique, pour finir par être totalement absorbée en l'an - 108, par l'empire han chinois. Et à partir de ce

moment, elle commença à se mongoliser progressivement pour finir par être essentiellement mongoloïde de nos jours.

Nous pouvons maintenant tirer les conclusions de cette vaste vue d'ensemble sur la grande race mongoloïde.

D'abord nous constatons que, malgré son énorme masse actuelle, elle fut la dernière à entrer réellement dans l'histoire de l'humanité. *Grosso modo*, avant – 2000 ans, elle reste paisiblement ignorée dans ses forêts nordiques, les Paléosibériens mis à part.

Force est de constater que l'immense domaine des steppes, qui s'étend de la Hongrie à la Corée et au Japon, fut entièrement le domaine des Indo-Européens et, avant eux, de groupes de Blancs caucasoïdes, jusque vers les VI^e et VII^e siècles de l'ère chrétienne.

Jusqu'à cette époque, l'ensemble des progrès culturels et techniques de ces régions asiatiques fut d'origine et de créations ESSENTIELLEMENT BLANCHES.

Néanmoins, la créativité de ces régions décrût progressivement et proportionnellement à la diminution de ce pourcentage de sang blanc qui y coulait, pour, finalement disparaître. Actuellement, les seuls peuples asiatiques valables restent ceux qui possèdent encore une proportion suffisante de sang et de gènes blancs, c'est-à-dire principalement le Japon et le Tibet. Le fait que ces deux peuples soient parfois débordés par la masse énorme des Jaunes qui les entourent, ne veut nullement dire que cette masse soit plus intelligente ni plus valable qu'eux.

Rares sont donc, actuellement, les peuples xanthodermes (jaunes) encore purs à 100%. Seuls, les Mongols, les Bouriates, quelques Kalmouks, certains groupes de Thaï, Annamites et Birmans, peuvent s'enorgueillir de cette pureté. Il est étonnant que ce soient les Japonais, métis de Blancs à plus ou moins 50%, qui aient déclenché, en Asie, la guerre de race antiblanche qui s'y développe actuellement. Ou bien, est-ce la résurgence de la vieille haine des Mongoloïdes japonais qui durent lutter pendant des siècles contre les Caucasoïdes aïnous et contre les Indo-Européens qui occupaient leurs îles avant eux ?

Naturellement, il n'est pas toujours facile d'évaluer les pourcentages de sang (par conséquent de gènes) blanc, jaune ou noir que possède chaque groupe ou chaque communauté asiatique. Un grand travail d'étude génétique devrait encore être fait en ce sens. Mais il est certain que les découvertes archéologiques de ces derniers

temps, ainsi que l'étude de l'histoire, et de l'apparition des diverses inventions et des divers progrès de l'humanité de ces régions, en tenant bien compte des dates, prouvent sans contestation aucune que, là comme partout, **SEUL LE GÉNIE BLANC A TOUT CRÉÉ**. À mon avis, il n'y a que deux inventions qui pourraient être attribuées aux Xanthodermes : ce sont la brouette et le papier. Encore reste-t-il impossible de préciser dans quelle mesure les inventeurs inconnus ne doivent pas leur créativité et leur génie à une proportion déterminante de gènes blancs !

Les peuples blancs furent dépossédés de ces vastes territoires asiatiques, à cause de leur trop faible prolificité ; à cause de leur sens inné de la bravoure et du respect du vaincu que leur imposait une religion trifonctionnelle et un sens aigu de l'organisation sociale ; à cause de leur goût immodéré pour la guerre, où ils pouvaient pleinement étaler leur courage et leurs vertus d'honneur et de fidélité ; à cause, enfin, de leur conception essentiellement individualiste du monde. Il est évident, d'autre part, que les ethnies et les peuples les moins valables et les plus cruels de ce continent furent ceux qui mélangeaient, à leur sang mongoloïde, du sang négroïde : la Chine en est le plus parfait exemple.

L'archéologie, l'anthropologie et l'histoire, prouvent de façon accablante l'appartenance indo-européenne, c'est-à-dire blanche, de tous ces peuples de la steppe, qui ne commencèrent réellement à se métisser avec des éléments mongoloïdes qu'après le VIII^e siècle de notre ère.

Or, pour dénigrer la race blanche, certaines sectes philosophiques et religieuses, mises sur pied par d'autres races moins créatrices, tentent encore de nous démontrer le contraire, pour essayer d'imposer dans le monde l'idée utopique de l'égalité des races humaines. Le malheur veut que bon nombre de Blancs, actuellement sémitisés, adhèrent encore à ces dogmes religieux étrangers, par intérêt, par crédulité ou même par pure charité mal comprise. Ils se font ainsi les fossoyeurs de leur passé, de leur culture, et les démolisseurs de l'avenir de leurs propres enfants ; plus même, de l'avenir de l'humanité tout entière.

Le principal argument encore employé pour tenter d'assimiler les Indo-Européens des steppes à des Mongoloïdes est d'ordre linguistique. En effet, certains peuples aryens de la steppe, dont les Huns et les Turcs (pour ne citer qu'eux), adoptèrent la langue altaïque toungouze. Or, à cela, nous pouvons répondre que la

langue, la culture et la race sont des éléments qui peuvent être séparés. En étudiant le Sud-Est asiatique, nous avons déjà vu que les proto et deutéro-Malais, malgré une origine raciale totalement différente, et même souvent sans se mélanger racialement, ont adopté indifféremment la langue des uns ou des autres dans certaines régions. Par exemple, les « Tcham » et certains Indonésiens deutéro-malais ont adopté la langue Mhöm et Khmer proto-malaise.

De même, les Perses indo-européens adoptèrent, pour leur facilité, la langue araméenne sémite, lorsqu'ils conquièrent la Mésopotamie et tous les territoires de l'ancien « Croissant fertile », de l'Anatolie à l'Égypte. Ces vainqueurs aryens imposèrent même l'Araméen comme langue véhiculaire dans tout leur immense empire, de même qu'ils y adaptèrent l'écriture phénicienne alphabétique.

Plus près de nous, nous voyons des Roumains slaves adopter la langue latine, des Bretons le français (au lieu du celte) et des Baltes thraco-illyriens, le russe et l'allemand.

La langue d'une société ou d'un empire a, au fond, très peu d'importance : ne l'imposent que des raisons de commodité. **Lorsque des vainqueurs sont trop peu nombreux par rapport aux peuples vaincus, ils préfèrent bien souvent adopter la langue de ces derniers,** afin de faciliter leurs rapports avec les populations soumises. Cette concession leur est même souvent très profitable, car ainsi, ils ne bousculent pas les susceptibilités des peuples vaincus dont ils ont la garde. Libre aux vainqueurs de conserver, pour leur caste, l'usage de leur langue originelle, comme le firent les Incas (Vikings) au Pérou, ou même les Perses aryens dans leur empire.

En outre, bien souvent, le peuple vaincu possédait toute une infrastructure de fonctionnaires et de scribes qui, immédiatement après la victoire de leurs nouveaux maîtres, peuvent reprendre leurs activités et leurs divers contrôles sur la population, si on évite de leur imposer un long apprentissage d'une nouvelle langue.

C'est pour toutes ces raisons que les Perses, Indo-Européens très pragmatiques, adoptèrent d'emblée la langue sémitique araméenne que pratiquaient déjà la plupart des peuples qu'ils venaient de subjuguier.

Quant à l'écriture phénicienne, elle-même dérivée de l'écriture cunéiforme mésopotamienne, elle se révéla mieux adaptée au substrat de l'époque (le papyrus), car le cunéiforme n'est pratique que sur des tablettes d'argile humides.

Les Indo-Européens du Nord de la Sibérie adoptèrent tout naturellement et immédiatement après leurs conquêtes, la langue tOUNGOUZE, que pratiquait l'ensemble de ces peuples mongols et paléosibériens. En outre, d'autres raisons peuvent encore intervenir pour que des peuples, racialement différents, adoptent une langue qui n'était pas la leur à l'origine. La défaite ou la victoire peuvent en décider ; mais aussi le commerce ou la religion, ou la culture plus ou moins développée du voisin vaincu ; parfois même la simplification linguistique ou sa meilleure adaptation à tout un ensemble technique d'un nouveau genre de vie. Ainsi, les Chinois durent adopter l'anglais pour poursuivre leurs recherches dans les domaines des sciences atomiques et autres. Il en fut de même pour l'écriture chinoise qui, grâce à ses idéogrammes, possédait l'avantage de pouvoir se lire et se comprendre par l'ensemble des lettrés chinois, même lorsqu'ils ne parlaient pas la même langue ; cette écriture donc, trop complexe pour les sciences modernes, dut être, elle aussi, remplacée par l'écriture alphabétique.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurons jamais laquelle, ou même lesquelles, de ces raisons jouèrent pour décider les Indo-Européens des steppes à adopter les langues altaïques qui, d'ailleurs, présentent de nombreuses concordances avec l'Indo-Iranien et avec le Tokharien. Nous ne pouvons que constater le fait. Tout comme nous devons constater que, à part le fond religieux commun aux deux grandes races (la mongoloïde et l'indo-européenne), fond qui n'est autre que le chamanisme, toute la structure sociale de ces peuplades des steppes et toute son appartenance culturelle resteront essentiellement indo-européennes, basées sur les trois fonctions. Or il est prouvé qu'une race ou une ethnie changera plus facilement de langue que de conception culturelle⁽¹⁴⁾.

14). Une langue n'a d'intérêt qu'en fonction de son utilité et de son rayonnement. Or, nous assistons actuellement à un retour vers les dialectes (exemple : le Breton, l'Occitan, le Basque, le Flamand, etc.). Cette gaminerie de politiciens de bas étage qui font accroire à leurs peuples que, de cette façon, ils retrouveront leur âme, n'est qu'un miroir aux alouettes, car ce n'est pas dans la langue, simple véhicule de communication, mais bien dans les us et les coutumes que s'extériorise l'âme des peuples. C'est d'autant plus ridicule, lorsque nous voyons, comme en Belgique, par exemple, des Flamands qui veulent imposer un dialecte sans envergure à tout un pays, soit à de nombreux francophones pratiquant, quant à eux, une langue internationale. C'est comme si des Bretons voulaient imposer le breton à l'ensemble de la France. Que, grâce à leur dialecte, les Flamands retrouvent plus facilement leurs racines, c'est même peu crédible, tant qu'ils conserveront leur religion

Partout où l'on rencontre des Indo-Européens dans l'histoire, ils constituent toujours, au départ, des minorités dominatrices. La langue qu'ils véhiculent donc au départ est celle d'une aristocratie conquérante qui ne reflète pas toujours bien les multiples aspects de la vie quotidienne locale. En ce cas, leur langue originelle ne subsiste que comme langage sacré ou pour leurs rapports aristocratiques, comme chez les Incas. Dans le cas des Indo-Européens des steppes, il semble cependant aussi que l'adoption du toungouze fut déterminée par le plus grand pouvoir magique des chamans mongols, car les Mongoloïdes sont nettement meilleurs « médiums » que les Blancs, trop cartésiens et trop rationalistes.

En niant, encore actuellement dans nos écoles, le passé indo-européen des peuples de la steppe, les enseignants font bien plus qu'une mauvaise action : ils participent consciemment ou non à un véritable génocide mental ; car il est certain que lorsqu'un peuple ou a fortiori une race (comme la race indo-européenne) méconnaît son passé, il en perd ses traditions et ses conceptions religieuses et sociales ; il se vide de son âme. Car, comme l'a très justement dit Alfred Rosenberg :

« L'âme, c'est la race vue du dedans » ;

c'est-à-dire que son passé prévoit son avenir, tout en exaltant son génie créateur. Lorsque l'élément civilisateur, humaniste et organisateur de la race blanche sera dissout dans l'oubli, l'espèce « homo sapiens » disparaîtra rapidement dans le chaos atomique et dans celui de la surpopulation qu'accompagneront pollution et famine.

Les races jaune et noire ont tout leur passé historique qui prouve leur inaptitude et leur incapacité à se dominer, à diriger humainement et intelligemment le monde futur.

Les Négroïdes sont encore actuellement incapables de dépasser le stade de l'organisation tribale ; les guerres et les génocides du Biafra, du Congo, de l'Ouganda, du Ruanda, des anciennes colonies

judéo-chrétienne d'importation (les Flamands sont des descendants directs des Païens Francs Saliens). Quant à vouloir transformer de cette façon des Wallons en « *Vlaamsvoelend* », c'est encore plus ridicule. Les Basques, peuple autrement plus important, n'ont jamais eu cette prétention en Espagne. Mais que ne ferait pas la politique pour régner ! En imposant le flamand et en supprimant le français en Flandres, ces imbéciles rendent le plus mauvais service à leurs ouailles. D'ailleurs, à la place du Français, tous les Flamands, pour être entendus, doivent nécessairement apprendre une autre langue à rayonnement international ; et c'est souvent l'anglais !

portugaises d'Afrique et, tout récemment de l'Afrique du Sud, démontrent leur incapacité congénitale à se gouverner sainement.

Quant aux Jaunes, auxquels la Chine peut actuellement servir d'exemple, nous constatons que, malgré un régime de terreur instauré depuis 1949, Mao-Tsé-Toung fut incapable d'éviter l'anarchie chronique et les révolutions endémiques. Il dut y faire face par plusieurs grandes purges, que le gauchisme baptisa pompeusement de « *Révolution culturelle* », de « *Grand Bond en avant* » ou de « *Révolution des cent fleurs* ». Mais tous ces jolis vocables ne peuvent leurrer que les imbéciles.

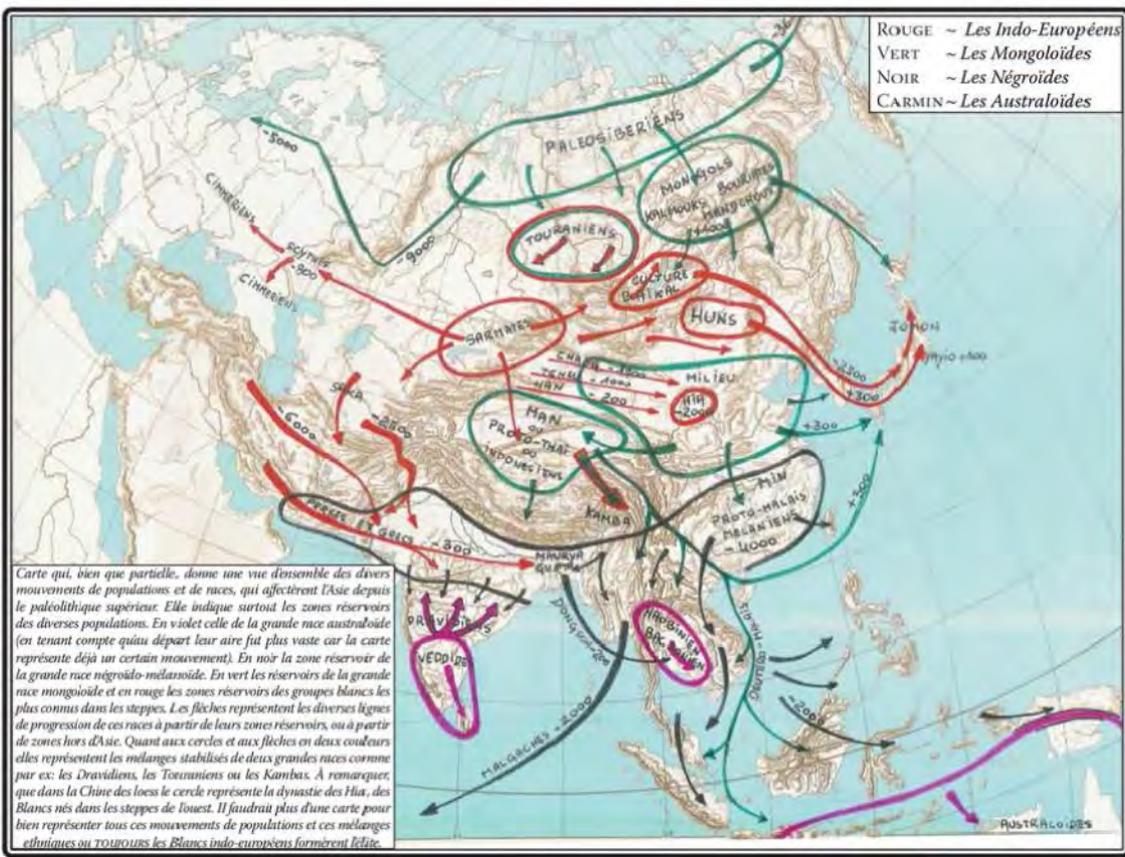
Si le monde blanc ne reprend pas rapidement conscience de son rôle et de ses devoirs, sociaux et biologiques, le sort de toute l'humanité va se régler dans les décennies à venir.

Et ce n'est pas le « machin juif », appelé pompeusement ONU, qui pourra l'éviter ; car une fois l'élément blanc disparu (soit physiquement, soit mentalement), il n'existera plus que le chaos qui se transformera rapidement en catastrophe. La preuve en est démontrée par toutes les anciennes colonies que les Blancs européens viennent de quitter de 1945 à l'an 2000 !



LES DIVERS PEUPLES DE SIBÉRIE

- ROUGE ~ Les Indo-Européens
- VERT ~ Les Mongoloïdes
- NOIR ~ Les Négroïdes
- CARMIN ~ Les Australoïdes



CHAPITRE XXI

LES CIVILISATIONS BLANCHES DE L'AMÉRIQUE DU NORD PRÉCOLOMBIENNE

Mis à part les premiers Blancs venus aux Amériques au Solutréen, dont l'homme de Penwick est la preuve irréfutable, ainsi que quelques tribus iroquoises d'origine blanche de cette époque, démontrée par l'ADN mitochondrial, de nombreux auteurs anciens, grecs ou latins, nous ont laissé la description de voyages effectués par des navigateurs de leur temps dans des terres lointaines, au-delà des « Colonnes d'Hercule », autrement dit du détroit de Gibraltar.

Homère nous en parle dans son « *Odyssée* », périple et aventures d'Ulysse, ce héros illyrien, déifié plus tard par les Achéens. Mais ces voyages d'Ulysse restent sans grande précision.

Diodore de Sicile est déjà plus précis, lorsqu'il nous conte les voyages phéniciens dans l'Atlantique.

Pausanias et Strabon nous décrivent, eux aussi, les aventures des audacieux navigateurs qui explorèrent la mer à l'Ouest de Gibraltar.

Plutarque et Pline l'Ancien nous parlent des « Îles fortunées » à l'Ouest d'Hadès (c'est-à-dire de Gibraltar).

Mais, parmi tous les auteurs anciens qui nous relatent des voyages sur des terres lointaines, au-delà des Colonnes d'Hercule, Platon fut celui qui intrigua le plus les historiens. En effet, dans son « *Timée* » et dans son « *Critias* », il nous décrit une société évoluée, qu'il estime parfaite pour son époque ; il la situe dans une « île bienheureuse » qu'il appelle « Atlantide ». Par cette dénomination, il voulait simplement démontrer qu'on y parvenait en passant les Colonnes d'Hercule ; mais beaucoup d'historiens voulurent y voir

une île sise en plein océan Atlantique. Or, nous savons maintenant, grâce au savant hollandais Jürgen Spanuth, que cet «*Atlantide*» n'était autre qu'une civilisation celto-germanique-esterböllienne, située dans les régions actuellement inondées de la mer du Nord, sises entre la Frise et le Danemark dont l'île actuelle d'Héligoland ne représente que l'émersion du plus haut sommet qui jouxtait la capitale religieuse de ce pays. Et nous savons aussi, par la géologie, que ce pays fut inondé vers -1200 ans, et que ce cataclysme provoqua la migration des «*Peuples de la Mer*».

Malheureusement, dans le climat anti-blanc qui sévit de nos jours, ni l'UNESCO, ni la chrétienté sémitisée, ni les ligues «philanthropiques et francs-maçonnnes», n'acceptent de fournir les subsides nécessaires pour des recherches systématiques dans cette zone de la mer du Nord. Tous ces «philanthropes», si prompts à donner des millions pour rechercher le passé d'illusoires civilisations nègres ou sémites, refusent obstinément de permettre ces mêmes recherches sur le glorieux passé des peuples blancs. Car, il faut retarder le plus possible, chez les hommes blancs, la prise de conscience de la valeur hors du commun de leurs ancêtres, et les empêcher de comprendre que leur race s'est toujours élevée plus haut que les autres.

En lisant attentivement les auteurs anciens, nous nous rendons cependant compte qu'ils ne connaissaient, de l'océan Atlantique, que les îles Açores et Canaries, peut-être celles du Cap-Vert, mais surtout celles d'Angleterre, d'Irlande et des Orcades, peut-être déjà celle d'Islande.

Le reste de leurs citations était assez vague et relevait plus du domaine de la légende et du beau conte, que de la réalité précise. Cependant, Strabon cite le cas de colonies phéniciennes (vers -100 ans) qui, fuyant devant l'ardeur guerrière des indigènes, allèrent fonder des colonies dans des «îles lointaines», situées à une distance de trente jours de voyages en mer, vers l'Ouest.

Aristote lui, nous parle des «*Terræ incognitæ*», de même que Platon, Diodore de Sicile, et les prêtres égyptiens par l'intermédiaire d'Hérodote.

Théopompe, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, parle d'une île immense, au-delà du monde connu, quelque part dans l'Atlantique.

Claudius Aelianus mentionne, au II^e siècle de notre ère, l'existence d'îles en relation avec Cadix, port de départ idéal pour la traversée vers cet objectif lointain ; de même que l'historien Rufus Festus Avianus.

Même la Bible, dans « *le livre de Josué* » fait dire par ce dernier qu'il existe des îles lointaines pouvant servir de lieu de refuge : îles sises bien plus loin que Tarsis (Tartessos) ; le tout, quatre siècles avant Jésus-Christ.

Le premier contact officiel de l'Europe avec le Nouveau Monde fut accidentel et nous est relaté par le géographe romain Pomponius Méla dans sa « *Chronographia* ».

Et, quelques années plus tard, en l'an 67 après Jésus-Christ, Pline l'Ancien reprit ce récit dans sa fameuse « *Histoire naturelle* », ce qui nous permit d'en connaître la substance : il y relate qu'en l'an 62, une embarcation pleine d'hommes d'origine inconnue et « à peau rouge ? » fut rejetée par la mer sur les côtes de Germanie à la suite d'une phénoménale tempête. Le roi des Suèves captura ces hommes qu'il vendit comme esclaves à Metallus Celerus, alors proconsul des Gaules. Or celui-ci, intrigué par leur aspect, fit statuer un de ces esclaves en un buste de bronze qu'il envoya à l'empereur de Rome. Ce buste, dont l'authenticité fut établie par l'archéologue Egger, fut un jour acheté par le roi de France, Charles X, qui le céda au Louvre : il représente un prototype parfait de l'Indien du Labrador.

J'ai déjà raconté que le même phénomène se renouvela en 1153, lorsqu'une barque, remplie de sauvages semblables, échoua sur les plages de Lübeck. Donc nous devons considérer comme possible et même certain que des navires européens qui naviguaient depuis des siècles au-delà des colonnes d'Hercule, furent, eux aussi, drossés sur les côtes américaines, lors de tempêtes similaires. Des accidents de ce genre sont d'ailleurs souvent relatés à l'époque post-colombienne, soit après la découverte « officielle » du Nouveau Monde. Citons parmi d'autres, les faits suivants :

1. – En l'an 1721, un navire chargé de vin, qui se rendait de Ténériffe à Comara, est drossé par la tempête sur les côtes de Trinidad.
2. – En l'an 1770, un bateau chargé de blé, qui allait de Lancelot à Ténériffe se retrouva déporté sur les côtes du Vénézuëla.
3. – Rappelons en outre que Colomb relate avoir découvert l'épave d'un vaisseau européen, lorsqu'il arriva pour la première fois à la Guadeloupe. Et le voyage de Thor Heyerdahl, avec son bateau de roseaux, construit à l'ancienne mode égyptienne et baptisé « *Râ* », à cette occasion, prouve qu'il était déjà possible, dans l'antiquité, de traverser l'Atlantique de part en part avec des navires de fortune.

D'ailleurs, tout récemment, l'anthropologue Jacques de Mahieu considère comme certain (et le prouve), qu'après la destruction de leur patrie par les Achéens, les Troyens fuirent en Amérique du Sud. Il croit même à l'existence de relations suivies, du moins durant un certain temps, entre ces Illyriens du Nouveau Monde et le monde antique ; relations que prouve l'existence de feuilles de tabac (plante exclusivement américaine avant Christophe Colomb) dans le ventre de la momie du pharaon Ramsès II (voir à ce sujet la sérieuse revue « *Kadath* » n° 71). Peut-être les anciens Égyptiens connaissaient-ils le pouvoir toxique (en l'occurrence, conservateur) du jus de tabac, qui protège contre la plupart des parasites de la peau ? et le placèrent-ils, pour cette raison, dans la momie de ce grand pharaon ? Illyriens et Égyptiens furent donc les premiers à connaître le Nouveau Monde.

Outre Jacques de Mahieu, c'est ce que prétend aussi le colonel A. Braghine, dans son livre sur « *L'Énigme de l'Atlantide* » (paru chez Payot).

C'est ce que vient de démontrer aussi un autre historien, Heinke Sudhoff, dans son livre intitulé « *La découverte de l'Amérique aux temps bibliques* ». En effet, rappelons-nous un peu d'histoire. Vers -1250 à -1200 ans, les « *Peuples de la Mer* » envahirent le bassin méditerranéen, fuyant leur patrie inondée. Ils emmènent avec eux bon nombre de peuples rencontrés en cours de route, tous indo-européens. Après leur défaite par les armées de Ramsès III, certains se fixèrent en Libye, d'autres en Égypte, en Grèce et en Asie Mineure, en Phénicie et en Palestine. Ce fut une période de grand chambardement et de grand brassage et mélange de peuples.

Mais la plupart d'entre eux, excellents marins, apportèrent du sang neuf indo-européen à toutes ces populations fortement sémitisées d'Asie Mineure.

Quelques années plus tard, les Grecs doriens devinrent plus remuants et plus aventureux en mer, sans doute sous leur influence. Ils provoquèrent la guerre de Troie. Les Troyens (Thraco-Illyriens) battus s'exilèrent, soit à Tartessos (ville espagnole créée quelques siècles plus tôt par certains de leurs colons, soit traversèrent même l'océan, qu'ils connaissaient, pour aboutir en Mésio-Amérique, là où vents et courants marins les déportaient tout naturellement.

Ce fut alors l'apparition et le premier apport des « dieux blancs » en Mésio-Amérique ; ce qui aboutit à la brusque apparition, en -1200 ans, d'une civilisation américaine, immédiatement complète et parfaite, comme créée ex nihilo : la civilisation **olmèque de La Venta**.

En outre, les restes des «Peuples de la Mer» indo-européens s'imposèrent comme aristocratie à de nombreuses villes d'Asie Mineure, entre autres à celles de Phénicie, comme Tyr et Sidon. Ce fut d'ailleurs aussi brusquement l'explosion des activités maritimes des Phéniciens. Un peu après -1200 ans, ils fondèrent Cadix (près de Tartessos), et ils commencèrent aussi à sillonner les océans, certainement instruits par leurs amitiés troyennes.

Plus tard, vers -730 ans, ils fondèrent Carthage et, de là, essaimèrent dans toutes les îles de l'océan Atlantique, et même en Amérique. Mais, comme toujours, l'aristocratie indo-européenne phénicienne, peu nombreuse (environ 10%), se métissa progressivement de sang sémite (90%), de telle sorte que les Phéniciens ne furent bientôt plus connus des autres peuples de la Méditerranée que comme des marchands sémites arnaqueurs. Il n'empêche que leur élément dynamique, marin et explorateur resta l'élément indo-européen.

D'ailleurs, Strabon, Aristote, Diodore de Sicile et les prêtres égyptiens, de même que les auteurs juifs de la Bible, signalent tous que les équipages phéniciens étaient, la plupart du temps, fort mélangés avec des Égyptiens, des Indo-Européens divers (Grecs, Celtes, Ibères, etc.) et même, parfois, avec quelques Juifs, après que Hiram, roi de Tyr, se fut acoquiné avec le roi Salomon. Ce dernier permit d'ailleurs aux Phéniciens d'utiliser le golfe d'Akaba (territoire juif), avec son port d'Ezion, pour organiser leurs voyages vers le pays d'Ophir, très lointain, et d'en ramener de l'or, dont une partie tombait ainsi dans l'escarcelle juive. Cela se passait vers -850 ans, lorsque la Méditerranée était devenue trop dangereuse, à cause de l'activité des pirates indo-européens.

Naturellement, afin que les voyages fussent d'un bon rapport, les marins de l'époque essayaient de taire le mieux possible leurs découvertes et surtout les voies maritimes y conduisant. Ajoutons à cela la rareté des écrivains et des écrits, en ces temps reculés, et vous comprendrez que cette période reste assez mal connue.

Les secrets étaient tellement bien gardés qu'en l'an -601, le pharaon Nécho fit faire un voyage «d'exploration» autour de l'Afrique, alors que cette voie était déjà bien connue et régulièrement utilisée par les marins phéniciens : ils l'utilisaient pour se rendre aux Amériques, continent qu'à l'époque, ils fréquentaient déjà régulièrement, de même que les Celtes, les Ibères et les Lybiens indo-européens. À l'époque, même la mer des Sargasses était déjà connue et crainte, non seulement à cause de son varech flottant, mais

surtout à cause de son absence fréquente de vent qui immobilisait les navires.

Abordons maintenant succinctement les nombreuses preuves de cette présence indo-européenne et phénicienne sur le continent américain. Ce n'est que tout récemment que les historiens prennent à nouveau la peine de les étudier.

1. – Il y a tout d'abord les statuettes votives et funéraires. Ces petites statuettes d'argile, posées dans les tombes, reproduisaient les traits et les attributs vestimentaires des défunts. Cette coutume mortuaire, de pratique courante dans le Proche-Orient antique, se retrouve en Mésopotamie. Or, en étudiant ces objets d'argile, nous constatons là l'existence de trois races : il y a d'abord des statuettes de type négroïde ; d'autres, plus nombreuses, représentent des hommes barbus, au visage allongé de type européoïde ou sémite, parfois même d'aspect égyptien, avec pectoral, ou même d'aspects romain et grec, comme la très belle tête de Calixtlahuaca portant le pilos, ce calot de feutre, en forme de cône, des esclaves affranchis de la Rome antique. Il existe enfin des statuettes de type mongoloïde indigène. Or, les Indios n'ont jamais de barbe, mais cet attribut pileux était à tel point significatif de l'élite, que certains Indios portaient des barbes postiches, visibles comme telles sur les statuettes : elles prouvaient ainsi leur ascension sociale.
2. – Outre ces statuettes d'argile, actuellement fort nombreuses (souvent malheureusement dans des collections privées, comme celle du professeur von Wuthenau), il y a des statues monumentales en pierre, ainsi que des masques mortuaires qui confirment, eux aussi, l'existence des trois races sur le sol américain.
3. – Il y a les momies blondes, de type européen, de Paracas, cette civilisation andine, datée de – 900 à – 100 ans.
4. – En analysant le panthéon des dieux américains de cette époque, on retrouve les dieux moyen-orientaux de Bès et Ptah (adorés en Mésopotamie par les Oïmèques et les Mayas, entre – 1200 et – 400 ans). On y trouve aussi le démon Humbaba de l'épopée de Gilgamesh, avec sa face toute ridée. Lui aussi était porte-bonheur. On y retrouve aussi le dieu Janus aux deux visages, le Sphinx et le dieu hittite à tête de faucon ; et surtout le dieu Baal-Apollon, le dieu soleil, avec les mêmes attributs qu'au Proche-Orient, et avec tous les mêmes

motifs décoratifs de fleurs de lotus sur les monuments. Or, peut-on imaginer logiquement que deux objets, étroitement apparentés, impossibles à confondre avec d'autres et de forme exceptionnelle, aient été conçus et réalisés au même moment et à la même époque, indépendamment l'un de l'autre (ici les mêmes dieux statufiés), sans oublier que les artistes inventèrent et utilisèrent les mêmes symboles (comme l'œil et la main pour Baal-Apollon), le tout pour célébrer le culte commun du soleil ?

5. – Il y a ensuite les preuves linguistiques. Les linguistes Arnold Leesberg et Kart Schiedam ont réuni les équivalences de plusieurs centaines de mots entre le Phénicien et le Maya. Il existe aussi des inscriptions phéniciennes en Amérique, comme celle de Paraíba au Brésil, datée de – 400 ans ; celle du Paraguay écrite par des marins de Cadix en phénicien, datée de – 500 ans et située à plus de mille kilomètres de la côte atlantique.

Mais il y a aussi des inscriptions celtes en écriture oghamique, retrouvées dans l'Oklahoma, la stèle trilingue de Davenport dans l'Iowa (en langue libyenne et ibéro-punique). À Mystery Hill, dans le Hampshire, il y a une dédicace phénicienne et celte à Baal-Apollon. À Rhode Island, une inscription sur roc évoque des navigateurs venus de Tartessos. En outre, les Indiens algonquins de Nouvelle-Angleterre possédaient un langage fortement apparenté au Celte, et une écriture hiéroglyphique (appelée écriture micmac), fort comparable aux hiéroglyphes égyptiens.

6. – On retrouve aussi, pêle-mêle, les mêmes cultes animaux, comme celui de la chauve-souris protectrice contre les mauvais esprits, la représentation de l'éléphant, inconnu en Amérique à cette époque, l'habitude de placer des perles dans la bouche des morts (coutume celte et proche-orientale d'origine indo-européenne) ; l'habitude de déformer les crânes comme chez les peuples des steppes ; l'utilisation religieuse des champignons hallucinogènes, comme chez de nombreux peuples sémites ; l'existence de l'arbre de vie indo-européen chez les Mayas ; la même façon de représenter le corps humain sur les sculptures planes, la tête et les membres de profil, mais le buste de face, comme en Égypte.
7. – Pour les constructions, les Més-Américains en sont restés à la voûte à encorbellement, comme à la même époque au Proche-Orient ; et leurs pyramides étaient à but funéraire,

comme en Égypte. On y enterrait des souverains dans des sarcophages identiques à ceux d'Égypte.

Les égouts de la cité de Palanque et les canaux d'irrigation sont comparables à ceux des cités antiques d'Europe ; et aux caryatides de l'acropole font pendant les Atlantes de La Venta, construits à la même époque.

8. – Les légendes indiennes racontent que les cultures en terrasses furent apportées par le dieu blanc, à la même époque que celle où les Phéniciens développaient les leurs ; et pour la Mésio-Amérique, le cèdre était considéré comme arbre sacré, comme au Liban.

De plus, le coton du Pérou est un hybride entre celui d'Amérique du Nord et celui d'Europe. En outre, les Indiens connaissaient et travaillaient les métaux, l'or, l'argent et le cuivre, comme au Proche-Orient et connaissaient la méthode très complexe de la fonte à la cire perdue, méthode trop complexe pour avoir été inventée par deux fois à la même époque.

9. – L'on a retrouvé quelques monnaies méditerranéennes d'époque en Mésio-Amérique.

10. – Pour finir, signalons que l'argument toujours invoqué pour nier ces contacts aux temps bibliques entre l'Ancien et le Nouveau Monde, est l'absence de l'utilisation de la roue par les Indios. Cet argument ne tient pas, car ils connaissaient très bien la roue que l'on peut retrouver sur des jouets et dans la forme de nombreux boucliers. Pourquoi ne l'utilisèrent-ils pas pour faciliter la traction reste un mystère, sans doute lié à l'absence d'animaux de traits utilisables pour cet usage, à moins qu'un tabou y fût associé, à moins même que tout le matériel en bois de ce type ne fût détruit par l'exubérance tropicale.

De toute façon, il n'y a plus que les ignares et les imbéciles pour croire encore à la fable de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. À moins qu'elle ne nous soit imposée, afin de démontrer (et de graver dans l'histoire du monde) la supériorité de la « *race élue* » par Jéhovah, celle qui a tout découvert et tout inventé.

Du début de l'ère chrétienne jusque vers l'an 550, l'Europe fut bien trop préoccupée par ses guerres, ses invasions, ses famines et ses épidémies (entre autres de peste) pour s'enquérir des pays étrangers outre-atlantique. Mais à cette époque, en pleine période d'évangélisation de l'Irlande, un moine, qui n'était autre que l'évêque

de Clonfert, nous relate, dans son livre intitulé « *De navigatio Sancti Brandini* », deux curieux voyages que celui-ci aurait accompli avec quelques-uns de ses administrés au-delà de la mer, à l'Ouest de l'Irlande.

Après avoir décrit et reconnu exactement les îles Canaries et son volcan Teide, qu'il situe dans l'île de l'enfer, il décrit parfaitement la traversée de la fameuse mer des Sargasses, mer qui effraya tant les marins analphabètes de Christophe Colomb. Et il note, pour finir, l'existence de terres immenses, dont saint Brandan revint pour rechercher en Irlande des volontaires acceptant de l'accompagner et d'aller coloniser ces régions lointaines.

Avant sa mort, que les historiens situent vers l'an 577 ou vers l'an 585, il conduisit ainsi en Amérique plusieurs bateaux d'immigrants.

Pendant longtemps, les « têtes pensantes » de nos historiens technocrates considérèrent ces fameux voyages de saint Brandan comme purement mythiques ; mais en compulsant les récits des premiers explorateurs du Nouveau Monde, qui furent sans aucun doute mis en présence des descendants de ces premiers immigrants, et en analysant la grande précision de certaines descriptions du récit de saint Brandan, il est impossible de nier la véracité de cette première colonisation blanche en Amérique du Nord. Il faut lire, à ce sujet, pour en être convaincu, « *Brandan, le grand navigateur celte* » de Louis Kervan (Éditions Laffont).

Durant le Moyen-Âge se répand progressivement un ensemble de légendes au sujet des « îles fortunées ». Ces légendes ne se rattachent nullement au mythe platonicien de l'Atlantide, oublié, à cette époque, au fond des bibliothèques des monastères (celui du Mont-Cassin entre autres). Elles se rattachent bien plus vraisemblablement à ce fameux voyage de saint Brandan et aux premières découvertes des côtes américaines par tous ces sillonneurs de mers qu'étaient les Vikings, les Normands, les Bretons et même les Gallois.

Mais ces connaissances « nouvelles », véhiculées par les trouvères, eurent, à vrai dire, peu d'échos à une époque où l'analphabétisation était la règle ; d'autant plus qu'elles restaient volontairement plongées dans une brume d'imprécisions, car les découvreurs païens vikings et autres gardaient leurs découvertes chacun pour soi et pour son petit cercle d'intimes, tout en se méfiant des moines chrétiens, de leur manie d'évangéliser et de propager les ferments de l'égalitarisme, du désordre social, ainsi que de leur haine des cultures païennes indo-européennes.

Ayant vu le « *mal judéo-chrétien* » se propager chez eux, parmi leurs serfs et leurs esclaves, les païens vikings mesuraient trop bien les dégâts que ces chrétiens sémitisés allaient causer dans le monde colonial de ces terres lointaines, lorsqu'ils fourniraient les précisions nécessaires pour y arriver.

Or combien leurs craintes s'avèrent exactes ! Car nous verrons la destruction et la désolation accompagner les galères chrétiennes et s'abattre sur les empires ordonnés d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, après qu'un petit Juif intrigant nommé Christophe Colomb eut dévoilé les secrets des routes maritimes et les coordonnées exactes de ce Nouveau Monde. Mais, n'anticipons pas et revenons d'abord à l'Amérique du Nord.

Un trouvère gallois, nommé Mérédith, chanta de nombreuses ballades qui se propagèrent dans l'Europe moyenâgeuse sous forme de légendes. Mérédith puisait ses sources dans les manuscrits gallois, qui figuraient aux archives des abbayes de Conway et de Strat Flur.

Ces écrits racontent l'odyssée du prince gallois Madoc qui, à la mort de son père et par suite de difficultés de succession, décida d'émigrer avec un certain nombre de ses partisans, vers les terres lointaines d'Amérique dont il connaissait l'existence, sans doute grâce aux navigateurs vikings. Et, en l'an 1170, il lança sa flottille sur l'océan, traversa le dangereux « jardin de la mer », qu'aucune tempête ne peut détruire et qui emprisonne les bateaux (la mer des Sargasses) et toucha terre près de Mobile, en Alabama.

Les premiers Espagnols et les premiers Français qui explorèrent ces régions plus de quatre siècles plus tard, avec Narvaëz, Alvar Nuñez, Hernando de Soto, Menendez, le dieppois Jean Ribaut, René de Landonnière et Dominique de Courges, racontent tous, qu'ils y découvrirent des fortins dont la construction n'avait aucun rapport avec celles des autochtones. Ces fortins, de type nettement européen, se situaient en Alabama, en Georgie et au Tennessee. Car, Madoc remonta avec ses hommes le Mississippi, l'Ohio et une partie du Missouri, soit toute la région qui, plus tard, sera considérée, culturellement, comme la plus évoluée de l'Amérique du Nord.

Un missionnaire gallois, nommé Morgan Jones, retrouva même, en l'an 1666, des indigènes (des Indiens) parlant sa langue, qui vénéraient le « grand esprit Madoc ». Ce dernier revint d'ailleurs quelques années plus tard (après l'an 1170. – en pays de Galles pour y rechercher une nouvelle fournée d'émigrants.

Jusqu'au XIX^e siècle, les Américains retrouvèrent des traces anthropologiques et linguistiques de ces prédécesseurs gallois, parmi les tribus de Virginie, de l'Ohio et du Missouri.

Il est même certain que les fameux Indiens sioux appelés « Mandans », décrits comme grands, blonds aux yeux bleus et qui s'éteignirent vers l'an 1850, sans doute à cause de leur facile assimilation par des colons anglo-saxons de même race, étaient les descendants directs des Gallois de Madoc.

Je ne crois plus nécessaire de m'étendre longuement sur les dates de colonisations vikings en Amérique du Nord. Il suffit de se rapporter au chapitre traitant des Vikings. Rappelons cependant les nombreux vestiges archéologiques déjà découverts en Amérique du Nord, allant de la pierre de Kensington à la tour de Newport, érigée près de Boston, en passant par les multiples restes de villages fortifiés, où l'on a déterré des armes et des ustensiles vikings, échelonnés du Massachusetts à Terre-Neuve et de la régions des Grands Lacs jusqu'en Acadie.

Rappelons aussi la saga de la famille d'Éric le Rouge, ce prince Islandais banni pour meurtre, qui alla découvrir et coloniser le Groenland. Ses enfants participèrent à quatre voyages en terre américaine, y explorèrent Terre-Neuve, le Markland (ou pays du bois), le Vinland (ou pays des vignes) et la région des Grands Lacs, où ils fondèrent plusieurs colonies. Des évêques rendirent même visite à ces dernières pour les évangéliser. Ce fut le cas de ce fameux évêque anglais nommé Ionus, qui y subit le martyre en l'an 1059. Ce fut aussi le cas de l'évêque groenlandais Eirik Gnupton qui y fit une tournée pastorale couronnée de succès, en l'an 1121.

Mais, vers les années 1400, la détérioration du climat, provoquée par un renouveau de poussée glaciaire, bloqua de longs mois, par les glaces, les ports de la colonie viking du Groenland. En outre, le pays fut toujours trop pauvre en bois de construction et en bois de chauffage, ce qui avait déjà décidé plusieurs expéditions en terre américaine du Markland. Le froid amena des épidémies, de même que le blocus et les destructions causées par les pirates anglais. Le sac d'Eystribygd, en l'an 1418, décida l'ensemble des colons groenlandais à aller se réfugier dans les colonies américaines. L'évêque Gissle Oddson nous fournit d'ailleurs la clé de cette migration, lorsqu'il écrivit :

« Les colons groenlandais s'écartèrent de la vraie foi du christianisme, et faisant fi de toute vertu et de tout honneur, s'unirent aux colons des terres américaines ».

Pour ceux qui savent lire entre les lignes, ces dires expliquent aussi la migration ; car, outre les fléaux des guerres, du climat et des épidémies, les Vikings groenlandais étaient restés essentiellement païens. Le christianisme, qui était parvenu à s'implanter sur l'île, n'était que de surface, et lorsque les difficultés fondirent sur la population, celle-ci retourna à ses anciennes croyances : à celles du monde indo-européen. Et lorsque la chrétienté s'aperçut de son impossibilité de soumettre et d'exploiter religieusement ces populations, elle s'arrangea pour les faire oublier de l'ensemble de l'Europe. C'est pour cette raison qu'avec le temps, les terres américaines prirent un caractère légendaire, car païennes indécrottables, et leur connaissance géographique finit par s'estomper peu à peu. Et, en l'an 1590, le cartographe islandais Sigurd Stefansson publia des cartes de ces régions, qui dénotèrent un net recul des connaissances par rapport à celles éditées trois cents ans plus tôt par le Wisigoth Edrisi.

Outre la saga d'Éric le Rouge et de sa famille, nous possédons le fameux « *Lannama Book* » d'Islande. Ce livre, qui est une saga générale de l'Islande, reconnaît que les Scandinaves ne furent point les premiers Européens à accoster en Amérique.

En effet, il relate qu'en l'an 963, le chef islandais Ari Marson atteignit involontairement le Nouveau Monde, où il rencontra des habitants de race blanche, et pour cette raison, il dénomma le pays « *Huitramanaland* », la terre des hommes blancs. Il y séjourna un temps et fut même baptisé par ces Blancs qui ne semblent être que les descendants des compagnons de saint Brandan, car leurs habits et leurs coutumes ressemblaient fort à ceux et à celles des moines Papars qui étaient venus d'Irlande vers l'an 795, dans le but d'évangéliser l'Islande. La présence d'Ari Marson en Amérique nous fut rapportée par un commerçant de Limerick nommé Ralfn et par Torkill Gelston, le comte des Orcades, qui l'y avaient tous deux rencontré. Du reste, le fameux huitramanaland était bien connu au Moyen-Âge sous le nom de « Grande Irlande » et le géographe M. Edrisi la mentionne sur ses cartes de l'an 1250.

Essayons maintenant d'y voir plus clair, en comparant ces données de colonisations blanches en Amérique du Nord avec les découvertes archéologiques des cultures et des origines des diverses civilisations de ces régions.

Car ce n'est certes pas un hasard si ce furent justement ces régions de colonisation blanche européenne qui présentèrent les cultures les plus développées, lors de leur découverte progressive par le monde chrétien et anglo-saxon.

L'attention des nouveaux découvreurs fut tout d'abord attirée par les milliers de tertres et de tumuli de la vallée de l'Ohio qu'ils baptisèrent « Mounds ». Or ils en rencontrèrent ensuite au Nébraska, le long du golfe du Mexique, en Louisiane, au Texas, en Virginie et tout le long des monts Appalaches.

Lorsqu'ils tentèrent de connaître les auteurs de ces travaux, les Indiens, interrogés par les premiers explorateurs blancs, avouèrent leur ignorance à ce sujet. Alors, naquit le mythe des « *Mounds builders* », des constructeurs de tumuli. Or, ces mounds s'avérèrent être des sépultures et des cimetières ou plus simplement des sites fortifiés, élevés autour de temples et de bâtiments officiels, dont on retrouvait les traces à leur sommet.

Ces tertres, dont certains mesuraient jusqu'à trente mètres de haut, qui s'étendaient souvent sur des superficies de plusieurs hectares (le plus grand recouvre sept hectares), avaient nécessité une main d'œuvre et surtout une organisation, que seules des cultures déjà avancées pouvaient fournir. Les dernières études faites sur ces mounds datent de l'an 1970, et permirent de les situer historiquement grâce à une datation systématique au carbone 14.

Le premier de ces peuples constructeurs de tumuli fut appelé « Adenas », du nom d'une localité de l'Ohio riche en tertres. Les premières érections datent de -600 ans avant Jésus-Christ (rappelons ici les travaux de Jacques de Mahieu sur la connaissance des Amériques par les Troyens, les Celtes, les « Peuples de la Mer » et leurs sujets phéniciens, et par les Égyptiens). Ces premiers tumuli consistent en tertres funéraires coniques entourés de grandes levées de terre battue, auxquels conduisaient de longues avenues enserrées de façon analogue ; tout cela ressemble très fort aux chaussées construites par les bâtisseurs de mégalithes de l'Ancien Monde. En outre, ces Adenas utilisaient le vautour comme oiseau sacré, car ils exposaient leurs morts à cet animal, afin qu'il les dépouille de leurs chairs avant l'inhumation des ossements. Cette méthode était la même que celle pratiquée par les Anatoliens d'Hacilar et par certains Indo-Européens du Caucase. Les Adenas étaient brachycéphales, alors que tous leurs prédécesseurs dans ces régions étaient dolichocéphales. Ces Adenas provenaient de l'Ouest des USA et leurs ancêtres directs vivaient certainement de chasse et de techniques de cueillettes très archaïques.

De toute façon, il est prouvé que ces premiers « *mounds builders* » n'étaient pas des agriculteurs, mais qu'ils avaient mis au point un système très élaboré de cueillettes et de fourragement de

la nourriture, comme l'avaient d'ailleurs pratiqué, depuis les années –2000, d'autres petits groupes de «collecteurs américains» qui vivaient plus à l'Ouest, au-delà du Mississippi.

Le cerf, le poisson, les noix, quelques plantes vertes et des fruits sauvages suffisaient en effet à faire vivre ces populations relativement sédentaires. Peut-être aussi ne cultivèrent-ils rien, par facilité et parce qu'ils n'en éprouvaient pas le besoin, la nature étant assez riche.

Vers les années –200 avant Jésus-Christ, les Adenas furent supplantés, absorbés, refoulés ou anéantis par de nouveaux venus dénommés «Hopewell». Ceux-ci, se mirent aussi à construire des tumuli. Mais ces dolichocéphales édifiaient des tertres beaucoup plus considérables et surtout beaucoup plus riches en offrandes et en parures. Toutefois eux aussi en restèrent au stade de la collecte et du fourragement de la nourriture. En outre, ils développèrent un artisanat de poterie et de vannerie et ils perfectionnèrent les ustensiles lithiques. Ils façonnaient des couteaux et des pointes de lances, en extrayant un silex local très résistant. Mais surtout, ils développèrent un important trafic commercial qui s'étendait de la région des Grands Lacs à l'embouchure du Mississippi.

Étant les seuls à récolter le tabac, à cette époque, ils façonnaient des pipes en pierre qu'ils exportaient partout. Ils échangeaient des coquillages du golfe du Mexique contre des dents de grizzli, des peaux et des pierres d'obsidienne ; ces dernières provenaient des montagnes Rocheuses, transitaient par le Missouri, la région des Grands Lacs et par l'Ohio. Ils firent même le commerce d'objets assez grossiers en cuivre. Celui-ci avait été découvert vers –3000 ans par des Indiens riverains du lac Huron.

Mais jamais ces sauvages ne travaillèrent le cuivre comme le faisaient les Blancs d'Anatolie. Les Indiens se contentaient de marteler de gros noyaux de cuivre brut et d'en faire ainsi des outils et des parures de qualité fort médiocre ; et ce travail à froid du métal ne fournit jamais des objets capables de détrôner le matériel lithique.

Au fond, la civilisation des Hopewell se situe au même stade que celui des cités commerçantes de Palestine, comme Jéricho, qui naquirent neuf mille ans plutôt dans l'Ancien Monde blanc. Pratiquement, les Hopewell ne créèrent ni n'inventèrent rien, mais parvinrent à un niveau de bien-être et de culture assez élevé, grâce au développement d'un commerce très actif.

Vers l'an 500, ils entrèrent brusquement en décadence pour une cause encore inconnue, car l'archéologie ne relève aucun signe de conflit ni de domination étrangère. Il semble plutôt que, comme à Jéricho, le commerce se tarit et n'intéressa plus personne.

Un vide de plusieurs siècles va alors s'établir ; mais brusquement, vers l'an 1200, va apparaître une véritable **civilisation des « peuples du Mississippi »**. Ces nouveaux « *mounds builders* » possèdent cette fois une agriculture, le maïs ; elle est intensive et bien organisée autour de cités-États dont la population dépassait souvent vingt mille âmes. Outre leurs tumuli, ils construisent de véritables villes fortifiées, ainsi que des observatoires astronomiques en vue de faciliter le choix des dates de semailles et de moissons. En l'occurrence, nous sommes certains que ces grandes cités, comme Cahokia, furent fondées par des guerriers conquérants, qui réduisirent en servage les populations locales.

Certaines de ces communautés fortifiées étaient entourées de fossés alimentés en eau par le Mississippi ou par l'un de ses affluents. Et toutes possédaient, outre la levée de terre, des palissades de madriers que renforçaient des bastions, du haut desquels les archers des villes pouvaient cribler de flèches les éventuels attaquants.

Rappelons ici que l'arc ne se généralisa, en Amérique, qu'après l'an 1000, et qu'il y fut introduit par les Vikings. De telles fortifications rappelaient trait pour trait les tertres de terre, couronnés par des châteaux de bois et entourés de fortes palissades, du haut desquelles les Normands, qui conquièrent l'Angleterre, surveillaient leurs turbulents vassaux saxons.

Or nous savons maintenant que les dirigeants de ces cités américaines, où la promotion sociale dépendait des faits d'armes et du courage au combat, n'étaient autres que les Gallois de Madoc ou les descendants des navigateurs vikings. Ils imposèrent d'ailleurs à ces cités le culte du soleil et organisèrent l'agriculture et l'urbanisme, tout en constituant l'aristocratie guerrière et sacerdotale de ces cités-États. Ils organisèrent ainsi l'ensemble des tribus indiennes appelées « **Muskokies** », dont la famille dite des « **Natchez** » fut si bien étudiée, vers l'an 1550, par les premiers colons français et espagnols.

Mais l'afflux de ces colons entraîna l'apparition de nombreuses épidémies et, déjà vers l'an 1704, le Français « De la Vente » constata une nette décroissance démographique parmi ces tribus.

Jusqu'à ces dernières années, le monde scientifique croyait encore que ces civilisations du Mississippi avaient été créées et

étaient restées en rapport étroit avec les civilisations mexicaines, car l'on avait découvert, sur leurs sites archéologiques, des sculptures et des poteries représentant le serpent à plumes « Quetzalcóatl ». En outre, ils édifiaient des pyramides, surmontées de temples et d'observatoires, semblables à celles du Mexique.

Mais, depuis la connaissance approfondie des randonnées galloises et vikings en Amérique du Nord, l'explication de ces représentations du dieu serpent devint bien plus simple. En effet, les Muskokies du Mississippi, tout comme les Mexicains, virent apparaître les Vikings montés sur leurs drakkars, dont les proues représentaient un serpent ou un dragon, et dont les plats-bords étaient ornés de boucliers, qui en luisant au soleil semblaient former les écailles du monstre.

De ces serpents mythiques descendaient les hommes blancs supérieurs qui adoraient le soleil et qui, tout en les vassalisant, leur apportaient la prospérité de l'agriculture rationnelle et de l'organisation bien hiérarchisée en cités-États. Cette apparition et ces bienfaits valaient bien une déification a posteriori.

Naturellement, tous les Blancs qui arrivaient en Amérique, ne créaient pas nécessairement de grandes civilisations. Cela dépendait souvent de la valeur et de l'érudition des membres de leurs équipages ; mais il est certain aussi que ceux qui s'y présentèrent fort démunis, comme tous ceux qui avaient dû fuir les colonies groenlandaises, sous la pression des pirates anglais et du désintéressement total de la mère-patrie norvégienne, avaient, bien souvent, perdu le dynamisme conquérant nécessaire pour fonder des colonies valables. Ainsi, ces fuyards groenlandais, abrutis par la peur et les souffrances déjà endurées, se subdivisèrent en de nombreux petits groupes dont nous retrouvons les traces sous formes :

1. – D'Esquimaux blancs, découverts par Champlain, De Brouage et Louis Jolliet, au XVI^e siècle.
2. – D'Indiens blancs de Vancouver et de la côte ouest du Canada, découverts par le capitaine Cook et de ceux du détroit du prince Guillaume, en Alaska, découverts par le capitaine Dixon.
3. – D'Indiens blancs de la côte nord-est du Canada et de l'Acadie, comme en témoignent La Pérouse, Marchand, Maurrel, Mérares, Champlain, Lescarbot, Nicolas Denys, monseigneur de Saint Vallier et le père Leclerq.

4. – Sous forme, enfin, de tribus d'Indiens blancs du Missouri et des grands Lacs, comme les Mandans, les Kiervas, les Kaskai et les Lee-Panis.

Du reste, les chroniques du temps de la conquête française au Canada fourmillent de récits étranges qui confirment l'existence de colonies européennes en Acadie et en Amérique du Nord, avant la « fameuse » découverte de Christophe Colomb. Les observateurs de l'époque ne furent pas peu étonnés de voir ces Acadiens, dont certains étaient velus et barbus, de grande taille, aux cheveux blonds et aux yeux clairs, comme ce cacique de la tribu des Souriquois qui se nommait « Mombertou ».

En outre, les explorateurs et les colons français étaient accueillis très amicalement partout, à l'inverse des colons espagnols et anglo-saxons. Il est certain que les anciens liens entre Normands et Vikings durent y être pour une bonne part. Ces Acadiens « sauvages » mentionnaient aussi, dans leurs conceptions philosophiques, le déluge et une trinité divine dont l'une s'appelait « Messou, le rédempteur ». Et ils nommaient « Késus » le dieu soleil, accompagnant leurs marques de dévotion envers lui de puissants « alléluia » et de chants.

Tout cela et encore bien d'autres coutumes poussèrent les observateurs à conclure que le christianisme leur avait déjà été enseigné bien avant l'arrivée des colons français.

Notons, pour terminer, que Vulpius, lorsqu'il construisit sa première mappemonde, en l'an 1542, date à laquelle les Français n'avaient pas encore exploré ni découvert officiellement l'Acadie, appelait cette région « Noroembygd », le pays des Norrois, et la parsema de lieux nommés « Norombéga, Angoulesme, Normanvilla, etc. ».

Quant aux Indiens blancs du Missouri, ils disparurent tous vers l'an 1850, par assimilation pure et simple par les colons anglo-saxons.

Bien qu'ayant adoptés naturellement la vie plus ou moins nomade et les coutumes des Indiens asiatiques, mieux adaptées que les leurs à leur environnement, ces Indiens à la peau blanche, aux cheveux blonds et châains et aux yeux clairs, n'en furent pas moins considérés presque comme des frères par les colons européens de même origine raciale ; ce qui facilita leur dissolution et leur disparition dans la masse des nouveaux venus⁽¹⁵⁾.

15). Certains de ces « Indiens blancs », d'origine indo-européenne, continuèrent cependant à vivre en Indien, à la mode indienne ; peut-être écoeürés par le comportement des Blancs, anglo-saxons pour la plupart, qui

En résumé, nous pouvons conclure que toutes les civilisations de l'Est de l'Amérique du Nord n'acquérèrent leur plein essor que grâce à l'apport rationnel d'éléments dirigeants de race blanche.

Les Blancs rationalisèrent l'agriculture et organisèrent convenablement ces sociétés qui, dans les civilisations antérieures des Adenas et des Hopewell n'avaient pas pu, ou pas voulu dépasser le stade de chasse et de cueillette, tout au plus du fourragement. Ces sociétés antérieures ne purent s'exhausser au stade agricole supérieur, car il leur manquait l'esprit rationnel, organisateur et nietzschéen de l'homme blanc moderne.

S'il semble de plus en plus certain que ces sociétés antérieures furent en contact avec des Blancs d'origine anatolienne ou égyptienne, ceux-ci n'influèrent pas sur le passage à l'agriculture, sans aucun doute à cause de l'abondance de la faune et de la flore américaines, abondance qui permettait une vie relativement facile tout en ne pratiquant que la cueillette, la chasse, la pêche et le fourragement, associés à une activité commerciale suffisamment rentable.

Mais l'Amérique du Nord posséda un autre grand centre culturel qui se situa dans les régions de l'Utah, du Nouveau-Mexique et du Colorado : c'est la fameuse culture des « **Indiens Pueblos** ».

À nouveau, ici, il faut bien se rendre compte que l'agriculture primitive que ces derniers pratiquaient ne se développa que très lentement et qu'elle ne représenta, elle aussi, qu'une intensification du stade de la cueillette pratiquée par leurs ancêtres chasseurs.

ne respectaient rien et saccageaient l'environnement ; peut-être aussi irrités par les prêches et les conversions forcées des pasteurs anglicans qui leur imposaient la « Bible sémite ». Si, partout les Français furent relativement bien accueillis, les Anglo-Saxons se firent eux, partout rapidement détester par toutes les nations indiennes. Leur prosélytisme chrétien semble en être souvent la cause. Un de ces « Indiens blancs » resté célèbre fut le fameux chef de guerre « Crazy Horse », qui était grand, aux cheveux bruns et ondulés (alors que les Indiens d'origine mongole possèdent les cheveux noirs jais et raides) et aux yeux verts ; de son vrai nom « *Curly* » (bouclé), il adopta plus tard le nom de son père, Crazy Horse. Toute sa vie, son comportement fut typiquement indo-européen, fait de courage, d'honneur et de fidélité à ses ancêtres. C'est lui qui fut le grand vainqueur de la bataille de « Little Bighorn », où le général Custer, ce fat anglo-saxon, trouva la mort. C'est encore Crazy Horse qui essaya vainement d'organiser militairement les hordes indiennes, comme l'un de ses célèbres prédécesseurs, autre chef indo-européen, nommé Tecumseh. Il faut lire, à ce sujet, les vies « véritables » de tous ces chefs indiens, dont la « *Vie de Crazy Horse* » par Mary Sandoz.

Mais, pour bien le comprendre, rappelons-nous d'abord que le Mexique et le territoire du Sud des montagnes Rocheuses se prêtaient à la prolifération de toutes sortes de plantes, adaptées à un climat sec ou humide, voire chaud ou froid, précisément grâce à ce relief montagneux qui multiplie à l'infini les niches écologiques les plus diverses. On y trouvait donc un très large éventail de plantes comestibles, parmi lesquelles les agriculteurs indiens néophytes n'avaient qu'à faire leur choix.

C'est ainsi que, vers -6000 ans, ils commencèrent à cultiver dans ces régions courges et fèves, mais de façon assez archaïque. Vers -3000 ans, le maïs, associé à l'élevage du chien et du dindon, deviendra à son tour une base importante de l'alimentation ; ce n'est que vers -1000 ans, qu'il commencera réellement à être cultivé systématiquement sur de vastes étendues, grâce à la création d'un important réseau d'irrigation, permettant d'imposer la volonté de l'homme au milieu environnant.

Car jusque là, les Indiens ne pratiquèrent qu'une espèce d'horticulture, se contentant de planter des graines au hasard sur de petits lopins de terre. Par la suite, l'hydrohorticulture représente une nette évolution, car les graines sont plantées dans des zones plus régulièrement irriguées, comme le lit de fleuves ou d'arroyos saisonniers.

Enfin l'agriculture systématique, sur des parcelles de terre relativement grandes et avec système d'irrigation contrôlé, n'apparut au Mexique que vers -1000 ans, donc à une période où les Chinois «Tcheou» commençaient à fréquenter assidûment les côtes de Californie et d'Amérique centrale. Il n'est pas impossible que ce soient d'aventureux «Tcheou», d'origine indo-européenne, qui aient appris à ces Indiens du Mexique les techniques d'irrigation, tout comme d'autres blancs l'avaient enseigné en Mésopotamie, sur le Nil ou même en Chine.

Dans le Nouveau-Mexique, dans l'Utah et dans le Colorado, où le fourrageage intensif, puis l'horticulture, étaient pratiqués au petit bonheur, nous ne voyons apparaître l'irrigation qu'avec la tribu des «Holokam» vers les années -100. Mais ce n'est qu'entre l'an 700 et l'an 1100 que cette irrigation devient réellement systématique, et que l'on peut parler d'une agriculture digne de ce nom. Certains savants pensent actuellement, qu'ils apprirent ces méthodes rationnelles des Mexicains, dont ils représentaient en fait une région semi-coloniale.

Mais il est bien plus vraisemblable, bien que les preuves nous manquent encore, que ce furent les premiers éléments européens qui

leur apportèrent ces techniques rationnelles. Rappelons-nous, en effet, que depuis l'an 600, ces derniers avaient fondé en Amérique la « Grande Irlande », d'où ils étaient susceptibles de parcourir ce vaste continent et surtout de s'installer parmi des peuplades pacifiques comme les Holokam.

De toute façon, ce furent d'autres tribus, appelées « Anasazi », qui construisirent les premiers villages « Pueblos ». Ces Anasazi, eux aussi de mœurs très pacifiques, provenaient de l'Est, c'est-à-dire de régions que nous savons déjà colonisées par des Européens, et n'atteignirent les « Rocheuses » que vers l'an 900.

Ces cultivateurs, que nous pouvons donc supposer faiblement européenisés, eurent leur apogée vers l'an 1200, et disparurent assez brusquement vers les années 1300, à cause d'une sécheresse persistante dans ces régions. Dès le départ des cultivateurs Anasazi, ces régions furent occupées par des chasseurs-collecteurs descendus du Nord, nommés « Utes » et « Navajos », eux-mêmes suivis par les « Apaches », qui ne firent leur apparition là et dans l'histoire que vers l'an 1500.

Cet ensemble de peuplades chasseresses forma le groupe des Indiens « Athahuascans » ; groupe qui refoula ou assujettit les Anasazi qui subsistaient encore dans ces régions, grâce à l'utilisation d'un arc courbe plus puissant que celui des Anasazi. Peut-être tenaient-ils cet arc des voyageurs chinois ou japonais qui fréquentaient les côtes de Californie (qui, eux, rappelons-le, le tenaient des Huns, ces Indo-Européens des steppes).

« Utes » et « Navajos » pratiquèrent l'agriculture des Pueblos d'une façon plus rudimentaire que leurs prédécesseurs. Les Apaches, quant à eux, en restèrent toujours au stade de la chasse et de la cueillette qu'ils agrémentaient de pillages et de vols dans les établissements des colons espagnols et anglais.

En conséquence, nous pouvons conclure que la culture des « Pueblos » doit, elle aussi, son essor et sa technicité à des influences blanches, soit européenne, soit indo-européenne, par l'intermédiaire des marins chinois ou par l'intermédiaire des tribus indiennes de l'Est des USA. Son éloignement des centres « européens » du Mississippi explique son moins haut degré de perfection, mais nous constatons que son élan culturel ne lui fut imprimé qu'à une date postérieure à celle des incursions blanches dans le Nouveau Monde.



CHAPITRE XXII

LES VIKINGS EN AMÉRIQUE CENTRALE ET EN AMÉRIQUE DU SUD

Commençons ce chapitre en rappelant l'imposture de Christophe Colomb. Ce petit Juif génois, cartographe de profession, avait fait un voyage d'étude en Scandinavie et en Islande. C'est ainsi, qu'il fut mis pour la première fois au courant des découvertes des Vikings et de leurs colonies dans le Nouveau Monde.

Comment ce Juif méditerranéen, converti au christianisme afin d'intriguer plus facilement, parvint-il à obtenir la confiance et les confidences de quelques vikings ? Nul ne le saura jamais. Peut être fut-ce par l'intermédiaire de l'épiscopat chrétien de Scandinavie, qui s'efforçait de plaire à ces fiers païens, en assimilant et en respectant bon nombre de leurs « coutumes barbares » ? Car, très longtemps encore, le christianisme sémitique du Nord n'eut pas l'intransigeance doctrinale de celui du Sud de l'Europe. Il fallait bien endormir le « barbare » avant de lui ravir son âme !

À la suite de ces premières confidences, Christophe Colomb soudoya des marins basques qui péchaient chaque année la morue au large de Terre-Neuve (appelée pour cette raison, à l'époque, l'île de Stokafixa), afin qu'ils lui dévoilassent exactement les coordonnées de leur lieu de pêche. Les archives de Honfleur, en Normandie, et de Saint-Malo, en Bretagne, sont là pour nous prouver que vers l'an 1450, d'importantes flottes morutières partaient chaque année pour Terre-Neuve.

Du reste, après le premier voyage de Colomb aux Amériques, soit après sa prétendue découverte, les Portugais affirmèrent que l'un d'entre eux, nommé João Vaz Cortereal, avait « découvert » le Nouveau Monde en l'an 1463, au cours d'une expédition au « Bacalau », autrement dit à la morue. Or à l'époque, personne ne discuta la chose, tant cela paraissait naturel. Rappelons ici que Christophe Colomb fut censé avoir découvert les Amériques en 1492.

Ensuite, Colomb sut s'attirer la confiance de Martin Behaim, géographe officiel du roi du Portugal, qu'il fréquenta assidûment à Lisbonne, de 1482 à 1484. Behaim avait été initié à la connaissance du Nouveau Monde par son beau-père, le chevalier germanique von Hüter, gouverneur de Fayal, aux Açores, qui connaissait les voyages secrets des galères templières, lorsqu'elles allaient chercher de l'argent en Bolivie, en passant par Ténériffe.

Ce n'est certainement pas sans raison que Christophe Colomb choisit la croix templière pour orner ses voiles, sachant bien que cet emblème, qui ouvrait bien des portes en Europe, en ferait sans doute autant dans le Nouveau Monde⁽¹⁶⁾. En outre, Colomb

16). Cette même croix templière, ou croix de Malte, constituait en effet l'un des symboles du dieu blanc Toltèque « Quetzalcóatl » ; elle se retrouve aussi en Amérique du Sud, dans les Andes et dans l'ancien empire de Tiahuanacu, de même que sur de nombreuses poteries indiennes de l'île Marajo à l'embouchure de l'Amazone. Les recherches en ce domaine ne font que commencer. De même, d'ailleurs, que la translittération et la traduction des nombreuses inscriptions runiques qui parsèment tout le continent sud-américain, le long des Andes, de l'Amazone et de ses affluents, de même que tout le long de la côte orientale du Brésil, où les Vikings avaient installé de nombreux ports. De même enfin, que dans tout le Paraguay. Il y a plus d'inscriptions runiques en Amérique du Sud, que dans toute la Scandinavie. Il faut savoir aussi que l'étude effective de la « Runologie » n'a réellement commencé qu'en 1935 ; elle fut arrêtée longtemps par la seconde guerre mondiale et ne fut reprise sérieusement que vers 1960. En outre, comme il s'agit d'une épopée blanche, l'ensemble des média « officiels » et sémitisés préférèrent encore lancer des articles accrocheurs sur de « soi-disant » extraterrestres, qui auraient habités l'Amérique du Sud, plutôt que de se rendre à l'évidence et parler des chercheurs qui, jour après jour, mettent en évidence la réalité des prouesses vikings.

Quand à L'UNESCO, ses dons ne concernent que les problématiques civilisations nègres ou le passé biblique. Cependant, déjà en 1879, au congrès des Américanistes, tenu à Bruxelles, des savants reconnaissaient que les Normands avaient sûrement été présents à Bahia, bien avant Christophe Colomb. Il faut lire, à cet égard, les comptes-rendus de Moosemüller, du docteur Lund de Lagoa Santa, de Bastian, etc.

possédait les témoignages de marins originaires de Santa Maria de Murcie, qui avaient exploré les côtes du Brésil pour le compte du roi du Portugal. Lors du procès, assez peu clair, intenté plus tard à Christophe Colomb par les rois catholiques d'Espagne, le père Las Casas témoigna qu'il avait pu lire les témoignages de ses marins sur le livre de bord de Colomb. Mais, ce grand « découvreur » de terres nouvelles avait, par la suite, détruit son premier livre de bord, afin de mieux masquer sa supercherie. En outre, ces deux marins « bavards » moururent assez mystérieusement juste avant le premier voyage « d'exploration » du grand Colomb.

Mais la grande chance de Colomb fut d'avoir su s'attacher un second de valeur pour son « voyage de découverte ». Ce dernier, nommé « Pinzón », commandait la Niña, un des trois navires de Colomb. Or, ce Pinzón, soudoyé par dieu sait quel procédé, se nommait en réalité Pinson ; il était le second du grand marin dieppois Jean Cousin qui, en 1488, avait exploré l'embouchure de l'Amazone, ce fleuve redécouvert en l'an 1500, par Cabral.

Jean Cousin avait déposé les coordonnées et les relations de sa découverte aux archives du port de Dieppe. Malheureusement, celles-ci furent détruites quelques années plus tard, dans un incendie provoqué à la suite d'un raid de corsaires anglais ; ce qui fait que nous n'en possédons plus l'original, mais seulement des témoignages de seconde main.

N'oublions pas non plus qu'à cette époque, une collaboration étroite existait entre les Dieppois et les Castillans, car c'est alors que le Normand Robert de Braquemont fut nommé amiral castillan, et qu'un autre Normand, Jehan de Bétancourt fut nommé roi des Canaries.

Colomb savait ainsi tellement bien, où il allait et ce qu'il faisait, qu'il n'hésita pas à multiplier les promesses, avant son départ, à leurs Altesses très catholiques, Isabelle et Ferdinand d'Aragon. Il leur écrivit en effet :

« ... Leurs Altesses constateront que je leur fournirai autant d'or et d'argent qu'elles le souhaitent, ..., autant d'esclaves qu'elles l'ordonneront, et que je mettrai à leur disposition bien d'autres choses de grande valeur ».

Mais comme il n'était en fait qu'un incapable, cherchant à exploiter par la ruse le travail d'autrui, et qu'un vil plagiaire, prompt, comme tous ceux de sa race, à s'attribuer les découvertes des Indo-Européens, ses merveilleuses prédictions ne s'étaient pas encore réalisées, vingt ans après son premier voyage d'exploration.

Il faudra que d'autres blancs, intelligents et courageux, aillent conquérir ces terres pour le plus grand profit de l'Espagne. Terminons enfin, en soulignant que cette vaste supercherie qu'est la découverte de Christophe Colomb, a encore la vie dure actuellement, grâce aux mensonges d'un vaste réseau de propagande que manient les Juifs du monde entier, fiers d'attribuer indûment à l'un des leurs les connaissances acquises par le monde blanc, aux crochets duquel ils vivent et s'engraissent. [Il faut lire, à ce sujet, l'ensemble des livres de Jacques de Mahieu, principalement celui intitulé « *L'imposture de Christophe Colomb — Géographie secrète de l'Amérique* », aux Éditions Copernic, Paris, 1979.]

Après cette brève mise au point, étudions maintenant, pour commencer, les populations d'Amérique centrale.

Or donc, jusque vers – 2000 ans, les habitants de ces régions, en partie d'origine mélanésienne « Amuriano », en partie de souche paléosibérienne, vécurent dans des abris souterrains et dans des grottes, tout en passant progressivement (du moins au Mexique) de la cueillette au fourragement, puis à une horticulture fort désordonnée, puis enfin à une hydroculture plus rationnelle qui, en revanche, épuisait chaque sol cultivé et cultivable après deux ou trois ans, par méconnaissance des lois et des besoins agricoles naturels. Après trois ans au plus, il fallait alors laisser les terres retourner à l'état de jachère et de brousse durant une vingtaine d'années, avant de pouvoir les réutiliser.

Malgré cela, l'archéologie constate une nette amélioration des conditions de vie, à partir de – 2300 ans. Les habitations apparaissent sous forme de huttes en torchis ; la poterie, quant à elle, sous forme de petites figurines d'argile entassées dans les tombes, qui semblent marquer l'aube d'une religion.

Petit à petit, les villages agricoles grandissent et se peuplent davantage ; les habitants firent cuire leur argile de façon plus parfaite ; de telle sorte que, vers – 1200 ans, nous pouvons constater qu'une civilisation agricole s'est solidement implantée sur un territoire s'étendant du centre du Mexique au Sud du Pérou.

Mais, il n'y a toujours aucune trace d'organisation politique supérieure à celle du niveau villageois.

La première grande civilisation précolombienne à apparaître est celle des « **Olmèques** » ; son trait caractéristique fut le développement du culte du jaguar.

Les fouilles des centres religieux olmèques nous permettent de déduire qu'une théocratie avait étendu son emprise sur une paysannerie nombreuse, à la faveur de cérémonies religieuses destinées à faire venir la pluie et à se concilier les esprits de la jungle et les puissances ténébreuses.

Grâce aux tributs et au travail forcé qu'ils exigeaient de leurs sujets, ces prêtres-rois construisirent des temples majestueux et firent déborder leur influence sur toute la population de l'Amérique centrale. L'amélioration du niveau de vie, et l'accroissement des populations qui en résultait, étaient principalement dus à une constante amélioration de la qualité du maïs par hybridations successives. Et, vers - 1200 ans, un chef de famille pouvait assurer la substance annuelle de toute sa maisonnée en un peu plus de dix semaines de travail aux champs. Cela permettait pas mal de temps libre, que l'Indien utilisait à la construction ou à la création d'artisanats divers, comme la poterie, la sculpture ou le tissage du coton.

Le secteur primaire, comme l'on dirait actuellement, ne nécessitant plus, ni autant d'effort, ni autant de bras, il était normal que les Indiens se tournassent vers les biens de consommation ; biens dits de seconde nécessité. Ainsi la nouvelle richesse alimentaire poussa au développement d'un important secteur secondaire d'artisans en tout genre, mais aussi et surtout d'un secteur tertiaire d'organisateur religieux et de profiteurs. Car, à cette époque reculée, ces parasites administratifs n'étaient pas encore bureaucrates : ils devenaient prêtres.

Or, toute une caste théocratique fleurira en entretenant la crédulité et les aspirations spirituelles de leurs sujets par la sorcellerie, le faste magico-religieux, la terreur et les meurtres rituels, et par le travail sacré forcé qui aboutit à l'érection de nombreux temples, en échange, sans doute, de grâces plénières. L'Histoire se répétait là comme partout, comme dans l'ensemble du « Croissant Fertile », plusieurs millénaires auparavant.

Le premier centre culturel et religieux important fut érigé à « La Venta », vers - 900 ans. Il dura environ quatre cents ans ; il est caractérisé, outre le culte du jaguar, par l'étrange coutume qui consistait à ensevelir, avec les défunts, des masques de mosaïques en jade. Des missionnaires de La Venta allèrent, par la suite, fonder le célèbre site olmèque religieux de « Monte Alban », près de l'actuelle ville d'Oaxaca. Ce site, encore plus somptueux et plus grandiose que le premier, fut mis en place vers - 500 ans, et conserva son

pouvoir d'attraction spirituelle jusqu'en l'an 900 de notre ère, en dépit de plusieurs changements de religion et, probablement aussi, du renouvellement complet des ethnies installées dans les vallées voisines.

Mais Monte Alban n'est en définitif qu'un des nombreux sites d'inspiration olmèque. Les soldats et les missionnaires du dieu jaguar déferlèrent aussi vers le Sud, jusqu'au Guatemala et au San Salvador.

Une espèce de rudiment d'écriture, ou du moins de signes mnémoniques, mis au point par les Olmèques ou par des Zapotèques néophytes, semble avoir constitué l'un des principaux moteurs de cette expansion. Il faut même prendre en compte que ce n'est certainement pas par pure coïncidence que la culture « Chavin » du Pérou septentrional et central, qui apparut sensiblement vers la même époque que la culture Olmèque, vers - 1000 ans, soit, elle aussi, toute imprégnée du dieu jaguar et d'hybrides hommes-jaguars.

Vers le Nord, les missionnaires Olmèques remontèrent jusqu'à la vallée de Mexico, car l'on retrouva de leurs figurines mortuaires à Tlatilco, près de Mexico-city, et parce qu'ils édifièrent, vers - 300 ans, la fameuse pyramide de Cuicuilco que le volcan Xitli, tout proche, ensevelit sous six mètres de lave, vers l'an 300.

Mais dans cette région du Mexique central, un autre centre civilisateur prit, lui aussi, de l'importance, à partir du début de l'ère chrétienne : il s'agit de Teotihuacan qui prend un aspect radicalement différent de tout ce qu'avait fait jusque là la culture olmèque. En effet, les hauts lieux religieux de la civilisation olmèque se dressaient toujours au cœur de la solitude, tout en laissant ses adorateurs vivre plus loin, dans des villages, d'où ils venaient régulièrement pour pratiquer leurs dévotions.

Au contraire, Teotihuacan est une véritable ville religieuse où, en plus des temples, s'érigea toute une zone résidentielle permanente. C'est, au fond, la première des cités-États mexicaines. Elle fit, elle aussi, des adeptes, mais en se propageant au Nord des anciens territoires olmèques. En même temps, au Sud de cette zone olmèque, débuta (aussi vers le début de notre ère) une autre civilisation qui allait se développer et parler d'elle plus tard : la civilisation Maya.

Vers l'an 700, des « Barbares » commencent à descendre du Texas et du Nord du Mexique. Ils se nomment « Chichimèques », fils de chiens (nom sans doute attaché à leur coutume de manger du chien).

Ce sont des guerriers cruels, d'origine plus mongoloïde que paléosibérienne, apparentés à leurs frères « Comanches », Indiens que les Anglo-Saxons combattront plus tard, dans les plaines et les vallées du Texas.

Vers l'an 700, la grande métropole de Teotihuacan est mise à sac, livrée aux flammes, et sa population est massacrée. De nombreuses autres cités-États subiront le même sort, alors que d'autres résisteront et formeront, plus tard, des îlots d'anciennes populations paléosibériennes et mélanésiennes, parmi le raz de marée chichimèque dont le flot s'écoulera durant plus de cinq cents ans.

Certaines tribus de ces vandales chichimèques, mieux connues, s'appelleront Mixtèques, Toltèques et Aztèques. Ces derniers seront les fondateurs de Mexico-city, l'antique Tenochtitlán.

Alors que certains Chichimèques, comme les Toltèques, qui fondèrent « Tula » vers l'an 970, se convertissent plus ou moins aux antiques civilisations mexicaines et à l'apport païen danois, comme nous le constaterons tout de suite, les Aztèques gardent leur culture propre et finiront par imposer leurs mœurs cruelles à l'ensemble du Mexique central.

Mais, après leurs conquêtes, et pour asseoir leur légitimité, ils s'adjudgeront les légendes et les découvertes consignées des Toltèques, dont la culture avait dépassé de loin la leur, à la suite de leurs contacts étroits avec les étrangers blancs venus de l'Est.

C'est ainsi que l'histoire archivée des Aztèques commence, elle aussi, avec la fondation de Tula. Un roi, vraisemblablement mythique, nommé Mixcoatl, s'installe à Culhuacan, actuellement un faubourg de Mexico. Son fils, Toplitzin, qui, lui, a sûrement existé, devient le grand prêtre d'un nouveau dieu nommé Quetzalcóatl, le serpent à plumes dont il prendra le nom pour finir, le grand prêtre s'identifiant à son dieu.

L'arrivée des **Toltèques** dans l'Anahuac, donc dans le centre du Mexique, coïncide avec l'apogée des raids vikings en Europe.

C'est en effet entre les années 900 et 1000 que ces fiers guerriers qui, jusque là, se contentaient de remonter les fleuves et d'y piller les riches monastères, commencent à s'installer à demeure et à se tailler des fiefs dans les anciens territoires gallo-romains.

L'Irlande, l'Ecosse, une bonne partie de l'Angleterre et la Normandie passent sous leur autorité. Mais, si les drakkars sont de bons navires, qui s'avèrent tenir merveilleusement la mer, leur voile carrée ne leur permet que des manœuvres limitées. Souvent,

les violentes tempêtes les déportaient fort loin sur l'océan, et la plupart de leurs grandes découvertes, comme le Groenland, l'Islande et les côtes américaines, furent le résultat inattendu de détours involontaires. C'est probablement de cette façon que l'un d'entre eux se retrouva un jour naviguant dans le golfe du Mexique ; à moins qu'il ne s'y fût rendu volontairement, après avoir eu vent des expéditions de saint Brandan.

Cette dernière hypothèse semble même la plus vraisemblable, car l'histoire va nous apprendre que ses compagnons étaient bien plus nombreux que l'effectif d'un seul drakkar. Certes, pour fournir toutes ces précisions sur les compagnons du dieu « Quetzalcóatl », Jacques de Mahieu s'appuie sur les textes anciens de la conquête espagnole, entre autres sur ceux de Bernardino de Sahagun et sur ceux de Garciloso, sur le *Popol Vuh* (livre sacré des Mayas), de même que sur la toponymie et sur les légendes indiennes, reprises par quelques conquérants sensés qui ne détruisaient pas tout pour faire de l'or ou pour envoyer des âmes baptisées au paradis. C'est ainsi, par exemple, que Garciloso relate que les compagnons de Quetzalcóatl vinrent dans sept barques (sept drakkars, ce qui correspond à environ mille hommes, car un drakkar pouvait contenir jusque cent quarante hommes).

Pour qui possède quelques notions maritimes sur la marine à voile, il est certain que, pour que sept drakkars arrivent en même temps, l'expédition fut bien planifiée au départ, et que les Vikings savaient parfaitement où ils allaient. Bref, en l'an 967, un yarl viking, qui s'appelait vraisemblablement Ullman (l'homme d'Ull) débarque à Panuco, dans le golfe du Mexique. Il est originaire du Schleswig au Danemark. Mais écoutons ce qu'en dit l'éminent anthropologue Jacques de Mahieu, dans son livre « *Lagonie du dieu soleil* » qui, avec celui qui traite du « Grand voyage du dieu soleil », nous démontre péremptoirement, et sans équivoque possible, la justesse de sa théorie basée sur les données des traditions indigènes, de leur théologie, de l'anthropologie, de la philosophie et de la cosmogonie américaine de ces régions, ainsi que sur celles de l'archéologie et de la sociologie. Jacques de Mahieu écrit :

« Quel fut l'accueil que les indigènes de Panuco réservèrent aux grands guerriers blancs qui débarquèrent sur leurs plages ? Nous l'ignorons ».

L'histoire de l'épopée scandinave en Amérique centrale et en Amérique du Sud ne nous est parvenue, en effet, qu'à travers les récits mythiques et incomplets que recueillirent, de la bouche d'indigènes

cultivés, les chroniqueurs espagnols de l'époque de la conquête, dont certains, comme l'évêque Diego de Lauda, s'acharnaient déjà à détruire tous les livres mexicains qu'ils trouvaient, en partie par zèle religieux, mais sans doute aussi pour masquer au monde que des païens y avaient précédés les Chrétiens. Les Chrétiens, comme leurs maîtres juifs, ont toujours pratiqué la haine religieuse et le terrorisme intellectuel. Or, à l'époque, leur entraînement était grand en ce domaine, car ils venaient tout juste d'extirper l'arianisme et la doctrine musulmane des provinces d'Espagne. Mais, reprenons le récit de Jacques de Mahieu :

« Ce dont nous pouvons être certains, c'est que les Indiens furent bien plus impressionnés par le, ou les, navires vikings, que par l'apparence physique de ceux-ci ».

Leurs légendes semblent en effet prouver qu'ils avaient déjà vu d'autres Blancs ; sans doute, les moines irlandais de saint Brandan qu'ils appelaient « papas » à la manière scandinave. D'ailleurs, après la conquête, les Nahuatl continuaient à qualifier les prêtres espagnols du nom de « Papas », et les linguistes savent que ce mot n'appartenait pas primitivement à leur vocabulaire. Ces moines irlandais étaient vraisemblablement venus du Huitramanaland, la Grande Irlande, située au Nord de la Floride.

Par contre, les drakkars, à la haute proue effilée, dont les flancs couverts de boucliers de métal scintillaient au soleil, et dont la grande voile mouvante semblait palpiter sous le vent, durent leur apparaître comme des animaux fabuleux. Pour cette raison, Ullman passa dans l'histoire mexicaine sous le nom de « Quetzalcóatl, le serpent à plumes. »

Comme tous les Blancs, les Vikings furent chassés par le climat chaud et humide de la côte ; climat qui leur était insupportable. En outre, toujours assoiffés de dépassement et de découvertes, ils montèrent s'installer sur les plateaux centraux de l'Anahuac. Là, ils imposèrent leur autorité aux Toltèques dont Quetzalcóatl devint le cinquième roi.

Plus tard, les Aztèques le reprendront à leur compte pour en faire leur second roi, prouvant ainsi les qualités hors du commun du vrai « Quetzalcóatl blanc ». Or l'on sait que celui-ci donna des lois aux indigènes, les convertit à sa religion solaire, leur enseigna de nombreux perfectionnements en agriculture, et leur apprit même des rudiments de métallurgie⁽¹⁷⁾.

17). Certaines personnes pourraient s'étonner de ne pas voir apparaître dans les colonies une culture et des techniques aussi parfaites que dans

Dans le «*Popol Vuh*», ce texte quiche-maya légendaire et historique que traduit le prêtre Bernardino de Sahagun, le célèbre historien des Mayas, Tula est appelée Tullan ou Tallan, c'est-à-dire «*Thulé*». Et, outre les splendeurs de la ville, le texte y décrit des pyramides dédiées au soleil, ainsi que des temples de bois dédiés aux morts. Or, la seule région où existait encore ce genre de temples, jusque là inconnus des Indiens d'Amérique centrale, est la Scandinavie. D'autre part, pour les Mayas, les Toltèques venaient du pays d'Olloman ou d'Olman, c'est-à-dire d'Ullman. En outre, ce texte raconte que le cinquième roi des Toltèques était blanc de peau, grand et barbu, qu'il s'appelait Quetzalcóatl, et que le peuple le considérait comme le fils du soleil. C'est à lui enfin, que les Toltèques devaient leur haute culture, leur calendrier, la métallurgie et l'amélioration des techniques agricoles.

Quelques vingt ans après son débarquement à Panuco, Ullman-Quetzalcóatl fut appelé au Yucatán par les Mayas, dont la culture classique s'était développée entre les années 300 à 900. Avec l'aide de la tribu maya des Itzas, Ullman fonda Chichen-Itza, à la suite de quoi, les Mayas l'appelèrent «*Kukulkan*» ou «*Votan*». Toutefois, après quelques années, un soulèvement indigène l'obligea à reprendre le chemin de l'Anahuac. Le souvenir précis de cette révolte fut préservé jusqu'à nous, grâce aux scènes de batailles peintes et aux fresques du temple des guerriers de Chichen-Itza. Le grief principal émis envers les guerriers blancs y est bien mis en évidence, sous forme d'excès génitaux (les Blancs s'étant sans doute constitués des harems aux dépens des plus belles femmes mayas).

la mère patrie. Ce recul technique colonial leur fait douter de la présence d'éléments blancs civilisateurs dans ces régions plus sauvages. Or ce recul technique, ou même l'absence de certains éléments civilisateurs, tient tout simplement au fait que les découvreurs de terres nouvelles sont souvent illettrés, qu'en outre, chacun ne connaît pas nécessairement toutes les techniques utilisées dans son pays d'origine. Par exemple, l'ensemble des marins d'un drakkar pouvait très bien ignorer tout de la médecine, car ne pas avoir de médecin à bord, ni mêle un forgeron, ni un agriculteur, etc. En outre, les plantes et la faune de la colonie étaient différentes, et il fallait s'y adapter. Si, à l'heure actuelle, j'embarque une centaine de bureaucrates, et les place sur une île déserte, il y a beaucoup de chance qu'aucun ne sache ni planter, ni semer, ni faire du pain. Or ils sont théoriquement plus civilisés que les Vikings ! J'ai d'ailleurs fait, durant quelques mois, l'expérience de demander à plusieurs centaines de personnes, toutes classes sociales confondues, si elles savaient comment l'on fait du pain, ce qui est élémentaire. Rares furent celles qui purent me répondre.

L'histoire officielle et l'archéologie nous enseignent que les Toltèques fondèrent Tula en l'an 970 (soit trois ans après l'arrivée des Vikings à Panuco), certainement sous la direction des Danois, car c'est la première ville précolombienne à être construite en damier. Or ce genre d'urbanisme n'exista que dans les camps militaires romains et chez les Scandinaves. Puis, brusquement les Toltèques, alors assagis, redevinrent très belliqueux, pacifièrent la plus grande partie du Mexique, et envoyèrent même, vers l'an 1000, une expédition au Yucatán ; expédition qui submergea tous les centres de la civilisation maya, alors sur son déclin, et qui fonda Chichen-Itza à leur place. Or, l'architecture de cette ville est de style maya, mais la domination toltèque s'y affirme par maints aspects, comme les piliers à section carrée, qui y représentent des guerriers menaçants, et comme le culte du soleil.

Signalons aussi que les Mayas du Yucatán se rappelaient encore, lors de la conquête espagnole, l'existence de deux arrivées successives d'hommes blancs et barbus.

Le premier était un prêtre, qui vint de l'Orient par la mer, à une date inconnue (sans aucun doute un moine papay) ; celui-ci transmit à la population ses dogmes et ses rites, ses lois, son calendrier et aussi son écriture. On l'appela « Itzamna ».

Le second fut un guerrier barbu appelé « Kukulcan » (de Kukul, l'oiseau quetzal traduit en Maya et de kan, le serpent). Il vint cette fois de l'Ouest, c'est-à-dire de l'Anahuac ; il fonda Chichen-Itza, unifia et pacifia le reste du territoire maya. Les peuples du Chiapas l'appelèrent « Votan », alors que, dans d'autres régions encore, il porta le nom de « Bochica ». Mais nous savons que ce grand homme fut chassé du Yucatán avec ses guerriers, et qu'il dut retourner en Anahuac. Or là, à son retour, une mauvaise surprise l'attendait : une bonne partie des Vikings, qu'il avait laissés sous les ordres d'un de ses lieutenants, avaient adopté le mode de vie indolent des indigènes ; ils avaient constitué des harems, et déjà, de nombreux métis étaient nés de ces mésalliances. Furieux, mais impuissant, Ullman-Quetzalcóatl abandonna le Mexique. Mais, la dispute entre Blancs dut être terrible, car la légende aztèque a dénommé le lieutenant rival « Tezlatiploca », c'est-à-dire « soleil putréfacteur ».

Les Toltèques ne restèrent plus alors qu'avec des Blancs en complète dégénérescence ; et vers l'année 1160, la Tula toltèque fut prise et détruite par une nouvelle vague de barbares chichimèques, les Aztèques. Ceux-ci, s'emparèrent des mythes et des légendes toltèques, afin de les attribuer à leur propre peuple et de se faciliter

ainsi la conquête des territoires environnants, tant le rayonnement spirituel de la Tula toltèque, dirigée par les Blancs, avait été grand.

Avec les Aztèques, la pacifique religion solaire de Quetzalcóatl dégénéra au profit de leur dieu de la guerre, « Uitzilopochtli », toujours de plus en plus assoiffé de sang.

Au départ, quelques décades plus tôt, ces Aztèques ne représentaient qu'un ramassis de brigands et de desperados, installés sur une île du grand lac de la vallée de Mexico. Ils s'y fortifièrent, puis commencèrent à se louer comme mercenaires aux cités les plus offrantes des environs.

Leurs cohortes se multiplièrent rapidement, grâce à l'appoint de tous les aventuriers et des mécontents de la région. Un peu de la même façon que la Rome des premiers âges. Puis, devenus assez puissants, ils se libérèrent de toute allégeance et fondèrent Tenochtitlan, autrement dit Mexico-city, vers l'an 1325.

À part leurs mythes et leurs légendes, au sujet du dieu pacifique Quetzalcóatl, qu'ils empruntèrent aux Toltèques pour se créer un passé glorieux, ils ne vécurent plus que pour satisfaire les besoins de leur sauvage dieu de la guerre.

Les Aztèques durent lutter constamment pour s'imposer au Mexique, car de fréquentes révoltes secouaient les peuples soumis à leur joug. Ces peuples : toltèques, tlaxcaltèques, chaques, etc., avaient connu les bienfaits des héros blancs et étaient d'ailleurs souvent dirigés par des métis, descendants des anciens Vikings ou même des « Templiers », venus au Mexique vers l'an 1272, avant la destruction de l'Ordre des Templiers en France. De toute façon, l'Empire aztèque dura peu, car Cortès débarqua à Vera-Cruz en l'an 1519, avec onze navires, cinq cent cinquante trois hommes, seize chevaux et quelques petits canons. Ce nouveau conquérant prit immédiatement à son service une princesse-esclave nommée « Marina », grâce à laquelle il put soulever, contre les maîtres aztèques, la plupart de leurs anciens vassaux ; principalement tous ceux qui avaient connu l'ordre blanc. Ce furent ainsi les Totonagues de Cempoëlla qui lui fournirent mille cinq cents guerriers ; les Tlaxcaltèques et les Chaques qui augmentèrent aussi considérablement ses effectifs.

Mais avant de renverser définitivement Moctezuma, l'empereur aztèque, il dut subir une cuisante défaite dans la ville même de Mexico. Cette nuit de la retraite, que sa valeur personnelle évita de transformer en débandade, fut appelée la « *noche triste* ». Mais il prit bien vite sa revanche grâce à l'arrivée d'un nouveau contingent de six

cents blancs et de plus de dix mille auxiliaires indigènes. Toute cette conquête aboutit, actuellement, au point de vue anthropologique, à une population mexicaine estimée à 1% de Blancs de souche européenne et à 99% de métis et d'Indiens de pure souche.

Après avoir repris la mer avec ses fidèles, Ullman-Quetzalcóatl débarqua en Colombie, qu'il traversa lentement, tout en y laissant de nombreux vestiges archéologiques et linguistiques de son passage.

Je répète à nouveau ici que, pour bien comprendre cet itinéraire, il faut lire tous les livres de Jacques de Mahieu, directeur de l'Institut des Sciences de l'Homme, de Buenos Aires et, à mon avis, le plus grand américaniste de notre siècle. Si peu de gens, en France, le connaissent, c'est, d'une part, parce que nous vivons dans un monde décadent, où la vie sentimentale d'une starlet de cinéma prend plus d'importance que les écrits sérieux et historiques et, d'autre part, parce que l'édition est presque entièrement dans les mains des mafieux sémites et sémitisés, qui y font régner une totale terreur intellectuelle, et qui n'acceptent de publier que les écrits de pseudo-historiens peu scrupuleux, entièrement à leur dévotion. Rares sont les exceptions.

Mais revenons-en à l'histoire de nos Vikings. Après la Colombie, ils parvinrent sur la côte Pacifique, où ils réembarquèrent sous la direction d'un nouveau chef qui semble s'être appelé « Heimlap », « lambeau de patrie » en norrois. Ils naviguèrent quelques temps sur leurs bateaux en peaux de phoques, puis accostèrent à nouveau plus au Sud pour aller fonder tout d'abord le royaume de Quito, puis, vers le milieu du XI^e siècle, l'empire de Tiahuanacu. Nous ignorons le nom du yarl qui les commandait, lorsqu'ils débarquèrent au Pérou, à hauteur de l'actuel port d'Arica. De là, ils gagnèrent le haut plateau andin. La tradition indigène surnomma ce chef, dans un Danois à peine déformé, « Huiracocha », le « dieu blanc ».

Car, au Pérou comme au Mexique, les Indiens ne tardèrent pas à diviniser les héros blancs civilisateurs. Les Vikings régnèrent durant près de deux cents ans sur les régions qui constituent l'actuel Pérou et la Bolivie. Mais ces Vikings-là reprirent contact avec l'Europe pour des questions économiques que nous analyserons plus loin.

En outre, ils commirent l'erreur de permettre à des missionnaires chrétiens, sans doute d'origine française normande, de venir évangéliser leurs possessions d'Amérique du Sud. Ainsi, accompagnant sans doute les commerçants templiers, quelques prêtres chrétiens vinrent prêcher l'égalitarisme évangélique

judéo-chrétien, tout en sapant l'autorité des Païens trop peu nombreux qui régentaient ces immenses régions.

Vers l'an 1290, certains Indiens se soulevèrent contre ces étrangers divisés rapidement par leurs querelles religieuses, et les Vikings furent écrasés par les forces du cacique Cari, venu de Coquimbo au Chili. Vaincus au cours de batailles successives, les Blancs perdirent leur capitale de Tiahuanacu, et se réfugièrent un temps sur l'île du Soleil, au milieu du lac Titicaca. Mais ils en furent chassés et les survivants furent dispersés. Une partie remonta le long de la côte, jusqu'à l'actuel Puerto Viejo, en Équateur.

Là, ces rescapés construisirent des radeaux de balsa et allèrent coloniser l'île de Pâques. D'autres danois parvinrent à se réfugier dans la montagne, où ils refirent leurs forces à l'aide de tribus indigènes restées loyales, avec lesquelles ils descendirent ensuite sur Cuzco, où ils fondèrent l'Empire inca.

Quelques petits groupes, enfin, s'enfuirent dans la vaste forêt amazonienne, où ils allaient dégénérer lentement et subsister jusqu'à nous, sous la forme d'Indiens blancs d'Amazonie, du Brésil et du Paraguay.

Revenons maintenant quelque peu en arrière, afin d'étudier les civilisations andines successives.

La paléontologie nous apprend que les premiers hommes qui foulèrent le sol du continent sud-américain, étaient de petits groupes de chasseurs paléolithiques qui vivaient de chasses et de cueillettes et qui franchirent l'isthme de Panama aux environs de -31 000 ans. Mais ils semblent d'abord s'être répandus vers les basses régions du Brésil et du Venezuela, car l'on ne retrouve ces premiers émigrants, dans les Andes, que vers -11 000 ans. Ceux qui essaimèrent dans les Andes semblent avoir commencé à cultiver les haricots et d'autres légumes, vers -2800 ans ; mais, là aussi, sous forme d'un jardinage assez primitif. Vers -1500 ans, le maïs y apparaît, venant d'Amérique centrale. Avec lui, le niveau de vie s'améliore encore, et nous assistons à l'apparition d'un ensemble de sociétés sédentaires, bien organisées autour d'unités villageoises. Ces peuplades vivaient essentiellement de pêche et d'agriculture primitive, et commençaient à apprivoiser le guanaco sauvage qui sera ainsi, petit à petit, domestiqué sous forme de lama et d'alpaga, et fournira la laine pour les vêtements.

En outre, c'est aussi vers cette date que les poteries font leur apparition, très probablement, elles aussi, importées du Nord. En parlant de lamas, n'oublions pas cette preuve majeure de la

connaissance de l'Amérique andine par les Danois qu'est la tapisserie d'Ovrehogdal. Celle-ci, trouvée dans cette petite ville danoise, fut datée au carbone 14 de la fin du XI^e siècle, et représente des lamas, ces animaux qui ne vivent qu'aux Andes.

Ce n'est que vers les années – 1000 qu'apparaît enfin une première culture, irradiant d'un centre culturel organisé en cité-État : c'est la fameuse culture de « **Chavin** », centrée sur le castillo de Chavin de Huantar. Elle propage et impose, partout dans les Andes, son culte du dieu jaguar. Or cette culture de Chavin prend brusquement fin vers – 500 ans, et cette première unité andine se morcelle à l'extrême en une foule de petites cités-États qui évoluent chacune pour son propre compte. Une seule finit par réaliser une culture assez remarquable : la cité de Paracas, avec ses grandioses nécropoles riches en étoffes possédant une texture presque plus parfaite que toutes les étoffes d'aujourd'hui. Mais la culture de « *Paracas* » ne brilla que dans le Sud péruvien. Au fil des siècles, elle se fondit insensiblement dans la culture suivante, dite de « **Nazca** » qui, elle, perfectionne encore tissage, broderie et poterie.

Dans le Nord des Andes, ce fut la culture « **Mochica** », avec ses fines poteries peintes, qui prit le relais de la culture chavin, là aussi brusquement disparue. Les Mochicas construisirent même des pyramides dédiées au dieu Soleil, à la lune et au dieu local « Moche ». Il est possible que des influences illyriennes ou égyptiennes aient présidé à l'érection de ces pyramides, mais cela reste actuellement des suppositions.

Vers l'an 600, Tiahuanaco, ville sise sur le lac Titicaca, imposa sa culture, appelée du même nom, avec son nouveau dieu, l'homme-puma aux larmes humaines. Et toute la chaîne andine élimina les cultures précédentes au profit de celle de Tiahuanaco qui refit, pour un temps, l'unité de l'Équateur à la Bolivie et au Chili.

Néanmoins, cet empire de **Tiahuanaco** fut ébranlé, vers l'an 1000, par les dynamiques Mochicas du Nord. Ceux-ci reprirent en effet vigueur avec l'arrivée, chez eux, des Danois qui instaurèrent, en Equateur, l'empire et la civilisation « **Chimús** ». Grâce à leur avance technique, les Équatoriens construisirent Chan-Chan, cette capitale magnifique, aux temples pleins de grâces, à l'enceinte entourée d'un haut mur avec ses parcs et ses étangs artificiels. Les Chimús élisent pour dieu « Guotan », vocable qui rappelle insensiblement une mauvaise prononciation de Votan. Velasco et Garciloso, les chroniqueurs du début de l'époque coloniale espagnole au Pérou, signalent, dans leurs chroniques, que l'empire

de Tiahuanaco changea de mains dans les années 1050, passant alors dans celles d'envahisseurs venus de l'Équateur par la mer. Leur chef s'appelait Huiracocha (c'est-à-dire le dieu blanc, de *huir* et de *god*), que les Espagnols déformeront quelque peu en Viracocha. Ses guerriers, les Atumuruna, les géants au visage pâle, en langue quichua, imposèrent rapidement leur autorité aux tribus aymaras et quichuas des Andes ; ils étendirent le nouvel empire jusqu'au Nord de Cuzco et commencèrent immédiatement la reconstruction de la ville de Tiahuanaco, mais ne parvinrent jamais à la terminer entièrement avant leur défaite devant les Chiliens du cacique Cari. Cependant, les Espagnols du début de la conquête purent y admirer un temple dédié au dieu Soleil, dont le portique, encore debout, reproduisait presque trait pour trait la scène de « *L'adoration de l'agneau mystique* » de la cathédrale d'Amiens, ainsi qu'une autre fresque représentant un saint que les Indiens appelaient d'ailleurs « *El Fraile* », c'est-à-dire le moine. Ils purent en outre y visiter les restes d'une citadelle de type danois. Temple et citadelle étaient construits avec des mesures exactes en pied danois, différent du pied romain. Les Incas utilisaient d'ailleurs, eux aussi, le pied danois comme unité de mesure, de même que le système décimal, qui n'était encore employé, à l'époque, dans l'Europe médiévale, que par les peuples germaniques. Et ce n'est pas un hasard, si les Incas, comme les peuples de l'Amérique centrale, les utilisaient aussi.

Petit à petit, les nouveaux venus Danois organisèrent l'empire de Tiahuanaco en y créant un vaste réseau de routes qui relièrent entre elles la plupart des cités-États de la région andine. Deux grandes routes parallèles se déroulaient de l'Équateur à la rivière Maule au Chili ; elles étaient reliées entre elles, à intervalles, par des routes transversales. En outre, à travers la sylvie, par tronçons de routes et de rivières, ils créèrent un chemin, des Andes à la rivière Béni, cet affluent de l'Amazone.

Ils purent, de cette façon, reconnaître progressivement tout le cours de ce grand fleuve. Mais le climat malsain qui y régnait, leur fit rapidement délaisser cet itinéraire vers les côtes atlantiques de l'Amérique du Sud. Ils lui préférèrent un deuxième chemin qui, passant par Potosi, la ville aux fameuses mines d'argent, descendait par fleuves et routes vers le Paraguay, passant par Asunción et, de là, par le Guayra, le golfe de Santos et l'île Sainte Catherine.

Pour créer des routes dans ces régions de forêts tropicales, ils imaginèrent un ingénieux système, afin de les empêcher d'être envahies à nouveau par la jungle. Ce système consistait en un tapis

de graminées dont la croissance, faible mais dense, empêchait toute les autres plantes d'y prendre racines ; et les Indiens guaranis, qui furent les précieux auxiliaires des Danois, nommèrent ces chemins : « Les routes à tapis moelleux ».

Malgré le manque d'entretien, après la conquête espagnole, ces routes servironent encore durant plusieurs centaines d'années, et les Jésuites pourront organiser le pays grâce à elles.

En outre, ces chefs d'œuvre du génie humain étaient jalonnés de citadelles et de signalisations, ainsi que de postes de relais danois. Au lieu d'employer nos flèches ou nos mains à l'index dressé, les Danois préféraient peindre ou graver des pieds en des endroits bien visibles, ou à des passages obligés. Le Paraguay est couvert de restes archéologiques danois, que ce soit le poste de relais d'Yvytyruzu, la forteresse du cerro Cora, la forteresse et le temple de Tacuati, les abris forteresses du cerro Guazu ou même la nécropole du cerro Ipir ; tous ces endroits commencèrent à être étudiés par Jacques de Mahieu, malheureusement avec de très faibles moyens et sont actuellement arrêtés, d'une part par le décès de ce grand anthropologue, d'autre part par les révoltes sporadiques dans les campagnes.

Partout, les Vikings laissaient de nombreuses traces de leurs passages et de leur occupation, sous forme de runes (il y en a plus en Amérique latine que dans toute la Scandinavie), de drakkars peints, de signes solaires, d'arbres de vie et même de croix chrétiennes, car certains avaient déjà été convertis. **Comme en Europe, le drame des Vikings d'Amérique du Sud se situera, lui aussi, au niveau religieux.**

En effet, depuis que le yarl viking Rolf, rebaptisé « Rollon » par la chrétienté, s'installe en Normandie, les bonnes relations qui prirent naissance, par son intermédiaire, entre la France chrétienne et le Danemark encore païen, se transformèrent assez vite en une coopération poussée, qui durera plusieurs centaines d'années.

En vertu de ces accords, les marins danois, normands et bretons échangèrent entre eux leurs secrets nautiques ; secrets que le perfide épiscopat chrétien tenta de s'approprier. En échange, les rois de France prêtèrent souvent assistance au royaume du Danemark. En l'an 1456, les deux pays signèrent même un traité d'alliance en bonne et due forme, qui ne faisait que confirmer l'entraide qui existait entre eux depuis trois bons siècles. On vit même le bon roi François I^{er} fournir l'aide des vaisseaux normands, lorsque le roi Christian du Danemark fit la guerre aux Anglais. Nous savons aussi qu'en l'an 1518, un conseiller au parlement de Rouen fut envoyé en mission à Copenhague.

Malheureusement, ces relations intimes entre rois, hautement profitables aux deux peuples, permirent au clergé français d'avoir connaissance de la colonisation danoise en Amérique du Sud. Ce furent tout d'abord les « Templiers » qui affrêtèrent une flotte de galères, qu'ils basèrent à La Rochelle, pour ensuite aller quérir l'argent des mines boliviennes de Potosi, par l'île Sainte Catherine, la côte des Danois et ensuite le Paraguay. Mais les chevaliers du Temple ne firent aucun mal aux colonies danoises des Andes, car ils représentaient la branche « catholique », c'est-à-dire paganisée de la chrétienté. Ne dit-on pas que saint Bernard, leur fondateur, fut nourri au sein d'une vierge noire, autrement dit d'une déesse-mère païenne ! Les Templiers connaissaient la supercherie judéo-chrétienne du Jésus, gangster et chef de bande zélote, condamné à mort pour crimes de droit commun par des Romains extrêmement tolérants en matière religieuse. La connaissance de ce secret leur valut d'ailleurs le bûcher, tout comme elle fut mortelle à Julien, dit l'Apostat, cet empereur romain bon et pieux, dont les chrétiens calomnient encore la mémoire actuellement. Cette vérité ne fut naturellement pas la seule en cause pour envoyer les Templiers au pilori. Intelligents, ils avaient aussi mis sur pied un système de prêts bancaires, grâce au pactole venu de Potosi et grâce à leur association avec les banquiers juifs. Car dès leur création, ou peu après, **les « Templiers » devinrent les grands protecteurs des Juifs.** Non seulement ils assimilèrent leurs connaissances et leurs pratiques usuraires, mais, en outre, ils écoutèrent leurs rabbins, qui les poussèrent à **envisager un renversement des royautés et la création d'un vaste mondialisme économique.** Là se situe la raison de leur destruction par le roi Philippe le Bel.

Beaucoup de « grands historiens » que j'ai lus se demandent toujours, pourquoi les routes, balisées et utilisées par les Templiers à travers la France, convergent toutes vers le port de La Rochelle ? En connaissant leurs rapports avec les Danois d'Amérique, tout s'éclaire actuellement.

Vers le XIII^e siècle, les marins normands avaient pris l'habitude de concurrencer le commerce arabe dans un domaine bien particulier. En effet, ceux-ci se procuraient d'énormes bénéfices en important, de Malabar et de l'Insulinde vers l'Europe, un bois rouge, dont les extraits servaient à teindre les tissus. Les Arabes appelaient « *Bakkam* » ce bois réduit en poudre ; et les Italiens traduisirent ce nom en « *Brazil* ».

Et brusquement, les Dieppois commencèrent, eux aussi, à

importer ce bois. Or l'histoire prouve que ces Normands n'avaient jamais effectué la circumnavigation autour de l'Afrique, qu'ils n'étaient d'ailleurs jamais descendus plus bas que l'embouchure de l'actuel fleuve Zaïre, où ils avaient établi leur ultime colonie-comptoir. Ils ne pouvaient, en conséquence, ramener cet arbre à teinture que du Brésil, où il pousse aussi. Ce détail nous fournit une preuve supplémentaire de la parfaite connaissance de l'Amérique du Sud par tous ces marins vikings.

Rappelons-nous d'ailleurs les premières mappemondes du début du XVI^e siècle, comme celle de Vulpius, qui désignaient toutes la zone de la côte uruguayenne du nom évocateur de « *Costa danea* ».

Mais pour en revenir à notre histoire de l'Amérique du Sud, il n'y eut pas que les Templiers, qui furent mis au courant de l'existence de ces colonies danoises. Bientôt d'autres missionnaires chrétiens partirent sur leurs traces, afin d'évangéliser ce continent. Eux aussi, passèrent par la « *Costa danea* » et par les fleuves et les chemins « moelleux » du Paraguay, puis par les Andes et le lac Titicaca, pour aboutir enfin à la capitale andine de Tiahuanaco.

En général, ils furent assez mal accueillis par les populations indigènes, auxquelles ils prêchaient l'abstinence, la monogamie, l'existence du péché, le remords, etc. Et vraisemblablement, ils se firent remarquer par des pratiques contre nature, car les indigènes des basses terres prirent l'habitude de les appeler « *Pay Zumé* », ce qui se traduit, en langage guarani, par « *père tapette* ».

Mais, lorsque les jésuites colonisèrent la région, suite à des consonances linguistiques un peu différentes, ils le traduisirent par « *Pay Tumé* », c'est-à-dire par « saint Thomas » en espagnol. Ils en déduisirent que ce saint avait évangélisé la région, d'autant plus facilement que des légendes et des croyances indigènes (comme l'histoire du déluge), des coutumes et des croix se retrouvaient dans leurs pratiques religieuses.

Ils omirent ainsi volontairement ou involontairement de mentionner le passage des évangélistes normands (ou du moins du temps des Normands), et ils le remplacèrent par une histoire merveilleuse et mythique, qui ne donnait que plus de poids aux origines du christianisme.

Ils transformèrent même les signalisations danoises de « *pieds peints* » en « *véritables empreintes* » laissées par saint Thomas.

Ce *Pay Zumé* des basses terres devint *Thul Gnupa* dans les Andes. *Thul* qui signifie « saint homme » et de *Gnupa*, nom qui désignait la Scandinavie au Moyen-Âge. Ce furent incontestablement ces « *Thul*

Gnupa» (car il y en eut forcément plusieurs), qui entreprirent l'évangélisation des autochtones andins, ainsi que la construction de la cathédrale de Tiahuanaco sur le modèle de celle d'Amiens. Ce qui nous permet de déduire que ces missionnaires arrivèrent sur le plateau andin vers l'an 1250, car la cathédrale d'Amiens fut construite de l'an 1218 à l'an 1288, et son portail le fut en l'an 1236.

Mais leur présence dans cet empire, organisé par des yarl païens adorateurs du Soleil, provoqua d'importantes dissensions entre les « aristocrates blancs », déjà trop peu nombreux. Or les indigènes, soumis jusque là, mais constatant chez leurs maîtres ces discordes auxquelles ils ne comprenaient rien, mirent de plus en plus de mauvaise volonté à respecter l'ordre établi. Ainsi, au Sud du Chili, le cacique Cari en profita pour monter une armée ; celle-ci écrasa, pour finir, les défenseurs de Tiahuanaco vers les années 1290. Puis enfin, il écrasa les forces danoises réfugiées dans l'île du Soleil, sur le lac Titicaca.

Cette défaite provoqua la débandade des petits postes danois, dispersés et échelonnés sur les routes de cet immense empire, dans le but d'y maintenir l'ordre. Certains Danois s'enfuirent vers la côte de l'Équateur, où ils se confectionnèrent des radeaux de balsa ; mais leur fuite les amena sur l'île de Pâques, où ils constituèrent une nouvelle aristocratie qui enseignera à la population locale la fameuse écriture « rongo-rongo ».

Cette écriture se retrouve dans certaines régions andines, sous l'appellation de « kell-ka », ainsi que dans certains catéchismes nahuatl qui, eux aussi, sont écrits en boustrophédon. D'autres Danois s'enfuirent dans les forêts de l'Amazone et du Paraguay, où ils deviendront plus tard les fameux « Indiens blancs » dénommés « Antis », « Yurakarés », et « Guayakis » (auxquels il faut ajouter bien d'autres petits groupes, comme ceux des Amazones blanches, qui impressionnèrent tellement les Espagnols, les Caboclos du Piauí, etc.) ; ceux-là, tout en dégénéralent lentement, s'opposèrent toujours farouchement à toutes les tentatives d'évangélisation espagnole, car instinctivement, ils se rappelaient, que le dieu des Chrétiens fut l'origine et la cause de leur perte. D'autres Danois enfin se réfugièrent près de Cuzco, où, avec l'aide d'Indiens fidèles, ils fondèrent la dynastie inca, dont le nom provient du danois « Inga » : descendant ; et, durant deux cents ans, ils se consacreront à la reconquête de tout l'empire perdu.

La première mesure, salutaire et nécessaire, prise par les premiers aristocrates incas, peu nombreux, fut d'effacer toute trace

de la défaite des Blancs. Ils pratiquèrent, eux aussi, le terrorisme intellectuel des Chrétiens, détruisant tous les écrits antérieurs et menaçant de peine de mort tous les lettrés récidivistes.

Mais, comme un empire organisé a besoin d'écriture, ils conservèrent les « chimu », cette fameuse écriture sur cordelettes à nœuds de différentes couleurs. Celle-ci possédait l'avantage de ne pouvoir être comprise des Chrétiens, mais seulement des Vikings, chez qui elle servait depuis la nuit des temps comme écriture sacrée et divinatoire. De plus, cette caste blanche aristocratique se protégea par une deuxième mesure discriminatoire : la ségrégation linguistique. L'Inca et ses pairs parlaient une langue différente de celle du peuple, et les mots qui nous en furent transmis, nous prouvent qu'il s'agissait du vieux langage viking.

Vers l'an 1300 donc, le premier **Inca**, Manco Capac (du danois *kappi*, qui signifie chevalier), personnifiant les Blancs, fonda, avec sa femme, « *mamma Oëlle* », personnifiant les indigènes fidèles, la dynastie inca. Le deuxième Inca, leurs fils, Sinchi Roca, a encore peu d'importance. Mais, le cinquième Inca, nommé Pachacuti, qui régna vers l'an 1438, se fit diviniser en s'attribuant pour père le dieu Viracocha. Premier Grand Inca, puisqu'il rétablit presque tout l'empire disparu, par quelques guerres nécessaires, mais surtout par une habile diplomatie qui évita les effusions de sang inutiles, il imposa à toute la région andine l'usage du quichua, la langue de Cuzco. Son fils, Topa Inca, fut, lui aussi, un grand conquérant ; mais son petit-fils Huyana Capac eut le malheur d'avoir deux fils légitimes, nommés respectivement Huascar et Atahualpa. À sa mort, les deux frères déclenchèrent une guerre civile pour s'emparer du trône. Mais elle vint bien mal à propos, car elle se déroula juste avant l'arrivée de Pizzare et de ses conquistadores.

De nombreux historiens se demandent toujours pourquoi, lors de l'entrevue entre Pizzare et Atahualpa, à Cajamarca, ce dernier se laissa si facilement berner et emprisonner par les Espagnols ? Car enfin, il possédait une armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, alors que Pizzare n'était venu qu'avec trois navires, cent quatre-vingt hommes et vingt-sept chevaux, auxquels s'ajoutèrent, quelques semaines plus tard, un nouveau contingent de cent trente hommes.

La réponse est simple : Atahualpa était blanc et croyait à la solidarité de race ; il refusait de se méfier et de combattre ses frères de race. Il était en outre persuadé que les Espagnols comprendraient la nécessité de le laisser régner et continuer à gérer son empire ;

quitte à leur fournir l'or et l'argent qu'ils recherchaient avec tant d'avidité.

C'était raisonner en Blanc païen qui se sent responsable de ses administrés, devant des Blancs à la mentalité sémite, pour qui l'or et les richesses deviennent le but suprême. D'ailleurs, de sa prison, Atahualpa facilita sa passation de pouvoir aux Espagnols, afin d'éviter une nouvelle guerre destructrice entre ses concitoyens ; guerre qui ternirait à nouveau l'image de marque de l'homme blanc, sans compter les épreuves pénibles pour les peuples des Andes.

Et, en 1525, Atahualpa paya de sa vie sa crédulité, sa bienveillance et son réflexe de communauté raciale. Il fut étranglé dans sa prison, à la mode castillane, au garrot.

Avec son meurtre commença la longue agonie du « dieu Soleil ». Ainsi débutèrent tous les malheurs des populations sud-américaines, plongées dans la longue nuit chrétienne.

Il est possible que tous les chaînons épars, que nous connaissons déjà de cette « saga » viking en Amérique du Sud, ne se rattachent pas toujours entre eux exactement de la façon dont je l'explique ; mais je pense cependant avoir deviné les causes réelles de ses motivations et sa conclusion malheureuse, et avoir épousé la « Vérité », sans jamais m'en être écarté.

De toute façon, ce qui est devenu indubitable et incontestable, c'est bien la présence des Vikings en Amérique centrale et en Amérique du Sud, bien avant la colonisation espagnole.

Rien que les trois cents momies d'aristocrates incas, découvertes à Paracas et dans les environs de cette ville, sont là pour nous le rappeler : ces momies, très bien conservées, possédaient des cheveux clairs, blonds ou châains, à section ovale (caractéristique blanche) et beaucoup plus fins que les gros cheveux à section ronde des Mongoloïdes indigènes. Ce sont des cheveux d'Indo-Européens à la taille élancée. D'ailleurs, Pizzare lui-même décrivit les Incas comme de grands hommes blonds aux yeux bleus.

En outre, l'on retrouve encore des « Indiens blancs » en Guyane, en Colombie, au Vénézuéla et le long de l'Amazone. Déjà vers 1850, l'ethnologue Alcide d'Orbigny nous décrit les Indiens blancs appelés « Antis », dont un sous-groupe se nomme justement les « Yuracaré » (ce qui, en langue quichua, signifie guerriers (kari) et blancs (yurak)). Il existe aussi l'excellente étude récente faite par l'anthropologue Jacques de Mahieu, sur les « Guayakis » du Paraguay, Indiens blancs métissés de Guaranis, chez qui l'on retrouve des terres cuites et des tissus portant des runes.

Dans un de ses livres intitulé : *« Drakkars sur l'Amazone »*, Jacques de Mahieu nous conte l'odyssée des Vikings survivants de la grande bataille du lac Titicaca, ou du moins de ceux qui s'enfoncèrent dans la forêt vierge amazonienne. Il s'attache d'abord à nous démontrer l'existence des « Amazones », ces tribus de femmes guerrières blanches, aux yeux bleus et aux longues tresses blondes. En l'an 1542, le père Carvajal et les soldats espagnols de l'expédition de Francisco de Orellana furent si impressionnés par leur courage et par leur pugnacité, qu'ils baptisèrent le fleuve « Amazone ». Étudiant les récits de tous ceux qui explorèrent ces régions depuis lors, comme Pedro de Ursua, E. de Gaudia, Cortes, Humboldt, Bonpland, Alcide d'Orbigny, la Condamine, etc., pour finir par celui d'Eduardo Barros Prado, qui en l'an 1954, vécut quinze jours parmi elles, Jacques de Mahieu démontre que ces Amazones descendirent le rio Purus, vers l'an 1290, pour finir par s'établir, quelques siècles plus tard, en Guyane, entre les rios Nhamunda et Trombette.

Ces Blanches, qui vassalisèrent quelques tribus indiennes, maintinrent très longtemps leur pureté raciale en choisissant leurs maris sporadiques chez les « Guacaris », une tribu de Blancs vivant à l'embouchure du rio Nhamunda. Mais lorsque ceux-ci furent exterminés, elles commencèrent à se métisser ; il semble cependant que certains de leurs groupes existent encore à l'état assez pur actuellement, grâce à la protection impénétrable de la forêt amazonienne.

Ensuite, Jacques de Mahieu passe en revue les nombreuses tribus d'Indiens blancs, blonds ou roux, grands et aux yeux bleus ou verts, dont certaines existent encore actuellement, et dont les patronymes guerriers dérivent la plupart du temps des vieilles racines norroises « *Vari* » (guerrier) ou « *Vaki* » (garde).

Tels sont les Aravaks, les « Wais-Wais » (dont une des femmes photographiées est typiquement européenne), les « Varicoulets », les « Vacaris », etc.

Au Brésil du Nord, certaines indiennes s'appellent « Walkiria », etc. Il nous décrit ensuite l'empire du grand Paytiti, que l'on crut longtemps mythique, et qui n'était que la marche orientale de l'Empire andin de Tiahuanacu, sis entre l'Orénoque et l'Amazone. Les Vikings avaient peuplé cette « marche » d'une milice Tupis-Guaranis, encadrée d'officiers blancs. Les Incas furent en relation avec cet empire qui, lui aussi, se dégrada au fur et à mesure de la pénétration chrétienne.

Mais ce qui est encore plus capital, dans cette nouvelle œuvre de Jacques de Mahieu, c'est la description d'un trafic maritime intense que les Vikings exerçaient le long de la côte du Brésil, entre le delta de l'Amazone et l'île Sainte Catherine. Il a mis en évidence, sur ces côtes, des ports, des pilotis d'estacade, des centres de carénages de navires, des murailles, des travaux d'irrigation et de nombreuses gravures runiques ; toutes ces découvertes n'en sont qu'à leur début.

Il a aussi mis en évidence l'existence d'une vaste région minière le long du São Francisco et du Parraíba, de même qu'il a retrouvé les fameuses sept cités de Cibola (tant recherchées par le colonel Fawcett) sous forme d'un haut lieu culturel viking dans la province brésilienne du Piauí.

Rappelons-nous en effet, que les Vikings adoraient la « nature », et que les forêts ou les cirques rocheux naturels leur servaient de cathédrale. Ainsi en fut-il du site de Teutoburger Wald, en Basse-Saxe ; ainsi en est-il des sept cités, ensemble rocheux fantastique, qui s'élève dans la plaine du Piauí, où Jacques de Mahieu retrouva même un portulan de toute la région.

Notons aussi qu'encore actuellement, les Indiens du São Francisco utilisent des barques à grande proue ornée de figures en bois taillé, qui rappellent furieusement les têtes de proue des drakkars.

Mentionnons enfin, que toute cette région du Brésil oriental et des côtes est parsemée de runes, de croix celtiques, de croix templières et surtout de croix de Tiahuanacu, que ce soit sur des poteries ou sur des roches.

Enfin, l'auteur nous explique pourquoi les Vikings, qui connaissaient les voies fluviales de l'Amazone et de ses principaux affluents (Boni, Purus, Marañon, Rio Negro, Madeira, Jurua, etc.), pour relier leur empire des Andes à l'océan Atlantique, lui préférèrent la voie du Paraguay, des mines de Potosi à l'île Sainte Catherine.

Cette dernière voie, bien qu'à demi pédestre et nécessitant un plus long portage aux dépens d'une main-d'œuvre facile à trouver dans ces régions, était en définitive beaucoup plus courte et sanitaire. L'Amazone représente une navigation de deux mille kilomètres, sans compter les dangers encourus en hiver, lorsque les crues arrachent les arbres en bordure du fleuve, et que ceux-ci peuvent faire chavirer des vaisseaux aussi légers que les drakkars.

En outre, les navires vikings à voile carrée étaient incapables de remonter le vent, de telle sorte que si, venant d'Europe, il était très

avantageux d'utiliser les vents alizés pour se rendre à l'embouchure de l'Amazone, pour en revenir, il était préférable de foncer en plein océan, en partant des côtes sud du Brésil.

Au contraire, les caravelles normandes et espagnoles, plus manœuvrières, pouvaient se permettre de repartir directement du delta amazonien vers l'Europe.

Un autre livre important de Jacques de Mahieu est celui intitulé « *El rey vikingo del Paraguay* ». Il nous explique toutes ces découvertes dans les régions encore sauvages de l'Ouest du Paraguay ; régions où il existe encore des Indiens sauvages qui attaquent les voyageurs à coups de flèches. Il y découvrit des inscriptions runiques, des temples, des citadelles, des abris sous roches, etc. Découvertes qui, toutes, corroborent la présence des Vikings en ces lieux ; présence encore démontrée par les Unku (tapisseries) et par les Kéru (poteries peintes), retrouvés dans différents musées sud-américains, qui provenaient des Andes et du lac Titicaca. Ces Unku et ces Kéru sont le pendant américain de la tapisserie européenne d'Ovrehogdal.

Mais le plus surprenant, dans cette nouvelle œuvre de Jacques de Mahieu, reste encore sa démonstration de l'existence de troupeaux de chevaux, de chiens européens et de vaches normandes dans ces régions. Troupeaux que les premiers découvreurs espagnols décrivirent avec complaisance ; mais leurs écrits furent « oubliés » volontairement par l'intelligentsia chrétienne et juive, qui voulaient à toute fin s'attribuer les mérites de la découverte ; or encore actuellement, ces écrits restent « ignorés » par nos media mensongers, aux ordres de ces mêmes mafieux cosmopolites.

S'il ne fait plus de doute que les Blancs européens colonisèrent les Amériques, du Nord au Sud, bien avant Christophe Colomb, nous pouvons nous demander ce qu'ils apportèrent en fait à ce continent, et dans quelle mesure ils ne furent pas les initiateurs et les promoteurs des grandes civilisations et des grands empires qui s'y édifièrent. Sans entrer dans les détails, pour lesquels je ne puis que conseiller les excellents ouvrages de Jacques de Mahieu, nous pouvons déjà conclure ceci :

1. – Ils enrichirent les vocabulaires locaux de nombreuses racines danoises, mieux adaptées à la toponymie, à l'artisanat et à la religion.

Souvenons-nous de la ville Tula (Thulé), du Cundinamarca (la région de Colombie et du Nord du Vénézuéla), du dieu suprême Nahuatl, appelé Olhin Tonatiu, qui correspond à lui tout seul à toute

et ces fourbes qui se présentent toujours comme les champions de la « vérité », sont aussi sectaires que leurs « frères » chrétiens, car ils ont le même père intolérant appelé Juda. Or l'UNESCO est un nid de francs-maçons !

Signalons enfin ici qu'à côté des racines danoises de nombreux termes nahuatl et quechua (ou quichua) ou aymara, d'autres semblent provenir du latin ; ce qui ne doit plus nous étonner, puisque les moines irlandais papars enseignèrent dans les régions d'Amérique centrale, et que les Templiers furent présents au Mexique et aux Andes.

3. – Toutes les connaissances zodiacales et astronomiques, ainsi que celles qui découlent de celles-ci, dans le domaine de l'agriculture, par exemple, furent apportées aux Indiens par les Blancs. Le fait est surtout net dans la région andine, où les populations, bien que vivant dans l'hémisphère austral, fêtaient le solstice d'été en été comme au Nord de l'équateur ; c'est une aberration, car météorologiquement, c'était alors le plein hiver pour eux. Il en va de même pour toutes les autres fêtes zodiacales, alors qu'en passant la ligne équatoriale, elles s'inversent toutes. Le prouve aussi la coexistence des deux calendriers en Amérique centrale : le lunaire, d'origine indigène ; le solaire, d'origine scandinave.

Or comme les Danois ne restèrent pas assez longtemps en Amérique centrale, les populations de ces régions restèrent quelque peu attachées à leur calendrier lunaire, sans bien comprendre tout l'intérêt de l'autre.

Au Pérou, au contraire, là où les Scandinaves restèrent assez longtemps, le calendrier solaire subsista seul, car les Blancs eurent suffisamment de temps pour en enseigner tous les bienfaits aux populations locales. Tout confirme les traditions, selon lesquelles ce furent bien Quetzalcóatl et Huiracocha, qui apportèrent au Nouveau Monde le système chronométrique qu'employait l'Europe.

4. – Une bonne partie de l'architecture, mieux équilibrée et mieux adaptée à la vie en ville, est, elle aussi, d'origine scandinave. Ce sont les cités en damiers de type danois, que l'on retrouve du Mexique (exemple : Tula) à la Kalassassaya de Tiahuanaco, en passant par les cités d'Amérique du Nord comme Cahokia. Il existe aussi d'assez nombreuses représentations de l'homme blanc, que ce soit les sculptures de guerriers toltèques, ou les fresques du temple des guerriers de Chichen-Itza, ou même le « fraile » de Tiahuanaco.

N'oublions pas non plus les temples en bois (essentiellement scandinaves) que possédaient toutes ces cités, ainsi que les citadelles et les tours d'observation de type européen nordique qui se retrouvent du Massachusetts (la tour de Newport) à la citadelle de Kalassassaya de la ville de Tiahuanaco, en passant par celles de Cahokia et de Tula.

Et si certaines pyramides sont antérieures à la venue des Vikings, elles ne servirent jamais, dans ce cas, à des observations astronomiques comme après leur venue ; cependant, ces pyramides peuvent très bien avoir été suggérées par la présence d'Illyriens ou d'Égyptiens, venus en Amérique aux environs des années – 1000 ans à – 1200 ans, donc après la chute de Troie. À ce sujet, n'oublions pas que Jacques de Mahieu, peu avant son décès, a démontré la présence d'une vaste civilisation dite « des plaines » dans le Nord-Ouest de l'Argentine. Cet « empire des Plaines » encore présent lors de l'invasion des Espagnols, fut certainement d'origine troyenne, comme le démontre la toponymie et les nombreux mégalithes qui servaient aux divers calculs astronomiques.

5. – Le travail parfait des métaux fut, lui aussi enseigné par les Scandinaves aux autochtones américains.

En Amérique du Nord, quelques Indiens travaillèrent le cuivre natif par martelage à froid. Partant, il leur était impossible de combiner des métaux de diverses classes entre eux. Or, l'on a découvert, dans les sépultures indiennes du Massachussetts, des ustensiles ménagers et des pointes de flèches en bronze. Les ustensiles ménagers étaient même percés d'un trou pour pouvoir les pendre à un clou, comme cela se faisait dans l'Europe du Moyen-Âge. Or, les Indiens ne connaissaient pas les clous, dans cette région. On retrouva aussi des objets en bronze dans les tombes de Kensington, de même que dans celles de la rivière rouge et de l'Ontario.

Au Pérou, le cuivre était connu au début de l'ère chrétienne, mais là aussi, il fut toujours travaillé à froid jusqu'au début de la culture chimús, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée des Danois, puisque l'histoire nous apprend qu'ils furent les fondateurs de cette culture. À partir de ce moment, l'archéologie découvre du cuivre travaillé par fusion, et en même temps du bronze et de l'airain (le mélange immédiat cuivre/bronze prouve qu'il s'agit d'un apport extérieur).

Chez les Nahuatl, les Mayas et les Quichuas, l'ensemble des traditions, consignées dans le livre sacré, appelé « *Popol Vuh* », nous rapportent que toutes les techniques métallurgiques qui permirent

de travailler l'or, l'argent, l'étain et le cuivre, furent enseignées par Quetzalcóatl, Kukulcan et Huiracocha ; aucun de ces peuples ne savait travailler le fer dont ils possédaient cependant quelques objets, comme ce magnifique casque à crinière, orné de cornes (donc un casque viking) qui échut en partage à l'un des compagnons de Cortès, à la suite d'un pillage. Rappelons d'ailleurs, que ce type de casque avait tellement impressionné les Indiens, que les princes aztèques se fabriquaient des cornes en tissu pour orner leurs couvre-chefs. L'historien et ami de Cortès, nommé Juan de Grijalba, décrit fort bien cette coutume. N'oublions pas non plus que le travail du fer exige une technique assez compliquée que ne possédaient sans doute pas, à cette époque, ni les marins, ni les guerriers, ni les prêtres venus d'Europe. Il n'en reste pas moins que le vocabulaire quichua (andin) possédait un mot pour traduire le fer : ce vocable de « Kellay » n'a rien à voir avec l'espagnol.

Avant l'arrivée des Vikings, déjà vers -600 ans, les Chavin commencèrent à marteler des pépites d'or en feuilles minces. Vers -200 ans, les Mochicas travaillèrent de la même manière le cuivre, l'or, l'argent, voir même un alliage naturel de ces divers métaux. Mais ce n'est que vers l'an 1000 que les forgerons équatoriens (les Chimús) découvrirent la fusion. Ils allièrent alors de l'or et du platine dans des fours portés à 1 650 degrés. C'est eux qui créèrent le « Tombac », alliage de 50% de cuivre, additionné d'or et d'argent. L'addition de cuivre rendait les objets beaucoup moins coûteux et permettait une fusion dans des fours peu puissants. En outre, le produit fini était rendu aussi dur que le bronze, en le martelant plusieurs fois à chaud. Une fois l'objet terminé, ils enlevaient la couche superficielle de cuivre dans un bain décapant, fait d'urine ou de jus de fruits acide. Ensuite, l'on donnait à l'objet le brillant de l'or en le polissant.

En outre, les Chimús façonnèrent certains de leurs bijoux à la technique de la cire perdue. De là, cette technique regagna le Mexique, où les fondeurs mixtèques et toltèques la mirent au point deux cents ans environ avant la venue de Cortès. Il est prouvé que cette technique de fabrication « à la cire perdue » est beaucoup trop complexe pour avoir été découverte spontanément en deux lieux différents (l'Ancien et le Nouveau Monde) deux fois de suite. Elle requiert une connaissance trop approfondies des techniques de fusion des divers métaux, ainsi que des possibilités de moulage à l'argile avec conduits de masselottes et d'évents. Seuls les Scandinaves purent donc enseigner aux Amérindiens des Andes.

6. – L'organisation militaire des divers peuples et empires d'Amérique fut, elle aussi, presque entièrement apportée par les Blancs venus d'Europe. Cela va de l'organisation d'un camp retranché à celle des armées et de l'armement. Par exemple, les boucliers des Aztèques et des Péruviens étaient ronds et identiques à ceux des Vikings. En outre, les Aztèques y arboraient leurs armoiries, ce qui n'est pas danois, mais bien une coutume irlandaise et chrétienne. Leur arme principale, aussi bien en Amérique centrale que dans les Andes, était la hache, cette arme, viking par excellence, que le reste de l'Europe avait abandonnée depuis le X^e siècle.

En outre, au Pérou, ils portaient des tuniques à manches courtes, recouvertes d'une cotte de maille, et les drapeaux étaient partout remplacés par des « *laborum* », ces étendards de type romain. Les armées indiennes étaient toutes organisées en centuries et décuries, comme celles des Germains et des Scandinaves, alors que partout ailleurs en Europe, l'on utilisait encore le système basé sur la douzaine.

Et, il existait, au Mexique comme au Pérou, un ordre de chevalerie dont les caractéristiques et les modes d'ordination ressemblaient trait pour trait à ceux de la chevalerie païenne indo-européenne.

7. – Au point de vue social, les Vikings apportèrent, entre autres, l'utilisation de la balance dite romaine et du sauna ; l'usage des assiettes et des cuillères, mais pas de la fourchette, exactement comme en Europe médiévale. La similitude de certains instruments de musique militaire, comme le tambour et la flûte de pan des Péruviens, est aussi frappante.

Il existe aussi une similitude de certains jeux, comme la balle au panier et le mât de cocagne, si en vogue dans le monde scandinavo-germanique.

Aztèques et Péruviens faisaient grand usage de la couleur pourpre pour marquer le rang et le sang royal ; signalons même que les dignitaires aztèques possédaient la crosse épiscopale, la même que celle avec laquelle ils représentèrent parfois Quetzalcóatl. Pourpre et crosse semblent beaucoup plus être d'origine irlandaise « *papar* » que d'origine viking.

8. – Quant aux conceptions religieuses et aux rites des Indiens d'Amérique centrale et du Sud, force nous est de constater qu'il s'agit principalement des idées et des coutumes du paganisme indo-européen, mélangés parfois à des traces de christianisme.

En Amérique comme en Scandinavie, l'on croit en un chaos originel, organisé ensuite par les dieux, alors que la conception sémite et chrétienne croit en un dieu tout puissant qui créa tout ex nihilo. Par contre, aussi bien en Amérique centrale que dans les Andes, l'on connaît l'histoire du déluge, et la notion du péché est associée à celle de remords et de pardon.

La conception que les Nahuatl et les Mayas se faisaient du ciel et de l'enfer semble calquée, jusque dans ses moindres détails, sur la mythologie scandinave. La religion incaïque enseignait l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps.

Signalons aussi, chez les Nahuatl, l'existence de quatre des sept sacrements, à savoir : le baptême, la confession, la communion et le mariage, qui y côtoyaient la mortification et le jeûne, toutes coutumes d'origine chrétienne. Les Mayas mettaient des croix sur leurs tombes et les Péruviens utilisaient des décorations à croix gammée.

Ce bref aperçu nous démontre donc que l'ensemble des hautes cultures que connut le continent américain est essentiellement l'œuvre des Blancs indo-européens, n'en déplaise aux adorateurs d'exotisme. Et si les Vikings, qui y apportèrent leurs systèmes de mesure en dizaines et en pieds danois (celui-ci vaut 29,33 cm, au lieu de 29,59 centimètres pour le pied romain), n'y introduisirent pas l'usage de la roue, c'est bien parce qu'elle n'y trouvait pas sa place, vu les accidents du pays et parce que l'Amérique était dépourvue d'animaux de trait ; dans les montagnes andines, la roue aurait même été franchement inutile.

En outre, au Mexique comme au Pérou, les Indiens avaient pris l'habitude de tout porter sur leur tête, et il n'est pas dit que l'apparition de la roue n'aurait pas provoqué une crise sociale parmi cette main d'œuvre à bon marché. De toute façon, les boucliers ronds et les représentations de snekkars et de drakkars montés sur chariots prouvent à suffisance que la roue était connue, à défaut d'être utilisée. Ce n'est pas la première fois que des peuples entiers négligent d'utiliser certaines choses qui leur sont cependant bien connues. Pour un cavalier, l'usage de l'étrier est aussi utile et important que celui de la roue, et pourtant l'Europe ne le généralisa que vers les années +600, après avoir subi des ennuis avec la cavalerie avare, alors qu'elle connaissait son usage depuis ses contacts avec les cavaliers scythes et sarmates, avant l'ère chrétienne.



LIVRE IV

LA PENSÉE RELIGIEUSE

CHAPITRE I

ESSAI SUR LES ORIGINES DES RELIGIONS PRIMITIVES ET SUR LA GENÈSE DU SENTIMENT RELIGIEUX

En relisant mes notes qui traitent de la dernière partie de cet ouvrage, je me suis rendu compte de la grande difficulté d'expliquer clairement et succinctement la naissance du phénomène religieux.

Car, comme l'a déjà dit au siècle dernier le grand philosophe Feuerbach :

« Dieu a été créé par l'homme ».

Au fond, la religion, c'est l'impuissance humaine qui s'en remet à la toute-puissance divine. Il n'est évidemment pas question ici de refaire une étude complète de toutes les religions. Des livres traitant de ses sujets existent en suffisance. Mon but est seulement de faire comprendre la genèse et le développement du phénomène religieux, qui se perd dans la nuit des temps.

À vrai dire, la première religion qu'a pratiquée l'hominidé naissant, était celle engendrée par son animalité : celle qui consiste à respecter les pulsions des instincts fondamentaux. Car, lorsqu'il faut lutter à chaque instant, non seulement pour vivre, mais aussi pour survivre, il n'y a place que pour une « religion biologique » de l'espèce. Toutes les pensées sont alors centrées sur le « devenir » du groupe et, par extension, de la race, par l'intermédiaire de la survie de chaque individu de la communauté.

Les animaux supérieurs (primates et carnivores), qui se sacrifient parfois volontairement pour la survie de leur groupe, pos-

sèdent déjà un sentiment religieux rudimentaire, de même qu'une âme, puisque celle-ci n'est rien d'autre que la « race vue du dedans ». Chaque fois que les hommes tombèrent comme des mouches, dans les périodes d'épidémies catastrophiques, de guerres ou de famines interminables, l'humanité, dans son ensemble, retourna toujours aux commandements impérieux de l'instinct, plutôt que de continuer à se confier aux dieux engendrés par leurs propres fantasmes.

L'étude récente des « Iks » du Soudan, tout comme celles des épidémies de peste, qui ravagèrent l'Europe durant l'ère chrétienne, prouvent à suffisance que l'homme, en situation critique, perd d'autant plus vite son vernis moral et religieux, sa charité abusive et sa fraternité internationale, qu'étaient grands son abandon et sa confiance en son dieu. Or, étant le plus conscient des animaux, son égoïsme primitif animal ne fit que se développer proportionnellement à cette conscience.

Dans mon premier livre traitant du « *Matérialisme biologique* », j'ai expliqué et démontré que plus une société devenait stable, plus son besoin de sécurité s'accroissait. Or c'est ce besoin de sécurisation qui est à la base de l'aptitude religieuse.

Quand l'*homo erectus* eut découvert le feu, ou du moins sa manipulation associée aux tentatives plus ou moins fructueuses de sa conservation, sa sécurité s'agrandit d'autant. Il ne devait plus survivre à tout instant ; il pouvait commencer à vivre, et son sentiment religieux s'accrut dans les mêmes proportions.

Alors que les animaux supérieurs (mammifères et oiseaux) craignent les forces naturelles, mais ne les idolâtrèrent pas, l'homme au contraire, plus conscient de leurs puissances destructrices et de sa propre petitesse devant leurs déchainements, s'empessa, lui, de les déifier. Cette déification fut assez trouble au début. Cependant, en découvrant le feu, l'homme découvrait une substance impalpable, préexistant en toute chose ; aussi bien dans la chair de l'animal, qui grésillait en activant la flamme, que dans le bois et l'herbe, qui l'entretenaient, ou même que dans la pierre, qui l'engendrait par ses étincelles. Tout pouvait se transformer en flammes, ce dieu impalpable qui dansait dans le feu et lui procurait puissance et sécurité. Ce feu dévorant qui naissait du tonnerre du ciel ou des entrailles grondantes de la Terre. Et l'homme, ce dieu animal naissant, pouvait enfin collaborer plus ou moins avec ce dieu insaisissable du feu, avec ce dieu plus grand que lui, et dont il apprenait à mieux craindre les colères et à mieux apprécier l'amitié, au fur et à mesure qu'il le connaissait mieux.

Mais, parallèlement à ses progrès techniques et culturels, l'homme se débattait de plus en plus devant son double destin. D'une part, il penchait vers l'état religieux, c'est-à-dire vers une dépendance totale et complète vis-à-vis des dieux qu'il créerait ; d'autre part, il tendait à devenir maître de son destin grâce à son intelligence. Il chercha alors à diriger et à influencer cette destinée par des manœuvres magiques. La magie, l'intelligence et le raisonnement, le poussaient vers le surhomme du lendemain ; la religiosité, la peur et la passivité craintive, l'encourageaient chaque jour davantage à s'en remettre dans les mains des dieux. D'autant plus que, s'il savait déjà entretenir et conserver le feu, il ne savait pas encore le créer « *ex nihilo* ». C'est son successeur, l'homo sapiens néanderthalensis, qui réussira ce tour de force.

Et paradoxalement, grâce à cette puissance accrue, qui engendre en retour l'accroissement du besoin de sécurisation, ce sera ce dernier qui deviendra réellement religieux. C'est avec l'homme du Néanderthal, complètement maître du feu, que nous voyons apparaître, pour la première fois en archéologie, les préoccupations mystiques et religieuses.

En effet, c'est le premier homme qui enterre ses morts avec leurs armes et avec leurs objets familiers, mais aussi avec des offrandes de nourriture et même avec des fleurs, prouvant par là l'existence d'un concept religieux qui considère la vie ici-bas comme un simple passage. Pour la première fois, l'homme envisage par raisonnements qu'il existe autre chose qui ne s'arrête pas et n'a pas de fin. Et il l'assimile à cette énergie vitale qu'il croit être représentée par cette flamme qui réside et qui préexiste dans toute chose, mais principalement dans la cervelle et dans la moelle des os. Car, en effet, mis au feu, ces tissus, très riches en graisses, faisaient jaillir et briller la flamme d'un éclat nouveau. De là et à cette époque est né le culte des crânes et des os longs, qu'il s'agisse de crânes humains ou de ceux des animaux que l'homme admirait pour leur intelligence, leur courage ou leur valeur combative. C'est ainsi que dans les grottes occupées par nos lointains ancêtres, nous voyons des crânes de loups, d'ours et de cervidés, entretenus comme objets d'adoration, au même titre que les crânes humains.

Cette conception nouvelle d'une vie terrestre, assimilée à un simple passage, est encore corroborée par les soins qu'apportait l'homme du Néanderthal à l'enterrement de ses morts. En général, ils étaient couchés sur le côté, en chien de fusil, comme pour un sommeil normal et, en outre, étaient recouverts d'ocre rouge, cette

substance qui, réduite en poudre, redonnait aux morts les couleurs de la vie dans l'au-delà.

Au fur et à mesure des millénaires, les rites funéraires s'enrichirent et se complexifièrent. Les ustensiles accompagnant le défunt devinrent de plus en plus nombreux et de plus en plus diversifiés. Ils commencèrent à être accompagnés de statuettes féminines ou d'objets en forme de phallus, dont le rôle n'était pas sexuel, mais bien de protéger et de garder le territoire du défunt ; la statuette féminine représentant la « déesse-mère » génitrice, de ce fait protectrice du clan (et par extension, de la race) ; les phallus représentant les « gardiens » de la communauté ; ce que l'on retrouve chez les primates plus primitifs, où les jeunes mâles se postent autour du groupe au repos, phallus dressé, afin de bien montrer leur état de mâle défenseur à tous les intrus potentiels.

Puis, au Néolithique, apparut le thème de « l'arceau » et de la porte protectrice. Ce thème trouva sa pleine signification dans les tombes à dolmens et à allées couvertes de la civilisation des mégalithes (soit de -4000 à -1500 ans, en Europe).

L'extension de cette civilisation des mégalithes sera considérable. Elle prendra sa source en Anatolie, parmi les cultivateurs blancs, et se répandra de l'Irlande à la Corée et de la Scandinavie à la Palestine. Mais c'est surtout en Europe centrale et en Gaule qu'elle sera la plus apparente et qu'elle atteindra son plus haut degré de complexité.

La civilisation mégalithique est essentiellement caractéristique de la race blanche qui la conçut, l'engendra et la propagea par ses deux sous-races, la Caucasoïde et l'Indo-Européenne.

D'autres races, non blanches, érigèrent cependant, elles aussi, des mégalithes, tant la renommée culturelle blanche était grande : ce fut le cas de la race mélanésienne, en Indochine, et de la race sémite, en Palestine et sur le « Plateau arabe ». Mais ces races apprirent cette coutume des peuplades blanches, avec lesquelles elles furent en contact ; et, comme toujours, lorsqu'un rite culturel passe d'une société à une autre, moins évoluée, il se déforme et perd son sens et son but primitif, tout en perdant une partie de son contexte culturel.

Chez les Sémites, par exemple, l'érection de mégalithes n'était plus associée au culte du feu nouveau. La Bible, qui emprunta la plupart de ses légendes aux Sumériens, aux Égyptiens ou aux Anatoliens, nous enseigne que Jacob érigea un bétyle, c'est-à-dire un menhir, uniquement pour honorer Jéhovah. Nous retrouvons aussi ce culte du mégalithe dans « l'Exode », où il nous est conté que

Moïse, descendant du Sinaï, bâtit un autel au pied de la montagne et dressa tout autour douze bétyles symbolisant les douze tribus d'Israël. Josué fit de même, après avoir traversé le Jourdain. Mais jamais ces « érections » juives ne s'accompagnèrent du culte du feu qui, dans le mégalithisme blanc, reste toujours associé. Pour les Juifs, cette réminiscence floue du culte des mégalithes ne représente qu'un acte de vénération et d'offrande à Yaveh ; jamais, manifestement, les âmes des ancêtres de la tribu. Dans ces cas, il semble qu'il ne s'agisse que d'une réminiscence, afin de complaire momentanément aux clans étrangers aux Israélites qui suivirent Moïse. Car rappelons que Moïse entraîna avec lui des Sémites et des Négroïdes d'origines fort diverses qu'il dut faire « errer » durant quarante ans (donc deux générations) dans le désert du Sinaï afin de bien les prendre en main et d'unifier leur croyance en un dieu unique dont ils se proclamaient, lui et ses proches, les grands prêtres.

C'est uniquement le monde blanc qui dressera les splendides monuments mégalithiques de Bretagne, de Scandinavie, de l'île de Malte, de même que ce monumental ensemble de Stonehenge en Angleterre qui, à lui seul, prouve la haute technicité et les connaissances astronomiques avancées du Néolithique blanc européen.

Ces peuples des dolmens et les villageois des « allées couvertes » jetteront les premières assises de notre paysannerie. Ils constitueront la masse anonyme cromagnéide blanche, à laquelle viendront s'intégrer et se superposer les contingents indo-européens successifs d'Illyriens, de Celtes, de Germains, de Germano-Scandinaves et d'Iraniens des steppes.

Ces paysans exprimeront aussi leur religion avec des pierres dressées appelées « Menhir », qu'ils érigeront en plein champ ou en plein bois ; et maintes croyances locales, de même que maintes pratiques occultes, les entoureront encore de mystère et de vénération en plein XX^e siècle. D'ailleurs, nous portons toujours en nous l'héritage inconscient de ces bâtisseurs de dolmens et de tombes collectives.

En effet, de cette époque date notre coutume d'envahir les cimetières à la Toussaint. Cette fête païenne fut, naturellement, volée et assimilée par le christianisme naissant, cette religion, essentiellement politique au départ, qui devra s'approprier et s'assimiler bon nombre de vieilles coutumes des peuples blancs pour pouvoir s'implanter partout. Mais nous reparlerons de tout cela au chapitre suivant.

Si nous comprenons aisément le rôle de cimetière des dolmens et des allées couvertes (ces ensembles de dolmens mis bout à bout), il nous est moins facile de comprendre celui des monolithes dressés (menhirs), de même que celui des cromlechs (ensemble de monolithes dressés en cercle) et des alignements divers de pierres dressées.

Or toute architecture religieuse suppose une relation étroite entre la forme et la fonction de l'édifice. Si nous pouvons facilement cataloguer ces formes, comment en deviner leurs fonctions ? Or, beaucoup aurait pu être appris d'un inventaire systématique des pratiques, des superstitions et des légendes qui étaient encore associées à ces monuments au XIX^e siècle. Mais on persifla cet inventaire entrepris par l'académie celtique sous le Premier Empire ; et ceux qui s'y adonnent encore aujourd'hui sont moqués en dérision et qualifiés de « Celtomaniaques ». Ne cédon pas devant ces intimidations, et voyons bien là une tentative du sémitisme cosmopolite de jeter le discrédit sur toute tendance des peuples à s'identifier racialement et communautairement, en recherchant leurs liens avec les racines de leur passé. Et cependant nous aurions encore pu glaner bien des indices, si les recherches des civilisations traditionnelles avaient été éclairées de nos jours par la sociologie, au lieu d'être systématiquement confinées au niveau du simple relevé ethnographique.

On peut néanmoins pallier en partie cette lacune par des comparaisons avec les croyances et avec les pratiques mégalithiques de certains peuples primitifs actuels d'Asie. Chez eux, l'érection d'un menhir, que n'accompagne généralement aucun dépôt funèbre, correspond à la mise en place d'un véritable « réceptacle d'âmes ». On les dresse au cours de fêtes dites de « mérites », qu'un riche notable offre à la communauté. Ces fêtes sont extrêmement dispendieuses, exactement comme celles des Indiens de la côte Pacifique des USA qu'on dénomme « *Potlatch* ». Mais chez ces Indiens, le menhir est remplacé par un « poteau totem », richement décoré, qui garde la même signification.

Notons ici que le plus ancien poteau totem fut découvert tout récemment dans la tourbière de Stellmoor, au Jutland, à l'endroit même d'un des plus anciens gisements de flèches. Ce dépôt est daté de -12000 ans. Ce plus vieux totem du monde était surmonté d'un crâne de renne gratifié d'une vaste ramure ; il était certainement en rapport étroit avec le culte des ancêtres du groupe humain qui l'édifia. Cet ancêtre animal, dont les adorateurs se considéraient

comme les dignes descendants, servait à la protection du territoire de chasse du clan, mais peut-être aussi à exalter la fécondité du chasseur et de ses victimes.

En érigeant son menhir ou son poteau totem, le donateur accède à un rang élevé, car le monument, dressé à ses frais, portera désormais son nom, ce qui assurera à son âme un sort enviable et hors du commun après sa mort. Car un individu n'est jamais réellement mort, tant que ses successeurs pensent encore à lui. César ne mourra jamais, tant que des générations d'écoliers prononceront son nom. Il en sera de même du donateur, dans sa petite communauté et dans son groupe, du moins tant que ce dernier existera. Le menhir perpétue l'âme du donateur, d'autant plus que la communauté escompte par avance les bienfaits de prospérité, de fertilité et de fécondité que cette âme, ainsi établie à demeure dans le village ou dans ses alentours, continuera à répandre autour d'elle.

Le mégalithe est un récipient spirituel qui personnifie l'ancêtre de la famille, du groupe, de la tribu, de l'ethnie et de la race (et non une simple dévotion à un dieu comme chez les Israélites).

À cause de cette personnification et de cette possession d'âmes par la pierre, nos traditions populaires sont riches en légendes nous contant l'existence de rochers qui dansent ou qui bondissent certaines nuits. C'est pour la même raison qu'à notre époque encore, en Bretagne, de jeunes mariés vont danser autour des menhirs par les nuits sans lune et que certaines femmes stériles ou en mal de mari vont les chevaucher, afin que l'ancêtre leur accorde mariage et fécondité.

C'est le même espoir qui pousse encore bien des jeunes filles à sauter par-dessus les feux de brandons ou de la Saint-Jean dans l'attente d'une étincelle fécondante passant sous leur jupe. Paul Sébillot assurait qu'encore au début de ce siècle, les femmes de Bretagne désireuses de concevoir, allaient de nuit se dénuder dans les alignements de Carnac, pour se frotter le ventre contre un menhir. Mais tous ces usages, qui procèdent directement du complexe mégalithique, ne veulent aucunement dire que ces hommes, essentiellement pasteurs, ne connaissaient pas les mécanismes réels physiologiques de la fécondité ; ils y ajoutaient tout simplement la déification des ancêtres, c'est-à-dire la protection et la présence de la chaîne de vie qui seule peut éviter qu'une population ne meure jamais biologiquement !

Le menhir, c'est le support du culte des âmes des ancêtres, du culte du feu, en même temps que l'incarnation de cette substance

ignée et immatérielle qu'est l'âme (la substance étant ce qu'il y a de permanent dans les choses qui changent). Si des pierres débordent de vitalité, c'est qu'elles sont remplies d'«âmes-flammes». Or les mégalithes en pleins champs seront toujours vénérés, parce qu'ils regorgent de cette vitalité disponible. Parfois, certains de ces menhirs démontrent encore plus nettement qu'ils sont habités par les âmes des ancêtres : c'est le cas des «menhirs statues» dont la silhouette demeure celle d'un bloc et non celle d'une forme humaine, mais qui possèdent, sur une de leurs faces, sculptée ou gravée en léger relief, l'image d'un homme avec visage, corps, bras et jambes. Ceux-là nous présentent donc l'un des moments d'une longue et lente mutation, d'autant plus que tous ces «menhirs-statues» datent du chalcolithique. Mais, outre ces gravures humanoïdes, les anciens gravaient aussi, sur ces menhirs, un petit archet avec un foret et une cupule, c'est-à-dire les trois éléments du briquet rotatif, prouvant ainsi que l'allumage du feu comptait parmi les rituels mégalithiques, qu'il en était même un élément inséparable. Certains mégalithes occidentaux portent aussi, gravée, une hache emmanchée, symbole de la foudre ; car, comme le feu résidait dans le silex, chaque coup de foudre devait résulter de la chute d'une hache de pierre, qui produisait le tonnerre en fendant les nuages. Il y a cent ans, cette croyance était encore courante dans nos campagnes.

En Grèce antique, la statue-menhir devint la stèle de pierre, bientôt pourvue d'un sexe viril. Le Priape antique procède donc à la fois de deux notions expliquant la génération : animiste, en ce qu'il est une stèle héritière du menhir, et sexuelle, par le phallus.

Les divers cultes de Zeus nous offrent, quant à eux, des mélanges de traditions encore plus complexes. Dans son cas, la force fécondante est la foudre ; mais elle n'a pas toujours été anthropomorphe, car Zeus fut aussi le pivert, dont la tête s'ornait de plumes rouges, ou l'aigle, cet oiseau-tonnerre par excellence. Zeus se fit également taureau pour enlever Europe, car les métamorphoses, chères au Paléolithique, hantèrent toujours la pensée grecque. Au Pirée enfin, Zeus était le serpent géant et barbu nommé Meilichios. Or le serpent est essentiellement une divinité chtonienne, car il entre sous terre et se glisse parmi les tombes. Mais Zeus est aussi pierre, car sa mère Rhéa le sauve en l'échangeant contre une pierre qu'elle donne à dévorer à Saturne, son ogre de père. Et Dyonisos, fils de Zeus, eut pour mère Sémélé, honorée à Thèbes sous le nom de «Kéraunia» (celle touchée par une pierre de foudre). La légende racontait que, par orgueil, elle avait voulu voir son amant dans toute

sa gloire et que celui-ci l'avait foudroyée en la fécondant. Ainsi les cultes de Zeus ont toujours associé la foudre zoomorphe et lithique à la fécondité chtonienne et priapique en un étonnant complexe d'archéo-civilisation.

De même le mythe d'Ixion a pour origine le thème sexuel du feu suggéré par la « roue-briquet » (le briquet rotatif). Rappelons d'abord le mythe : « Peu après son mariage, Ixion a une contestation d'argent avec son beau-père ; il la résout par un procédé peu recommandable ; en effet, il creuse chez lui un trou dans lequel il allume du feu et qu'il dissimule ensuite. Puis il invite son beau-père à lui rendre visite ; celui-ci, tombant dans le brasier, y périt. Ixion est alors accusé de meurtre, mais Zeus reste favorable à ce spécialiste du feu et le fait monter au ciel parmi les dieux. Là, Ixion voit Héra et la désire aussitôt. Cette dernière s'indigne de son assiduité et révèle sa trahison à son divin conjoint. Celui-ci condamne alors Ixion à être attaché à une roue enflammée qui tournera éternellement dans le ciel, tandis que le malheureux devra inlassablement répéter : « Nous devons toujours honorer nos bienfaiteurs ».

Dans cet étrange récit, Ixion apparaît, dès le début, comme associé au feu ; mais, élevé au rang des immortels, sa folie sexuelle se déchaîne, et le supplice que Zeus lui inflige, est remarquable à bien des égards. La roue est enflammée ; Ixion y est attaché par les mains, par les pieds, en croix de saint André, son corps écartelé en forme de svastika ; son sexe est au centre de la roue, à la place de l'essieu ; Ixion devient ainsi l'homme-essieu d'un briquet rotatif sexuel.

Cet exemple nous démontre aussi que la croix gammée est rattachée intimement au culte du feu qu'elle engendre par rotation ; qu'elle sera, de là, rattachée au feu solaire, et qu'elle représentera plus tard le char de ce dernier parcourant le ciel. Elle est donc l'un des plus vieux symboles culturels des peuples blancs, et principalement des Indo-Européens.

Le caractère sexuel de la roue-briquet explique pourquoi les feux prophylactiques, appelés aussi « *Notfeuer* » et « Feu d'alarme » au Moyen-Âge, devaient traditionnellement être allumés par ce procédé, en cas d'épidémie. On sait en effet que, selon les croyances populaires, le sexe viril est un antidote contre le mauvais sort et contre les maléfices.

C'est pour cela que, déjà au Paléolithique, les statuettes phallus ou déesses-mères, retrouvées dans les tombes, servaient à protéger le territoire du mort, ainsi que celui de sa famille, de son vivant.

Nos ancêtres n'étaient pas des obsédés sexuels, mais des hommes perpétuellement désireux d'être protégés.

Dans les alpages suisses, les pâtres allument du feu contre les brouillards malsains, en coinçant un foret de bois entre la porte de leur cabane et son montant, et en faisant tourner ce foret dans les deux sens alternativement à l'aide d'une corde. Ils appellent cette opération « *Châtrer le brouillard* ».

Tous ces indices nous permettent donc de penser que le culte mégalithique comportait l'allumage de « feux nouveaux », afin de purifier la communauté, soit saisonnièrement, soit en cas d'épidémie. D'ailleurs des traces de feux rituels postérieurs aux inhumations furent relevées dans la plupart des édifices mégalithiques.

Cette culture mégalithique ne fut donc tout entière qu'une extension et qu'une interprétation néolithique blanche du culte du feu et du soleil, personnifié par la pierre, elle-même réceptacle du feu et des « âmes-flammes » des ancêtres, c'est-à-dire de la chaîne de vie.

Mais, dans son ensemble cosmogonique, la culture mégalithique, toujours à la recherche de la pureté, a donné naissance à un autre symbole religieux et rituel très important : il s'agit du thème de « l'Arceau ».

Nous retrouvons ce thème aussi bien dans les dalles à hublot des allées couvertes, baptisées par les archéologues « Trou de l'âme », que dans les nombreuses arcatures qui servent de motifs décoratifs pour certains mégalithes et pour de nombreuses poteries. Ces motifs sont secondairement classés en festons, en guirlandes, en ellipses, en arceaux ou même en imbrications ; mais tous relèvent du même thème dit de l'arceau.

Ils prennent leur origine au V^e millénaire avant Jésus-Christ, dans la poterie de la ville caucasoïde blanche de Halaf, sise dans les monts Zagros. Ce thème atteindra son apogée dans les poteries mégalithiques de l'âge du bronze d'Europe.

Durant la période dite de « La Tène », nous retrouvons cette arcature sur les armes et sur de nombreux vases gallo-romains, de même que sur les menhirs et sur les dolmens de l'île de Gravinn, de l'île de Malte et tout au long du golfe du Morbihan.

Or, les dolmens, tout comme leurs assemblages en allées couvertes, ne représentent en fait que de vastes arcades qui servirent de portique.

Encore actuellement, en Russie et en Finlande, de nombreuses cérémonies agraires primitives comportent la construction d'édifices rituels temporaires sous forme d'arcs ou d'allées couvertes. Et en de nombreux endroits, les paysans et leur bétail

passent au moins une fois l'an sous ces édifices en forme de porche. Dans de nombreux cas, ils associent même à ces « tunnels » un feu nouveau engendré par la friction de deux éléments de bois. Dans ce cas, le bétail doit non seulement traverser ce « porche-tunnel », mais aussi la fumée du feu nouveau, alors que pendant ce temps la population s'agenouille pour prier les dieux nourriciers de donner une bonne récolte, de multiplier le bétail et d'écartier le mauvais œil.

À la vue de ces cérémonies, il apparaît donc incontestable que nous sommes en présence de manifestations sacrées, dont le rituel, encore en plein XX^e siècle, réclame des aménagements matériels analogues à des schémas temporaires de monuments dolméniques associés à l'acte de création du feu nouveau. L'ensemble forme un véritable cérémonial fécondant et prophylactique.

Il y a quelques dizaines d'années à peine, en France, certains cultivateurs ne manquaient jamais de pousser subrepticement leurs troupeaux à travers la fumée du feu de brandons, afin de préserver ainsi les bêtes des épidémies. Car, passer sous l'arceau ou dans la fumée purificatrice, c'est se débarrasser de la maladie et des germes de la mort. C'est une DÉ-POSSESSION, puisque toute maladie est attribuée à la présence d'esprits maléfiques dans le corps du patient. Mais l'on connaît l'ambivalence des croyances archaïques : le même rite peut faire et défaire. En l'espèce, ce ne sont que les deux faces d'un même phénomène : chasser la mort, appeler la vie, et, en tout état de cause, changer d'âme.

Mille ans après l'érection de nos derniers dolmens, la Rome primitive connaissait deux cérémonies militaires fondamentales : le passage des vainqueurs sous un arc de triomphe et celui des vaincus sous le joug. Le triomphateur en acquérait une qualité semi-divine, et les vaincus en sortaient impropres à se battre. Cette humiliation n'est que la constatation d'un phénomène biologique naturel qui commande que la plupart des mammifères vaincus ne possèdent plus aucun dynamisme de lutte durant un certain temps après leur défaite ; certains se sentent même tellement humiliés qu'ils se laissent proprement mourir : c'est bien ce que l'on observe en zoo ou après leur capture, chez certains animaux sauvages ; et c'est à cause de cette hécatombe que de nombreuses ligueurs pour la protection des animaux sauvages voudraient voir fermer les zoos.

Mais, hormis le cas des animaux sauvages, cette réaction biologique existe encore chez l'homme moderne ; elle fut, du reste, très bien étudiée et très habilement exploitée par l'ensemble du monde communiste. Ce n'est pas pour rien que l'on obligea les Allemands

vaincus à défiler sous les huées des habitants de Moscou et de Stalingrad, avant de les humilier encore par de nombreuses petites vexations dans les camps de prisonniers. En Corée et au Viêt-nam du Nord, ces mêmes camps servaient principalement à démoraliser par des humiliations continues, bien plus qu'à réellement exterminer l'ennemi par la faim. L'ancien parachutiste et écrivain français Jean Pouget, qui fut prisonnier du Viêt-minh après la défaite française de Cao-Bang et qui, à ce titre, fréquenta l'un de leurs camps, l'a très bien décrit dans son livre intitulé « *Le manifeste du camp n°1* ». Ceci ne veut naturellement pas dire que certains camps soviétiques ou viets n'envisageaient pas l'extermination physique des prisonniers de guerre ; mais au départ, ils n'étaient pas prévus dans ce but, celui-ci étant la dépersonnalisation du guerrier et sa rééducation en militant pacifiste, c'est-à-dire en militant pro-communiste.

L'extermination physique relève, à mon avis, beaucoup plus de ce que nous pourrions appeler « la mentalité démocratique », mentalité faite de peur et de haine, actuellement déviance sémitisée et cosmopolite des hautes valeurs morales et élitistes indo-européennes.

Les camps d'extermination de « prisonniers de guerre » n'ont réellement existé que dans les démocraties, du moins celles où des Juifs dirigeaient la guerre et ensuite les camps de prisonniers.

Le génocide délibéré et haineux est une résultante de la mentalité sémite ou négroïde, comme le démontre le livre tout récent du Canadien James Bacque, intitulé « *Morts pour raisons diverses* » (traitant de l'extermination, systématique et hypocrite, de prisonniers de guerres allemands dans les camps américains, anglais et français, lors de la seconde guerre mondiale). Rappelons aussi que les premiers camps de concentration, ou plus exactement d'extermination par famine et par mauvais traitements furent inventés lors de la Révolution française, préconisés par Danton (alias Daniel) et par Robespierre (alias Ruben). Ils furent repris ensuite par les Anglais, lors de la guerre des Boers, en Afrique du Sud, et perfectionnés ensuite, en 1919 déjà, par Lénine et Staline, lors de la Révolution russe.

Ce genre d'exterminations démocratiques et haineuses correspond essentiellement à la mentalité sémite pour qui le pardon n'existe jamais.

De toute façon, le passage sous l'arc de triomphe ou sous le joug provoque un changement (d'état) d'âme : une sacralisation ou une désacralisation.

C'est aussi cette ambivalence qui fit de «Janus» la plus vieille divinité indo-européenne, car il incarne les deux faces de toute action biologique. Janus, c'est la divinité à figure humaine, de l'arceau, de la porte et du joug. Dans la nature, toute force engendre toujours son contraire, proportionnellement à sa propre intensité : c'est la haine la plus forte qui engendrera l'amour le plus intense (rappelons, comme exemple, les sociétés de loups), et c'est l'agressivité la plus intense qui créera les œuvres d'art les plus impérissables : sans agressivité, ni Rubens, ni Léonard de Vinci, ni les navigateurs vikings, ni les bâtisseurs de cathédrales, ni aucun progrès, n'auraient existé.

La chasse préhistorique mettait quotidiennement en présence l'intuition de l'homme et l'instinct des bêtes sauvages en des joutes où la volonté de vivre constituait l'atout majeur. L'homme s'acharnait à multiplier les chances en sa faveur par des danses, génératrices de transes, et par des pratiques magiques. Or, qui dit sorcellerie, dit force vitale contre vitale, l'une et l'autre passant par des corps, prenant des corps pour l'instrument d'un brutal ou malin esprit. Un tel échiquier de duels magiques attendait le chasseur primitif à chacun de ses réveils ; tant et si bien qu'il en demandait la clé à ses rêves et à ses songes, ou même, lorsqu'ils étaient absents à ses hallucinations engendrées par ses transes médiumniques.

Vivre, c'est subsister ; et subsister, c'est un jeu mortel qui peut s'imposer à chaque instant. Aussi la prévision du chasseur paléolithique fut-elle toujours axée sur un avenir très proche. Tout au plus, s'agissait-il d'apaiser l'âme de la bête que l'on venait de tuer ou que l'on voulait tuer.

Knud Rasmussen nous rapporte que, lorsque le baleinier esquimau rentrait avec son butin, sa femme apportait un seau d'eau sur le rivage pour rafraîchir l'âme assoiffée de la baleine que son époux venait de tuer. Et, tout en lui présentant le seau, elle lui murmurait :

« Âme irritée, ne sois pas errante, mais viens te réincarner dans les troupeaux de demain ».

À partir du Néolithique, lorsqu'il dispose de champs et de vergers, l'homme cesse totalement d'être tributaire de l'immédiat. Il commencera alors à regarder plus loin, car le mystère de la fructification ne dépendra plus du monde fourmillant des âmes des bêtes sauvages. Ordinateur lui-même, l'homme commence à en appeler à des puissances ordinatrices. C'est ainsi que des divinités commenceront à régner, car, comme l'on dit encore dans nos campagnes : *« L'homme propose et Dieu dispose ».*

Or la dépendance de plus en plus contraignante envers le monde végétal oriente lentement l'humanité vers des aspects de plus en plus spirituels du mystère. L'homme néolithique est mûr pour une religion moins biologique et plus sophistiquée. Et les propagateurs du mégalithisme amalgament les vieilles notions biologiques du monde paléolithique avec leurs besoins nouveaux d'une spiritualité plus alambiquée et plus abstraite. Ils mélangent le vieux culte des ancêtres et des morts, dispensateurs de toute fertilité, et le vieux culte du feu et de la foudre, qui purifient et consacrent, avec le nouveau rituel, qui chasse les maladies et les ensorcellements par le passage sous l'arceau protecteur.

Chez eux, l'arceau remplace et perfectionne le rôle protecteur, anciennement dévolu aux représentations phalliques et aux « Vénus » paléolithiques. Car parmi toutes les idées obscurément héritées des millénaires paléolithiques, c'est la notion de pureté et d'impureté qui devient, chez eux, le thème majeur. Et cela correspond bien aux soucis de gens produisant des nourritures périssables et corruptibles. Qu'une âme saine ne soit pas chassée du corps humain par une âme maléfique, génératrice de maladies et de trépas.

Pour cela, il faut nécessairement protéger par des enveloppements consacrés, que ceux-ci soient des signes tracés sur la glaise des murs de la hutte, comme en porteront bon nombre de revêtements gallo-romains, ou que ce soient des tatouages sur le corps, cette enveloppe de l'âme, ou que ce soient même des bijoux et des amulettes, dont le rôle primordial était d'éloigner le mauvais œil, ou bien encore que ce soient des décors salutaires sur les récipients destinés à garantir les réserves de nourritures contre la décomposition.

Dans cet arsenal de signes bénéfiques, l'arceau côtoie le phallus et le sexe féminin, la croix de feu, la croix de Malte, la croix celtique, la croix gammée qui, toutes, s'opposent toujours à la croix de mort des chrétiens, imaginée et exportée par des Juifs, héréditairement ennemis du monde blanc et de sa cosmogonie. Cette croix chrétienne du supplice fut adressée par dérision à ces mêmes Blancs ennemis, car l'emblème symbolique des Juifs restera toujours l'étoile de David.

Pour les hommes du Néolithique, toute impureté matérielle est toujours explicable par quelque impureté spirituelle. Sans doute en était-il déjà de même aux yeux des chasseurs préhistoriques, dont les faits et gestes étaient soumis à des règles fort complexes et fort rigoureuses.

Celui qui osait contrevenir à l'une d'elles, était immédiatement impur et la vie pouvait s'arrêter en lui. Cette attitude nous prouve bien que nul n'est moins libre que l'homme qui vit à l'état de nature, contrairement aux rêveries de Jean-Jacques Rousseau et aux thèses judaïsantes de Claude Lévy-Strauss.

Les communautés néolithiques héritières de ces croyances les ont appliquées à leurs activités nouvelles dont le cadre devenait grandiose. Il ne s'agissait plus de répondre aux multiples conjonctures de la chasse au jour le jour. La vie dépendait désormais des saisons et de leur total enchaînement, au bout duquel la moisson devait remplir les silos à grains pour l'année entière. L'attente devenait école de prières ; le souci de pureté devenait ascèse ; et les récits mettant en scène l'origine anecdotique des hommes et des bêtes devenaient des cosmogonies. C'est tout un monde spirituel et d'une telle élévation, que les prédicateurs blancs du mégalithisme apporteront en Occident et en Orient ! Nous sommes encore leurs héritiers directs et lointains.

Et si le christianisme s'est répandu si facilement en quelques siècles sur le monde celtique, s'il y a trouvé les zéloteurs les plus fervents de son orthodoxie, c'est que trois millénaires plus tôt, ces mêmes populations de paysans et de marins avaient construit les monuments dolméniques pour exalter une première conception « de la sauvegarde de la pureté », cette hantise future de notre moyen-âge catholique.

Le mégalithisme donc, héritier et continuateur religieux du vieux fond spirituel instinctif des chasseurs paléolithiques primitifs, adapta les croyances anciennes aux nouvelles possibilités techniques et agricoles du Néolithique. Il formera le fond des croyances païennes encore si vivaces dans certaines de nos campagnes, malgré deux mille ans de terreur judéo-chrétienne.

Phénomène essentiellement blanc, ce mégalithisme reste encore fortement ancré dans la plupart des populations blanches, répondant à un tempérament, à un désir inconscient et à une tendance comportementale innée, dont seule la race blanche a hérité ; car chez les Sémites, les Nègres et les Jaunes, racialement différents, le sentiment religieux va prendre un aspect distinct.

Il ne fait aucun doute que le « choix d'une religion » est guidé par le tempérament profond et l'instinct inhérent à chaque type racial. La religion répond à un désir et à une aspiration comportementale, en grande partie innés.

Pour cette raison, certaines races ne peuvent adopter la religion d'autrui sans heurts, ni sans conflits internes profonds. Et il ne fait aucun doute pour moi que c'est L'HÉRÉDITÉ QUI ENGENDRE LES MOTIVATIONS PROFONDES qui conduisent les unes au paganisme, les autres au christianisme, à l'islam, au bouddhisme ou même à l'athéisme.

Mais, comme actuellement la plupart des nations possèdent des races métissées, il est normal que chacune d'entre elles présentera un pourcentage évoluant vers l'une ou vers l'autre tendance religieuse, proportionnellement au pourcentage de chacune des races qui la composent.

Certains historiens prétendent que c'est le mégalithisme et sa culture qui prépara le terrain pour l'implantation du judéo-christianisme. Rien n'est plus faux ; car le mégalithisme n'engendra partout que le paganisme ; mais dans la mesure où le christianisme naissant a copié, s'est inspiré, et a même assimilé ce vieux fond païen occidental et ses coutumes, il a réussi à s'implanter avec une assez grande rapidité. En transformant ses fondements judaïques d'égalité et de fausse charité en une morale de justice, de mérite et de sens de l'honneur, ce christianisme paganisé est devenu le « catholicisme indo-européen », dynamique et militant, c'est-à-dire une religion capable de s'implanter parmi ces populations blanches aux motivations héréditaires différentes (de celles des Sémites). Le Catholicisme remplaça le jobard fraternel mort sur la croix des supplices par le Christ conquérant, armé de son glaive.

Dans le Nord de l'Europe (les pays scandinaves) racialement beaucoup plus pur que le Sud sémitisé, le christianisme fut même obligé de faire encore plus de concessions au paganisme que dans le Sud, et n'y réussit à imposer son dogmatisme intransigeant qu'environ huit cents ans après qu'il fut arrivé dans le Sud. Sans compter tous les schismes et toutes les hérésies, engendrés un peu partout par le vieux fond païen, cabré devant certaines théories par trop excentriques du christianisme judaïque.

Le schisme de monseigneur Lefebvre et des catholiques dits « intégristes » de France, ne représente que le dernier sursaut de ce catholicisme blanc paganisé devant les excentricités judaïsantes d'un pape enjuivé et franc-maçon, Paul VI, et de son successeur, né de mère juive, le Juif Jean-Paul II.

Car, heureusement pour nous, Indo-Européens, le christianisme actuel retourne à ses origines juives, sans plus se dissimuler (les Juifs ne sont plus déicides ; l'Église avalise l'énorme mensonge de l'holocauste, etc.).

En outre, les trois-quarts des chrétiens actuels relèvent du Tiers-Monde et non plus de la race blanche. Ce christianisme s'évanouira bientôt dans l'universalisme messianique cher à sa mentalité originelle sémite, et ce sera enfin, pour les peuples blancs, non l'apocalypse si souvent annoncée (entre autres par le Juif Nostradamus), mais enfin la DÉLIVRANCE dans l'exaltation de l'individualisme créateur de la race blanche.

Mais avant de mettre en parallèle le paganisme et le judéo-christianisme, dont il nous reste d'ailleurs aussi à analyser les véritables origines, décrivons encore brièvement un nouvel exemple de l'importance raciale pour l'enracinement et pour le développement d'une religion en son sein.

En effet, la plupart des missionnaires catholiques du siècle dernier et du nôtre est revenue d'Afrique avec un constat d'échec. Ils reconnaissent ne pas être parvenus à transformer chrétiennement les peuplades négroïdes d'Afrique. Car, chaque fois que les Nègres, même parmi les plus choyés et les mieux endoctrinés, retournaient dans leur brousse natale, loin de leurs évangélistes, l'enseignement chrétien, si péniblement acquis, disparaissait en fumée. À cause de l'influence néfaste des sorciers locaux, prétendirent les uns ; à cause de l'esprit, ô combien ingénu et infantile des braves nègres, répliquèrent les autres.

Or, la réalité est bien plus simple et réside, une fois de plus, dans la biologie et dans le comportement mental du Négroïde, bien qu'au départ, la pensée chrétienne présentât un énorme avantage à se répandre parmi les populations noires d'Afrique. En effet, presque toutes croyaient en un dieu supérieur UNIQUE, dont tout découlait. Mais, on ne lui attribuait, à de rares exceptions près, aucune forme humaine ; on le considérait plutôt comme une sorte d'énergie vitale, par opposition à la matière inerte.

Or, pour le Nègre, la mort n'est qu'un retour à cette « énergie vitale » et non au néant ; de sorte que la communauté nègre contient tous ses vivants, mais aussi les ancêtres sous forme d'esprits, auxquels il faut encore ajouter tous les « esprits » des enfants à naître.

Au fond, le « *dieu suprême-énergie vitale* » des Négroïdes d'Afrique correspond à ce Grand Tout, où tout se confond et où tout se refond, des bouddhistes et des hindouistes, ces autres négroïdes. Dieu, c'est la chaîne de vie, principalement représentée par les ancêtres qui fondèrent le clan et la tribu. Ce type de religion est beaucoup plus biologique que spiritualiste et abstrait. Le Nègre reste toujours près de la « nature », et se confond en elle. En dehors de ce

Grand Tout, il s'est inventé des dieux mineurs, afin de s'expliquer les phénomènes naturels qu'il ne comprend pas. Ces dieux africains secondaires régissent les mystères de la Nature, et ne représentent que des entités plus ou moins concrètes et plus ou moins mauvaises qui doivent protéger l'homme de l'inconnu. L'esprit mauvais de ces dieux est démontré par l'horreur et par la peur que doit engendrer leur représentation sous forme de masques horribles.

Les phénomènes naturels mis à part, les autres affaires terrestres relèvent toutes des esprits des ancêtres. Et si les vivants ont des devoirs envers eux, ceux-ci en ont également envers leurs descendants, et chaque groupe doit veiller aux intérêts de l'autre. Le renouvellement constant du contrat qui les lie est alors l'objet de cérémonies rituelles, rigoureusement réglées, où la sorcellerie et la magie noire ont une grande place.

Donc, chez l'Africain, le culte des ancêtres est la base de la continuité tribale, et du point de vue aussi bien social que religieux, le Nègre n'a jamais dépassé ce stade. Pour survivre moralement, il a besoin de s'identifier à un groupe restreint dont le mode de vie est immuable, depuis des temps immémoriaux, son esprit restant peu apte aux spéculations abstraites et au progrès scientifique et technique. Le christianisme et l'islamisme sont trop universels et trop complexe pour lui. De ce fait, ces deux doctrines ne pourront toujours s'implanter que superficiellement ; et si, cependant, l'islam a pu s'implanter un peu plus fortement, c'est grâce à sa grande tolérance vis-à-vis des coutumes africaines, et surtout grâce à la sémitisation importante de certaines peuplades négroïdes.

Pour le christianisme, ce furent, malheureusement, des « catholiques » militants qui entreprirent l'évangélisation de l'Afrique noire, c'est-à-dire qu'ils y imposèrent, du moins jusqu'à la décolonisation, un catholicisme blanc non adapté à des Nègres, même en partie sémitisés.

Ce n'est que depuis la décolonisation que le christianisme judaïsant fait quelques progrès parmi certains groupes de noirs sémitisés, et grâce à son épiscopat négroïde, mieux capable de comprendre les aspirations de l'âme noire. Le Nègre a besoin d'un dieu qui ne lui demande aucun effort de pensée et aucune méditation, ainsi que d'un appareil religieux fruste, sans grand monument ni apparat vestimentaire dans le sacerdoce. En outre, son dieu doit être terrible et perpétuellement craint, car, pour lui, la bonté est toujours synonyme de faiblesse et de bêtise, autrement dit elle représente l'antithèse de la divinité. Pour le Nègre, le Christ

se sacrifiant pour l'humanité est le pire des jobards, et Allah, déjà mieux, n'est qu'un dieu étranger au clan ; en d'autres termes, il ne représente même pas un chaînon entre lui, le Nègre, et « l'énergie vitale » primordiale qui donna naissance à sa tribu.

Pour résumer le lent et long processus qui engendra les extériorisations religieuses (donc les religions) de la grande race blanche, nous pourrions appliquer le schéma suivant :

1. – Les instincts biologiques de survivance se transforment en une religion primitive floue, grâce à la découverte du feu sécurisant. Ce premier sentiment religieux s'exprime par le « chamanisme ».
2. – Ce chamanisme s'accompagne d'une vue plus globale de la « Nature » et de l'environnement, ce qui engendre un profond respect de toute chose. On vénère les ancêtres des animaux chassés au même titre que ceux de la famille et du clan, et l'on idolâtre principalement ceux dont le courage fut grand. Car le courage, l'honneur qui lui est associé, et le respect des esprits des ancêtres sont étroitement unis dans l'esprit des chasseurs qui luttent journellement. On s'attribue même, pour soi et pour les siens, le courage des animaux vaincus, ce qui engendrera le totémisme. Encore actuellement, de nombreux peuples paléosibériens en sont restés à cette forme primitive de religion, soit au chamanisme et au totémisme.
3. – Or la race blanche est non seulement profondément religieuse, elle est aussi essentiellement imaginative et spéculative. Et son imagination créatrice, dans le domaine technique, sera tout aussi fertile dans le domaine religieux. Avec le Néolithique et l'agriculture, la spéculation religieuse va devenir de plus en plus profonde, et il se créera un amalgame spirituel entre les anciennes conceptions du chasseur et les nouvelles de l'agriculteur. Le feu, qui avait procuré la puissance au premier, sera conservé par le second, mais il y associera l'idée de purification, ainsi que celle des rythmes saisonniers. Dans les régions au climat tempéré, où l'eau existe toujours en abondance et peut même être parfois nuisible (exemple : le brouillard), le feu restera l'élément purificateur principal et le « grand maître » régissant la croissance et la multiplication de toute chose. Cette conception cohérente sera encore exaltée par les Blancs indo-européens des steppes. Or le feu, c'est le soleil, et vice-versa. Le soleil est l'origine et le créateur de toute chose.

Ainsi la plupart des monuments mégalithiques seront non seulement dédiés au feu, mais serviront aussi d'étude pour les cycles solaires. Stonehenge, Carnac, les innombrables ensembles mégalithiques (retrouvés même en Amérique du Sud) et plus tard, Montségur, n'auront pas d'autres rôles.

4. – À ce dieu solaire supérieur, « Lug », s'associeront une infinité de divinités locales et tribales, bénéfiques et mineures ; et cela, dans un esprit de totale tolérance qui est une des plus grandes caractéristiques héréditaires comportementale et mentale de la grande race blanche. Divinités mineures qui persistent même dans le Catholicisme triomphant et paganismé sous forme des nombreux saints locaux (comme saint Janvier à Naples, sainte Thérèse de Lisieux, sainte Thérèse d'Avila, saint Jacques de Compostelle, etc.)
5. – Mais au Proche-Orient, les choses évolueront autrement. C'est là que la race blanche minoritaire se métissa le plus tôt. Elle se diluera d'abord dans un fond de populations négroïdes, comme en Égypte, en Palestine et en Mésopotamie. Mais ces premiers métis furent promptement surmétissés par des vagues successives de populations « négroïdes sémites » provenant toutes du « Plateau arabique ». De surcroît, outre leurs caractéristiques physiques différentes, ces nouveaux venus apportaient avec eux des caractères mentaux et comportementaux différents ; ce qui ne pouvait engendrer que des réflexions et une compréhension différentes des mêmes faits d'observation. Alors la population blanche, métissée de négroïde, ne posséda bientôt plus la force spirituelle nécessaire pour imposer son point de vue aux nouveaux venus.

Les métis, aux attaches ancestrales moins précises et plus lâches, n'éprouvent plus non plus la nécessité de posséder des attaches spirituelles précises. C'est une des raisons pour laquelle le judaïsme international pousse toujours tant au métissage des peuples qu'il parasite : un monde de métis au service du « peuple élu », adorant et sacrifiant à l'unique Jéhovah, voilà le but du Mondialisme ! but économique certes, mais aussi spirituel ; le mythe de « l'holocauste » n'y étant surajouté que dans un but de pillage et de profit matériel en faveur du peuple « élu ».

Avec les Sémites, naquit une nouvelle cosmogonie, dans laquelle la semi-désertification, qui commençait à s'étendre sur toute

l'Arabie, au début des migrations sémites, avait, elle aussi, son mot à dire.

Car pour le Sémite, le facteur de croissance et de multiplication sera, de ce fait, bien plus l'eau des sources et la rosée du matin que le soleil, considéré comme brûlant et destructeur.

Et pour finir, la pensée et la cosmogonie sémite supplantèrent toutes les autres, parmi les peuples de Mésopotamie, ce creuset du premier amalgame de Blancs, de Négroïdes et de Sémites.

Et c'est à cette nouvelle cosmogonie que puiseront leurs sources, les sectes et les religions hébraïques, chrétiennes et musulmanes.



CHAPITRE II

LE JUDÉO-CHRISTIANISME

Alors que l'aristocratie blanche imposait en Égypte le culte solaire à des populations négroïdes vassales, en y mélangeant un animisme et un totémisme subalternes nécessaires à la bonne compréhension religieuse de ces autochtones, un phénomène tout différent prenait naissance en Mésopotamie.

Il allait engendrer la cosmogonie chaldéenne qui servirait de base à tous les concepts religieux futurs des peuples sémites et sémitisés. Mais avant de passer à la Mésopotamie, rappelons brièvement la façon dont les Égyptiens en arrivèrent au culte solaire.

Or, l'on sait que l'Égypte adopta le calendrier solaire vers – 2600 ans, au début de la quatrième dynastie, sous le règne du grand « Khoufou », autrement dit de Kheops. Ce grand monarque dut faire face, durant les premières années de son règne, à de graves difficultés engendrées par les crues irrégulières du Nil.

En effet, jusqu'à lui, les premiers cultivateurs égyptiens prévoyaient les crues de ce fleuve et, de là, calculaient la saison des semailles, en fonction de l'observation des étoiles. Or, à cause de la précession des équinoxes, les dates d'apparition de celles-ci dans le firmament provoquaient un décalage progressif sur l'année solaire réelle. Et les semailles, faites à de mauvais moments, finirent par provoquer des catastrophes et des famines de plus en plus importantes.

En outre, il est certain que les Égyptiens considéraient le soleil brûlant comme un facteur de sécheresse et de stérilité, ce qui les

empêchait de s'intéresser à lui pour modifier leurs habitudes agricoles, ce qui le rendait d'autant plus impropre à toute déification. Or, par les textes des anciens, l'on sait actuellement qu'un étranger du nom de « Dédéfré » vint du Nord, en passant par la Lybie, et enseigna ses connaissances solaires à la cour du pharaon. Grâce à son enseignement, les prévisions des crues du Nil purent redevenir exactes, ce qui permit à cet étranger de devenir conseiller personnel de Kheops et, pour finir, son gendre.

À la mort du pharaon, il lui succéda durant huit ans (de - 2566 à - 2558 ans). Puis il dut céder la place au fils légitime de Kheops, le pharaon Kephren ; or comme ce personnage étranger s'était fait pas mal d'ennemis, principalement parmi les membres de l'ancien clergé officiel qu'il éclipsa durant un bon moment, pendant le règne de son beau-père et durant le sien, sa mémoire subit l'ostracisme, ses statues furent réduites en miettes, sa tombe abandonnée et ses partisans persécutés. L'on a cependant pu retrouver sa tombe, ainsi que l'un de ses portraits.

Or ce dernier nous montre le visage d'un homme de type indo-européen et nordique ; et ce qui est encore plus étrange, est l'affirmation d'Hérodote, suivant laquelle son véritable nom ne fut pas Dédéfré, mais bien « Philitis », ce qui confirme encore son origine indo-européenne (rappelons ici que les Philistins furent les Nordiques, pour tous les habitants de ces régions). Le culte solaire d'Égypte était donc d'origine blanche, comme l'on devait s'y attendre.

Mais revenons maintenant à la Mésopotamie. Dans son livre remarquable « *Le champignon sacré et la croix* », édité en 1971, chez Albin-Michel, John M. Allegro, philologue et analyste consciencieux des langues mortes mésopotamiennes, et, en outre, maître de conférences pour les études bibliques à l'université de Manchester, en Angleterre, nous démontre tout ce qui suit :

- Après avoir étudié l'origine et la racine des mots communs au Sumérien et aux autres langues du Proche-Orient ancien, John M. Allegro est arrivé à la conclusion qu'il faut envisager sous un jour entièrement nouveau, nombre de textes et de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Bien des récits de la Bible, tenus jusqu'ici, du moins en partie, pour historiques, se révèlent à l'analyse comme autant de mythes inspirés par le culte d'un champignon sacré ; ce culte se pratiquait dans tout l'Orient ancien. À chaque pas des récits bibliques, il est presque impossible de tirer un trait distinct

entre les faits réels et la fiction. Ainsi l'existence du roi David se révéla totalement mythique, de même que le fameux séjour du peuple hébreu en Égypte (du moins en tant que peuple constitué).

Du fait que le champignon sacré était parfois appelé champignon égyptien, est née l'histoire fantaisiste des Juifs retenus en esclavage en Égypte.

John M. Allegro, démontre tout d'abord, que le langage liturgique et sacré est essentiellement conservateur. Les mots et les épithètes y sont employés dans leur sens primitif, et la terminologie religieuse tend toujours à résister au changement, surtout lorsqu'il s'agit de noms propres et de qualificatifs de dieux ou de héros épiques. Les noms sont donc bien souvent plus anciens que la littérature où on les rencontre et sont devenus bien souvent indéchiffrables dans cette nouvelle langue.

Autrement dit et pour schématiser, les Chaldéens inventèrent des noms et des épithètes de divinités qui subsistèrent tels quels, inchangés dans les diverses langues parlées ensuite par les divers peuples qui envahirent le « Croissant fertile ».

Et, alors que ces noms et épithètes avaient une signification bien précise en chaldéen, ils perdirent toute signification dans les langues suivantes, où ils furent conservés tels quels.

Démontrons tout ceci par des exemples :

- En chaldéo-sumérien « Zeus » et « Yahvé » viennent des mots Za et Ya, qui signifient sève, semence de vie, et de U ou Vu, qui signifient copuler, c'est-à-dire que Zeus et Yahvé, qui sont devenus uniquement des noms de dieux dans nos langues, signifiaient en sumérien « La semence de vie qui copule ».
- Sabaoth, qui ne veut plus rien dire en hébreu, si ce n'est le nom du Seigneur, possédait une signification précise en sumérien. Dans cette langue, « Ud » veut dire pénis et « Sipa » tempête ; ce qui signifie « le pénis de la tempête » (*Sipa-Ud*).
- Jésus et Josué proviennent de l'ancien mot sumérien « Sush » ou « Sua », qui signifie guérison, salut, vie.
- Bacchus, qui n'est plus que le nom d'un dieu en latin, provient de l'ancien sumérien « Balagh » et « Ush », qui signifie « pénis en état d'érection ».
- Canaan, qui provient du sumérien « Kina » et « An », qui signifie « couche nuptiale céleste ».

De même, certains noms actuels de plantes, comme celles que nous appelons :

- Ombilic de Vénus, que les Grecs nommaient Cotylédon. Or, en sumérien, cotylédon provient de «*gut-a-lu-dun*», qui se traduit par «pénis et vulve».
- Mandragore, que les Grecs appelaient «*Chreston*», signifie, en sumérien «*enduite, frottée*». De cette ancienne signification est née la coutume chrétienne de l'extrême-onction, dont le but, à l'époque sumérienne, était de guérir le malade, car les Sumériens croyaient que c'était «la semence de vie» du dieu, qui résidait dans l'eau de source, dans la pluie, dans la sève des plantes ou dans le mucus des champignons. Or celui qui était oint, c'est-à-dire frotté, renaissait à la vie, car on le recouvrait ainsi du sperme vivifiant du dieu, par l'intermédiaire des sécrétions de diverses plantes.

Grâce à ces quelques exemples, pris au hasard dans le livre de John M. Allegro, les lecteurs se rendent compte que la religion judéo-chrétienne, comme, d'ailleurs, l'ensemble des religions sémites, prend sa source dans des mythes chaldéo-sumériens. Malheureusement, de nombreux Païens indo-européens finirent par accepter comme réalité, en tout ou partie, certaines de ces sornettes, étrangères à leur mentalité raciale originelle.

Les Grecs, par exemple, finirent par mélanger leur vieille cosmogonie indo-européenne avec celle des Sémites, auxquels ils se mélangèrent d'ailleurs assez intimement physiquement : le simple nom de Zeus est là pour nous le prouver. Je pense aussi aux Celtes et aux Francs qui se laissèrent si facilement christianiser, pour devenir enfin des hybrides mentaux pagano-chrétiens appelés «catholiques». Je pense enfin aux Slaves et aux Thraco-Illyriens orthodoxes, ou même aux Éthiopiens chrétiens.

Au chapitre précédent, j'ai expliqué que l'ensemble de l'humanité évolua tout naturellement vers une complexification de son sentiment religieux, à la suite de la découverte du feu. Et tout en créant ses dieux et ses tabous, le chasseur préhistorique du Paléolithique chercha vainement les signes favorables ou défavorables que lui adressait sa divinité.

Il trouva la façon de se mettre en contact avec les dieux par l'intermédiaire du «chamanisme». Il est presque certain que l'ensemble de l'humanité passa par ce stade religieux, au niveau duquel restent encore bon nombre de peuplades primitives.

Mais n'est pas chaman qui veut ; il faut être doué pour pouvoir entrer en trances, c'est-à-dire en communication avec les dieux. Seuls des hommes au système nerveux hypersensible et, médicalement parlant, hystériques, peuvent entrer en trances à la suite d'excitations engendrées par la danse, la peur, la musique rythmée, etc.

Une fois en trances, il leur devient possible d'effectuer des actes hors du commun, comme par exemple, marcher sur des braises ardentes, se percer le corps avec des aiguilles, guérir certains maux d'origine psychosomatique, etc. Médicalement, cette exacerbation des possibilités animales s'explique par la théorie de Selye que j'ai déjà expliquée précédemment.

Et comme ces « médiums », appelés chamans, sont toujours très excentriques lors de leurs crises, l'humanité a pris l'habitude de considérer les fous et tous ceux au comportement étrange, comme en relations suivies avec les dieux. C'est pour cette raison que, même en plein XX^e siècle, certaines personnes, folles ou passagèrement dérangées mentalement, eurent la vie sauve devant les hordes de soldats assoiffés de tuerie.

Pour devenir sorcier, c'est-à-dire prêtre d'un groupe, il fallait donc être doué ; et il est certain qu'au début, seuls des émotifs au système nerveux hypersensible remplissaient cette fonction. Mais comme l'emploi était rémunérateur en biens terrestres et en puissance, il commença à intéresser tous les fainéants et tous les parasites potentiels. Comme ceux-ci ne possédaient aucun don pour entrer en trances et pour sembler être de bons intermédiaires, capables de transmettre les commandements divins, ils utilisèrent des subterfuges.

Les uns utilisèrent l'alcool engendré par fermentations, d'autres, en Amérique, utilisèrent le tabac, d'autres enfin découvrirent les effets hallucinogènes de certaines plantes. C'est ainsi que les prêtres chaldéens découvrirent un champignon à chapeau rouge appelé « AMANITA MUSCARIA ». Celui-ci, bien préparé, leur fournissait une puissante drogue hallucinogène. Mais, pour éviter qu'il ne soit mortel, sa préparation devait être méticuleuse et nécessitait sept manipulations successives. De là sans doute, l'importance que prit ce chiffre chez les anciens patriarches juifs. Et de là aussi découle, en grande partie, l'importance de plus en plus grande que prit l'eau pour tous ces peuples sémites du Proche-Orient. En effet, l'eau et la rosée du matin étaient assimilées au sperme de la divinité, puisqu'en une nuit cette rosée avait engendré le champignon sacré. En absorbant

donc ce végétal, né de la semence du dieu, on devait nécessairement se mettre en contact avec lui, et traduire ses pensées à travers les hallucinations produites.

Et ce champignon, né du sperme de la divinité, comparable d'ailleurs à un pénis céleste (le pied) pénétrant une vulve (le chapeau du champignon), devint la source de toute connaissance, c'est-à-dire du « Verbe ».

Ainsi, pour l'ensemble des Sémites, la « Vérité », c'est-à-dire la « connaissance » est passive, hallucinogène, hallucinatoire et dogmatique (donc révélée), alors que pour les Aryens, elle sera toujours active, volontaire, imaginative, créative et technique. En outre, afin de stimuler la divinité à émettre son sperme fécondant, il fallait l'exciter par des chants (comme le soi-disant roi David, joueur de luth), par des danses et des manifestations orgiaques, où les mortels copulaient de façon débridée. Ces orgies jouaient le rôle de « films cochons », qui déclenchaient l'érection du dieu vieillissant.

De là découle aussi la « prostitution sacrée » qui faisait dresser le champignon phallique, de même que les lamentations sacrées avaient, pour rôle principal, d'imiter la tempête qui déchaîne l'orgasme éjaculateur du dieu, c'est-à-dire la pluie.

De là aussi, la notion que Dieu est l'époux de la Terre, ou d'Israël, ou même de l'Église.

De là enfin la notion de péché qui, dans l'optique judéo-chrétienne, sera toujours l'émission inutile de sperme. Ce champignon possédait un pied et un dôme qui simulaient la pénétration d'un pénis dans un vagin ouvert, de telle sorte qu'il pouvait être représenté schématiquement par le dessin d'une croix à branches inégales, c'est-à-dire par la croix des supplices. On nommait d'ailleurs le champignon, « la petite croix », et la crucifixion, qui représente son démemberment, donnera naissance au mythe chrétien.

Tout ceci nous explique aussi pourquoi l'ensemble des Sémites, et les Juifs en particulier, deviendront de véritables obsédés sexuels, d'une sexualité vicieuse et malade, malgré et surtout à cause de leurs tabous sexuels d'origine religieuse : on copule pour la plus grande gloire de Yahvé ou d'un dieu quelconque, et la femme ne représente plus que l'instrument qui fait bander ce dernier.

Cette sexualité sémite n'a plus rien à voir avec la saine sexualité des Aryens pour qui, faire l'amour, correspond à un don de deux humains entre eux, communiant tous deux en un plaisir naturel et sain.

Le culte du champignon hallucinogène fit rapidement de plus en plus d'adeptes et se complexifia au point de devenir une véritable religion qui comportait ses mystères et l'absorption en commun de la drogue issue de cette « amanite-tue-mouches » ; ce qui déclenchait des saturnales frénétiques auxquelles participaient les initiés, possédés par le dieu. Partout s'ensuivirent de nombreux désordres publics et partout les adeptes finirent par se heurter aux autorités civiles. Pour éviter les persécutions, les zéloteurs du culte transmirent leurs formules secrètes par l'interprétation et par l'adaptation des mythologies anciennes. C'est à ce procédé mystérieux et à ce langage secret que nous devons les récits consacrés au « Jésus » de l'Ancien Testament. Les rédacteurs du Nouveau Testament se servirent, eux aussi, des vieux noms sacrés du champignon pour réaliser leurs jeux de mots.

Lorsque bien plus tard, les Romains commencèrent, eux aussi, à persécuter les premiers Chrétiens, à cause des désordres qu'ils provoquaient après l'absorption de leurs drogues, ils ne furent certainement pas dupes de la légende du rabbi juif crucifié.

Et plus tard, l'Eglise, par souci de respectabilité, fit disparaître toute trace gênante du culte qui l'avait engendrée, et elle prêcha l'historicité de Jésus.

La nouvelle Eglise, romaine et chrétienne, installée dans l'empire par l'empereur Constantin, à la faveur des guerres civiles pour la succession entre les empereurs, tout en abandonnant les débordements orgiaques consécutifs à l'absorption de la drogue (débordements qui cadraient mal avec le caractère indo-européen de la société), voulut cependant régenter l'empire à son propre compte.

Constantin n'avait pu vaincre les trois autres prétendants au trône qu'avec l'aide des légions romaines stationnées au Proche-Orient, qui étaient toutes plus ou moins contaminées par le virus chrétien et sa drogue hallucinogène (un peu comme les soldats américains, plus tard, au Vietnam, ou comme les jeunes imbéciles de l'Ouest qui se droguent au Haschich ou aux drogues de synthèse au cours de leurs « Rave Party »).

En échange de cette aide, Constantin dut accepter d'imposer le christianisme comme religion officielle dans tout l'empire. Bien qu'il ne se convertît jamais lui-même, il obligea, par ordonnance impériale, tous les prêtres de l'ancien culte impérial officiel de changer de culte, du jour au lendemain.

Pour ne pas perdre les gras dividendes que leur rapportait leur charge de fonctionnaire du culte de l'empire, ceux qui adoraient hier encore l'empereur déifié, devinrent les plus fervents ministres du culte nouveau dit « chrétien ».

Ils furent ensuite coiffés par une petite poignée d'arrivistes, qui se qualifièrent d'évêques de la nouvelle religion. Constantin ne fit certes pas une mauvaise affaire en jouant l'Église chrétienne gagnante, car ce nouveau « Jésus » avait pour lui une église monarchique, hiérarchisée et intransigeante, alors qu'à l'époque, les autres cultes (d'Adonis, de Mardouk, de Mithra, de Vénus, de Bacchus, etc.), sans autorité centrale, s'anémiaient dans le syncrétisme et dans la tolérance.

Pour refaire l'unité morale et religieuse de cet empire décadent qui s'était même déjà divisé en tétrarchie, Jésus valait beaucoup mieux. De plus, sa légende ne se perdait pas au fond des temps, comme celle de Mithra, son aîné de quatorze siècles. Les Chrétiens avaient su, à la fois l'insérer dans l'histoire récente, et le rattacher au premier homme par les patriarches et par les prophètes. Il était simultanément le plus ancien et le plus jeune des dieux, et possédait donc, comme toutes les nouveautés, plus de chance de réussir.

En outre, l'empereur Constantin se doutait que le christianisme anarchisant, une fois associé au pouvoir, allait reprendre à son compte l'autoritarisme qu'avait vainement essayé de pratiquer les empereurs antichrétiens précédents. C'est-à-dire qu'à l'instar du bolchevisme russe, le christianisme serait facteur de dissolution de la société avant son implantation, mais deviendrait facteur de moralité et de réunification après sa prise de pouvoir ; quitte à reprendre en main la société avec une intransigeance et un sectarisme que seule une religion à dieu unique pouvait posséder. Comme le constate le professeur Louis Rougier, dans son livre traitant du « *Conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique* » :

« Dans la Rome impériale, le culte de l'empereur était l'équivalent du serment civique et du salut au drapeau. »

Si ce culte était obligatoire pour les fonctionnaires, les soldats et les témoins en justice, il n'impliquait nullement une adhésion idéologique ou religieuse. Comme le démontrent les procès des réfractaires à ce culte, le refus de brûler un grain d'encens à l'empereur était interprété par les Païens comme un manque de civisme et de loyalisme envers la société. Comme le dira très justement un juge païen à un accusé chrétien :

« Tu profites des lois romaines, et tu refuses les principes et les rites de loyalisme envers notre société ».

En profitant des lois d'une société organisée et en refusant de se soumettre aux charges qu'elle imposait, les Chrétiens apparurent aux conservateurs de l'empire comme les bolcheviks de l'antiquité. Or, anarchistes et bolcheviks, ils l'étaient ! Ne les voit-on pas condamner le métier des armes comme incompatible avec la profession de Chrétien ? (Mais lorsque l'Église fut officialisée et participa au pouvoir, elle toléra et même encouragea les « guerres défensives », tout comme les communistes et les démocrates actuels). De même, tant qu'elle ne fut pas au pouvoir, l'Église ne cessa d'exciter les jeunes à secouer le « joug » des adultes et des parents, en reprenant les mots de l'Évangile :

« Je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, et l'homme aura pour ennemi les gens de sa maison ».

Les Chrétiens n'eurent aussi de cesse qu'ils n'aient ridiculisé et détruit le culte domestique, disloquant les liens conjugaux, faisant fi de la piété filiale, exaltant le célibat aux dépens du mariage, allant même jusqu'à encourager les jeunes converties à épouser des esclaves et des tarés physiques, comme le fit Calliste, évêque de Rome, sous le règne d'Élagabal (repris par Louis Rougier dans son étude). Dans une société organisée, l'éloge de la pauvreté, de la faiblesse, de la folie, des tares sexuelles et des tares physiques, est toujours suspecte. Ceux qui propagent ces idées, visent toujours non au bien des malheureux, mais à la destruction de cette même société et de ses élites, dont ils espèrent prendre la place. Quitte, une fois au pouvoir, à renverser la vapeur au profit des nouveaux maîtres.

Or l'Église ne s'en priva pas. Nous voyons les empereurs chrétiens aggraver la condition des esclaves ; condition que les empereurs païens, comme Marc-Aurèle, avaient adoucie. Constantin rapporte les lois humanitaires de Trajan et d'Antonin. Honorius et Arcadius renchérissent sur Constantin, car la religion de Jésus, qui fit tant pour consoler l'esclave de sa misère morale, ne fit rien pour l'affranchir (comme le remarque très justement le professeur Louis Rougier). Bien plus tard, ce même christianisme conservera toujours l'esclavage chez les autochtones d'Amérique du Centre et du Sud, pourvu que leur labeur épuisant dans les mines serve à enrichir les églises des majestés très catholiques.

Les évêques et les apôtres, c'est-à-dire les « inventeurs » du christianisme, qui n'étaient en fait que les continuateurs de l'ancien culte du champignon sacré, sous une forme nouvelle, eurent plus de trois siècles pour « arranger » à leur façon, l'histoire du Nouveau Testament et pour déifier un mythe hallucinogène.

Ils mélangèrent alors à leur histoire certains événements historiques secondaires, comme ceux qui prennent leur source dans la révolte des ultra-nationalistes juifs, appelés zélotes. Ceux-ci, se soulevèrent contre la domination et l'ordre romain. Ces zélotes, initiés au culte du champignon sacré, pratiquaient le banditisme et le meurtre rituel dans une Palestine où l'ordre était représenté par les Iduméens, une peuplade sémite pacifique, dont le roi Hérode était secondé par des procurateurs romains.

Or, vers les premières années de l'ère chrétienne, les zéloteurs voulaient à nouveau reprendre le pouvoir au profit des Hébreux. Pour appuyer leurs revendications, ils avaient été rechercher un descendant éloigné de l'ancienne famille princière du roi Salomon, roi qui gouvernait la région neuf cents ans auparavant.

Ce parent éloigné s'appelait Jésus (prénom courant parmi les Juifs), fils de Judas de Gamala, lui-même chef zélote qui avait agité toute la Judée quelques années auparavant, lorsqu'Hérode et les Romains avaient voulu recenser toute la population de Palestine. Et pour cause : les zélotes s'opposaient à ce recensement, car il aurait prouvé officiellement que les Juifs étaient minoritaires dans toutes ces régions et que, par conséquent, ils n'avaient « démocratiquement » aucun droit à les revendiquer pour eux seuls.

Le même problème se renouvellera deux mille ans plus tard, après la seconde guerre mondiale, car la politique juive de prétention territoriale ne changera jamais ; d'autant plus qu'actuellement, toute la région est riche en pétrole et commande la politique de trois continents.

Le « peuple élu » doit tout exploiter et tout régenter à son seul profit !

Les querelles qui, depuis deux mille ans, divisent les historiens pour savoir, si Jésus-Christ a réellement existé ou non, relèvent de la plus haute absurdité, et ne profitent qu'à l'Église qui tire parti des discordes entre ses détracteurs. Une publicité, bonne ou mauvaise, sert toujours le produit ; c'est surtout le silence qui dessert. Les voyant ainsi, l'Église prétend qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent, puisqu'ils ne savent même pas tomber d'accord sur ce point essentiel.

Au début de l'ère chrétienne, il y eut de nombreux agitateurs, plus ou moins mystiques, tous nommés, soit Jésus, soit Christos ou Chrestos.

Ainsi, par exemple, vers l'an 60, Néron fit arrêter une bande de perturbateurs, voleurs et détrouseurs, qui était commandée par un esclave grec affranchi, du nom de Chrestos. Ces coupe-jarrets disciples de Chrestos, qui faisaient régner l'insécurité et la terreur dans les bas-quartiers de Rome, furent, pour finir, condamnés à mort.

Or, trois cents ans plus tard, l'Eglise naissante, en quête de martyrs, transforma ces quelques dizaines d'assassins en premiers martyrs de la foi ! Il est surprenant que des intellectuels du XX^e siècle, normalement doués de raison, puissent encore ajouter foi à des fables monumentales de cette époque. Comment peut-on croire à un Néron illuminant ses jardins avec des Chrétiens enflammés au bout de perches ? Non seulement l'odeur de cette grillade aurait dû faire fuir tout Rome, mais un Chrétien, même illuminé par la grâce et oint de corps gras, ne pouvait faire, dans ce cas, qu'un faible lumignon. Sans oublier que, dans ce cas précis, comme dans bien d'autres, les Évangiles se contredisent. De même qu'ils se contredisent dans les dates, les lieux, les âges et les origines des saints Pierre et Paul qui, suivant la légende, auraient dû mourir à Rome, à cette époque.

Certains Évangiles (parmi les septante qui existent) parlent même de la mort de Jésus sous le règne de Néron, etc. Tout cela n'est pas sérieux, d'autant plus que l'on voit mal des Romains, si tolérants jusque là en matière religieuse, devenir subitement des persécuteurs intolérants. Une persécution telle que l'on conçoit ce terme d'ordinaire ne peut pas exister en milieu païen ; elle exige toujours un monothéisme intransigeant, un dogme rigide et un sacerdoce autoritaire.

Jésus de Gamala, le chef de bande zélote, fut finalement arrêté, condamné et crucifié ; toutes mesures qui évitèrent, momentanément, que la révolte zélote n'éclate. Celle-ci ne se déclara que quarante ans plus tard, en l'an 70, ce qui amena l'empereur Titus à détruire, une première fois, Jérusalem. Mais la répression ne fut pas suffisante⁽¹⁸⁾, et, en l'an 135, l'empereur Hadrien dut raser définitivement

18). Elle ne le fut pas, car Titus s'était amouraché d'une Juive nommée Bérénice. Esther et Bérénice représentent toutes deux des putains juives qui, par leurs charmes, poussèrent des princes indo-européens à désobéir à leur race. Raison qui poussa Racine, cet ignorant blanc, à écrire des tragédies à leur sujet, sans comprendre qu'il trahissait ainsi sa race en faveur du judaïsme.

vement la ville et déporter les Juifs que la « diaspora » pacifique et commerciale n'avait pas encore disséminés dans le reste de l'empire.

Car il suffit de lire l'œuvre du grand historien juif du siècle passé, Bernard Lazare, pour comprendre qu'une bonne partie du peuple juif s'était dispersée dans tout le monde antique bien avant l'avènement de la Rome impériale. Tout comme les Phéniciens, leurs cousins, les Hébreux se dispersèrent très tôt sur le pourtour de la Méditerranée, pour réaliser leur vocation de trafiquants. Et si la spécialité des Phéniciens était les objets de pacotille et les imitations des artisanats grec, mésopotamien et égyptien, la spécialité des Juifs consistait en un commerce beaucoup plus fructueux : celui des esclaves. Bernard Lazare considère même que la haine qui poursuit son peuple depuis ses origines, puise sa source dans ce commerce peu reluisant.

Les Juifs, peuple instable et nomade, habitué à la contrebande depuis ses origines, sont, de nature, peu enclins au travail. Ils préfèrent le troc et le commerce, mieux en rapport avec leur âme et leur comportement vagabond.

C'est aussi à cause de ce comportement, biologiquement héréditaire, que la religion juive, comme celle des Phéniciens et de la plupart des Sémites errants, est essentiellement basée sur des dogmes ; car une religion dogmatique représente une forme d'évasion incontrôlable, bien adaptée à un peuple en perpétuelle migration.

Avec Hadrien tomba aussi la dernière citadelle zélote : Massada. Là, après un siège plus ou moins long, les Romains ne trouvèrent plus que des cadavres, car les zélotes, assiégés, s'étaient entre-égorgés en un vaste holocauste rituel, après avoir absorbé une dernière fois leur drogue hallucinogène.

Notons ici que, curieusement, l'État juif d'Israël s'est empressé de transformer les ruines de cette citadelle zélote en haut lieu de la résistance juive à tous les envahisseurs étrangers. Et, actuellement, tous les officiers israéliens, fanatisés, vont prêter serment de fidélité au régime et au passé dans cette citadelle de Massada rénovée qu'ils jurent de ne jamais plus laisser entre des mains étrangères. Cet acte qui glorifie les anciens zélotes, cette bande d'assassins et de drogués religieux qui n'hésitèrent pas à mettre à feu et à sang la Palestine, prouve au monde l'intransigeance et la continuité religieuse de ce peuple qui se croit « élu ». Si le monde actuel n'y prend garde, il sera bientôt replongé dans le bain de sang d'une troisième guerre

mondiale, pour satisfaire la mégalomanie de ces sectaires ; troisième guerre mondiale entreprise, cette fois, au XXI^e siècle, sous forme d'une chasse au Terrorisme mondial, afin d'imposer partout le règne du Mondialisme judéo-bolchevique, terme parfaitement approprié pour désigner la domination mondiale du peuple « élu ».

Jésus de Gamala, ce chef de bande, historiquement très peu important, fut crucifié par les Romains, la tête en haut, comme tous les bandits de droit commun, alors que Rome avait coutume de crucifier la tête en bas, pour délit politique.

Lorsque vers l'an 350, le neveu de Constantin devint empereur sous le nom de Julien l'Apostat (nom, ô combien immérité, car ce fut, de tous les empereurs, le plus pieux et le plus honnête), non seulement, pour son malheur, il ne crut pas à la fable du rabbi juif et aux légendes chrétiennes, mais il voulut démontrer au monde que toute cette histoire était bâtie sur un énorme mensonge, adroitement mélangé à une petite histoire sordide de révolutionnaires juifs.

Il fit déterrer les restes du brigand Jésus de Gamala, crucifié trois cents ans plus tôt, démontrant ainsi qu'il n'était ni ressuscité, ni monté au ciel, ni même un dieu. Mal lui en prit, car, au cours d'une charge de cavalerie contre les Perses, il fut assassiné par un de ses lieutenants chrétiens qui lui enfonça son javelot dans le dos. Nul ne saura jamais, si ce dernier avait agi par idéalisme ou par esprit de lucre ; mais il est prouvé qu'avant de mourir, l'empereur Julien, cet aryen bon et honnête, ordonna qu'on ne lui fit aucun mal.

Cet acte de clémence, qui sauva la vie au meurtrier, est typique du comportement indo-européen. Il peut nous servir d'élément de comparaison avec l'atmosphère haineuse qui présida aux « jugements sémites » de Nuremberg, à la suite de la seconde guerre mondiale. Et lorsque je dis « jugements », il serait plus logique d'employer le terme de « règlement de comptes », car cette pseudo-loi du talion masquait à grand peine le sectarisme dogmatique sémite, l'hypocrisie sémite et le caractère viscéralement haineux du monde juif.

Heureusement, beaucoup d'Indo-Européens, qui combattirent pour les « démocraties », refusèrent de prendre part à cette mascarade et à cet hallali. Et ce n'est pas un hasard si ces Indo-Européens démocrates, qui se distinguèrent dans la justice et l'équité, furent tous des guerriers ; tel ce colonel américain Everett, qui défendit devant le tribunal Jochem Peiper, ce colonel allemand faussement accusé du soi-disant massacre de Malmédy ; tel le colonel Forrest Yeo-Thomas, chef des commandos britanniques, qui témoigna en faveur d'Otto Skorzeny, ou tel son défenseur, le colonel Durst ; tel

Reginald Paget, défenseur de von Manstein ; tel le sénateur Taft, des USA, le professeur Gilbert Murray, le sénateur MacCarthy et le ministre Forrestal ; tel le duc de Bedford, pour ne citer que les plus connus.

Quel contraste entre ces grands guerriers défendant chevaleresquement leurs ennemis d'hier contre l'injustice sémite et contre la haine juive, d'avec nos « résistants » de la dernière heure (quand ce ne fut pas de la dernière minute) qui, quarante-cinq ans après la fin de la guerre poursuivent encore et toujours de leur hargne les combattants de la Waffen SS, française ou belge.

Cette constance dans la haine et dans la bassesse n'est que l'extériorisation de la sémitisation de leur âme. L'indifférence de nos populations à l'égard de leurs agissements et la tolérance avec laquelle elles acceptent l'étalement réitéré de leur rancune, prouvent, ô combien, que nos peuples blancs sont contaminés par le virus sémite judéo-bolchevique. Ces peuples ne seront « sauvés » (si tant est qu'ils peuvent encore l'être, vu l'état de déliquescence mentale où ils se complaisent), que lorsque des « guerriers indo-européens » accepteront à nouveau de prendre leurs responsabilités d'élite aristocratique, et d'imposer, au besoin par la force, le retour à notre éthique et à notre morale aryennes.

À l'origine, Esséniens, Chrétiens et zélotes étaient tous frères en Jésus, à savoir qu'ils adoraient tous le champignon hallucinogène et qu'ils étaient tous des ultra-nationalistes juifs qui voulaient renverser la domination étrangère.

Mais si leur but à tous était identique, soit mettre Israël, le « peuple élu », au-dessus de toutes les nations, et permettre ainsi à tous les Juifs de vivre à l'aise et de se droguer avec leur champignon, chaque secte concevait différemment la lutte contre l'étranger.

Alors que les Esséniens, ou ceux que l'on dénomme tels, se retiraient du monde pour vivre seuls en communauté isolées et fermées, et que les zélotes ne juraient que par l'assassinat et par un nationalisme étriqué, les premiers Chrétiens, grâce à saint Paul, voyaient l'avenir, c'est-à-dire la destruction de l'ordre romain et de tout ordre en général, en internationalisant le combat ; tout d'abord en recrutant le plus d'adeptes possibles parmi les mécontents, la plèbe, les esclaves et les jeunes riches dévoyés.

Grâce à cette masse, dont les plus malins allaient immanquablement tirer les ficelles, ils s'apprétaient à détruire d'abord tout ordre établi pour imposer ensuite le règne de leur dieu et de ses élus.

Mais si ces premiers Chrétiens savaient très bien ce qu'ils voulaient, ils ne possédaient aucun concept religieux réel leur permettant de s'imposer comme promoteurs d'une religion. La drogue hallucinogène ne suffisait pas, surtout lorsqu'il s'agirait de conquérir des Indo-Européens, religieux certes, mais honnêtes et à l'esprit rationnel.

Pour s'implanter parmi les populations païennes de l'Occident, ils durent falsifier l'histoire des origines du christianisme tout en créant sa légende et, en outre, ils durent aussi mettre sur pied un ensemble de coutumes et de rites qui les consacraient comme détenteurs d'une religion révélée aux yeux de tous.

Or pour s'imposer à des païens, quoi de meilleur que d'adopter leurs propres rites et leurs propres coutumes. En conséquence, petit à petit, l'on désacralisa les anciens lieux sacrés romains, gaulois et celtes, pour se les approprier. C'est ainsi que des sources, des menhirs, des bois, des arbres, des routes et des ponts gaulois devinrent progressivement des lieux du culte chrétien. Les plus réputés eurent droit à une église, les moins connus à une chapelle ou à un simple calvaire.

Le cas des églises consacrées aux « Vierges noires » est des plus typiques. Jacques Huynen, dans son livre « *L'énigme des Vierges noires* » (Éditions Laffont), reconnaît, d'ailleurs, que toutes ces vierges étaient d'anciennes divinités gauloises, et que toutes se situent sur les chemins qui menaient à Saint-Jacques-de-Compostelle, lui-même ancien lieu sacré druidique. Ce furent aussi toutes des abbayes bénédictines qui les prirent en charge. Or l'ordre de saint Bernard fut l'ordre chrétien qui syncretisa le mieux l'ancien paganisme avec le christianisme naissant. Saint Bernard, quoique « chrétien » est le digne successeur d'Arius. Il semble d'ailleurs que lorsque l'arianisme commença à faire long feu en Italie, d'anciens païens se cachèrent volontairement sous les plis du christianisme totalitaire et impérialiste en fondant l'ordre bénédictin et sa célèbre abbaye du Mont-Cassin (en l'an 529). Devenus chrétiens, ils évitaient les persécutions, et surtout, ils possédaient un lieu sûr pour entreposer livres et savoir indo-européens, que les prélats chrétiens détruisaient systématiquement.

Le Mont-Cassin fut, jusqu'à nos jours, le plus riche sanctuaire en livres anciens et en manuscrits païens ; sa destruction totale, lors de la dernière guerre mondiale, n'est pas l'effet du hasard, mais s'inscrit dans le cadre de la guerre religieuse que mène le judaïsme international contre l'aryanisme blanc. Rappelons que les

Américains reconnurent avoir bombardé l'abbaye du Mont-Cassin « par erreur », alors que les troupes allemandes, respectant le sanctuaire, ne l'occupaient pas, s'étant simplement établies autour. Ce n'est « qu'après sa destruction » que les Allemands prirent position dans les ruines. Il convient de lire, à ce sujet, « *Les Diables verts de Cassino* » par l'historien Jean Mabire, aux Presses de la Cité.

Lorsque les païens constatèrent leur incapacité d'entraver l'extension du christianisme intolérant qui les persécutait, ils ne trouvèrent rien de mieux que de simuler leur conversion et de se laisser ainsi emporter par la vague destructrice, en évitant de chavirer.

Partout où un édifice chrétien fut construit, afin de s'approprier une Vierge noire, donc une de ces anciennes déesses-mères païennes, ils transigèrent en laissant persister, à côté de la statuette mariale, les restes de la religion druidique.

C'est ainsi que dans la crypte de la cathédrale de Chartres, derrière « Notre-Dame-de-dessous-terre » se trouve « le puits des forts ». Au Puy-en-Velay, la pierre miraculeuse des druides, appelée « pierre des fièvres » opère, aujourd'hui encore, des « miracles chrétiens » dans la cathédrale. La dame de Marsat resta associée à des pierres druidiques durant tout le Moyen-Âge. À Orcival, la cathédrale se situe, comme par hasard, près d'une source miraculeuse druidique. À Manosque, Notre-Dame-de-Romiguiet est associée à des symboles solaires, au culte des eaux et à des allusions isiaques. Dans la cathédrale de Rocamadour, la Vierge noire est associée à un certain saint Amadour, dit Zachée, dit Sylvain, dit, pour finir, Lucque ou Luc, c'est-à-dire au dieu « Lug » solaire gaulois.

Remarquons aussi que toutes ces églises à Vierge noire sont construites dans des lieux isolés, bien souvent abrupts et d'accès difficile, et leur localisation constitue, la plupart du temps, un défi au bon sens architectural. En outre, l'on retrouve bien souvent tout près d'anciens lieux sacrés druidiques, des bois, des sources et des vallées de la Dame, des gorges de la Pucelle, etc.

Tout en christianisant les lieux païens, l'Église christianisa aussi, dans la mesure du possible, le bestiaire païen ; soit en l'assimilant, soit en lui substituant le sien propre, soit même en l'ostracisant, lorsque les deux premières solutions s'avéraient impossibles. Ainsi, le bestiaire proprement chrétien, comprendra :

1. – La colombe, qui symbolise l'âme du fidèle accédant à la joie céleste, devenue l'emblème judéo-bolchevique onusien.

2. – Le paon, qui est le symbole chrétien de l'immortalité.
3. – Le poisson, quoique ce dernier ne soit pas proprement chrétien et remonte à l'empire sumérien, où il personnifiait la fécondité et la sagesse. C'est encore ce qu'il représentait au temps des grandes invasions, car il ne se christianisera qu'au VII^e siècle, époque à laquelle, les manuscrits commencent seulement à s'orner de dessins ichthyomorphiques.

Comme déjà dit plus haut, le christianisme essaya aussi de s'assimiler le bestiaire païen ; tel, par exemple, le cerf, ce symbole celtique de l'immortalité, qu'il associa à de nombreux saints. Cependant, le symbolisme du cerf est nettement païen, et les offrandes funéraires de cerfs immolés, les amulettes en bois de cerf et l'interdiction édictée au concile d'Auxerre de se déguiser en cerf aux fêtes du Nouvel an, le prouvent péremptoirement.

Mais, pour certains animaux, l'assimilation fut impossible. C'est le cas du cheval, cet animal sacré indo-européen au caractère psychopompe et solaire (grâce à sa crinière flamboyante), qui accompagnait les défunts dans la tombe et dans l'au-delà. C'est le cas aussi du griffon, dont l'origine remonte à l'épopée de Gilgamesh et au monstre Humbaba, mais qui se transforma en animal solaire à Mycènes, en Égypte et dans les steppes jusqu'en Sibérie, en Corée et au Japon. Dans ce cas, l'Église ostracisera, ou plus, dénigrera et tournera l'animal inassimilable en ridicule. Ce fut le cas du loup, du serpent (et avec lui du griffon et du dragon) et aussi celui du sanglier et du taureau, tous deux symboles de fécondité chez les Germains ; dans le monde chrétien, ils devinrent synonymes d'obstination et de bêtise pour le taureau, de mort et de fatalité pour le sanglier. De même l'aigle, cet oiseau solaire par excellence, fut ironisé à toute occasion et seulement toléré dans les pays d'origine germanique, là où l'Église ne pouvait se permettre de faire autrement.

D'autre part, la chrétienté naissante emprunta ses mythes, ses légendes et son rituel à toutes les anciennes religions à mystères de l'époque.

C'est, par exemple, Mithra, qui fournit le symbole de la croix. Mais la croix mithriaque était équilatérale, et les premiers Chrétiens, pensant au champignon sacré, le remplacèrent par la croix des supplices.

À l'origine, les seuls symboles réellement chrétiens étaient le Chi et le Rho grecs.

C'est Mithra aussi qui renaît tous les ans, dans la nuit du 24 au 25 décembre ; lui-même fut d'ailleurs placé là par erreur,

car il symbolisait le solstice d'hiver, ce culte indo-européen du « *Sol Invictus* » encore plus vieux que lui. Impuissante à supprimer cette fête, l'Église l'a christianisée : la nuit mithriaque est devenue celle de Jésus, dont la naissance se célébrait encore en janvier, en avril ou en mai, durant le II^e siècle.

L'Épiphanie sera, elle aussi, empruntée au culte de Mithra et aux rites accompagnant la renaissance de Dyonisos. Le jeûne du Carême correspond aux quarante nuits de lamentation des mystères de Proserpine ; les rogations aux ambarvalies romaines ; le carnaval aux saturnales ; la Saint-Georges à la Parilia ou fête de la naissance de Rome ; la bénédiction des Rameaux, avant Pâques, prit le relais de la fête printanière de la mort et de la résurrection des dieux de la végétation, à savoir les Eostra des Indo-Européens ; la Chandeleur, grande fête celte, dédiée à la lactation des brebis et à la renaissance de la végétation, correspondait aux Lupercales des Romains, fête protectrice des troupeaux, mais elle n'en deviendra pas moins une fête chrétienne symbolisant la présentation de Jésus au temple, et son nom celte de « *Imbold* » sera transformé en Chandeleur chrétienne.

Au monde celte, l'Église empruntera aussi la fête de Samain qui correspondait au retour des troupeaux des pâturages d'été, afin de passer l'hiver dans le territoire tribal : elle deviendra la Toussaint ; de même que la fête celte de Balmain, devenue celle du premier mai, qui représentait la date du départ des troupeaux vers les pâturages d'été. Chez les Germains, la Balmain celte s'appelait la « *nuit des Walpurgis* ».

Quant à la fameuse trinité chrétienne, ce n'est qu'une pâle copie des triades sociales et religieuses des divers peuples indo-européens. En outre, la passion de Jésus ressemble, jusque dans ses moindres détails, à celle du dieu babylonien Marduk ; la Cène est empruntée au culte d'Attis, l'Eucharistie aux cultes d'Attis et d'Osiris, et Bethléem (qui signifie « *la maison du pain* ») au culte de Tammouz.

D'ailleurs, Jésus meurt de la même manière que tous les autres dieux de mystères, d'origine sémite proche-orientale, c'est-à-dire comme tous ceux engendrés par le mythe du champignon hallucinogène.

À la naissance de Jésus (donc lors de sa « *création* ») tous ces dieux cernaient la Palestine : Attis était en Phrygie, Mithra en Perse, Osiris en Égypte, Adonis en Syrie, Tammouz en Mésopotamie, Dyonisos en Grèce et Marduk à Babylone. Les plus heureux de la « *conjuratio* » avaient même déjà envahi la « *Terre Sainte* », car le

prophète Ezéchiel vilipende contre Tammouz. Il est même certain, actuellement, que ce dieu des céréales a donné son nom à Bethléem (la maison du pain), car saint Jérôme reconnaît que Bethléem était à l'ombre de Tammouz, c'est-à-dire d'Adonis.

Comme Jésus, tous ces dieux sont des dieux seconds, médiateurs entre les hommes et l'Être suprême. D'ailleurs, le titre de « *seigneur* » est précisément celui des dieux de mystères que leur résurrection seigneurisait. Tous ces dieux possédaient, en outre, une légende identique : ils mouraient en hiver et ressuscitaient au printemps, car, à l'origine, ces « *mystères* » célébraient le renouveau de la nature ; ce n'est que plus tard qu'on personnifia ces forces naturelles anonymes.

Dans la plupart des autres religions à mystères, l'on retrouve l'équivalent de l'Eucharistie sous son double aspect : mémorial de la mort du dieu et banquet rituel.

L'apologiste Firmius Maternus rapproche la Cène d'Attis de celle de Jésus, dans son livre « *De Errore* » ; de même saint Justin, dans son « *Apologie* », constate que Mithra pratiquait, lui aussi, l'oblation du pain et du vin, de même qu'Osiris dans le culte égyptien. C'est à tel point que Tertullien, le Romain, considère le christianisme comme une secte mithriaque. La seule différence et la seule nouveauté qu'apporte le christianisme, par rapport à ces autres cultes de mystères, c'est que tous ces dieux antérieurs ne mouraient pas pour les hommes, et n'étaient donc pas à la lettre des « *rédempteurs* », car leur sacrifice n'avait qu'une portée personnelle, et car eux seuls devenaient immortels en vainquant la mort par la résurrection ; mais, par l'initiation, leurs fidèles s'associaient à leur victoire pour la partager.

Le christianisme a beaucoup mieux satisfait le plus grand nombre, car Jésus mourait cette fois pour chaque homme et la démagogie plaît toujours. Dernier venu des dieux de mystères, il a su tirer parti de l'expérience des autres.

Mais, du moment qu'il tendait à l'universel, le christianisme se devait d'être initiatique, car tout peuple possède ses traditions, ses coutumes et ses préjugés, qu'il serait téméraire de violenter. Mieux vaut s'adapter provisoirement par une catéchèse progressive qui impose des degrés dans l'initiation. On écartait d'ailleurs le catéchumène de certaines cérémonies, et ce n'est que par degrés qu'il accédait au baptême, aux premiers temps du christianisme.

L'homme partage la victoire du dieu ressuscité, à la condition qu'il s'identifie à lui par l'épreuve, par le baptême et par les autres rites magiques connus des seuls initiés.

Cette collaboration humaine est indispensable et se trouve partout symbolisée. On adjoignait, par exemple, au dieu Assur un condamné à mort qui mourait avec lui, tout comme Simon de Cyrène partage le calvaire de Jésus en portant sa croix avec lui. L'homme doit compléter pour lui-même la passion du dieu ; et dans toutes ces religions à mystères se déroulait alors un drame sacré, où le fidèle avait son rôle à tenir. Ces représentations furent d'abord de simples jeux, aïeux du théâtre, et certaines sociétés initiatiques restent encore de nos jours figées à ce stade. Les francs-maçons, par exemple, miment encore toujours le meurtre d'Hiram et la construction du temple de Jérusalem (preuves de leur origine judaïque).

Mais, peu à peu, sous l'influence du sacerdoce, le jeu devient rite, censé réaliser ce qu'il représente : ce qui est l'essence de la magie.

Ainsi, la messe est tenue pour un vrai sacrifice, alors que tout s'y passe au figuré. On représentait donc liturgiquement le sacrifice d'Adonis, ou de Mithra, ou d'un autre, pour en recueillir les fruits. Et, pour finir tout se confond, car qui meurt a vécu, et qui a vécu est nécessairement né et a existé ; et l'on finit par reconstituer la vie imaginaire du dieu en partant du rite.

Ce sera l'affaire des visionnaires qui pullulent dans toutes ces religions orientales, et qui expliqueront que le dieu a vraiment accompli autrefois les gestes maintenant devenus liturgiques.

Chose amusante, tous les historicistes l'admettent pour les autres dieux que Jésus.

Mais comment était né le jeu, puis le rite ? À l'origine de tout phénomène religieux, il exista toujours un visionnaire, car les dieux naissent toujours des « vapeurs » de l'homme.

Dans le cas du christianisme, ce visionnaire sera saint Paul, et les évangélistes préciseront et historiciseront plus tard ses visions. Suite à ses fantasmes, un malin, plus ou moins idéaliste et plus ou moins illuminé, se proclame prêtre du dieu nouveau, en donnant sa seule arrogance pour preuve de son existence⁽¹⁹⁾. Puis il invente un rituel, assez complexe pour qu'il pût prétendre le tenir d'en haut. Le rituel, à son tour, échauffe d'autres visionnaires qui, admirés par les naïfs, choyés par les femmes et utilisés par les clercs, développent alors progressivement le mythe à l'applaudissement général.

Le moment n'est plus éloigné alors, où l'on commence à retrouver les reliques du dieu. On découvrait d'abord son tombeau, puisque tout partait de sa mort salvatrice ; elle seule intéressait d'ailleurs vraiment, tant l'égoïsme humain est grand. On vénérât ainsi le

19). Voyez comment se constituent toutes les sectes actuelles.

tombeau de Marduk à Babylone, celui d'Hercule à Cadix, d'Apollon à Delphes, de Khronos dans le Caucase, d'Hélios à Attra, d'Osiris à Abyde, et d'Orphée à Libéthra et à Dium.

Après avoir enfin retrouvé le tombeau du dieu, on commençait à imaginer sa vie publique, ses miracles et son enseignement. On remontait ainsi à l'enfance, d'autant plus vite expédiée que l'homme s'impatiente toujours que son dieu prenne du poids, afin de mieux le mettre à mort.

Et l'on aboutissait, pour finir, à la naissance, dans une grotte pour la plupart : c'est le cas de Tammouz, d'Adonis, d'Hermès, de Dyonisos, etc.

Or tout ce processus que je viens de décrire, est exactement celui de la légende chrétienne ; ainsi, les plus anciens textes ne connaissent que la mort de Jésus (saint Paul) et les plus récents sont ceux qui en décrivent la naissance (saint Luc). L'enfance est expédiée en quelques mots, comme chez Luc, qui nous dit : « Il grandissait en taille et en sagesse ». Après cette phrase, Jésus a trente ans et il commence sa vie publique.

Remarquons ici que tous les personnages historiques (donc ceux qui ont réellement existé) possèdent, quant à eux, dès leur naissance, une biographie complète et riche en détails, grâce à leurs contemporains. Par la suite, les historiens répètent ces détails, et rares sont les découvertes nouvelles. Or nous constatons ici que, concernant Jésus comme tous les autres héros de légende, les documents primitifs sont très chiches, et ce n'est qu'avec le temps que la fable s'étoffe.

N'oublions pas non plus que l'Ancien Testament prophétisait la venue du Messie sauveur, et que nous pouvons déjà y lire une rubrique décrivant sa naissance, une autre ses actions et son enseignement, une autre enfin sa mort et son triomphe ; mais, là comme ailleurs, la partie la plus riche en détails concerne sa passion. Cette partie, essentiellement due à Amos, à Job, à Isaïe et aux Psaumes, nous prouve sans ambage que les Juifs attendaient, eux aussi, un messie souffrant, c'est-à-dire un dieu de mystères.

D'ailleurs reportons-nous à l'époque des débuts de l'empire romain : nous n'y assistons qu'à des guerres larvées entre la plèbe et le patriciat, à des invasions en tout genre (des Parthes, des Cimbres, des Teutons, des Scythes et des Daces, en Illyrie, en France, en Syrie, etc.), de même qu'à de nombreuses convulsions sociales, comme les révoltes endémiques d'esclaves, dont la plus grave, celle de Spartacus, vient à peine de se terminer.

Tout l'ancien monde méditerranéen aspirait en fait à une nouvelle stabilité que seule, semble-t-il, un dieu sauveur pouvait lui rendre. Et, comme les astrologues de l'époque enseignaient déjà que le monde allait passer de l'ère astrologique du Bélier dans celle du Poisson (tout comme, deux mille ans plus tôt, l'on était passé de celle du Taureau dans celle du Bélier), les croyants de ce temps, tous plus ou moins férus d'astrologie, commençaient déjà à bazarder les anciens dieux du feu (le Bélier étant un signe de feu) comme Jupiter, Ammon, Yahveh ou Agni, au profit d'un dieu nouveau de l'eau. Et la prédiction voulait même qu'il soit un enfant de l'amour, naissant d'une mère vierge. Le sénateur romain Figulus, Jules César et Virgile le répétèrent après Isaïe, après les sibylles étrusques et après le poète spartiate Arion.

De même les Syriens attendaient avec impatience l'ikthys (le poisson) [(en grec : Ιχθύς, synonyme allégorique et acronyme de Iesous Christós (Ιησους Χριστός) (Jésus l'oint), Theou Huiós (Θεοῦ Υιός) (fils de dieu), Sôtèr (Σωτήρ) (sauveur)], qui naîtra de la vierge poisson Atargatès que vénéra d'ailleurs l'empereur Néron.

Les Grecs renouvelaient, quant à eux, à Canathos, l'antique virginité de Junon-Héra, alors que les Indiens faisaient naître Krishna de l'épouse vierge d'un roi et que Perses et Parthes faisaient engendrer Mithra par le même procédé virginal.

Ce nouveau dieu était donc attendu impatientement par tout le monde antique, préoccupé par les mêmes fantasmes religieux.

Maintenant que nous venons de décrire le processus par lequel une religion se crée, nous allons fournir un ensemble de preuves, démontrant l'inexistence d'un dieu appelé Jésus-Christ. Mais avant, je voudrais encore m'étendre sur deux détails historiques d'époque.

D'abord, rappelons que la croix des supplices, qui fut choisie, pour finir, comme l'emblème de la chrétienté, ne fut pas aussitôt adoptée par les premiers Chrétiens, malgré sa signification ésotérique rappelant le champignon sacré.

À l'époque, cette croix avait un caractère infamant, et souvenons-nous que les esclaves révoltés, avec Spartacus, furent tous mis en croix, car cette mort était considérée comme le châtement le plus dégradant.

Les Chrétiens du temps de Jésus ne pensaient, par conséquent, pas faire mourir leur dieu de cette façon infamante ; d'ailleurs, ils n'avaient pas encore réellement statué sur son agonie. Ce n'est que bien plus tard, vers l'an 150, que les Juifs, propagateurs de la nouvelle

foi, se rappelèrent de leur héros national, Jésus de Gamala, mort lui-même sur la croix d'infamie. Ils commencèrent alors à assimiler ce dernier à leur « *Sauveur* » ; mais la croix des supplices n'en devint pas encore pour autant le symbole de la chrétienté ; tout au plus, l'était-elle pour les quelques initiés du culte du champignon. Elle gardait encore son caractère horrible, à cette époque habituée à voir ce genre de supplice. Ce n'est que bien plus tard, à l'époque mérovingienne, après la fin des grandes invasions, que cette croix des supplices devint l'emblème de la chrétienté d'Occident.

Les légions romaines chrétiennes, qui portèrent au pouvoir l'empereur Constantin, brandirent des *laborums*, c'est-à-dire des étendards exhibant le *Xhi* (X) et le *Rho* (P) grecs.

Le second détail utile pour la bonne compréhension du christianisme concerne la vie de Néron. Celui-ci nous est principalement connu par Tacite qui nous parle longuement des « *persécutions* » qu'aurait commises cet empereur à l'encontre des adeptes d'une nouvelle religion, après l'incendie de Rome, en l'an 64.

Mais Tacite écrit à la demande et sous le règne des empereurs Trajan et Hadrien. Or ceux-ci poursuivaient une politique de dénigrement systématique de leur prédécesseur Néron, pour des raisons que nous explique fort bien Jean-Charles Pichon dans son livre, édité par Laffont et intitulé « *Néron et le mystère des origines chrétiennes* ». Il y démontre que les premiers « *massacres* » de Chrétiens se déroulèrent en l'an 68, après la mort de Néron, sous les ordres de Galba, revenu mettre de l'ordre dans la ville de Rome à la suite de la pagaille sociale créée par les premiers Chrétiens, ceux-ci étant d'ailleurs protégés par Néron et partisans de ce dernier.

Or, chose déjà plus que bizarre pour un historien averti, c'est justement la partie des « *Annales* » de Tacite qui traite de cette année cruciale de l'an 68, que les moines copistes ont « *perdue* ». Celle-ci nous aurait permis d'éclaircir bien des points et des contresens (certainement apocryphes), que les moines mettent sous la plume de Tacite.

Tacite relate le massacre de milliers de soldats, SANS ARMES, lors de l'entrée à Rome du nouvel empereur Galba. Dion Cassius et Plutarque, dans sa « *Vie de Galba* », parlent de sept mille soldats sans armes que Néron avait rassemblés avant de mourir, qui étaient des matelots (des nautes, des hommes de la mer, en latin).

Comme l'on ne peut imaginer de rudes marins se laissant ainsi massacrer sans protester, il est certain que la traduction des copistes du Moyen-Âge est mal interprétée, et que ces défenseurs

de Néron ne sont pas des matelots pêcheurs de poissons, mais bien des pêcheurs d'âmes qui recrutaient au profit du nouveau dieu poisson et qui partageaient sa foi. N'oublions pas que Néron adorait la déesse poisson Atargatès, et qu'il se proclamait son fils.

Le massacre des Chrétiens, après l'incendie de Rome, n'est donc pas un récit apocryphe, au sens réel du terme, mais une transposition en l'an 64, d'un passage écrit par Tacite traitant de l'année 68 ; et les imposteurs remplacèrent tout simplement le nom de Galba par celui de Néron.

Mais alors pourquoi cet énorme truquage de l'histoire, et surtout pourquoi avoir chargé Néron d'un massacre qu'il n'avait pas commis ? Et pourquoi l'Eglise cache-t-elle aussi qu'il fut un des premiers Chrétiens de Rome ?

Pour le comprendre, il nous faut faire une petite digression dans l'histoire, et relire, non plus seulement Tacite et Suétone, ces deux « historiens officiels », qui furent amplement caviardés par les moines copistes, mais aussi tous les écrivains contemporains de Néron, même ceux qui ne s'occupaient ni d'histoire ni de politique ; comme, par exemple, Sénèque, Pétrone et Flavius Josèphe, ce grand admirateur de Néron (car Néron protégeait les Juifs).

Tout devient alors compréhensible. Et nous constatons que premièrement, l'empereur Claude avait dû se résoudre à chasser les Juifs de Rome, car ils perturbaient l'ordre public par leurs pratiques usuraires et par leurs pratiques religieuses qui, nous le savons maintenant, étaient basées sur l'emploi de drogues hallucinogènes. Lorsque Claude mourut, empoisonné par sa femme Agrippine, il laissait le trône au fils de sa première femme Messaline. Ce fils, nommé Britannicus, fut lui aussi empoisonné par sa belle-mère Agrippine, qui porta ainsi sur le trône Néron, son propre fils, qui n'était que le beau-fils de l'empereur Claude. Mais, pour réaliser ses plans, Agrippine se fit aider par des Juifs qui lui fournirent les poisons, les assassins et les media de l'époque, afin de faire croire à des morts naturelles.

Déjà en ces temps-là, les communautés juives étaient remarquablement organisées pour diffuser des mensonges. En échange de sa couronne, Néron réintroduisit les Juifs dans Rome et rétablit toutes leurs prérogatives. Et il ne cessa jamais de subir leur influence, par sa mère d'abord, par les femmes que les Juifs introduisirent dans son lit, ensuite. Ce fut d'abord Acté, l'esclave chrétienne ; ce fut ensuite Poppée, qui ne s'entourait que de mages et de devins juifs.

D'autre part, les actes des apôtres, qui relatent la vie de saint Paul, nous démontrent que ce dernier était à Rome en l'an 62, et qu'il y prêcha librement jusqu'en l'an 64. Qu'en outre, les communautés juives de Rome étaient impatientes de l'entendre parler de cette nouvelle forme de religion judaïque qui admettait en son sein les « *Gentils* » (les non-Juifs) et qui n'imposait plus la circoncision. Donc logiquement, il n'existait pas encore de Chrétiens en l'an 62 à Rome, car, dans ce cas, ceux-ci auraient pu renseigner les Juifs sur la nouvelle foi.

D'autre part, de nombreux indices nous démontrent que Néron était un homme extrêmement bon : plus de vingt fois, au cours de son existence, il avait ouvert son propre trésor aux indigents et aux sinistrés. Il le fit, entre autres, après l'incendie de Rome, qu'il n'a certainement pas pu déclencher, puisqu'il est prouvé qu'il était à ce moment à Antium, à soixante kilomètres de là. En outre, il diminua plusieurs fois les taxes sur le blé, et augmenta celles sur les objets de luxe ; et il s'opposa toute sa vie à l'avidité des gouverneurs et à la rapacité des marchands. Il supprima les combats sanglants des arènes pour les remplacer par des jeux de cirque plus pacifiques, et il construisit de nombreux stades et théâtres. Il pardonna presque toujours à ses détracteurs, même s'ils l'insultaient, et à la suite de nombreux jugements trop cléments, il permit à ses meurtriers potentiels de renouveler leurs conjurations.

Après l'incendie, il reconstruisit une partie de Rome à ses frais et embellit de nombreuses villes sur sa cassette personnelle, etc.

Bref, cet homme bon, que même Tacite juge innocent de la mort de Poppée (tombée accidentellement, alors qu'elle était enceinte d'un second enfant de Néron), avait été séduit, vers la fin de sa vie par une « *nouvelle superstition* », nous dit Suétone.

En effet, en l'an 64, Néron commença à changer. Il s'exhiba pour la première fois au théâtre de Naples, en tant qu'artiste et que poète, lui qui, jusque là, était d'un naturel plutôt timide. Il commença aussi à taxer de plus en plus les riches au bénéfice des pauvres et des esclaves, pour lesquels il édicta des lois protectrices leur permettant même d'attaquer leur maître en justice ; il imposa aussi des lois qui permettaient aux femmes de nier l'autorité de leur père et du mari, et il s'entoura de plus en plus d'esclaves et d'affranchis, à qui il procura des commandements dans ses armées et dans son administration civile.

Entre parenthèses, remarquons que toutes ces mesures que lui chuchotent de prendre ses conseillers juifs, ressemblent étrangement

à toutes celles que prennent actuellement les gouvernements dits « démocratiques »⁽²⁰⁾.

Cela démontre que le Juif est le principal intéressé dans toutes ces mesures démagogiques qui aboutissent toujours à la ruine des peuples qui les appliquent. Lorsque tous les gogos et les âmes sensibles de chez nous auront enfin compris cela, le monde indo-européen pourra retrouver sa liberté.

En l'an 67, Néron décida de partir faire une tournée artistique en Grèce, laissant Rome sous la juridiction d'un affranchi. Arrivé en Grèce, il porta les cheveux longs, comme les femmes, et vécut sans ceinture et les pieds nus, comme les Nazaréens. Il y accomplit des travaux de terrassier et porta lui-même de lourdes hottes. On le vit même abattre des statues de dieux païens, exempter d'impôts des villes soumises, ridiculiser la puissance de Rome, prêcher la paix et l'amour, et même vouloir abolir la guerre. Il arracha les héritages des mains des riches et supprima les condamnations à mort, même celles pour crime manifeste. Bref, il voulut remodeler le monde par des principes nouveaux qui ressemblent étrangement à tous ceux dont se recommandent tous nos technocrates « démocratiques » du XX^e siècle.

En outre, en Grèce, Néron change son répertoire d'artiste. Il joue les rôles d'Edipe ou d'Hercule au supplice, ou de Canacé accouchant, et se fait admirer chargé de chaînes. De cent manières, il se montre humilié, bafoué, persécuté, tirant de ses souffrances un supplément de gloire ; de la même façon que le Jésus-Christ de l'apôtre Paul. Bref, en tout, Néron agit comme un destructeur de l'ordre romain, comme s'il était un agent aux ordres d'une puissance étrangère.

C'est alors que ses amis le quittent définitivement. Sénèque le désapprouve officiellement avant de se donner la mort, et Pétrone écrit une satire du monde nouveau. C'est le fameux « *Satiricon* », où l'on voit un homme trembler de peur au chant du coq, parce qu'il met fin à son festin en annonçant le jour ; où l'on voit aussi des femmes enlever de nuit un supplicié à la croix, et un vieillard distribuer son royaume à ceux qui mangeront de sa chair.

C'est aussi à partir de ce moment que l'aristocratie romaine multiplie les attentats contre Néron, avec les Pison, Torquatus, etc. Et pour finir, avec Galba, ce général qui descendra sur Rome.

20). Remplaçons par exemple, esclaves par immigrés, affranchis par exilés politiques, femmes par députés, maires et échevins féminins, place de commandement par piston politique, etc..

Il est patent que Néron a voulu s'assimiler à ce nouveau dieu que lui avait enseigné l'apôtre Paul ; mais il n'avait pas compris ou pas voulu admettre que, pour ce dernier, seul un Juif ferait l'affaire. D'où le désaccord entre les deux hommes et l'exil précipité de Paul hors de Rome, en l'an 64.

Mais comme il avait couvert de ses bienfaits le petit peuple, Néron fut révééré comme un héros après sa mort. Suétone raconte même que sa tombe fut continuellement couverte de fleurs durant des années ; et ses successeurs directs, comme Othon, Galba, Vitellius et Titus, donnèrent sa vie et ses mœurs en exemple à tous.

Vespasien fut le premier à tenter d'enrayer ce culte populaire et à encourager toutes les calomnies contre sa mémoire ; il fut le premier aussi à s'attaquer à la « *maison dorée* », une des grandes œuvres de Néron. Or l'on remarque que les empereurs qui, de l'an 68 à l'an 117, s'attaquèrent au souvenir de Néron, sont précisément ceux qui persécutèrent en même temps les Juifs, comme Vespasien, ou les Chrétiens, comme Trajan.

En définitive, ceux qui dénigrèrent Néron, furent ceux qui avaient compris son rôle pernicieux au profit de l'internationale juive de l'époque. Après Trajan et jusqu'à Constantin, tous les empereurs vont s'acharner, à la fois, à extirper le christianisme de Rome et à détruire toute trace de l'œuvre de Néron.

Il est prouvé cependant que les « *persécutions* » de Domitien, vers les années 91 à 93, se borneront à châtier quelques aristocrates pervers, comme Acilius Glabrio et Flavius Clemens, et que les véritables débuts des persécutions antichrétiennes remontèrent à l'année 202, sous le règne de Septime Sévère. Mais en accréditant la fable des persécutions de Néron, l'Église jetait le trouble sur ses douteuses origines, se créait des martyrs, prouvait l'ampleur de son existence, bien avant ses origines réelles, et éliminait un empereur bonasse qui n'avait pas compris que le nouveau dieu devait être juif. En outre, elle accréditait la fable que l'ennemi de Rome était aussi le bourreau des Chrétiens, preuve que l'Église et Rome pouvaient coexister.

Passons maintenant aux preuves formelles et indiscutables de la non-existence du dieu Jésus-Christ. Et ne soyons d'ailleurs pas plus catholique que le pape florentin Léon X qui disait déjà :

« *Tout le monde sait à quel point cette fable du Christ nous a été profitable à nous et aux nôtres* ».

Mais, voici ces preuves :

1. – L'étude récente de la vieille langue chaldéenne par John Allegro prouve que les noms, les mythes, les paraboles, les dictons et même la kabbale des nombres de toutes les religions sémitiques, judaïsme et christianisme compris, relèvent d'un langage hermétique d'initiation à des dieux de mystères, nés de fantasmes de drogués, adorateurs d'un champignon hallucinogène. Ces religions confirment le vieil adage qui dit que la folie et la démence sont d'inspiration divine et qu'elles permettent la communication avec Dieu. Le culte porté à cet ensemble de plantes hallucinogènes ne faisait que vulgariser les vieilles pratiques chamaniques, nées des besoins de sécurisation des chasseurs devenus maîtres du feu.
2. – Jésus-Christ, ce dieu faiseur de miracles, qui marchait sur l'eau, multipliait les pains et les poissons et même ressuscitaient les morts, n'a pu exister à l'insu de tous ses contemporains, vivant dans un empire romain organisé, où tout ce qui se passait sur les pourtours de la Méditerranée était fatalement connu quelques semaines plus tard dans tout le territoire de l'empire.

Or, il n'en est rien : tous les écrivains et tous les historiens contemporains du Christ l'ignorent. En effet, le Juif Philon, qui a écrit une cinquantaine d'ouvrages historiques, dont « *Lère de Pilate* », ignore jusqu'à son nom. Cet historien est mort en l'an 54. Tacite, né en l'an 55 et mort en l'an 120, n'en parle jamais, même pas dans ses fameuses « *Annales* », où il relate l'histoire du début de la Rome impériale et surtout le règne de Tibère, sous lequel la plupart des évangélistes font crucifier Jésus. Just de Tibériade, autre historien juif, contemporain du Christ et rival de Josèphe, n'en parle même pas dans sa monumentale « *Histoire des Juifs* ». Plutarque, né en l'an 46 et mort en l'an 120, auteur des « *Hommes illustres* » (*De viris illustribus*), ignore celui-là, malgré ses miracles hors du commun. Sénèque, si proche du christianisme par sa philosophie, de même que Martial et Juvénal, toujours aux écoutes de l'Orient, l'ignorent eux aussi. Pline l'Ancien, féru d'histoires naturelles et de phénomènes cosmiques qui, par curiosité scientifique, mourra en l'an 79, lors de l'éruption du Vésuve qui détruisit Herculanium et Pompéi, était en Palestine, vers les années 60. Grand amateur d'éclipses, il aurait au moins dû se passionner pour « *les ténèbres du Vendredi-Saint* » et interroger, à ce sujet, des contemporains du Christ ; or, pas un mot à ce sujet.

Flavius Josèphe, né en l'an 37 et mort en l'an 94, auteur des « *Guerres juives* » et des « *Antiquités judaïques* », parle de Jésus sur une dizaine de lignes, il est vrai ; mais actuellement, tous les historiens sérieux reconnaissent que ce texte est apocryphe. Aucune œuvre ne fut d'ailleurs plus « retouchée » par les moines copistes que celle de Flavius Josèphe, à tel point que le père Gillet, bibliothécaire de Sainte-Geneviève et traducteur SPÉCIALISTE de cet historien, avoué, en l'an 1756, ne plus s'y reconnaître, et nie l'authenticité de ce passage parlant du Christ. Il n'était pas le premier en cela, car, déjà au III^e siècle, l'évêque Origène le niait de même, ainsi que l'évêque Eusèbe de Césarée au IV^e siècle. De même Suétone, qui écrivit une « *Vie de l'empereur Claude* » en l'an 120, nous raconte que cet empereur chassa tous les Juifs de Rome, car ils ne cessaient de s'y agiter sous l'impulsion d'un certain Chrestos. Outre qu'à l'époque, ce nom était aussi courant que Dupont ou Durand aujourd'hui, il semble que ce soit ce même Chrestos que Néron finit par attraper et par crucifier, car il terrorisait les bas quartiers de Rome avec sa petite bande de coupe-jarrets.

Mais nous savons aussi, par John Allegro, que Chreston était aussi le nom de la mandragore, et que cette plante, riche en atropine, dispensait, elle aussi, des hallucinations, lorsqu'on l'ingérait. Ainsi, dans certaines régions, elle remplaçait avantageusement le champignon, absent localement. Atropinisés ses adeptes perturbaient constamment l'ordre public. D'ailleurs, Suétone ne parle des disciples de Chrestos, livrés au supplice sous Néron, qu'une seule fois, dans un texte de mesures prises pour le maintien de l'ordre public. Or dans ce texte, les soi-disant Chrétiens sont étrangement placés entre des mesures visant les herbes potagères et d'autres concernant les cochers de quadriges, alors que l'œuvre de Suétone ne manque pourtant pas de passages traitant des religions de son temps, et d'autres traitant longuement des faux « excès » de l'empereur Néron.

D'ailleurs, Daniel-Rops, cet inconditionnel de l'histoire du christianisme, reconnaît lui-même, que :

« À s'en tenir aux documents romains seuls, il n'est pas rigoureusement démontrable que le Christ a bien existé et qu'il a été condamné et crucifié sous Ponce-Pilate ».

Il n'est pas le seul à penser ainsi dans le camp des inconditionnels. Le père Pouget écrit, en 1955, dans la revue « *Logia* » :

« Les doutes sur la foi sont inévitables chez qui réfléchit aux fondements de notre foi, non chez le savant, qui peut fort bien concilier la science avec la foi du charbonnier ».

Lorsque de grands intellectuels et surtout des savants déraisonnent, ils déraisonnent pire que le commun des mortels, car ils divaguent et ergotent avec méthode.

Après cette triste constatation sur le cheminement intellectuel tortueux de bon nombre de nos scientifiques, de nos technocrates et de nos démocrates de tout poil, revenons à notre sujet, et rappelons que saint Augustin disait :

« Je ne croisais pas aux Évangiles, si l'autorité de l'Église ne m'y obligeait ».

Je me rappelle aussi que lorsque j'étais jeune et que je fréquentais les écoles chrétiennes, mes professeurs de religion et d'histoire reconnaissaient tous qu'aucun des écrivains du temps du Christ ne parlait de lui dans leurs œuvres. Mais, me disaient-ils, c'est parce qu'étant d'une autre religion, juive ou païenne, ils l'ignoraient volontairement pour éviter de lui faire de la publicité. Ce raisonnement, qui fait si peu de cas de l'honnêteté des écrivains antiques (comparés sans doute à la plupart de ceux apparus dans les démocraties à la suite de la seconde guerre mondiale), est dans la droite ligne de la mentalité et de la façon d'agir des Juifs, et fait peu de cas de l'immense tolérance religieuse des peuples païens. Ce raisonnement ne tient pas debout aux yeux de l'histoire.

3. – Voici maintenant, pour moi, la preuve la plus irréfutable de la non-existence de ce dieu judéo-chrétien. En effet, pour dater un texte ancien, l'on interroge, si possible, les manuscrits originaux. On en examine d'abord la matière : le cuir et le papyrus sont, en principe, antérieurs aux parchemins qui, eux, n'apparaissent guère avant la fin du VI^e siècle. En effet, le papyrus ne disparaît définitivement des Gaules qu'entre l'an 659 et l'an 677, soit vingt-cinq ans après la soi-disant chute de l'Égypte, sous le joug de l'Islam. Le premier acte royal, écrit sur parchemin, date du 12 septembre 677.

Mais revenons à l'étude des manuscrits anciens. Outre sa matière, l'on étudie encore la nature de l'encre (métallique ou non), ainsi que la forme des lettres qui évolua beaucoup au cours des siècles.

Or, nous ne possédons aucun des originaux des textes évangéliques. Les plus anciens manuscrits chrétiens, appelés « *Sinaïticus* » et « *Vaticanus* », sont écrits sur PARCHEMINS et remontent au VI^e siècle. Ils sont donc postérieurs de quatre cents ans, au moins, aux événements qu'ils disent rapporter. Or quand l'on sait la somme des erreurs volontaires et involontaires des moines copistes du Haut Moyen-Âge, l'on peut conclure que,

durant cet énorme laps de temps, les Chrétiens eurent toute latitude de créer et de structurer leurs mythes, imaginés de toutes pièces.

Pour accréditer leur thèse, les moines copistes n'hésitèrent jamais à donner dans le merveilleux, ou même à éliminer purement et simplement les paragraphes qui les gênaient. C'est aussi pour cette raison que les textes originaux évangéliques (dont nous ne possédons que des recopies sur parchemins) les plus anciens sont les moins précis et les plus pauvres en détails. Et c'est de là aussi, que découle la quatrième preuve que voici.

4. – L'Église authentifie ses origines par différents écrits, dont les plus anciens sont appelés les épîtres et les plus récents les actes des apôtres et les Évangiles. La plupart de ces écrits manquent, non seulement de précisions, mais tous accumulent les contresens et ne cessent de se contredire entre eux. On y trouve tout et pour tous les goûts.

Prenons par exemple, les « *Épîtres aux Romains* » de saint Paul. On y dit que l'homme est prédestiné, mais que Dieu le récompense selon ses œuvres ; que les femmes doivent se taire dans les assemblées, mais qu'elles s'y couvriront la tête pour parler ; que la circoncision est inutile, mais qu'il vaut mieux l'infliger, etc. Dans les « *Épîtres aux Corinthiens* », la multiplicité des auteurs est si évidente, que les Chrétiens reconnaissent eux-mêmes que saint Paul avait parfois recours à des « secrétaires » pour écrire ses discours. En somme, il usait et abusait de « nègres » avant la lettre. L'Église actuelle possède même quatorze épîtres de saint Paul, alors qu'en l'an 144, Marcion, l'auteur des « *Actes des Apôtres* », et lui-même disciple de Paul, n'en recense que dix. Mieux : dans les « *Épîtres aux Hébreux* », Jésus n'a ni père ni mère, et il meurt à la façon liturgique juive, comme l'agneau pascal, hors de l'enceinte de la ville ; mais nous y reviendrons sans tarder.

Quant aux Évangiles, à l'origine, ils sont au nombre de septante. Ils se recommandent de Pierre, de Thadée, de Thomas, de Marc, de Philippe, d'André, de Jean, de Matthieu, de Jacques, de Barnabé, etc., et j'en passe.

Certains étaient si excessifs et si contradictoires que, pour finir, l'Église en choisit quatre qu'elle déclara canoniques (du grec canon = règle). En l'an 140, l'évêque Marcion en proposa un catalogue qui fut repoussé ; mais, en l'an 180, tout fut brusquement réglé au profit des quatre, que nous allons maintenant analyser en quelques mots.

Voyons d'abord l'*Évangile selon saint Matthieu*. Nul ne parle de lui avant l'année 140, c'est-à-dire avant l'évêque Papias de Hiéropolis, en Phrygie. En bref, il s'agit d'un texte araméen non identifié, puis vite disparu, qui fut adapté en grec et retouché par un anonyme. Et l'Église vénère le tout sous le nom de saint Matthieu.

L'*Évangile selon saint Marc* est, lui aussi, découvert par Papias, décidément pionnier de l'archéologie chrétienne. Mais c'est un texte obscur, plein de légendes ; de plus, les « Actes des Apôtres » nous signalent qu'il existait deux « saint Marc ».

Il y a ensuite l'*Évangile selon saint Luc*, cité pour la première fois par saint Irénée, en l'an 180. Luc y confesse n'avoir point vu ce qu'il raconte ; mais il a consulté, dit-il, ceux qui ont vu. Il faudrait donc croire sur parole un inconnu qui en répète d'autres.

Et pour terminer, il y a l'*Évangile selon saint Jean*, lui aussi apparut en l'an 180, grâce aux recherches de saint Irénée. Il est pratiquement inconcevable qu'un simple pêcheur illettré, ou peu s'en faut, ait pu pondre un tel pavé théologique.

Chez tous, l'historien le moins averti peut reconnaître un certain nombre de retouches grossières qui, à l'époque de leur « découverte », s'étaient déjà sur près de deux siècles. Chaque verset y a son âge, qui détonne parfois violemment, si on le rapproche d'un autre. À tel point que saint Jérôme, qui notait déjà les discordances entre ces manuscrits évangéliques, écrira :

« il y a autant de versions que d'exemplaires ».

D'ailleurs, en ces temps bénis, pleins de crédulité, on truquait tout pour la plus grande gloire de Dieu. Les listes des martyrs, des évêques et même des papes en sont un bel exemple. En effet, afin d'agrémenter sa liste des martyrs, l'Église en appela bien vite aux familles nombreuses ; par exemple, à saint Symphorose et à ses sept enfants, ou à sainte Félicité et à ses fils ; ou même à de véritables régiments des deux sexes, aux six mille hommes de la légion thébaine, aux onze mille vierges de Cologne ; voire aux calembours, comme, par exemple, les deux verbes liturgiques « *Rogare et Donare* », qui deviennent saint Rogatien et saint Donatien, ou comme la formule de salutation et de politesse romaine de « *Perpetua Felicitas* », qui devient sainte Perpétue et sainte Félicité, etc.

On truquait tout ; ainsi l'on attribua à Marc-Aurèle un rescrit punissant de mort les dénonciateurs de Chrétiens ; au sage Antonin, un éloge des vertus chrétiennes ; on inventa même de toute pièce une correspondance entre saint Paul et Sénèque, que l'Église primitive tint pour authentique durant des siècles.

Il faut d'ailleurs reconnaître que l'Église fut longtemps coutumière du fait ; en l'an 754, le pape Étienne II envoie à Pépin le Bref une lettre de saint Pierre, apportée du ciel par un ange ; elle lui demandait de protéger son tombeau contre les Lombards. Etc..

Daniel-Rops, finissant, nous dit que :

« Les Évangiles ne sont pas des romans, mais ne sont pas non plus des livres d'histoire ».

C'est vraiment parler pour ne rien dire. Au fond, nous pouvons dire que les évangélistes ont établi leurs récits pour prouver une thèse, ce qui déjà, a priori, compromet l'impartialité de l'histoire et la véracité des faits. Et que ce soit pour la vie des apôtres, décrite dans les « Actes » ou pour celle de Jésus, dans les « Évangiles », les contradictions et les imprécisions géographiques sont telles, que tout historien qui se respecte ne peut les accepter.

Voyons encore quelques exemples : Matthieu et Luc disent que Jésus est né à Bethléem ; Jean et Marc le font, au contraire, naître à Nazareth. Personne ne précise la date de sa naissance, ni celle de sa mort. La plupart, actuellement, lui font rendre l'âme sous Tibère, c'est-à-dire entre les années 14 et 37. De fait, les faux « Actes de Pilate », publiés au début du IV^e siècle par l'empereur Maximin Daïa, le faisaient mourir en l'an 21 : c'était trop tôt, car Pilate ne devint procureur de Judée qu'en l'an 26. On fabriqua alors un autre rapport de Pilate, adressé cette fois à l'empereur Claude, dont il était fonctionnaire, d'après saint Irénée. Or Claude régna de l'an 41 à l'an 54 et Ponce-Pilate n'était plus procureur, depuis l'année 36 : c'était trop tard. Sans compter que l'Évangile de Pierre le faisait mourir sous Hérode ; et d'autres reportent sa mort sous Néron, en l'an 58.

D'autre part, plus Jésus multiplie les miracles et plus les Juifs restent de marbre. Diderot s'étonnait déjà qu'ils résistassent si fort à de vrais miracles, alors que les faux font déjà courir tout le monde.

Rappelons aussi les invraisemblances du procès de Jésus.

Il est inconcevable que le Sanhédrin viole une double malédiction : en siégeant à la Pâque juive et, qui plus est, pendant la nuit sainte, alors que « l'Exode » défendait à tous les Juifs de sortir de chez eux durant toute cette nuit, jusqu'au matin. C'était le moment où tous devaient s'affairer en famille à préparer et à manger l'agneau pascal. Or, cette nuit-là, les Juifs, soudain pris de folie, passent tout leur temps à courir les rues. Au même moment, l'autoritaire Pilate se fait veule et accommodant, alors que Josèphe le décrit comme despotique et cruel, et que Philon le reconnaît comme toujours prompt à vexer les Juifs.

L'intellectuel le plus obtus a déjà deviné que cette fantasmagorie judiciaire représente en réalité un drame sacré, une liturgie. D'ailleurs, le symbolisme liturgique ressort de tout le récit ; on ne brisa pas les jambes de Jésus en croix, constate Jean, afin que s'accomplît l'Écriture :

« Aucun de ses os ne sera rompu »

dit *l'Exode*. En fait, ce livre sacré juif parlait de l'agneau pascal. Et Jésus est enterré sur les lieux-mêmes du supplice, car il fallait consommer l'agneau sur place (toujours suivant la loi juive).

Il y a en outre l'épisode de Barabbas qui, en hébreu, veut dire « *Le fils du père* ». On est donc en présence de deux Jésus « barabbas », le brigand et le Christ, c'est-à-dire qu'on se trouve en présence du rite pascal juif des deux boucs décrits dans le Lévitique. À Pâque, les Juifs prenaient en effet deux agneaux mâles, un noir et un blanc ; ils relâchaient le noir après l'avoir chargé de tous les péchés d'Israël commis durant l'année. L'autre, resté pur, était mangé par la communauté, sans qu'on ne lui brise aucun os, parce qu'il représentait la chair du dieu rédempteur.

Je crois qu'il était utile et nécessaire de s'étendre ici longuement sur le phénomène religieux, car il découle lui-même de la mentalité raciale. Souvenons-nous des paroles de Feuerbach, ce philosophe du XIX^e siècle, qui disait :

« Dieu a été créé par l'homme ».

Une race ne peut être psychologiquement équilibrée, que lorsqu'elle s'offre une religion correspondant à son tempérament. En outre, nous devons constater que, depuis deux mille ans, le judaïsme international utilise le phénomène religieux pour accroître et pour imposer son emprise sur le reste de la Terre, principalement sur les peuples blancs créateurs.

Le christianisme, l'islamisme et le communisme ne sont que les multiples facettes d'un même complexe religieux, le judaïsme.

Ce furent d'ailleurs toujours des Juifs qui propagèrent ces diverses formes religieuses, avec l'aide extérieure de gogos, de malades mentaux et d'arrivistes sans vergogne ; sans parler du christianisme, né en Palestine, parmi les communautés juives zélotes. Rappelons-nous l'influence prépondérante des Juifs sur les débuts de Mahomet, et leur mainmise totale sur le communisme international.

Au XIX^e siècle les Juifs, qui avaient en partie raté leur installation aux postes de commandes européens à la suite de la Révolution

française, utilisèrent les justes revendications sociales du monde ouvrier qu'ils avaient en grande partie appauvri eux-mêmes par leur internationale bancaire.

Alors, par une habile propagande, ils s'attribuèrent les mérites d'un socialisme, conçu et créé par des philosophes et par des théoriciens blancs européens, comme Proudhon. Et, tout comme pour le christianisme, nous voyons maintenant leur jouet religieux communiste leur glisser des mains.

En de nombreux endroits, le communisme redevient national et même impérial BLANC, comme en Russie. C'est pour cette raison qu'à partir des années septante (1970), l'ensemble de la presse internationale du monde dit libre commença à dénigrer de plus en plus les persécutions ethniques d'Union soviétique, ses camps de concentration et sa façon de mettre au pas les intellectuels russes à tendance internationaliste. Pour cette raison aussi, que nous vîmes fleurir des films antisoviétiques qui glorifiaient cependant toujours l'internationalisme communiste ou judéo-bolchevisme représenté essentiellement par les mouvements trotskistes.

Or l'industrie cinématographique mondiale est à 100% en mains juives (depuis la fin de la seconde guerre mondiale) ; et la majorité des acteurs, juifs ou pour le moins fortement enjuivés, qui se prêtent à ce jeu trouble, sont tous des trotskistes avérés, donc des communistes internationalistes.

Le grand malheur des Européens, lors de la seconde guerre mondiale, a voulu qu'Hitler n'ait pas compris qu'avec Staline, le communisme russe redevenait national ; beaucoup plus pour des raisons stratégiques qu'idéologiques. Comme Juif, Staline restait toujours un chaud partisan du judéo-bolchevisme, donc de faire la révolution au profit unique du peuple élu (dont il était membre à part entière), mais, comme saint Paul, il avait compris que seul, le peuple juif, trop peu nombreux, n'obtiendrait pas la suprématie ; il fallait pouvoir embrigader, pour l'aider, tous les gogos des autres races.

Il faut naturellement reconnaître que les Juifs du monde entier, principalement ceux d'Amérique, firent tout pour attiser les dissensions entre les deux grands systèmes socialistes européens, car les souffrances du monde du travail n'intéressent jamais ces banquiers cosmopolites exploités. À l'heure actuelle, en 1990, le communisme ne sert plus ses créateurs : les Juifs. Plus même, il risque de devenir dangereux pour eux. Pour cette raison, et avec un bel ensemble international (comme en 1848 et en 1968),

brusquement il s'écroule un peu partout. Les pays de l'Est adoptent tous le « libéralisme économique », soit la mainmise à brève échéance de la haute finance cosmopolite juive sur leurs divers pays.

Dans quelle mesure le frère maçon Gorbatchev, le maître du Kremlin, est-il un agent et exécutant des financiers juifs ? L'on peut se poser la question. Pour moi, elle ne se pose pas ; car, rappelez-vous, lors du début de la « glasnost », correspondant à la fin de la guerre froide, Gorbatchev se rendit pour la première fois aux USA. Et là, avant même de voir le président Reagan, il alla tout droit rendre visite durant deux bonnes heures au banquier Rockefeller, un des grands patrons de la juiverie internationale.

La civilisation indo-européenne arrive-t-elle à son terme, et le monde va-t-il tomber sous la coupe totalitaire du « peuple élu » ?

L'on ne peut pas reprocher aux Juifs de vivre selon leurs coutumes et d'adorer leur dieu, Yaveh, mais l'on ne peut admettre qu'ils les imposent ou veuillent les imposer à toutes les autres races dont le comportement et les aspirations sociales et religieuses sont différentes.

Jamais les « *Blancs païens* » n'ont cherché à imposer leur religion ; et si leur trilogie sociale fut adoptée presque partout parmi les peuples auxquels ils apportaient les bienfaits de leur génie et de leur civilisation, c'est bien parce que cette conception sociale indo-européenne s'avéra la plus apte à calmer les dissensions nées des mélanges ethniques et de races.

C'est d'ailleurs en grande partie pour éviter les massacres inutiles de populations vaincues et les métissages avec elles, que ce type d'organisation sociale et religieuse fut accepté. Jamais les Indo-Européens (du moins ceux qui l'étaient à 100%) n'ont propagé le dogmatisme et la haine religieuse, car, à l'exemple de leur comportement, les dieux indo-européens sont nombreux et individualistes. Au contraire, les sectateurs de la Bible ne connaissent qu'un dieu, jaloux et autoritaire. Un dieu qui représente un grand tout dans lequel chaque individualité doit se fondre et disparaître. C'est le maître absolu de la fourmilière, dont l'intolérance ordonne les massacres inutiles : la Bible est pleine et friande.

Alors que pour l'ensemble des païens, la tolérance est une vertu aussi importante que le courage, l'honneur et la fidélité, pour les Juifs et leurs émules, les seules vertus prennent les visages du sectarisme, du mensonge et de l'intolérance.

Il est inadmissible qu'une minorité impose sa cosmogonie et sa manière de vivre à une majorité qu'elle parasite. Or c'est précisément

le drame des sociétés blanches, où une minorité d'ilotes impose ses us et ses coutumes, son mode d'organisation sociale, ses traditions et jusqu'à son dieu, le tout emballé dans des maximes aussi vertueuses qu'hypocrites.

Il est grand temps que le monde blanc se réveille enfin de sa longue léthargie, car combien de malheurs et de misères n'ont-ils pas fondu sur l'humanité tout entière à cause de la tolérance et de la bonté innée des Blancs vis-à-vis du judaïsme international et de ses multiples facettes (sionisme, communisme, christianisme, islamisme et démocratismes). Que de massacres inutiles « d'hérétiques » et que de tourments créèrent les « évangélisations » forcées des Chinois, des Indiens d'Amérique et des Nègres, mais aussi des Saxons, des Frisons, des Goths, des Burgondes, etc. Et que d'hypocrisies et de mensonges n'ont-ils pas encore cours pour satisfaire la mégalomanie de ce dieu étranger à notre race ? Que d'injustices perpétrées en son nom, que de trésors (artistiques, livresques et historiques) n'ont-ils pas été immolés à sa fringale d'absolutisme ?

Il nous reste maintenant à nous demander, comment il fut possible que, malgré son intransigeance, son absolutisme, ses mensonges et sa partialité, son culte s'implanta si facilement parmi les populations blanches indo-européennes ; et pourquoi ce culte reste-t-il encore si vivace aujourd'hui ? À mon avis, il existe de nombreuses raisons à cela, et nous allons les passer brièvement en revue.

1. – Au début de l'ère chrétienne, le fond des populations européennes était celte. Or, les Celto-Germains possèdent un comportement et un penchant spiritualiste très poussés ; ils sont religieux et romantiques. Ils croyaient en une Vierge-mère protectrice et en une divinité à trois faces. Celle-ci n'était, chez les Celtes, que l'expression religieuse et individualiste des trilogies divines indo-européennes. Elles se nommaient Taranis, Teutatès et Ésus chez les Celtes ; Thor, Odin (ou Wotan) et Freyr (ou Njödr) chez les Germains ; Jupiter (ou Mars), Quirinus et les Asvins chez les Latins ; Mithra (ou Varuna), Indra et les jumeaux Nasatya et Asvina chez les Indiens et chez les Iraniens, etc.

Ces divinités, engendrées par les fonctions sociales personnalisées, subdivisaient la plupart du temps la troisième fonction d'intendance en agriculture et en commerce, d'où la représentation divine sous forme de jumeaux. Et il est certain que l'adoption d'une trilogie divine par le christianisme naissant facilita bien des choses. En outre,

la Gaule avait déjà été préparée au christianisme par l'implantation, sur son territoire, d'autres cultes à mystères, comme ceux d'Isis et de Mithra qui, tous deux, y précédèrent le christianisme.

2. – Les prêtres impériaux, qui sévissaient dans tout l'empire, étaient rémunérés par l'État et suffisamment intelligents pour ne pas croire aux balivernes qu'ils enseignaient à la multitude analphabète. Or, comme ils ne possédaient aucune conviction religieuse, ils acceptèrent de devenir les fervents zéloteurs du nouveau culte, lorsque l'empereur Constantin l'imposa pour des raisons de haute politique. Ils gardaient ainsi leurs bonnes places et leurs lucratives prébendes, tout en continuant à combattre la véritable concurrence religieuse, celle des druides.

L'histoire n'étant qu'un perpétuel recommencement, pour bien comprendre le futur, il faut bien connaître le passé. C'est d'ailleurs pour cette raison que, sciemment, la mémoire du passé, l'histoire, est sabotée dans toutes nos écoles, concourant à déraciner les peuples indo-européens. Aussi, de même que dans la Rome impériale, de nombreux prêtres chrétiens actuels (prêtres sans aucune conviction religieuse) sont prêts à accepter la mise en place de la domination du Mondialisme, pourvu qu'ils puissent conserver leurs prébendes.

Ces prêtres « *monseigneurs* » s'appellent Decourtray, Lustiger, Gaillot, Danneels, Elder Camara, etc. Même le pape Jean-Paul II, ce demi-juif polonais, renoue « *officiellement* » avec le grand rabbin de Jérusalem, acceptant de combattre avec lui « l'antisémitisme » et permet de supprimer, dans la Bible chrétienne, tous les passages qui pourraient déplaire aux zélotes modernes. Tous mènent ainsi, tout doucement, leurs ouailles à accepter la nouvelle religion, celle de « l'Holocauste » ; celle qui doit remplacer la religion catholique, ce christianisme paganisé.

3. – L'implantation de ce nouveau dieu oriental se fit d'autant plus facilement que certaines populations d'Europe étaient déjà biologiquement fortement métissées de sang et de gènes sémites, comme en Espagne, en Grèce, en Italie et dans le pays des Francs.
4. – Depuis plus de mille ans, le monde antique croulait sous les catastrophes : invasions, migrations (comme celles des peuples de la mer, des Cimbres et des Teutons, des Huns et des grandes invasions), luttes sociales opposant plèbe et patriciat, révoltes d'esclaves (dont celle de Spartacus était

encore présente dans toutes les mémoires), etc. De sorte que l'ensemble des peuples romanisés aspirait à une ère de calme et de paix. Or le dieu nouveau se disait non violent et plein d'amour, prêchait « déjà » la liberté, l'égalité et la fraternité.

5. – Le nouveau culte, créé de toute pièce aux dépens d'un nationalisme juif exacerbé, ne possédait aucun rituel, si ce n'est la coutume de se droguer en commun avec des plantes hallucinogènes. Il n'avait qu'un but, dans l'idée de son créateur, saint Paul : celui de détruire l'ordre romain (tout comme, plus tard, le judéo-bolchevisme n'aura pour but que la destruction de l'ordre Indo-Européen). En conséquence, le christianisme naissant ne fut pas très regardant pour se créer des rites, des lieux et des objets de culte, l'important étant uniquement de se gagner les foules de déçus et de mécontents qui pullulaient dans cette société sclérosée. En assimilant en vrac le vieux passé culturel et religieux celte, gaulois et germanique, l'Église se créait un rituel, et évitait de heurter les populations dans leurs anciennes croyances. La démagogie de la nouvelle religion fit le reste. Elle recruta d'abord en masse parmi les esclaves, les mécontents et parmi le petit peuple. Ensuite, par intrigues, les arrivistes qu'étaient les évêques, s'assurèrent le concours de nobles et de guerriers ambitieux, mais ô combien crédules. L'histoire est pleine de ces guerriers qui adhérèrent ainsi au christianisme. Clovis le Franc et Rodéric (dit Rodrigue) le Wisigoth, sont parmi les plus connus.
6. – Mais, à force d'assimiler les cultes et les pensées indo-européennes, le judéo-christianisme se transforma petit à petit en un « catholicisme » militant et combatif, fortement aryanisé dans certaines régions. Le Christ guerrier au glaive flamboyant remplaça progressivement le jobard crucifié, et les vertus indo-européennes de bravoure, de courage, de justice, de pureté, d'honneur, de fidélité, de respect des ancêtres, de hiérarchie et d'autorité, remplacèrent tout aussi progressivement l'intolérance, le mercantilisme, l'hypocrisie, l'anarchie, le mensonge et la toxicomanie juifs.

C'est grâce à ce travail d'assimilation de certains, comme l'évêque Arius, que les meilleurs des Aryens comme les Wisigoths, les Ostrogoths, les Lombards, les Vandales, les Burgondes, et plus tard les Hongrois et les Polonais, acceptèrent en bloc la nouvelle religion.

Il faut cependant reconnaître que dans chacun de ces cas, ce furent les circonstances politiques qui forcèrent les dirigeants respectifs à adhérer à la foi nouvelle. Par exemple, les Polonais avaient besoin de l'appui des catholiques contre les Lithuaniens, les Hongrois pour résister aux peuples de la steppe qui les suivaient, les Francs pour écraser les Alamans, les Goths pour faciliter leur admission en Gaule, etc. Comme l'a très justement dit Henri IV, « *Paris vaut bien une messe* ».

7. – En outre, l'Église, une fois installée, s'ingénia à entretenir la zizanie parmi les notables indo-européens. « *Diviser pour régner* », telle fut toujours sa devise.

Et il ne fallait pas être fin politique pour flatter le penchant individualiste de ces guerriers aryens. C'est ainsi que, petit à petit, l'élite de ces peuples s'élimina d'elle-même, abandonnant ses sujets moins cultivés et sans défense sous les tentacules chrétiens. Les deux dernières guerres mondiales ne représentent que le dernier acte de cette immolation de l'élite indo-européenne aux dieux de mystères orientaux. C'est parce que cet immense carnage fut jugé satisfaisant, que le christianisme actuel retourne OFFICIELLEMENT à ses origines judaïques. Paul VI, ce pape que l'on dit franc-maçon, jeta bas le masque et retourna se prosterner en Terre sainte (en Palestine) en lavant les Juifs du meurtre de Jésus.

Mais, déjà le 20 septembre 1938, Pie XI (d'origine juive, de son vrai nom Rattisch) avait déclaré dans le journal français « *Le Temps* » :

« Il est impossible pour un Chrétien de participer à l'antisémitisme. Nous reconnaissons à quiconque le droit de défendre ce qui menace ses intérêts légitimes. Mais l'antisémitisme est inadmissible, CAR NOUS SOMMES SPIRITUELLEMENT DES SÉMITES ».

J'espère que cette citation suffira à éclairer la lanterne des catholiques les plus inconscients et les plus bornés. Rappelons encore que cette dégradation du catholicisme en un retour à ses origines chrétiennes était déjà constatée au siècle dernier par le grand Nietzsche qui écrivit :

« Autrefois, dieu représentait un peuple, la force d'un peuple ; tout ce qui est agressif et altéré de puissance dans l'âme d'un peuple ; maintenant, il n'est plus que le bon dieu ».

8. – Si le christianisme reste si vivace encore actuellement en Europe, c'est aussi en partie grâce à l'importante prolificité des éléments sémites qui y habitent. Car, non seulement

les Sémites juifs, Syriens et Nord-africains sont beaucoup plus prolifiques que les peuples indo-européens, mais il ne faut pas oublier que dans les conflits qui ensanglantèrent perpétuellement notre continent, ce furent presque toujours des Blancs caucasoïdes ou aryens qui se firent tuer. La proportion des Juifs et des Sémites, en général, au front, fut toujours infime.

L'écrivain juif Jean-Paul Sartre, dans son livre intitulé « *Réflexions sur la question juive* » reconnaît que les Juifs furent toujours très peu nombreux au front, et là où il y avait du danger, durant les deux grandes guerres mondiales. Il pense même que l'antisémitisme prend sa source à cette constatation. Ce qu'il omet de dire et que j'ajoute, pour plus de clarté, c'est que ces deux grandes guerres mondiales furent leur œuvre ; et qu'ils n'eurent de cesse qu'elles ne furent déclenchées par leurs séides juifs, chrétiens sémitisés et francs-maçons.

9. – Un peuple subit toujours l'influence de ses dirigeants, même si ceux-ci ne constituent qu'une fausse élite. Or nous avons constaté que, déjà durant l'empire romain, bon nombre de nos pays d'Europe était envahi par des Sémites (Syriens, Juifs et autres) ; entre autres, l'Italie, la Grèce et les côtes Dalmates, les Gaules et surtout l'Espagne. Non seulement l'Église naissante s'appuya sur eux, mais aussi, certains princes comme Clovis, Néron, Constantin, etc. Ils remplacèrent même leur cour germanique par d'anciens nobles sémitisés et par des usuriers juifs, à tel point qu'actuellement, il est presque impossible de trouver encore, en Europe, des familles nobles qui ne soient pas métissées de gènes juifs.

Et lorsque ces États devinrent républicains et démocratiques, l'influence juive s'accrut encore. Soit qu'ils soient à la tête de certains pays, directement comme aux États-Unis, en Russie ou en Autriche actuellement, où par l'intermédiaire de la franc-maçonnerie comme en France ; soit qu'ils dirigent les pays par personnes interposées, c'est-à-dire par les commis de leurs banques comme en Belgique. De toute façon, ils possèdent tous les media et tous les moyens publicitaires pour imposer leur culture et leur mode de pensée à des peuples dépourvus d'élites vraies, celles-ci étant soit exterminées, soit muselées, soit métissées (ce qui revient au même). Et malgré la « démocratie » tant vantée, cette magistrale tromperie, les peuples n'ont rien à dire et la liberté réelle est un leurre.

est même de plus en plus question de créer une nouvelle dogmatique chrétienne tiers-mondiste, et de consacrer, en Asie, le thé et le riz à la place du vin et du pain. C'est l'œcuménisme universel qui rejoint intégralement le mondialisme maçonnique, l'universalisme communiste et le cosmopolitisme judaïque ; toutes conceptions religieuses d'origine sémitique, dont le but unique et profond est, et sera toujours la destruction des cultures indo-européennes.



CHAPITRE III

CONCLUSIONS

À tous les intellectuels pacifistes et charitables, à tous les invertis du cerveau, à tous les frères maçons opportunistes, ainsi qu'à tous les Chrétiens œcuméniques, ce livre dut, certes, paraître très fastidieux, tant il est une longue énumération des découvertes nées du génie de l'homme blanc.

Mais il faut se rendre à l'évidence : depuis que les races actuelles ont commencé à se différencier, voici quatre-vingt mille ans environ, comme le prouvent les toutes récentes études sur l'ADN mitochondrial (voir plus haut), **le rameau humain blanc est à la base de tous les progrès techniques et intellectuels.**

Chaque pas dans la voie du progrès culturel, technique et même social, l'un n'allant pas sans l'autre, apparaît toujours, au départ, dans des régions occupées par des hommes blancs. De là, les idées et les techniques diffusent, plus ou moins rapidement, dans les autres régions du globe, véhiculées soit par des nomades blancs, soit, plus rarement, par des individus d'autres races, ceux-ci devant tout d'abord vivre un certain temps au contact du monde blanc, afin d'en assimiler la découverte.

Grâce aux techniques récentes de datation (comme celles basées sur la radioactivité, la génétique, la dendrochronologie, etc.), c'est le grand enseignement que nous pouvons retirer de l'archéologie moderne.

Grâce à leur génie, les nomades blancs, toujours peu nombreux, se sont au départ toujours imposés en caste dirigeante, administrant

ainsi les peuples étrangers auxquels ils venaient apporter les avantages du progrès, aussi bien guerrier qu'agricole, social et domestique. Leur génie, né incontestablement de leur patrimoine héréditaire, s'extériorisa d'autant plus facilement, que leur comportement était et fut toujours très individualiste.

Malheureusement, cet individualisme forcené les a toujours poussés à se diviser et à se dresser les uns contre les autres (ce que des rabbins et des putains juives ont parfaitement compris). Et leurs sujets, racialement étrangers et de moindre valeur génétique, profitèrent bien souvent de ces discordes pour expulser ou pour anéantir les anciens maîtres blancs.

Ce fut le cas des Mayas et des populations andines, mais aussi celui des Nègroïdes de Mésopotamie et d'Égypte, celui des Chinois, des Nègres congolais et d'Afrique du Sud, etc.

Mais bien plus souvent encore, **leur petit nombre et leur faible prolificité, face à celle des autres races**, et leur grande indépendance d'esprit les poussèrent à s'accoupler avec les populations locales dominées, et à engendrer ainsi une foule de métis. Foules dans lesquelles leur bon sang et leur génie se diluèrent de plus en plus, pour finir par ne rien laisser subsister de leur patrimoine originel.

Ce mélange racial se réalisa d'autant plus facilement que leur cosmogonie sociale était bâtie sur le mode trifonctionnel et naturel. D'autant plus facilement aussi que, dans les populations clairsemées, la lutte contre les éléments naturels pousse normalement tous les hommes à s'associer ; du moins tant que leur nombre ne dépasse pas leurs ressources. Car la réalité raciale ne vient qu'après, avec la surpopulation.

Chez l'animal, de même que chez l'homme préhistorique uniquement chasseur, cette réalité est et fut toujours présente, à cause de l'importance de l'étendue nécessaire du territoire de chasse.

Mais chez les herbivores, tout comme chez l'homme du Néolithique, devenu lui-même herbivore, cette réalité n'apparaît pas aussi évidente ; elle fut ainsi longtemps masquée à l'humanité, devenue sédentaire.

L'éthologie et la médecine moderne nous ont appris que le tempérament, la plupart des traits de caractères, les pulsions instinctuelles, de même que le comportement général et la conception de vie, c'est-à-dire l'entendement, la mentalité et la façon de solutionner les mêmes problèmes, sont héréditaires, au même titre que le degré d'intelligence (exprimé par le quotient intellectuel) et que l'ensemble des caractéristiques physiques et physiologiques.

Il est incontestable qu'une longue sélection, s'étendant sur des millénaires, a favorisé l'éclosion de certains caractères et de certaines qualités chez certaines races plutôt que chez d'autres.

Le Nègre n'en peut rien d'être nègre, ni le Blanc d'être blanc, mais nous devons tenir compte de ces différences, afin d'appliquer à ces races dissemblables des lois et des systèmes sociaux différents, du moins si nous voulons les voir s'épanouir. Et que l'on ne vienne pas nous dire que les différences raciales ne consistent qu'en une couleur de peau. Cette caractéristique raciale voyante n'est que très secondaire en regard de l'hérédité mentale et comportementale. Là, réside le véritable problème des mésententes raciales et des désaccords entre les individus.

Et l'hérédité physique peut être en grande partie disjointe de l'hérédité comportementale.

Ainsi, un homme à l'aspect typiquement négroïde, comme le très regretté président égyptien Anouar El Sadate, présenta un comportement et une mentalité typiquement indo-européenne dans tous ses actes. Il en va de même pour certains Perses et pour certains Espagnols à l'aspect sémite prononcé, mais à la mentalité typiquement aryenne. Cette constatation est aussi valable dans l'autre sens : ainsi, de nombreux Aryens, grands blonds et aux yeux bleus possèdent incontestablement un tempérament, une mentalité et un comportement sémites accusés.

N'en voulons pour exemple que certains Israéliens à l'aspect aryen qui servent d'ailleurs d'image de marque à un État juif qui espère ainsi mieux duper le monde blanc, aux crochets duquel il vit. Car l'État d'Israël ne vit et ne survit que grâce au colossal budget fourni par le monde blanc occidental et principalement par l'Allemagne (21).

21). Tous les pays développés occidentaux doivent consacrer, par ordre du Fond monétaire international (l'internationale bancaire juive) 6% de leurs revenus nationaux bruts respectifs pour aider les pays sous-développés dont Israël. Cela représente des milliards de francs chaque année. En outre, l'Allemagne, au titre des dommages de guerre accordés à Israël pour la farce des six millions, a déjà payé plus de cent milliards de marks. Toute la flotte israélienne, toute son industrie lourde et tout son réseau d'irrigation furent payés et sont entretenus par l'Allemagne. Sans oublier les diverses extorsions de fonds au dépens des banques suisses, ou des pays qui, comme la Belgique ou la France, facilitèrent, soi-disant, l'action de la Gestapo durant la seconde guerre mondiale. Quand je vous disais que les Juifs, seul peuple assez odieux pour oser monnayer ses morts ou ses prétendus tels, vivaient grasement aux dépens de la sueur des autres peuples. (Ces données et bien d'autres peuvent être consultées dans les annales des écrivains révisionnistes).

Ce n'est pas non plus sans raison que le christianisme présenta Jésus sous l'aspect d'un grand blond aryen, alors qu'il s'agissait (du moins en ce qui concerne le bandit zélate) d'un pur sémite séphardite, noir de cheveux, petit, farouche, et de mentalité terroriste.

Les études raciales actuelles ont trop tendance à s'embourber dans le maquis des caractéristiques morphologiques, sans tenir compte du facteur le plus important : celui de l'hérédité mentale et comportementale. Ce livre n'est qu'un premier essai d'une étude en ce sens.

Lorsque je disais plus haut qu'il fallait appliquer des lois et des systèmes sociaux différents aux différentes races, je ne pense naturellement pas le faire à la manière décadente et stupide de nombreux avocats européens actuels. Déjà que la profession d'avocat, essentiellement basée sur le « verbe » et sur le profit, favorise et attire les individus à la mentalité sémite accusée, le snobisme antiraciste de bon nombre de ces péroreurs, ignorants des lois biologiques les plus élémentaires, les pousse à défavoriser leurs frères de race blancs au profit des étrangers de toute nature.

Ces fanatiques de l'antiracisme ne se rendent même pas compte, qu'en légiférant ainsi, ils ne sont que les jouets de l'internationale juive et franc-maçonne, qui leur dicte leur comportement destructeur. Voici un exemple belge de leur bêtise sans borne.

En Belgique, l'un des pays européens les plus restrictifs en ce qui concerne la législation sur le port d'arme, il est interdit de porter sur soi des couteaux à cran d'arrêt. Or, un jour, un de mes amis policiers arrêta un Nord-Africain en possession d'un couteau de ce type. Appliquant la loi, il lui confisqua son arme et l'envoya en taule. Quelques heures à peine après son arrestation, cet étranger sortait déjà de prison, car il faut dire qu'ici, en Belgique, il existe une foule de petits avocats de gauche, toujours empressés de conseiller et de défendre les étrangers contre l'État belge et contre les Belges, leurs semblables. Jusque là, rien encore que de très banal. Mais, où mon ami policier fut très étonné, c'est lorsque vingt-quatre heures plus tard, le Nord-Africain se présenta au commissariat avec un avis du procureur du roi intimant à la police l'ordre de rendre le couteau à cran d'arrêt à son propriétaire, sous prétexte que chez eux, en Afrique du Nord, porter ce genre d'arme fait partie des coutumes et ne peut, par conséquent, être, ici chez nous, considéré comme un délit.

Ainsi, ce procureur du roi, qui représente la justice belge, permet aux Nord-Africains de porter une arme qu'il refuse à ses concitoyens au nom des coutumes locales. Outre qu'il est déjà anormal que des

étrangers ne se plient pas aux lois du pays qui les héberge, il est proprement scandaleux de favoriser ainsi les étrangers (et parmi eux, les plus menaçants) au détriment de la population locale.

Depuis cette affaire, j'ai souvent entendu des policiers et des gendarmes se plaindre que la « justice » belge ne légiférait plus qu'à l'avantage des étrangers, au nom de leurs droits coutumiers ou de l'antiracisme.

Comme le faisait très justement remarquer un de mes amis :

« Si l'on se place sur ce pied-là, il ne faut pas oublier qu'en Afrique du Nord, c'est aussi la coutume de sodomiser les petits garçons, et il deviendra par conséquent normal qu'ils ne se gênent plus avec les petits Belges ».

Or nous en sommes là avec tous les constats de scandales de pédomanie qui ravagent la France et la Belgique. Quand on sait que les rapports officiels de la justice belge prouvent qu'en Belgique, plus de 90% des délits sont causés par des étrangers (dont la plupart sont d'origine maghrébine), cette mesure des maîtres de la justice belge est un véritable **crime contre le peuple et la race**.

Et à cause de la surpopulation qui menace toute notre espèce, c'est le crime le plus grave qui puisse se commettre ; partant, il mérite le châtiment le plus exemplaire.

Il est caractéristique que tous les « braves gens » qui nous prêchent la charité et l'amour des étrangers, sont toujours ceux qui habitent les beaux quartiers, bien calmes, situés loin de ceux, où s'entassent progressivement leurs « protégés ». Voilà qui est facile de moraliser dans ces conditions ! Mais tous les pauvres Belges, Français, et Européens qui doivent subir l'envahissement de leurs quartiers, et qui ne sont même plus protégés par la justice, voient l'étranger sous un tout autre angle.

Leurs quartiers qui étaient pauvres, mais propres, sont devenus de véritables poubelles, jonchées de débris et de détritus en tout genre, car ces « messieurs » d'Afrique du Nord ne connaissent pas l'usage des vide-ordures. En outre, ils élèvent des chèvres dans les appartements et sur les balcons ; quand ce n'est pas un élevage de cancrelats sur les murs. Sans oublier la cuisine à l'huile qui empeste tous les immeubles, une marmaille de gosses mal élevés, voleurs et tapageurs qui mendient partout ; des rues devenues bruyantes, toutes les nuits jusqu'au matin, car beaucoup de ces messieurs chôment ; et puis, c'est la coutume, dans leur pays, de discuter dans la fraîcheur de la nuit, à défaut d'aller travailler le lendemain.

Sans oublier enfin l'insécurité, les jeunes filles européennes violentées et violées en « tournantes » rituelles, et les vieillards dévalisés et maltraités.

Mais nos avocats, qui légifèrent, vivent dans des quartiers aérés, calmes, et bien protégés par une police à leurs ordres et à leur dévotion. J'en ai connu de ces Belges de la haute société qui, avant 1960, trouvaient très œcuménique que les boursiers nègres, étudiant à nos frais chez nous, s'offrent des filles belges et les contaminent de leur gonorrhée chronique ; sans oublier actuellement le SIDA. Car aucun médecin ne peut nier que c'est depuis cette date, avec laquelle débute l'afflux d'étrangers chez nous, que les maladies vénériennes sont réapparues en Europe.

Or tout allait pour le mieux pour ces antiracistes vertueux, jusqu'au jour où c'étaient leurs propres filles que se payaient les Nègres ou les Maghrébins en goguette. La chanson devenait alors tout autre : on critiquait le Nègre et le Bougnoule, mais chez soi, en petits comités, tant était grande la peur de paraître raciste, grande la frousse d'agir, et tant était grand (il l'est toujours) le manque d'honneur.

Je ne résiste pas à vous citer trois cas médicaux qui me reviennent en mémoire. Ils sont remarquables, car ils sont survenus à des antiracistes pointus, avec lesquels j'eus d'ailleurs de nombreuses discussions à ce sujet.

Le premier est celui d'un médecin belge que j'ai bien connu ; il s'en alla effectuer un stage au Congo ; pardon au Zaïre. Il partait soulager les souffrances de ses « frères de couleur ». Et il les soulagea si bien, qu'il finit par avoir des ennuis avec les autorités coloniales pour brutalité envers ses « frères ». Il revint en Belgique en clamant partout que les Nègres étaient tellement fainéants que seuls les coups de pieds au cul pouvaient les faire travailler.

Le second cas est beaucoup plus récent. C'est celui d'un de mes anciens clients, officier de marine marchande qui, durant près de trois ans, fut obligé de desservir sans interruption la ligne Anvers-Matadi, aller et retour. Et, ce capitaine au long cours, bon vivant, toujours gai et parfaitement équilibré, vint me consulter pour une dépression nerveuse grave. Cet antiraciste me raconta pis que pendre sur la paresse et la bêtise des Noirs « *que l'on doit maintenant traiter comme des adultes, alors qu'ils ne sont mentalement que des enfants imbéciles* », m'ajouta-t-il. Il serait trop long de décrire ici toutes les âneries auxquelles il dut assister

sans pouvoir protester, car ces messieurs n'acceptent plus aucune remarque depuis leur «émancipation». À force de devoir toujours se retenir, mon capitaine perdit sa joie de vivre et sombra dans la mélancolie. Pour le comprendre, un exemple entre mille, nous servira de démonstration. Son cargo, qui se chargeait ou se déchargeait en quarante-huit heures à Anvers, mettait de trente à trente-cinq jours pour effectuer le même travail à Matadi. Et, m'affirma-t-il, les installations techniques portuaires de Matadi sont beaucoup plus modernes, et par conséquent plus efficaces que celles d'Anvers (du moins pourraient-elles l'être).

Mais le troisième cas est, à mon avis, le plus cocasse, du moins pour ceux qui connurent ce client. C'était un magasinier dans un grand magasin de Bruxelles. Grande gueule, la tête farcie de slogans socialistes et antiracistes, ce brave homme accomplissait son travail sans histoire. Mais, petit à petit, l'afflux d'étrangers à plus bas salaire poussa la direction du grand magasin à utiliser de plus en plus cette main-d'œuvre étrangère. Et, notre magasinier belge devint grand chef d'un groupe de magasiniers nord-africains. C'est alors que les choses se gâtèrent. Car, au début, comme ces étrangers travaillaient peu et mal, notre socialiste belge, conscient de son importance, leur remontrait, maintes et maintes fois, comment procéder correctement ; ou même effectuait le travail à leur place. Le résultat ne se fit pas attendre : il finit par avoir des ennuis, car excédé, il avait distribué de larges coups de pied au cul ; et il sombra, lui aussi, dans la plus noire dépression nerveuse.

Mais cessons là ces détails «amusants», et reprenons le cours sérieux de notre étude. Même par charité, il est stupide d'appliquer des lois coutumières étrangères, de telle sorte que l'on désavantage nettement la majorité autochtone. Les étrangers, même en grand nombre, doivent (ou du moins devraient) normalement se plier aux lois et aux coutumes des pays qui les hébergent. Mais il est encore plus stupide de la part de l'ensemble de l'électorat belge et européen en général, de porter au pouvoir des hommes de loi aussi ignorants du simple bon sens biologique. Seuls des hommes de science devraient occuper des postes de direction, et non des hâbleurs provenant de facultés de lettres. Bien que ces scientifiques se montrent, eux aussi, parfois forts naïfs dans les domaines politique et religieux, à moins qu'ils ne soient, comme beaucoup actuellement, endoctrinés dans leurs sectes maçonniques, je reste persuadé qu'ils ne commettraient pas les erreurs de «l'intelligentsia» européenne actuelle.

Cette intelligentsia ne forme d'ailleurs plus l'élite des nations, puisqu'elle s'avère incapable de s'attirer le respect des jeunes, ni de leur inculquer le civisme et la fidélité envers la famille, le clan, la tribu, l'ethnie et la race. J'omets ici volontairement le mot « nation », car ces dernières ne sont bien souvent que des assemblages hétéroclites et sans âme.

Actuellement, un peu partout, les intellectuels servent de ferment de désagrégation sociale. Tout se passe comme si l'instruction et l'intelligence faisaient perdre le sens des responsabilités biologiques. Or, c'est toujours le contraire qui se déroule dans la nature : là, plus une espèce s'avère intelligente (comme les carnivores par exemple) et plus le sentiment d'appartenance au groupe y est développé ; plus le sens et les instincts biologiques y sont affinés.

Il devrait donc en être de même chez l'homme, ce simple prolongement du monde animal. Sa conscience et sa connaissance de la « Vérité » devraient encore renforcer ses sentiments biologiques et les rendre plus lucides. Nous devons donc en conclure qu'il est dévoyé ; et la cause saute aux yeux. On lui inocule, dès le plus jeune âge, les poisons démocratiques d'égalité et de fraternité universelle, et son jeune idéal embraye sur les beaux mots creux. Puis, l'enseignement démocratique sémitisé l'endoctrine, et l'ensemble des « media », tous dans les mains des banquiers cosmopolites, achèvent de perturber son jugement, tout en lui imposant un terrorisme intellectuel aussi lourd qu'une chape de plomb.

Ceci me rappelle un autre fait étonnant : je fus, durant plus de 25 ans, professeur dans une section de la Croix-Rouge internationale. Dans mes cours, je devais, chaque année, enseigner l'hérédité humaine et ses caractéristiques. Comme l'on ne subissait pas encore le terrorisme intellectuel et les lois liberticides, ainsi que ses dogmes inquisitoriaux, j'expliquai sans crainte les différences raciales entre les individus. Mais, suite à l'arrivée migratoire de nombreux Africains, lors d'une année, j'eus comme élève six charmantes négresses, très assidues et qui se tenaient toujours au premier rang. Un peu gêné, je n'en changeai pas moins mon cours et mes explications. Et quel ne fut pas mon étonnement, alors que l'ensemble de mes élèves blancs m'écoutait dans l'indifférence frisant l'incompréhension, cette année-là, en terminant ce cours, les six négresses m'applaudirent en chœur. Car elles, en provenance du Zaïre et fraîchement arrivées, savaient très bien ce que représentaient les guerres tribales, la tribu, l'ethnie, la race et la fidélité aux ancêtres. Anecdote qui démontre la nuisance et l'abâtissement de l'enseignement actuel.

En 1943, Maurice Bardèche et Robert Brasillach avaient publié chez Denoël, une importante étude sur le cinéma mondial. Tant il était bien fait, ce livre eut un succès retentissant à l'époque. Il démontrait péremptoirement qu'en cette seule branche de l'enseignement et de la communication sociale, la plupart des acteurs et des metteurs en scène sont juifs, et, ce qui est plus grave, 98% des capitaux et des producteurs sont, eux aussi, d'origine juive.

Et la défaite allemande, lors de la seconde guerre mondiale, a levé le dernier frein qui limitait encore l'enjuivement mondial et total du cinéma ; de telle sorte qu'actuellement, AUCUN FILM, dans quelque domaine que ce soit, ne peut voir le jour sans l'assentiment et l'agrément de l'internationale juive. Comment voulez-vous qu'après cette mainmise totale, l'enseignement par le cinéma puisse être impartial ?

Mais, me rétorquerez-vous, il n'y a pas que le cinéma qui réalise l'éducation des populations ! Il y a aussi les livres, les journaux, la télévision et même actuellement le Web informatique. Voyons-les en détails :

1. – Les journaux ne peuvent survivre, à l'heure actuelle, dans n'importe quel pays que ce soit, sans les annonceurs publicitaires ou, à défaut, sans les subsides de l'État. Or les annonceurs sont pratiquement tous juifs ou, au moins acoquinés avec les trusts bancaires cosmopolites. Quant aux États, s'ils ne sont pas tous dirigés par des Juifs ou par leurs séides chrétiens ou francs-maçons (en Belgique 75% des ministres et députés sont frères maçons), tous sont endettés au point de dépendre des diktats de cette même internationale bancaire.

En conséquence, les petits journaux paraissant « indépendants » sont eux-mêmes dépendants et ne peuvent écrire que rarement des PARCELLES de vérité, vivant de toute façon dans la précarité, menacés par l'internationale gauchiste du personnel d'imprimerie. Tous les syndicats sont acoquinés avec les banques. Et, lorsque cette petite presse croule sous les difficultés, les trusts apatrides de la grande presse les rachètent à vil prix. La lutte des classes dans une société, lutte entretenue par les syndicats de tout poil, est l'instrument idéal pour la désorganiser au profit des internationalistes judéo-bolcheviques, autrement dit du Mondialisme.

Il existe, en France, un mouvement dit de droite, plus catholique que chrétien, dirigé par Jean-Marie Le Pen. Ce Breton honnête lutte

pour protéger les autochtones contre les exactions des étrangers, juifs et maghrébins. Pour cette raison, Le Pen ne cesse d'être critiqué par la « *bonne presse* » aux ordres ; il est transformé en épouvantail hitlérien, lui qui combattit Hitler, et l'on cherche sa chute par tous les moyens, même les plus honteux.

En mai 1990, lors d'une de ses rares apparitions à la télévision, un journaliste lui posa la question piège suivante :

« Estimez-vous qu'il y ait trop de Juifs en France ? »

Il répondit finement que non, mais qu'ils géraient tous les media, tout comme les Corses sont très nombreux dans les douanes françaises, et les Normands et les Bretons dans la marine. Comme par hasard, après cette interview qui pourrait donner à penser, même aux Français peu intelligents, il y eut la profanation du cimetière juif de Carpentras. Cette profanation, qui venait bien à propos (il s'agit évidemment d'une provocation policière avec l'aide du Mossad), donnait à la police française le prétexte de perquisitionner chez de très nombreux hommes de droite, et permettait d'insister à nouveau sur la nécessité de mettre hors-la-loi le parti de Le Pen, et surtout d'embrayer sur la farce des camps d'extermination hitlériens, de « l'Holocauste » et des pogroms.

En criminalité, l'on cherche toujours à qui le crime profite. À qui croyez-vous ? Suite à Carpentras, les lois liberticides apparurent dans les divers pays européens, et actuellement, lors de l'admission des pays de l'Est dans la « Communauté européenne », tous, pour être admis, furent obligés d'admettre l'existence de l'holocauste ; pire, d'accepter de pourchasser chez eux l'ensemble des écrivains révisionnistes. Ainsi, l'Europe entière s'est installée dans une nouvelle inquisition avec le « politiquement correct ».

2. – Mais l'édition ne comporte pas que des journaux. Il y a aussi les livres. Or l'édition libre disparaît tragiquement sous l'influence des trusts qui, comme par hasard, se concentrent tous en mains juives. Ce sont les Maxwell (ce Juif des Carpates) en Angleterre, les Hearst (alias Hirsch) aux USA, les Bleustein-Blanchet et Bloch-Dassault en France, aidés dans ce pays par un homme lige nommé Hersant, qui leur est entièrement dévoué (malgré ou à cause de son attitude antijuive opportuniste durant la dernière guerre mondiale), etc... En outre, la plupart des petites maisons d'édition de droite qui subsistent encore, sont souvent en des mains chrétiennes gauchistes ou franc-maçonniques, et par conséquent, sémitisées.

Dans le domaine de la publication, je connais très bien toutes les difficultés qui attendent ceux qui veulent clamer la « Vérité ». Rappelons simplement ici le cas de Paul Rassinier qui dut subir d'énormes difficultés pour avoir voulu démystifier les camps de concentration allemands ; les difficultés que subissent tous les historiens et écrivains révisionnistes, comme le professeur Robert Faurisson, sauvagement agressé et presque tué par des voyous du groupe bétar et de la LICRA juive. Comme François Duprat, assassiné, lui, par ces mêmes voyous. Car les Juifs fanatiques ne reculent jamais devant l'assassinat de ceux qui gênent leurs plans d'hégémonie mondiale.

Même difficultés en Suisse, cette soi-disant terre de liberté, pour le docteur Mathez, ruiné pour avoir tenté de mettre en garde le monde contre la juiverie internationale. Ou, en Suisse encore, les cas des écrivains et historiens G.-A. Amaudruz, R.-L. Berclaz et Jürgen Graf. Ce dernier dut, d'ailleurs, en 1999, s'exiler en Iran, puis en Russie, afin d'éviter la prison dans sa Suisse natale, car condamné pour avoir osé douter de la réalité de l'Holocauste. Il est d'ailleurs étonnant qu'actuellement la liberté de pensée et d'expression soit plus réelle dans les pays de l'Est qu'en Occident. Certes, il existe bien les articles 19, 20 et 21 de la Charte des Nations-Unies qui garantissent la liberté de pensée et d'expression, mais elle ne vaut jamais pour les soi-disant « ennemis de la liberté ». Et ce sont partout les dirigeants « démocratiques » au pouvoir, qui décident qui est ou non ennemi de la liberté et doit être condamné.

3. – Quant à la télévision, sa situation n'est différente qu'en apparence. En effet, s'il existe, comme aux USA, de nombreuses chaînes commerciales, elles sont toutes en mains des annonceurs publicitaires, juifs ou enjuivés, et en mains toutes-puissantes des banques cosmopolites, c'est-à-dire des mêmes (comme, par exemple, la chaîne luxembourgeoise dénommée RTL, entièrement en mains de la banque juive Bruxelles-Lambert). Naturellement à côté de ces télévisions commerciales, il existe partout des télévisions d'État, néanmoins, cette fois, subventionnées par les États. Mais lorsque l'on sait que tous ces États sont surendettés au profit des banques cosmopolites, et que tous leurs dirigeants ne sont partout que les « *missi dominici* » de ces trusts bancaires, l'on est en droit de douter de leur impartialité. À nouveau ici, les pays non dominés directement par les trusts juifs, le sont, soit par leurs sbires francs-maçons, soit par

des Chrétiens, riches et gauchistes, comme ceux de l'Opus Dei en Espagne, ou par des communistes juifs dans les pays de l'Est et du Tiers-Monde. En d'autres termes, toutes ces dépendances « officiellement différentes » reviennent à la même tête, celle de la pieuvre mondialiste.

Mais, me contesterez-vous, il existe aussi de rares hommes de droite à la télévision, soit comme journalistes, soit parfois dans les conseils d'administration. Il est vrai, mais choisis et sélectionnés peu doués ; ils ne sont guère dangereux et, la plupart du temps, appartiennent à cette vieille droite sclérosée, chrétienne ou franc-maçonne.

4. – Quant à la nouvelle voie « informatique » de la connaissance universelle, elle ne possède de libéral que le nom, car elle dépend de « serveurs » qui, à tout moment, peuvent couper l'information et doivent obéir aux ukases des dirigeants politiques des États, même dans le soi-disant pays de toutes les libertés, les États-Unis.

Ainsi a-t-on pu le constater à la suite de l'attentat du 11 septembre 2001 sur les tours du WTC (World Trade Center) de New-York et sur le Pentagone. Cet attentat, orchestré de A à Z par la CIA et le Mossad israélien, servit de prétexte au président des USA, Bush, pour, entre autres, fermer des sites « Web », qui n'y étaient en rien concernés et qui n'avaient rien à voir avec le terrorisme. Fut ainsi définitivement fermé un site espagnol intitulé « *Hispania Gothorum* » qui n'avait que le défaut de dévoiler trop de Vérités sur le Mondialisme et sur le judéo-bolchevisme régnant presque partout actuellement. Il en fut de même pour la télévision arabe du Qatar, al Jaseera, qui fut, tout d'abord, fortement censurée, puis dut disparaître, car pas assez favorable aux thèses américaines.

Inutile de préciser que le président actuel des USA, Georges W. Bush junior, est lui-même un Juif « *illuminati* », grand ami du magnat du pétrole, le Juif Rockefeller, ainsi que des rabbins et des banquiers cosmopolites qui entourent ce dernier.

Cette simple constatation de la puissance du Juif dans l'information correspond bien à leur volonté de domination mondiale, exprimée dans les fameux « **Protocoles des Sages de Sion** ». Elle n'a rien à voir avec l'antisémitisme.

Pour le Juif, le moindre refus à ses désirs, ou la moindre opposition à ses fabuleux privilèges (comme pouvoir prendre un nom indo-européen, ou même posséder deux nationalités, etc.) seront toujours interprétés comme une réaction barbare et

antisémite, alors qu'ils ne relèvent que de la plus élémentaire justice qui veut que des ilotes ne possèdent pas plus d'avantages que les autochtones par-mi lesquels ils vivent déjà bien grassement ainsi.

Depuis l'antiquité, le Juif est, par nature, un beau parleur et un intrigant, persuadé que tout lui est toujours dû. Mais, en réalité, il n'est devenu menaçant pour les Indo-Européens qu'à partir du jour où ceux-ci se sont laissé contaminer par l'esprit juif. Karl Marx, ce fils du rabbin Mordechaï, l'a très bien exprimé dans ses *« Œuvres philosophiques »*, où il écrit :

« Les Juifs se sont toujours émancipés dans la mesure où les Chrétiens sont devenus juifs ».

Le communisme qu'il prôna, n'était, en fait, qu'un christianisme adapté à l'ère du machinisme. L'origine est la même : juive ; la doctrine est la même : sectaire, intransigeante, dogmatique et désagrégeante ; ses prophètes sont les mêmes, qu'ils se nomment saint Paul ou Jésus, Marx, Lénine, Engels ou Trotsky, tous juifs internationalistes, dont **le seul but fut toujours le même : détruire l'élite aryenne**. Et, depuis l'ère chrétienne, les moyens utilisés furent toujours les mêmes, consistant en une incitation à la lutte des classes, aux perturbations sociales, et même fréquemment à la fabrication et à l'utilisation d'une pseudo-élite dégénérée, agissant contre la société qui l'abrite. **Seules les élites vraies peuvent sauver un peuple et éviter son exploitation** ; par conséquent, le but des Juifs fut, est, et sera toujours de la détruire partout.

Le Juif dominerait déjà la Terre depuis bien longtemps, y imposant son anarchie, ses fantasmes et son culte du veau d'or, si le monde blanc ne réagissait pas régulièrement. C'est ainsi qu'un catholicisme conquérant blanc remplaça un temps les Chrétiens enjuivés ; c'est ainsi, qu'actuellement, le communisme russe se transforma progressivement en un communisme impérial blanc et antisémite. Il semblait en être ainsi en 1990, mais après la prise du pouvoir en Russie du Juif Eltsman, cet ivrogne appelé Eltsine, le peuple russe tomba entièrement sous la coupe des lobbies juifs américains et/ou russes ; et à nouveau, ce peuple martyr, qui servit de première victime au communisme mondialiste, fut et continue à être grugé et exploité par la mafia mondialiste.

La guerre d'extermination en Tchétchénie n'est que la résultante d'une tentative d'élimination d'une petite mafia tchétchène indo-européanisée par une vaste mafia juive russe. D'autant que, pour leur malheur, le sous-sol tchétchène regorge de pétrole et est un passage obligé pour les oléoducs futurs.

Pour sauver la race blanche de l'ethnocide (c'est-à-dire du génocide culturel, bien plus grave que le simple génocide physique qui n'intéresse pas l'âme des peuples), il eut été préférable d'employer la voie la plus directe que nous offrait le renouveau païen national-socialiste. Mais, Hitler, ce visionnaire génial, possédait trop d'avance sur son époque ; mal conseillé, il s'engonça dans une germanité désuète et, à son apogée, trop peu d'Européens étaient alors suffisamment conscients de l'enjeu réel de la lutte.

Quel dommage, car les chemins les plus directs sont toujours les meilleurs. Mais le national-socialisme est définitivement terminé en tant que mouvement de masse, bien que sa doctrine continue à briller dans le cœur des Indo-Européens les meilleurs et les plus conscients !

À nouveau, comme lors de la chute de l'empire romain d'Occident, l'Europe, mais cette fois, avec elle, le monde entier, se trouve en grand péril. Et, après tant d'arguments apodictiques, nous sommes définitivement persuadés que tout redressement ne peut venir que du monde blanc, le seul courageux, travailleur et créatif, comme nous le démontre la génétique (et, je l'espère, ce livre).

Les Blancs pourront-ils trouver en leur sein des hommes courageux, capables de comprendre l'enjeu en tenant compte des leçons du passé ? Capables de risquer leur carrière, leur relatif bien-être et, qui sait, leur vie, pour sauver l'ensemble de la culture indo-européenne ? Je le souhaite de tout mon cœur, mais est-ce encore possible après les hécatombes des deux guerres mondiales, qui firent disparaître les meilleurs ? Comme l'a écrit Guderian, le spécialiste des panzers :

« Le premier sentiment européen est né dans les rangs de la Waffen SS, cette légion européenne ».

C'est parce qu'ils possédaient le sens et l'intuition politiques de l'Europe, que ces guerriers SS, sont encore poursuivis actuellement par la haine des médiocres. Seuls des guerriers peuvent réaliser une véritable Europe, une véritable fusion de tous ses peuples. Ce ne seront jamais, ni « l'Euro », monnaie unique, ni les marchandages sur le prix du lait ou des pommes de terre, qui cimenteront l'union européenne. Cette Europe-là, c'est celle des boutiquiers et des banksters (comme Léon Degrelle nommait très justement les banquiers cosmopolites).

Sans oublier que cette destruction systématique de notre paysannerie européenne est voulue et imposée par la toute puissante Amérique enjuivée.

Nous le constatons encore avec les baisses imposées sur le prix des céréales, avec les mises en jachère obligatoires, avec la « mal-bouffe » des OGM et des viandes trafiquées. Or, **les paysans constituent les bases solides de notre monde indo-européen. Ils représentent les meilleurs**, car ils restent très purs racialement, et surtout parce qu'ils possèdent encore nos vertus originelles : le courage, la fidélité, l'amour du sol et de leur communauté, ainsi que le sens de l'honneur.

C'est bien pour cette raison que la pourriture cosmopolite s'acharne à les détruire, au même titre qu'elle s'acharne encore contre les soldats politiques et contre l'élite vraie.

Le monde actuel est essentiellement menacé par deux grands dangers qui sont la surpopulation et surtout la déliquescence culturelle et spirituelle. À la place des valeurs indo-européennes, le monde s'est installé dans l'égoïsme et le profit intensif, associé à une vanité incommensurable. Le profit pousse l'humanité aux pires excès, à la destruction de son environnement, aux pires bassesses, au cynisme et à la négation de tout honneur. Or le profit, comme but en soi, tout comme la vanité, sont deux caractéristiques essentiellement sémites et plus particulièrement juives. Produire à tout prix, afin d'engranger de gros bénéfices, même au détriment de l'environnement, et surtout en écrasant les faibles, est une dominante des sociétés modernes, enjuivées mentalement. Pour obtenir ce but, les Juifs imposent :

1. – Leur libéralisme économique sauvage, qui n'a de libéral que le nom, mais qui, en réalité, est une nouvelle forme d'exploitation du pauvre et du faible, et
2. – la démocratie, car c'est le système idéal où tout s'achète, mêmes les consciences, où l'argent et les dollars sont rois ; comme au plus beau temps de l'esclavage, l'on déplace des populations entières pour entretenir le « marché du travail ». Ce nouveau marché aux esclaves engraisse la Haute Finance et les trusts, quelques gros industriels, mais certainement pas les citoyens européens et du monde.

On fait croire aux Européens que ce sont eux qui ont sollicité les étrangers à venir en masse, afin d'accomplir des travaux que les autochtones ne voulaient soi-disant plus faire. Tout cela est mensonge.

Les Européens (Belges, Français, Allemands, etc.) voulaient bien accomplir ces tâches, mais pour un salaire décent. Mais qui

dit salaire décent sous-entend moindres profits pour les requins financiers. La grande majorité des Européens n'a jamais voulu voir leur pays envahi et leurs contrées colonisées par des immigrants nord-africains, nègres, moyen-orientaux ou mélanésien. Ceux-ci sont venus uniquement pour satisfaire la soif de profits des banquiers et de quelques gros industriels. Leur présence appauvrit l'Europe de par les lois sociales dont ils abusent, et de par leur manque de conscience professionnelle qui aboutit à du travail cochonné. Car, toujours pour le profit de quelques gros, l'on s'ingénie à fabriquer des produits toujours plus mal usinés, de qualité de plus en plus mauvaise, afin d'en vendre toujours plus, puisqu'ils se dégradent plus rapidement.

Prenons, par exemple, les automobiles. Tous les dix ans, quand ce n'est pas tous les cinq ans, ou même moins, il faut remplacer sa voiture, ce qui entraîne chaque fois des bénéfices usuraires pour les constructeurs, les prêteurs, les assureurs et les banquiers. Alors que le progrès technique est tel, que l'on pourrait très bien construire une voiture genre Rolls-Royce, suffisamment solide pour durer cent ans, et à des prix très abordables.

Il en va ainsi pour tout. Sans oublier que l'on trafique des animaux sauvages dans des conditions scandaleuses, et cela afin d'assouvir la vanité et/ou la bêtise de certains. L'on trafique même des femmes, belles et saines du Tiers-Monde et même des Indo-Européennes de Russie et des pays de l'Est européen, pour satisfaire les appétits d'handicapés ou de riches vieillards de nos régions industrialisées.

Vanité, profit, libéralisme économique sauvage ; toutes ces plaies juives se répandent sur le monde depuis la Révolution française.

Il faut détruire la puissance financière des banquiers cosmopolites, si l'on veut obtenir un monde meilleur et plus juste. Or il existe DES MOYENS pour les mettre au pas. Un de ceux-ci, qui les menace grandement actuellement, mais auquel je ne m'associe pas, est la montée de la puissance financière des narcotrafiquants. Notons que c'est bien plus pour protéger les banques cosmopolites, menacées dans leur hégémonie, que pour sauver le monde de la drogue, que toutes les polices du monde se mobilisent contre les narcotrafiquants. Car enfin, ceux-ci ne font que répondre à une demande, et personne n'est obligé de se droguer. À vrai dire, d'ailleurs, tout comme du temps de la « guerre froide », il ne s'agit là que de guerres entre mafieux divers.

À l'inverse, tout le monde doit accepter le mode de pensée juif, le libéralisme économique, les mélanges raciaux, la cosmogonie

sémite (différente dans sa forme juive, maçonnique, chrétienne, communiste ou islamique, mais toujours identique dans son fond). Et toutes ces religions poussent à la surnatalité, afin de faire le plus d'adeptes possibles, c'est-à-dire le plus d'exploités potentiels.

Car les religions voient toutes leurs revenus et leur puissance augmenter proportionnellement au nombre de leurs clients. Un autre moyen auquel, cette fois, je m'associe, est celui déjà utilisé (mais jusqu'ici sous forme de menace) par certains pays sous-développés. Il s'agit alors de refuser définitivement, pour toute nation, de rembourser sa dette publique, intérêts compris, aux banquiers mondialistes prêteurs. Car, comme l'a très justement proclamé Ezra Pound qui, comme juif, connaissait bien la question :

« Une nation qui ne veut pas s'endetter, fait enrager les usuriers ».

En refusant définitivement de payer, l'on peut mettre en grande difficulté la puissance mondialiste, l'éliminer même. Ce refus permettrait de revenir à une saine conception de l'économie. C'est à dire que la véritable richesse d'un peuple réside uniquement dans son courage, dans sa ténacité au travail, dans son goût du travail bien fait, et non dans les profits financiers, car l'argent n'est qu'un MOYEN pour faciliter les échanges internationaux. L'argent ne sert que s'il est productif et non spéculatif, ni scriptural, ni informatique.

Pour redresser l'Allemagne exsangue, suite au scandaleux « *Traité de Versailles* », Hitler appliqua cette méthode, associée au troc entre communautés, et son pays se redressa en quelques années. C'est d'ailleurs pour cette raison que toute la juiverie lui déclara la guerre économique en août 1933 et la guerre à outrance en mars 1934, et que, afin d'éviter tout retour à cette conception économique, nuisible et même mortelle pour leur puissance, elle ne cesse de nous présenter le régime hitlérien comme satanique.

Dans un futur très proche, il s'agira réellement de survie pour l'humanité tout entière. En effet, par sa grande intelligence, l'homme est arrivé à un moment crucial de l'existence de son espèce.

Il a vaincu la nature, et est déjà arrivé à une telle perfection dans le domaine médical, qu'il a déséquilibré en sa faveur toute la vie existant sur notre planète. En prolongeant sa propre vie jusqu'à la vieillesse avancée, et en ignorant les lois biologiques, quand ce n'est pas en s'y opposant sous les prétextes religieux et philosophiques les plus aberrants, **l'homme est arrivé au point de rupture biologique.**

Les progrès de la médecine et ceux de la technique ont amené l'humanité à une masse estimée à six milliards deux cents millions

pour l'an 2000. Cela n'a pu se réaliser qu'au détriment des autres formes de vie, et de l'équilibre de l'ensemble des êtres vivant sur la Terre. Depuis moins d'un siècle de nombreuses espèces vivantes ont disparu, ou sont en voie d'extinction, à cause de l'homme. Citons pour mémoire :

1. – Les éléphants d'Afrique dont la population, estimée à deux millions et demi d'unités, en l'an 1900, se réduit actuellement à moins d'un demi-million.
2. – Les tigres des Indes, encore estimés à plus de soixante mille, en l'an 1900, c'est-à-dire au début du siècle, se retrouvent à moins de deux mille têtes pour l'ensemble de l'Asie en l'an 1975.
3. – Les ovibos du Canada ne subsistent plus qu'au nombre de quelques centaines.
4. – Les baleines franches ont quasiment disparu des mers.
5. – L'oryx d'Arabie, cette belle antilope du désert, n'existe plus que dans quelques zoos.
6. – L'ibis du Japon, commun il y a moins d'un siècle, fut tellement massacré, qu'il n'en existe actuellement plus que quelques dizaines dans l'île de Sado.
7. – Le cygne trompette et le bouquetin des Alpes ont frôlé l'extermination.
8. – De l'an 1950 à l'an 1960, le nombre des vigognes, ce lama sauvage des Andes, est passé de quatre cent mille à moins de dix mille.
9. – Le gorille des montagnes n'a plus mille représentants en liberté.
10. – Le lion d'Asie, dont l'aire s'étendait jadis des Indes à la Grèce et à l'Albanie, ne compte plus que deux cent cinquante unités, cantonnées dans une forêt de l'Inde occidentale.
11. – Le loup est actuellement tellement pourchassé pour sa fourrure ou pour le plaisir de quelques fous, qu'il est au seuil de l'extinction en Alaska et au Canada. En Alaska, sa population passa en cinq ans de onze mille à moins de cinq mille, et en Colombie britannique, la province canadienne la plus riche en loups, il est actuellement interdit de le chasser.
12. – Le coyote est lui aussi au seuil de l'extinction.
13. – Les bisons d'Amérique sont tout juste sauvés, à grand peine. Il en subsiste environ douze mille, alors que les colons du milieu du XVII^e siècle virent défiler sans interruption des troupeaux entiers qui occupaient tout l'horizon, et cela, durant des jours.

14. – Les caribous canadiens, encore fort nombreux, commencent à mourir, intoxiqués par un lichen du Grand Nord, qui possède la particularité d'accumuler le strontium radioactif libéré dans l'atmosphère par les explosions atomiques de ces trente dernières années. Et les caribous morts au strontium commencent à leur tour à intoxiquer les loups et les oiseaux prédateurs, qui se nourrissent de leurs charognes.
15. – Depuis la fin de la dernière guerre mondiale, la population totale d'équidés est en nette régression, remplacée par le moteur. Mais ce dernier ne fait pas de crottins et par conséquent ne participe pas au cycle biologique : il n'est qu'un polluant inutile à la vie.
16. – De nombreux mammifères, comme le loup d'Europe, le bison d'Europe (il en reste mille six cents de par le monde, ceux des zoos inclus), le rhinocéros (principalement celui d'Asie), etc., sont en voie de disparition.
17. – Et n'oublions surtout pas les océans, cette réserve de vie de notre globe, déjà totalement dépeuplés en de nombreux endroits par la pêche intensive et non contrôlée, par la radioactivité, par le mazout et par les divers polluants non biodégradables déposés dans le milieu liquide.

Le meilleur exemple de l'exploitation absurde des réserves marines nous est fourni par le hareng, ce poisson essentiel pour l'économie de nombreux humains. En l'an 1972, le rendement de sa pêche fut poussé à cinq cent mille tonnes l'an. Mais, déjà en 1976, malgré tous les moyens techniques employés, l'on n'en récolta déjà plus que cent soixante huit mille tonnes. Ce résultat catastrophique poussa heureusement tous les pays riverains de l'océan Atlantique à cesser sa capture durant l'année 1977. Mais cette timide décision ne fut pas suffisante pour rétablir l'équilibre rompu et la proliféricité d'une espèce dont certains savants annoncent déjà la prochaine disparition. Depuis lors, une politique de quota maintient un certain équilibre.

Un autre exemple, encore plus catastrophique, est celui des baleines franches (ou vraies). Depuis 1900, le monde en a consommé plus de trois cent cinquante mille, de sorte qu'actuellement, l'espèce n'est plus représentée que par quelques individus, autrement dit est vouée à la disparition par manque de diversité dans son pool génétique.

Il est d'ailleurs poignant de lire ces lignes dans le livre intitulé « *Ces animaux qui disparaissent* », publié aux Éditions Bordas, sous l'égide de *World Wildlife Found*. Il y est écrit :

« ... En l'an 1650, la population humaine du globe était de quatre cent cinquante millions d'hommes et sept espèces animales s'éteignirent à tout jamais. En 1750, les hommes étaient cinq cent cinquante millions et onze espèces animales s'éteignirent au XVIII^e siècle. En l'an 1850, la Terre portait neuf cent millions d'hommes et vingt-sept espèces animales disparurent. En l'an 1975 (date de la parution du livre), il existait quatre milliards cinq cent millions d'humains et soixante-sept espèces animales disparurent à jamais durant ces trois premiers quarts de siècle. Et nous ne tenons même pas compte ici des espèces végétales, qui disparurent, elles aussi.

Or, le stock de ressources génétiques de notre planète, c'est-à-dire les espèces animales et végétales, dans la diversité de leurs sous-espèces, races, variants et populations, représente une masse colossale d'informations irremplaçables sur la vie, ses origines, ses lois, ses contraintes. Perdre un tant soit peu de cette information, c'est diminuer dans d'incalculables proportions nos chances de jamais percer les secrets de ce phénomène, dont nous sommes, nous-mêmes l'une des expressions. C'est perdre aussi des chances d'en comprendre certains avatars que nous appelons maladies ».

Chaque fois que meurt une espèce, c'est comme si l'on brûlait plusieurs bibliothèques d'Alexandrie. Or, à la cadence actuelle, d'ici la fin du siècle, nous aurons, par négligence, fautes ou cupidité, annihilé de 25% à 50% des espèces vivantes, avec lesquelles nous partageons la planète Terre. Et nous ne parlons ici que des espèces. Car même lorsqu'une sous-espèce (c'est-à-dire une race) disparaît, cela représente des possibilités géniques qui s'amenuisent et la menace d'une destruction de toute l'espèce sous l'influence d'une maladie épidémique. En voulez-vous des exemples ?

1. – On a retrouvé, par hasard, dans une forêt mexicaine primaire une variété de maïs naturel sauvage immunisé contre quatre espèces de maladie qui, chaque année, causent une perte de récolte de maïs équivalant à vingt milliards de francs. Par croisement, l'on pourra certainement transférer cette résistance aux divers maïs cultivés. Encore faut-il que la plante sauvage n'ait pas disparu !
2. – Il existait, il y a cent ans, en France, plus de vingt races de porcs. Ce nombre s'est réduit actuellement à quatre, soit aux

plus productives en viande. Mais les races disparues étaient certainement porteuses de gènes résistants à des maladies qui pourraient décimer les quatre races restantes. Notre cheptel est donc plus vulnérable à une épizootie comme la peste porcine qui décima un temps l'élevage belge.

Pour l'homme, il en va de même. Nous savons que les races humaines pures n'existent pratiquement plus ; sauf sous formes de quelques rares îlots disséminés. La majorité de l'humanité est métissée soit :

1. – Sous forme de métissages stabilisés, lors de mélanges touchant seulement des tribus dans une même sous-race (c'est-à-dire un ensemble d'ethnies) ou même lors de mélanges entre ethnies voisines.
2. – Soit sous forme de métis instables, lorsque le mélange s'étend à des ethnies de races différentes, ou même à des races entre elles, sans parler des mélanges entre grandes races. Plus deux ethnies sont proches, plus le mélange se stabilisera vite, car les génétiques très proches s'accordent rapidement. Plus il existe de chance aussi qu'il n'y ait pas de perte génique définitive par dilution dans l'ethnie majoritaire.

Pour l'homme aussi, toute perte génique est génératrice de catastrophes potentielles, car elle diminue les possibilités adaptatives de l'espèce. Pour cette raison, **vouloir mélanger les races et les grandes races s'apparente au crime de génocide ; sans parler de l'ethnocide culturel pratiqué sans discernement**, dans le seul but d'enrichir toujours plus les financiers cosmopolites. Si bien que par manque de discernement biologique, nous risquons fort, en tant qu'espèce, de mourir de faim ou de maladies, bien avant d'avoir eu le temps de mourir d'ennui, ou de dépression devant l'uniformité du paysage de désolation que, du train où vont les choses, nous sommes en train de préparer au rythme d'une extinction d'espèce par jour.

Pour l'an 2000, les six milliards deux cent millions d'humains qui peuplent la Terre, ne cultiveront ni n'élèveront, ni ne pêcheront assez pour nourrir tout le monde.

La pêche, l'agriculture et l'élevage, malgré leurs techniques très poussées, dues UNIQUEMENT AU GÉNIE DE L'HOMME BLANC, s'avèrent déjà insuffisantes en l'an 1975.

Déjà de nombreux pays du Tiers-Monde sont en état de famine endémique, malgré les importantes subventions monétaires et

agricoles qu'ils reçoivent des pays blancs. Mais ils n'en ont jamais assez, et se montrent incapables de limiter, comme les Blancs, leurs naissances (les cinquante millions de femmes qui prennent la pilule anticonceptionnelle, de par le monde, sont toujours concentrées en Amérique du Nord et en Europe, à de rares exceptions près).

Le Tiers-Monde se montre aussi incapable de s'autogérer et de s'alimenter correctement. Tout ce qui marche, en Afrique indépendante, est dû aux Blancs ou aux métis de blancs restés là-bas. Même parmi les pays d'Afrique les plus évolués, comme l'Algérie, le Maroc, l'Égypte et la Libye, neuf pilotes d'avions sur dix sont blancs européens ; et la proportion reste la même dans tous les autres domaines scientifiques ou techniques. Et ne parlons pas des autres pays négroïdes. Toute l'aide financière blanche ne sert qu'à engraisser des potentats locaux qui accumulent le butin de leurs rapines dans des banques suisses, ou qui l'utilisent à acheter du matériel militaire ultramoderne pour jouer entre eux à la petite guéguerre ; d'où les nombreux génocides de Tutsis, de Hutus, de Biafrais, de Soudanais, de Touaregs, d'Ougandais, etc. Mais naturellement, ces prêts et ces dons blancs, prélevés sur le travail et sur la sueur des peuples blancs, engraisent, outre les rois nègres, l'ensemble des banquiers cosmopolites, par l'intermédiaire desquels les tractations s'opèrent.

Le monde blanc en a assez de nourrir le reste du monde à cause d'une fausse élite qui l'exploite au profit de leurs maîtres à tous.

Les jobards de l'UNESCO, suite à leurs calculs théoriques volontairement optimistes, ont proclamé partout qu'il était possible de nourrir une population mondiale de trente-trois milliards d'individus ! Mais seulement si l'on rationalise les cultures, comme au Japon et aux USA ; si l'on refertilise les déserts, comme le Sahara et le Gobi ; si l'on intensifie l'élevage à coups d'hormones et d'antibiotiques ; si, etc. Mais voila, « Si ».

Ces technocrates de l'esprit, si prompts à critiquer toute mesure efficace, sous prétexte de charité chrétienne, de droits (maçonniques) de l'homme et de démocratie, planent dans les abstractions. Ils se gorgent de mots, croyant qu'avec des « si » et des « y a qu'à », la nature va se plier à leurs désirs. Ces deux formules (« si » et « y a qu'à ») appartiennent en propre aux velléitaires, aux impuissants et aux fainéants. Souvent, dans leurs discours, ils y associent soit des mots fétiches comme consensus, démocratie, égalité, fraternité, liberté, procédure, multiculturalité, etc., soit des mots nouveaux, comme, par exemple, néantisation, carticiper, patientèle (pour

clientèle) ou caféaulaitisation (pour métissage), ou techniciennes de surface pour balayuses, ou techniciennes du sexe pour putains, ou même entrepreneurs du sexe pour proxénètes, etc.

Nous en sommes revenus à la magie verbale et incantatoire. On en riait, si l'avenir ne s'annonçait pas si sinistre pour toute l'humanité, et à si brève échéance.

Car, dans quelques décades, la farce sera finie, et l'humanité entière crèvera à cause d'une pseudo-élite, assez éloquente pour étourdir les masses par son verbiage et pour les «suicider» par l'égalitarisme démocratique, mais totalement incapable de prendre ses responsabilités pour redresser sainement et biologiquement la situation.

Afin de pouvoir imposer partout la **société démocratique de «production-consommation»**, il faut détruire et extirper l'idéal nietzschéen de l'homme blanc. Il faut le déboussoler, l'abrutir et l'abêtir, le ruiner et le culpabiliser.

On l'abrutit par les tracasseries administratives et par les luttes sociales. On l'abêtit par la pornographie, par l'enseignement crétinisé (à savoir par le «renové» et en intégrant, dans les mêmes classes, les enfants blancs avec les petits nègres et les petits Nord-africains), par une spécialisation trop précoce, par la charité et le partage, et surtout par une destruction de l'autorité du chef de famille et de la famille.

On le ruine par des impôts exagérés et en l'obligeant à financer un Tiers-Monde incapable, en galvaudant son génie dans la construction de moyens de production concurrents chez les sous-développés. L'Europe ne possède que son génie et les moyens de production, mais pratiquement pas de matières premières.

Par conséquent, c'est un **crime** envers l'ouvrier européen que d'aller construire des usines concurrentes dans des pays du Tiers-Monde qui, eux, possèdent de surcroît les matières premières.

Il est aberrant de voir la moitié de l'Europe et des USA achetée par des magnats du pétrole presque incultes, même incapables d'extraire ou de garder leur pétrole sans notre aide.

Voyez les guerres du Golfe. Ce n'est pas l'argent qui fait la richesse d'un peuple, mais uniquement le courage et le travail de ses habitants. Alors qu'il nourrit la planète entière grâce à son génie et grâce à son travail, l'homme blanc est culpabilisé par les religions sémites d'exportation (islamisme, christianisme, maçonnerie humanitaire et communisme). On lui reproche son colonialisme et son paternalisme, alors que sans lui les «colonisés» en seraient encore au Paléolithique.

Biologiquement, l'homme blanc n'est coupable que d'avoir partagé ses connaissances, sa technique et son progrès avec les autres.

En l'an 2000, nous sommes six milliards deux cent millions, au moins. Et il y aura moins de neuf cent millions de Blancs (et encore, dans ce chiffre, l'on compte à tort de nombreux sémites juifs). **Malheureusement, ces millions de Blancs ne possèdent plus toutes les qualités de leurs valeureux ancêtres.** La raison de cette baisse de qualités doit être recherchée dans les pertes subies au cours des deux guerres mondiales, dans l'accroissement inquiétant du nombre des tarés physiques et mentaux sous l'influence d'une religion débilite et « charitable », dans le métissage de plus en plus important.

Celui-ci aboutit d'ailleurs à la colonisation inverse : celle de l'Europe et du monde blanc par les autres races. Parmi ces étrangers, imposés au monde blanc, les Nord-Africains sont les plus délictueux (90% des délits sont leur fait) et font régner une véritable terreur physique sur nos populations désarmées.

Les Juifs et l'ensemble des Blancs sémitisés (chrétiens, francs-maçons et communistes) se chargent, quant à eux, d'entretenir le terrorisme intellectuel. Ne nous y trompons pas : **la guerre des races est commencée depuis le début du XX^e siècle** ; depuis que des Blancs démocrates et sémitisés ont recruté des masses jaunes et noires pour régler leurs différends entre Européens, lors des deux guerres mondiales.

Naturellement, **le feu de cette guerre de race est attisé par les banquiers cosmopolites, pour des raisons de profits d'abord, parce que la plupart haïssent et jalouent les peuples blancs ensuite.**

Je sais que mes propos choqueront bon nombre de gens dits de droite ; quant à la ribambelle des « bons samaritains » de gauche, je les devine plus prompts à me dresser un bûcher qu'à me prodiguer leurs bons soins. Qu'ils s'unissent, d'ailleurs, pour me haïr au nom de l'internationale antiraciste, de la « démocratie » et des droits de l'homme, prouve à suffisance qu'ils font partie de la même confrérie.

D'ailleurs droite et gauche sont deux vocables vidés de leur sens. Il existe beaucoup plus de gens riches à gauche, et les banquiers cosmopolites sont tous des judéo-bolcheviques, donc des hommes de gauche (lire « *La Globalisation* ») ; d'autre part, les régimes qualifiés à tort de droite sont, la plupart du temps, beaucoup plus sociaux et humains que ceux de gauche.

Le régime hitlérien, par exemple, était beaucoup plus avancé socialement que l'ensemble des démocraties, comme le reconnurent de nombreux officiers honnêtes, qui occupèrent l'Allemagne en 1945 et avec qui je pus m'entretenir plus tard.

Que tous ceux qui me haïront, conscients ou inconscients, qu'ils agissent par charité ou par bêtise, par ignorance ou par dogmatisme, ne les lavent nullement de leurs erreurs ni de leurs responsabilités envers l'humanité, c'est -à-dire envers la chaîne de vie de notre espèce.

Si, cette fois encore, ces jocrisses sont victorieux, l'humanité disparaîtra bientôt, étouffée et anéantie par une surpopulation anarchique. Cela semble un paradoxe au départ, mais ne l'est pas, car la première race à disparaître totalement sera la Blanche, écrasée par ses frères (de couleurs) en Jésus-Christ.

En revanche, ceux-ci, sans l'homme blanc, seront incapables de trouver les solutions nécessaires à leur survie. Car, comme je l'ai démontré dans ce livre, l'homme blanc est le seul capable de création, surtout de création désintéressée.

Pour le Sémite, la pierre philosophale, c'est l'or et ses jouissances ; pour l'Aryen, c'est le savoir ; de même que pour le Juif, le « *Graal* » sera toujours une vaste coupe pleine d'émeraudes et de rubis, alors que pour l'Aryen, c'est la « **vérité et la connaissance** ».

Ces deux races ne se comporteront jamais de même, ne poursuivront jamais les mêmes buts, et ne se comprendront jamais, car elles n'attachent pas la même valeur aux mêmes choses. À moins, naturellement, que l'une d'elles perde en totalité sa culture et sa cosmogonie. Ce qui semble en bonne voie, au vu de la sémitisation mondialiste actuelle.

Les « antiracistes » qui critiquent et nient l'existence des races et leurs différences, sont ceux qui font le plus de bruit pour que l'on reconnaisse et accepte la notion de différences individuelles. Ces anarchistes de l'esprit, critiquent aussi le bien-fondé de l'armée et des institutions qui embrigadent et tendent à niveler ces différences. Leur attitude absurde refuse aux races ce qu'ils reconnaissent aux individus.

En 1920 déjà, le ministre juif de la social-démocratie allemande, Walter Rathenau, disait :

« Le monde entier est gouverné par trois cents Israélites que je connais ».

Si nous rapprochons ces paroles de l'enseignement du Talmud (ce livre saint juif, de facture intégralement rabbinique), qui nous dit que :

« Jéhovah créa les nations, pour qu'elles soient immolées, comme autant de victimes humaines en expiation des péchés d'Israël »,

et qui dit aussi :

« Tous les peuples de la Terre seront enchaînés au trône d'Israël, à la suite d'une guerre mondiale atroce, où les trois-quarts des populations seront décimés »,

alors nous pouvons nous rendre compte du destin préparé à l'humanité par le dogmatisme juif. Ce destin est d'ailleurs pratiquement réalisé.

Comme tout homme sensé, je hais les guerres ; d'autant plus que, comme le disait le premier ministre juif de la reine Victoria d'Angleterre, le fameux Benjamin Disraëli (Lord Beaconsfield) :

« Les guerres et les révolutions sont toujours les moissons du peuple juif » ;

mais il nous faudra peut être encore en faire une pour que la race blanche recouvre son indépendance et sa liberté. Mais cette troisième guerre (qui ne pourra aussi être que mondiale) sera un quitte ou double. Car les Juifs, avec à leur tête les banquiers cosmopolites, y sont décidés, eux aussi, si leur plan d'hégémonie mondiale ne se réalise pas. C'est le grand banquier Warburg, éminence grise de tous les présidents qui se succédèrent à la Maison-Blanche, depuis Woodrow Wilson jusqu'à Eisenhower, qui déclara en plein sénat américain en 1950 :

« Si les Américains et les autres démocraties ne veulent pas faire ce que nous voulons, nous les obligerons à subir une troisième guerre mondiale ».

Et s'il existe actuellement un relâchement dans les pays de l'Est, c'est parce que l'évolution mondiale des sociétés continue à suivre et à appuyer les plans des « Protocoles » et de la Synarchie, cette sous-branche des Sages de Sion. Dans le domaine de la guerre, comme partout ailleurs, le Juif ne poursuit pas le même but, ni ne possède la même conception que l'ensemble du monde blanc.

Pour le Juif, la guerre est toujours louable, quels que soient les moyens employés, tant qu'elle sert l'hégémonie du « peuple élu » et de son dieu sanguinaire ; il la pare même alors du terme de « Croisade » (pour Dieu, pour la démocratie, pour la liberté et pour

d'autres fariboles qui extasient leurs alliés goyim, mais qui pour eux ne possèdent que l'intérêt des vocables de propagande).

L'Aryen, au contraire, va à la guerre pour se surpasser, et pour se prouver sa valeur, non pour exploiter le vaincu. L'Aryen Fénelon (François de Salignac de la Mothe), a très bien exprimé cet état d'esprit de l'homme blanc, lorsqu'il écrit :

« La guerre est un mal qui déshonore le genre humain ; mais j'ajoute que le genre humain est une belle saloperie que, parfois, la guerre ennoblit ».

Lire, à ce sujet, *« La Globalisation »*,

Lorsqu'arrive leur dernier instant, beaucoup d'hommes se mettent en règle avec leur conscience. Ils expriment par là le vieux réflexe du chasseur paléolithique qui, depuis des millénaires, ne voulait considérer la vie que comme un passage. L'entrée dans l'éternité réclame, par conséquent, de la dignité, et le reniement de ses fautes et de ses erreurs.

C'est ainsi que l'on voit régulièrement des francs-maçons rabiques redevenir catholiques (en d'autres termes chrétiens PAGANISÉS) à leur mort et demander l'extrême-onction, de même que l'on voit des soldats indo-européens se raser de près avant d'aller mourir au combat.

Ce désir « de mourir propre », de l'intérieur comme de l'extérieur, est resté vivace parmi les âmes bien nées, donc parmi les Aryens. Et Georges Pompidou, ce président de la République française qui, toute sa vie, fut un larbin des Rothschild, eut ce réflexe aryen : il déclara, avant de mourir :

« Le pire péché contre l'esprit est le conformisme et singulièrement le conformisme du non-conformisme ».

Ces paroles ne purent racheter le mal, qu'il fit au service de son maître ; mais, paix à son âme !

Comme le disait déjà, en 1938, le docteur Louis-Ferdinand Céline, dans son livre *« Bagatelles pour un massacre »* :

« La seule chose grave à l'heure actuelle pour un grand homme, savant, écrivain, cinéaste, financier, industriel ou politicien, c'est de se mettre à mal avec les Juifs, car ils sont les maîtres partout, et partout, ils s'arrangent pour entraîner les abrutis et les mécontents, afin de détruire leurs ennemis et l'ordre blanc ».

En conséquence, je ne puis me faire d'illusions. La publication de ce livre m'attirera certainement la haine et les persécutions de

la juiverie internationale. Sans doute m'attaqueront-ils plutôt par l'intermédiaire d'un de leurs larbins, chrétien ou franc-maçon enjuivé, ou par un pourfendeur de « racistes », ou même par un aristocrate dégénéré comme ces princes qui nous gouvernent, ou bien même par l'intermédiaire d'un Nord-Africain fanatique.

Mais ces sombres perspectives me donnent-elles le droit de me taire ? N'est-ce pas trahir mon âme que de taire à ma race cette « Vérité » que je connais ? Le terrorisme intellectuel juif, qui empoisonne le monde depuis plus de deux mille ans, n'a que trop duré.

Le pouvoir de l'avenir, affirmait Leo Frobenius, appartient à ceux qui seront des synthèses vivantes ; à ceux qui posséderont la faculté de saisissement vis-à-vis du sens et de l'essence des choses, et qui, pour cette raison, deviendront des catalyseurs. Puisse ce livre catalyser la bonne volonté de tous ceux qui, « amoureux de la connaissance », recherchent la « Vérité » sans aucun fanatisme ni dogmatisme. Puisse-t-il surtout ouvrir les yeux aux savants biologistes et anthropologistes les plus bornés, et leur faire comprendre l'intérêt d'étudier dorénavant les races sous l'angle de l'hérédité comportementale. Car, comme le disait déjà le docteur Walther Darré, il y a plus de soixante ans :

« Les dispositions de l'âme sont, elles aussi, héréditaires ».

Mais, tout en affirmant cette vérité, il ne pouvait encore démontrer, à son époque, ce qu'il pressentait instinctivement. Il avait cependant déjà localisé, en grande partie, le mal qui intoxique le monde, lorsqu'il disait que :

« La démocratie provoque une désagrégation générale des sociétés, car elle nie le lien héréditaire et la notion de l'inégalité héréditaire ».

La recherche du Graal, c'est-à-dire de la « Vérité et de la Connaissance », ne peut se concevoir qu'en dehors de tout fanatisme et de tout dogmatisme, et qu'en une constante communion avec la « Nature » et ses lois. Rien n'est plus puéril que de mépriser les leçons du passé selon une courte-vue existentialiste.

La technocratie, uniquement préoccupée d'instaurer une écologie artificielle et une monstrueuse cybernétique, révèle un obscurcissement éthique aberrant. Elle ne représente qu'un progrès de surface d'un monde vidé de sa substance.

Tout en étant à l'ordre du jour, la question raciale est religieusement évitée par de nombreux savants. Les mots « race » et « ethnie » font peur, à cause de leur charge affective.

Récemment, est paru chez « Privat » un dictionnaire des cinquante mots-clés de l'anthropologie, et c'est en vain qu'on y cherchera le mot « race ». Maintenant, de nombreux savants, que n'étouffe certainement pas le courage, préfèrent parler de « populations ». Mais la définition qu'ils en donnent (une population est l'ensemble des individus caractérisés par des variations différentielles et des fréquences au niveau de la distribution et de l'expression des gènes) correspond exactement à celle que tout le monde admet comme définissant la « race ».

Au fond, nous sommes en présence d'une des plus graves maladies intellectuelles de notre époque : la **sémantophobie**. En supprimant le mot, l'on croit supprimer la chose, comme au bon vieux temps de la sorcellerie.

Mais les mots ne sont pas les choses et les réalités demeurent. Psychologiquement, l'on peut interpréter sans mal cette attitude d'évitement que pratiquent de nombreux savants. Elle sert de base aux tabous et correspond à une nette régression intellectuelle et humaniste. Cette attitude est d'autant plus néfaste que, comme le remarque très justement Raymond Ruyer, dans son livre intitulé « Les nuisances idéologiques » :

« Un racisme intelligent, qui a le sens de la diversité des ethnies, est moins nocif qu'un antiracisme intempérant, niveleur et assimilateur. Les idéologies antiracistes et égalitaristes portent la responsabilité de génocides et d'assassinats ethniques, au même titre que certaines idéologies racistes ».

Les Touaregs, les Tutsis, les Hutus, les Biafrais, les Afghans, les Azeris, les Laotiens, et de nombreuses ethnies des républiques socialistes, pour ne citer qu'elles, en savent quelque chose actuellement. Ce sont ces mêmes idées égalitaires, nées de la Révolution française, qui ont assassiné la plupart des cultures ethniques et régionales d'Europe que, jusqu'alors, toutes les monarchies, nées de l'aryanisme, avaient respectées.

Hitler lui-même respectait toutes les ethnies et le déclara bien souvent. Au nom de la sainte égalité, les démocraties ont partout détruit les particularismes régionaux. L'esprit des vieilles provinces moyenâgeuses et les particularismes des cités sont morts, étouffés, pour que se développent les impératifs mercantiles et bourgeois.

Le comportement de tout homme est déterminé, en grande partie, par sa génétique familiale, ethnique et raciale ; mais n'oublions cependant pas qu'il possède aussi une part de réactivités

acquises, influencées par son intelligence, sa mémoire, son caractère et son tempérament. Le milieu ethnique, dans lequel baigne chaque individu, influence, lui aussi, son comportement. J'espère l'avoir suffisamment démontré avec l'étude, encore incomplète, des groupes sanguins couplés aux comportements. En effet, le groupe sanguin permet en partie de prévoir le comportement d'un individu, mais en tenant compte du milieu ethnique et culturel, qui a imprégné son enfance et sa vie d'adulte.

De là, l'importance impérieuse d'éduquer à nouveau et au plus tôt, les enfants blancs, suivant nos coutumes et nos folklores païens indo-européens.

Hitler, le premier, avait pensé à redonner cette mystique païenne à la jeunesse de son pays, et ces jeunes l'en remercièrent en donnant fanatiquement leur vie pour lui. La jeunesse, qui vit toujours instinctivement plus près de la Nature, sera toujours reconnaissante envers un chef d'État qui la fera vibrer au rythme de son hérédité raciale comportementale, c'est-à-dire suivant son âme et celle de ses ancêtres.

Ainsi donc, tant est puissante l'hérédité comportementale, qu'il n'a fallu que quelques années à Hitler pour faire resurgir le paganisme parmi de jeunes Indo-Européens. Ceux-ci ressentirent tous instinctivement **la vérité inhérente au monde païen**.

Pour arriver au résultat opposé, c'est-à-dire à l'endoctrinement juif (qu'il s'appelle démocratie, christianisme, communisme ou franc-maçonnerie), les Juifs et leurs séides doivent continuellement rappeler leurs thèses, leurs soi-disant martyrs et leurs soi-disant bienfaits, tant leur cosmogonie est antinaturelle pour les peuples non sémites. C'est bien ce qui fait peur aux Juifs : que, malgré leurs colossaux moyens d'intoxication, malgré leur puissance médiatique et malgré l'attrait des facilités qu'ils proposent, la jeunesse blanche ne bascule brusquement et instinctivement dans un néo-paganisme.

C'est pour cette raison aussi que les Juifs s'associent actuellement aux Chrétiens, à leurs sbires maçons et aux communistes ; mais aussi, dans une certaine mesure, aux Mahométans, quoique ces derniers commencent à bien les décevoir.

Sans oublier que, déjà, en France, certains Juifs, plus prévoyants et plus malins, proposent aux Blancs de s'allier au cas où les Islamistes deviendraient trop envahissants.

Et cela marche avec la majorité des dirigeants dits de droite. Ces dirigeants, obnubilés par les dégradations et la morgue des islamistes, ne se sont pas encore rendus compte que si les Arabes

comportement et par leur mentalité, sont les ennemis les plus opiniâtres de notre race, dont ils ne possèdent plus l'âme, mais encore uniquement l'aspect extérieur.

Ne tombons plus jamais dans le piège sémite qui, jusqu'ici, poussa toujours les tribus et les peuples blancs à s'entretuer. Ne les laissons plus faire leurs affaires sur le dos des cadavres des meilleurs d'entre les Indo-Européens. Cessons enfin de nous détruire nous-mêmes, comme le firent si allègrement Germains, Celtes, Germano-Scandinaves, Vikings et les autres. Qu'enfin, la cosmogonie et l'ordre blanc règnent sur la Terre pour le plus grand bien de l'espèce humaine.



BIBLIOGRAPHIE

AUTEURS ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

A

ALLEGRO, John M.

— *Le champignon sacré et la croix* ; Albin-Michel

ALPHEN

— *Les barbares* ; Payot

AMBELAIN, Robert

— *Jésus ou le mortel secret des Templiers* ; Laffont

ANGEBERT, Jean-Michel

— *Les mystiques du soleil* ; Laffont

ARDREY, Robert

— *Les enfants de Caïn* ; Stock

— *Le territoire* ; Stock

— *La loi naturelle* ; Stock

— *Et la chasse créa l'homme* ; Stock

B

BAKER, G.

— *Annibal* ; Payot

BARTHÉLÉMY, Pierre

— *Les Vikings* ; Albin-Michel

BELPERRON, Pierre

— *La guerre de sécession* ; Perrin

BENOIST-MÉCHIN, Jacques

— *L'empereur Julien* ; Clairefontaine, Lausanne

BERNDT, Helmut

— *Le message des Niebelungen* ; Laffont

BIBBY, G.

— *Des cavernes à l'Europe des Vikings* ; Plon

BOULE, Marcellin

— *Les hommes fossiles* ; Masson

BOURDEL, Léone

— *Les tempéraments psychobiologiques* ; Maloine

— *Groupes sanguins et tempéraments* ; Maloine

— *Sang, tempéraments, travail et races* ; Maloine

BRAESTED, John

— *La conquête de la civilisation* ; Payot

BRION, Marcel

— *La vie d'Attila* ; Payot

C**CARREL, Alexis (Docteur)**

— *L'homme cet inconnu* ; Plon

CERAM, W.

— *Le secret des Hittites* ; Plon

CHAMPDOR, Albert

— *Tamerlan* ; Payot

CHARPENTIER, Louis

— *Le mystère des Templiers* ; Laffont

CLAMMER, David

— *La guerre des Zoulous* ; Rossel

CLARCK, G.

— *Les chasseurs de l'Âge de la pierre* ; Séquoia

COLIN-SIMARD

— *Documents archéologiques de la France* ; Club du livre

COUSIN, Jean

— *Rome et son destin* ; Armand Collin

CRABBÉ, Raoul

— *La conquête de la mer* ; Goemart, Bruxelles

CRAWFORD, Michael

— *What we eat today*

CULICAN, W.

— *Le Levant et la mer* (Histoire et commerce) ; Séquoia

D**DARRÉ, Walther R.**

— *La Race : nouvelle noblesse du sang et du sol* ; Sorlot

DEOTIS, Roberts J.

— *A black political Theology* ;

DESNEUX, Lucien

— *A la recherche des premiers âges* ; Pierre Amiot

DEVAUX, Pierre

— *Histoire de l'électricité*

DOWNEY, Ferfax

— *Soliman le Magnifique* ; Payot

DRUON, Maurice

— *Alexandre le Grand* ; Del Duca

DUBANT, B. ;

— *Sitting Bull, le dernier Indien* ; Éd. de la Maisnie

DUCHE, Jean

— *Histoire du monde* (5 volumes) ; Flammarion

DUMÉZIL, Georges

— *Heur et malheur du guerrier* ; P.U.F.

— *Mythes et épopées* ; Gallimard

E

EIBL-EIBESFELDT

— *L'homme programmé* ; Flammarion

— *Guerre et paix dans l'homme* ; Stock

— *Contre l'agression* ; Stock

EYSENCK, Hans J.

— *Linéarité de l'homme* ; Copernic

F

FEREMBACH

— *Étude de Pearson sur l'évolution humaine* ; (discussions au colloque de l'Unesco tenu à Paris en 1969. — France Anatole

— *Le procureur de Judée*

FRANKLIN, Benjamin

— *Discours préliminaires à la constitution des USA*

FROMONT, Pierre

— *Propos hérétiques sur la sous-alimentation mondiale*

G

GAUTIER, E.

— *Le passé de l'Afrique du Nord*

— *Genséric, roi des Vandales* ; Payot

GERNET, Jacques

— *Le monde chinois* ; Armand Collin

GLUBB Pacha (Sir John Bagot)

— *Soldat avec les Arabes* ; Plon

GOBINEAU, (de) Arthur

— *Essai sur l'inégalité des races humaines* ; Pierre Belfont

GORDON-CHILDE, V.

— *L'Orient préhistorique* ; Payot

GORCE (prof. à l'Univ. de Toulouse)

— *Vie de Clovis* ; Payot

GROUSSET, René

— *L'Empire des steppes* ; Payot

GUILAINE, Jean

— *La France avant la France* ; Hachette

H

HAMPE, K.

— *Le Haut Moyen-Âge* ; Gallimard

HAUDRY, Jean

— *Les Indo-Européens* ; Laffont

HEBERT, Jean-Pierre

— *Race et Intelligence* ; Copernic

HERREMAN, Paul

— *L'homme à la découverte du monde* ; Plon

HERWIG, Wolfram

— *Histoire des Goths* ; Albin-Michel

HITLER, Adolf

— *Testament politique* ; Arthème Fayard

— *Libres propos sur la guerre et la paix* ; Flammarion

HUBER, Siegfried

— *Au royaume des Incas* ; Plon

HUXLEY, Julien

— *Le comportement rituel chez l'homme et chez l'animal* ; Gallimard

HUYNEN, Jacques

— *L'énigme des vierges noires* ; Laffont

J

JELINCK, Jan

— *L'homme préhistorique* ; Gründ

JENSEN, Arthur

— *Intégration scolaire et psychologie sociale*

JOUIN, (Monseigneur)

- *Protocolos de los Sabios de Sion* ; Nos, Madrid
- *Protocoles des sages de Sion* ; RISS

K

KADMI-COHEN

- *Nomades, essai sur l'âme juive* ; Payot

KERVAN, Louis

- *La vie de saint Brandan* ; Laffont

KURTH (Prof. à l'Univ. de Liège)

- *La France et les Francs*

L

LAECKEY, Robert

- *La naissance de l'homme* ; Le Fanal

LANGENEY, André

- *Les hommes* ; Armand Collin

LAS VERGNAS (Abbé)

- *Jésus-Christ a-t-il existé ?* ; Par l'auteur

LATOUCHE, Robert

- *Gaulois et Francs : de Vercingétorix à Charlemagne* ; Arthaud

LAZARE, Bernard

- *L'antisémitisme, son histoire et ses Causes* ; Docum. & Témoignages

LEBON, Gustave

- *Psychologie des foules*
- *Psychologie du socialisme*
- *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*
- *Rôle des Juifs dans la civilisation* ; Les amis de Gustave Lebon

LEETHAUSER, J.

- *L'homme à la conquête de l'univers* ; Plon

LINDNER, Kurt

- *La chasse préhistorique* ; Payot

LISSNER, Ivar

- *Ainsi vivaient nos ancêtres* ; Buchet-Chastel

LOPEZ, Robert

- *Naissance de l'Europe* ; Armand Collin

LORENZ, Konrad

- *L'agression* ; Flammarion
- *L'homme dans le fleuve du vivant* ; Flammarion

LUGAN, Bernard

— *Histoire de l'Afrique du Sud* ; Perrin

M**MABIRE, Jean**

— *Thulé : Le soleil retrouvé des Hyperboréens* ; Laffont

— *Les Vikings en Normandie* ; Copernic

MAC FARLANE, Burnet

— *Le programme et l'erreur*

MAHIEU, Jacques (de)

— *Le grand voyage du dieu soleil* ; Par l'auteur

— *Lagonie du dieu soleil* ; Laffont

— *Les Templiers en Amérique* ;

— *L'imposture de Christophe Colomb* ; Copernic

— *El rey vikingo del Paraguay* ; Hachette

— *La geografía secreta de América antes de Colón* ; Buenos-Aires

— *Drakkars sur l'Amazone* ; Copernic

MAISANI, J.

— *Types de Jung et tempéraments psychobiologiques* ; Maloine

MALLOWAN, M.

— *Laurure de la Mésopotamie et de l'Iran* ; Séquoia

MAUDUIT, J.

— *Lépopée des Celtes* ; Laffont

MAYANI, Z.

— *La fin du mystère étrusque* ; Maloine

MELLAERT, J.

— *Villes primitives d'Asie Mineure* ; Séquoia

MIQUEL, PIERRE

— *Le temps des Barbares* ; Nathan

MONCOMBLE, Yann

— *Les professionnels de l'antiracisme* ; Par l'auteur

— *Quand la presse est aux ordres de la finance* ; Par l'auteur

— *Du viol des foules à la synarchie* ; Par l'auteur

— *L'irrésistible expansion du Mondialisme* ; Par l'auteur

— *Les vrais responsables de la troisième guerre mondiale* ; Par l'auteur

— *La mafia des chrétiens de gauche* ; Par l'auteur

MONNEROT, Jules

— *Sociologie de la révolution* ; Fayard

MONTANDON, Georges

— *Traité d'ethnologie naturelle* ; Payot

— *L'homme préhistorique et les préhumains*

MORRIS, Desmond

- *La clé des gestes* ; Grasset
- *Le zoo humain* ; Livre de poche n° 3148

MÜNK, Hermann

- *Kilmes, llave de la primera cultura mundial* ; Ed. Dunken

O

OLAGÛE, Ignacio

- *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne* ; Flammarion

P

PEIFFER, John

- *L'émergence de l'homme* ; Denoël

PEISSEL, Michel

- *Les cavaliers du Kham* ; Laffont

PHILIPPE, Robert

- *La barbarie 400/700* ; Culture, arts, loisirs

PHILIPS, E.D.

- *Les nomades de la steppe* ; Séquoia

PICHON, Jean-Charles

- *Néron et le mystère des origines chrétiennes* ; Laffont

PORTEL, Roger

- *Les Slaves : peuples et civilisation* ; Armand Collin

POWELL, T.

- *Les Celtes* ; Arthaud

PÜRTNER, Rudolf

- *La saga des Vikings* ; Fayard

R

RACE, R. & SANGER, R.

- *Les groupes sanguins chez l'homme* ; Maloine

RASSINIER, Paul

- *Le drame des Juifs européens* ; Les 7 couleurs

RATIER, Emmanuel

- *Mystères et secrets du B'nai B'rith* ; Facta

RINGGERN, H.

- *Les religions du monde* ; Payot

ROUSSEAU, Jean-Jacques

- *L'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* ;

S

SAUREL, Etienne— *Histoire de l'équitation* ; Stock**SCHUON, Frithjof**— *Castes et races* ; Derain**SENET, André**— *L'homme à la recherche de ses ancêtres* ; Plon**SHERRAT, Andrew**— *Encyclopédie d'archéologie de Cambridge* ; Fanal**SHUEY**— *Equality of educational opportunity***SOAS, Claude (NANCY, Claude)**— *Vers un matérialisme biologique* ; Par l'auteur**SPANUTH, Jürgen**— *Le secret de l'Atlantide* ; Copernic**SPENGLER, Oswald**— *Le déclin de l'Occident* ;**STÄGLICH, Wilhelm**— *Le mythe d'Auschwitz* ; La vicille taupe**SUDHOFF, Heincke**— *La découverte de l'Amérique aux temps bibliques* ; Rocher (du)**T**

TALBOT-RICE, Tamara— *Les Scythes* ; Arthaud**TESTUT**— *Traité d'anatomie humaine* (5 vol.) ; Maloine**THEVENIN, René**— *Mœurs et histoire des Peaux-rouges* ; Payot**THOMPSON**— *La civilisation aztèque* ; Payot**TIGER, Lionel**— *L'animal impérial* ; Laffont— *Entre hommes* ; Laffont**TWISSELMAN, F.**— *Éléments de génétique médicale* ; P.U.B.**V**

van den BERGHE, Louis— *Le sang* ; P.U.F.

VARAGNAC, André

- *L'homme avant l'écriture* ; Armand.Collin
- *Les Celtes et les Germains* ; Bloude et Gay

Varenne, Albéric

- *Quand la France occupait l'Europe* ; Portulan

von EMILIAN, Ion

- *Les cavaliers de l'Apocalypse* ; Pensée moderne

W

Weigall, Arthur

- Néron ; Sélection Reader's Digest

Weiner, J. S.

- La genèse de l'homme ; Bordas

Wirckam, Alexandre et Coignard, Sophie

- La nomenclatura française ; Belfont

Wirgall, Arthur

- Alexandre ; Payot

X

Xanton, Xavier

- Les Aryens ; Laëta

ALBUMS

- « *L'or des Scythes* » ; (édité par le Crédit Communal de Belgique)
- « *Les origines de l'homme* » ; (20 volumes des éditions *Time-Life*)
- « *Les origines de l'homme moderne* » ; (édit. Par l'Unesco)
- « *Étude du procès en vérité des « Protocoles des Sages de Sion »* » ; (auteur anonyme)
- *La Sainte Bible et le Talmud*
- *De nombreuses monographies médicales traitant des maladies génétiques et raciales.*

REVUES

- *Kaddath* ;
- *Annales d'histoire révisionniste* ;
- *Revue d'histoire révisionniste* ;
- *Éléments*, Nouvelle École (jusqu'au n° 42) ;
- *Vouloir, Historia* ;
- *Lectures Françaises* ;
- *Diverses revue médicales.*

On retrouvera la majorité des ouvrages cités dans
la bibliographie sur les divers sites :

THE SAVOISIEN & LENCULUS.

- the-savoisien.com
- pdfarchive.info
- vivaeuropa.info
- freepdf.info
- aryanalibris.com
- aldebaranvideo.tv
- histoireebook.com
- balderexlibris.com



Librairie Excommuniée Numérique COLAS (Général de Lire des Usuels)

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

LES ORIGINES

CHAPITRE I	
L'évolution	9
CHAPITRE II	
L'australopithèque	45
CHAPITRE III	
L'homo erectus	59
CHAPITRE IV	
L'homme de Néanderthal	77
CHAPITRE V	
Aperçu sur l'évolution des Cromagnoides entre - 80 000 et - 10 000 ans	99
CHAPITRE VI	
L'homme de Cro-Magnon	123
CHAPITRE VII	
La naissance de l'agriculture	143
CHAPITRE VIII	
La naissance des cités	165

LIVRE II

LES DIFFÉRENCES

CHAPITRE I	
Notions élémentaires de génétique humaine	193
CHAPITRE II	
Constantes utilisées en anthropologie morphologique	223
CHAPITRE III	
Les différences morphologiques, physiologiques et pathologiques entre les grandes races	251

CHAPITRE IV	
Les différences raciales comportementales	279
CHAPITRE V	
Brèves critiques des arguments habituellement émis par les antiracistes	335

LIVRE III

LES MIGRATIONS ET LES MÉLANGES RACIAUX

CHAPITRE I	
Le peuplement du continent américain	349
CHAPITRE II	
Vers l'an 10 000 avant Jésus-Christ au commencement du néolithique	369
CHAPITRE III	
La Mésopotamie à l'aurore de l'histoire et la mise au point de l'écriture	393
CHAPITRE IV	
Histoire de l'Égypte et de l'Asie mineure après Sumer	411
CHAPITRE V	
Le mésolithique d'Europe	439
CHAPITRE VI	
L'Europe, du néolithique à l'âge du fer	455
CHAPITRE VII	
Généralités sur les indo-européens et sur les cultures de la steppe qui les précédèrent	471

TOME SECOND

LIVRE III

LES MIGRATIONS ET LES MÉLANGES RACIAUX

(SUITE)

CHAPITRE VIII	
Les Indo-Européens	7
CHAPITRE IX	
Les Celtes, les Grecs (Achéens et Doriens) et les Romains	33
CHAPITRE X	
Précisions complémentaires au sujet des Perses et des Hébreux	73

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XI	
Les peuples des grandes invasions	111
CHAPITRE XII	
Les Vikings	159
CHAPITRE XIII	
Les Frisons, les Avars, les Magyars, les Baltes, les Slaves et les Touraniens	175
CHAPITRE XIV	
Le peuplement racial de l'Afrique	187
CHAPITRE XV	
Le monde musulman	213
CHAPITRE XVI	
L'Inde	231
CHAPITRE XVII	
L'Extrême-Orient et la Polynésie	243
CHAPITRE XVIII	
La Chine	251
CHAPITRE XIX	
Le Japon	271
CHAPITRE XX	
Les Aryens mongolisés des Steppes	279
CHAPITRE XXI	
Les civilisations blanches de l'Amérique du Nord précolombienne	301
CHAPITRE XXII	
Les Vikings en Amérique Centrale et en Amérique du Sud	321

LIVRE IV

LA PENSÉE RELIGIEUSE

CHAPITRE I	
Essai sur les origines des religions primitives et sur la genèse du sentiment religieux	355
CHAPITRE II	
Le judéo-christianisme	377
CHAPITRE III	
Conclusions	421
BIBLIOGRAPHIE	
Auteurs et ouvrages de référence	453
Table des matières	463

